CAROLINE DE GÜNDERODE

CAROLINE DE GÜNDERODE

1780 — 1806

OUVRAGE ACCOMPAGNÉ DE LETTRES INÉDITES

PAR

GENEVIÈVE BIANQUIS

Agrégée d'allemand

Docteur de l'Université de Paris.

PARIS

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

LIBRAIRIES FÉLIX ALCAN ET GUILLAUMIN RÉUNIES

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1910

A mes Maitres

MM. CH. ANDLER, V. BASCH, H. LICHTENBERGER

Hommage de respectueuse et reconnaissante affection

G. B.

PRÉFACE

Le volume que nous offrons au public a pour noyau un mémoire présenté, en juin 1907, pour le diplôme d'Études supérieures, devant la Faculté des Lettres de l'Université de Paris.

Quelques documents nouveaux et surtout l'étude plus approfondie des textes nous ont permis d'écrire la monographie de Caroline de Günderode.

Ce travail n'a pas été tenté depuis 1878, où K. Schwartz, dans un magistral article de l'Encyclopédie Ersch et Gruber, écrivit une véritable biographie critique de notre poète. Mais la documentation s'est progressivement étendue depuis lors, et personne n'a songé à en donner un compte-rendu critique et suivi, ni à lier en un faisceau les résultats partiels acquis par L. Geiger, E. Rohde, R. Steig, M. Büsing et quelques autres. Le moment semble venu de liquider cette besogne.

Nous sommes probablement en possession de tous les documents qui nous ont été conservés, sinon de tous ceux que nous souhaiterions avoir, puisque

les lettres de Caroline de Günderode, sauf d'infimes exceptions, ont péri. Sans doute, il se peut que tous les textes ne soient pas encore venus au jour, qu'on découvre plus tard les originaux des lettres de Caroline à Bettina, ou celles, plus précieuses, à Creuzer, ainsi que les deux drames perdus d'*Hippolyte* et de *Pompée*[1]. Mais ces probabilités se font moindres chaque jour, et il semble hors de doute que toutes les lettres de Caroline, scrupuleusement restituées par Creuzer à Mme de Heyden[2], ont été détruites par un soin d'amitié pieuse que nous aurions souhaitée moins discrète.

A l'aide de ce qui est aujourd'hui accessible, grâce aux travaux de nos prédécesseurs, grâce à l'obligeante libéralité de ceux qui détiennent des documents inédits, nous avons tenté d'évoquer cette figure de grâce et de tendresse, cette héroïne romantique qui fut aussi un poète romantique et non l'un des moins doués, rêveuse éperdue qui périt de la faillite même de son rêve. Il nous a fallu, pour cela, raconter d'abord sa vie, sans insister sur les épisodes les plus connus, sans jamais prétendre juger ou condamner, simplement, droitement, sans

[1] Voir *Lettres inédites* en appendice.

[2] C'est ce qui ressort des lettres inédites de F. Creuzer à son cousin Leonhard Creuzer, conservées à Heidelberg (Bibliothèque de l'Université).

autre passion que celle de la vérité, mais sans toutefois vouloir étouffer la voix d'une sympathie qui va naturellement à toute souffrance humaine et sans laquelle l'intelligence critique elle-même ne peut ni tout comprendre, ni tout expliquer. Il nous a semblé alors que cette destinée, brève et tragique, était, en sa simplicité, un drame romantique, poignant d'avoir été vécu.

Passant de la vie aux œuvres, nous avons été frappé de voir que non seulement la personnalité de l'auteur et toute la vie profonde de son âme se réfléchissaient dans ses écrits, mais qu'on y retrouvait, mêlés et confondus, une foule de courants généraux, modes littéraires, tendances philosophiques, aspirations religieuses, qui appartiennent à toute l'époque et à l'école dont Caroline de Günderode fit partie.

Ainsi notre horizon s'élargissait : sous des manifestations individuelles, nous arrivions à saisir une vérité plus largement humaine; devant nos yeux se dégageaient une forme et un idéal de vie qui furent ceux de groupes nombreux, distingués, influents, idéal dont le pouvoir de fascination n'est peut-être pas tout à fait mort aujourd'hui encore ou qui peut renaître à chaque instant. Décrivant dans l'une de ses phases historiques et dans un cas particulier ce qu'on a pu appeler « le mal

romantique », il nous a semblé parfois que c'était une maladie contemporaine dont nous notions les aspects, et que la génération actuelle, dans ce qu'elle a de plus noble et de plus délicat, n'est pas absolument à l'abri de ces crises dangereuses d'un idéalisme morbide. La monographie de Caroline de Günderode, contribution nécessaire à l'histoire encore si incomplète du romantisme allemand, nous est soudain apparue comme un chapitre, infime si l'on veut, mais significatif, dans l'histoire du « romantisme éternel ».

* * *

Nous avons le plaisir de pouvoir donner en appendice la première édition intégrale des lettres de Creuzer à Caroline de Günderode, conservées à la Bibliothèque de l'Université de Heidelberg. Le livre d'Erwin Rohde se trouve par là complété, et corrigé sur certains points. Nous nous sommes permis de moderniser légèrement l'orthographe et de régulariser la ponctuation; mais il va sans dire que la teneur originale du texte a été scrupuleusement respectée et rétablie en tous les endroits où Rohde l'avait, sciemment ou non, altérée.

L'autre complément qu'appellerait impérieusement notre étude serait la réédition des œuvres de Caroline de Günderode, trop dispersées en des

publications devenues fort rares. Peut-être nous sera-t-il possible de préparer un jour cette édition, que nous n'aurions pu joindre au présent travail sous peine de faire éclater le cadre que nous nous étions proposé.

* * *

Qu'il me soit permis, en terminant, d'exprimer ma reconnaissance à tous ceux qui m'ont aidée dans mon travail: à M. le professeur Ludwig Geiger, de Berlin, qui m'a gracieusement autorisée à puiser dans les documents inédits qu'il possède; à MM. les professeurs Wille et Sillib, bibliothécaires de l'Université de Heidelberg, dont la complaisance m'a largement ouvert le fonds de manuscrits où figurent les lettres de Creuzer; à M[lle] Roux, à M. Lœwy et à M. le docteur R. Pissin, qui ont mis à la poursuite de certains textes rares une ingéniosité inlassable couronnée d'un plein succès; enfin et surtout à mon maître, M. Ch. Andler, qui a été pour moi, au cours de cette étude, un guide et un conseiller de tous les instants[1].

[1] Je m'en voudrais de ne pas mentionner ici, au moins dans une note, l'aide précieuse que j'ai trouvée chez mon père et ma sœur, auxquels je dois d'avoir pu, de Montréal, mener à bien l'impression et l'édition de ce volume.

BIBLIOGRAPHIE

CRITIQUE DES TEXTES

L'étude de l'œuvre et de la personnalité de Caroline de Günderode est rendue malaisée par le nombre restreint et la valeur contestable des documents dont on dispose. Un travail préliminaire de critique des textes est donc tout à fait nécessaire pour déterminer leur valeur exacte et le crédit qu'on leur peut accorder.

I. Œuvres

Les œuvres éditées du vivant de l'auteur sont les suivantes :

Gedichte und Phantasien von Tian. Hamburg und Frankfurt in Commission in der J. C. Herrmann'schen Buchhandlung, 1804. 137 p. 8°.

Poetische Fragmente von Tian. Frankfurt am Main bei Friedrich Wilmanns, 1805. 221 p. 8°.

Melete von Jon. Heidelberg bei Mohr und Zimmer, 1806. 8°.

Udohla / *Magie und Schicksal* } sans nom d'auteur, dans les *Studien* de Daub et Creuzer. (Frankfurt und Heidelberg, 1805.)

Nikator von Tian, dans le *Taschenbuch für das Jahr 1806. Der Liebe und Freundschaft gewidmet.* Frankfurt am Main bei F. Wilmanns (p. 85-120).

Geschichte eines Braminen von Thiann, dans les *Herbsttage* de Sophie von La Roche. Offenbach, 1805 (p. 24-47).

Le recueil publié en 1857 par Gœtz (*Gesammelte Dichtungen von Karoline von Günderode,* zum ersten Mal vollständig herausgegeben durch Friedrich Gœtz. Mannheim, 1857. 78 p. 4°, deux lithographies), reproduit les deux recueils de

1804 et 1805 en y ajoutant *Udohla* et *Magie und Schicksal.* Les pièces sont données sans aucun ordre, sans même que nous sachions à quel recueil elles sont empruntées. Trois pièces y figurent, qui n'appartiennent à aucun des volumes énumérés plus haut ; ce sont : *Léthé*, *An Clemens*, et *Ist alles stumm und leer.* Gœtz a évidemment puisé ses textes dans le livre de Bettina : *Die Günderode*, publié en 1840, et où parurent, pour la première fois, ces trois pièces. Aucun doute quant à l'authenticité des deux premières[1]. Mais la troisième a donné lieu à de vives discussions depuis que Helmina von Chézy l'a voulu revendiquer comme son œuvre[2]. Les critiques se sont alternativement prononcés dans un sens ou dans l'autre[3], sans jamais rien prouver. La pièce a figuré dans diverses anthologies[4] sous l'une et l'autre signature. Une remarque de M. Büsing (*Die Reihenfolge der Gedichte Karolinens von Günderode.* Thèse. Berlin, 1903) me semble trancher la question en faveur de Caroline : le 20 août 1806, Suzanne de Heyden envoie à Hector de Günderode, frère de Caroline, outre quelques lettres, *quatre poésies inédites* de Caroline[5]. L'une est le sonnet : « Ueberall Liebe », qui devait paraître dans *Mélété.* Les trois autres se trouvent, d'après Schwartz, dans le recueil de Gœtz. Or les seuls pièces du recueil de Gœtz qui soient étrangères aux éditions de 1804 et 1805 sont justement : *Léthé*, *An Clemens*, *Ist alles stumm und leer.* La pièce, par surcroît, ne fait pas tache dans l'ensemble des œuvres de Caroline et rentre naturellement dans le cadre de sa biographie.

[1] Le manuscrit original de *An Clemens* fut donné par Bettina à Moritz Carrière en 1839 (Moritz Carrière: *Bettina von Arnim.* Breslau 1887). *Léthé* est trop dans le style et la manière de Caroline pour qu'on puisse accuser gratuitement Bettina de faux ou de plagiat.

[2] Lettres à Apollonius de Maltitz et à Varnhagen publiées par Jeep. (*Karoline von Günderrode.* Wolfenbüttel 1896.)

[3] Contre Caroline: Rohde, p. 57. Pour Caroline: Geiger (*K. v. Günderode*, p. 70), Minor (*Oesterreichisches Lit. Blatt* V, 366), Steig (*Euphorion* III, 478, IV, 359). Büsing (*Die Reihenfolge...*) — E. Jeep ne décide pas, mais incline à admettre une « erreur sincère » de Mme de Chézy.

[4] A. Voss (*Deutschlands Dichterinnen*, 1847) donne la pièce comme étant d'H. v. Chézy. O. F. Gruppe (*Deutscher Musenalmanach*, 1851) la restitue à C. de Günderode.

[5] Karl Schwartz, dans l'Encyclopédie Ersch et Gruber (I, 97, p. 218).

Le recueil de 1806, *Mélété,* dont le tirage fut arrêté après la mort tragique de l'auteur, a été réimprimé en 1906 par les soins du Dr Hirschberg, mais à 400 exemplaires seulement, et n'a pas été mis dans le commerce. On connaissait par ailleurs toutes les pièces de ce volume, qui ont été publiées en partie par E. Rohde (*Karoline von Günderode und Friedrich Creuzer.* Anhang), en partie par L. Geiger (*Dichter und Frauen.* Neue Sammlung, p. 187-202).

II. Papiers posthumes.

Une collection assez considérable de lettres et de manuscrits est revenue au jour il y a quelques années. M. L. Geiger, à qui ces papiers ont été cédés, a publié à différentes reprises ce qui lui a paru le plus digne d'intérêt. C'est de ce fonds que proviennent les lettres de Savigny, Lisette Nees, Clément et Bettina Brentano qui forment la substance du petit livre : *Karoline von Günderode und ihre Freunde.* Stuttgart, 1896. De ce fonds proviennent également les quatorze poésies ou fragments inédits qui figurent dans le second volume de *Dichter und Frauen*[1] (Neue Sammlung, 1899), du même auteur. Büsing, admis à utiliser ces documents, en a tiré deux pièces inédites : « Einer nur und Einer dienen... » et *Der Luftschiffer*[2]. Grâce à l'obligeance de M. Geiger, nous avons pu nous-même prendre connaissance de ces manuscrits et y glaner encore les broutilles suivantes :

1. Une pièce datée du 8 décembre 1799 : *Buonaparte in Egypten ;*

2. Une pièce sans titre, qui paraît avoir été la première rédaction du *Gebet an den Schutzheiligen* (Mélété), dont

[1] Il nous faut corriger quelques erreurs de cette publication, qu'explique suffisamment le mauvais état du manuscrit. P. 172, *Brutus*, v. 14: « Und *wer ihm* stirbt » (au lieu de « *vor ihn* ») — le tiret placé après freudiger (v. 9) n'est pas dans le texte — P. 173, *Der Dom zu Kölln*, v. 15: « Und es *wandlen* die Töne sich » (non « *wandten* »), au même vers: *Fitt'che* (non *Fittiche*), v. 18: « Die Gräber *und* die Todten ». — P. 174, *Die Töne*, v. 8: *berühret* (non *berührt*). — Enfin la pièce *Liebe und Schönheit* se trouve coupée en deux (p. 184 et p. 186: Von Schönheit ist das Leben... »).

[2] Büsing, p. 128 ss.

Geiger nous a fait connaître une autre rédaction préliminaire [1];

3. Trois fragments en prose se faisant suite : *Das Reich der Töne; Die Musik; Die Musik für mich.* C'est l'esquisse en prose de la pièce *Die Töne* [2];

4. Un fragment en prose, intitulé : *Ein Traum,* suivi de cinq lignes d'un conte inachevé, *Die Nachtigall.*

Deux feuilles chargées d'écriture en tous sens, à l'encre et au crayon, sont presque indéchiffrables. Les vers inachevés qu'on y peut lire se rapportent à Creuzer évidemment. J'en extrais le quatrain suivant, le seul qui offre un sens complet et une image gracieuse :

Seh' ich das Spätroth, o Freund, tiefer erröthen im Westen,
Ernsthaft lächlend, voll Wehmuth lächlend und traurig verglimmen,
O dann muss ich es fragen, warum es so trüb wird und dunkel,
Aber es schweiget und weint perlenden Thau auf mich nieder.

Le reste du *Nachlass* comprend des manuscrits de pièces éditées en 1804 et 1805 ou imprimées, pour la première fois, par Geiger, — puis des cahiers de cours : la logique de Kiesewetter en deux parties, un cours de physiognomonie avec figures, des notes de chimie, de géologie, de philosophie (*Idee der Natur; Vernunft und Verstand; Zweifel, Wissen, Glauben;* etc.), de métrique, d'histoire grecque. Puis des extraits de Fr. et A. W. Schlegel, de Schleiermacher, de Novalis, différentes poésies de circonstances qui ne sont pas de Caroline, des poèmes burlesques [3], une romance française, etc. Une pièce assez longue (onze strophes de six alexandrins), sur la mort de Brutus, est peut-être de Caroline, de même un court récit sur les mystères d'Eleusis. On y trouve également une petite pièce de Bettina : *An die Langeweile,* dont il est question dans *Die Günderode* [4].

Il reste encore des lettres assez nombreuses de parents et d'amis de Caroline, les plus anciennes datant de 1797. Nous

[1] Voyez Appendice I.

[2] Geiger: *Dichter und Frauen.* N. S. p. 174.

[3] Voy. Geiger, K. v. G., p. 3.

[4] « Dein klein Gedicht, was Du bei Gelegenheit der Langeweile gemacht.. » Die Günderode, II, 120.

avons dû négliger systématiquement cette source, dont l'exploitation demanderait plus de temps que nous n'en avions. Il ne s'agirait sans doute que de points secondaires de biographie à fixer.

Un autre fonds de manuscrits[1] a été utilisé par K. Schwartz pour son article de l'Encyclopédie Ersch et Gruber. Nous ignorons à qui sont échus ces documents après la mort de Clotilde de Günderode, nièce de Caroline, et, comme elle, chanoinesse à Francfort.

III. Lettres.

Le seul groupe important de lettres authentiques a été publié en 1878 par K. Schwartz dans l'article déjà cité. Ce sont des lettres de jeunesse, écrites entre 1799 et 1801. Parmi ces trente lettres, vingt-quatre sont de la plume de Caroline, adressées à son amie Mme de Barkhaus née Leonhardi, et à sa sœur Sophie de Leonhardi. Les six autres sont de Wilhelmine de Günderode ou de Mme de Barkhaus.

Pour les années qui suivent (1801—1806) nous manquons de tout texte sûr. Le livre de Bettina von Arnim (Die Günderode, 1840)[2] nous donne, il est vrai, vingt-trois lettres de Caroline localisées dans les années 1804—1806. Mais on connaît les habitudes littéraires de Bettina. Ces lettres ont été retouchées, remaniées, composées à nouveau et rangées dans un ordre fantaisiste. Des fragments de lettres différentes ont été cousus ensemble, des paragraphes entiers supprimés ou ajoutés. Le tout est vivant, vrai peut-être d'une vérité générale, mais ne mérite, dans les détails, qu'une créance limitée. Il faut les lire avec le commentaire critique si serré qu'en a donné W. Œhlke dans son livre: *Bettina von Arnims Briefromane.* Palaestra XLI, 1905.

Deux ou trois lettres de Caroline ont été retrouvées et publiées; nous les citons dans l'ordre de leur publication:

1° une lettre de Caroline à Bettina trouvée par Reinhold

[1] Lettres et «Collectaneenbuch».

[2] Nous citons d'après la plus récente édition, Leipzig 1904, 2 vol. in-18.

Steig dans les papiers des frères Grimm[1]; des fragments de cette lettre reparaissent en *trois* endroits du livre de Bettina;

2° une lettre de Caroline à Clément Brentano, trouvée par Geiger[2] dans les papiers de Varnhagen à la Bibliothèque Royale de Berlin et datée par lui du 10 juin 1804, avec des chances de certitude;

3° deux lettres de Caroline à Daub trouvées par Dittenberger[3] dans la liasse de manuscrits remis par Mme de Heyden à Hector de Günderode après la mort de sa sœur;

4° une seule lettre de Caroline à Creuzer dont une copie de la main de Creuzer a été retrouvée par Rohde[4] à Heidelberg.

A défaut de lettres de C. de Günderode elle-même, nous possédons d'assez nombreuses lettres à elle adressées par des correspondants divers.

Les lettres de *Bettina* sont à consulter avec les réserves formulées plus haut[5].

M. Ludwig Geiger, qui possède la masse principale des lettres à Caroline, a extrait de la collection ce qui lui a paru le plus propre à être publié dans son livre: *Karoline von Günderode und ihre Freunde.* Stuttgart 1894. 12°[6].

Enfin les lettres de *Friedrich Creuzer*, conservées à la bibliothèque de l'Université de Heidelberg, ont été partiellement éditées par E. Rohde, sous ce titre: *Friedrich Creuzer und Karoline von Günderode, Briefe und Dichtungen.* Heidelberg 1896. 8°. Mais ce n'est qu'un choix de lettres, trop parcimonieux, et qui ne semble pas toujours des plus justifiés. Puis, ce qui est plus grave, le texte publié est trop souvent celui de la copie[7] existant à côté des originaux. Or cette copie ne contient pas toutes les lettres de Creuzer, et ne donne pas toujours un texte absolument fidèle, soit que le

[1] Deutsche Rundschau: Zur Günderode, août 1892, p. 267—270.

[2] Karoline v. Günderode und ihre Freunde, p. 115.

[3] Westermanns ill. deutsche Monatshefte, t. 79, p. 352—357.

[4] E. Rohde: Friedrich Creuzer und K. v. Günderode, p. 71.

[5] Voy. Appendice III.

[6] R. Steig, dans un article de l'Euphorion (II, 406—409) propose pour certaines de ces lettres des dates beaucoup plus vraisemblables que celles de Geiger.

[7] Voy. E. Rohde, préface, p. XIV.

copiste n'ait pas su lire, soit qu'il ait légèrement expurgé, çà et là. Les lettres restées inédites sont, d'un point de vue littéraire, probablement les plus intéressantes, les plus utiles à consulter pour tout ce qui concerne l'activité de Caroline et de Creuzer et l'échange d'idées entre eux pendant les années 1804—1806.

IV. Biographie. Critique.

La seule étude d'ensemble sur Caroline de Günderode est l'article de Karl Schwartz dans l'Encyclopédie Ersch et Gruber (série I, tome 97, p. 167 sqq.). Mais ce travail, remarquablement complet pour l'époque où il fut écrit (1878), n'a plus de quoi nous satisfaire de tous points.

On trouvera des renseignements biographiques dans le livre de Bettina von Arnim: *Clemens Brentanos Frühlingskranz* (2 vol. in-18, Insel-Verlag, Leipzig 1907) et deux ou trois mentions dans *Ilius Pamphilius und die Ambrosia* (Berlin 1853), du même auteur. La grande lettre à Frau Rat placée en tête de *Gœthes Briefwechsel mit einem Kinde* (Ed. Frenkel, 3 vol. in-12, Jena 1906) contient un récit plus ou moins exact de l'amitié de Caroline et de Bettina [1].

Mentionnons encore l'éloquent paragraphe placé par Arnim à la fin de sa nouvelle *Melück Maria Blainville* (Werke 1839, I, 237), l'article (avec portrait) de F. Gœtz dans ses *Geliebte Schatten* (Mannheim 1853, in-4°), et quelques pages de Georg Weber (*Heidelberger Erinnerungen*, Stuttgart 1886, p. 118—121) qui contiennent plusieurs erreurs de faits. La brochure publiée par le libraire K. Groos en 1895 (*K. von Günderode und Fr. Creuzer*, Mitteilungen über deren Verhältnis. Sonderdruck des Frankfurter Conversationsblattes. 1862) utilise une ou deux lettres de Creuzer, de Schwartz et de Savigny, mais d'une manière tendancieuse. Le livre de Rohde rend inutile la consultation de cet ouvrage.

Les lettres échangées entre Clément Brentano et Sophie Mereau (*Briefwechsel.* Leipzig 1908. 2 vol. in-18) contiennent quelques rapides mentions de Caroline et de Creuzer.

[1] Là encore, il faut consulter W. Œhlke (Palaestra XLI).

Moritz Carrière (*Bettina von Arnim.* Breslau 1887; et *Achim von Arnim und die Romantik. Die Günderode.* Grünberg und Leipzig 1842) n'apporte rien de nouveau.

Ernst Jeep (*Karoline von Günderrode.* Wolfenbüttel 1896) traite de la question d'authenticité relative à « Ist alles stumm und leer ».

M. Büsing (*Die Reihenfolge der Gedichte Karolinens von Günderode.* Thèse Berlin 1903) essaie de dater les diverses pièces de Caroline de Günderode; sa démonstration est intéressante surtout en ce qui concerne Savigny.

Reinhold Steig, sous un titre toujours le même « Zur Günderode » a apporté à plusieurs reprises des bribes nouvelles de documentation:

1° *Deutsche Rundschau*, t. 72, p. 267—270
une lettre de Caroline à Bettine et une poésie manuscrite, déjà publiée dans « Die Günderode » (I, 168) mais dont l'authenticité se trouve ainsi confirmée;

2° *Euphorion*, II, 406 ss.
critique sévère du livre de Geiger; relevé de diverses erreurs ou inexactitudes;

3° *Euphorion*, III, 478—480
critique de l'article de Dittenberger et du livre d'E. Jeep;

4° *Euphorion*, IV, 358 ss.
critique du livre de Rohde; relevé de quelques erreurs;

5° *Euphorion*, VI, 340
assez curieuse lettre d'Ernst von der Malsburg à W. Grimm, où il est question de Creuzer et de Caroline de Günderode; Mme Creuzer ayant quitté le foyer conjugal, son mari la prie avec larmes de revenir;

6° *Euphorion*, X, 788 -792
article nécrologique de la Stettiner Sonntags-Zeitung, 1808.

R. Dittenberger (*Westermanns illustrierte deutsche Monatshefte*, t. 79, p. 352—357) a retrouvé et publié quatre lettres de Caroline à Daub, la « lettre fatale » de Daub à Mme de Heyden et la réponse de cette dernière, ainsi qu'une seconde lettre de Mme de Heyden à Daub (du 24 juillet 1806) et une lettre de Mme de Günderode à Daub (du 5 août 1806).

L'article d'E. Wolff (*Ein Vorbild zu Gœthes Wahlverwandtschaften. Nord und Süd,* t. 77, p. 346—362) intéresse Gœthe plus que Creuzer et Caroline de Günderode.

E. Valbert, dans la *Revue des Deux Mondes* (février 1895), se borne à un compte rendu du livre de Geiger. De même Kuno Francke (*Glimpses of Modern German Culture*, New-York 1898, ch. V) se réfère entièrement à Erwin Rohde.

La bibliographie de Gœdeke (*Grundriss*, t. VI de la 2e édition, p. 66—67, 800) a besoin d'être complétée, ainsi que nous avons essayé de le faire.

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE

CHAPITRE PREMIER

ANNÉES D'ENFANCE ET DE JEUNESSE. SAVIGNY

Caroline-Frédérique-Louise-Maximiliane de Günderode[1], née à Carlsruhe, le 11 février 1780, est fille du baron Hector de Günderrode et de sa femme Louise, née de Günderrode[2].

De l'un et de l'autre, nous possédons des œuvres, de genre fort différent, à vrai dire. Car, si le baron de Günderrode eut son heure d'inspiration poétique et s'essaya, en 1771, dans le genre de l'idylle, la masse principale de ses écrits consiste en ouvrages d'histoire et d'économie politique[3]. Sa femme[4], belle, instruite et spirituelle, dit-on, publia, dans diverses revues, des poésies et des articles anonymes qui n'ont pas été recueillis. Nous savons qu'elle eut un goût vif pour la philosophie et que le système de Fichte lui était familier. Il ne semble pas, malgré ces goûts communs, que la moindre intimité ait jamais existé entre elle et la plus distinguée de ses cinq filles, Caroline[5].

[1] L'orthographe correcte du nom est *Günderrode* (Kgl. Preussische Ordensliste 1886. Almanach de Gotha). L'orthographe Günderode s'est généralisée après le livre de Bettina. Seuls K. Schwartz et E. Jeep persistent à écrire Günderrode.

[2] Ersch et Gruber, I, 97, p. 128, 130, 167. Rohde, p. 106, note 1.

[3] H. W. von Günderrode: Schriften, hrsg. von Possert, Leipzig 1787—88, cf. Drais: Hektor Wilhelm von Günderrode. Kehl 1786.

[4] Schindel: Die deutschen Schriftstellerinnen des 19. Jh. Leipzig 1823. T. III, p. 142. Ersch et Gruber, I, 97, p. 128, 130, 167.

[5] Le 5 août 1806, Mme de G. écrit à Daub: «Je savais que ma pauvre enfant entretenait avec le professeur Creuzer des relations

La mort prématurée du baron de Günderrode, survenue en 1786, décida Mme de Günderrode à quitter Carlsruhe pour Hanau, où elle avait été élevée. C'est dans cette petite ville, à partir de 1797 résidence du prince Wilhelm de Cassel, beau-frère de Frédéric-Guillaume III, que s'écoulèrent les années d'enfance de notre héroïne.

De ces premières années nous savons fort peu de chose. Elles durent avoir pour cadre une de ces vieilles maisons de noblesse provinciale, vastes et froides, pleines de recoins ténébreux et de longs corridors humides. Caroline en revoyait parfois en rêve certains détails et ne pouvait s'empêcher de frissonner à ce seul souvenir[1]. De plus, la situation de fortune de Mme de Günderrode, veuve et mère de six enfants, n'était rien moins que brillante. Et il fallait, malgré tout, tenir son rang dans la société, paraître même à la cour[2].

Des quatre sœurs de Caroline, trois moururent encore enfants[3]; seuls Wilhelmine et Hector[4] survécurent à leur sœur, encore Wilhelmine mourut-elle en 1819, âgée seulement de trente-sept ans. Tous semblent avoir été de santé délicate, comme Caroline elle-même le fut toute sa vie.

L'année 1797 marque la première date importante dans la vie de la jeune fille : son entrée au Chapitre Évangélique de Dames Nobles (Fondation Cronstett-

littéraires. La rumeur publique parle de relations d'une autre espèce. Malheur, malheur à cet homme, si, grâce à une passion qu'il masquait du nom de philosophie, il a empoisonné cette âme malheureuse, déjà troublée par le commerce de gens exaltés et infortunés, si bien qu'elle n'a plus eu d'autre ressource qu'une fin violente. » (Westermanns ill. deutsche Monatshefte, 79, p. 357.)

[1] Voy. le second rêve («Träume») publié par Geiger (Dichter und Frauen, 2, p. 175): «Da erschienen mir ihre Geister in dem Hofe eines alten Hauses, in dem wir einen grossen Teil unserer Jugend verlebt hatten. Sie traten beide aus einer dunklen Kammer, vor der ich immer einen gewissen Schauer gehabt hatte»... etc.

[2] Ersch et Gruber, I, 97, p. 168.

[3] Louise (1781—1794), Charlotte (1783—1801), Amélie (1784—1802).

[4] Hector (1786—1862). Voy. Ersch et Gruber, I, 97, 128, 130.

Hynsperg), à Francfort-sur-le-Mein. Quelles raisons déterminèrent Mme de Günderrode à faire entrer dans cette institution sa fille âgée de dix-sept ans à peine? Nous ne le savons pas. Il est probable que ce furent avant tout des raisons pécuniaires, l'appréhension d'une mère sans fortune chargée de pourvoir à l'établissement de quatre filles (Louise était morte dès 1794). Puis il faut dire que l'admission dans cette maison était un honneur et un privilège réservés aux familles alliées à la famille d'Alt-Limpurg. Par infraction à la règle qui prescrivait, pour les Dames Chanoinesses, un âge minimum de trente ans, on permit à la jeune fille de s'établir, dès le 1er avril 1797, dans le vénérable bâtiment du « Rossmarkt » qui abritait alors la congrégation[1].

Caroline semble avoir subi la règle avec déplaisir. Non que celle-ci fût bien sévère[2]. Les douze Dames ou Demoiselles avaient toute liberté d'aller et de venir, de s'absenter de la maison pour un temps plus ou moins long, de rendre et de recevoir des visites. Théâtres et bals, jeux de cartes et de hasard, réunions mondaines leur étaient interdits à l'origine. Mais un certain relâchement s'était introduit peu à peu, et c'est ainsi que nous voyons Caroline tantôt à Hanau, tantôt à Butzbach chez ses grands-parents, ou à Lengfeld chez ses amis Leonhardi, en jeune et joyeuse compagnie, et, dans les années qui suivent, à Offenbach chez Sophie Laroche, au Trages chez Savigny, à Würzbourg, à Heidelberg chez Daub, etc. Les lettres des années 1799-1801[3] parlent de bals, de réunions mondaines auxquelles elle prend part, d'ailleurs sans plaisir. « Rien ne m'est plus odieux, écrit-elle, le 29 juin 1799, à Mme de Barkhaus[4],

[1] La maison n'existe plus; elle a été remplacée en 1870 par un bâtiment neuf (Stiftsgebäude, Salzhaus 5). Voy. Schwartz, art. cité.

[2] Voy. Ersch et Gruber, article cité.

[3] K. Schwartz, Ersch u. Gruber, I, 97, p. 171—181.

[4] *Ibid*, p. 172.

que ces conversations banales, d'où l'esprit et le cœur sont absents et auxquelles on est cependant forcé de consacrer tant d'heures. »

Malgré tout, la vie retirée du couvent, les longues heures de solitude dans ces deux petites pièces du rez-de-chaussée à l'ombre du grand bouleau [1], l'obligation de figurer, sous le costume noir de l'ordre, à certaines cérémonies [2], toute cette existence trop austère et trop solitaire n'a pu que cultiver en elle un germe de mélancolie morbide qui ira se développant. Ajoutons-y l'influence déprimante d'une faible santé: violents maux de tête, toux persistante, délicatesse des yeux [3].

A dix-neuf ans, elle a déjà des accès de pessimisme et de misanthropie; elle se sent incomprise, différente de ceux qui l'entourent, supérieure à eux peut-être, mais aussitôt elle se reproche ce sentiment comme un orgueil coupable [4]. Des songes effrayants la poursuivent: elle rêve que ses deux sœurs sont mortes et que leur fantôme lui apparaît, par une froide nuit d'automne, non pour apporter des paroles consolantes, mais pour lui faire cette terrible révélation: « C'est une nécessité éternelle et impassible qui régit le monde, et non pas un Etre de bienveillance et d'amour [5]. »

Il est resté, de ces premières années d'étude et de vie personnelle un document intéressant, un cahier [6],

[1] Gœthes Briefwechsel m. e. K., I, 62. Il y est question d'un peuplier, mais Schwartz affirme que l'arbre était un bouleau (p. 169).

[2] Die Günderode, I, 227. Le costume de l'ordre comportait une robe noire, une écharpe blanche et une croix pectorale avec l'inscription: « In hoc signo salus ».

[3] Ersch et Gruber, I, 97, p. 174, 179, 180. Nombreux passages de « Die Günderode » et des lettres de Creuzer (E. Rohde).

[4] Lettres à Mme de Barkhaus (Ersch et Gruber).

[5] Träume (Geiger, Dichter und Frauen, 2, p. 175). Caroline dit que ses sœurs moururent, 2 ans après, à peu de mois d'intervalles. Il s'agit donc de Charlotte († 1801) et d'Amélie († 1802), ce qui reporte le rêve à 1799 ou 1800.

[6] C'est le « Collectaneenbuch » dont parle Schwartz (art. cité). Qu'est devenu ce document après la mort de Clotilde de Günderrode?

sorte de journal où Caroline a noté, à partir de 1799, ses lectures et ses études. Nous la voyons faire connaissance avec l'antiquité classique, étudier avec prédilection l'histoire et la philosophie. C'est un jeune esprit très avide de savoir, curieux de toutes les sciences humaines: mathématiques, sciences naturelles, histoire, géographie, philosophie, esthétique, etc. Les lettres échangées avec Mme de Barkhaus nous renseignent aussi sur les lectures de la jeune fille: ce ne sont pas seulement des romans: *Siebenkäs* et le *Campaner Thal* de Jean Paul[1], *Hypérion*[2], *Woldemar*[3], — mais aussi des ouvrages d'un caractère plus abstrait: les *Idées* de Herder, la *Doctrine de la Science* de Fichte[4]. Les *Idées* lui apportent, dans son hypocondrie, une consolation qu'elle apprécie: « Dans mes souffrances, écrit-elle le 17 juillet 1799, ce livre m'est un vrai réconfort. J'oublie mes douleurs et mes joies propres pour me plonger dans les douleurs et les joies de l'humanité tout entière, et je m'apparais alors comme un point si infime de la Création que mes propres misères ne me semblent plus mériter une seule larme, une seule minute d'anxiété[5]. »

Pendant les années 1799 et 1800, Caroline est plus souvent à Hanau, chez sa mère, ou à Butzbach, chez son grand-père veuf, qu'à Francfort. Elle refait connaissance avec ses sœurs et s'attache tout spécialement à Charlotte, en qui elle reconnaît une âme parente de la sienne[6]. Elle entretient des relations amicales avec

[1] Lettres des 17 et 26 juillet 1799. (Ersch u. Gruber, p. 174.)

[2] Lettres du 30 décembre 1799. (Ersch u. Gruber, p. 175), 1er avril 1800 (p. 179.)

[3] Lettre du 30 décembre 1799. (Ersch u. Gruber, p. 175.)

[4] Lettres du 27 mars et du 18 avril 1800. Caroline renvoie le livre sans l'avoir lu, à cause du mauvais état de ses yeux, qui lui interdit toute lecture prolongée. (Ersch et Gruber, p. 178, 179.)

[5] Ersch et Gruber, p. 174.

[6] « Je jouis beaucoup de vivre avec mes sœurs, mais je remarque tous les jours que c'est avec Charlotte que je sympathise le plus;

Mme de Barkhaus et sa sœur, Sophie de Leonhardi, et avec différents amis de sa famille : le pasteur Diefenbach, le jeune médecin Karl Wolfart[1], adepte de la théorie mesmérienne du magnétisme animal, poète lui-même, mêlé au mouvement romantique, et dont l'oraison funèbre fut prononcée par Schleiermacher. Caroline semble avoir eu beaucoup de sympathie pour Diefenbach à cause de ses opinions théologiques avancées : « Autant que j'ai pu en juger dans un temps aussi court, écrit-elle, il doit avoir les mêmes opinions religieuses que nous ; cela seul me le rend sympathique ; nous deviendrons bon amis[2]. » On trouve dans les Collectanées des pensées et des extraits de sermons de Diefenbach.

C'est sans doute dans la maison de campagne de la famille Leonhardi, à Lengfeld, dans l'Odenwald, que Caroline fit, en juin 1799, la connaissance du jeune Karl Friedrich von Savigny[3]. Alors âgé de vingt ans, il séduisait par son charme juvénile et par son élégance aristocratique, voilée d'une mélancolie légère qui ne lui seyait point mal. Caroline fut conquise d'emblée : « Dès le premier abord, écrit-elle le 4 juillet 1799, Savigny a fait sur moi une impression profonde ; je tâchai de me le dissimuler et me persuadai que ce n'était que de la

jamais encore je n'ai rencontré une âme qui, comme elle, eût, sur les points essentiels, la même manière de voir que moi. Je voudrais tant devenir pour elle une amie, mais je ne sais en quoi je pourrais lui être utile. » (Ersch et Gruber, I, 97, p. 175.)

[1] Diverses poésies de circonstances figurent sous sa signature dans le Nachlass de Mme de Günderrode. (Ersch et Gruber, p. 182.)

[2] Ersch et Gruber, p. 176. Diefenbach, pasteur à Ostheim près Butzbach de 1797 à 1816. Il était en disgrâce à cause de ses idées libérales. (Voy. Ersch et Gruber, art. cité, p 181, note 5, avec bibliographie.) Caroline devait avoir, elle aussi, une manière de penser assez libre ; elle se moque, dans une lettre, de gens qui étaient «très orthodoxes et furieusement aristocrates». (Ersch et Gruber, p. 177.)

[3] Sur Savigny à cette époque, voy. J. Grimm, Kleine Schriften, I, 115.

sympathie pour cette mélancolie qu'exprime tout son être. Mais vite, très vite, la force grandissante de mon sentiment m'apprit que ce que je ressentais était de la passion[1]. » Elle essaie d'abord de se convaincre qu'elle n'éprouve pour lui qu'un sentiment fraternel : « Quel heureux jour que celui où, à Lengfeld, nous devînmes frère et sœur ! De toute mon âme, je l'appelai mon frère, et ma joie profonde et sereine n'eût pas été plus grande ou plus pure si je l'eusse appelé mon bien-aimé[2]. » En lisant les lettres suivantes à Mme de Barkhaus, on ne peut douter, toutefois, qu'il ne se soit agi d'une véritable « passion » : « A peine me croyais-je échappée aux orages de la passion, écrit-elle le 6 juillet, à peine me croyais-je en lieu sûr que me voilà emportée de nouveau ; amour, désir, foi, espérance, tout renaît, avec plus de force peut-être que jamais[3]. »

Mme de Barkhaus tâche de tempérer cet enthousiasme par de judicieuses réflexions : Savigny mérite toute estime, sans doute, mais son existence solitaire[4] a donné à ses sentiments quelque chose de tendu et de forcé ; il s'est forgé un idéal chimériqne, impossible à réaliser, et juge toutes choses d'un point de vue exclusif et exalté. Enfin il n'est pas au clair sur sa propre vocation[5]. Caroline, de son côté, reconnaît en toute humilité qu'elle se sait loin de l'idéal rêvé par un Savigny, mais son amour généreux va jusqu'à souhaiter qu'il rencontre ailleurs cet idéal dont la possession peut seule le rendre heureux[6]. « Je m'en veux d'avoir si tôt donné mon cœur à un

[1] Ersch et Gruber, p. 172.
[2] Ersch et Gruber, p. 173 (6 juillet).
[3] Ersch et Gruber, p. 173.
[4] Savigny avait perdu son père à douze ans, sa mère à treize. Ses douze frères et sœurs étaient morts auparavant. Il fut élevé, jusqu'à l'âge de seize ans, chez un oncle à Wetzlar.
[5] Ersch et Gruber, p. 173.
[6] Ersch et Gruber, p. 173.

homme à qui je suis sans doute parfaitement indifférente », écrivait Caroline le 4 juillet. Elle se trompait. Savigny n'est pas resté insensible au charme très original qui émanait de la jeune fille. Dès le 1er juillet de cette même année, il s'informe auprès de ses amis Friedrich et Leonhard Creuzer : « A Hanau habite une dame de Günderrode, veuve, sur laquelle j'aimerais être renseigné; quel est son train de maison, comment élève-t-elle ses enfants? Je crois que Luxburg sait comment on parle d'elle dans un certain milieu — même en admettant que ce ne soit point vrai. Rendez-moi le service de le questionner une fois sans en avoir l'air. Je ne puis vous dire mes motifs, car l'affaire ne me concerne pas personnellement[1]. » Il est clair, au contraire, qu'il avait dans l'affaire un intérêt très direct. Nous ignorons quelle fut la réponse des Creuzer, qui ne connaissaient pas Caroline à cette époque[2]. Quoi qu'il en soit, la liaison de ces deux très jeunes gens fut de courte durée. A la fin de ce même mois de juillet 1799, Savigny part pour son voyage aux universités saxonnes[3] sans qu'une explication ait eu lieu entre eux. Une seule lettre de Savigny à Caroline peut se placer à cette époque, celle que Steig[4] a située en juillet 1799. Sous la froideur un peu cérémonieuse de la forme, on sent percer un sentiment vif, inhabile à s'exprimer. Mais, est-ce vraiment une « lettre d'amour », comme le veut Steig? En tout cas elle n'a pas amené de solution définitive, et Savigny d'une part, Caroline de l'autre, ont continué de s'aimer sans se le

[1] Imprimé pour la première fois par Büsing dans sa thèse (p. 34). Communiqué par M. le professeur Stoll, de Cassel.

[2] Bien des fois, dans ses lettres, F. Creuzer se lamente de n'avoir pas connu Caroline six ans auparavant, c'est-à-dire assez exactement en 1798 ou 99.

[3] Voy. Stoll, F. K. von Savignys sächsische Studienreise 1799 bis 1800. Progr. Leipzig 1891.

[4] Euphorion II, 406 ss. La lettre se trouve chez Geiger, K. von Günderode, p. 16—17.

dire, sans croire à la réciprocité de leurs sentiments. Caroline, fidèle à son caractère, s'efface, s'oublie, ne veut pas s'imposer. « Non, malgré les peines que me prépare cet amour, je ne regretterai jamais de l'avoir connu! » écrit-elle le 26 juillet[1]. Et le 16 août[2]: « Il vaudrait mieux n'avoir pour lui que l'affection d'une sœur aimante. Mais maintenant, il n'est plus en mon pouvoir de régler le degré de cette affection. » Ces expressions passionnées sont les dernières. A partir de ce moment, il n'est plus question de Savigny dans les lettres que sur un ton calme et cordial, et incidemment. Cependant nous n'admettons pas volontiers que la passion se soit si vite éteinte. Si Caroline cesse d'en entretenir son amie, c'est un signe, au contraire, que le sentiment s'approfondit et s'exalte en elle. A dix-neuf ans déjà, elle est cette âme timide et fière, qui redoute comme une profanation toute intervention, même affectueuse, dans sa vie intérieure. Telle nous la voyons renfermer en elle le secret de cette première déception, telle nous la verrons, sept ans plus tard, dans des circonstances autrement tragiques, souffrir seule et soutenir seule la suprême lutte, puis mourir seule et en silence, le plus secrètement, le plus discrètement possible. Elle a désespéré trop tôt, et c'est encore un trait de sa nature. Elle ne croit guère au bonheur pour elle-même et redoute constamment d'être un obstacle au bonheur des autres. Trop vite elle se sent de trop, trop volontiers elle se retire et s'efface. Ce n'est pas qu'elle manque d'énergie ni même de courage intérieur, mais il lui manque l'audace de manifester cette énergie au dehors. C'est ainsi qu'avec une personnalité très originale et même assez rebelle aux influences, elle a passé toute sa vie pour une nature faible et

[1] Ersch et Gruber, p. 174.
[2] Ersch et Gruber, p 174.

malléable, « willenlos », dit Bettina[1]. Savigny la connaissait mieux quand il écrivait[2]: « Je pense qu'une certaine mollesse abandonnée et le fameux clair-obscur ne font pas partie intégrante de votre être, bien que beaucoup de gens ne vous connaissent que sous ce jour. » Et il lui reprochait « une indépendance excessive[3] » comme aussi « une modestie exagérée[4] ». Mais, en 1799, il était loin de voir aussi clair dans l'âme de Caroline et dans la sienne propre. Le 7 juillet 1800, il écrit encore à Leonhard Creuzer[5] : « Connaissez-vous la G. ? Je ne sais s'il me faut croire le bruit public, d'après lequel elle serait coquette, ou prude, ou douée d'un esprit viril et fort. Ou croirai-je plutôt ses yeux bleus où se reflète tant de douceur féminine ? »

Il ressort clairement de la correspondance ultérieure, tout amicale, entre Caroline et Savigny, qu'ils ont été, en l'occurrence, maladroits tous deux. « Dites vous-même », écrit Savigny[6], « si nous n'avons pas posé l'un vis-à-vis de l'autre? N'aurions-nous pas pu, il y a quelques années, nous dire et nous écrire bien des choses qui nous auraient fait du bien, par exemple que nous n'étions pas tout à fait indifférents l'un à l'autre? » Même en 1803, Savigny, fiancé depuis deux ans à Cunégonde Brentano, ne se défend pas d'un certain trouble en présence de Caroline: « Il y a un danger; je ne puis vous garantir que je ne m'éprendrai pas un peu de vous, quelque jour, et ce serait la fin de notre amitié. Par exemple, il ne serait pas sans péril de vous voir porter certaine montre d'or à une chaîne d'or

[1] Gœthes Briefwechsel m. e. K., I, lettre à Frau Rat.
[2] Geiger, K. v. G., p. 26. Ces lettres sont de 1803 et 1804.
[3] Geiger, K. v. G., p. 35. Ces lettres sont de 1803 et 1804.
[4] Geiger, K. v. G., p. 31. Ces lettres sont de 1803 et 1804.
[5] Stoll, op. cit. p. 5 et note 20, p. 37.
[6] Geiger, K. v. G., p. 24.

autour du cou. Je ne redoute plus du tout un petit tablier blanc que vous aviez autrefois, car il doit être déchiré depuis longtemps. Mais je me garderai bien de vous lire à haute voix Clavigo ou Hermann et Dorothée. On devient sage à ses propres dépens, l'expérience est le meilleur maître, et chat échaudé craint l'eau froide. On parle beaucoup des souffrances du jeune Werther; d'autres aussi ont eu leurs souffrances, mais elles n'ont pas été imprimées [1]. »

Nous ne nous serions pas autant attardé sur cet épisode, s'il ne nous était apparu qu'il donne la clé de tout un groupe de poésies, inexplicables autrement. Dans les *Gedichte und Phantasien* de 1804, la grande majorité des pièces est remplie d'un seul sentiment, l'amour, et, sauf une ou deux exceptions, l'amour malheureux, l'amour déçu qui cherche un refuge dans le rêve ou dans la mort. Il est impossible, pour des raisons chronologiques, de rapporter ces poésies à Creuzer [2]. Et le ton en est si sincère, si pathétique parfois, et, malgré le vêtement mythologique, si personnel, que nous nous refusons à y voir un simple exercice de rhétorique. Il reste comme explication de les rapporter à Savigny, ainsi que l'a fait Büsing, ingénieusement, dans sa thèse. La lutte intérieure qui s'est prolongée de 1799 à 1802 [3] a trouvé ici son expression, et c'est toute la courbe évolutive du sentiment que l'on peut suivre à travers ces pièces.

Les deux premières en date sont sans doute les deux

[1] Geiger, K. v. G., p. 31.

[2] Caroline n'a fait la connaissance de Creuzer qu'en juillet ou août 1804 (Rohde, p. 2). Les Gedichte u. Phantasien ont paru à Pâques 1804.

[3] Cette délimitation n'a rien d'absolu. Les fiançailles de Savigny avec Cunégonde Brentano (printemps 1801) marquent sans doute un moment critique. A partir de l'automne 1803 (Steig, Euphorion II, 406 ss.) des relations amicales s'établissent entre Cunégonde et Savigny d'une part, Caroline de l'autre, et la correspondance reprend.

courtes épigrammes: *Liebe*[1] et *Hochroth*[2], qui disent avec une fraîcheur charmante l'ivresse du premier amour. Toutes les autres, par contre, expriment la déception cruelle qui suit le départ ou l'infidélité de l'aimé: c'est Cilia[3] abandonnée sur la côte d'Islande, et, comme en un pendant, Ariane[4] laissée aux bords de Naxos. C'est encore la courte pièce *Wunsch*, *Ein Kuss im Traume*, *Lété*[5]. Bref et fugitif est l'instant de l'amour. Comme un regret de n'en avoir pas su jouir retentit la plainte de l'amante à travers ces poèmes. Et, d'emblée, elle ne voit d'autre refuge que dans la mort: « L'étincelle de vie va pâlir et s'éteindre; en des douleurs insondables mon existence va cesser », s'écrie Cilia. Et Ariane, après un instant d'hésitation, se précipite dans les flots, « car le deuil d'amour ne doit pas être immortel... le cœur blessé aime à s'envelopper de la nuit du sépulcre ». Les derniers vers de *Wunsch* expriment un vœu analogue: « Puissé-je mourir avec toi! » (c'est-à-dire avec la courte minute d'extase amoureuse) « Telles, au soleil couchant, s'évanouissent les couleurs dans la nuit sombre. »

A ce paroxysme succède un certain apaisement; il n'est plus question de renoncer à la vie, car le rêve offre un réconfort au cœur blessé. On peut vivre en un rêve ininterrompu et bienheureux[6]. Mourir, ce serait

[1] Gœtz, p. 6.

[2] Geiger, Dichter u. Frauen, II, p. 175. — Une circonstance extérieure autorise à rapprocher ces deux pièces. Elles se trouvent copiées à la suite dans un cahier terminé probablement en 1803, sans ratures, avec une même plume et une même encre et doivent être antérieures à la plupart des pièces de ce manuscrit. (Cf. Büsing, p. 80.)

[3] Zilia an Edgar (Gœtz, p. 6).

[4] Ariadne auf Naxos (Gœtz, p. 5).

[5] Wunsch (Gœtz, p. 7). Ein Kuss im Traume (Gœtz, p. 9, et Die Günderode I, 357, avec des variantes). Lethe (Gœtz, p. 3. Die Günderode I, 355).

[6] « Drum leb' ich ewig, Träume zu betrachten » (Ein Kuss im Traume).

se plonger au flot du Léthé[1], ce serait l'oubli et le néant. La vie jeune et puissante se révolte. « Irai-je, en échange d'une félicité inconnue, ensevelir mon désir dans l'onde du Léthé ? Donnerai-je les douleurs longtemps renfermées en mon sein en échange de joies ignorées ? Non, tous ces sentiments, douloureux ou délicieux, éclos au souffle de l'air terrestre, et la passion domptée en mon cœur, et tout l'orgueil de ma victoire, je ne m'en dessaisirai pas[2]. »

Enfin, c'est probablement à Savigny encore qu'il faut rapporter une des plus jolies pièces de Caroline, celle qui lui a été disputée avec le plus d'âpreté : « *Ist alles stumm und leer* »[3]. Nous n'attacherons pas une importance extrême au fait que Bettina la place à la suite d'une lettre[4] qui est évidemment du mois d'août 1805. Il n'est pas vraisemblable que cette pièce concerne Creuzer, ceci pour diverses raisons. Premièrement, il n'en est jamais question dans les lettres de Creuzer. Ensuite des expressions telles que « Ein Bild von Meisterhand », « das Holde », « Phœnix der Lieblichkeit » semblent s'appliquer plus facilement à la personne physique de Savigny qu'à celle de Creuzer[5]; même par ce qu'elles ont d'un peu mièvre, elles ne conviennent guère à la passion grave et forte qui fut celle de Caroline pour Creuzer. Enfin l'état d'âme qui s'y exprime n'est pas celui de 1805 ; ce n'est jamais sur ce ton que Caroline s'adresse

[1] « Hüll dich in Nacht, sie stillet dein Verlangen,
Und heilt den Schmerz, wie *Lethes* kühle Fluten » (Ein Kuss im Traume) Cf. *Léthé* (Gœtz, p. 3).

[2] Lethe. Cf. Schiller (*Hektors Abschied*): « Hektors Liebe stirbt im Lethe nicht ».

[3] Gœtz, p. 6, d'après Die Günderode, I, 304. Cf. E. Jeep, Karoline von Günderrode.

[4] Die Günderode, I, 295 ss. Voy. W. Œhlke, B. v. Arnims Briefromane.

[5] Creuzer écrit lui-même: « Durch persönliche Erscheinung kann ich ja doch nur verlieren... » (Rohde (p. 23). « Die Natur war ja überhaupt ungütig gegen mich im Aeussern... » (p. 31), etc.

à Creuzer: « Phénix de grâce, ton aile t'emporte au loin vers le soleil radieux; ah! que t'importe ma douleur solitaire? » Au contraire, il pourrait y avoir là une allusion aux fiançailles de Savigny, et cette « infidélité si cordiale[1] » dont il est question un peu plus haut, semble désigner à merveille les rapports d'amitié qui ont succédé, entre Caroline et Savigny, au malentendu primitif. Si l'amitié subsista, c'est tout à l'honneur de l'un et de l'autre. Savigny avait méconnu, à l'instant décisif, la nature du sentiment qui les poussait l'un vers l'autre, mais il sut du moins, par la suite, être un ami délicat, un conseiller sage et très pénétrant, que Caroline fit le confident de bien des peines secrètes. « On le sent si supérieur à tous les autres », écrivait-elle[2] à Bettina. Et Savigny écrivait le 29 novembre 1805, en pleine période creuzérienne et informé de tout: « Tu es *sincère* autant qu'il dépend de toi, autant que tu en as conscience. Tu es dépourvue de coquetterie et pleine de sens pour les choses élevées.[3] » Une telle confiance mutuelle succédant à la crise inévitable qui avait dû se produire en chacun d'eux prouve à tout le moins chez l'un et chez l'autre une véritable noblesse d'âme, une hauteur d'intelligence peu commune.

Les fiançailles et le mariage de Savigny eurent pour Caroline une autre conséquence: elle se trouva introduite, de ce fait, dans un cercle nouveau, très jeune et très brillant, littérairement actif: celui de la famille Brentano, avec ses tenants et aboutissants, que domi-

[1] « Kann Lieb so unlieb sein, Untreu so herzlich sein... »

Dans une poésie de la même époque (*Schicksal und Bestimmung*, Geiger, D. u. Fr., I, 172) on trouve peut-être une allusion à cet épisode:

Reisst dich fremde Schuld nicht vom verbund'nen Herzen,
Ha, so fühlst du's spät, durch tief're Schmerzen,
Eigner Wahn zerriss der Erde schönstes Band

[2] Die Günderode, II, 58.

[3] Geiger, K. v. G. p. 38.

nait, un peu distante déjà et comme d'un autre âge, la figure vénérée de l'aïeule, Sophie de La Roche. L'affection vive dont s'enflamma Bettina Brentano pour Caroline, les nouvelles amitiés, les nouvelles influences qui vinrent prendre place dans sa vie, les admirations, les hommages qui lui échurent, le goût d'écrire pour la publicité, qui semble ne lui être venu qu'alors, tout contribue à faire de cette nouvelle période la plus brillante, la plus heureuse, sinon la plus riche ni la plus dramatique, de la vie de notre héroïne.

CHAPITRE II

CAROLINE ET BETTINA. CLÉMENT BRENTANO

La première rencontre entre Caroline et Bettina Brentano eut lieu sans doute en 1801[1], et tout de suite ce fut entre elles une amitié des plus enthousiastes. Bettina s'est souvenue, dans une lettre de *Die Günderode*, de cette première entrevue, au jardin, sous la tonnelle, à Offenbach : « Le chèvrefeuille qui pend entre les lattes est plus fleuri cette année. T'en souviens-tu ? ce fut notre première parole; je te dis : « Nous avons eu un « hiver bien froid, le pied-de-coq a eu toutes ses branches « gelées, la tonnelle ne donne guère d'ombre. » Tu me répondis : « C'est le soleil qui donne et la tonnelle qui « reçoit ; la lumière qu'elle ne peut garder, elle la laisse « tomber sur nous. » Et puis tu ajoutas que le nom de chèvrefeuille convenait mieux que celui de pied-de-coq, parce qu'on se représente aussitôt une jolie chèvre qui broute avec grâce des fleurs odorantes, et que la nature offre à toute créature une vie selon l'idéal. » Bettina a gardé de ce premier entretien une impression religieuse de respect et d'admiration : « Il me semblait que ta pensée était en accord profond avec la nature et que ton esprit dépassait celui des êtres humains, comme les

[1] 1801 d'après Schwartz (Ersch et Gruber, I, 97, 182). La lettre (Günderode I, 213) est de 1803 (voy. Œhlke) et Bettina écrit: «Voilà déjà tout une année que nous sommes bonnes amies.» — Mais les lettres du *Frühlingskranz* (p. 141 ss.), qui datent de 1802, supposent une amitié déjà ancienne.

Pour ce chapitre et le suivant, nous utiliserons les lettres de *Die Günderode* comme des documents authentiques *dans l'esprit* sinon dans la lettre. C'est la conviction qui finit par ressortir d'une familiarité un peu longue avec ces textes. Voy. Appendice III.

cimes d'arbres en fleur, au soleil, à la pluie et au vent, le jour, la nuit, s'élèvent vers le ciel. Car tu m'apparaissais comme un grand arbre qu'habitent et nourrissent les génies de la nature. » Et le soir, revoyant en pensée les moindres détails de leur conversation, la voix, le geste de Caroline et ses yeux bleus frangés de cils noirs, Bettina écrivit dans son journal : « J'ai vu aujourd'hui Caroline de Günderode; c'est une grâce de Dieu[1]. »

On n'imagine guère contraste plus grand que celui que formaient ces deux amies. Contraste extérieur d'abord: Bettina petite et brune, d'une vivacité tout italienne, d'une exubérance folle, un « lutin », un « démon familier[2] », d'ailleurs l'image même de la santé et de la vie. A côté d'elle, la silhouette souple et élancée de Caroline, aux contours presque fluides sous les plis gracieux de son vêtement à l'antique; son visage aux traits si doux, son regard bleu sous de longs cils noirs, sa beauté rare et immatérielle enveloppée de mélancolie[3]. Chaque fois que Bettina s'est rappelé le charme inoubliable de son amie, elle a trouvé pour l'évoquer les termes les plus émus, les plus nuancés. La prose même n'y suffit pas, et tout naturellement c'est en langage rythmé qu'elle rapporte une conversation dans laquelle elle dépeignit au duc de Gotha la beauté de Caroline. Les deux fois, c'est la même impression de charme timide, de grâce fragile et un peu hautaine, telle la grâce du bouleau argenté qui abandonne au vent sa chevelure légère[4].

Que fut, au juste, cette amitié, et quelle place a-t-elle tenue dans la vie de Caroline de Günderode? Il est facile de s'en faire une idée grâce aux lettres rassem-

[1] Die Günderode, I, 215.

[2] « Sie nennen Dich den Hauskobold » (Gd. I, 207). « Ich wollt Du wärst ein regierender Herr und ich Dein Kobold » (Gd. I, 78).

[3] Gœthes Briefwechsel m. e. K., I, 62.

[4] D. Gd. I, 78—82, 116. « Die Birke . . . in der ich ohne daran zu denken wie eine Vision Dein Bild gesehen hatte. »

blées par Bettina dans le *Frühlingskranz* et dans *Die Günderode*. Sans doute, leur valeur documentaire est très sujette à caution, mais il est impossible, après le travail si scrupuleux de W. Œhlke, de leur refuser une authenticité d'ensemble et une vérité de détails qui en font des textes de toute première importance. Bettina, sans doute, a corrigé, coupé et interpolé, combiné des fragments de diverses époques, mais il est hors de doute qu'elle travaillait sur des originaux dont l'essentiel a passé dans ses livres [1].

Les lettres du *Frühlingskranz* (1802-1803), restées presque intactes, nous disent la vie commune des deux jeunes filles, leurs études, leurs lectures, leurs promenades où Bettina a peine à régler son pas sur « la douce allure philosophique [2] » de Caroline, et « voltige en bourdonnant comme une abeille sauvage [3]. » Bien des passages jettent un jour, pour peu qu'on les rapproche, sur les relations de Caroline avec Clément Brentano à cette époque.

Toutefois, c'est bien dans les lettres de *Die Günderode* qu'il faut chercher la pensée vraie de Caroline, et, en quelque sorte, l'histoire de son âme. Les lettres à Creuzer ont péri, il n'est resté qu'un seul billet à Clément, nous n'avons — en dehors des lettres à Mme de Barkhaus — que ces lettres remaniées par Bettina, pour nous instruire tant soit peu sur les idées et les sentiments intimes de Caroline.

Il est aisé d'y distinguer quatre groupes de lettres, dont chacun a son caractère bien tranché : 1° les lettres de l'été 1802, 2° les lettres de l'été 1803, 3° les lettres

[1] Bettina n'en use pas autrement avec les œuvres de Caroline qu'elle cite ; elle en corrige le style sans aucun scrupule, bien que les éditions de Tian fussent certainement moins rares en 1840 qu'aujourd'hui.

[2] Clemens Brentanos Frühlingskranz, II, 85.

[3] D. Gd. I, 97

de l'été 1804, 4° enfin les lettres qui vont de mai 1805 à mai 1806[1].

En 1802, Bettina écrit fréquemment d'Offenbach, où elle passe l'été chez sa grand'mère, à Caroline restée à Francfort. C'est l'époque où Bettina, sur le désir de Clément et sous la direction de Caroline, se met à l'étude de l'histoire[2], qui lui semble si rébarbative, et prend des leçons de musique et de contrepoint[3]. Elle élabore déjà avec son amie un plan de « religion ailée » qui serait un héroïsme du vrai et une exaltation de la liberté intérieure[4]. Bettina est dès lors pleine d'admiration pour la supériorité de sa compagne — d'appréhension aussi, car il arrive à Caroline de prononcer d'étranges paroles, pleines de réticences mystérieuses; il semble qu'elle souffre de quelque mal inavoué qu'elle ne veut révéler à personne[5]. C'est l'époque aussi des démêlés un peu pénibles avec Clément, qui écrit de si singulières lettres[6] et se plaint ensuite d'être exclu du « paradis de la confiance[7]. »

Pendant l'été 1803, les lettres de Bettina étincellent de détails amusants et pittoresques sur la vie aux eaux de Schlangenbad. D'autres lettres sont datées d'Offenbach. Les lettres de Caroline viennent toujours de Francfort. Là encore, malgré l'expression vive de leur tendresse réciproque et un intéressant essai[8] de caractéristique mutuelle, subsiste un arrière-fond de crainte et comme

[1] Voy. la justification de ce classement, appendice III.

[2] D. Gd. I, 159, 162—63, 273, passim. Cf. Geiger, K. v. G. p. 148.

[3] D. Gd. I, 169, 259—64, 273, passim. Fr. Kr. 142—143, Cf. Geiger, K. v. G. p. 149.

[4] « Schwebe-Religion », D. Gd. I, 229—35, 255, 258, 270, passim.

[5] D Gd. I, 276, 282—285, passim.

[6] Voy. Geiger, K. v. G., p. 100—111.

[7] Frühl. Kr. II, 90.

[8] Caroline sur Bettina, D. Gd. I, 93—96, 204—207. Bettina sur Caroline, D. Gd. I, 113—124, 212—215.

le pressentiment d'une rupture[1]. Les passages les plus enthousiastes de Bettina sur le talent et le caractère de Caroline datent cependant de cette année 1803[2].

En 1804, les lettres de Bettina viennent encore de Schlangenbad et d'Offenbach, celles de Caroline de Francfort. Caroline continue de s'enfoncer dans son isolement un peu dédaigneux, et ses premières relations avec Creuzer, que Bettina ignore encore, contribuent à mettre entre elles une certaine gêne. Beaucoup de franche amitié persiste toutefois des deux parts : l'histoire[3] et la musique[4] font toujours le tourment de Bettina et il faut toute la douce autorité de Caroline pour obtenir un peu de persévérance. Les rapports entre Caroline et Clément deviennent tout à fait bons, sans que Caroline se départe d'une certaine défiance à l'égard de cette âme inconstante et multiple[5].

Enfin le dernier groupe de lettres mène sans interruption de mai 1805 à mai 1806. Visiblement s'y accuse la dissolution progressive de leur amitié, sous l'influence de Creuzer. Les lettres de Bettina, qui écrit d'Offenbach (mai-août 1805), de Francfort (septembre), du Trages (octobre), de Marbourg (novembre 1805-février 1806) et encore du Trages en mai 1806, restent presque sans réponse de la part de Caroline, sans cesse en voyage entre Francfort et Heidelberg. L'inquiétude de Bettina, qui se rappelle certaines paroles funèbres de Caroline[6], va grandissant et son affection se fait ingénieuse pour obtenir quelque assurance consolante. Mais on sent que Caroline se dérobe

[1] « Du sollst mich nicht hergeben ». (D. Gd. I, 111.)

[2] D. Gd. I, 50, 51, 78, 80, 117. (« Plato » — « Schwan » — « O Seelenbecher » — etc.)

[3] D. Gd. I, 145, 153, 157, 170, 190.

[4] D. Gd. I, 148—152, 157.

[5] D. Gd. II, 153. Cf. Geiger, K. v. G., p. 89—100, 115.

[6] D. Gd. II, 202, 204. (« Mit Deinem Frühsterbenwollen . . . ». Cf. la même impression de mélancolie dans la lettre authentique de Bettina, Geiger, K. v. G. p. 153 ss.

comme malgré elle, ne peut ou ne veut s'expliquer et finalement, pressée par Creuzer qui exige une rupture [1], rassemble en ses dernières lettres tout ce qui lui reste à dire et laisse à Bettina comme un testament moral et un dernier gage de son amitié [2].

Bettina a aimé, plus tard, à s'attribuer, dans ses relations avec Caroline, le rôle prépondérant. Elle parle de Caroline comme d'un « miroir [3] », elle la montre volontiers en admiration devant la « nature électrique [4] » de Bettina, ses « révélations » et ses « prophéties [5] ». Caroline n'aurait été que l'« écho [6] » fidèle de cette merveilleuse symphonie qui chantait dans l'âme enthousiaste de Bettina. Peut-être n'est-ce pas vrai sans restriction. En réalité, Caroline, de cinq ans plus âgée et précocement mûre, a pris au sérieux le rôle de directrice de conscience que lui avait confié Clément, soucieux de l'instruction et de l'éducation de sa sœur préférée. C'est sur son conseil, sur ses instances que Bettina apprend l'histoire; ensemble elles lisent Ossian [7], Pindare [8], Hemsterhuis [9], Schelling [10], Schleiermacher [11]. Caroline tâche même d'inspirer à cette nature prime-sautière ses propres goûts de réflexion philosophique. « La Günderode m'a tourmentée avec la philosophie [12] », écrit Bettina à son frère, « il m'a fallu lui lire Schelling; j'en ai été malade. »

[1] Voy. Rohde, p. 108—109 et lettres inédites. Geiger. K. v. G. p. 159—161.

[2] D. Gd. II, 56—59, 118—123, 206, 240—247.

[3] Ilius Pamphilius, II, 111.

[4] D. Gd. I, 210.

[5] D. Gd. I, 93, 95—96, 169—170, 206—210, 295—296.

[6] D. Gd. I, 165. II, 90, 169. Geiger, K. v. G. 156.

[7] D. Gd. I, 21, 105 ss.

[8] D. Gd. I, 291—292.

[9] D. Gd. I, 21, 35 ss.

[10] D. Gd. I, 15, 159.

[11] D. Gd. I, 278, 282.

[12] Fr. Kr. II, 173, cf. p. 161.

— « Ton Schelling, ton Fichte et ton Kant sont des gaillards impossibles[1] », écrit-elle irrévérencieusement à Caroline. C'est « à quatre pattes[2] » qu'il lui faut ramper à travers les systèmes philosophiques familiers à son amie. Bettina a raconté tout au long comment ces études forcées finirent par déterminer chez elle une véritable maladie dont Caroline persista à s'attribuer la responsabilité[3].

Si l'on compare aux lettres abondantes, lyriques, oratoires de Bettina les lettres rares et courtes de Caroline, on est frappé de voir que la profondeur, l'originalité de la pensée sont presque toujours de son côté. Bettina le savait et le sentait. Il est tels jours où elle se proclame d'enthousiasme le disciple de Caroline : « Je suis le disciple qui aspire de toute son âme à faire sien ce qu'il a entendu[4] ». — « Tu es Platon, je suis ton meilleur ami, ton disciple favori, Dion; nous nous aimons tendrement et nous mettrions notre vie l'un pour l'autre, s'il le fallait... Oui, c'est ainsi que je t'appellerai désormais, ô Platon, et je te donnerai un nom d'amitié, je t'appellerai mon cygne, ainsi que t'appelait Socrate, et tu me nommeras Dion[5]. »

Il lui semblait que, grâce à Caroline, le sens de l'univers s'était pour elle illuminé[6]. Chose étrange! elle lui écrivait : « Tu m'as rendu la santé[7] ».

Une préoccupation dominait cette amitié, préoccupation haute et noble entre toutes : l'héroïsme. Toutes deux croyaient que la vie ne vaut la peine d'être vécue que si on la vit en force et en beauté. « Ne souffre

[1] D. Gd. I, 15.
[2] D. Gd. I, 159.
[3] Gœthes Briefwechsel m. e. K. I, p. 63. — Die Gd. I, 94.
[4] D. Gd. I, 18.
[5] D. Gd. I, 50-51.
[6] D. Gd. II, 228.
[7] D. Gd. II, 229.

pas qu'on te saigne, » écrit Bettina. « Qui sait si une seule saignée n'empêche pas à jamais de devenir un soldat, un héros... Ne te laisse pas saigner, j'ai comme un pressentiment que quelque chose meurt en nous de ce fait, peut-être l'héroïsme vrai[1] ». *Sagesse et vaillance*[2] devait être la devise et le programme de leur nouvelle religion. Mais ce qui est, chez Bettina, enthousiasme instinctif, débordement de force joyeuse, est infiniment plus réfléchi, plus douloureux chez Caroline. Bettina imagine l'héroïsme dans la bataille, elle se voit sur un cheval blanc au milieu de la mêlée[3], avec toute l'ivresse du danger, toute l'allégresse du combat. Caroline sait que l'héroïsme véritable est moins simple et plus obscur. Elle écrit noblement : « Je crois que c'est la plus haute faveur du destin que d'être soumis à des épreuves de plus en plus dures[4] ». Mais elle sait aussi qu'une longue discipline est nécessaire pour que l'épreuve nous trouve prêt et tout armé. Que faire si l'on est « la timorée » (die Zaghafte), celle qui tremble à la pensée de dire tout haut le bénédicité[5] et qui n'ose jamais contredire en face ?[6] Peut-être existe-t-il un traitement progressif par lequel l'âme serait intérieurement forgée à l'héroïsme. Voici le régime dont on peut essayer, semble-t-il : « Tu as sans doute observé en toi ce simple phénomène, écrit Caroline. L'âme traverse des crises tragiques : une vision historique se présente et les événements qui s'enchaînent dans cette vision se répercutent en toi d'une façon douloureuse ou réconfortante. Tu luttes contre l'injustice, tu triomphes, tout te sourit, tout plie devant toi, tu déploies des forces

[1] D. Gd. I, 229, 232.
[2] D. Gd. I, 232, 270.
[3] D. Gd. I, 237.
[4] D. Gd. II, 241.
[5] D. Gd. I, 226.
[6] D. Gd. I, 225.

puissantes, ton esprit franchit tout obstacle. Ou bien c'est un destin cruel qui t'attend, tu souffres, la vie se fait amère, tu te sens atteinte dans ce que tu as de plus sacré, ta fidélité, ton amour. Mais ton génie protecteur te prend par la main, t'emmène loin des régions où ta dignité morale était menacée, et tu t'élances à son appel, sous son égide, vers les sommets où tu espères échapper à la souffrance, où t'appelle le génie intérieur du sacrifice[1]. » C'est ainsi, pensait-elle, qu'on peut s'exercer à subir en imagination des épreuves qu'on serait impuissant à soutenir dans la réalité. Et peu à peu germe de là l'énergie pure et indomptable. « Sinon, comment se formerait en nous l'âme héroïque?[2] » Toutes les œuvres de Caroline de Günderode, ses drames surtout, sont nés d'une préoccupation analogue.

Rien ne fait mieux saillir la différence des caractères que la réponse de Bettina. Ce que Caroline ressent comme des instants de crise tragique, de déchirement douloureux, impressionne Bettina d'une tout autre manière: «Mon sentiment n'était pas tragique, mais glorieux, exalté, partout victorieux, tel l'aigle qui s'élève au-dessus des misères de la terre et ne veut que planer[3]. » C'est à cause de cet heureux naturel, de cet optimisme inné que Bettina est si rebelle à toute discipline morale et intellectuelle: «Tu m'apparais, lui écrit Caroline, comme un conquérant qui, par héroïsme, méprise toutes les armes et rejette tout ce qui pourrait le protéger et le défendre, et toutes les armes indispensables à la conquête. Je crois que tu jetterais volontiers jusqu'à ta chemise. Mais savoir, comprendre, apprendre ne sont pas seulement les armes de l'esprit, ce sont les organes qui lui servent à se défendre et à s'approprier ce qui

[1] D. Gd. II, 122—123.
[2] D. Gd. II, 123.
[3] D. Gd. II, 220.

lui est profitable[1]. » Elle sait bien que, dans la lutte à mort qu'il faut soutenir, aucune arme n'est méprisable.

Elle sait aussi, ou croit savoir, que l'époque où elle vit est rebelle à l'héroïsme. C'est une de ces périodes de stagnation morale où nul ne peut s'élever au-dessus du vulgaire, sous peine d'en mourir. Il ne reste que l'espérance lointaine de préparer obscurément la surhumanité future qui viendra[2]. Heureuses les « natures énergiques[3] » qui trouvent leur joie à soutenir seules l'assaut de l'univers hostile et à crier bien haut leur protestation enflammée! Pour elle, elle ne se sent pas un tempérament révolutionnaire, mais elle analyse finement de quoi est faite la force de Bettina: « Tu as l'énergie et le courage de ta franchise, tu as le plus heureux naturel, tu ressens à peine les injustices qu'on te fait. Il t'est facile de subir ce que d'autres trouvent insupportable et cependant tu n'es pas compatissante, c'est ton énergie qui te pousse à aider autrui. Pour résumer d'un mot ton caractère, je dirais que, si tu eusses été un homme, tu serais devenue un héros[4]. » Aussi, rassemblant dans une dernière lettre ses dernières volontés et ses vœux, elle écrivait encore: « Je voudrais te souhaiter, Bettine, que la destinée exigeât de toi le plein développement de toutes tes facultés, que nulle épreuve ne te fût épargnée et que, non pas en rêve, mais en réalité, tu résolusses l'énigme qui te dira pourquoi il vaut la peine d'avoir vécu[5]. »

La correspondance ne se maintient pas toujours à ce diapason héroïque. Les lettres de Caroline sont exemptes presque toujours des détails familiers qui donnent tant

[1] D. Gd. II, 278.
[2] D. Gd. II, 245.
[3] D. Gd. II, 240.
[4] D. Gd. II, 244.
[5] D. Gd. II, 243.

de charme pittoresque à celles de Bettina, mais nous y saisissons bien des traits secondaires de son caractère. Cette eurythmie, cette grâce souveraine de la démarche et du geste que l'on admirait en elle[1], font partie aussi de sa personnalité morale. Toute exagération, toute affectation l'impressionne défavorablement. Il lui déplaît que Bettina émaille ses lettres de jurons sonores, et elle sait lui en faire en quelques lignes une fort jolie réprimande[2]. De même, les négligences de langage lui sont pénibles: pourquoi employer l'odieux terme « *passirt* » alors que la langue offre tant de mots plus justes et plus allemands[3]? Les excentricités de Bettina ne trouvent pas toujours grâce à ses yeux : elle lui donne le conseil amical de renoncer à grimper aux arbres et à jouer de la flûte sur les toits au clair de lune[4].

La querelle à propos de Napoléon est plus sérieuse. Caroline avait appris que Bettina manifestait volontiers pour le conquérant un enthousiasme hors de saison[5]. Elle lui en fit des reproches; avec beaucoup de finesse psychologique, elle analyse cette admiration qui va si facilement au succès continu, éclatant. C'est, déclare-t-elle, « du vertige »; d'autres appelleront ce sentiment du cosmopolitisme; c'est au fond tout simplement l'envie de jouer un rôle et cette fascination qu'exerce l'homme

[1] « Sie (Sophie Laroche) sagt Du wärst die edelste Kreatur, die sie je gesehen, und dann sprach sie von Deiner Anmut . . . « Siehst, Mädele, wie anmutig und doch gar bequem deine Freundin ist. » (D. Gd. I, 192.)

[2] D. Gd. I, 172, 185.

[3] D. Gd. I, 172.

[4] D. Gd. I, 170—171.

[5] D. Gd. II, 88, 106—110, 245—246. — W. Œhlke fait remarquer (B. v. Arnims Briefromane, p. 233, 235) que Napoléon n'est passé à Francfort qu'en juillet 1807, un an après la mort de Caroline. Il est inexact, par conséquent, que la discussion soit née à cette occasion, mais il n'y a pas lieu de révoquer en doute le fait même d'une discussion à ce sujet entre les deux jeunes filles.

« qui a une étoile ». — « C'est ainsi qu'on passe de la simple sottise à l'idolâtrie. »

Bettina prit la chose assez mal, peut-être parce qu'elle ne se sentait pas irréprochable. Ce sont des « accusations ineptes », de « maudites imaginations[1] ». Comment croire qu'elle ait oublié l'exécution du duc d'Enghien et l'émotion que causa ce crime dans le petit cercle des émigrés de Francfort ?. « Qu'importe son talent, s'il jalonne sa route de félonies et de meurtres[2] ? » Si Bettina a compulsé une mauvaise traduction de Suétone par Ostertag, si elle a soigneusement dressé la liste des crimes commis par les douze Césars[3], c'est pour se convaincre que tous les tyrans sont des natures viles et basses, dont le prestige s'édifie sur l'imbécillité et la servilité de la populace. Napoléon leur est semblable : c'est un criminel vulgaire, qui n'a même pas l'intelligence qu'il faudrait des besoins des peuples qu'il soumet.

Autrement pénétrante est la psychologie de Caroline[4]. Elle ne met pas Napoléon au nombre des héros, parce qu'il lui manque, croit-elle, la conscience profonde des vérités éternelles et la volonté pure de faire progresser l'humanité. Mais elle ne lui refuse pas toute valeur ni même toute utilité. Il a eu ce mérite : montrer dans un grossissement énorme à quoi mène le préjugé guerrier. Pour qu'un préjugé meure, il faut qu'il ait été complètement assouvi : « que de choses les siècles futurs n'auront-ils pas, grâce à lui, appris à redouter et à fuir, parmi celles qu'ils auraient adorées d'un cœur aveugle[5]? »

[1] D. Gd. II, 106.

[2] D. Gd. II, 108.

[3] D. Gd. II, 109.

[4] Il est curieux de comparer ce ferme jugement à la petite pièce très enfantine de 1799: *Buonaparte in Egypten*. Bonaparte y est salué comme « le conquérant de l'Italie, favori de la France, colonne de l'auguste liberté » qui vient « faire le bonheur des peuples ».

[5] D. Gd. II, 246.

C'est ainsi que, d'un point de vue supérieur, tout se justifie, et le mal même, comme condition et aiguillon du progrès. « Si l'on n'était violent, pourrait-on devenir doux ? Et si le mensonge n'existait pas, deviendrions-nous jamais des héros de la vérité[1] ? » Tout concourt à l'avénement lointain d'une race plus forte et plus sage. Toutes choses sont dans un perpétuel devenir, et ce devenir est divin. Travailler à ce progrès est notre unique raison d'être. « Alles Werden ist für die Zukunft[2]. »

Comment expliquer qu'au milieu de ce ferme optimisme le motif du suicide revienne obstinément en sourdine ? Savoir beaucoup, apprendre beaucoup, et surtout ne pas survivre à ma jeunesse — mourir jeune[3]. » Il y a dans cette idée fixe un peu de l'influence du temps et du milieu. Nous savons que Caroline et Bettina avaient de longues discussions sur Werther[4]. Savoir mourir à temps, mourir jeune, est une formule de Novalis et de Schleiermacher[5], que Caroline lisait tous deux avec prédilection. Arnim écrivait à la même époque : « Ce siècle nous pousse au suicide... nageons courageusement contre le courant, mais quiconque succombe meurt pour la liberté et vit en elle[6]. » A partir de l'automne 1805, on préciserait facilement des causes extérieures de désespérance, mais l'existence de cette obsession dès 1802 prouve bien un peu de monomanie funèbre, un

[1] D. Gd. II, 237.

[2] Gd. II, 265. Cf. Gd. II, 228 : « Da wusst ich, dass alles Leben ein Werden ist. » Fr. Kr. II, 31 : « Das Werden ! — das grosse Werden — ist und soll sein der einzige Genuss, sagt die Günderode, der wird aber nicht, der nicht göttlich wird, sagt die Günderode auch noch ».

[3] D. Gd. I, 243, 282 (1802). II, 127, 202—204. Bw. m. e. K. I, 63.

[4] Gœthes Bw. m. e. K. I, 63.

[5] Sur Schleiermacher D. Gd. I, 277, 282. Sur Novalis, deux sonnets publiés par Geiger (Dichter u. Frauen, II, 184—185).

[6] Hollins Liebeleben, p. 33. (Réédition de Minor, Leipzig 1886).

peu de neurasthénie; et sans doute la responsabilité de Creuzer s'en trouvera plus tard atténuée.

Nous reviendrons sur les dernières lettres de Bettina, sur ses efforts pour détourner Caroline de son sinistre projet. Qu'il nous suffise, pour le moment, de noter quelles furent la hauteur et la richesse de cette amitié entre deux tempéraments si dissemblables qui se complétaient heureusement. Si Bettina est celle qui a le plus reçu, elle a su donner aussi quelque chose. Caroline aimait ce coup d'aile, cette envolée si facile vers les cimes de l'enthousiasme[1]. A ceux qui lui reprochaient de perdre son temps avec « une petite fille insignifiante[2] », elle savait dire ce que toutes deux gagnaient à ces échanges affectueux. « Tu es mon rayon de soleil, écrit-elle; tu me réchauffes quand de toutes parts s'abat sur moi la gelée... Tu es comme une plante : un peu de pluie te rafraîchit, un souffle d'air t'enthousiasme et le soleil te transfigure[3]. » « Si tu veux, écrit-elle encore, nous changerons de rôle, je serai ton disciple en insignifiance, comme tu te croyais le mien, du temps que je voulais faire de toi un esprit fort. Maintenant tu seras mon maître, car il faut reculer : un chef timide gravit avec plus de sécurité la montagne, mais pour descendre un sentier escarpé, il faut de la décision; tu en as, la tête ne te tourne pas, jamais tu n'as balancé à franchir d'un bond les haies et les fossés[4]. » Caroline aimait en Bettina « cette vie jeune et fraîche, la fanfare et les éclats de son enthousiasme et surtout son sens de la nature[5]. » Il lui semblait respirer un air balsamique et oublier quelques instants les sombres pensées qui la torturaient.

[1] D. Gd. I, 19-20.
[2] D. Gd. I, 95.
[3] D. Gd. I, 93.
[4] D. Gd. I, 95.
[5] D. Gd. I, 170.

D'ailleurs tout n'était pas tristesse et mélancolie dans ces années où la vie fut, à tout prendre, plutôt douce à notre héroïne. L'amitié de Bettina l'avait introduite dans un milieu jeune et merveilleusement vivant où fraternisaient les génies juvéniles dans le culte des grands maîtres romantiques, au premier rang desquels ils plaçaient Gœthe et Hölderlin. Clément Brentano a donné une vivante description de ce cénacle dans son *Godwi*[1] et, si l'on y regarde bien, Caroline a sa place aussi dans ce «bureau d'esprit»: «Mais une autre encore, noire comme l'aile du corbeau, est assise dans un coin; le crépuscule emplit la chambre et je l'aurais presque oubliée, sous ses boucles couleur de nuit, n'était que ses beaux yeux luisent dans l'ombre et que de doux et brillants regards s'en échappent, tels les rayons de deux étoiles solitaires au ciel... O satisfaction aimable et inassouvie, unité bienfaisante et divisée, ô guerre et paix, pourquoi ne parles-tu pas?... Tu es faite pour qu'on te regarde, car tes grands yeux disent tant de choses, et non pour qu'on t'écoute, car tes lèvres mignonnes parlent si peu; tu es faite pour regarder, car tes yeux sont si grands, et non pour écouter, car tu as de si petites oreilles[2]...» C'est bien, semble-t-il, l'attitude que devait garder Caroline dans ces bruyantes réunions de jeunesse qui venaient égayer la maison «zum goldenen Kopf» où régnaient les jeunes membres de la famille Brentano. Au premier rang brillait Clément, le bel éphèbe «aux mille boucles noires[3]», «au

[1] *Godwi*, réédité par Ruest. 1906. Berlin, p. 221—231.

[2] A. Kerr (*Godwi, ein Kapitel deutscher Romantik*, Berlin 1898) hésite à reconnaître, avec R. Steig (*Arnim und Brentano* I, 20), *Bettina* dans ce portrait de la «Rabenschwarze». Cela me semble inadmissible, en effet. Qui reconnaîtrait dans cette douce figure muette assise dans l'ombre le lutin familier qu'était Bettina à quinze ans? Caroline avait les cheveux noirs (nombreux témoignages) et tout le reste de la description lui convient à merveille.

[3] Fr. Kr. II, 4.

front d'ivoire éclatant[1] », toujours inspiré, toujours amoureux, dangereux à toutes les femmes, au cœur trop inflammable de Caroline aussi. Puis c'était Bettina et les autres frères et sœurs: Dominique, Georges, Franz et sa femme Toni, Méline, Loulou, et Cunégonde, la femme de Savigny. Arnim faisait de fréquents séjours à Francfort et à Offenbach ; le temps passait en joyeuses parties de campagne, en longues excursions; et quand Bettina voyait passer sur la route, d'un pas grave et mesuré, Arnim et la Günderode, elle leur trouvait à tous deux « l'air royal »[2]. Savigny lui même, le docte juriste qu'on n'arrache qu'avec peine à ses liasses d'actes et de documents, ne dédaigne pas, à l'occasion, de réunir chez lui au Trages le jeune groupe et de prendre part à quelque folle bataille d'oreillers[3].

D'autres encore gravitaient plus ou moins dans l'orbite de la famille Brentano et leurs noms reviennent à chaque page du « Frühlingskranz » et de « Die Günderode »: la famille Leonhardi, Claudine Piautaz (« der Klausner »), Lotte Servière, Lisette Nees von Esenbeck et son mari, la belle Mme de Gachet, Mme de Heyden, la fidèle amie de Caroline, le pasteur Bang, Voigt, Moritz Bethmann, Christian Schlosser, et Sinclair, le « chevalier » de Bettina. Aimée et admirée dans ce cercle, courtisée aussi, et de divers côtés, Caroline de Günderode s'y plaisait au point d'éveiller parfois la jalousie de Bettina[4]; le calme extrême avec lequel elle accueillait de pareils reproches indignait Bettina qui eût voulu la voir jalouse aussi, et exclusive en amitié: « Tu me demandes, écrit-elle, si tu n'aurais pas lieu

[1] D. Gd. II. 171. Fr. Kr. II, 3.

[2] Frühlingskranz, II, 17.

[3] Die Günderode, I, 26. Nombreux passages du Frühlingskranz et de Die Günderode.

[4] « Deine Eifersucht um mich » écrit Caroline en août 1803 (D. Gd. I, 42. Cf. I, 67, 68).

d'être jalouse de la princesse. Pourquoi ne l'es-tu pas? C'est justement ce qui me chagrine. Si je te disais aujourd'hui qu'elle veut m'emmener et me garder auprès d'elle, tu m'écrirais froidement: Chère Bettine, sans doute je suis fâchée de voir nos relations interrompues de ce fait, mais je te conseille fort de ne pas te laisser arrêter par de telles considérations[1]. »

Il faut attribuer un peu à l'influence du milieu le désir dont Caroline se sentit prise, à cette époque, d'écrire, elle aussi, pour la publicité. Tous ces jeunes gens écrivaient ou rêvaient d'écrire. Elle avait dans ses cartons un certain nombre de pièces lyriques, de nouvelles, d'esquisses, ni plus ni moins peut-être que n'en ont la plupart des jeunes filles. Il lui sembla qu'il y avait là, en corrigeant et en remaniant[2], en ajoutant quelques pièces composées tout exprès, de quoi former un petit volume qui oserait affronter l'impression.

Elle obéissait, ce faisant, à un certain besoin de clarté intérieure, d'objectivation : « Ce que je cherche dans la poésie, écrit-elle, c'est à me voir comme en un miroir et à m'élever de ma propre personnalité à une sphère supérieure; mes poésies sont des essais de réaliser ce vœu. Les grandes figures de l'humanité me semblent marcher toutes vers un but commun; c'est avec elles que je voudrais prendre contact, vivre dans leur communion et suivre avec elles, sous leur influence, un même chemin. Je voudrais avancer toujours avec le sentiment que je m'élève, ayant pour but d'arriver à la simplicité, à la connaissance plus profonde et à la pénétration de la technique poétique. De même que les chefs-d'œuvre suprêmes des Grecs pouvaient passer pour être d'inspiration divine et rayonnaient d'un éclat divin sur la foule, parce que les artistes les créaient avec cette

[1] D. Gd. I, 104.

[2] Il existe diverses versions de la plupart des pièces de 1804.

pensée, par une concentration puissante de toutes leurs facultés, de même se concentre toute l'activité de mon âme. Elle sent quelle est son essence, son idéal, elle ne veut pas renoncer à elle-même mais se dépasser elle-même[1]. » Elle croit que la poésie n'a de valeur que si elle exprime directement l'âme, comme un langage plus simple et plus vrai que la parole vulgaire: « Ce qu'il y a d'essentiel, dans la poésie comme dans la parole, c'est le sentiment véritable et immédiat qui émeut l'âme... Le maître suprême en poésie est certainement celui qui se sert des formes les plus simples pour mettre au jour ce qu'il a conçu, celui pour qui les formes naissent avec la pensée, dans le sentiment d'une parfaite harmonie intérieure[2]. »

Elle était prête, au demeurant, à reconnaître ce qu'avaient d'incolore[3] ses propres essais poétiques. Elle se plaignait de son indigence en images: « J'ai dû souvent reconnaître moi-même la pauvreté des images dont j'orne mes impressions poétiques; j'ai souvent pensé que j'avais à ma portée des formes plus pleines, des draperies plus belles, qu'il me serait facile de trouver une matière plus riche; mais ce ne serait plus le produit spontané de mon âme, et c'est pourquoi j'ai constamment repoussé ces pensées, pour m'en tenir à ce qui s'écarte le moins possible de ce qui a été en moi l'émotion réelle. Pour les mêmes raisons, j'ai eu le courage de faire imprimer ces vers. Ils avaient pour moi la valeur sacrée de la vérité, le moindre fragment est à mes yeux, en ce sens, un poème... C'est ainsi que je me sens rassurée par l'insignifiance apparente et la médiocrité de mes poésies; elles sont les empreintes de mes

[1] D. Gd. I, 118—119. Cette conception de l'artiste grec est conforme à celle que s'en fait Gœthe à l'époque du *Sturm und Drang:* « Innre Wärme! Seelenwärme, Mittelpunkt! etc. » (*Wanderers Sturmlied.*)

[2] D. Gd. II, 121.

[3] « Das Farblose meiner poetischen Versuche ». D. Gd. I, 205.

pas spirituels, que je ne renie pas, et, bien que l'on puisse m'objecter que j'aurais dû attendre d'avoir amassé des fruits plus mûrs et plus savoureux, c'est par conscience que je n'ai rien voulu renier; si jamais il s'en dégage une personnalité pure et autonome, le reste en fait partie aussi, et c'est justement mon expérience intérieure qui m'a conduite au point où j'en suis maintenant, à cette décision de ma ferme volonté[1]. » C'est dans le même esprit qu'elle écrivait à Clément: « J'ai en moi une soif toujours vive et nouvelle d'exprimer mon âme en une forme d'art qui soit digne de s'approcher des chefs-d'œuvre les plus parfaits, de les saluer et de vivre en communion avec eux. Oui, c'est à cette communion que j'ai toujours aspiré, elle est l'église vers laquelle mon âme est en pèlerinage sur la terre[2]. » Il y a donc dans cette pensée un extrême respect de sa propre individualité, une sorte d'aristocratisme intellectuel, en même temps qu'un souci louable d'éducation de soi et de prise de conscience. De plus, l'activité littéraire lui fut un dérivatif puissant. La gloire même parut lui sourire : les *Gedichte und Phantasien von Tian* (1804) furent accueillies avec faveur par le public et la critique.

Nous reviendrons sur ce recueil. Mais avant de conclure sur cette période, il reste à dire un mot d'un épisode sentimental qui eut son retentissement profond dans l'âme trop facilement troublée de Caroline : la courte flamme qu'elle eut pour le plus séduisant des jeunes poètes, et le plus volage, Clément Brentano. On peut, grâce aux lettres du *Frühlingskranz* et de *Die Günderode*[3], et en

[1] D. Gd. I, 122, 123.

[2] Geiger, K. v. G., p. 115.

[3] Principalement D. Gd. II, 117, 151, 169, 176—177. Ce sont des fragments de 1802 que Bettina encadre dans les lettres plus récentes.

[4] Geiger, K. v. G., p. 89—116. Les lettres doivent être datées non comme le fait Geiger, mais comme le fait Steig (Euphorion, II, 406 ss.).

y ajoutant celles qu'a publiées Geiger[4], reconstituer ce roman fugitif. Il n'y faut chercher ni la ferveur candide et juvénile de la première idylle, ni la passion brûlante du drame final. Mais c'est plutôt le cas de se rappeler ces vers que Caroline écrivait en réponse à ceux de ses amis qui l'accusaient d'être inconstante, versatile, « eine Narcissnatur »; c'est le narcisse même qui répond à la violette: « L'amour veut passer, non périr; en toutes choses il cherche à contempler la perfection et quand il a vu briller cette lueur dans une image, il vole à une autre qui la reflète mieux encore... ma fidélité n'est pas votre fidélité, mon infidélité n'est pas votre infidélité... je n'aime ni les hommes, ni les choses, j'aime la beauté en eux et reste ainsi à moi-même fidèle[1]. » Ce dilettantisme périlleux — car à jeu pareil on se brûle les ailes — entra probablement pour une bonne part dans l'attachement passionné que Caroline crut ressentir quelque temps pour Clément.

Du reste, il se montra d'emblée si extravagant et si fou qu'il mit fin par là, et pour des années, à des relations qui avaient à peine franchi les limites d'une bonne amitié. « Si la Günderode te montrait une lettre très étonnante qu'elle a reçue de moi, ne t'étonne pas, je suis curieux de savoir ce qu'elle t'en dira[2] », écrit Clément à Bettina en été 1802. La lettre est, en effet, des plus imprévues : « Bonne nuit, cher ange ! Ah ! que tu le sois ou non, ouvre toutes les veines de ton corps blanc et que le sang rouge et écumeux jaillisse en milliers de jets délicieux; c'est ainsi que je veux te voir et boire à ces mille fontaines, m'enivrer jusqu'à ce que je puisse pleurer ta mort, dans un délire de joie voluptueuse, jusqu'à ce que je puisse répandre en larmes tout ton sang et le mien confondus, jusqu'à ce que ton cœur

[1] Wandel und Treue (Gœtz, p. 13—14).
[2] Fr. Kr. I. 199. (Datée par W. Œhlke.)

se remette à battre et que tu prennes confiance en moi, parce que mon sang coulera dans tes artères. Oh! si tu me connaissais, tu perdrais le courage de m'aimer, que tu ne peux avoir, puisque tu ne me connais pas... Écris-moi des lettres très raisonnables, cher ange, et aime-moi, si tu peux, il ne faut pas qu'une seule goutte de vin doux se perde. Je bois à ta santé dans chacun des regards que je jette sur le printemps et chaque fois que je pense à toi, c'est une santé que je porte au printemps. Il faut bien que je t'aime, puisque tu es si aimable, c'est là l'essence de l'amour, ton essence et mon essence. Adieu, aie le courage de ne pleurer que parce que tu n'es avec moi qu'en pensée et non en chair, car les deux sont un, et dans la Cène seulement nous goûtons la présence divine, car toute parole doit être faite chair, et aussi cette parole d'amour.» Et pour terminer, ce post-scriptum: «Quelle impression te fait cette lettre, chère *Günderödchen*, je crains toujours que tu ne veuilles paraître plus sage ou plus sotte que tu n'es, ne fais pas l'enfant, mon enfant, et sache vivre, c'est-à-dire pense à Dieu seul[1].»

Il semble bien qu'aussitôt après cette lettre étrange, Caroline se soit retranchée sur la défensive: elle avouera qu'elle aime Clément, que nul ne se soustrait à son charme, mais elle n'a plus en lui la moindre confiance. La lettre de Clément lui semble un mauvais rêve plein de souvenirs tristes et amers, elle n'aime pas qu'il se place ainsi au bord de la jeunesse comme s'il en avait déjà perdu toutes les illusions[2]. Puis elle le trouve inconstant, ondoyant et divers; il semble qu'il ait «plusieurs âmes[3]»: «Je n'aime pas penser à toutes ces

[1] Geiger, K. v. G., p. 108—111.

[2] D. Gd. II, 117. C'est sans doute une allusion à ce passage (Geiger, p. 109): «Vraiment, chère enfant, la vertu est prude, on ne peut lui parler, *la jeunesse* doit s'instruire par la vie, *ô chère jeunesse*, pourquoi ne veux-tu pas que je t'instruise, car tu m'aimes, n'est-ce pas?»

[3] D. Gd. II, 152. Geiger, K, v. G., p. 106.

âmes, car l'une d'elles a mis à la rue ma confiance qui n'était qu'un tendre enfant; l'enfant s'est effarouché et ne reviendra plus[1]. » La réponse de Clément est d'une fantaisie de plus en plus échevelée: les métaphores de Caroline prennent vie, soudain, à ses yeux : si la confiance est l'enfant, la lettre de Caroline est la mère, sa lettre à lui le père. Il compose alors un dialogue entre ces trois personnages, y entremêlant de lyriques effusions que lui suggère le printemps: « Ah! chère femme, dit le père, tu es trop craintive, tu demandes toujours : Qu'adviendra-t-il de tout cela? D'où cela vient-il?... Nous sommes tous d'aujourd'hui, tant que nous vivons, demain nous ne serons plus et hier nous n'étions pas encore. *La Mère*: Je ne comprends rien à ce que tu dis, je crois que tu me tourmentes à plaisir, je ne puis comprendre ce qui est au fond de toi, je ne comprends que des moments isolés de tes discours, de ton caractère... Je voulais t'aimer, lorsqu'une des âmes que tu possèdes s'est échappée et ma confiance ne reviendra plus, tu as mis l'enfant à la porte. *Le Mari*: Les enfants sont gentils et sages, leurs fautes sont des enfantillages, leurs vertus aussi, mais tu n'aimes pas les enfants, tu viens de le montrer, car je voulais prendre le parti de l'enfant, tu ne m'aimes pas non plus, tu ne m'as jamais aimé, car tu ne comprends pas l'enfantillage infini, ta confiance n'était pas un enfant, du moins pas un enfant sage, elle voulait devenir quelque chose, parlait comme une vieille et ne savait pas jouer, elle voulait se confier, puis ne le voulait plus... etc.[2] »

Bettina regrettait que des nuages vinssent troubler l'amitié qu'avait ressentie Caroline pour Clément. « Élève-le, écrit-elle, forme-le à ton idée, rends-le tel qu'il ne puisse plus t'offenser, fais-lui vivre la vie que tu crois

[1] D. Gd. II, 152—153.
[2] Geiger, K. v. G., p. 105—106.

devoir être la sienne, c'est sûrement celle qui lui convient et tu dirais par là même que tu l'estimes plus que tout autre... Si tu trouvais un camarade de jeu avec ces grands yeux splendides, ce front d'ivoire poli, si les dieux parlaient parfois par sa bouche, et qu'il fût au jeu indiscipliné et perfide, qu'il te mordît la main ou t'égratignât quand tu le caresses, ou qu'il te donnât des coups de fouet, ne le considérerais-tu plus que comme un méchant garnement et renoncerais-tu à l'idéal que tu t'étais fait de lui ? [1] »

La lettre de Caroline (*Günderode II, 176* [2]) est la réponse indirecte à la lettre de Clément. Elle montre que Caroline est réconciliée, prête à lui rendre sa confiance, mais persuadée au fond qu'un accord réel de leurs deux âmes ne se produira pas.

Il est probable que Clément ne s'était pas conduit d'une manière irréprochable envers Caroline : Bettina, si indulgente à son frère, le dit nettement et ajoute : « La Günderode est de nous trois la meilleure et la plus noble. Mais naturellement quand tu déballes sur la place toutes tes fausses déesses imaginaires, la vraie divinité ne peut condescendre à jouer le rôle que tu lui imposes [3]. »

Faut-il s'étonner si Clément écrit peu après (printemps 1803) qu'il se sent banni du « paradis de la confiance [4] » ? Il s'était attiré son exil. Et il est tout à l'éloge de Caroline qu'elle sache encore, dans une lettre à Bettina, rendre justice avec tant de clairvoyance et d'impartialité aux séduisantes qualités de Clément : « Qui ne l'aimerait ? écrit-elle. Dès qu'il est mis en face d'une personne,

[1] D. Gd. II, 171.

[2] A partir de « Ich weiss nicht, ob ich so reden würde... »

[3] Fr. Kr. II, 16. Bettina fait une autre fois le dénombrement des amours de son frère : « La première fois c'était Walpurgis, la seconde fois Mme de Gachet, maintenant Benediktchen, et derrière toutes celles-là, Mienchen, et derrière Mienchen, la Günderode, et moi aussi, et derrière tout cela, la vanité. » Fr. Kr. II, 3.

[4] Frühlingskranz, II, 90

qui donc perce tous les voiles, qui pénètre si avant dans les âmes et que pourrait-on dire qu'il n'ait saisi déjà avec plus de perspicacité et de justesse? A peine effleure-t-il les hommes de son souffle qu'on les voit s'animer comme s'ils allaient s'épanouir en pensées plus nobles, en actions plus belles... Mais si clairvoyant que soit Clément, et si prompt à pénétrer la conscience d'autrui, ses caprices lui font perdre l'équilibre et lui obscurcissent complètement la vision de sa vocation — et je ne puis souffrir de le voir mesquin et platement bourgeois. De même que les uns font des décrets et d'autres montent à la tribune, Clément est appelé, lui, à réveiller les hommes... il est appelé à allumer dans l'ombre une lumière, à rendre nouvelles bien des choses anciennes et anciennes bien des choses nouvelles — et si, loin d'imiter la plupart des hommes cultivés, il ne consent à vivre et à traiter la vie, les affaires, les arts et même les plaisirs qu'à son corps défendant, comme on lit un paquet de journaux uniquement pour en être débarrassé — c'est tout à son honneur. De temps en temps seulement il est saisi d'une étrange gaucherie, les jours lui semblent vains, il croit qu'il n'est rien et n'arrivera à rien parce que ce qu'il a produit est là devant lui sous forme d'un cahier de papier noirci[1]. »

Il y a eu, malgré tout, « eine tote Epoche[2] » dans leurs relations, sans doute de l'été 1802 à 1804. C'est Caroline, évidemment, qui voulut rompre, blessée par les violences de Clément et trop avertie sur ses inconstances. Il en ressentit un vif dépit. La réconciliation fut, en 1804, complète et très franche des deux parts. Clément, revenu au seul attachement durable de sa jeunesse orageuse, à Sophie Mereau, depuis novembre 1803 sa femme, fut heureux de renouer avec Caroline des liens

[1] Frühlingskranz, II, 171, 172.
[2] Geiger, K. v. G., p. 96.

d'ancienne amitié. Il attribuait à sa sœur Cunégonde, à son zèle indiscret d'entremetteuse et à son amour des cachotteries le trouble apporté dans leurs relations[1], mais il espérait que l'art allait désormais les rapprocher.

«Nous parlerons de l'art, de notre idéal, de nos efforts pour y atteindre, de nos erreurs, de nos progrès... Tous ceux que les circonstances ou des tiers ont éloignés de moi, je les retrouverai — je vous retrouverai, chère amie... Vous apprendrez à me rendre votre confiance, je vous convaincrai, quand je vous reverrai, de la douceur, de la légitimité, de la modestie et de la dignité de mes pensées... Je ne conçois pas encore comment vous avez pu si longtemps me cacher votre réel talent poétique[2]. »

Caroline, de son côté, est revenue de tout cœur: la petite pièce «An Clemens» est un gage de réconciliation. Mais il en est un autre plus important: c'est l'*Histoire d'un Brahmane* que publia en 1805 dans ses *Herbsttage* Sophie Laroche, la grand'mère de Clément. La vie du héros, Almar, offre avec la vie de Clément Brentano, telle qu'il l'a racontée à deux reprises dans son Godwi[3], trop d'analogies pour que ce soit un simple effet du hasard[4]. Le père, riche marchand français établi à Smyrne, rappelle à coup sûr Pietro Brentano, le père du poète, le riche marchand italien de Francfort; même particularité aussi chez Pietro Firmenti et chez Godwi père. Le caractère de ce père, nature sèche, froide et prosaïque, est conforme à ce que nous savons du caractère de Pietro Brentano. L'enfance sans

[1] «Ihre Kuppelei und Gelegenheitsmacherei hat für mich unsere erste damalige Berührung verunadelt, und ihr Jesuitenwesen hat sie nachher erstickt.» (Geiger, K. v. G., p. 96—97.)

[2] Geiger, K. v. G., p. 97, 99, 94.

[3] Histoire de Pietro Firmenti, p. 192—214. Histoire de Godwi père, p. 262—265.

[4] Ce rapprochement, ainsi que plusieurs autres, m'a été suggéré par M. Ch. Andler, à qui j'exprime ici ma reconnaissance.

tendresse d'Almar et son précoce désenchantement, la mort prématurée de sa mère, ses années d'apprentissage à l'étranger, la mort de son père et la crise morale qui en résulte chez lui, sont autant de traits qui ont leur correspondance exacte dans la biographie de Clément Brentano. Fidèle au conseil que lui donnait Bettina, Caroline a voulu, dans ce conte, montrer au jeune poète qu'elle aimait en dépit de ses défauts, la voie qu'il devrait suivre pour réaliser pleinement sa destinée et conquérir la paix, l'harmonie intérieure.

Mais on ne pouvait guère faire fond sur un être aussi volage que Clément. Tandis qu'il couvrait Caroline de louanges flatteuses[1], il décriait sous cape ses vers, se réjouissait des attaques du *Freymüthiger* contre le *Mahomet*[2] et ne se faisait nul scrupule de colporter sur elle d'assez déplaisants propos[3]. D'ailleurs, à partir de 1805, sous l'influence de Creuzer qui n'aimait point la famille Brentano, Caroline s'éloigna peu à peu de Clément comme de Bettina. Le temps était passé pour elle des joyeuses camaraderies de jeunesse, du marivaudage élégant. Une seule préoccupation, une seule passion envahissait son âme. Toutes ses pensées, toute sa vie sentimentale et son activité littéraire se concentrent désormais autour d'une seule amitié, d'un seul amour, d'une seule passion, dont elle vécut pendant deux ans, jusqu'au jour où elle en mourut.

[1] Geiger, K. v. G., p. 93—96, 142. — D. Gd. II, 117.
[2] Geiger, K. v. G., p. 117—118. Rohde, p. 10 et lettres inédites.
[3] Steig, Achim von Arnim I, 186.

CHAPITRE III

CREUZER

C'était au mois d'août 1804. Caroline de Günderode, de passage à Heidelberg chez Daub[1], ancien ami de sa famille, faisait avec quelques amis le pèlerinage obligatoire au Château dont la ruine fière domine la vallée pittoresque du Neckar et la vaste plaine rhénane. C'est dans ce cadre romantique, sur cette terrasse illustre[2], qu'elle fut présentée à l'homme qui dès lors décida de l'orientation de sa destinée, le professeur Friedrich Creuzer. Rencontre fortuite et que tous deux crurent prédestinée, si entière, si fervente fut d'emblée la communion de leurs deux âmes.

Dirons-nous, après tant d'autres, le roman qui se déroula dès cet instant entre la jeune fille et le savant symboliste? Mais Rohde en a donné tout l'essentiel, en laissant la parole aux acteurs principaux, à Creuzer presque exclusivement, puisque les lettres de Caroline ont péri sans laisser de traces. Bien avant que ce livre vînt révéler enfin quelques textes d'une authenticité irrécusable, la littérature d'imagination, le roman-feuilleton s'était emparé de cet épisode douloureux et charmant: Max Ring, assez bien renseigné par Bettina von Arnim[3], publia en 1871 dans la *Deutsche Romanzeitung*,

[1] Rohde, p. 3. Sophie Mereau écrit le 15 août 1804 à son mari: «Die Günderode ist seit gestern hier». (Briefwechsel, II, 97)

[2] «Der heilige Altan» comme l'appelle Creuzer. (8 août 1805, inédit.)

[3] Voy. le récit de l'interview de Bettina par Max Ring: *Gartenlaube*, 1868, Nr. 52, p. 825—827. (Reproduit dans l'article de Schwartz.)

sous ce joli titre: «Seelenfreunde», le récit à peine déguisé de l'amour malheureux de Creuzer et de Caroline.

Ce que nous pouvons tenter, à notre tour, c'est de déterminer, en nous aidant, à l'occasion, de lettres inédites, quelles furent la nature et la signification de ce mariage d'âmes romanesque, dont l'issue fut si tragique. Les documents parlent: ils disent ce que furent ces relations intellectuelles et sentimentales entre deux esprits distingués, deux âmes d'élite, quelle influence eut chacun d'eux sur l'autre, ce qu'il y apporta, ce qu'il en retira...

Creuzer a, en 1804, trente-trois ans, Caroline vingt-quatre. Il n'y a donc pas entre eux de réelle disproportion d'âge, mais simplement une différence assez propre à faire naître des rapports tant soit peu protecteurs d'une part, admiratifs et volontiers dociles de l'autre. Creuzer avait beau se sentir vieilli, usé avant l'âge par une jeunesse de labeur trop rude[1], il avait beau exagérer comme à plaisir la précoce décrépitude dont il prétendait avoir conscience, à d'autres heures renaissait plus violent le sentiment de sa jeunesse et de son amour inemployé: «Est-il juste, ou est-il cruel, s'écrie-t-il, qu'une femme qui a vécu sa vie, qui a connu l'amour d'un premier mari de son âge, qui a des enfants qui l'adorent, qui bientôt se verra grand'mère, est-il juste qu'elle exige d'un homme jeune qu'il consacre sa vie à réchauffer et à illuminer un peu son arrière-automne et son hiver qui vient? C'est juste! Il aurait bien pu le prévoir. Oui, c'est justice.» «Les holocaustes qu'on offre ici ne sont ni des agneaux ni des taureaux, mais d'affreux sacrifices humains![2]» «Silence, ô mon âme, silence. C'est juste[3].»

[1] Rohde, p. 50—51, et surtout les morceaux inédits de cette lettre.
[2] Gœthe, Die Braut von Corinth.
[3] Rohde, p. 51.

Si Creuzer n'était pas encore, à cette époque, l'auteur admiré de la *Symbolique*, grande était déjà cependant sa notoriété, grande aussi son influence. Tous ceux qui l'ont connu alors semblent avoir été sous le charme de sa personnalité aimable et élevée. Il reconnaissait lui-même qu'il était quelque peu dépourvu d'attraits extérieurs. « La nature me fut marâtre » écrit-il à plusieurs reprises à Caroline[1]. Bettina, qui le détestait, s'étonne qu'il ait pu, « laid comme il était[2], » éveiller chez Caroline un amour passionné. Le portrait placé en tête des *Deutschen Schriften* n'est pas, sans doute, d'une régularité classique, et la perruque rousse que Creuzer porta après 1806[3] n'était point pour l'embellir. Encore est-il que les traits ne manquent ni de noblesse, ni de finesse, ni d'expression. Surtout, nous savons par des témoins nombreux quels succès il avait auprès des femmes et des jeunes gens[4], de quel zèle on suivait ses cours où, fidèle à son principe, il démontrait par l'exemple que le bon philologue doit joindre à la science historique « le sens de la poésie et l'esprit philosophique[5]. » K. E. von Leonhard[6] nous parle de la haute culture classique, du noble caractère de Creuzer, de la connaissance solide et élégante qu'il avait de l'antiquité, de sa vivacité à s'enflammer pour les causes grandes

[1] « Die Natur war ja überhaupt ungütig gegen mich im Aeussern », Rohde, p. 31. Cf. *ibid.*, p. 23, 51, 76—77, 104, 110.

[2] Gœthes Briefwechsel mit einem Kinde, I, 78. (Ed. Fränkel, Jena 1906.)

[3] Voy. Schwartz, Ersch et Gruber, article cité.

[4] Voy. Georg Weber, *Heidelberger Erinnerungen*, Stuttgart 1886, p. 110—120. Creuzer écrit lui-même (12 juin 1806, inédit) : « Das wachsende Zutrauen lehrbegieriger Jünglinge, die vermehrte Aufmerksamkeit und die zunehmende Anzahl der Schüler sind starke Bande, die Deinen Eusebio festhalten. »

[5] Cité par B. Stark : *Friedrich Creuzer, sein Bildungsgang und seine wissenschaftliche, wie akademische Bedeutung*, Progr. Heidelberg 1874, p. 20.

[6] K. E. von Leonhard : *Aus unserer Zeit in meinem Leben*, I, 598.

et belles, de son humeur aimable et enjouée, de sa parfaite liberté d'esprit, jointe à une candeur enfantine. Peu d'années après, Jeanne Gallien, pour qui Creuzer eut une amitié vive, mais dénuée de passion, lui écrivait : « Votre ami W.(yttenbach) vous admire non seulement pour votre érudition, mais il vous aime pour vos qualités morales; vous êtes, dit-il, une *candida anima.* Accordez moi une place, un petit coin dans cette belle âme; j'en serai toute glorieuse[1]. »

Il apporta dans ses relations avec Caroline toute cette candeur que ses amis lui connaissaient, cette belle transparence d'âme qui lui gagnait les cœurs. Il avait d'abord aux yeux de Caroline, très sensible à ce genre de prestige, son auréole de savant, de professeur, d'homme versé dans la science de l'antiquité et la philosophie. Elle se compare, lors de leur première rencontre, au néophyte tremblant devant le grand prêtre. Mais on peut supposer qu'elle fut prise surtout au charme fort qui émanait de la personnalité de Creuzer, de son caractère. «C'était, dit B. Stark[2], un de ces savants qui mettent dans leurs travaux toute leur âme, pour qui le savoir se transforme immédiatement en vie et en actes. Le précepte suprême de l'antiquité: «Connais-toi toi-même,» et l'objet de la tragédie, la «purgation de la passion» étaient devenus les lois mêmes de sa vie.» L'âme un peu flottante, un peu instable de Caroline devait ressentir à ce contact viril l'impression d'une sécurité plus grande, d'une maturité supérieure qui l'aideraient peut-être à donner à sa propre vie la consistance qui lui avait toujours fait défaut.

Creuzer fut séduit, plus simplement encore, par la

[1] B. Stark, *Friedrich Creuzer*, p. 55. L'original est en français. Cf. la notice que Creuzer a consacrée à Jeanne Gallien. (*Deutsche Schriften*, VI, 85—90.)

[2] *Op. cit.*, p. 21.

beauté gracieuse et fine de la jeune poétesse, par son talent incontestable, et bientôt par l'intelligente compréhension qu'il découvrit en elle pour ses idées les plus chères. Pourquoi ne pas dire qu'elle prit quelque peine à lui plaire? Aussi bien l'a-t-elle avoué sans le moindre embarras[1]. Mais cette coquetterie innocente fut vite rendue inutile par l'affinité d'âmes qu'ils perçurent bientôt, de jour en jour plus profonde, entre eux.

Creuzer garda toujours, du fait de sa supériorité d'âge, de savoir et de jugement, le rôle directeur, le rôle enseignant. Jamais leurs relations ne se départirent complètement de ce caractère. Ils demeurèrent en quelque façon, et en dépit de leur passion réciproque, le maître, parfois pédant, ou encore le prêtre, l'initié, et le disciple dévoué, l'élève enthousiaste, docile en toutes choses, et presque trop.

Leur situation était fort délicate. Celle de Creuzer surtout. Marié depuis cinq ans à une femme beaucoup plus âgée que lui[2], pour laquelle il n'avait jamais eu de sentiment très vif, voici qu'il se découvrait soudain une soif d'amour inconnue. Il s'épouvantait du néant de son existence passée, il désespérait du présent et de l'avenir[3]. Pour comble de disgrâce, il n'avait pas sujet de se plaindre de sa femme, cette excellente Sophie, «die Gutmütige[4],» à qui l'on ne pouvait reprocher qu'un excès de bonté[5]. Sans doute, elle était d'humeur assez morose, sujette à des accès de pleurs[6] sans cause contre

[1] «Ich hatte es mir vorgesetzt, Dir womöglich zu gefallen.» (1re lettre à Eusebio, Rohde, p. 133.)

[2] Mme veuve Leske, née en 1758, avait 41 ans lorsque Creuzer, âgé de 28 ans, l'épousa. Elle avait un fils et une fille de son premier mariage. La seconde union fut stérile.

[3] «Ich hab mein Leben verloren» (Rohde, p. 15. Cf. p. 39—40 et *passim*.).

[4] C'est le nom que lui donne Creuzer dans ses lettres.

[5] «Eine Frau die (zu meiner Qual) das gutmütigste Geschöpf unter der Sonne ist» (Rohde, p. 35).

[6] Lettres inédites: 6 juin, 13 septembre 1805, 1er mai 1806.

lesquels son mari avait fini par se cuirasser, de santé chancelante, faible d'esprit, toujours à la merci de quiconque voulait l'influencer, soit en bien, soit en mal[1]. Chose plus grave, elle approchait de la cinquantaine, et la sensualité saine qui s'éveillait un peu tardivement chez Creuzer se trouvait par là condamnée à l'insatiété perpétuelle. Brusquement, son union lui apparaissait monstrueuse, comme un péché contre la nature[2]. Et cependant son sens droit de la justice le gardait de l'ingratitude. Il se souvenait, à tout prendre, qu'il ne l'avait pas épousée par amour ni par la fascination commune d'un idéal pareil; il l'avait choisie pour ses qualités de ménagère économe et avisée, et parce qu'il se savait inapte à prendre en main la gestion de ses propres intérêts matériels. Elle avait rempli scrupuleusement cette tâche. Elle lui avait apporté la fortune, ou du moins l'aisance nécessaire à la tranquillité de ses études même. Elle lui rendait la vie facile et douce, trop facile peut-être, et il s'en rendait compte, se sentait amolli, efféminé par ces mille soins qui l'humiliaient, mais dont il n'aurait plus su se passer[3]. Un sentiment très légitime de reconnaissance, de simple équité, l'obligeait à des égards envers une femme qui n'avait failli en rien au contrat qu'il eût voulu déchirer. Il ne se défendait pas non plus d'un mouvement de pitié attendrie pour celle qu'il sentait la plus faible et si dépendante de lui[4]. Comment ne pas être touché quand le moindre regard, le moindre mot affectueux était reçu avec une gratitude sans bornes, et comment refuser des

[1] Sur l'influence funeste de Mme Daub, lettres inédites des 6 et 29 juin, 3 décembre 1805, 19 juin 1906, etc.

[2] Lettres inédites, 27 et 28 octobre 1804, 15 juin 1805 (Rohde, p. 51).

[3] Lettre dont Rohde ne donne que des extraits, p. 49 ss.

[4] Lettres inédites. (28 novembre 1804, 6 et 13 juin, 30 juillet 1805.) « Der Schwäche gegenüber, besonders wenn sie in der Gestalt des Weibes erscheint, kann ich an keinen Widerstand denken. » (28 novembre 1804.)

marques si légères d'amitié à celle dont le dévouement quotidien, prévoyant inlassable, se consumait en menus services rendus silencieusement[1]? Sans doute, il comprenait maintenant quelle communion d'idée et d'effort, quel accord infini de deux volontés aimantes suppose toute union véritable. Mais il sentait, trop tard qu'il était le seul à blâmer pour une erreur qui remontait à des années en arrière. Quelle amertume alors quand il se sentait étreint du regret d'avoir manqué irrévocablement sa vie, d'avoir payé de sa liberté intérieure son indépendance matérielle, «*Gold* einsetzend gegen Kupfermünze[2].»

Ce scrupule de justice n'était pas le seul. Creuzer avait, en outre, à un haut degré, le sentiment de sa responsabilité de professeur et de fonctionnaire; il lui semblait qu'il y avait là des intérêts supérieurs à ménager, devant lesquels pliait son intérêt personnel. «Je suis, écrit-il à Caroline, un homme déjà vieillissant, je suis engagé dans les liens du mariage et au service de l'État. Je n'ai été agréé que sur la foi de principes garantis vingt ans, établis sur un solide fondement bourgeois. Je suis tenu de donner l'exemple des mœurs à une folle jeunesse dont je suis le maître, il m'est interdit d'avoir de la poésie dans ma vie, à moi qui suis obligé de parler en public sur la poésie[3]». Et encore: «Puisque j'ai vendu mes services à l'État, il me faut porter sa livrée et apprendre qu'il est criminel de poursuivre ce qui est hors des lois de l'État et d'élever mes vœux par delà les étoiles... Misérable existence que celle d'un professeur d'Université[4]!»

Tant d'obstacles rendaient bien chimérique d'emblée

[1] Lettres inédites, 20, 29 mai, 30 juillet 1805, 16 avril 1806.

[2] Lettre partiellement inédite du 15 juin 1805.

[3] Lettre inédite du 7 février 1805.

[4] Lettre inédite et sans date, que Rohde place en juillet-août 1805 (p. 56: «Aus derselben Zeit ein Brief»)

tout projet d'union, et peut-être Creuzer n'y a-t-il jamais cru d'une ferme espérance. Pourtant, au début, une solution amiable parut possible. Mme Creuzer déclarait renoncer solennellement à ses droits. Un projet de vie à trois fut esquissé par Schwarz, toujours ami des demi-mesures[1]; Mme Creuzer, dans le rôle d'une «maternelle amie» aurait, pensait-on, sauvé les apparences[2].

Mais, dès le 20 octobre 1804, deux mois à peine après la première entrevue, Creuzer semble résigné, prêt à renoncer; il n'acceptera pas, de la part de sa femme, un sacrifice qu'elle ne consentirait que la mort dans l'âme[3], il préfère sacrifier un bonheur qui toujours lui avait paru un rêve. Mais il reste, de toute son âme, dévoué et indissolublement uni à celle «qui a donné un sens à sa vie[4].»

«Songez, lui écrit-il, que la douleur d'avoir manqué ma vie, que ce vide, cette nostalgie ne peuvent être effacés ni détruits par des raisonnements, ni par la certitude que vous ne pouvez devenir ma femme; aidez-moi à porter le fardeau, car nul ami ne m'y aide, gardez-moi votre affection, écrivez-moi toujours, laissez-moi l'espoir de vous revoir, aidez à ce revoir... Tu peux être infiniment pour moi, sans devenir ma femme[5].»

[1] « Schwartz, der immer für das Mildeste stimmt, meint, mein Hauswesen solle in der bisherigen Verfassung fortdauern, und Du kämest zu mir, meine Frau bliebe dies bloss dem Namen nach. Ich liebe das Halbe nicht. » Rohde, p. 9.

[2] « Sie wolle mir entsagen und von jetzt an sich als meine ältere Freundin betrachten. » Rohde, p. 8. — « Meine Frau sollte bei uns zu bleiben *wünschen* — als Mutter, als Führerin unseres Hauswesens. Frei und poetisch sollte Ihr Leben sein. » *Ibid*, p. 13. « Das Verhältnis einer älteren Freundin neben einer jüngeren Geliebten. » *Ibid.*, p. 19.

[3] Rohde, p. 13.

[4] « Das ist doch ewig meine Empfindung, dass mein Leben keine Bedeutung habe, wenn es nicht für Dich gelebt — oder hingegeben wird. » Rohde, p. 16.

[5] Rohde, p. 17—18. Creuzer passe continuellement du « *vous* » au « *tu* ».

Caroline ne recevait jamais sans révolte ces lettres où la passion lui semblait trop contenue, trop maîtrisée par une volonté qu'elle accusait d'être pusillanime ou égoïste. Creuzer est obligé sans cesse de se défendre, de s'expliquer, de faire son apologie. Caroline semble se résigner par instants[1], puis le désespoir la reprend et lui suggère, au printemps 1805[2], un projet de suicide par inanition. Creuzer prend peur alors, il craint de l'avoir induite, par des théories philosophiques mal comprises, dans cette fatale erreur : «Il me faut contredire à l'une de vos idées favorites... La pensée que l'on peut se rapprocher plus tôt de l'éternel par la destruction du corps, cette pensée, qui vous domine, est fausse, d'après les préceptes mêmes de la philosophie que vous aimez[3]. » Il lui recommande, au contraire, «une diète du corps et de l'esprit[4],» maintenant l'équilibre entre les exigences de la nature et celles de l'esprit. «Trouver cette diète fut la préoccupation centrale de ton Pythagore... Si vous voulez que je vous considère comme son disciple, suivez ses préceptes[5].»

Creuzer lui-même, si ferme que fût au fond sa résolution, n'était pas à l'abri des retours offensifs de la passion et de l'espérance L'été 1805 vit renaître un projet de divorce qui fut tout près d'aboutir[6]. En vain les amis de Creuzer[7], Daub, Schwarz, Savigny, Mme Rudolphi, crurent devoir l'avertir, l'un que les sentiments

[1] Il est question, le 17 mai 1805, de «Lebensmüdigkeit, trostlose Resignation» (inédit) — en juin «fromme Ergebung» (Rohde, p. 49). Cf. la lettre et la poésie de Caroline, Rohde, p. 71—73.

[2] Rohde, p. 33. La chose est plus claire dans les passages inédits de cette même lettre. Ce serait une analogie nouvelle avec les *Wahlverwandtschaften*. (Cf. l'article de Wolff, *Nord und Süd*, t. 77, p. 346—362.)

[3] Rohde, p. 34.

[4] Lettre inédite du 21 mars 1805.

[5] *Id.*

[6] Rohde, p. 58 ss.

[7] Rohde, p. 60—61.

de Caroline étaient sujets à des variations graves, l'autre qu'elle était dénuée de qualités pratiques, un troisième qu'elle manquait de charme féminin, Creuzer était résolu, cette fois, à essayer de la vie en commun, et pleinement confiant en l'amour durable de son amie. Ce fut encore un scrupule de justice qui le retint, outre un reste de respect religieux pour le mariage chrétien. Savigny lui démontra qu'il était injuste de contraindre Mme Creuzer à un sacrifice qu'elle ne ferait jamais de son plein gré[1]. Caroline elle-même se laissa convaincre à la voix de Savigny : « Lina, toujours plus disposée à souffrir qu'à faire souffrir, a renoncé à une espérance que la nature consacrait, qui nous promettait à tous deux le plus parfait bonheur[2]. »

L'existence à Heidelberg devenant décidément insupportable, Creuzer songea à s'enfuir en Russie[3], où Caroline l'eût suivi. Des pourparlers furent entamés au sujet d'une chaire de professeur dans une université russe, — puis les plans en restèrent là. Caroline, plus chimérique encore, décide alors d'aller vivre à Heidelberg en travesti[4], mêlée à la foule des étudiants, satisfaite d'entendre quelques heures par semaine la parole du maître aimé. Projet insensé, dont Lisette Nees s'indigne, et qui eût mené rapidement à ce dont Caroline et Creuzer, d'un commun accord, persistaient à ne pas vouloir : l'adultère public ou secret.

Il y avait enfin des raisons d'argent qui rendaient très difficiles le divorce et le nouveau mariage de Creuzer. Ni lui, ni Caroline n'avaient de fortune, le traitement de Creuzer était très insuffisant, et il se

[1] Rohde, p. 68.

[2] Rohde, p. 69. Cf. la 3e lettre de Caroline à Daub (Westermanns Monatshefte, 1895).

[3] Lettres inédites du 20 juillet et du 29 octobre 1805. Rohde, p. 67 (Alexandria = la Russie, d'après une lettre inédite), 69, 70.

[4] Geiger, *K. von Günderode*, p. 178—179. (Lettre de Lisette Nees.)

serait fait un devoir de servir encore là-dessus une rente à sa première femme[1]. Il connaissait aussi sa propre incompétence en matière financière, son incapacité complète à gérer ses intérêts matériels, sa gaucherie naïve de savant allemand, mal adapté aux nécessités pratiques de l'existence[2]. Il redoutait, dans ces conditions, de ne pouvoir assurer à «la Poésie» l'existence large, libre et belle qu'il rêvait pour elle, qu'il croyait nécessaire à l'épanouissement même de son talent.

Pendant les deux années que dura leur roman, nous les voyons tiraillés sans cesse entre des influences contraires, très passionnés l'un et l'autre, en proie à tous les orages intérieurs, en butte à bien des sollicitations indiscrètes de la part d'un entourage qui ne les comprenait guère. Le secret de leur mutuelle inclination n'avait pas tardé à être connu de tout Heidelberg, où Creuzer occupait une situation éminente. Dès le mois de novembre 1804, Sophie Mereau décrit l'impression pénible que produit sur elle le ménage Creuzer «qui donne le spectacle éternellement renouvelé d'un mariage manqué[3].» Nombre d'officieux amis, qui cherchèrent, de part et d'autre, à arranger les choses, ne réussirent qu'à les envenimer.

Clément Brentano et sa femme, nouvellement fixés à Heidelberg, n'étaient pas fort à redouter. Creuzer ne les aimait guère et ils le lui rendaient assez, mais Clément était le plus souvent en voyage et Sophie Mereau n'était pas mal intentionnée. Avec quelques attentions

[1] Rohde, p. 49 ss., 59 (Il lui semble qu'avec 1600 fl. par an, on peut vivre «honnêtement» à Heidelberg.), 74, 106 (note).

[2] Passages inédits de la lettre de juin 1805 (Rohde, p. 49 ss.). «Um ganz aufrichtig zu sein, müsse er gestehen, dass ihn jene Ungeschicklichkeit in allen Geldsachen, die ihm in einem wahrhaft unglaublichen Grade beiwohnt, Misstrauen einflösse gegen sich selbst und den Zweifel errege; seine Einnahme möge, bei der Pflicht die *Gutmütige* zu entschädigen, vielleicht doch nicht hingereicht haben, der *Poesie* eine poetische, freie Existenz zu sichern.»

[3] Briefwechsel, II, 109.

courtoises et quelques compliments, Creuzer était sûr de se la concilier, sauf à se moquer un peu des prétentions littéraires de la «petite Mme Brentano» dans les lettres qu'il écrivait à Caroline[1].

Il avait, par contre, une grande confiance en son ami Daub dont il prenait volontiers conseil. Mais là encore, il n'était pas sûr d'être compris. «Il a de la profondeur comme un autre, mais c'est un chrétien, et comme tel — car c'est là l'essence du christianisme — il accueille avec joie l'idée d'un martyre, grâce auquel la divine image de la beauté se trouve bafouée, toute vie supérieure étouffée dans son germe et ses plus frêles pousses arrachées du cœur. C'est, au sens le plus élevé du mot, un philosophe cynique, qui jamais n'eut d'yeux pour la poésie, tandis que j'ai donné pour but à ma vie de me rapprocher des Grecs, auprès desquels philosophie et religion n'avaient d'accès que sous le masque de la poésie[2].» Nous voyons par les lettres de Caroline à Daub[3] avec quelle confiance elle s'adressait à lui, qu'elle savait «juste, équitable et humain, et respectueux des choses du cœur[4].»

Daub avait malheureusement à ses côtés une femme acariâtre et médisante dont la curiosité méchante et toujours en éveil, la langue perfide, entretenaient l'irritation à la fois chez Creuzer et chez sa femme et s'efforçaient de nuire à Caroline en toute occasion. Elle était le mauvais génie de Mme Creuzer dont elle persuadait trop aisément le faible esprit; après chacune de ses visites, il fallait à Creuzer plusieurs jours de diplomatie patiente

[1] Rohde, p. 10. Lettres inédites d'octobre 1804, novembre, 21 novembre 1804. Le nom de Creuzer revient souvent dans les lettres de Sophie Mereau à son mari (Briefwechsel, II, 109. 110, 125, 128, 149, 152, 154, 158).

[2] Lettre inédite de juin 1805.

[3] Westermanns Monatshefte, tome 79, p. 352—357.

[4] «Sie sind gerecht, lieber Daub, Sie sind billig und menschlich und ehren auch die Empfindung.» (Dittenberger, *art. cité.*)

pour ramener sa femme à une vue plus calme et plus équitable des choses[1]. Malheureuse elle-même de vivre avec le meilleur et le plus ennuyeux des hommes, elle se consolait en essayant de jeter la perturbation dans le ménage des autres. « Daub a tort, écrit Creuzer, il la néglige[2]. » Mais à d'autres moments il ne peut s'empêcher d'approuver certains propos assez vifs de son collègue : « Je voudrais lui tordre le cou[3]. » C'est « une personne vulgaire et néfaste », un « être malfaisant[4] », dont il faut se garer. Très tard seulement (lettre inédite de décembre 1805) Creuzer comprit brusquement quel motif inavouable la rendait si venimeuse envers Caroline, qui ne l'avait jamais offensée : elle était elle-même secrètement éprise de lui et jalouse de celle que la voix publique désignait comme l'amie enthousiaste de Creuzer. Il hésita longtemps à tout découvrir à son collègue ; il craignit non pas tant la vindicte de Daub qu'un sentiment de chevalerie exagérée qui l'eût induit à défendre sa femme envers et contre tous, contre l'évidence même[5]. Finalement il se décida à ne rien dire, mais à éviter le plus possible Mme Daub et à repousser ses avances. A ses yeux elle était et resta « l'Ennemie ». Ne le voit-on pas, dans une lettre, se réjouir d'une mésaventure qui lui a fait répandre un verre de vin sur le beau châle neuf de Mme Daub? accident d'autant plus plaisant qu'en se levant d'un geste brusque, elle a déchiré sa robe de mousseline[6].

Mme Creuzer n'était pas la moins à plaindre. Car elle souffrait sans qu'on pût l'accuser d'aucun tort précis.

[1] Inédit, 6 et 29 juin 1805.
[2] Inédit, 9 décembre 1805.
[3] Inédit, décembre 1805.
[4] Inédit, décembre 1805.
[5] Inédit, 6 et 29 juin 1805, 19 juin 1806.
[6] Inédit, 23 juin 1806.

Elle était profondément dévouée à un mari qu'elle ne comprenait guère, mais qui n'avait jamais rien fait pour l'associer à sa pensée; et cet obscur dévouement lui inspirait des mouvements d'abnégation presque sublimes, mais éphémères. Autant elle semblait parfois humble et résignée à son sort — jusqu'à accepter sans sourciller le rôle de femme de charge que Creuzer voulait lui confier dans sa propre maison — autant elle avait de révoltes violentes et soudaines. Tantôt elle écrivait à Caroline de petits billets[1] touchants dans leur insignifiance, où elle déclarait mettre au-dessus de tout autre préoccupation le bonheur de « *notre* Creuzer ». Tantôt, en de subits accès de jalousie, elle prenait ombrage d'une correspondance qu'elle-même avait encouragée[2]. Il lui arrive, une fois, après des scènes violentes, de déserter le foyer conjugal, laissant son mari soudain veuf, fort embarrassé dans une maison où « il ne connaît pas une seule clé[3] ». Comment n'auraient-ils pas souffert tous deux de cette existence d'escarmouches et de ruses perpétuelles[4], de cette solitude à deux où chacun s'aigrissait, retranché aux deux extrémités de l'appartement ? Mme Creuzer, froissée dans sa dignité d'épouse, passait ses jours dans les larmes. Et Creuzer, trop peu sûr de son bon droit pour le prendre de haut, trop équitable pour rudoyer sa femme, se contentait, piteusement, des permissions qu'elle lui donnait, de temps en temps, d'aller passer quelques heures à Francfort.

[1] Il y a à Heidelberg une dizaine de ces billets. (Voy. Rohde, p. 58, 81, 88, 101.)

[2] Billet du 2 septembre 1805. (Rohde, p. 58.)

[3] Lettre inédite du 28 novembre 1804.

[4] Creuzer raconte à Caroline comment il dissimule les lettres qu'elle lui écrit parmi des fiches et des manuscrits du contenu le plus austère, où nul n'ira chercher une correspondance d'amoureux. (Rohde, p. 6.) — Ils s'éccrivaient sous diverses adresses, par différents intermédiaires. (Kayser, Schwartz, Savigny, Mme de Heyden.) Plus tard, Creuzer écrivit en caractères grecs pour rendre moins aisé le déchiffrement de ses lettres.

Caroline, de son côté, ne vivait pas tranquille. Il fallait, avec Bettina, user de subterfuges toujours nouveaux pour éviter qu'elle ne découvrît le secret. Une seule amie, Mme de Heyden, était dans la confidence de tout, et son inlassable dévouement fut pour Caroline comme pour Creuzer une providence. C'est chez elle, le plus souvent, qu'ils se rencontraient, soit à Francfort, soit sur les bords du Rhin[1]. Toutes les lettres de Creuzer contiennent à son adresse un mot amical. Il semble avoir eu en haute estime l'intelligence et le jugement de cette jeune femme, qui prenait un vif intérêt à l'histoire et à la philosophie, et dont l'esprit clair savait trouver des conseils de sagesse. C'est elle enfin qui fut chargée par Daub de transmettre à Caroline, avec tous les ménagements possibles, le dernier message de Creuzer, celui par lequel il rompait définitivement.

Mais bien avant la catastrophe finale, on peut dire que cette existence perpétuellement fiévreuse, anxieuse, incertaine, les avait usés peu à peu l'un et l'autre. Toutefois la véritable signification de leurs relations n'est pas là, dans ces misérables tiraillements qui empoisonnèrent leur vie, ni dans les commérages que colportait à travers Heidelberg Mme Daub, « l'Ennemie ». Cherchons plus haut, dans ce qu'ils purent se donner l'un à l'autre, contre vents et marées, en dépit des obstacles qu'amoncelaient entre eux les circonstances.

Chez Caroline, on ne rencontre que réceptivité, absolu don de soi, docilité entière et touchante aux inspirations de celui qu'elle appelle « le Saint ». Elle le vénère et l'adore, non seulement comme le maître docte, mais

[1] La lettre (Geiger p. 175) que Geiger attribue à Caroline de Barkhaus me paraît émaner de Mme de H., à n'en pas douter, ainsi que l'indique Rohde, p. 18, n. 2. Cf. de très nombreux passages des lettres éditées ou inédites de Creuzer: « So redet auch v. H., die als ein wahrer Genius *hier* unsere Verbindung wahrt — pflegt — schützt. Ja, ich bin um eine Freundin reicher geworden, im höchsten Sinn des Wortes. » (Rohde, p. 42.)

comme le prêtre suprême, le grand initié, presque un dieu. Humblement, elle se met à son école, se laisse avec bonheur instruire, diriger, conseiller, reprendre même. Pour mieux partager ses pensées et ses préoccupations, elle se met à l'étude du latin avec un zèle que Creuzer admire[1]. Il lui écrit, pour la stimuler, de courts billets en latin auxquels elle répond dans la même langue. Rien de plus caressant ni de plus doux que ce latin très transparent : « Te in oculis semper, semper in sinu gero », écrit Creuzer[2]. Ou encore : « Tu mihi carior es quam oculi mei... Ego nullum hominem unquam magis ex corde amavi, quam Te[3]... Vale mea lux!...[4] Vale dulcissima; utinam mihi luceat lumina tua adspicere, lucida sidera![5]... Tranquillum et serenum est oculorum tuorum lumen, tranquilla quoque et serena sit vita tua, tranquillus et serenus animus![6] » Mais bientôt, Caroline prenant goût à cette étude, Creuzer s'en alarme et l'en plaisante. Textes en mains, il s'offre à lui démontrer que les femmes qui ont su le latin ont toujours été particulièrement malheureuses : Alessandra de Florence, Cecca, Olympia Morata lui servent d'exemples[7]. Ainsi l'idylle garde un parfum discret de pédantisme germanique qui n'est pas sans charme, et toujours elle reste émouvante par l'entière sincérité, la noblesse profonde des deux acteurs principaux.

Mais Caroline cherchait en Creuzer mieux qu'un précepteur : un ami, un confident, un guide moral, à la main ferme et douce, à qui l'on pût tout dire, de qui

[1] « Du machst gute Fortschritte im Latein. » (Rohde, p. 99.)

[2] Rohde, p. 99.

[3] Rohde, p. 101.

[4] Rohde, p. 102.

[5] Rohde, p. 103.

[6] Rohde, p. 104.

[7] Lettre inédite du 6 février 1806.

l'on pût tout entendre. Il nous faut ici deviner, pressentir, imaginer ce qu'étaient ces lettres de Caroline, puisque les originaux ont péri. Mais les quelques fragments qui surnagent dans les lettres de Creuzer, et, plus que tout, les poésies de *Mélété* ont une coloration sentimentale si intense qu'on ne peut guère s'y tromper. « Toute ma vie t'est consacrée, cher et doux ami. Dans ce dévouement, dans cet amour humble, je t'appartiendrai toujours, je vivrai pour toi, pour toi je mourrai. Aime-moi toujours aussi, mon bien-aimé. Que jamais le temps ni les circonstances ne nous séparent! Je ne pourrais survivre à la perte de ton amour. Promets-moi de ne m'abandonner jamais. O vie de ma vie, n'abandonne pas mon âme[1]. »

Les lettres de Creuzer peignent des sentiments tout pareils. L'amour qu'il ressent pour Caroline est aussi une mystique adoration, un culte. Il était pour elle un grand prêtre, un saint tutélaire : elle est pour lui la « Vierge sainte », la « Mère de Dieu », la « pure Servante du Seigneur[2] ». Tout son mysticisme romantique, toute sa « prédilection d'artiste » pour la terminologie et les symboles du catholicisme ont passé dans ces guirlandes d'épithètes pieuses dont il couronne celle qu'il aime. Le souffle de Novalis y semble présent. Ainsi parle Heinrich à Mathilde dans *Heinrich von Ofterdingen* : « O bien-aimée, le ciel t'a donnée à moi pour que je te révère. *Je t'adore.* Tu es *la sainte* qui porte à Dieu mes vœux, c'est en toi qu'il se révèle, en toi qu'il me manifeste la plénitude de sa vie[3]. » De même Creuzer

[1] Rohde, p. 71.

[2] «Sanctissima Virgo» (Rohde, p. 91 — cf. p. 20). «Du Mutter Gottes» (fragment inédit du (1er) novembre 1804). «Du reine, Du einfältige Magd des Herrn» (lettre inédite d'octobre 1804). Creuzer caractérise lui-même son état d'âme comme «eine schwebende Empfindung zwischen Liebe und Andacht» (Rohde, p. 32).

[3] Novalis, Werke, éd. Meissner, II, 150.

considère Caroline comme la Sainte[1] dont il est, lui, l'adorateur « pieux[2] ».

Elle lui donna, avant tout, la révélation de l'amour véritable, de la grande passion, qu'il ne connaissait que par ouï-dire. «Tu as fait riche un mendiant», lui écrit-il[3]. Grâce à elle, il entrevoyait ce que serait une communion des âmes intime et ardente, où l'une et l'autre se vivifieraient par d'incessants échanges. Et il lui semblait, dans son extrême modestie, qu'il serait, des deux, le plus favorisé. N'était-elle pas, en effet, « la Poésie », celle qui donne et se donne en un jaillissement perpétuel? la poésie non plus abstraite et lointaine, mais vivante, tangible, personnifiée et comme incarnée dans un corps adorable? Il sut reconnaître et respecter le génie qui était en Caroline, en goûter l'originalité, lui fournir aussi l'aliment positif de sa haute science, de sa pensée philosophique. Sans l'étouffer sous des règles pédantesques, il s'étudia à guider d'une main légère et à ramener à sa véritable voie ce beau talent poétique avec lequel il se sentait des affinités profondes. C'est à lui, doublement, que nous devons le dernier recueil lyrique de Caroline de Günderode, *Mélété;* car si la flamme de passion qui l'anime fut allumée par lui, c'est aussi au trésor de son érudition que Caroline a puisé les symboles historiques et mythologiques dont elle fait un si heureux emploi.

Les drames eux-mêmes, que Creuzer s'occupa de publier, soit dans les *Studien,* soit en librairie[4], ne sont jamais exempts d'émotion personnelle, de ressouvenirs

[1] «Du Heilige, du Reine» (Rohde, p. 81). Ou encore «*le* Saint» (Rohde, p. 50).

[2] «Der Fromme», ou encore «Eusebio».

[3] Lettre inédite d'octobre 1804.

[4] *Udohla* et *Magie und Schicksal* parurent dans les Studien (1805), *Mahomet* chez Wilmanns à Francfort, avec deux courtes poésies, sous ce titre: *Poetische Fragmente* (1805).

précis. Dans *Nicator, Udohla, Magie und Schicksal*, et même dans le *Mahomet*, il s'agira toujours d'un amour défendu, de deux êtres faits pour s'aimer et que sépare une incompatibilité matrimoniale absolue. L'allusion peut être voilée, lointaine, à peine perceptible, mais toujours elle est présente.

L'influence littéraire de Creuzer sur Caroline a été heureuse. Il a élargi son horizon, il l'a initiée aux mystères des antiques religions, il lui a suggéré l'idée d'une poésie nouvelle, à la fois mystique et belle d'une beauté plastique[1], et qui était pour lui l'idéal même de toute poésie. Par lui et avec lui, elle a appris à connaître les systèmes de quelques philosophes anciens: Héraclite, Empédocle, Pythagore, Plotin[2]. Plotin surtout. Creuzer en traduit pour elle de longs fragments, sur lesquels il demande une appréciation. Il est heureux de retrouver quelque analogie entre les idées favorites de Caroline et certaines théories de Plotin[3]. Il s'imagine sincèrement avoir fait d'elle une pythagoricienne[4]. Et s'il veut la comparer à quelque figure de l'antiquité, c'est aussitôt la noble et sage Hypatie, la pure prêtresse des anciens dieux, qui surgit devant ses yeux[5].

Parmi les modernes, le philosophe romantique Schelling[6] est toujours mis au premier plan, comme renouant la tradition de cette philosophie de la nature, vieille comme le monde, vénérable comme la sagesse antique. Il est certain que la lecture de Schelling, commencée sur le

[1] Rohde, p. 87.

[2] Héraclite: Rohde, p. 95. Empédocle: même lettre. Pythagore: lettres inédites des 7 février, 18 avril, 29 avril, 29 juillet 1805, et Rohde, p. 56. Plotin: Rohde, p. 18, lettres inédites de novembre 1804, du 5 décembre 1804, 31 octobre 1805. Creuzer s'occupait alors d'une traduction de Plotin qui parut dans les *Studien* (1805).

[3] Lettre inédite du 31 octobre 1805.

[4] Lettre inédite du 21 mars 1805.

[5] Lettres inédites de novembre 1805.

[6] Lettres de novembre 1804, 19 mai et 18 juin 1805, 6 février 1806.

conseil de Nees[1], eut sur l'esprit de Caroline une réelle action. Qu'a-t-elle lu de Schelling? Essentiellement *Bruno*[2], sans doute, mais d'autres écrits aussi, le Journal[3], des notes de cours que Creuzer lui expédiait de Heidelberg[4]. Elle-même estimait que de la lecture de Schelling datait une ère nouvelle dans sa vie. « Je n'aime pas », écrivait Creuzer, peut-être jaloux, « je n'aime pas cette parole : « C'était du temps où je ne connaissais pas Schelling. » Dans une âme inspirée, la poésie préexiste et surgit sans l'aide de nul intermédiaire. La reconnaissance est belle envers les grands esprits qui nous fécondent. Mais il ne faut pas dire : Si celui-là n'avait pas été, je ne serais rien. La poésie, plus que tout autre, doit se garder de parler de la sorte[5]. »

Creuzer fut moins heureux dans l'éducation morale et sentimentale qu'il voulut entreprendre. Mais il avait à faire à une sensibilité extraordinairement surexcitée, à un caractère charmant, mais instable, aussi déconcertant par ses brusques sautes que touchant par sa dévotion candide. Et ce goût de la mort si souvent affirmé ne décelait-il pas quelque trouble morbide? N'était-ce pas une véritable cure, au sens médical, qu'il eût fallu entreprendre, et Creuzer, passionné lui-même, maître de soi sans doute, et vainqueur, mais saignant encore de ses victoires chèrement achetées, était-il qualifié pour cette œuvre? Lui seul toutefois pouvait la tenter, lui seul avait l'autorité que lui concédait librement la confiance sans bornes de Caroline. « Je crains sans cesse pour

[1] Geiger, K. von Günderode, p. 66 ss.

[2] Lettres inédites du 18 avril 1805, 6 février 1806.

[3] Le « Journal für spekulative Physik » dont parle Nees dans sa lettre du 2 juillet 1804 (Geiger, p. 67).

[4] « Schellings Vorlesung lasse ich abschreiben. Diese Abschrift war Ihnen bestimmt » (Lettre inédite, juin 1805).

« Interessiert Sie ein Collegienheft von Schelling über die bildende Kunst? » (Inédit, juin 1805).

[5] Rohde, p. 53 (avec un fragment inédit).

votre vie[1] », écrit-il une fois. Caroline ne lui ménageait certes pas les avertissements : « Je t'aime jusqu'à en mourir, doux et cher ami, ô ma vie ! Avec toi je veux vivre, avec toi mourir. Plutôt mourir que vivre ainsi ![2] » — « Je ne survivrais pas à la perte de ton amour. Promets-moi de ne m'abandonner jamais[3]. » Plus claire encore est la pensée dans les poésies : « Pour toi je vis, pour toi que je meure. Oh ! n'abandonne pas mon âme ![4] » — « Renoncerai-je criminellement à mon vœu le plus cher ? Descendrai-je d'un cœur intrépide chez les Ombres ? Irai-je réclamer à d'autres dieux d'autres joies, implorer des morts des jouissances nouvelles ?... Malheureux qui ne trouva pas le bonheur par l'amour ![5] » — « Heureux ceux à qui il est donné de mourir à la fleur du bonheur, qui peuvent sortir du banquet de la vie avant que les flambeaux pâlissent et que le vin se fasse rare ![6] » Un amour tout romantique de la mort et de la nuit éternelle, une nostalgie du néant s'emparaient d'elle. Il lui semblait que seul l'aimé la retenait à l'existence ; et même en sortir avec lui eût peut-être été la volupté suprême. « Eusébio, si jamais la lumière amie de ta vie devait me manquer, ô emmène-moi alors, comme Pollux son frère mortel, qu'avec toi je descende dans l'Orcus, qu'avec toi j'aille trouver les dieux immortels, car je ne voudrais pas vivre sans toi. Tu es l'objet préféré de mes pensées et de mes sentiments, autour de toi s'enroulent toutes les formes et les floraisons de mon être, comme s'enlace le labyrinthe des veines autour du cœur qui les remplit toutes et les réchauffe[7]. »

[1] Rohde p. 46.
[2] Rohde, p. 103.
[3] Rohde, p. 71.
[4] An meinen Heiligen, Rohde, p. 73. (*Mélété.*)
[5] Ueberall Liebe, Rohde, p. 45. (*Mélété.*)
[6] An Eusebio, Rohde, p. 135. (*Mélété.*)
[7] An Eusebio, Rohde, p. 135.

Creuzer n'était peut être pas sans avoir sa part de responsabilité dans cet état d'âme. « C'était une doctrine bachique que la mort vaut mieux que la vie[1] », écrit-il une fois à Caroline à propos du travail qu'il préparait sur Dionysos. Dans une autre lettre[2], il décrivait en termes enthousiastes ce que serait, après la mort, la joie de s'anéantir dans l'universelle unité des êtres. Caroline ne s'est que trop appropriée ce mysticisme particulier.

C'est aux lettres de Bettina qu'il faut ici avoir recours pour se représenter ce que fut ce lent engourdissement du vouloir-vivre, ce naufrage progressif aux ondes noires d'une mélancolie funèbre. Mieux que Creuzer, Bettina se rendait compte de la fascination croissante qu'exerçait sur l'esprit de Caroline l'idée fixe du suicide. Ses lettres, à partir de l'automne 1805, ne sont plus qu'un plaidoyer éloquent et passionné en faveur de la vie, du droit de vivre, du devoir de vivre. Dès décembre 1805, elle vit dans des transes perpétuelles. « Excuse-moi de tant m'inquiéter[3]. » — « Dès qu'on m'écrit que tu es taciturne ou que l'on ne t'a pas vue, ou qu'on croit que tu n'es pas en ville, cela me préoccupe, tout insouciante que je sois, et dès que j'oublie ces pensées, elles reviennent et augmentent les noirs soucis que je me fais à ton sujet, car je m'en fais souvent, il faut l'avouer[4]. » Passait-elle quinze jours sans nouvelles, aussitôt Bettina imaginait les pires malheurs[5]. Elle sentait s'épaissir, entre elle et Caroline, un nuage de plus en plus sombre

[1] Lettre inédite du 23 janvier 1806.

[2] «Wie schön wird es erst im Tode sein....» Rohde, p. 44. Cf. l'article de Creuzer sur «Der Tod» (Idee und Probe alter Symbolik, Studien II, p. 286—287).

[3] Die Günderode, II, 173 (décembre 1805).

[4] Die Günderode, II, 184 (hiver 1805—1806).

[5] Die Günderode, II, 206.

au travers duquel la voix même de l'amitié ne passait plus qu'assourdie[1].

Et cependant Bettina s'efforce de démontrer à Caroline qu'il est beau, qu'il est doux de vivre. Dans le langage extraordinairement amphigourique et sentimental de l'époque, elle lui montre l'univers entier, le ciel et les astres, intéressés à la conservation de cette unique et précieuse existence, prêts à la couronner pour quelque triomphe prodigieux et surhumain. « Vois, jeune Günderode, ta jeunesse, c'est la jeunesse du jour: minuit la fortifie, les étoiles te parlent et te promettent que si tu élèves à elles ton esprit, elles se dresseront en chœur, dans leur ardente joie, et accompagneront de leurs chants enflammés l'entrée de la nouvelle année. Elles saluent ton aube qui se lève, elles sont nées pour ton enthousiasme, et cela transporte de joie les jeunes cœurs. Oh, ne délaisse pas les tiens, ni moi avec eux. Aie foi en ton génie, afin qu'il grandisse en toi et règne sur ton cœur et sur ton âme. Et pourquoi désespérerais-tu ? Vois combien de vies se perdent, et cependant c'est une pure apparence, elles ressuscitent et se remettent à l'œuvre avec des puissances fraternelles. Mais tu n'as pas le droit de sortir de leurs rangs, car toutes sont solidaires[2]. »

En tremblant, Bettina se souvenait de certaines scènes inquiétantes[3], d'étranges paroles qu'elle avait entendues de la bouche de Caroline et qui lui semblaient maintenant prendre un sens menaçant : « Savoir beaucoup, apprendre beaucoup, et surtout ne pas survivre à ma jeunesse. *Mourir jeune*[4]. » Et Bettina de protester avec

[1] Die Günderode, II, 206 (25 décembre 1805). Cf. une appréhension analogue, Geiger, K. v. G., p. 151—152.

[2] Die Günderode, II, 234—235 (25 décembre 1805). Cf. Geiger, K. v. G., p. 153—158.

[3] Voy. l'étrange scène du poignard, telle que Bettina la raconte, *Gœthes Bw. m. e. K.*, I, 70—75.

[4] Die Günderode, II, 127, 202. Presque identique: *Gœthes Bw. m. e. K.*, I, p. 63.

véhémence : « Que serait une jeunesse qui ne serait point éternelle ? Hier, tandis que, du haut du rempart, je contemplais la nature qui déjà rêve du printemps, j'ai compris soudain qu'être jeune, c'est espérer éternellement en la vie ; seul celui qui renonce à cet espoir cesse de respirer et laisse s'exhaler son souffle. Je ne sais ce que tu appelles jeunesse ? n'est-ce pas être jeune que de sacrifier le corps à l'esprit ? la jeunesse n'aspire-t-elle pas de toutes ses forces à devenir pur esprit ? Qu'est-ce donc que le temps ? Rien qu'un perpétuel rajeunissement. Il faut toujours vouloir vivre, car l'instant de la mort est celui où la jeunesse se sent mûre pour l'éternité ; mais celui qui a perdu sa jeunesse ne saurait devenir immortel. Quiconque penserait : Je ne veux pas dépasser les années où l'on compte par vingt, car la trentaine est la fin de la jeunesse, serait un homme qui n'a rien à faire dans la vie et qui ferait tout aussi bien d'attendre oisif sur la rive l'embarquement dans l'esquif de Charon, mais il me semble que ton esprit qui fleurit et s'épanouit comme la nature ne peut reculer devant l'avenir... Comment peux-tu pleurer ta jeunesse ?... N'as-tu pas vu que, dans certaines plantes, la première enveloppe qui protège la fleur doit se flétrir pour qu'éclose la fleur ? Et devrait-on, pour l'amour de cette jeune enveloppe, qui n'est là que pour protéger la fleur fermée, extirper le bouton, afin que les imbéciles ne puissent pas dire que la jeunesse s'est fanée ? Je n'ai jamais pu souffrir tes divagations sur la vie et sur la mort[1]. »

Les rares réponses de Caroline, où elle s'efforçait de dissiper les inquiétudes de Bettina, ne réussissaient qu'à les aggraver. Ce ton solennel, cette façon de tout ordonner et de tout régler comme avant un départ, ces dernières recommandations, ce testament moral qu'elle envoyait à

[1] Die Günderode, II, 127—130.

Bettina la glaçaient d'effroi[1]. Que faire pour cette âme sœur qui se perdait dans des brumes de plus en plus épaisses ? Bettina la recommandait aux étoiles, aux puissances bienfaisantes de la nature et de la vie. « Voici le message que m'ont donné pour toi les étoiles[2] », lui écrit-elle. Et ce message est toujours le même : ne pas perdre cœur, vivre, vouloir vivre, rester jeune, car on le peut, pourvu qu'on garde la foi. Ou bien elle écrivait dans la neige le nom de Caroline, et au-dessus, comme un talisman protecteur, celui du « roi des Juifs », qui nous a appris à appeler Dieu : Notre Père[3].

« Toute la vie », écrit Bettina, « n'est qu'une voie triomphale qui aboutit en plein idéal. Je sens qu'on n'arrive à quelque chose de grand que si l'on consent volontiers tous les sacrifices qu'impose la vie, afin que la volonté d'idéal se change en vie. Comment devenir soi-même, si ce n'est en vivant ? Et c'est pourquoi il nous faut supporter volontiers la vieillesse même, accepter la tâche entière de la vie, n'en négliger aucun détail. Si tu veux mourir jeune, si tu dédaignes d'aller plus loin, ne méprises-tu pas par là ceux qui n'ont pas mis fin à leur vie ? Ceux qui portent péniblement leur fardeau sont-ils méprisables ? L'héroïsme est supérieur à toute honte. Je n'ai pas honte de n'être pas jeune aux yeux des philistins qui ne me comprennent pas, qui ne savent rien des printemps bienheureux que traverse l'esprit. Sais-tu ce qui est mauvais dans la vieillesse ? C'est qu'elle devienne un amas de vieux préjugés au travers desquels ne passe plus la sainte poussée de la jeunesse. Mais quand l'esprit se fraye un passage à travers le misérable fatras du philistinisme (monde entièrement

[1] Die Günderode, II, 142, 247.

[2] Die Günderode, II, 206.

[3] Die Günderode, II, 148. Cf. la même scène, *Gœthes Briefwechsel m. e. K.*, I, 78.

faux, mais réel), quand il s'élève jusqu'en plein ciel, dans le libre éther, et s'y épanouit, la vieillesse est alors le symptôme vivant et fort de l'éternité... Rejeter lâchement la vie, ce n'est pas être jeune[1]. »

Cette voix fidèle, cette voix éloquente n'atteignait déjà plus celle qu'elle implorait. Des jours sombres étaient venus, des jours orageux où l'unique soleil intérieur, l'amour partagé de Caroline pour Creuzer, se voilait aussi par instants. La calme résignation de l'automne 1805 avait disparu depuis longtemps. « Je ne puis dire, écrivait Savigny à Caroline en novembre 1805, combien cet état d'esprit me réjouit... Dieu veuille que cet apaisement dure ! et s'il ne pouvait durer sans interruption, il est déjà fort heureux que tu y sois parvenue maintenant. J'ai bien des raisons de douter que Creuzer accueille tes intentions avec le même calme, mais pour l'amour de ton amour même, sois-lui un guide et un exemple[2]. »

Vaine exhortation ! Chaque fois que l'infortunée se croyait résignée et apaisée, une vague nouvelle de passion la soulevait et la submergeait. A ce jeu terrible d'alternatives, son courage s'effritait, et celui de Creuzer aussi. Finalement, il fut déçu de ne pas rencontrer chez elle un renoncement égal au sien, une sagesse égale à la sienne. Ce n'était pas qu'il estimât très haut cette sagesse, amèrement commandée par les circonstances ; il ne se croyait pas un héros, il ne demandait pas qu'on admirât son sacrifice, mais il y voyait la seule solution juste et raisonnable, la dernière chance aussi de sauver une amitié dont les racines s'ancraient si profondément dans son âme. Caroline ne vit pas ou ne voulut pas voir qu'il renonçait pour des raisons nobles, droites, désintéressées ; elle ne vit pas qu'à vrai dire il refusait un

[1] Die Günderode, II, 203, 204.
[2] Geiger, K. v. G., p 39.

sacrifice qu'elle eût été seule à faire, où elle risquait tout, où il ne risquait rien, ou pas grand'chose, tout au plus la désaffection complète de sa femme et une séparation qu'il désirait, — puis quelques racontars sans portée, un émoi passager de l'opinion publique, toujours plus indulgente à l'homme qu'à la femme en ces matières, et un peu blasée sur ce genre de scandales.

Avec une perspicacité cruelle, Mme de Heyden avait embrassé d'un regard la situation : « Un miracle seul, écrivait-elle[1], pourrait vous unir : la mort[2] ou de l'argent. L'une et l'autre reposent dans la main du destin, dont le pouvoir est insondable. » Puisqu'on ne pouvait ni décemment souhaiter la mort de Mme Creuzer, ni améliorer une situation pécuniaire misérable, il fallait se résigner et vivre. Creuzer, le plus mûr et le plus énergique des deux, en prit vaillamment son parti. Si Caroline, plus exclusivement passionnée, moins robuste d'âme et minée par une neurasthénie ancienne, sombra à une dernière catastrophe, nul n'aurait le courage, certes, de la condamner. Mais il n'en faut pas non plus rendre Creuzer responsable. A peine oserait-on lui faire un grief des lettres trop passionnées qu'il s'oubliait parfois à écrire[3] — détente si naturelle après de longues austérités. Ces lettres ont contribué à entretenir chez Caroline de vaines espérances et une fébrile exaltation qui précipita le dénouement fatal, quand sonna l'heure du suprême renoncement. Mais c'est que Creuzer avait compté sur une force d'âme qu'il était seul à posséder; peut-être ne s'est-il jamais douté combien vibrante, combien fragile était cette sensibilité ardente et taciturne dont il jouait un peu trop, comme d'un bel instrument. Il

[1] Lettre publiée par Geiger, K. v. G., p. 175--177, et que Rhode attribue à Mme de Heyden. (Voy. p. 68, note.)

[2] Sous-entendez : *de Mme Creuzer*.

[3] Il y en a un bon nombre d'inédites, et les plus compromettantes ont été brûlées.

sut pourtant, quand tout espoir d'union se fut évanoui, observer une réserve plus grande et des apparences de froideur qui lui paraissaient une probité due et nécessaire[1]. On peut dire qu'il se conduisit en homme d'honneur, préoccupé du bonheur durable de Caroline plus que du sien propre, avec cette aggravation à sa peine qu'elle méconnut jusqu'au bout la générosité de ses intentions.

Alors il perdit patience, par instants. Parmi un grand nombre de lettres qui traitent surtout de questions littéraires et dans lesquelles il ne marchande pas à Caroline les expressions sincères de son admiration, il en est d'autres, amères et injustes, pleines d'étranges soupçons. Ne va-t-il pas s'aviser, quelques jours avant la mort volontaire de Caroline, d'être jaloux d'un passant, Seckendorf[2], d'un journaliste, Julius[3], d'un professeur français, Lignac[4], et qui sait? peut-être de Clément Brentano lui-même[5]. Il offre, d'un geste qu'il croit magnanime, de s'entremettre pour amener un mariage entre Caroline et Seckendorf[6]. Il lui reproche des futilités, il l'accuse de ne pas vouloir comprendre les obstacles et les entraves entre lesquels il se débat[7]. Ou bien, par une modestie excessive, il s'efforce de démontrer que la disproportion d'âge et de goûts est trop grande entre eux, qu'il se sait prématurément vieilli, disgracié de la nature, qu'il aurait honte, en quelque sorte, de ne pouvoir lui offrir — à elle qui est encore la jeunesse et la beauté — que les restes d'une existence à demi ruinée,

[1] Voy. la lettre si ferme du 23 juin 1806 (Rohde, p. 110—111).

[2] Rohde, p. 76. Clément écrit à Arnim le 16 juillet 1806: «Seckendorf ist in Frankfurt herumgelaufen — die Günterode hat sich in ihn verliebt.» (Steig, *Achim v. Arnim*, I, 186.)

[3] Rohde, p. 107.

[4] Rohde, p. 100 et inédit.

[5] Steig, *Achim v. Arnim*, I, 236.

[6] Rohde, p. 76.

[7] Rohde, p. 112.

un corps débile, un esprit alourdi, une âme usée aux besognes banales et déprimantes de la vie[1]...

Quelle femme aimante se rendit jamais à de pareilles raisons? Mais il y avait plus. Creuzer devenait, lui aussi, injuste et aveugle. Il se plaint avec aigreur de ne plus rencontrer chez elle la sympathie intelligente qu'il aimait. Elle loue dans ses articles ce qu'il y a de médiocre et n'est pas frappée de ce qu'ils ont de vraiment fort[2]. Mieux vaudrait alors qu'elle se considérât comme libre. Il acceptera volontiers, pour sa part, l'idée de la voir la femme d'un autre.

Caroline venait cependant de lui donner une preuve irréfutable de son attachement: la mort dans l'âme, elle avait rompu avec Bettina[3] dont les propos trop vifs l'avaient blessée, sans doute, mais à qui elle aurait pardonné, si Creuzer n'avait insisté depuis des semaines pour qu'elle brisât toutes relations avec « la gent ambitieuse et arrogante[4] » des Brentano.

A partir de ce moment, les lettres de Creuzer ont beau se radoucir, les expressions passionnées fleurir à nouveau sous sa plume, on sent l'atmosphère devenir toujours plus lourde et plus noire. Par surcroît vint la maladie de Creuzer, l'isolement plus grand, l'appréhension croissante. La solitude morale se faisait plus glaciale, la vie plus intolérable que jamais. Caroline était bien

[1] Rohde, p. 50—52. Cf. les passages inédits de cette même lettre. « Dann tritt die Poesie zu mir und die Jugend und fragen mich, warum ich so alt geworden, um äusserlicher Freiheit willen . . . Immer war ich unfähig zum Zusammenleben mit der Poesie . . . Wie wenn nun dieser alternde und altmachende *Ernst* sich zur Poesie zudringlich und grausam herangedrängt hätte und ihre Wangen blass gemacht und ihren Augen Thränen entlockt? »

[2] Rohde, p. 95 (Lettre partiellement inédite du 11 mai 1806).

[3] Rohde, p. 108—109. Cf. la dernière lettre de Bettina dans sa teneur authentique. (Geiger, K. v. G.. p. 159 ss.) Le 20 juillet 1806, Clément écrit à sa femme: « Die Günterode hat kurz und überraschend ohne allen Verstand Betinen die Freundschaft aufgesagt. » (Briefwechsel, II, 197.)

[4] Rohde, p. 94.

résolue à ne pas survivre au bien-aimé, mais un calice plus amer lui était réservé : affaibli par une grave maladie et par une douloureuse crise morale et religieuse où ses devoirs conjugaux négligés étaient venus le hanter comme des remords, touché du dévouement patient de sa femme, las enfin de ces terribles années de lutte sans issue, Creuzer pria Daub d'écrire à Caroline que tout était fini entre eux[1]. Sans doute, au point de tension où en étaient venues leurs relations, c'était le seul parti sage. Mais la voix de la raison est dure au cœur passionné.

Par une pensée délicate, Daub écrivit à Mme de Heyden, l'amie et la confidente de Caroline, pour la prier de tempérer, autant que possible, la cruauté du message. « Vous sentez bien, répondit-elle aussitôt, qu'il y va de la vie de cette malheureuse[2]. » Il n'était que trop vrai, et peut-être Creuzer, à force d'avoir entendu cette même menace, avait-il fini par n'y plus croire. Mme de Heyden ne put se rendre à Winkel où se trouvait Caroline et se vit obligée de lui expédier sans plus les deux lettres de Daub.

Le jour même où la nouvelle lui parvint (26 juillet), le soir, à cette heure crépusculaire qui lui avait appris à aimer la mort[3], Caroline de Günderode mit fin, d'un coup de poignard, à sa vie qui avait été si courte, si pauvre d'événements — mais si tourmentée de tempêtes intérieures, si riche aussi d'amour et de poésie.

Son corps, retrouvé au matin par un batelier sur la berge, fut inhumé au cimetière de Winkel et recouvert

[1] Le brouillon de la première lettre de Daub a été retrouvé et publié par Dittenberger, avec quelques autres documents. (Westermanns Monatshefte, 1895, p. 352—357.)

[2] Westermanns Monatshefte, *art. cité.*

[3] « Nichts berührt mich so tief als das Abendrot; mit ihm möcht' ich jeden Abend versinken in der gleichen Nacht um nicht sein Verlöschen zu überleben. » (1re lettre à Eusebio, Rohde, p. 135.)

d'une simple pierre, sur laquelle elle avait désiré qu'on gravât cette épitaphe imitée de quelques vers hindous traduits par Herder[1], et d'une sérénité toute panthéiste:

«Erde, du meine Mutter, und du, mein Ernährer, der Lufthauch,
Heiliges Feuer mir Freund, und du, o Bruder, der Bergstrom,
Und mein Vater der Aether, ich sage euch allen mit Ehrfurcht
Freundlichen Dank; mit euch hab ich hienieden gelebt.
Und ich gehe zur andern Welt, euch gerne verlassend,
Lebt wohl denn, Bruder und Freund, Vater und Mutter, lebt wohl!»

Creuzer n'apprit la vérité que plusieurs semaines après, et sa douleur, pour être discrète, n'en fut pas moins profonde. Les lettres qu'il écrit en octobre 1806 à son cousin Leonhard Creuzer[2] sont empreintes d'un désespoir à peine exprimé, mais qu'on sent immense. Il lui semble avoir perdu jusqu'au goût de vivre. Il ne croit pas retrouver jamais la force de paraître en public, surtout à Heidelberg, où tant de souvenirs l'assaillent. « Cette liberté d'esprit qui rend capable de communiquer à de jeunes intelligences sa propre pensée, qui me la rendra? Qui me rendra la sérénité, l'assurance nécessaires à la parole publique, et cette allégresse de dominer la matière et de lui imposer la forme la plus adéquate?[3] » Il songea sérieusement à prendre sa retraite, à se vouer au travail littéraire, à l'élaboration de ce grand ouvrage qu'il avait projeté comme le seul hommage digne d'être mis aux pieds de « la Poésie », cette *Symbolique* qui fut en effet son grand œuvre, et où la pensée de Caroline plane, invisible et présente.

Mme de Günderrode, trop tard inquiète du bon renom de sa fille, s'indignait maintenant et, dans des attitudes

[1] Cf. Herder, Zerstreute Blätter, IV. Sammlung, 1792, Gedanken einiger Bramanen.

[2] Ces lettres inédites se trouvent à la bibliothèque de l'Université de Heidelberg.

[3] Lettre inédite du 20 octobre 1806 à Leonhard Creuzer.

de tragédie, croyait nécessaire d'arrêter le bras de son fils Hector déjà levé, pensait-elle, sur le coupable. « Magnanimité bourgeoise ! écrit Creuzer avec mélancolie; quel misérable je serais si j'avais besoin de cela! Et comme toute passion, toute crainte est indigne de cette paix bienheureuse qui couvre à présent de ses ailes celle qui s'est endormie[1]. » Puis, en un énergique retour sur soi-même, il exprimait l'espoir qu'il saurait récolter le fruit amer de l'épreuve et apprendre par cette terrible leçon que certains renoncements, pour être efficaces, doivent être immédiats et entiers. Et non sans remords implicite, probablement, il ajoutait : « Puissé-je conserver longtemps encore ma Sophie[2]. »

C'est sans doute par une discrétion délicate, par une pudeur de son sentiment le plus secret, que Creuzer omet, dans son autobiographie, jusqu'au nom même de Caroline. « Ces années, dit-il une fois, ne m'ont guère laissé que d'heureux souvenirs[3]. » Et peu après, il les représente comme remplies « de cruelles souffrances physiques et morales[4]. » Contradiction apparente et dont nous connaissons bien la raison intérieure. De ce qu'il n'en mourut pas, il ne faut pas conclure qu'il ait été moins passionnément épris ou moins douloureusement déchiré que Caroline. Mais sa volonté était plus virile. Puis son œuvre, qu'il disait finie, était tout entière encore devant lui. Après la mort de Sophie, incapable comme il l'était de se passer des soins d'une femme, il épousa en secondes noces une seconde veuve, qui reçut un jour de lui cette confidence, la seule qui contienne un souvenir affectueux à la mémoire de Caroline : « Quand, après la mort, nous serons réunis, toi et ma première femme,

[1] Lettre inédite du 30 octobre 1806 à Leonhard Creuzer.

[2] Rohde, p. 117.

[3] Aus dem Leben eines alten Professors, Deutsche Schriften V. 27.

[4] Id., p. 38.

vous irez rejoindre votre premier mari; mais moi, j'irai retrouver la Günderode[1]. » On n'est pas plus gauche dans l'expression d'un sentiment probablement sincère et ému.

C'est Arnim qui, passant à Winkel quelques années plus tard, sut adresser à celle dont il avait connu la jeunesse charmante, le poétique adieu digne de cette ombre gracieuse et inconsolée: « Nous descendîmes, raconte-t-il, sur la berge, et nous nous regardâmes en silence, nous montrant les uns aux autres la langue de terre maintenant submergée. C'est là que s'engloutit, dans son innocente folie, une noble vie consacrée par les Muses, et le fleuve a anéanti ce lieu sacré, il l'a repris à lui, afin qu'il ne fût point profané. Pauvre chanteuse, les Allemands de notre époque ne savent-ils que taire ce qui est beau, oublier ce qui est grand et profaner tout ce qui est grave? Où sont tes amis? Nul n'a rassemblé pour la postérité les souvenirs de ta vie et de ton inspiration; la peur d'être blâmés par des impies les a tous paralysés. Aujourd'hui seulement je comprends l'épitaphe de ta pierre, qu'ont presque effacée les larmes du ciel; je sais pourquoi tu réclames comme tiens tous les êtres, excepté les hommes. Et pleins d'émotion, nous songions à cette inscription, l'un de nous la répéta à l'autre, qui l'avait oubliée: « Terre, ô ma mère, et toi qui m'as nourrie, souffle des cieux, feu sacré, mon ami, et toi, torrent, mon frère, éther, mon père, je vous dis à tous un respectueux, un amical merci; c'est avec vous que je vécus ici-bas. Et je m'en vais vers l'autre monde, heureuse de vous quitter. Adieu donc, frère, ami, père et mère, adieu[2]! »

[1] Rapporté par Schwartz. (Ersch et Gruber, I, 97, 213, note 27.)

[2] Achim v. Arnim, *Melück Maria Blainville.* (Werke 1839, I, 237 s.) Reinhold Steig, à la fin de son livre, *Kleists Berliner Kämpfe*, affirme que c'est à H. v. Kleist et non à Caroline de Günderode qu'Arnim a pensé ici, et il transcrit le passage au masculin pour en faire l'application à son héros. C'est aller chercher bien loin les allusions.

DEUXIÈME PARTIE



L'ŒUVRE LITTÉRAIRE

CHAPITRE PREMIER

LES RECUEILS DE TIAN :

Gedichte und Phantasien 1804 — Poetische Fragmente 1805

La carrière littéraire de Caroline de Günderode a été extrêmement courte : entre la publication de ses premières œuvres et la date de sa mort, deux années seulement s'écoulent. Trois minces volumes, puis, de ci de là, une nouvelle, deux ou trois drames parus dans divers recueils périodiques, forment tout son bagage littéraire. Il ne faut pas trop s'étonner qu'en un temps aussi bref, au cours d'essais si peu nombreux, en somme, elle n'ait pas acquis la sûreté technique, l'habileté de métier, qui lui auraient permis d'enfermer sa pensée en des formes d'art définitives. Elle n'était pas, peut-être, de ces lyriques de race, d'emblée parfaits, dont le début est un chef-d'œuvre. Elle était de ceux qui se forment et mûrissent lentement; on peut marquer un progrès continu qui va du premier recueil au dernier, et qui l'eût peut-être amenée à l'entière maîtrise et à la gloire.

Mais, si elle est encore vivante aujourd'hui, c'est moins comme poète que comme une figure semi-légendaire de l'âge romantique. Nous ne connaissons guère plus de son œuvre que les pièces enchâssées par Bettina dans son livre. Encore le texte, presque fidèle dans les poésies, est-il fortement retouché dans les morceaux de prose[1].

Et cependant l'œuvre de Tian a été appréciée des

[1] Voy. Appendice IV.

contemporains. On croit que Gœthe eut pour les *Gedichte et Phantasien* un mot élogieux[1]; l'*Allgemeine Literatur-Zeitung* d'Iéna leur consacra un long article plutôt favorable[2]; le *Mahomet* fut déclaré digne d'être placé à côté de celui de Voltaire[3]; Creuzer comparait certaine scène de *Nicator* à la scène célèbre du jardin dans *Roméo et Juliette*[4]. Caroline de Günderode a joui pendant sa vie d'une certaine célébrité. Puis, après sa mort tragique, autour de laquelle ses amis furent soucieux de faire le silence, elle a été vite oubliée. Et s'il est vrai, comme l'a prétendu Eugen Wolff[5], que son souvenir revive, indirect, dans l'Ottilie des *Wahlverwandtschaften*, encore est-il que sa personnalité littéraire ne participe même pas de cette anonyme et lointaine survivance. Deux femmes du même groupe, Sophie Mereau et Bettina Brentano, sont restées beaucoup plus présentes au souvenir du public allemand. Pourtant Caroline est, des trois, celle qui a le plus d'idées, le plus de tempérament, sinon le plus de talent formel.

Les vingt-et-une pièces en prose et en vers qui composent les *Gedichte und Phantasien* ont dû être écrites entre 1799 et 1804. Elles sont de valeur inégale et té-

[1] Il s'agirait de l'article de la Jenaer Lit. Zeit. du 9 juillet 1804. L'article, d'après Steig (Euph. II, 406 ss.; IV, 358 ss) et Rohde (p 2, note 3), est de Lisette Nees. Mais on considérait les articles de la Jenaer Allg. Lit. Ztg. comme l'expression de l'opinion de Gœthe lui-même. Il y a dû avoir aussi un mot personnel de Gœthe auquel Creuzer fait allusion, Rohde, p. 9 (« Das Gœthesche Urteil über Dich »). Geiger suppose non sans vraisemblance que c'est à propos des poésies de Tian que Gœthe écrit à Eichstädt le 28 avril 1804 « Diese Gedichte sind wirklich eine seltsame Erscheinung und die Recension brauchbar ». (Briefw. éd. W. von Biedermann 1872, p 87.) Il s'agirait de l'article de Lisette, communiqué par Nees et qu'Eichstädt pensait être de lui. (Geiger, K. v. G , p. 77.)

[2] N° du 9 juillet 1804, article reproduit intégralement par Schwartz (Ersch et Gruber).

[3] N° de mai 1805, article reproduit par Schwartz (Ersch et Gruber).

[4] Lettre inédite, 20 novembre 1804 : « Derselbe Genius hat Dein Heldenpaar in den Garten geführt, der Shakespeares Romeo ängstlich unter die Blütenbäume zu dem Fenster der Julie leitete. »

[5] Nord und Süd, t. 77, p. 346—362.

moignent souvent d'une grande inexpérience. Mais ces inexpériences mêmes, Caroline avait l'orgueil — ou la modestie, comme on voudra — de n'en pas renier une[1]. L'émotion vraie déposée dans chacune de ces petites pièces les lui rendait sacrées et elle se fût fait scrupule de modifier, pour des raisons d'art, la forme née spontanément du choc de sa sensibilité artiste avec la vie réelle. Le principe, pour n'être pas très littéraire peut-être, autorise tout au moins une interprétation constante des œuvres par la vie, qui n'a jamais été tentée et qui ne peut être que féconde en résultats précis.

Il nous est déjà apparu combien ce premier recueil est plein de confessions personnelles. Nous avons vu qu'on peut rapporter à Savigny tout un groupe de pièces comme *Liebe*, *Ariadne auf Naxos*, *Zilia an Edgar*, *Wunsch*, *Ein Kuss im Traume*, auxquelles il faut ajouter la petite pièce du Nachlass : *Hochroth*, ainsi que *Léthé* et « *Ist alles stumm und leer.* » La nuance spéciale de ces poésies d'amour est une mélancolie lasse et d'avanee désabusée, une désespérance de la vie dès son aurore. Sans doute, Caroline de Günderode sait dire en vers émus et fervents, qui sont comme un balbutiement extatique, la douceur d'aimer :

O reiche Armut! Gebend, seliges Empfangen!
In Zagheit Mut! In Freiheit doch gefangen.
        In Stummheit Sprache,
        Schüchtern bei Tage,
Siegend mit zaghaftem Bangen.
Lebendiger Tod, im Einen sel'ges Leben,
Schwelgend im Not, im Widerstand ergeben,
        Geniessend schmachten,
        Nie satt betrachten,
Leben im Traum und doppelt Leben[2].

[1] Voy. 1re partie, ch. II, les citations de lettres à Bettina et à Clément.

[2] Liebe. (Gœtz, p. 6.)

Mais elle ajoutera aussitôt que cette félicité lui est à jamais refusée. Sa poésie est constamment élégiaque; elle s'y peint toujours comme l'abandonnée, Ariane[1] ou Cilia[2]; sur la rive où elle pleure solitaire, le vent seul et la mer répondent à sa lamentation. Une nostalgie unique subsiste alors, la nostalgie de la mort, d'une mort lente et graduelle qui viendrait, avec la douceur du sommeil, envahir peu à peu et engourdir l'âme blessée[3]. Le romantisme de Caroline de Günderode tout entier, celui auquel elle fut fidèle, non seulement dans ses œuvres, mais dans sa vie et dans sa mort, est déjà dans ces premières poésies: si la réalité nous refuse ce qu'avait rêvé notre rêve (et jamais le réel n'est identique au rêve), il ne faut pas accepter une vie diminuée, il ne faut pas de résignation, de vil marchandage. La mort vaut mieux, la nuit miséricordieuse où s'abolissent l'être, le vouloir, le désir et la douleur:

Der Tag ist karg an liebesüssen Wonnen,
Es schmerzt mich seines Lichtes eitles Prangen
Und mich verzehren seiner Sonnen Gluten.
Drum birg' dich, Aug', dem Glanze ird'scher Sonnen!
Hüll' dich in Nacht, sie stillet dein Verlangen
Und heilt den Schmerz wie Lethes kühle Fluten[4]!

Ces poésies directement personnelles et si émues sont, dans le recueil, ce qu'il y a de meilleur, de plus heureux comme forme aussi. Mais elles sont toutes surpassées par la belle pièce que Bettina a sauvée de

[1] Ariadne auf Naxos. (Gœtz, p. 5.)
[2] Zilia an Edgar. (Gœtz, p. 6.)
[3] Der bleiche Lebensfunke wird verglühen,
In tiefen Schmerzen hört mein Dasein auf. (Zilia an Edgar.)
Des Herzens Wunde hüllt sich gern in Gräbernacht.
(Ariadne auf Naxos.)
Stürb' ich mit dir, wie bei der Sonne Neigen
Die Farben all' in dunkler Nacht vergeh'n. (Wunsch. Gœtz, p. 7.)
[4] Ein Kuss im Traume. (Gœtz, p. 9.)

l'oubli : «Ist alles stumm und leer[1].» Il y a, dans ce rythme un peu indécis, un peu flou, comme est aussi la pensée, dans la sonorité des voyelles longues, dans l'imprécision même des images, un art très délicat; c'est la notation musicale et fine d'un état d'âme complexe, fait de sensations contradictoires, où se mêlent l'amertume du présent et la douceur des souvenirs. L'ensemble a une tonalité mineure au charme un peu voilé, mais pénétrant. Caroline de Günderode ne retrouvera que dans ses dernières poésies des accents de cette intensité et de cette beauté.

Un certain nombre d'autres pièces, un peu moins personnelles, disent encore cette aspiration à l'amour et à la mort, cette soif inassouvie d'une union parfaite avec une autre âme et avec l'univers, union qui n'est possible, semble-t-il, que dans la mort.

Pourtant ne pourrait-on vivre dès à présent en communion avec le monde invisible? N'existe-t-il pas une région intermédiaire entre l'empire du Jour et celui de la Nuit, un pays bienheureux où les morts et les vivants peuvent errer côte à côte, dans une lueur crépusculaire? Notre poète le croit, et ce pays est pour elle le pays du Rêve, où ressuscitent des ombres aimées[2]. Si donc le bien-aimé est mort, il ne reste plus qu'à s'entourer de son souvenir comme d'un vivant rêve, à s'unir si étroitement à lui par la pensée que le détachement s'opérera de lui-même, qu'on glissera insensiblement de ce monde dans l'autre, cédant à l'attrait irrésistible du royaume souterrain[3].

Toutefois une telle fidélité est rare : l'amant en deuil qui vient pleurer sur une tombe entendra parfois des

[1] Die Günderode, I, 304. Gœtz, p. 6.

[2] Seliges Land der Träume! wo, mit Lebendigen, Tote
Wandeln, im Dämmerschein, freuen des Daseins sich noch.
(Die Bande der Liebe, Gœtz, p 5.)

[3] Die Bande der Liebe.

voix mélodieuses et tentatrices qui parlent d'oubli, de joie même (*Der Trauernde und die Elfen*). Les Elfes errantes voudront l'entraîner dans leur folle ronde :

O zög're nicht! Nur wenig Stunden,
So moderst du, nur kurze Zeit,
So welket alles, was jetzt blühet,
Drum komm! entsag' dem schweren Leid.

Il cède à l'attirance, un vertige le saisit, il goûte l'ivresse d'oubli :

Er tanzt, vergisset die Geliebte,
Leicht, wie der Elfen, wird sein Sinn,
Entbunden aller Erdensorgen
Schwingt er sich über Wolken hin.

Il y a dans la nature, semble dire ici le poète, des charmes puissants, des philtres magiques capables d'endormir la peine la plus amère et le scrupule le plus délicat. La vie est là qui nous réclame et qui nous dit : si, en peu d'heures, se flétrissent les plus belles fleurs, goûte au moins la joie de l'instant, ne t'ensevelis pas dans un deuil éternel. Pour qui sait l'instabilité de toutes choses, il y a une douceur à s'abandonner sans illusion au ruissellement universel :

Er sieht Geschlechter kommen, sterben,
Kann alles froh und lustig seh'n,
Der Dinge Blühen und Vergeh'n.

Bien des chemins conduisent à cette sagesse. L'initiation directe par les voix qui sortent de la nature n'est peut-être pas pour tous. Peut-être faut-il à quelques-uns la thaumaturgie lente d'un long noviciat. Il existe, dit-on, une doctrine secrète que se transmettent depuis des siècles des sectes d'initiés. Les prêtres égyptiens et les prêtres hindous, détenteurs de cette science mystérieuse,

la révélaient jadis à leurs adeptes par une triple initiation. Caroline de Günderode est au courant, comme tous les romantiques allemands, de cette théosophie maçonnique. Elle décrit, dans *Der Adept*, l'éducation du néophyte : le premier degré de l'initiation lui révèle ce qu'est l'âme de la nature, il apprend qu'un seul Être, un seul Esprit vit dans l'univers et reste immuable sous des apparences changeantes[1] ; puis, au second degré, il discerne la force créatrice de la nature, il la voit mélanger les substances d'où naissent les mondes[2]; mais l'initiation suprême enseigne aux rares élus à dominer maintenant cette nature qu'ils connaissent jusqu'en son fond[3]. Or il se trouve que le disciple complètement initié tombe dans un désenchantement total ; rien n'a plus pour lui le charme de la nouveauté et de l'illusion, l'éternel retour des choses le remplit de mélancolie[4]. Trop initié, il n'aura plus qu'un seul vœu : mourir.

Weh' dem ! ruft er : der auf dem Gipfel
Des Daseins also stille steht,
Nicht Ew'ges kann der Mensch ertragen,
Und wohl ihm, wenn er auch vergeht.

[1] Eins sieht er nun in jeder Summe,
Sieht den Naturgeist immer neu
Und immer alt im ew'gen Wandel,
Wie er in allen Formen sei. (Der Adept, Gœtz, p. 4.)

[2] Jetzt kann er die Natur belauschen,
Er kann ihr tiefstes Wirken schau'n,
Weiss, wie die Stoffe sich vermählen
Und wie die Erden sich erbau'n.

[3] Jetzt gibt man ihm die dritte Weihe,
Den Vorzug wen'ger Weisen nur;
Denn sie, die alles sonst durchschauten,
Beherrschen jetzo die Natur.

[4] Nachdem er oft den Kreis gesehen
Den immer die Natur gemacht,
Ergreifen Schauer seine Seele,
Denn alles kehrt wie Tag und Nacht.

Der Neuheit Reiz ist ihm verloren.
Er kennet was die Erde trägt.

La science n'est donc pas ce qui mène à la béatitude: elle est une solitude de plus [1] et une mortelle certitude de l'inanité de toute vie. Schiller avait dit déjà qu'il ne faut point tenter les dieux, ni vouloir pénétrer au delà du voile dont leur bienveillance a recouvert toute réalité [2].

Et cependant il est intolérable de vivre la vie commune et basse du vulgaire. Toute réalité semble creuse et vide à quiconque aspire à l'existence supérieure. Nous avons soif d'une plus entière liberté, d'une plus parfaite beauté, d'une plus pure joie que celles que nous offre la vie banale et quotidienne. Les trouve-t-on et où les trouve-t-on? Tous les fragments philosophiques sont remplis de cette préoccupation idéaliste.

Le présent est pauvre. Mais le passé est riche en individualités puissantes que nous honorons d'une piété lointaine. Serait-il possible, se demande Caroline de Günderode dans *Die Manen*, d'arriver à une communion intime avec les mânes des héros? Les plus grands parmi les hommes meurent-ils tout entiers? Non, ils vivent encore, au moins dans le souvenir de ceux qui leur sont apparentés par quelque affinité mystérieuse. Ce qui vit, c'est la partie de leur personnalité capable aujourd'hui encore d'agir sur des âmes fraternelles. L'individualité humaine ne meurt pas complètement: « la mort est un phénomène chimique, elle dissocie les forces mais ne les détruit pas [3]. » Grâce au « sens interne [4] », à l'intuition, que les profanes appellent « imagination exaltée [5] », nous

[1] Er findet sich allein auf Erden,
Die Menschen sind nicht sein Geschlecht.

[2] Und der Mensch versuche die Götter nicht,
Und begehre nimmer und nimmer zu schauen,
Was sie gnädig bedecken mit Nacht und Grauen. (Der Taucher.)
Cf.: Das verschleierte Bild zu Sais, Poesie des Lebens.

[3] Die Manen, Gœtz, p. 22.

[4] « Der innere Sinn », Gœtz, p. 23.

[5] « Man nennt in der Sprache der Welt diese Entwicklung des innern Sinns überspannte Einbildung. » (D. Manen, Gœtz, p. 23.)

pénétrons au monde des esprits, nous entrons en contact vivant avec toutes les réalités invisibles. Cultiver en soi l'*innerer Sinn*, c'est-à-dire écouter la voix de l'intuition, suivre les impulsions sûres qui nous viennent des abîmes du subconscient, croire à la révélation intérieure et directe du divin, c'est être sur la voie parfaite qui conduit à la félicité. De l'intuition souveraine naquirent toutes les religions, toutes les apocalypses; c'est elle qui nous révèle les mystères de l'avenir comme ceux du passé; « la prophétie est l'intuition de l'avenir[1] ». Seulement cet art prophétique est, par essence, incommunicable; il est révélation, illumination soudaine, subite prise de conscience des liens qui nous unissent à l'univers immatériel.

Au moins peut-on essayer de décrire ce que sont de telles révélations. L'esprit apocalyptique souffle encore sur les inspirés; Caroline de Günderode, elle aussi, a des rêves et des visions. Pour entrer dans l'extase où se dévoilent d'ineffables réalités, il faut le médium du rêve romantique, voisin d'un état hypnotique. Le *Fragment apocalyptique* décrit une de ces visions dans laquelle le sujet s'affranchit des chaînes de l'individualité, s'abîme dans le grand Tout et trouve dans la conscience du perpétuel écoulement de toutes choses une suprême volupté. « Délivré des bornes étroites de mon être, je n'étais plus une gouttelette isolée, j'étais rendu à toutes choses et toutes choses m'appartenaient, je pensais et sentais à la fois, je flottais dans la mer, je brillais dans le soleil, je gravitais avec les astres; je me sentais vivre en tout et je jouissais de sentir vivre tout en moi[2]. » La vérité est que toutes choses sont identiques en leur fond, que le corps et l'âme, le temps et l'éternité, le visible et l'invisible sont de fallacieuses apparences, voiles

[1] Gœtz, p. 23

[2] Ein apokalyptisches Fragment, Gœtz, p. 27.

chatoyants et divers dont se revêt la Vie multiple, ondoyante, mais une au fond et immuable.

Pour exprimer cette vérité centrale de sa philosophie, Caroline de Günderode a recours à différentes affabulations : ainsi le dialogue d'*Immortalità* est une sorte de *Märchen* allégorique, probablement inspiré de Gœthe et de Novalis, sur ce thème. Ici, c'est un acte héroïque qui force l'immortalité à revenir vivre dans le monde visible, à réconcilier le fini et l'infini, la mort et la vie. Pour que se fonde le royaume nouveau qu'ont prédit les oracles, il faut qu'un jeune héros, porté par l'amour et la foi, se sacrifie, renonce à la lumière du jour et pénètre au fond de l'Erèbe où est prisonnière la déesse Immortalité. Alors succède au règne de la nuit, de l'incrédulité, de la barbarie, un âge nouveau, âge romantique, âge de foi et d'amour[1], où se fait l'unification des mondes naguère hostiles. Plus de sombres rochers, plus de murailles qui séparent le monde des vivants de celui des Ombres ! Désormais l'immortalité habitera parmi nous, et l'âge d'or qui va naître sera semblable à cet âge d'or primitif « où le ciel sur la terre marchait et respirait dans un peuple de dieux ». Rien n'empêchera plus les pensées d'amour, les rêves nostalgiques des poètes de voyager de la terre des mortels à l'empire souterrain. « Heureux suis-je, s'écrie Erodion, d'avoir gardé fidèlement, comme le feu de Vesta, le pressentiment sacré de mon cœur ! Heureux d'avoir eu le courage de mourir à la vie mortelle, de vivre de la vie immortelle, de sacrifier le visible à l'invisible ![2] »

Comment et quand viendra cet âge meilleur? Grossière erreur que d'en attendre l'avènement matériel ! C'est un état d'âme, un état intérieur où chacun peut parvenir.

[1] « Glaubige Liebe », c'est presque la formule de Novalis : « Glauben und Liebe. »

[2] Immortalità, Gœtz, p. 26.

Tel est le sens de la pièce intitulée : *Des Wanderers Niederfahrt*. La descente aux Enfers est ici, symboliquement, la descente de l'esprit investigateur au fond de lui-même et jusqu'au gouffre du subconscient. Las de l'éclat trompeur du jour, le voyageur s'enfonce dans les régions souterraines où dorment les éléments encore inorganiques, où s'enlacent l'Orient et l'Occident, où se marient la glace et le feu. Plus bas encore, il pénètre au séjour de la paix et de l'éternel silence, de la nuit infinie. Verra-t-il luire alors cette vérité qu'il espère ? Saura-t-il le secret de la naissance des mondes ? Verra-t-il la nature en travail ? Les Esprits de la Terre sont là pour l'instruire de son erreur. Ne rentre pas qui veut dans le sein de la Mère universelle. L'individu, une fois émergé à la vie consciente, une fois détaché du Tout, ne peut s'y absorber de nouveau, n'en peut comprendre les mouvements mystérieux. Mais qu'il regarde en lui-même, il y verra poindre les aurores rêvées, il y verra germer la vie ; l'âme humaine est le seul et véritable microcosme ; se connaître, c'est déjà connaître la loi de l'immense univers :

Doch schau' hinab, in deiner Seele Gründen,
Was du hier suchest, wirst du dorten finden,
Des Weltalls seh'nder Spiegel bist du nur.
Auch dort sind Mitternächte, die einst tagen,
Auch dort sind Kräfte, die vom Schlaf erwachen,
Auch dort ist eine Werkstatt der Natur[1].

C'est ainsi que l'esprit parvient, soit par le rêve et l'extase, soit par l'initiation magique, soit par le jeu de l'imagination ou l'exercice de son pouvoir d'analyse, à élargir à l'infini sa sphère d'action, à communier avec l'univers spirituel. Mais il est une initiation plus simple et plus directe, plus souveraine aussi, et nous nous

[1] Des Wanderers Niederfahrt, Gœtz, p. 12.

étonnerions de ne pas la rencontrer chez un poète romantique : c'est l'amour. En un gracieux apologue[1] Caroline de Günderode nous dit comment la gloire militaire et la science d'un passé mort sont impuissants à remplir le vide d'un cœur : un Français, venu en Égypte à la suite de Bonaparte, promène de ruine en ruine sa nostalgie inquiète. L'amour seul, que lui révèle l'apparition aimable d'une jeune Italienne, donnera à l'exilé la paix de l'âme et le sûr bonheur. Bien plus, par l'amour il entrera en communion avec le monde des esprits, avec ces ombres héroïques qu'il désespérait d'évoquer :

> Liebe muss zu Heldenschaften führen,
> Muss uns reden aus der Geisterwelt[2].

C'est bien là la croyance fondamentale du poète. Seulement elle entend l'amour au sens romantique, elle le compare[3] au printemps vainqueur qui partout éveille la vie, mais qui passe. Elle le veut absolument libre, insoucieux des chaînes, capricieux même. La seule fidélité à garder, c'est la fidélité à soi-même, mais l'amour n'a rien à voir avec le devoir. L'éternelle mobilité est d'ailleurs la loi universelle; s'abandonner au ruissellement infini des êtres et des choses est la seule volupté possible et permise :

> Sieh' alles Leben ! Es ist kein Bestehen,
> Es ist ein ew'ges Wandern, Kommen, Gehen,
> Lebend'ger Wandel ! buntes, reges Streben !
> O Strom, in dich ergiesst sich all' mein Leben !
> Dir stürz' ich zu ! vergesse Land und Pcrt[4] !

Il est tels vers de cette pièce qui sonnent comme une défense personnelle, et c'en est une aussi : Caroline

[1] Der Franke in Ægypten, Gœtz, p. 15-16.
[2] Der Franke in Ægypten, Gœtz, p. 16.
[3] Wandel und Treue, Gœtz, p. 13-14.
[4] Wandel und Treue, Gœtz, p. 14.

passait pour coquette, pour changeante à tout le moins. Et, sans doute, les fluctuations de sa vie sentimentale sont là pour témoigner contre elle. Par inexpérience de jeunesse d'abord, par une sorte d'impatience ensuite, de soif inassouvie d'aimer, elle a cru de bonne foi éprouver pour Savigny, pour Clément Brentano, pour Böhm peut-être[1], pour Creuzer enfin, un véritable amour. Elle a cherché longtemps, avec angoisse, l'âme vraiment fraternelle dont l'élan répondrait au sien. Dans cette quête passionnée, elle s'est trompée plusieurs fois et en divers sens; et elle a souffert, chaque fois, de la désillusion. Du moins pouvait-elle se rendre ce témoignage qu'elle était restée en toute occasion fidèle à elle-même et à son idéal[2]. Et sa dernière, sa seule grande passion pour l'homme qu'elle aima jusqu'à en mourir suffit à la laver du reproche d'inconstance.

A côté des poésies et des fragments philosophiques. les *Gedichte und Phantasien* contiennent encore de courts récits en prose: *Timur*, *Musa*, *Mora*, *Die Erscheinung*, où dominent, selon deux modes du temps, la couleur orientale et la couleur ossianesque.

L'Orient a été à la mode en Allemagne bien avant l'école orientaliste proprement dite, Rückert ou Bodenstedt. On pourrait presque dire que depuis les Croisades l'intérêt ne s'est jamais éteint, dans les esprits occidentaux, pour ces pays auxquels l'éloignement prêtait un charme de fantasmagorie et de légende. Sans re-

[1] On ne sait rien des relations qui ont pu exister entre Caroline de Günderode et Böhm, sauf les allusions vagues qu'y fait Creuzer. (Rohde, p 32, 53.) Rohde suppose non sans vraisemblance que c'est de Böhm qu'il est question dans la lettre du 10 juillet 1799 (Schwartz, p. 173), où Caroline, éprise de Savigny, parle d'une passion plus ancienne dont elle se croyait guérie.

[2] Ich liebe Menschen nicht und nicht die Dinge,
Ihr Schönes nur, und bin mir so getreu,
Ja Untreu' an mir selbst wär' andre Treue,
Bereitete mir Unmut, Zwist und Reue.
(Wandel und Treue, Gœtz, p. 14.)

monter aussi haut, on sait le goût qu'eurent nos conteurs français du XVIIIe siècle, tant lus et tant imités en Allemagne, pour un Orient de fantaisie. Wieland est directement leur élève. Mais Herder et Lessing lui-même, dans le *Nathan*, n'ont pas hésité à marquer leur prédilection pour les choses d'Orient. La jeune école romantique ne s'est pas émancipée de ce goût, bien au contraire. Les frères Schlegel d'une part, et plus tard le groupe des savants de Heidelberg (Creuzer, Gœrres) ont donné l'impulsion à l'étude scientifique de l'Orient. Et les poètes aussi, Hölderlin, Heinse, le jeune Tieck, Novalis, ont aimé à faire mouvoir les héros de leur choix dans des décors orientaux.

Caroline de Günderode, lectrice fervente de Herder, est très éprise, elle aussi, d'exotisme. Bettina raconte sous une forme humoristique à quels rêves de voyages lointains et aventureux elles s'abandonnaient ensemble parfois : «Souviens-toi de ces aventures que nous avons vécues ensemble cet hiver ; nous n'avons pas eu une minute de tristesse de tout l'hiver. La nostalgie que tu as de pénétrer au cœur de l'Asie nous conduisait toujours parmi les bêtes fauves. Tigres, éléphants et lions nous ont joué plus d'un tour. Quel brûlant soleil nous avons supporté au milieu des frimas ! C'est plus tard seulement que je me suis aperçue combien nous nous étions absorbées dans cette vie, tandis que tout le monde passait l'hiver à tousser, car c'est un des plus froids que nous ayons eus. Te rappelles-tu ? je suis allée te voir au jour de l'an, les roues des carosses de gala grinçaient sur la glace, les cochers poudrés étaient rouges de froid, — j'entrai dans ta chambre et je dis : Dieu ! quelle chaleur dans cette Asie, c'est intenable, et là, à la porte, à Francfort, les cochers ont des glaçons à leur moustache. Comme nous avons ri ! — et nous avons bu, sous les canelliers, une tasse de chocolat qui avait cuit sur

ton petit poêle, à un feu de santal odorant. Puis une salamandre est entrée dans le feu et s'est irisée de mille couleurs, et elle a renversé la chocolatière, et nous avons trait l'éléphante blanche qui allaitait son petit près de nous, et nous avons fait du beurre d'éléphant; je ne voulais jamais faire que du beurre de lion, mais tu ne l'as pas permis, car tu étais très prudente et tu pensais que ce serait trop dangereux, que la lionne pourrait se fâcher, une fois qu'on voudrait la traire. Et nos aventures sur le Gange et l'Indus, les beaux adolescents que nous rencontrions! Nous nous cachions pour les voir passer, et se laver dans l'eau sacrée, et faire leurs prières. Tu m'as dit alors: Ce doivent être les serviteurs du sanctuaire, cherchons le temple qui doit être aux environs. Une allée de hautes tulipes y conduisait, c'est moi qui l'ai découverte; nous avons passé des heures à admirer ces fleurs; il y avait là des orangers, des vignes et des melons, et tout poussait à foison autour des colonnes du temple vers lequel nous vîmes se diriger des peuples étranges. Tu as alors déclamé un hymne qu'ils avaient chanté au lever du soleil: « Solitudes de l'éther! » ainsi commençait ton hymne, et j'ai composé une mélodie que tu me faisais jouer sur la cithare, — et tu m'écoutais en silence, tout comme si ç'avait été la musique sacrée des Hindous. Le soir au clair de lune, c'était notre heure favorite: nous divaguions, nous nous prenions par la main pour escalader les montagnes et nous nous reposions sous les dattiers. Tu dressais le plan du voyage, parce que tu connaissais le pays; et puis nous avons gravi une montagne qui s'appelle le Bogdo, et de là, disais-tu, on pouvait voir toutes les chaînes de montagnes. J'ai couru en avant pour arriver la première, et je t'ai crié que je voyais la mer de Corail, toute rouge, et la porte de la Mort. Mais je m'étais trompée, et tu me démontras qu'on

ne pouvait pas la voir de là, puisqu'elle est aux confins de l'Afrique et que le Bogdo est au centre de la Haute-Asie[1].»

L'orientalisme sage de Caroline de Günderode n'a rien de cette délicieuse et puérile fantaisie. *Mouça* et l'*Apparition* sont des nouvelles très courtes, très sèches, presque des canevas de drames comme ceux qu'elle aimera à écrire plus tard et dont elle placera la scène de préférence en Orient ou en Extrême-Orient: *Udohla*, *Magie et Fatalité*, *Mahomet.*

Mouça raconte le triomphe du troisième fils de Bajazet, Mouça, sur ses ennemis qui l'ont détrôné et jeté en prison. Une révolution de palais le remet sur le trône, mais son meilleur ami, Cara-Boga, périt dans l'émeute, assassiné par un grand-vizir jaloux. Mouça n'accepte le sceptre qu'on lui tend que s'il lui est permis de venger d'abord son ami, en punissant le meurtrier. Le peuple résiste, car tous sont attachés au vizir: Mouça s'offre alors aux sabres des janissaires, il veut périr comme son ami; « dieser Tod ist mein Leben wert », s'écrie-t-il. Mais l'éloquence et la royale beauté du jeune homme touchent enfin les cœurs; l'assassin est mis à mort et Mouça reprend possession du trône de ses pères.

L'Apparition (*die Erscheinung*) dit encore, comme *Mouça*, à quel prix de sang et de meurtre s'achète toute grandeur humaine. L'armée perse victorieuse qui regagne Ispahan campe pour une nuit au bord du détroit d'Ormus. Mais parmi les parfums et les chants, le jeune roi reste pensif et mélancolique: le nom qu'a prononcé par hasard une chanteuse, a réveillé en lui un doute rongeur. Astor, qu'il crut longtemps son ami, et qu'il a fait mettre à mort, était-il vraiment coupable? Rien n'a prouvé, depuis, sa trahison. L'ombre d'Astor, évoquée, monte sanglante

[1] D. Günd. I, 306—308. Cf. d'autres voyages imaginaires: Gœthes Briefw. m. e. Kinde, I, 63.

de la mer, pour protester une dernière fois de son innocence, pour absoudre le roi qui condamna par erreur. Mais une telle erreur est de celles avec lesquelles on ne peut plus vivre : le roi se précipite pour étreindre le spectre pâlissant, « et les flots l'engloutissent, à la fleur de sa jeunesse, dans tout l'éclat de sa gloire[1] ».

Mora et *Timur* nous transportent dans un paysage nébuleux et septentrional où nous reconnaissons immédiatement le ressouvenir d'Ossian. Sans doute, il est un peu tard, au début du XIX[e] siècle, pour trouver encore de l'ossianisme en Allemagne, mais celui-ci est tout à fait authentique ; il est comme introduit par la traduction, libre et abrégée, bien qu'elle compte encore 156 vers, d'un des poèmes les plus célèbres d'Ossian, *Darthula*[2], dont le jeune Gœthe aussi s'était essayé jadis à traduire des fragments[3].

Mora reste extrêmement près de son modèle. C'est encore, en quelque mesure, le drame de l'erreur, du meurtre involontaire, mais une pensée de tendresse tragique transfigure la mort et la rend désirable. Tout le morceau, forme et fond, est imité d'Ossian : les noms seuls des héros, Carmor, Thormod, Carul, Frothal, Mora[4], suffiraient à nous en convaincre. La forme dialoguée du poème, les chants alternés des bardes, sont renouvelés des poèmes de Macpherson. Mais l'aventure elle-même, la mort d'une jeune femme qui a revêtu « l'acier des héros » pour suivre ou défendre celui qu'elle aime, et qui meurt à sa place, se trouve dans Ossian presque à chaque page : ainsi meurent Camola, Darthula, Colmal,

[1] Gœtz, p. 30.
[2] Darthula nach Ossian, Gœtz, p. 16—18.
[3] D. j. Gœthe, I, 286.
[4] On trouve dans Ossian les noms de Thormod (*Oïna Morul*), Carul (*Colna-Dona*) et Carmor (*Chants de Selma*). Mora est le nom d'une montagne (*La guerre de Temora*, chant II).

Cathlin, Salmalla, Sulmina[1]. Le pastiche est, au surplus, adroit : rien ne manque au décor familier d'Ossian, ni les nuages, ni les buées du soir sur les forêts, ni le clair de lune « aux boucles luisantes », ni l'éclair et la pluie, ni le cri de la chouette et le murmure des cascades, ni l'étoile du soir. La langue foisonne d'épithètes ossianesques : les oiseaux sont les « bardes mélodieux de la nature », le printemps « le gracieux, harmonieux fils du ciel », les rêves « gracieux enfants de nos pensées », l'écho « fils des rocs », Frothal « roi des javelots », les bardes « fils des chants », etc. Les louanges du printemps et de l'orage, telles que les chantent alternativement les bardes, la lamentation finale sur la mort de l'héroïne, sont du bon Ossian, auquel il ne manque qu'un peu d'originalité. La prose de Caroline a rarement une plus souple et plus gracieuse allure, une plus heureuse facilité rythmique ; c'est une prose de poète qu'on scanderait aisément en vers libres, tant elle obéit naturellement à des lois cachées de rythme et de mélodie :

> « Schön bist du, o Frühling ! / lieblich deine Tritte über die Fluren ! / Blumen entkeimen, / Quellen entsprudeln dir ! / Dir jauchzen die Vögel entgegen, / diese melodischen Barden der Natur, / und sie verstummen / wenn du enteilest, / du lieblicher, säuselnder Sohn des Himmels. » « Mora, Mora, / dich erweckt nicht der blumige Frühling, / nicht der Glanz des Morgens, / nicht der Purpur des Abends, / nicht der Ruf der Liebe. / Schön ist es, zu wandeln im Lichte des Lebens, / aber eng ist das Grab, / und finster, ewig der Schlummer. / Darum weinet um Mora, / denn sie kehret nicht wieder zum Lichte. » /

Timur, le plus développé de ces récits en prose, se meut également dans le paysage de noirs rochers et de

[1] Dans les poèmes suivants : *Camola, Darthula, Calthon et Colmal, Cathlin de Clutha, la Guerre de Temora* (ch. IV), *Cathlava.*

mer orageuse cher à Ossian. Timur, fils d'un roi détrôné, vit séquestré dans un cachot souterrain. Mais, guidée par un songe et par une vieille prophétesse qui sait le secret de l'avenir, Thia, fille de l'usurpateur, s'éprend pour lui de compassion tendre et jure de le délivrer. A cet effet, elle demande à son père, Ermar, par qui Timur fut fait orphelin, la main du prisonnier; elle s'engage à faire de lui un allié et un ami, sinon elle le poignardera dans un baiser. Libéré sur cette assurance, Timur est conduit sur la falaise et mis en présence d'Ermar : mais, avant qu'une seule parole ait été prononcée, le jeune homme, qui croit entendre le sang paternel crier vengeance, se jette sur Ermar et le précipite dans la mer. Le peuple, délivré d'un tyran détesté, proclame Timur roi, mais Thia, fidèle avant tout à la piété filiale et à la parole donnée, s'éloigne de lui pour toujours. Il se consume alors dans une langueur inassouvie, puis se jette, pour oublier, dans l'action violente. Il gagne des batailles et conquiert des territoires, il épuise la coupe des jouissances et des plaisirs. Mais c'est en vain. Une nuit d'insomnie, il se sent enlacé soudain de deux bras passionnés, couvert de baisers brûlants. Quatre fois la mystérieuse visite se renouvelle. A la quatrième fois, le roi jure de ne pas laisser partir l'inconnue qu'elle ne se soit révélée à lui. Mais elle lui fixe simplement un rendez-vous pour le soir : un cheval noir l'attendra, des enfants le conduiront au lieu où tout sera découvert. Timur se rend sans soupçons au lieu indiqué. Conduit dans un palais mystérieux, il assiste à une sorte de féerie voluptueuse dont il semble qu'il soit le héros. Mais aucune des danseuses qui lui adressent de provocantes œillades ne lui rappelle sa nocturne visiteuse. Enfin il découvre, adossée à une colonne, une silhouette drapée de noir qui lui fait battre le cœur. Elle fait un signe, il la suit; elle le conduit, par un sentier inconnu, sur la falaise, au lieu même d'où jadis

il précipita Ermar, et là elle se dévoile enfin : c'est Thia, mais pâle et sévère. « Mânes de mon père, s'écrie-t-elle, que cette offrande vous apaise ! » Elle étreint alors Timur et se jette avec lui dans l'abîme où leur sang se mêle à l'écume de la mer.

L'imagination romantique de Caroline de Günderode se plaît à de pareils enchevêtrements d'horreurs : un homme qui épouse la fille du meurtrier de son père, mais poignarde auparavant son beau-père, par acquit de conscience ; puis la fille qui, vengeresse à son tour, immole le justicier, mais meurt avec lui qu'elle aime toujours. De pareilles fantaisies ne méritent guère qu'on s'y arrête ; elles servent cependant à marquer une tendance, à caractériser un tempérament. Caroline de Günderode aimera jusqu'au bout ces passions courageuses et sauvages, qui ne craignent pas de s'assouvir, ne fût-ce qu'un instant, quitte à assumer ensuite les conséquences entières de leur acte. La ballade de *Don Juan*[1] dit, au fond, la même chose sous une autre forme : il est criminel d'aimer une reine et d'en être aimé. On en meurt nécessairement. Mais cette mort vaut, à elle seule, toute la vie : « Dieser Tod ist mein Leben wert », comme disait Mouça.

Pour caractériser brièvement dans l'ensemble ce petit recueil, nous dirons qu'il procède en droite ligne du premier romantisme, et que deux influences, celles de Novalis et de Schleiermacher, y sont prépondérantes.

C'est de Novalis que Caroline tient son mysticisme particulier, sa nostalgie de la Nuit dont elle oppose si volontiers les révélations toutes puissantes aux pauvres lueurs du jour conscient. C'est Novalis encore qui lui inspire cette tendresse pour les morts dont la vie semble mêlée constamment à la trame même de sa vie : Caroline

[1] Don Juan, Gœtz, p. 7—9.

a copié pour les conserver[1] certains passages des œuvres de Novalis, entre autres ce distique[2]:

Ist es nicht klug für die Nacht ein geselliges Lager zu suchen?
Darum ist klüglich gesinnt, der auch Entschlummerte liebt.

Cette même idée, chère à Novalis, d'une union passionnée qui durerait après la mort, si bien que le mort, par une sorte de vampirisme, attirerait à lui l'être aimé que retient encore la vie[3], nous la retrouvons intacte chez Caroline de Günderode :

Darum fragt nicht, Gespielen, was ich so bebe,
Warum das rosigte Rot löscht ein ertötendes Blass ?
Teil' ich mein Leben doch mit unterirdischen Schatten,
Meiner Jugend Kraft schlürfen sie gierig mir aus[4].

Elle a surtout appris de Novalis et de tout le romantisme à désirer cet affranchissement prodigieux qui nous placerait d'emblée par delà les limites du temps et de l'espace, dans cette région de rêve et d'extase où toutes choses s'aplanissent et se confondent. Elle rêve d'un temps où l'immortalité commencera dès cette terre, où toute distinction sera finalement abolie entre le jour

[1] Documents manuscrits conservés par M. Geiger.

[2] Novalis, Werke, éd. Meissner, III, 303—304. Les quelques lignes de prose qui précèdent le distique sont également copiées de la main de Caroline.

[3] Cf. Novalis: «Eine Verbindung, die auch für den Tod geschlossen ist, ist eine Hochzeit, die uns eine Genossin für die Nacht giebt. Im Tode ist die Liebe am süssesten; für den Liebenden ist der Tod eine Brautnacht, ein Geheimnis süsser Mysterien.
«Ist es nicht klug, für die Nacht . . . . . etc.»
(Meissner, III, 303—304.)

«Sie (die Nacht) sendet mir dich, zarte Geliebte, liebliche Sonne der Nacht... *Zehre mit Geisterglut* meinen Leib, dass ich luftig mit dir inniger mich vermische, und dann ewig die Brautnacht währt.»
(Hymnen an die Nacht, Meissner I, 85.)
« *O sauge, Geliebter,*
Gewaltig mich an..» etc. (Hymnen a. d. N. Meissner I, 92.)
Cf. divers passages du Journal de Novalis.

[4] Die Bande der Liebe.

et la nuit, le bien et le mal, la mort et la vie. Comme Novalis, elle allie le mépris de la raison et de la vie consciente à l'exaltation romantique du sentiment obscur et puissant, de tout ce qui est inconscience, impulsion, « révélation ».

A côté de cette analogie fondamentale, bien des ressemblances de détail se révèlent à l'analyse. Deux pièces surtout, *Des Wanderers Niederfahrt* et *Immortalità* sont, à l'égard de Novalis, dans un rapport d'étroite dépendance.

En effet, si nous interprétons comme l'a fait M. Spenlé[1] les Hymnes à la Nuit, nous reconnaîtrons que *Des Wanderers Niederfahrt* décrit une descente analogue aux abîmes de l'inconscient. « Tu viens chercher le Jour dans l'empire des Nuits? » demandent au voyageur les Esprits de la Terre. Et le voyageur de répondre pour décrire en termes mystiques cette lumière supraterrestre qu'il appelle de ses vœux[2] : ce n'est pas la lueur fugitive du jour qu'il désire, c'est le rayonnement de l'essence éternelle (*jenes Ursein*) telle qu'elle resplendit aux sources mêmes de la vie. Ainsi, pour Novalis, la Nuit est le symbole de la réalité profonde des choses, elle est le sein maternel, qui porte en lui le monde limité et borné des apparences. Elle est l'unité première des êtres, d'où tout surgit, où tout s'absorbe finalement. Le poète est naturellement nostalgique de la Nuit, mais il sait sa nostalgie vaine tant que luira pour lui le soleil des vivants. Plus tard seulement se réalisera la fusion de tous les contraires, l'identification parfaite de toutes les réalités opposées. Le miracle qui devait s'accomplir

[1] Spenlé: Novalis Étude sur l'individualisme romantique. Paris 1903.

[2] Nicht jenes Licht, das auf der Erde gastet
Und trügerisch dem Forscher nur entflieht,
Nein, jenes Ursein, das hier unten rastet
Und rein nur in der Lebensquelle glüht. (Des Wand. Ndft.)

au terme du roman magique d'*Heinrich von Ofterdingen*, ces « épousailles des saisons » qui symbolisent le mystère de l'universelle pacification, Caroline de Günderode nous le montre réalisé déjà au tréfond du moi subliminal. La jeune reine du roman de Novalis s'écriait[1] :

« Wären die Zeiten nicht so ungesellig, verbände
Zukunft mit Gegenwart und mit Vergangenheit sich,
Schlösse Frühling an Herbst sich und Sommer an Winter,
Wäre zu spielendem Ernst Jugend mit Alter gepaart,
Dann, mein süsser Gemahl, versiegte die Quelle der Schmerzen,
Aller Empfindungen Wunsch wäre dem Herzen gewährt ».

Or c'est exactement le prodige auquel assiste le voyageur[2] :

« In Wasserfluten hör' ich Feuer zischen,
Seh' wie sich brausend Elemente mischen
Wie was die Ordnung trennet, sich vereint,
Ich seh' wie Ost und West sich hier umfangen,
Der laue Süd spielt um Boreas Wangen,
Das feindliche umarmet seinen Feind
Und reisst ihn fort in seinen starken Armen :
Das Kalte muss in Feuersglut erwarmen ».

Toutefois le voyageur connaît encore une région plus apaisée, plus souterraine, où les éléments même font silence, où pâlissent les couleurs de la vie, où trône la paix, l'absolu nirvanâ[3] :

« Tiefer führen noch die Pfade
Mich hinab zu dem Gestade,
Wo die Ruhe wohnt,
Wo des Lebens Farben bleichen,
Wo die Elemente schweigen
Und der Friede thront. »

[1] Die Vermählung der Jahreszeiten (Novalis W. Meissner, II, 254).
[2] Des Wanderers Niederfahrt.
[3] Des Wanderers Niederfahrt.

Immortalità, c'est encore l'allégorie du romantisme. Comme Heinrich en quête de la fleur bleue, comme Hyacinthe à la recherche de la « Vierge éternelle », Erodion, que son extraction divine rend étranger à la terre, poursuit en vain un fuyant idéal[1]. Mais pour avoir eu le courage de rejeter loin de lui le monde des apparences — de mourir — il verra se lever l'aurore immortelle qu'il souhaite. Alors renaîtront des temps semblables à cet âge d'or où les dieux fraternels se mêlaient aux hommes. La plainte éloquente de Schiller (*Die Götter Griechenlands*), celle de Novalis aussi (*Hymnen an die Nacht*, V) n'aura plus lieu de retentir, car les temps divins qui vont naître surpasseront en gloire ceux du passé[2].

Il est tout naturel, si l'influence a été si profonde et

[1] «Ich bin Eros Sohn und seiner Mutter Aphrodite, diese doppelte Vereinigung, der Liebe und Schönheit, hatte schon in mein Dasein die Idee eines Genusses gelegt, den ich nirgends finden konnte und den ich doch überall ahnete und suchte. Lange war ich ein Fremdling auf Erden...»

[2] L'analogie entre la pièce de Schiller et la 5e hymne à la Nuit a déjà été relevée par M. Spenlé (Études sur Schiller, Paris 1906). C'est de Novalis surtout que s'inspire Caroline :

« O Zukunft, wirst du der Vergangenheit gleichen! *jener seligen, fernen Vergangenheit, wo ich mit Göttern in ewiger Klarheit wohnte.* Ich lächelte sie alle an, und mein Lächeln verklärte sich auf ihrer Stirne in einem Glanz den ihnen kein Nektar geben konnte. Hebe dankte mir ihre Jugend, Aphrodite ihre immer blühenden Reize, *aber ein finsteres Zeitalter kam, von ihren Thronen wurden die seligen Götter gestossen, ich wurde von ihnen getrennt, ihr Leben war dahin, sie gingen zurück in die Lebenselemente,* aus denen sie entsprungen waren ehe mein Hauch ihnen Dauer verliehen hatte; Jupiter ging zurück in die Kräfte des Himmels, Eros in die Herzen der Menschen, Minerva in die Gedanken der Weisen, die Musen in die Gesänge der Dichter; und ich Unseligste von allen! ich wand den Helden und Dichtern keine unverwelklichen Lorbeeren mehr, *verbannt in dies Reich der Nacht! dies Land der Schatten! dies düstere Jenseits!* muss ich nur der Zukunft entgegen leben». (Immortalità, Gœtz, p. 24.)

Cf. Novalis : « Ins tiefre Heiligtum, in des Gemüts höhern Raum, zog mit ihren Mächten die Seele der Welt, zu walten dort bis zum Anbruch der tagenden Weltherrlichkeit. *Nicht mehr war das Licht der Götter Aufenthalt und himmlisches Zeichen; den Schleier der Nacht warfen sie über sich. Die Nacht ward der Offenbarung mächtiger Schoss, in ihn kehrten die Götter zurück*, schlummerten ein, um in neuen herrlichern Gestalten auszugehen über die veränderte Welt. » (Hymnen an die Nacht, V. Meissner, I, p. 95.)

si durable (car il en subsiste des traces jusque dans les dernières pièces de *Mélété*) que le *Nachlass* contienne deux sonnets enthousiastes adressés à Novalis[1] : « Novalis », est-il dit dans le second sonnet, « à tes regards sacrés de voyant, les espaces de l'univers sont ouverts; la vérité banale, en se révélant à toi, se sanctifie, tu la contemples en une extase prophétique. Tu vois les germes des choses à venir, et vers les éternels destins de l'univers, qui aiment à se dérober aux yeux des humains, tu es guidé par l'intuition puissante de tes rêves. Tu vois le triomphe du bien, du vrai, du beau, tu vois le temps s'anéantir dans l'éternité et Eros en paix s'unir à l'univers. C'est ainsi que l'âme universelle s'est abandonnée pleine d'amour et révélée à Novalis dans ses poèmes où, tel Narcisse, elle se mire amoureusement. »

L'influence de Schleiermacher, moins apparente peut-être parce qu'il ne s'agit plus d'un poète, a été presque aussi profonde que celle de Novalis. Le *Nachlass* contient à côté d'extraits de Novalis et des deux Schlegel, des extraits de Schleiermacher, l'analyse détaillée du second Discours sur la Religion. « N'eût-il écrit que cette parole unique, disait Caroline à Bettina[2], que l'homme doit

[1] Novalis, deinen heil'gen Seherblicken
Sind aufgeschlossen aller Welten Räume,
Dir offenbart sich weihend das Gemeine,
Du schaust es in prophetischem Entzücken.

Du siehst der Dinge zukunftsvolle Keime
Und zu des Weltalls ewigen Geschicken,
Die gern dem Aug' der Menschen sich entrücken,
Wirst du geführt durch ahndungsvolle Träume.

Du siehst das Recht, das Wahre, Schöne siegen.
Die Zeit sich selbst im Ewigen vernichten
Und Eros ruhend sich dem Weltall fügen:

So hat der Weltgeist liebend sich vertrauet
Und offenbaret in Novalis' Dichten
Und wie Narziss in sich verliebt geschauet.
(Geiger, Dichter und Frauen, II, 185).

[2] D. Günd., I, 278.

amener à la lumière du jour tout ce qui vit au plus profond de son âme, afin d'apprendre à se connaître, — Schleiermacher serait déjà éternellement divin et le premier parmi les grands esprits. »

Ce goût de l'analyse de soi, cette religion de l'individualité profonde en nous et dans les autres est en effet une des idées essentielles qu'emprunte Caroline à Schleiermacher. Et, comme lui, elle pense qu'une telle connaissance de soi amène nécessairement à découvrir les lois de l'univers même : l'homme devient le « miroir » de l'univers, mais un miroir doué de clairvoyance, un œil conscient, « Des Weltalls *seh'nder Spiegel* bist du nur », disent au voyageur les Esprits de la Terre[1]. Ainsi, pour Schleiermacher, l'âme du plus grand des philosophes, de Spinoza, était « le plus aimable miroir » de la Création[2].

Cette contemplation du moi intérieur est bien loin d'être une simple attitude intellectuelle ; c'est une extase où tombent brusquement toutes les barrières qu'a élevées la sophistique humaine entre le fini et l'infini, le temporaire et l'éternel : « C'est elle, cette haute contemplation de soi, et elle seule, qui me met en état de satisfaire à cette exigence sublime, qui veut que l'homme ne vive pas seulement en mortel dans le temps, mais immortellement dans l'éternité, que sa vie soit non seulement terrestre, mais divine..... c'est ainsi qu'à chaque instant l'homme peut vivre au-dessus du temps, dans un monde supérieur[3]. » Vivre ainsi est pour Schleiermacher l'essence même de la religion : « Souvenez-vous, écrit-il, que la religion tend tout entière à *élargir les contours strictement délimités de notre personnalité*

[1] Des Wanderers Niederfahrt.

[2] « In heiliger Unschuld und tiefer Demut spiegelte er sich in der ewigen Welt und sah zu, wie auch er *ihr liebenswürdigster Spiegel* war. » (Reden üb. d. Religion. Ed. Schwartz, Leipzig 1880, p. 38.)

[3] Monologen, éd. Reklam, p. 15.

jusqu'à ce qu'ils se perdent peu à peu à l'infini, si bien qu'en prenant conscience de l'Univers nous nous identifions autant que possible à lui[1]. » En un langage moins sobre et plus imagé, Caroline de Günderode décrit dans le *Fragment apocalyptique*, une « expérience religieuse », comme on dirait aujourd'hui, très analogue : « Il ne me semblait plus que je fusse moi-même et pourtant j'étais moi-même plus qu'auparavant, *je ne pouvais retrouver mes limites*, ma conscience débordait au delà, elle les dépassait, elle était autre, et pourtant c'était moi que je retrouvais en elle. *J'étais délivrée des bornes étroites de mon être*, je n'étais plus une gouttelette isolée, j'étais rendue à toutes choses et toutes choses m'appartenaient... je me sentais vivre dans le Tout et tout vivait en moi[2]. »

De ce mysticisme panthéiste découle cette idée chère à notre poète d'une éternité non plus quantitative, mais qualitative, d'une immortalité réalisable à chaque instant de la vie présente et en chaque âme individuelle, dès qu'elle se sent en communion avec l'infini. La vie n'est plus alors qu'une succession d'« instants éternels » où l'on goûte la liberté suprême d'être affranchi de toutes les contingences.

« Il n'y a ni deux, ni trois, ni mille êtres, il n'y a qu'un seul Être en qui tout vit ; il n'y a ni corps ni âme séparés, dont l'un appartiendrait au temps, l'autre à l'éternité, tout est un, s'appartient à soi-même, est à la fois temps et éternité, visible et invisible, immuable et passager, vivant à l'infini[3] ». Or c'est Schleiermacher le premier qui, renouant une tradition mystique ancienne, avait dit ce qu'est pour l'âme religieuse cette vie en Dieu, éternelle par essence, et infinie : « S'unir à l'in-

[1] Reden über die Religion, p. 91.
[2] Ein apokalyptisches Fragment, Gœtz, p. 27.
[3] Ein apokalyptisches Fragment, Gœtz, p. 27.

fini au sein du fini, être à chaque instant immortel, c'est là l'immortalité de la religion[1] ». Bien plus, le Märchen dialogué *Immortalità*, qui nous paraissait si directement inspiré de Novalis, est peut-être plus strictement encore l'illustration d'une pensée de Schleiermacher, telle qu'il l'exprime à la fin du premier monologue en termes très voisins de ceux de Caroline même. Il a suffi d'un peu d'imagination poétique pour voir ces abstractions s'animer et prendre vie, couleur et forme : « C'est ainsi, dit Schleiermacher, que les hommes ont inventé l'*immortalité*, qu'ils ont voulu chercher, par un excès de modestie, *après le temps, au lieu de la placer dans le temps et au-dessus du temps*, et leurs fables sont plus sages qu'eux-mêmes. L'acte intérieur n'est pour l'homme matériel que l'ombre de l'action extérieure, et *c'est dans le royaume des Ombres qu'ils ont relégué l'âme à tout jamais, croyant que là-bas une faible image de son activité passée entretient son obscure existence ;* mais *plus lumineuse que l'Olympe est celle que l'esprit borné a bannie dans les ténèbres souterraines*, et le royaume des Ombres sera pour moi dès à présent le prototype de toute réalité. *Ils voient la divinité au delà de ce monde fugitif*, et pour la contempler et la louer ils ont délivré l'homme, après la mort, des entraves du temps ; mais l'esprit plane déjà par delà le monde temporel et cette contemplation enferme en elle l'éternité, la céleste jouissance des concerts immortels[2] ».

Toutefois c'est dans l'*Histoire du Brahmane* publiée en 1805 par Sophie Laroche[3], que s'affirme avec le plus de netteté une religiosité toute proche de celle de Schleiermacher et certainement inspirée de lui. Peu importe que le mysticisme de Caroline de Günderode

[1] Reden über die Religion, p. 91.
[2] Monologen p. 17.
[3] *Herbsttage*, Offenbach, 1805.

préfère aux symboles chrétiens les symboles orientaux ; l'inspiration profonde reste la même. Sans revenir sur les détails d'affabulation qui nous ont paru faire de ce conte une allégorie sur la vie de Clément Brentano, il est nécessaire d'examiner plus à fond le sens vrai et la portée du récit. La préoccupation didactique de l'auteur a été de montrer comment se développe et s'épure une âme, par quel chemin elle arrive à la sagesse suprême, au bonheur, à la paix intérieure. Le héros, Almar, passera donc par une série de crises qui sont autant d'initiations successives et conduisent à la perfection.

Au premier degré, il vit d'une vie tout animale et égoïste : l'argent, le plaisir occupent toutes ses pensées. Mais la mort de son père, puis la ruine de son patron l'amènent à se poser une foule de questions nouvelles. Il s'aperçoit que son existence est vaine et inutile, qu'il a poursuivi des fantômes. « Le monde invisible, le *monde moral* se révéla à moi, je vis qu'il existe une communion des esprits, une sphère d'action et de réaction, une invisible harmonie, un but pour l'effort humain et un souverain bien. » Il prend conscience de la destinée supérieure de l'homme qui est d'abord d'être heureux, c'est-à-dire sage et vertueux, et puis de travailler au bonheur de cet univers avec lequel il se sent si profondément un. En bon leibnizien, il saura qu'il doit discipliner ses passions, dominer sa sensualité, acquérir la maîtrise entière de soi, et vouer ensuite à la grande fraternité humaine où il vit des forces pures et exercées.

L'initiation au monde moral peut-elle suffire ? Nul romantique ne l'accorderait. Qu'est-ce que cette orgueilleuse prétention de la raison qui veut tout régenter, tout réduire à sa mesure ? La nature se révolte, et c'est trop légitime, contre un ascétisme qui est une perpétuelle mutilation de l'être intérieur. L'homme vertueux, est-ce celui qui a détruit en lui, au nom d'une loi morale inflexible, toutes les belles efflorescences naturelles ?

C'est un barbare, il s'est ruiné l'âme par un vandalisme de fanatique. Au nom de quel idéal choisirait-il de sacrifier telle partie de lui-même pour en mieux développer une autre? Schleiermacher l'avait déjà dit en termes éloquents et que Caroline connaissait bien : « Tu ne dois pas vouloir ceci d'abord pour pouvoir ensuite vouloir cela. Honte à toi, libre esprit, si quelque chose en toi devait servir; rien ne doit être un moyen, tout est égal en valeur; c'est pourquoi, ce que tu deviens, deviens-le sans arrière-pensée. Quelle trompeuse folie, croire que tu dois vouloir ce que tu ne veux pas! Ne souffre pas que le monde t'ordonne ce qu'il faut faire pour lui et quand il faut le faire... ne fais rien que ce qui surgit en toi librement, par amour, par plaisir, du fond même de ton âme[1]. »

Ici se place une objection grave : la morale est nécessaire à la vie d'une société; l'individu émancipé qui aspire à la troisième vie, la *vie religieuse*, devra, par une sorte de suicide, se retrancher de la communauté des vivants, s'exiler. Sans doute, il y a bien à redire à une décision pareille. Que deviendrait le monde si chacun s'arrogeait ce droit aristocratique? La seule réponse est celle de l'individualisme absolu : « Tous ne pourront ni ne voudront faire ce que j'ai fait, et il ne serait pas bon que tous le fissent. » C'est sous la hutte du brahmane qui sera son initiateur suprême, c'est dans la solitude et dans l'étroite communion avec la nature qu'Almar parviendra à réaliser son rêve de vie intégrale. Pareil aux sages vieillards des contes de Tieck[2], le brahmane lui enseignera la leçon dernière qui seule procure la paix, celle de l'unité, de l'identité de tous les êtres. Dans la nature et dans l'homme vit un seul esprit, une force mystérieuse de vie, *Urleben*, *Weltgeist*.

[1] Monologen, p. 78.
[2] Almansur, Abdallah.

Toutes les religions ont été des essais d'entrer en contact brûlant avec cette réalité suprasensible et l'homme dont le « sens interne[1] » s'ouvre à la divinité est initié directement, sans le concours de la science ou de la raison.

Chaque individu apparaît alors comme absolument sacré, unique, autonome, intangible. « S'il devient ce que la nature lui prescrit de devenir, c'en est assez, et l'activité qu'il peut déployer au service d'autrui est chose secondaire. » Ainsi pensait aussi Schleiermacher : « Devenir toujours plus celui que je suis, telle est mon unique volonté[2] ».

« C'est ainsi, conclut Caroline, que l'homme connaît trois sortes d'existences : la vie animale, qui le rattache à la terre ; la vie humaine, qui le rattache à l'humanité ; la vie spirituelle, qui le rattache à l'infini, au divin ». L'idéal serait une harmonieuse fusion de ces trois activités.

Le Prêtre véritable, le médiateur entre l'homme et Dieu, est celui pour qui les choses humaines et les choses divines ne sont pas différentes, parce qu'il vit dès à présent d'une vie immortelle et infinie. Aussi a-t-il le respect de toute vie, il sait que la nature entière lui est fraternelle, « la terre est pour lui le parvis du ciel ». Sa doctrine philosophique est une sorte de métempsycose : il croit que le Naturgeist infini s'incarne dans des formes de plus en plus complexes jusqu'à ce que naisse l'âme humaine, et en elle la conscience et la pensée. Puis les âmes elles-mêmes se perfectionnent en une série d'existences et parviennent, au terme de l'évolution, à se fondre dans la force originelle d'où elles étaient sorties[3].

Une pareille croyance donne à l'âme angoissée « la paix éternelle ». Et la nouvelle finit ainsi, comme un

[1] « Innerer Sinn ». Cf. die Manen.

[2] Monologen, p. 51.

[3] C'est au fond la même pensée que dans le *Fragment apocalyptique*, *Wandel und Treue* ; et même dans *Mélété* domine encore ce mysticisme panthéiste.

conte de Tieck, dans un attendrissement d'idylle sous lequel subsistent une misanthropie radicale et une sagesse bien désabusée. Même cette couclusion souriante, où le fleuve et les palmiers mettent leur fraîcheur calme, n'est au fond que la vieille accusation romantique contre le temps présent, la société actuelle et, ce qui est plus grave, contre toute forme de société. C'est comme un aveu d'impuissance à construire l'édifice nouveau, l'organisme heureux où ne seraient plus opprimées les individualités, où cette paix, cette plénitude de vie seraient accessibles à tous. Le seul remède au mal moral comme au mal social, c'est la *Weltflucht* romantique, cette solitude des âmes qui ne se sentent pas faites pour vivre dans le monde tel qu'il est, et se réfugient dans un isolement qu'elles veulent résigné et stoïque. Pour guérir notre solitude, c'est encore la solitude qui nous est offerte, mais une solitude acceptée et choisie, pleine d'un renoncement mélancolique et souriant.

Il semble bien qu'à ce point précis, Caroline de Günderode se sépare de Schleiermacher dont la nouvelle est inspirée jusque dans les détails. La définition même de la religion lui est empruntée, ainsi que cette conception panthéiste d'une grande âme de la nature qui vit en tout et en tous. « Aimer l'âme universelle (*Weltgeist*) et la contempler à l'œuvre avec joie, c'est le but de toute religion [1] » écrit Schleiermacher dans les *Discours sur la Religion*. Des termes comme *Weltgeist*, *innerer Sinn*, *Religion* [2], sont employés par Caroline et par lui dans la

[1] Reden über die Religion, p. 59.

[2] Cf. « Wem nicht *der Sinn offen ist* für das Leben der Welt, den werdet ihr nie fromm nennen » (Reden, p. 34). « Wer sich zu einem bestimmten Wesen bilden will, dem muss *der Sinn geöffnet* sein für Alles, was er nicht ist » (Monol., p. 37). « So dir *der innere Sinn nicht aufgeht* für die Göttin, so wirst du sie nicht schauen, weder durch deine Vernunft, noch durch dein Wissen » (Gesch. eines Braminen). « Er lehrte mich, wie eine Gemeinschaft bestehe zwischen den Menschen, *denen der innere Sinn aufgegangen sei* und dem Weltgeiste » (Ibid.), etc.

même acception. L'individualisme de Schleiermacher en morale et en religion a passé tout entier dans l'âme de Caroline de Günderode, et son mépris d'une morale kantienne, aveugle et sourde aux besoins profonds de l'âme humaine. Comme lui, elle croit à l'intuition toute-puissante qui nous illumine à certaines heures fortunées, puis nous abandonne pour longtemps[1]. Mais il lui manque le robuste optimisme et le zèle de propagande d'un Schleiermacher. Le mal romantique la ronge trop profondément pour qu'elle ait encore foi en une réforme de la société et des mœurs. Elle se voue à la solitude, à la nuit.

Creuzer aimait tout particulièrement ce conte de son amie, composé avant qu'ils se connussent, antérieurement aussi à la lecture de Schelling[2]. « J'aurais regretté que le Brahmane me fût resté inconnu. La Poésie n'a pas à en rougir. Hier soir tard (à une heure), ce fut ma dernière lecture, et elle me berça de rêves aimables — de rêves pieux. J'adhère de toute mon âme à la distinction que tu fais entre le temporel et l'éternel; je suis fier de la Poésie à cause de la prose solide et virile dont elle sait revêtir des pensées claires et profondes. J'aime cette prose dans les *Phantasien* de Tian aussi. Tian devrait écrire beaucoup en prose; il la manie tout aussi bien que les vers[3]. »

Le second recueil de Tian, les *Poetische Fragmente* de 1805, est important par les deux drames qu'il contient, mais les deux courtes pièces qui y sont jointes, *Piedro* et les *Pèlerins*, sont assez inférieures à la plupart des

[1] «Ich habe Monden und Jahre verlebt, in welchen der Geist mir geschwiegen hat, aber plötzlich hat er zu mir geredet in hohen Offenbarungen, dann wurden mir in einem Augenblicke Dinge begreiflich, die ich Jahre lang zu verstehen umsonst gestrebt hatte.» (Gesch. eines Braminen)

[2] Rohde, p. 53 et les passages inédits de cette même lettre (juin 1805).

[3] Lettre inédite de juin 1805.

Gedichte und Phantasien. Ce sont deux ballades, d'une teinte rêveuse et mélancolique, comme tout ce qu'écrit Caroline de Günderode, mais d'une facture plus gauche et plus novice, semble-t-il, que le précédent recueil.

Il en est généralement de même des quelques pièces inédites qu'a publiées Geiger[1]. Ce sont des ébauches plus ou moins inachevées et sans grande valeur. Les unes sont purement didactiques et abstraites : elles cherchent, soit à légitimer la création artistique par ce besoin d'immortalité, de survie tout au moins, qui est dans toute âme humaine[2], soit à identifier l'amour même avec le sentiment artistique, selon la formule qui est déjà dans *Wandel und Treue* :

Ich liebe Menschen nicht und nicht die Dinge,
Ihr Schönes nur, und bin mir so getreu..
Die Liebe will nur wandern, nicht vergeh'n...
Erjagen will sie das Vortreffliche.

Ainsi dira-t-elle maintenant que l'amour est à la fois le souvenir et la nostalgie d'une beauté première dont est issue toute vie :

Von Schönheit ist das Leben ausgegangen,
Doch es vergisst den hohen Ursprung nicht;
Es strebt zu ihm und Lieb' ist dies Verlangen,
Die ewig ringet nach dem Sonnenlicht.
Denn *Lieb' ist Wunsch, Erinnerung des Schönen,*
Die Schönheit schauen will der Liebe Sehnen[3].

[1] L. Geiger: Dichter und Frauen, II, p. 172—186.

[2] Alle! sie wollen Unsterbliches tun, die sterblichen Menschen.
Leben im Himmel die Frommen, in guten Taten die Guten,
Bleibend will sein der Künstler im Reiche der Schönheit,
Darum in dauernder Form stellt den Gedanken er dar.
Tendenz des Künstlers. (Geiger, D. u. Fr., II, p. 186.)

[3] Liebe und Schönheit (Geiger, D. u. Fr., II, 184). Ces vers font suite immédiatement à la strophe imprimée isolément p. 186.

Cf. une lettre de Bettina (D. Gd. I, 252): « Drum ist Schönheit der lebendige Geist, denn sie weckt allein Leben . . . Die Schönheit ist Lebensnahrung der Seele . . . Sehnsucht ist Schönheitskeim der sich entfaltet . . . Sehnsucht ist inbrünstige Schönheitsliebe. »

L'intérêt de ces pièces est de rendre apparent le lien de Caroline de Günderode avec la jeune école romantique rhénane; ce lien reste, d'ailleurs, assez extérieur. Caroline s'est formée surtout elle-même, par ses lectures plus encore que par le commerce journalier avec des égaux ou des maîtres. C'est dans le premier romantisme, ainsi que nous l'avons vu, qu'elle a ses attaches profondes, et parmi les grands romantiques, elle lit les théoriciens, les philosophes de préférence aux poètes [1]. Les Schlegel et Schleiermacher, Gœthe sans doute aussi, et Novalis, sont ses véritables initiateurs. Mais de la seconde école romantique elle n'a guère connu que les tâtonnements juvéniles; très tôt elle s'est sentie plus mûre que ces jeunes gens qui l'entouraient.

On sait quelle sorte de sentiment l'unit, un temps, à Clément Brentano. Mais si elle a pu lui adresser des vers enthousiastes, comparer sa poésie à une Terre Promise [2] qu'on ne peut contempler que de loin, il est impossible de relever les traces d'une influence quelconque de Clément sur elle. En revanche, c'est peut-être à Arnim [3] qu'elle doit deux ou trois thèmes d'inspiration: *Brutus* semble illustrer exactement une phrase d'*Hollins Liebeleben* [4] sur le suicide; et l'histoire de l'officier sué-

[1] « Dich bewog eine ungegründete Furcht in Nachahmung zu verfallen, keine vorzüglichen Dichter zu lesen. » (Geiger, K. v. G., p. 55.)

[2] Der Liebe Reich hab' ich gesehen
In Deiner Dichtung Abendrot;
Wie Moses auf des Berges Höhen,
Als ihm der Herr zu schau'n gebot.
An Clemens. (Gœtz, p. 3.)

[3] Cf. *Frühlingskranz*. Il existait des rapports d'amitié entre Caroline et Arnim et peut-être une certaine affinité. « Der Arnim sieht doch königlich aus! — die Günderode auch; der Arnim ist nicht in der Welt zum zweitenmal, die Günderode auch nicht. Die beiden gehen da neben einander an einem schönen Abend. » (Fr. Kr., II, 17.)

[4] Cf. « So opferte *der Freiheit, seinem Gotte*,
Ein wahrer Priester, Brutus selber sich.
Doch wer ihm stirbt, der lebt in seinem Gotte. »
(Geiger, D. u. Fr., II, 172.)

dois, dans le même roman[1], ressemble étrangement au *Don Juan* de Caroline. Dans les deux cas, il s'agit d'un « coup de foudre », d'une passion soudainement allumée par un seul regard, à la fois chez une reine et chez un simple mortel. C'est au théâtre que l'officier suédois aperçoit pour la première fois la fille du roi; c'est à l'église, aux fêtes des noces et du couronnement, que Don Juan s'éprend de la jeune reine. Puis, pour l'un comme pour l'autre héros, c'est, après de brefs rendez-vous clandestins, de courts instants de félicité, la cruelle expiation : l'officier, jeté en prison, y languit vingt ans dans une attente toujours déçue; pour Don Juan le châtiment est plus rapide et peut-être plus doux : il tombe mortellement frappé sous le poignard des sicaires.

Peut-être faut-il rattacher encore aux préoccupations d'Arnim et de Brentano à la même époque les quelques essais en style populaire : *Des Knaben Morgengruss*, *Des Knaben Abendgruss*, *Der Knabe und das Vergissmeinnicht*[2]. Mais la « Muse pensive[3] » de Caroline n'est pas à l'aise dans le ton familier et devient facilement mièvre.

Si nous signalons encore qu'une pièce comme *Die Töne*[4] paraît sortie des discussions avec Bettina sur la musique, — et que la scène du théâtre incendié, dans *Don Juan*, peut avoir suggéré à Clément Brentano une

« Uns leitet das Zeitalter zum Selbstmorde . . . lass uns mutig und kräftig dem Strome der Zeit entgegenschwimmen, wer auch in dem Kampfe erliegt, *stirbt für die Freiheit und lebt in ihr*. » (Hollins Liebeleben, 1886, p. 33.) Et encore : « *Nur im Tode ist Freiheit und jeder Tod ist für die Freiheit* » (*Ibid*, p. 69.)

[1] Hollins Liebeleben, p. 75—77.

[2] Geiger, Dichter und Frauen, II, p. 182, 177.

[3] « Die sinnende Muse », expression de Creuzer dans les lettres inédites.

[4] Geiger, D. u. Fr., II. 174. Cf. de nombreux passages de Die Günderode.

scène analogue des Romances du Rosaire[1], — nous aurons épuisé les ressemblances perceptibles entre l'œuvre de Caroline et celle de ses contemporains et émules les plus immédiats. On voit que c'est, au total, peu de chose.

A ce moment précis de sa carrière, et avant l'événement décisif de sa vie, sa rencontre avec Creuzer, Caroline de Günderode reste l'élève des premiers romantiques avant tout. Aux purs artistes, aux virtuoses de la forme, elle préfère ceux dont la pensée est essentiellement philosophique et religieuse; Schleiermacher et Novalis sont ses initiateurs, parce qu'elle a trouvé chez eux les solutions qui satisferont, provisoirement au moins, aux besoins profonds de son âme. Pour elle, la pensée n'est pas un jeu ni un brillant exercice : c'est une angoisse, un noble tourment qui ne lâche plus ceux qu'il a une fois saisis. Elle demande à la philosophie et à la poésie une règle de vie, une possibilité de vie, une justification de l'univers et une réconciliation avec l'existence telle qu'elle nous est faite.

De même sa poésie lyrique est d'inspiration toute personnelle : quoiqu'il n'y paraisse pas toujours, elle ne chante guère que ce qu'elle a vécu. Et il naît de ce fait, malgré des imperfections notoires de forme, un pathétique profondément humain.

La forme, mal émancipée des moules classiques, n'a pas encore, sauf quelques exceptions, la fermeté qu'elle acquerra plus tard. Il y subsiste trop de mythologie usée, de souvenirs d'Ossian, de friperie orientale ; même les pièces les plus réussies, si l'on met à part *Liebe* et *Ist alles stumm und leer*, gardent une certaine sécheresse qui rappelle peut-être les poésies lyriques ou philoso-

[1] Romanzen vom Rosenkranz, ch. 8 et 9. Les Romances ont été commencées dès 1803. (Gœdeke, Grundriss VI, 54.)

phiques de Schiller[1] plus que nulle autre. Il y a enfin de vraies fautes de mètre et de versification[2]. Mais le poète est parvenu au point où il suffira qu'un sentiment fort vienne renouveler son inspiration dans sa source pour que la forme naisse en harmonie avec le contenu.

Avant de passer toutefois aux dernières poésies, celles dont Creuzer fut l'inspirateur, il reste à examiner tout un groupe de drames, intéressants par la tendance plus que par l'exécution, et qui aideront à compléter l'image qne nous aurons tâché d'esquisser de la philosophie mystique et romantique de leur auteur.

[1] C. de Günderode avait pour Schiller une préférence que Savigny ne lui pardonnait pas. (Geiger, K. v. G., p. 38.)

[2] L'article cité de l'Allg. Lit. Ztg, d'Iéna (9 juillet 1804) en relève un certain nombre.

CHAPITRE II

LES DRAMES

I. *Hildegonde* et *Nicator*

Il faut se garder de demander aux drames de Caroline de Günderode les marques d'un talent proprement dramatique. Rien n'est plus éloigné du tempérament lyrique et mystique de l'auteur, de son goût pour les abstractions et les symboles, que l'effort de création désintéressée, d'abnégation de soi, que suppose l'invention de caractères divers et la conduite d'une action. Caroline de Günderode joint à un pouvoir d'analyse assez aigu dès qu'il s'exerce sur elle-même, une certaine impuissance psychologique. Elle se représente mal les individualités autres que la sienne, elle a un sentiment de la vie, somme toute, assez restreint et qui ne dépasse guère le cercle de son expérience personnelle. Peut-être pourrait-on, sans paradoxe excessif, expliquer par cette insuffisante lucidité du regard certaines fautes de jugement, certaines erreurs de sa vie sentimentale.

Mais, sans nous lancer dans une aussi subtile analyse, il est permis d'affirmer que Caroline de Günderode n'avait aucune des qualités qui font l'auteur dramatique. De même qu'il manque à son lyrisme une vue concrète du réel, avec ses lignes, ses parfums et ses couleurs, on constate, dans ses drames, une extrême pauvreté d'observation et l'incapacité manifeste de construire des caractères vivants et variés.

Aussi bien vaut-il mieux ne pas appliquer à ces œuvres

les règles pédantesques d'une classification d'école : nous ne nous trouvons pas en présence d'œuvres de théâtre. Du théâtre, Caroline n'a évidemment aucune expérience. De la vie, elle n'en a guère plus, ou du moins son expérience — celle d'une jeune fille de vingt-quatre ans, élevée au couvent — est tout intérieure et peut-être plus imaginaire que réelle. Si elle choisit la forme dramatique pour y verser sa pensée, c'est sans doute un peu pour dramatiser sa propre histoire sentimentale, un peu pour se créer, en esprit, de ces épreuves héroïques qui, pense-t-elle[1], trempent le courage pour les luttes réelles de la vie; c'est surtout parce qu'il lui tient à cœur d'exprimer un certain nombre de vérités d'ordre général, toute une conception religieuse, foncièrement pessimiste, mais résignée, de l'univers et de la destinée. La forme est alors, dans ces poèmes, un accident négligeable, une circonstance accessoire et qui sert uniquement à opposer plus vivement, en les colorant d'un semblant de réalité humaine, des idées abstraites et des thèses qui s'entre-choquent.

Les premiers drames, *Hildegonde* et *Nicator*, ressemblent encore beaucoup, par l'intention sinon par l'exécution, à la tragédie classique française, c'est-à-dire, quoi qu'en puissent penser les critiques d'Outre-Rhin, au drame classique allemand lui-même. Le *Mahomet* se passe déjà presque tout entier en dialogues philosophiques et en discours. *Udohla* et *Magie et Fatalité* valent avant tout par la doctrine morale et religieuse qui y est latente — la même que voulait enseigner l'*Histoire d'un Brahmane.* Le dialogue devient une discussion d'idées, une prédication, et les événements extérieurs, prodigués d'ailleurs en des actions très sanglantes, perdent peu à peu toute importance. Nous ne

[1] Cf. texte cité au ch. II de la 1re partie. (Die Günderode, II, 122—123.)

pouvons préjuger de ce qu'étaient le *Pompée* et l'*Hippolyte*[1] dont il est fait mention dans les dernières lettres de Creuzer. Caroline, qui, sur le conseil de Creuzer, avait délaissé le drame historique, semble y être revenue dans ces pièces, aujourd'hui perdues. Il l'en approuvait peu; il eût préféré qu'elle ne quittât point le terrain du mythe et de la légende où l'imagination peut se mouvoir sans chaînes, où la donnée très lâche et très souple laisse au caprice de l'esprit toute licence. Il lui conseillait de s'en tenir à des poèmes « mystiques et symboliques », à des drames « du genre de Sacontala[2] ». Il lui proposait, comme héros dignes de tenter un poète philosophe, Empédocle et Héraclite[3].

Contraints comme nous le sommes de faire abstraction de ces poèmes disparus, il est commode de répartir en trois groupes, où s'accuse nettement l'évolution du drame historique au drame symbolique, les cinq pièces qui se sont succédées en moins d'un an[4] : *Hildegonde* et *Nicator*, très voisins par les dates de composition, le sont plus encore par la conception ; *Mahomet*, contemporain des deux premières, mérite par sa longueur et sa singularité d'être étudié à part. *Udohla* et *Magie et Fatalité* forment enfin le dernier groupe, le groupe hindou et mystique, sur lequel l'influence de Creuzer a certainement été la plus forte.

Hildegonde n'est qu'un fragment; c'est une esquisse rapide, une ou deux scènes décousues d'un drame qui

[1] Lettres inédites et Rohde, p. 99.

[2] Lettre inédite du 2 février 1806.

[3] Lettres inédites.

[4] *Hildegonde* et *Mahomet* paraissent en 1805 dans les Poetische Fragmente von Tian. *Udohla* et *Magie und Schicksal* dans les Studien en 1805. *Nicator* dans le Taschenbuch für das Jahr 1806, der Liebe und Freundschaft gewidmet. Mais dès le 20 novembre 1804, Creuzer envoie à Caroline (lettre inédite) son appréciation sur le drame. Le 21 mars 1805, il a lu *Magie und Schicksal* (lettre inédite). *Mahomet* est terminé en octobre 1804 (lettre inédite). Tous ces drames se localisent donc approximativement entre Pâques (?) 1804 et mars 1805.

ne fut jamais achevé, mais qu'avec la belle désinvolture des poètes romantiques, on offrait ainsi, à peine ébauché, au public.

Le sujet, que devait reprendre quelques années plus tard, mais dans un tout autre esprit, Zacharias Werner[1], est le meurtre d'Attila par Hildegonde, sa captive, qu'il aime, mais qui lui reste irréconciliable. Il est malaisé de dire ce qu'aurait été ce drame : peut-être le drame de l'héroïsme féminin ou le drame du patriotisme, probablement un peu les deux. Il fallait montrer comment une femme peut, à de certains moments, accomplir l'acte nécessaire, faire justice quand les hommes ont faibli. C'est du moins ce que nous croyons entendre quand Hildegonde refuse à son fiancé, Walther d'Aquitaine, l'autorisation de la protéger, de lever sur Attila le poignard libérateur. L'acte qu'elle a conçu, elle veut aussi l'accomplir; ce n'est pas parce qu'elle est femme qu'elle se laissera prendre ce droit et ce privilège. Sans doute, elle connaît le sort commun de la femme, engagée en de multiples servitudes : « L'homme seul est souverain, s'écrie-t-elle[2], il fait sa destinée; parvenu au but, il n'a d'autre loi que la limite de sa force. La femme, hélas! ne tient point entre ses mains sa destinée! Tantôt la nécessité lui commande, tantôt une coutume impérieuse et sévère. Résiste-t-on aux ordres de la force? » Elle a toutefois le sentiment que rien ne la détournera de son dessein « le plus grand que jamais femme ait conçu. »

Ce dessein, qui consiste à tromper Attila par une apparente soumission pour mieux l'assassiner, n'a rien de bien noble en soi. Les motifs seuls d'un tel acte

[1] Z. Werner: *Attila, König der Hunnen*, 1803.

[2] Wie herrlich ist der Mann, sein Schicksal bildet er,
Nur eigener Kräfte Mass ist sein Gesetz am Ziele,
Des Weibes Schicksal, ach! ruht nicht in eig'ner Hand!
Bald folget sie der Not, bald strenger Sitte Wille,
Kann man sich dem entzieh'n, was Uebermacht befiehlt?
Gœtz, p. 35.

peuvent le rendre sympathique. Et ici la maladresse du poète est insigne : Hildegonde nous intéresserait si son héroïsme lui coûtait quelque sacrifice ; or nous voyons qu'au contraire, immoler Attila, qu'elle admire et à qui elle doit beaucoup, est pour elle un moyen commode de se débarrasser d'un prétendant importun et d'épouser enfin Walther d'Aquitaine qu'elle aime. Elle parle, il est vrai, de sa mission, qui est de « délivrer les peuples », mais elle compte bien tirer de l'accomplissement de son projet généreux un profit personnel : « Mon acte, dit-elle, est juste, hardi et grand, le destin des peuples repose en mon sein, et les affranchissant, je m'affranchirai moi-même[1]. » Il ne reste qu'à vaincre un dernier vestige de pitié féminine, une instinctive horreur du sang répandu; mais cette victoire est si facile qu'elle ne nous réconcilie pas avec une telle absence des scrupules les plus élémentaires dans une âme que l'auteur n'a pas su faire noble.

L'intérêt du fragment porte bien plutôt sur le caractère d'Attila, dans lequel il faut reconnaître une image de Napoléon. Tout comme, plus tard, Z. Werner, Caroline de Günderode est pleine d'admiration pour le conquérant barbare. C'est un héros dans toute la force du terme, ambitieux, énergique, de mœurs rudes, inaccessible à la corruption du Bas-Empire, enivré uniquement d'action et de lutte[2]. Pour que rien ne manque de ce qui peut nous le rendre sympathique, il est tendre à souhait, volontiers

[1] Die Tat ist recht und kühn und gross,
Der Völker Schicksal ruht in meinem Busen,
Ich werde sie, ich werde mich befrei'n. Gœtz, p. 36.

[2] . . . . In barbarischer Grösse
Beherrschet er Pannoniens weites Reich,
Wenn um ihn her der Römer Gold entnervet,
Wenn Weichlichkeit der Wollust Schale beut,
Verschmäht er selbst, was er den Andern gönnet,
Ihn fesselt kein Genuss, sein tätiger Geist
Entfliehet der Entnervung matten Freuden,
Und er verachtet so, was Anderer Wonne ist.
Bei Griechenlandes List und bei der Römer Sitte

clément aux vaincus[1], d'une indulgence sans borne envers Hildegonde qui le trahit, mais qu'il aime d'ardente passion. Cependant il faudra sacrifier cette vie illustre, cette âme d'élite, car l'intérêt des peuples prime celui des héros. Il y a là en germe une idée tragique intéressante, mais rien n'est développé dans cette rapide ébauche. Il serait hardi d'affirmer que Caroline de Günderode ait songé à mettre au centre de son drame ce tragique-là, ce tragique social d'une haute portée. Le dernier monologue d'Hildegonde, assez cornélien par le sentiment de la gloire qui s'y exprime, n'a pas de ces subtilités, familières pourtant à la casuistique romantique. « Déjà frémit mon poignard, bientôt saignera la haute victime, maître du monde, que vaincra une faible femme. La chaîne qui liait les multitudes va rompre, le puissant ressort qui comprimait un monde va céder. Ne tremble pas, ô Italie! je te délivrerai. Le Fléau de Dieu va tomber sous la main d'Hildegonde[2]. »

Blieb er noch *Attila*, sich selbst genug und streng,
Kein niederes Ziel wird seinen Planen reifen,
Die Herrschaft einer Welt scheint ihm bestimmt zu sein;
Des Orientes Gold häuft sich zu seinen Füssen,
Doch er verschenkt es leicht *und trägt ein leinen Kleid.*
Wenn seiner Fürsten Wein in goldenen Bechern sprudelt,
So trinket er aus Holz der reinen Quelle Flut. (Gœtz, p. 33.)

Tous ces traits reparaissent chez Z. Werner. (*Attila*, Theater, Wien, 1813, tome V.)

« *Er isst vom hölzern Teller*, liegt auf Stroh,
Wohnt im Gezelt von wilden Tigerfellen,
Schläft täglich nur vier Stunden, Speis' und Trank
Geniesst er wenig, *trägt 'nen leinen Kittel* . . . » (V, 53.)
« Die Feldherrn sind mit Gold und Silber stattlich,
Wie sich's gebührt, gerüstet . . . » (V, 53.)

[1] Verschonen will ich gern, wenn Gnade sie beweget,
Die Furcht besiegt mich nicht, doch oft ein bittend Wort.
(Gœtz, p. 34.)

Z. Werner insistera sur ce trait du caractère d'Attila.

[2] Schon zuckt mein Dolch, bald wird das grosse Opfer bluten,
Das, Herrscher einer Welt, ein schwaches Weib besiegt.
Die starke Kette reisst, die Millionen bindet,
Die mächtige Feder bricht, die einen Erdball drückt;
Italien, zage nicht! Ich werde dich befreien,
Der Völker Geisel fällt durch Hildegundens Hand.
(Gœtz, p. 36.)

La donnée de *Nicator* n'est pas sans analogie avec celle d'*Hildegonde*: comme dans le premier drame, nous voyons un roi, qui a d'ailleurs une femme légitime[1], épris de sa captive qui lui refuse son amour. Situation vieille, et qui rappelle, de plus ou moins loin, celle de Pyrrhus et d'Andromaque, de Mahomet et de Palmire, de Zaïre et d'Orosmane. Comme dans Hildegonde encore, c'est le tyran qui succombe et l'amour pur qui triomphe, mais ici l'héroïne reste étrangère à l'acte vengeur; elle se maintient dans un rôle, beaucoup plus féminin et plus nuancé, de pacificatrice, de médiatrice, aussi longtemps qu'il est possible. Le rôle actif revient à Nicator, qui n'a pas son analogue dans *Hildegonde*, de même que le roi Egestis n'a rien de la noblesse morale d'Attila.

Creuzer, enthousiaste de la pièce, comparait, non sans quelque excès, Egestis et Nicator, rivaux auprès d'Adonia, à Agamemnon et Achille se disputant Briséis[2]. Toutes proportions gardées, la donnée rappelle un peu et de très loin cette situation fameuse. Nicator, général parthe victorieux, a réussi à vaincre un dangereux rebelle, le propre frère du roi Egestis, et à le faire prisonnier. Revenu à la cour en triomphateur, il reçoit avec lassitude et dégoût les hommages populaires, avec modestie les éloges du roi et de la reine. « Nul ne sait mieux que moi, dit-il, quel mérite infime est le mien. Une prompte ardeur me jette dans le tumulte des armes; la fortune changeante me sourit, le hasard semble m'être favorable, et je suis inconscient moi-même de ce qui m'arrive. Je me sens poussé de bataille en bataille, la nécessité seule engendre mon courage; le destin m'entraîne en ses remous, et moi qui lui commande, je le sers en esclave. Nous voudrions nous croire maîtres

[1] Cf. Attila et Ospiru, dans *Hildgund*.

[2] Lettre inédite du 20 novembre 1804.

du destin; mais c'est lui qui gagne et qui perd la bataille[1]. »

Par surcroît, Nicator a une raison plus profonde de trouble et d'inquiétude au milieu même de son triomphe. Il revient du combat plus blessé que ses victimes : Adonia, fille du rebelle, lui a inspiré dès le premier regard une passion fatale : « Captive, elle a fait de moi son captif, et conquise, elle m'a vaincu[2] », avoue-t-il à son confident Esla. C'est d'ailleurs une inclination toute réciproque, et douce par là, mais exposée à bien des tempêtes. Nous le pressentons dès qu'Adonia paraît, suppliante, pour implorer la grâce de son père. Car la réponse plus que courtoise, la bonté plus que paternelle du roi, nous font craindre, entre Egestis et son général, une rivalité d'où le second aura grand'peine à sortir vainqueur. Le roi exige en effet que son frère lui cède « un joyau plus précieux que toutes les couronnes[3] », Adonia elle-même; il en fera sa fille et l'héritière de son royaume[4]. Atterré

[1] O Königin! es kann kein Andrer wissen,
Wie wenig meine Tat verdienstlich ist. —
Ein rascher Wunsch treibt mich ins Kriegsgetümmel,
Das launenhafte Glück zeigt sich mir hold,
Der Zufall will sich mir gewogen stellen,
Und ich weiss selber nicht, wie mir geschieht;
Von Schlacht zu Schlachten werd' ich fortgezogen,
Zum Tapfersein zwingt die Notwendigkeit;
Das Schicksal treibt mich fort in seinen Kreisen
Und ihm befehlend dien' ich ihm als Knecht.
Wir möchten gern uns Herrn des Zufalls stellen,
Doch er gewinnt und er verliert die Schlacht.
(Taschenbuch f. d. J. 1806. Der Liebe und Freundschaft gewidmet, p. 91.)

[2] Der Vater rächt sich in der Tochter Blicke,
Und meine Siege endigt alle sie.
Ja, die Gefangene hat mich gefangen,
Die Ueberwundene hat mich besiegt.
(Taschenbuch, p. 89.)

[3] Ein Kleinod muss er nur an mich verlieren,
Ein Kleinod, mehr als alle Kronen wert.
Adonia bleibt, er hat sie mir gegeben,
Ja, seine holde Tochter ist nun mein. (p. 93.)

[4] Nach meinem Weib', die nächste meinem Throne
Und meine Erbin sei Adonia. (p. 94.)

de ce qu'il entrevoit, Nicator pense toutefois le moment venu de parler : il déclare au roi qu'il a osé aimer la jeune princesse, mais que l'éclat du rang suprême dont il la voit maintenant environnée, l'épouvante et le désespère. « L'homme sage, répond sèchement le monarque, envoie ses flèches au but ; les enfants seuls tirent aux nuages[1]. »

Si Nicator lui résiste, Egestis est prêt à le briser, ainsi qu'il l'explique au complaisant Esla : ce héros n'est après tout qu'un mercenaire, un esclave à la merci du bon plaisir royal, la créature de sa faveur, « une poussière insolente[2] ». Quant à Adonia, « le dieu du tonnerre me paraîtrait indigne d'elle, je la croirais humiliée entre les bras d'Héraklès. Je n'ose toucher sa main, je frémis au frôlement de son vêtement. Et celui-là pense et espère la posséder ? Cette pensée seule mérite la mort, car l'avoir conçue vaut déjà une vie, toute une belle vie de lumière et de joie[3] ».

Et comme Esla remarque judicieusement qu'Adonia paraît être chère au roi un peu plus qu'il ne conviendrait, il avoue avec une hautaine brutalité quel est son sentiment véritable : « Mon pouvoir m'élève au-dessus de

[1] Ein Kluger sendet Pfeile welche treffen,
Nur Knaben schicken sie den Wolken nach. (p. 95.)

[2] Adonia, die holde Himmelsblume,
Die sollte werden des Soldaten Sold ?
Dem Knechte, den ich heben kann und stürzen,
Dem Tagsgeschöpfe meiner Königshuld,
Dem sollte sie der Liebe Wonne schenken
Und mit ihm teilen sein armselig Los ?
. . . .
Ich sollte sie, die Herrliche, vermählen
Dem frechen Staub, der ihre Sohlen küsst ? (p. 97—98.)

[3] Ich würde sie dem Donnergott missgönnen,
Erniedrigt glauben in Herakles Arm.
Ich wag' es nicht, die Hand ihr zu berühren,
Ich bebe, streift mich ihres Kleides Saum.
Und dieser denkt und hofft sie zu besitzen ?
Nur der Gedanke schon verdient den Tod ;
Denn, ihn gedacht zu haben, ist ein Leben,
Ein glänzend schönes, frohes Leben wert. (p. 98.)

toute crainte. Tu peux le publier bien haut sur les chemins : oui je l'aime follement, sans mesure[1] ». En vain Esla rappelle respectueusement au roi les égards qu'il doit à la reine : mari aussi brutal qu'il est un maître tyrannique, Egestis réplique qu'étant souverain, il considère sa femme comme sa chose et réclame d'elle, ainsi que du moindre de ses sujets, l'obéissance passive et silencieuse[2].

Le deuxième acte se passe dans un décor romantique, au jardin où se promène Adonia, seule d'abord, au clair de lune. Après les émotions de la journée, elle goûte la paisible douceur de la nuit. « O nuit, s'écrie-t-elle, cache-moi dans ton sein, viens me guérir des peines de la vie ; laisse-moi dormir dans tes bras étoilés et rêver les rêves que dissipe le jour[3]. » Ce rêve qu'elle ne veut pas formuler, ce nom qu'elle ne veut pas prononcer, nous devinons quels ils sont quand paraît Nicator, que pousse une nostalgie pareille. « Si j'étais la lune, murmure-t-il à son tour, je verserais mes rayons comme des pleurs, si j'étais la brise, je soupirerais par la nuit, jusqu'à ce que j'eusse persuadé ces lèvres closes de m'ouvrir leur silencieux sanctuaire[4]. » Alors, pour la première fois, dans la nuit embaumée, sous les branches des myrtes qui tamisent le

[1] Die Macht erhebt mich über jede Furcht;
Du magst es laut auf allen Strassen rufen,
Dass ich sie liebe ohne Mass und Ziel.
Wer darf in mir des Herzens Wünsche richten?
Hoch steh' ich über Tadel, oder Lob, . . . etc. (p. 98.)

[2] Sie ist mein eigen, was mir angehöret
Das reiss' ich fort in meiner eignen Bahn;
Ich spende Glück und Gunst nach Wohlgefallen,
Denn mein Geschöpf ist alles um mich her. (p. 99.)

[3] O Mitternacht! birg mich in deinem Schosse,
Lass mich genesen von des Lebens Müh',
Lass schlummern mich in deinen Sternenarmen,
Und Träume träumen, die der Tag verscheucht. (p. 102.)

[4] Wär' ich der Mond, ich weinte Strahlen nieder,
Wär' ich die Luft, ich seufzte durch die Nacht,
Bis die verschwieg'nen Lippen ich beweget,
Zu öffnen mir ihr stilles Heiligtum. (p. 103.

clair de lune[1], montent aux lèvres de Nicator et d'Adonia des aveux formels, dont la douceur est justement de s'être fait longtemps attendre et de n'être point imprévus, d'être, en quelque sorte, superflus, si exacte a été, de part et d'autre, la tranquille divination des cœurs. Toute la scène, que Creuzer comparait à la scène fameuse de Roméo et Juliette au jardin[2], est d'une poésie délicate et éloquente, à peine tachée, çà et là, d'un peu d'emphase romantique, et semée de beaux vers.

C'est à l'instant délicieux du premier baiser qu'Esla paraît, envoyé par le roi qui réclame Adonia sans retard. Déjà Nicator a pris sur lui de ne pas obéir au premier ordre du roi ; maintenant, fort de sa joie récente, il le prend sur un ton tout aussi altier que l'autocrate lui-même. Que vient-on lui parler de devoir, de foi jurée, de piété envers les dieux ? « Je me préoccupe d'une seule chose au monde, des ordres sacrés de mon cœur. Je serais plutôt traître à tous les rois qu'à la nature qui parle en mon sein. Quiconque la trahit pour obéir à quelque monarque, pour l'honneur, la gloire ou la loi d'un devoir illusoire, est indigne qu'elle lui ait jamais parlé ; c'est un esclave qui renonce à lui-même[3]. » Voilà, semble-t-il, comme parle l'homme libre en face des tyrans — l'homme passionné en face des contraintes sociales, pense certainement, sans oser le dire, Caroline de Günderode.

Un dernier essai de conciliation de la part d'Adonia, qui croit encore à la bienveillance du roi, amène la scène

[1] Der Mond sieht lächelnd durch die Myrtenzweige. (p. 102.)

[2] Lettre partiellement inédite du 20 février 1806.

[3] Ich habe nichts und gar nichts zu bedenken,
Als meines Busens heiliges Gebot.
Eh' mag ich Königen die Treue brechen,
Als der Natur, die mir im Herzen spricht.
Wer sie verrät, um eines Königs Willen,
Um Ehre, Ruhm und falscher Pflicht Gebot,
Der ist nicht wert, dass sie ihm je gesprochen,
Er ist ein Sklave, der sich selbst verliert. (p. 106.)

décisive entre Egestis et sa nièce : en paroles de plus en plus claires, il lui révèle quelle sorte de tendresse, qui ne veut point être appelée paternelle, il nourrit pour elle. Comme elle se défend, effarée, il précise : « Tu refuses d'en entendre le nom ? Bien, permets alors que je te décrive mon amour. C'est une soif éternelle de tes baisers; je voudrais dévorer le carmin de tes joues, je voudrais boire la pourpre de ton sang et aspirer le souffle pur de tes lèvres; c'est un besoin incessant, dévorant, de te presser sur ce cœur de flamme; j'ai faim de toi, c'est une soif et un délire de contempler en extase ta beauté[1]. » La scène finit sur des serments contradictoires : le roi jure de conquérir Adonia, dût-il l'arracher aux bras de Pluton; elle jure de son côté qu'elle ne lui appartiendra jamais et prie les dieux de la préserver de ses fureurs.

Le troisième acte marche d'une allure prompte vers le dénouement — vers la catastrophe. Devant le dessein bien arrêté du roi d'épouser Adonia et de la faire proclamer reine, Nicator a recours à la rébellion. Mais une lettre tombe aux mains d'Egestis et vient lui fournir enfin le prétexte qu'il espérait pour perdre son ex-favori. C'est avec une explosion de joie insolente qu'il fait comparaître devant lui le conspirateur. Il va enfin venger l'humiliation qu'il lui a fallu subir. Quand Nicator avoue tout et tout de suite, mais proteste de sa bonne conscience et offre de justifier tous les termes de sa lettre, Egestis triomphe et le nargue : « Tu ne te disculperas jamais à

[1] Du willst den Namen nicht? Wohl! so vergönne,
Dass ich beschreibe, wie mein Lieben sei.
Es ist ein ew'ger Durst nach Deinen Küssen,
Verzehren möcht' ich Deiner Wangen Rot;
Ich möchte Deines Blutes Purpur trinken,
Und schlürfen Deines Mundes reinen Hauch;
Es ist ein rastlos, zehrendes Verlangen,
Zu drücken Dich an dieses glüh'nde Herz.
Ich hungere nach Dir, ich durst' und rase
Nach Deiner Schönheit seligem Beschau'n. (p. 109.)

mes yeux; Adonia est mienne et tu marches à la mort. Elle va vers le trône, et toi vers l'échafaud, et cela dès cette heure même[1]. » C'en est trop pour la patience de Nicator : dès qu'il a acquis la certitude qu'Egestis ne plaisante point, qu'une exécution sommaire va sceller son malheur et celui d'Adonia, il se précipite sur le roi et le poignarde. Les gardes font alors irruption dans la salle, on arrête Nicator, mais tous, d'une seule voix, décident de le laisser vivre jusqu'à ce qu'il ait pu présenter sa défense et, si possible, se justifier.

La pièce finit là, suffisamment achevée, au goût de l'auteur, puisque la situation est dénouée et que l'on imagine sans efforts les scènes qui devraient suivre. Le conflit de l'amour et du devoir, dans une âme de soldat, se résout donc à l'avantage de l'amour. Une trahison, un régicide sont peu de chose quand il s'agit de sauver son amour en péril. Une morale aussi romantique n'est pas pour nous surprendre de la part de Caroline; dramatiquement, une telle conception est supérieure à celle d'*Hildegonde*, où les exigences de la passion et celles du devoir patriotique étaient trop parallèles pour qu'il en résultât de l'émotion tragique. Pourquoi faut-il que Caroline, en faisant d'Egestis un personnage si odieux, en atténuant jusqu'à l'effacer presque le motif essentiel du patriotisme, ait affaibli tout ce que l'idée première avait de grand et de tragique? Le même défaut de finesse dans l'analyse des caractères, l'impuissance à construire des personnages qui ne soient ni des héros impeccables ni des monstres, se retrouvera dans les drames ultérieurs. Mais l'intérêt s'étant déplacé de l'action et des caractères sur l'idée, une telle lacune nous cho-

[1] Du wirst Dich nie vor mir rechtfert'gen können,
Denn sie ist mein, Du aber gehst zum Tod';
Zum Throne sie und Du zum Blutgerüste,
In dieser Stunde noch wird es gescheh'n. (p. 118.)

quera moins. On ne peut toutefois que rendre hommage à la clairvoyance de Creuzer qui sut à temps déconseiller à son amie un genre qui n'était point fait pour elle et pour lequel elle n'était point faite.

II. *Mahomet*

La psychologie du prophète est l'un des thèmes favoris du romantisme, héritier, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, du *Sturm und Drang*. Au rebours de l'*Aufklärung* et du XVIII[e] siècle français qui avaient soumis à une critique rationaliste souvent inintelligente le fait même de l'inspiration religieuse, le *Sturm und Drang* et le romantisme ont exalté dans la figure du prophète ou du poète (car c'était tout un à leurs yeux) la plus haute manifestation de l'humanité, la représentation de Dieu sur la terre.

Mahomet, en qui le Moyen Age avait détesté le faux prophète et une espèce d'antéchrist, ne fut pas beaucoup mieux traité, à l'origine, par les philosophes du XVIII[e] siècle. Dans son Dictionnaire, Bayle se montre sévère et injuste pour la personne du Prophète, encore qu'il ne se cache pas d'une certaine sympathie pour quelques-unes de ses doctrines. C'est peu à peu seulement, grâce aux traductions du Koran et aux biographies de plus en plus impartiales qui se multiplient au XVIII[e] siècle[1] qu'on voit se former une opinion plus

[1] Voy. Minor, *Gœthes Mahomet, ein Vortrag*, Iéna 1907. Les dates principales sont : le Koran de du Ryer (Paris 1647, trad. en allemand en 1688), le Koran latin de Maracci (1698, trad. en allemand en 1703), celui de Reland (1705, trad. en français et en allemand dès 1721), le Koran anglais de G. Sale (1734, trad. en allemand en 1746), le Koran allemand de Megerlin (1772), celui de Boysen (1773), la Vie de Mahomet de Gagnier (en anglais 1723, en français 1732), celle du comte de Boulainvilliers (1730, trad. en allemand en 1747), celle de Turpin (1773—1779, trad. en allemand en 1781).

exacte sur le compte de Mahomet et de l'Islam, puis bientôt une nouvelle légende, celle du Mahomet théiste et rationaliste, *Aufklärer* avant la lettre.

Le Mahomet de Voltaire ne doit rien à cette seconde légende; il n'est pas plus le messie positiviste qu'il n'est le faux prophète abhorré des chrétiens. Peu importent, au fond, à Voltaire, Mahomet et sa doctrine : ce qui lui importe fort, par contre, c'est de montrer ce qu'il entre de calcul intéressé, d'ambition personnelle, de charlatanisme et de cruauté froide dans l'âme d'un grand inspiré. Le titre le dit : « Mahomet ou le Fanatisme ». La pièce est une machine de guerre contre le fanatisme quel qu'il soit, et contre le fanatisme moderne bien plus que contre le fanatisme musulman, si lointain, si indifférent à Voltaire[1].

Le *Sturm und Drang* allemand, ce mouvement si profondément religieux, bien que peu orthodoxe, et piétiste dans sa source, retrouva en Mahomet un de ces héros de l'intuition religieuse, un de ces voyants, un de ces prophètes que l'on déifia sous le nom de « génies originaux ». Le jeune Gœthe, en même temps qu'il célébrait en Shakespeare, en Erwin, en Prométhée, le génie créateur et souverain, concevait le plan d'un Mahomet qui eût sans doute réhabilité son héros, trop amoindri par Voltaire. Caroline de Günderode, probablement sous l'impression d'une lecture attentive du Koran, écrit, tout à fait dans l'esprit du Gœthe de 1773[2], un Mahomet en prose d'où le Prophète doit sortir grandi et glorifié.

L'intérêt pour les choses de l'Islam est ancien chez Caroline : dans l'*Histoire du Brahmane*, Almar est mis

[1] Voy. à ce sujet la *Lettre au Roi de Prusse*, placée en tête de la tragédie de Mahomet.

[2] Le plan du Mahomet que Gœthe donne dans Dichtung und Wahrheit (Livre XIV) ne semble pas conciliable avec les fragments de 1773 (Cf. Minor, *Gœthes Mahomet*).

sur la voie de la perfection par une lecture du Koran[1]. Une lettre à Bettina contient une légende musulmane[2]. Dans les *Gedichte und Phantasien* figure une pièce intitulée « Songe de Mahomet au désert », où la mission du Prophète est définie en termes enthousiastes : il vient pour consumer ce qui est impur, pour faire régner la lumière[3]. Il est évident que Caroline de Günderode aborde l'étude du Koran et de l'Islam, libre à la fois du préjugé chrétien contre le faux prophète et du préjugé rationaliste contre toute espèce d'inspiration religieuse. Et sympathisant avec Mahomet parce qu'il lui représente un homme supérieur, un inspiré, un génie religieux, elle est amenée peu à peu à lui prêter l'allure et les théories d'un prophète romantique. Un souci de vérité historique, naturel à cet esprit curieux de science, l'induit à se documenter soigneusement sur la vie, les œuvres, la doctrine de son héros. Elle lit le Koran, certainement aussi une Vie de Mahomet, sans que nous puissions dire au juste laquelle[4]. Mais la préoccupation dogmatique vient à chaque instant faire tort à la préoccupation historique, de sorte que nous entendons avec surprise Mahomet tantôt prononcer d'authentiques paroles du

[1] Le jugement que porte sur Mahomet l'histoire du Brahmane est beaucoup plus sévère que celui du drame. Il y est dit que « l'ambition, une imagination déréglée et la force des circonstances ont poussé Mahomet à mêler à sa mission sainte des moyens et des fins profanes ».

[2] Gd. I, 183, 193. Il s'agit de cette légende d'après laquelle Adam et Ève, chassés d'Eden, s'étaient trouvés séparés et se retrouvèrent sur le mont Arafat, près de La Mecque.

[3] Was unrein ist, das wird verzehret,
Das Reine nur, der Lichtstoff währet,
Und fliesst dem ew'gen Urlicht zu.
. . . .
Das Licht nur werde! sei mein Ringen,
Dann wird mein Tun unsterblich sein. (Gœtz, p. 15.)

[4] Les biographies les plus répandues en Allemagne étaient celles de Gagnier (1802), Boulainvilliers (1747), Turpin (1781), toutes trois traduites de l'anglais ou du français. Le Koran avait été traduit directement en allemand par Megerlin (1772) et Boysen (1773). Cf. Minor, *Gœthes Mahomet*.

Koran ou raconter des paraboles orientales, tantôt exprimer en style très abstrait et germanique certains lieux communs de philosophie romantique.

En toute occasion il demeure l'élu de Dieu, l'envoyé, l'homme fatal qui fait une œuvre surhumaine. Il connaît les paroles magiques qui charment la destinée et subjuguent les démons[1]. Il vient avec la force élémentaire d'un phénomène naturel[2]; la nature et les hommes le servent, parce qu'il a sur le front un reflet impérial. Il a le droit d'agir parce qu'il en a le pouvoir, sans d'ailleurs que sa volonté propre ait précisément à intervenir, tant est irrésistible la force divine qui agit en lui. Il apporte aux hommes une révélation de la part de Dieu, une nouvelle raison de vivre; et, tôt ou tard, le succès répond à son effort. Comment se développe et s'affirme un génie religieux, à quels signes se fait-il connaître et quelle est son action sur les hommes? Quel serait, finalement, le contenu d'une révélation nouvelle, d'une révélation romantique? Autant de problèmes que pose et que prétend résoudre ce drame très ambitieux.

Le sujet du drame sera naturellement le triomphe de Mahomet sur ses ennemis, la diffusion de sa doctrine, la reprise de La Mecque. Mais les quatre premiers actes, les quatre «époques[3]» qui précèdent la victoire, sont là pour raconter et expliquer la préparation, les luttes, les premiers succès et les premières défaites. C'est Mahomet lui-même qui raconte au cours du premier acte toute sa vie passée, son enfance et sa jeunesse, riches en miracles, quoique

[1] Unter Allen, die da leben,
Spricht die Zukunft Wen'gen nur;
Viele Worte sind gegeben,
Eines ruft die Geister nur. (Mahomet, Gœtz, p. 57.)

[2] Cf. chœur, p. 60.

[3] La pièce est divisée en « Zeiträume ».

assombries par une dure servitude[1]. Il rappelle comment les prêtres le choisirent tout enfant[2] pour transporter la pierre sacrée dans la sainte Kaaba — comment le prieur de Bosra lui prédit qu'il régnerait un jour sur l'Arabie[3] — comment il prit peu à peu conscience de la mission spéciale à laquelle Dieu le destinait. A cette époque, il s'aperçoit de l'éveil en lui de facultés surnaturelles : le don lui vient de lire dans l'avenir et de voir à distance[4]. Ses parents, ses amis s'éloignent de lui avec effroi, car il passe par d'étranges crises, de somnambulisme ou d'épilepsie, on ne sait, mais plus d'un le croit possédé[5]. Puis vient, une nuit, la vision décisive : un ange « au visage lumineux comme le clair de lune sur les roseaux, au vêtement éblouissant comme l'aurore » lui commande de jeter son bâton dans la plaine, et aussitôt il en germe un grand arbre dont les branches donnent refuge à des peuples sans nombre. Comme Mahomet hésite devant l'œuvre surhumaine qui va être la sienne, l'ange lui ouvre la poitrine, en retire son cœur[6] qu'il presse entre ses mains jusqu'à en exprimer la dernière goutte sombre de doute et d'angoisse. C'est fortifié et sûr de lui désormais que Mahomet sort de son extase.

Comment gagner maintenant des adeptes à sa cause ? Il a un petit groupe d'amis éprouvés, mais trop peu

[1] Gœtz, p. 58—59. Ces détails sont évidemment empruntés à quelque vie de Mahomet. Cf. l'introduction à la traduction du Koran de Kasimirski, Paris 1909, d'après laquelle nous citerons.

[2] D'après la version courante, Mahomet avait plus de trente ans lors de la reconstruction de la Kaaba (Kasimirski, introd. IX).

[3] Ceci est conforme à la tradition (id., p. VIII).

[4] P. 58. (Nous citons d'après l'édition de Gœtz.)

[5] Mahomet était-il ou non épileptique ? Les avis sont partagés. Les crises décrites dans le drame avec un religieux respect ressemblent à des crises d'épilepsie (p. 59—60, 67—68).

[6] C'est une légende musulmane bien connue et dont Bayle se moque dans son article Mahomet. L'origine semble en être un verset du Koran (XCIV, 1—3) que l'on a interprété littéralement. Cf. Gœthe. (D. j. G., II, 29: « Wie dank ich ihm, er hat meine Brust geöffnet . . . », etc.) Mais la tradition veut que ce soit arrivé à Mahomet enfant.

nombreux. Le problème capital qui va se poser semble devoir être celui-ci : est-il légitime de mettre la force au service de l'idée ? Y a-t-il une « guerre sainte ? » Le Mahomet de Caroline de Günderode, comme celui de Voltaire[1], comme le Mahomet historique, en est persuadé. N'est-ce pas là l'essence même du fanatisme, et tout prophète n'est-il pas tenté, une fois au moins dans sa vie, de devenir un fanatique ?

Mahomet commence cependant par la prédication pure et simple. Au sortir d'une de ces visions auxquelles assiste le chœur saisi d'horreur sacrée[2], il annonce aux Mecquois rassemblés le message dont il se sent chargé. Tout l'essentiel de sa doctrine : l'affirmation d'un monothéisme intransigeant, l'abolition des sacrifices idolâtres, la prédication du « Dieu des forts », est déjà contenu dans ce premier discours. Ce qu'il tient à affirmer par-dessus tout, c'est le caractère divin de sa mission : en tout ce

[1] Cf. des passages tels que celui-ci :
Je viens après mille ans changer ces lois grossières,
J'apporte un joug plus noble aux nations entières,
J'abolis les faux dieux. . . . .
Ne me reproche pas de tromper ma patrie,
Je détruis sa faiblesse et son idolâtrie ;
Sous un roi, sous un dieu, je viens la réunir,
Et, pour la rendre grande, il la faut asservir.
(Acte II, sc. V.)

Cf. surtout la Lettre au Roi de Prusse.

[2] Erstaunend hab' ich ihn gefunden
Dereinst, in der Begeistrung Glut;
Und aufgelöst in einer bunten,
Hochschäumenden gewalt'gen Flut
Schien mir sein ganzes Sein und Leben;
Er, willenlos und unbewusst,
Schien höhern Mächten hingegeben,
Die so erfüllten seine Brust.
Mir schien die Seele des Propheten
Mit Geistern im Gespräch zu steh'n,
Die Augen sah ich wie Kometen
Ihn wild in ihren Kreisen dreh'n;
Er raste wie des Meeres Welle,
Gepeitschet von des Nordwinds Macht,
Doch Göttersprüch' wie Blitzeshelle
Durchzuckten seines Wahnsinns Nacht. (p. 60.)

Cf. Mahomets Traum in der Wüste, Gœtz, p. 14.

qu'il fait, en tout ce qu'il dit, il obéit à une inspiration irrésistible, il est mû plutôt qu'il n'agit. Surtout il ne réfléchit jamais. « As-tu réfléchi à ton acte ? » lui demande-t-on. Et lui de répondre : « Réfléchi ? je n'y ai jamais réfléchi. L'acte s'est emparé de moi ; il planait suspendu au-dessus des temps comme un nuage au-dessus de la terre ; mais, à présent qu'il est mûr, il tombe sur moi goutte à goutte comme une rosée céleste[1]. » Il se sent l'envoyé de Dieu, « le bras du destin[2] ». De volonté propre il ne peut être question : il est parfaitement innocent et inconscient de ses actes. Au demeurant, il aime à affirmer son ignorance de toute sagesse humaine, de tout art oratoire ; et, si nous reconnaissons ici le Mahomet historique, le « prophète illettré[3] », nous ne pouvons nous empêcher d'y reconnaître aussi le génie inconscient, le génie intuitif cher aux romantiques. C'est ce qu'exprime à différentes reprises le chœur, chargé de réfléchir sur l'action et de nous communiquer l'émotion personnelle de l'auteur : « Il semble agir sans réflexion, poussé par l'esprit, sans volonté propre, docile à ces obscures impulsions qui naissent de l'extase ; mais ensuite je m'émerveille de le voir trouver aisément et la prudence et les moyens ; il sonde le cœur des hommes et ploie leur volonté habilement. La sagesse est la loi de cette terre, mais le voyant ne la connaît point, car elle a pour compagne la fragilité qu'ignore à toujours l'inspiré de Dieu... Il suit l'inspiration du moment, et

[1] « Bedacht ? — Ich habe sie gar nicht bedacht, sie ist über mich gekommen ; über den Zeiten hat sie geschwebt wie eine Wolke über der Erde, nun aber ist sie reif geworden und träufelt wie Himmelstau auf mich herab. » (p. 60.)

[2] Doch Götterkraft belebt den Seher,
Den Arm des Schicksals fühlt er sich. (p. 61.)

[3] « Croyez en Dieu et à son envoyé, le prophète illettré, qui croit, lui aussi, en Dieu et en sa parole. » (Coran, VII, 158.)
« Nicht verstehe ich der Rede Künste noch Schmeichelei, die die Herzen gewinnt ; wie der Geist mir gebietet, so tue ich. » (p. 61.)

son instinct est la volonté même de Dieu... Il agit avec sagesse et n'en est pas conscient [1]. »

C'est bien ainsi que Herder, dans son *Traité de l'Esprit de la Poésie hébraïque* avait défini l'état d'âme prophétique, comme une sorte de possession démoniaque. Caroline lisait beaucoup Herder [2] et a dû se souvenir de tel ou tel passage de ce traité. « Dieu met son message sur leurs lèvres, écrit Herder à propos des prophètes hébreux, il leur insuffle le feu sacré. Ils parlent alors, par une impulsion irrésistible, souvent contre leur gré et sûrs d'en être mal récompensés, contraints et poussés par une force souveraine [3] »

Comme ces premiers prophètes qui furent, selon Herder, « des prophètes de l'action [4] », Mahomet prêche un Dieu fort, victorieux. Ce Dieu est avant tout celui qui agit, au contraire des idoles inertes. Il veut de ses fidèles une foi active, combative, héroïque. « Il ne veut pour serviteurs, ni faibles, ni esclaves, ni opprimés ; il élargit les cœurs qui s'attachent à lui et double la force du bras qui le sert ; il est avec ceux qui l'aiment, il est leur

[1] Er scheint mir unbedacht, getrieben
Vom Geist und selber willenlos;
Gehorchend jenen dunklen Trieben
Erzeugt in der Begeistrung Schoos;
Dann seh' ich staunend, wie er findet
Besonnenheit und Mittel leicht;
Wie er der Menschen Herz ergründet
Und klüglich ihren Willen beugt.
Die Klugheit ist der Sinn der Erde,
Doch der Verzückte kennt sie nicht,
Gebrechlichkeit ist ihr Gefährte,
Der Gotterfüllte kennt sie nicht . . .
. . . Er tut, wie der Moment ihm eingegeben,
Und Gottes Wille ist ihm sein Gefühl . . .
. . . Er handelt klug und wird sich's nicht bewusst.
(Gœtz, p. 63.)

[2] Voy. Ersch et Gruber, I, 97, p. 174.

[3] Herder, *Vom Geist der Hebräischen Poesie*. (Suphan, XII, 43.)

[4] *Ibid.*, p. 40: « Tat wird ihnen anbefohlen, nicht blos Rede . . . sie wollen Ausrichtung eines bestimmten Befehls, daher ich sie Propheten der Tat nennen möchte zum Unterschiede der späteren, die schon mehr allgemeine Lehre, Trost, Strafe und Hoffnung sagten. »

réconfort, leur courage, leur victoire et leur espérance, il est leur bouclier dans la bataille, la moelle de leurs os et la joie de leur cœur[1]. » C'est ce Dieu de la vie universelle que les Arabes ont morcelé, ont dispersé en mille petites divinités sans force et sans grandeur. « Ne vous prosternez donc ni devant le soleil, ni devant la lune, mais devant ce Dieu qui les a créés, si vous voulez le servir », dit le Koran (XLI, 37). Et la démonstration suit la même marche que celle de Caroline de Günderode : « Ceux que vous invoquez à côté de Dieu, dit le Koran (VII, 193-194), sont ses serviteurs comme vous; priez-les donc pour voir s'ils vous exauceront, si vous êtes sincères. Ont-ils des pieds pour marcher? ont-ils des mains pour saisir ? ont-ils des oreilles pour entendre?[2] » De même, dans le drame, Mahomet tire argument de l'impuissance, de l'inertie des faux dieux : « Ils sont restés sourds, ces faux dieux ! Où manque l'acte, manque la force; où manque l'effet, manque la cause[3]. » Rappelant aux Arabes les bénédictions nombreuses dont ils ont été l'objet de la part de Dieu, il s'écrie : « Et c'est ce Dieu que vous avez abandonné ? que vous avez émietté dans vos idoles, idoles du feu, du soleil, de la lune et des animaux? O aveuglement! Tandis que vous adoriez ses membres, son esprit se retirait de vous. C'est pourquoi sa force en vous s'est éteinte, vous êtes tombés dans une morne animalité, vous êtes captifs du temps, vous n'avez ni vie éternelle, ni ciel, ni béa-

[1] «Sklaven dienen ihm nicht, nicht Schwache, Unterdrückte; er macht die Herzen gross, die ihm anhangen und gibt zweifache Kraft dem Arm, der ihm dient; er ist mit denen, die ihn lieben, er ist ihnen Trost, Mut, Sieg und Hoffnung, er ist der Schild in ihren Schlachten, das Mark ihrer Gebeine, das Frohlocken ihres Herzens.» (p. 61). Cf. p. ex. Koran LXI, 14 : « Nous avons donné aux croyants la force contre leurs ennemis et ils ont remporté la victoire. »

[2] Gœthe, dans son fragment, reproduit presque textuellement ce passage. (D. j. G., II, p. 29.)

[3] «Taub blieben jene falschen Götter. Wo keine Tat ist, da ist keine Kraft; wo keine Wirkung ist, da fehlt das Wirkende.» (p. 58).

titude; c'est pourquoi vous n'avez point d'énergie, car la vie seule engendre la vie, mais vos dieux sont morts, sans force, incapables de vous sauver[1]. » A ceux qui recevront ce message, Dieu promet par la bouche de son prophète, en un style qui sent terriblement son Fichte ou son Schleiermacher, qu'il les « délivrera de l'empire du fini », qu'il « les fera sortir du désert aride du temporel » pour les rafraîchir « aux sources de l'éternelle vie[2] ». Le paradis promis aux croyants est le paradis mahométan, décrit ici en termes prudents et abstraits : « Un amour plus doux que l'amour terrestre emplira leur cœur et une beauté toujours florissante les enlacera pour l'éternité[3]. » Dans un autre discours, Mahomet se montrera plus hardi et plus précis : le Paradis, qu'il a parcouru sous la conduite de l'ange Gabriel, est un beau jardin aux fleurs diaprées, aux fruits d'or dans un feuillage sombre, à l'air embaumé. Des vierges fraîches comme le printemps, ardentes comme l'été, se promènent sous l'ombrage et baignent leur jeunesse éternelle au flot argentin des ruisseaux[4]. Les croyants seuls auront part

[1] « Und diesen Gott habt ihr verlassen? habt ihn zersplittert in eure Götzen, Feuer, Sonne, Mond und Tiere? O der Blindheit! Da ihr seine Glieder anbetetet, da entwich sein Geist von euch, darum ist seine Kraft in euch erloschen, darum seid ihr versunken in dumpfe Tierheit, gefangen in der Zeit, und habt kein ewiges Leben, keinen Himmel und keine Seligkeit; darum habt ihr keine Tatkraft, weil nur Leben ausgeht vom Leben, eure Götzen aber sind tot, ohne Wirkung, ohne Heil für euch. » (p. 61).

[2] « Er will nicht euer Verderben, nein, er will euch erlösen von der Endlichkeit. Darum hat er mich zu euch gesandt, dass ich euch berufen soll in seinem Namen und euch, die ihr verschmachtet in der dürren Wüste der Zeitlichkeit, tränke mit dem frischen Brunnenquell des ewigen Lebens. » (p. 61).

[3] « Liebe, süsser als alle irdische, wird ihr Herz erfüllen und immer blühende Schönheit wird sie ewig umfangen. » (p. 61).

[4] « Ueberall blühten die schönsten Blumen, goldene Früchte glühten unter dunkeln Zweigen, die Luft war lau und wohlriechend, wie Wellen von Balsam; der Gesang melodischer Vögel mischte sich in das wohlklingende Rauschen der Bäche, die sich in blumige Täler stürzten; alle Farben von Licht ergossen sich bald in breiten Strömen durch die Gegend und schöne Mädchen, blühend wie der Frühling und voll warmen Lebens wie der Sommer, bargen sich in die

à ces délices, tandis que les réprouvés seront consumés par la colère de Dieu.

Mais, pour le moment, Dieu réclame de ceux qui le servent la décision prompte et l'énergie; il faut renverser les idoles, abolir les sacrifices sanglants. « Le Dieu de vos pères, s'écrie Mahomet avec un accent qui est bien plutôt celui des prophètes hébreux[1], ne demande pas des victimes que la flamme dévore, il ne prend point plaisir au sang des holocaustes; mais ce qu'il demande, c'est un cœur pur où puisse habiter sa lumière, et une foi confiante qui élève à lui vos esprits[2]. »

Le deuxième acte montre l'Islam en voie d'expansion: les disciples du Prophète vont en son nom abattre les idoles, d'autres prêchent à Médine le Koran. Mahomet nous apparaît aussi dans l'intimité, tendrement paternel avec le disciple qu'il aime, prompt à calmer d'un mot la jalousie naissante de Kadischa, qui lui reproche de prodiguer à son œuvre et à ses fidèles tout l'amour

Schatten der Wälder und traten dann wieder lächelnd hervor, bald tauchten sie unter in den Silberseen und hoben sich dann wieder aus den Wellen empor wie Sonnen aus dem Osten» (p. 64). Cf. de nombreuses descriptions du paradis dans le Koran (II, 23, III, 13, IV, 60, XXXVII, 38 ss., XLIII, 70 ss., LV, 46—78, LVI, 14—39, LXXVI, 12—23, etc.).

[1] Mahomet n'a pas aboli les sacrifices. «Nous avons destiné les chameaux pour servir aux rites des sacrifices . . . Prononcez le nom de Dieu sur ceux que vous allez immoler . . . La chair et le sang des victimes ne vont pas jusqu'à Dieu; mais votre piété monte vers lui.» (Koran XXII, 37—38.) On citerait, en revanche. de nombreux passages de l'Ancien Testament sur l'inutilité des sacrifices. «Qu'ai-je à faire de la multitude de vos sacrifices? dit l'Eternel. Je suis rassasié des holocaustes de béliers et de la graisse des veaux, je ne prends point plaisir au sang des taureaux, des brebis et des boucs . . . Cessez de m'apporter de vaines offrandes: j'ai en horreur l'encens, les nouvelles lunes, les sabbats et les assemblées . . . Lavez-vous, purifiez-vous, ôtez de devant mes yeux la méchanceté de vos actions; cessez de faire le mal, apprenez à faire le bien, recherchez la justice . . ., etc. (Isaïe, I, 11—17. Cf. Is., LVIII, 3—7. Amos, V, 21—24.)

[2] «Der Gott eurer Väter verlangt keine Opfer die die Flamme verzehrt, das Blut eurer Opfertiere erfreut ihn nicht; aber er verlangt ein reines Herz, dass sein Licht darin wohnen, und glaubige Zuversicht, dass euer Geist sich zu ihm erheben möge.» (p. 61).

auquel elle aurait les premiers droits[1]. Le rayonnement qui émane de Mahomet est tel qu'il dompte toutes les fureurs et calme toutes les hostilités : Omar, venu pour venger par le fer la séduction pernicieuse qu'il accuse Mahomet d'exercer sur sa sœur Halima[2], sent retomber son bras sans force et se convertit à l'Islam.

Toutefois les adversaires s'agitent, s'organisent : Abou-Sofian (le Zopire de Voltaire[3]) somme Mahomet de s'expliquer publiquement sur sa mission. On lui demande des miracles qu'il refuse, car, dit-il, conformément au Koran, « je ne suis qu'un homme envoyé par Dieu pour vous ouvrir les portes du ciel[4] ». Alors on lui pose les trois questions fameuses concernant « le Vainqueur », le sort des âmes après la mort et la légende des Sept Dormants d'Éphèse[5]. Il sort victorieux de l'épreuve, répond aux questions captieuses par une interprétation ample et hardie des vieilles traditions, qu'il fait toutes converger vers ce fait capital de l'histoire du monde : l'avénement de l'Islam. Caroline se montre ici très supérieure à son modèle : les réponses plus ou moins ambiguës que fit

[1] P. 62.

[2] P. 62—63. La conversion d'Omar marque en effet une date dans l'histoire de l'Islam. Sa sœur Fatima se convertit avant lui; il saisit un jour entre ses mains quelques feuillets du Koran, s'emporta et la frappa; puis, saisi de repentir, il demanda les feuilles et se mit à les lire. Cette lecture le persuada (Introd. citée, p. XIV). Ici, c'est entre les mains de Nahlid qu'Omar trouve les feuillets du Koran. Halima est le nom de la nourrice de Mahomet, non de la sœur d'Omar.

[3] Cf. Lettre au roi de Prusse sur la tragédie de Mahomet: « L'histoire dit seulement qu'il enleva la femme de Séide, l'un de ses disciples, et qu'il persécuta Abusofian, que je nomme Zopire. »

[4] « Ich bin nur ein Mensch, gesandt, die Tore des Himmels euch aufzuschliessen. » (p. 63). Cf. Koran, XXIX, 49: « Les miracles sont au pouvoir de Dieu et moi je ne suis qu'un envoyé chargé d'avertir ouvertement. » Et surtout XVII, 92 ss. : « Ils disent: Nous ne te croirons pas à moins que tu ne fasses jaillir de la terre une source d'eau vive . . . etc., etc. . . Réponds-leur: Par la gloire de mon Seigneur! Suis-je donc autre chose qu'un envoyé? » Ce sont les mêmes miracles que l'on demande à Mahomet dans le drame.

[5] Ce sont les questions que firent poser à Mahomet les rabbins de Médine. (Voy. Koran, trad. Kasimirski, introd. p. XIII—XIV et Koran XVIII, XVII, 87.) Sur le Vainqueur, voy. plus bas.

Mahomet à ses adversaires sont loin d'avoir cette force et cette ingéniosité. Si l'interprétation de la légende des Sept Dormants reste obscure[1], la parabole du Vainqueur est très claire et domine tout le drame. Il faudra y revenir pour découvrir finalement quelle est l'opinion de l'auteur, non pas tant sur l'Islam peut-être, que sur cette révélation nouvelle, ce « troisième empire » qu'annonce ici Mahomet, héraut et porte-parole du romantisme plus que de sa propre religion.

Malgré l'enthousiasme que suscite sa parole dans le peuple, Mahomet est banni de sa ville natale, obligé de fuir. C'est l'hégire. Le Prophète prend congé de sa femme qu'il ne doit point revoir. Mais ses disciples, qu'exalte l'imminence du danger, se déclarent tous prêts à le suivre : pour lui, ils quitteront volontiers « amour, plaisirs, honneurs, richesses », pour sa cause, ils accepteront « la haine, la détresse, l'opprobre et la pauvreté[2] ». De sorte que la fuite, de furtive qu'elle était, prend les allures d'un cortège triomphal. La propre fille d'Abou-Sofian, convertie à l'Islamisme, vient se mettre sous la protection de Mahomet et, elle aussi, quitte tout pour le suivre. Nous devinons, bien que ce ne soit pas encore dit expressément, qu'un mobile un peu moins abstrait que le sentiment religieux pousse Halima à cette démarche audacieuse. Et c'est une auréole de plus au front du prophète exilé que cet amour virginal qui timidement s'offre, à côté de cette fidélité d'affection chez les disciples.

[1] Ces sept fils, en qui la force d'un père vigoureux s'est émiettée, représentent-ils les tribus arabes dispersées que Mahomet va réveiller et unir ? (Gœtz, p. 64, cf. Koran XVIII, 8—24.)

[2] C'est ce que chante le chœur :

Liebe meiden, Schmach erwerben,
Hass verdienen, Reichtum spenden,
Wollust fliehen, Armut haben,
Not erdulden, Alles wollen wir für dich
Ehre lassen, (p. 66.)

Le courage si ferme du Prophète n'est cependant pas à l'abri de toute faiblesse : il traverse des crises de doute au désert. Il lui semble soudain que son astre décline, que la lumière de son esprit s'éteint, que les voix prophétiques ne parlent plus dans son sein[1]. Une tempête des éléments répond symboliquement à cet obscurcissement intérieur. C'est l'heure aussi que choisissent les adversaires pour lui dresser de nouvelles embûches : Halima, qui accourt prévenir Mahomet d'un péril puissant, le trouve dans un état effrayant, les yeux ouverts et fixes, les lèvres frémissantes, mais insensible et hagard. Quand il sort de sa catalepsie, c'est pour proclamer la vision glorieuse et réconfortante qu'il vient de contempler. Il est désormais assuré qu'aucun danger n'aura de prise sur lui : « La destinée des peuples repose en moi, la semence de l'avenir a été jetée en mon sein; comment périrais-je? car il faut que la moisson mûrisse pour être la force des générations futures[2]. » Cette vérité qui lui est révélée est une greffe d'essence précieuse qu'il faut enter sur un tronc robuste afin qu'une sève abondante vienne la nourrir[3]. Mais il faut aussi la protéger contre le simoun du désert, et, pour cela, Dieu a donné à son prophète « le courage indomptable, la moelle du lion et le tranchant de l'épée[4] ». Le moment décisif est venu,

[1] « Mein Gestirn geht unter, das Licht meines Geistes ist erloschen, verstummt sind die Weissagungen meines Busens, die Kraft Gottes ist nicht mehr allein sieghaft in mir. — Der Zweifel hat den Himmel aus mir verdrängt. — Das Heiligtum Gottes ist ein Tummelplatz der Leidenschaften. » (p. 67). Cf. dans une lettre de Bettina (D. Gd., I, 271) : « Der edle Mensch — ein Tummelplatz der Leidenschaften ».

[2] « Das Schicksal der Völker ist in mir, die Saat der Zukunft ist in meine Brust gesäet; muss ich nicht leben, dass die Ernte reife und die künftigen Geschlechter erquicke? » (p. 68).

[3] Wir haben *einen köstlichen Zweig vom Baum der göttlichen Seligkeit* erhalten, diesen sollen wir der Erde *einimpfen* . . ., etc. (p. 68). Cf. la même image dans l'histoire du Brahmane : « Ich sah wie eine mächtige Sehnsucht ihn (Mahomet) getrieben, *diesen Zweig vom ewigen Lebensbaum* dem verwitterten Stamm seines Volkes *einzuimpfen* . . . »

[4] « Dass dies alles geschehe, gab uns Gott den unbezwinglichen Mut, das Mark des Löwen und die Schärfe des Schwerts. » (p. 68).

où Mahomet reconnaît que « la pensée pure ne peut gagner la bataille : il y faut le bras et l'épée[1] ». Si les ennemis de l'Islam emploient à le ruiner des armes charnelles, il n'est pas défendu, il est au contraire recommandé aux Croyants de saisir, à leur tour, l'épée et la lance en l'honneur de la bonne cause : « Quiconque meurt pour la vérité vit au centuple dans la gloire de son Dieu; la mort des infidèles donne au monde la guérison et une vie nouvelle, car leurs mauvaises actions sont la gangrène de la terre; honneur à l'épée qui les sépare du corps sain[2]! »

De même, quand les Mecquois prient Mahomet de se justifier une fois de plus devant eux, il fait l'apologie de la guerre, de la guerre sainte. Comme un autre avant lui, il est venu apporter non la paix, mais le glaive. « La paix que vous recherchez est une paix dans la mollesse, la décadence et la servitude; plutôt la guerre qu'une telle paix[3]. » Le moment est propice à une telle conquête; la terre est mûre pour l'œuvre de l'Islam. Le christianisme, semé aux quatre vents, persécute maintenant le judaïsme dont il est issu et se meurt lui-même de ses divisions internes. L'Islam rétablira dans le monde — par la violence d'abord, il le faut — « la paix, la

[1] « Der Gedanke allein kann die Schlacht nicht gewinnen, es bedarf dazu des Armes und des Schwertes. » (p. 68).

[2] « Wer für die Wahrheit stirbt, der lebt zehnfach in Gottes Herrlichkeit; der Tod der Gottlosen gibt der erkrankten Welt Genesung und frisches Leben, denn ihre bösen Taten sind die Fäulnis der Erde, und Heil dem Schwerte das sie trennt von dem gesunden Leibe. » (p. 68). Cf. Koran, III, 163 : « Ne croyez pas que ceux qui ont succombé en combattant sur le sentier de Dieu soient morts; ils vivent auprès de Dieu et reçoivent de lui leur nourriture. »

[3] « Die Ruhe, die ihr suchet, ist eine Ruhe der Schlaffheit, des Absterbens und der Knechtschaft; Krieg ist besser denn solch ein Friede » (p. 69). Ces dispositions belliqueuses sont conformes au Koran : « O prophète, excite les Croyants au combat ! » (VIII, 66). « Lorsque vous rencontrerez des infidèles, eh bien ! tuez-les au point d'en faire un grand carnage et serrez fort les entraves des captifs » (XLVII, 4). « Ce n'est pas vous qui les tuez, c'est Dieu » (VIII, 17), etc., surtout la sourate IX en son entier.

concorde et la santé. Les peuples s'assembleront en un seul sanctuaire et sur l'autel nouveau, tel un sacrifice d'agréable odeur, ils immoleront le paganisme. Le christianisme s'absorbera dans le judaïsme, se réconciliera et s'unira à lui dans une même foi[1] ».

Le monde politique, comme le monde religieux, est prêt pour la domination arabe. L'empire d'Orient et l'empire d'Occident sont à leur déclin. Il ne faut plus qu'un peu de décision, et tous les triomphes vont échoir en partage aux fidèles Croyants[2].

La première bataille contre les Koréichites est, en effet, un succès. Mais Abou-Sofian, en fuite, est sauvé, à la prière d'Halima, par le disciple favori de Mahomet, Nahlid, épris de la jeune fille, et respectueux aussi d'une si pure et légitime affection filiale.

La fin de la pièce suit une marche régulièrement ascendante qui doit symboliser le triomphe et l'expansion de la religion nouvelle. Les rabbins d'Yathrib[3] (Médine) viennent rendre hommage à Mahomet en qui ils reconnaissent le Messie annoncé.

Les épreuves qui vont venir maintenant ne serviront qu'à exalter son courage et à rehausser son prestige. La nouvelle de la mort de Kadischa semble l'émouvoir assez peu : « Je savais bien, dit-il simplement, que je ne devais pas la revoir[4]. » On aimerait un peu moins de stoïcisme.

[1] « Dass Friede, Eintracht und Gesundheit wiederkehren auf Erden, dazu hat mich Gott gesandt; die Völker sollen in einen Tempel versammelt, das Heidentum an dem neuen Altar als ein Gott wohlgefälliges Opfer geschlachtet werden; das Christentum soll zurückkehren zu dem Judentum und sich in meiner Lehre mit ihm versöhnen und vereinigen » (p. 69—70).

[2] Cf. dans le Mahomet de Voltaire (acte II, sc. V) un tableau analogue du monde ancien à cette époque.

« Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre,
Le temps de l'Arabie à la fin est venu . . . » etc.

[3] Le fait est historique (Introd. citée p. XIII—XIV). L'Islam trouva à l'origine beaucoup de sectateurs chez les Juifs. Mahomet affirme en plusieurs endroits que sa venue a été prédite dans l'Ancien et le Nouveau Testaments (Koran, VII, 156, XLVI, 9, LXI, 6).

[4] « Ich wusste es wohl, dass ich sie nicht wiedersehen würde. » (p. 72).

Plus troublant est pour lui l'aveu de Nahlid : « Je t'ai trahi, j'ai laissé échapper Abou-Sofian ; je suis l'auteur de son salut et de ta perte[1]. » Mahomet ne peut croire à la défection du disciple aimé : « Tu rêves, c'est impossible », s'écrie-t-il. Puis, quand Nahlid avoue que c'est son amour pour Halima qui l'a induit en faute, Mahomet s'attendrit et pardonne : « Tu l'aimes ? dit-il... Viens, je te pardonne[2] ».

L'épreuve décisive est la comparution de Mahomet, accusé de haute trahison, de blasphème, de sédition et de meurtre, devant l'émir suprême des Arabes. Déjà les fidèles, Al-Abbas, Abou-Taleb et Nahlid ont confondu les mensonges d'Abou-Sofian et d'Abou-Yohl. Mais Mahomet paraît en personne et sa parole pleine d'autorité dissipe aussitôt tout malentendu. « Le Dieu unique, créateur de toutes choses, et que les Infidèles ne connaissent point, m'a dit : Lève-toi, ô Mahomet, et va prêcher ma vérité aux peuples de la terre, afin qu'ils guérissent de leur erreur et n'adorent plus les faux dieux. C'est ainsi que l'Esprit m'a parlé, et ce n'est pas une volonté criminelle qui me pousse à démontrer à ce peuple le néant de ses idoles sans force et sans vie ; mon acte ne vient pas de moi-même, c'est la volonté de Dieu..... Par ces étoiles qui scintillent sur nos têtes, c'est Dieu qui parle par ma bouche, le porte-parole de Dieu ne peut errer[3]. »

[1] « Ich habe Hochverrat an dir begangen... Ich habe den Sofian entrinnen lassen, sein Leben ist mein Werk und dein Verderben. » (p. 72).

[2] « Du liebst sie? (Pause.) Komm! ich verzeihe dir. » (p. 72).

[3] « Der einzige Gott, der alle Dinge geschaffen hat, den die Ungläubigen nicht kennen, hat zu mir gesagt : Mahomed, stehe auf und verkünde den Völkern der Erde meine Wahrheit, dass sie genesen vom Irrtum und die falschen Götter nicht ferner anbeten. So hat der Geist zu mir gesprochen, und nicht frevelhafte Willkür treibt mich, diesem Volke die Nichtigkeit seiner toten, ohnmächtigen Götzen zu zeigen; meine Tat ist nicht mein Werk, sondern der Wille Gottes... Bei den Sternen, die über uns funkeln, Gott spricht durch meinen Mund, der Sprecher Gottes kann nicht irren. » (p. 74).

Si les paroles ne suffisent pas, Mahomet a recours au moyen grossier, mais efficace, dont tous les prophètes ont usé avant lui : il frappe l'imagination de la populace par des prodiges. A sa voix, les ténèbres se font soudain sur les montagnes, la lune s'obscurcit, puis brille à nouveau d'un éclat surnaturel[1]. Le peuple l'acclame, une émeute semble près d'éclater, mais Mahomet fait rentrer au fourreau les épées déjà levées. Au lieu de se massacrer entre concitoyens, il vaut mieux partir au secours de Médine convertie qui réclame l'assistance des Croyants contre les tribus païennes de Thaab, de Moharab et d'Aoum. Même la lamentation élégiaque du chœur, qui redoute les maux de la guerre, se termine sur un cri de guerre : « Debout ! avant que s'éveille en nous cette nostalgie, debout pour la bataille, la tuerie, la mort et la vengeance[2] ».

La bataille de Bedr consacre en effet la victoire de Mahomet sur tous ses ennemis ; il peut rentrer en maître dans la ville sainte. Toutefois son triomphe ne sera pas belliqueux ; inconscient, semble-t-il, de sa secrète hypocrisie, il laissera ses armées faire à son profit la besogne sanglante, puis entrera en pacificateur. « Je ne veux pas entrer l'épée au poing dans la ville sainte, je ne veux pas que m'accueille le gémissement des mourants ; mon triomphe sera pacifique, c'est le seul qui me convienne[3]. »

Grand dans l'adversité, Mahomet se montre plus grand encore dans le succès et pardonne royalement à tous

[1] P. 74. La scène est empruntée à une Vie de Mahomet (Introduction citée, p. XXX, note 2).

[2] Fort, dass die tiefe Sehnsucht nicht erwache,
Fort in die Schlacht, zu Mord und Tod und Rache.
(p. 75.)

[3] « Ich begleite euch nicht, denn ich will nicht mit dem Schwert in der Hand das heilige Mekka betreten, mich soll nicht das Gewinsel der Sterbenden empfangen, friedlich will ich einziehen, so geziemet mir's ; heute mögt ihr für mich arbeiten. » (p. 76).

ses ennemis[1]. «O Allah! s'écrie-t-il alors, sois loué, car tu m'as conduit par ta force et tu as magnifié ton Prophète à la face de la terre entière. Tu as dit au destin: Obéis-lui! et à la victoire: Tiens-toi à ses côtés! Tu as armé l'Islam de la moelle des lions, de l'épée du chérubin, et tu lui as dit: Va, parcours la terre en vainqueur depuis l'extrême Occident où le soleil descend dans un océan de ténèbres jusqu'à ces peuples d'Orient qui voient le soleil toujours au zénith; car tu es ce Vainqueur dont il est écrit: Il s'asservira le Levant et le Couchant[2].»

Il faut qu'il y ait place, cependant, dans cette coupe de joie, pour une goutte d'amertume[3]. Un bonheur sans mélange n'est pas de ce monde et le triomphe le plus légitime s'achète encore de quelque sacrifice: l'intrigue sentimentale du Mahomet, si discrètement esquissée dans l'ombre des seconds plans, se dénoue par une catastrophe qui coûte à Mahomet l'affection, puis la vie de son disciple préféré, et l'oblige même à renoncer à l'amour d'Halima. Une rivalité, mal définie chez Mahomet, claire chez Nahlid, met aux prises le maître et le disciple, amoureux de la même femme[4]. Halina n'aime que le

[1] Mahomet pardonna en effet à Caled.

[2] « O Allah! sei gepriesen, dass du uns bis hieher geleitet hast, deiner Kraft, dass du deinen Propheten verherrlichst vor den Völkern der Erde. Du hast zu dem Schicksal gesagt: Diene ihm! und zu dem Sieg: Tritt zu seiner Seite! — Du hast den Islam ausgerüstet mit dem Mark des Löwen, mit dem Schwerte der Cherubim, und zu ihm gesprochen: Geh! durchwandle siegreich die Erde, vom äussersten Westen, wo die Sonne untergeht in einem Meer von Dunkelheit bis zu den Völkern des Ostens, über deren Häuptern die Sonne senkrecht steht; denn du bist der Ueberwinder, von dem geschrieben ist: Er wird sich den Aufgang unterwerfen und den Niedergang.» (p. 78).

[3] Unselige Tat,
Die du mit Tropfen
Giftiger Schmerzen
Mischest den Becher
Herrlicher Freuden. (p. 77.)

[4] Mahomet épris de la fille d'Abou Sofian, c'est tout ce que Caroline a gardé du Mahomet de Voltaire.

Prophète, elle l'a aimé la première, avant presque de le connaître : convertie à sa doctrine d'abord, elle s'est attachée ensuite d'une passion ingénue à la personne même de son initiateur. Elle est venue alors se placer sous sa protection, elle a voulu le suivre dans l'exil et la mort, et Mahomet a juré « de la respecter comme une houri du Paradis[1] ». Est-il sensible à cet amour qui vient à lui spontanément? On ne le sait. En toute occasion, il préférera son œuvre à son intérêt personnel, à ses affections même : il renverra Halima en otage à son père qui la réclame, sans écouter les objurgations de Nahlid, désespéré à cette pensée. Halima, de son côté, ne protestera pas; trop fière pour avouer à Mahomet son sentiment, un peu craintive aussi à l'idée qu'il peut être sacrilège d'aimer d'amour l'envoyé de Dieu, elle obéit, la mort dans l'âme, et sans parvenir même à lui en vouloir. Pour Nahlid elle n'a qu'une pitié bienveillante : « Je ne veux pas que tu meures, lui dit-elle, tu es si bon; je t'aime aussi, mais pas comme tu le mérites, car mon âme est pleine d'adoration et d'amour pour le Voyant[2] ».

Le renvoi d'Halima a pour conséquence le suicide de Nahlid : cruellement déçu sur le compte de son maître, au désespoir d'avoir perdu Halima, il se précipite sur son épée et meurt. La douleur de Mahomet, que Caroline a fait bien dur de peur de le faire faible, s'exprime en deux phrases brèves[3], et rien n'entrave la marche conquérante de sa cause. Au terme pourtant, quand Abou-Sofian réconcilié vient lui offrir sa fille pour qu'il soit

[1] « Ich schwöre dir bei dem Todesengel, der unsere Taten aufzeichnet zum Weltgericht, bei diesem schwöre ich dir, ich will dich beschützen und heilig halten wie eine Jungfrau des Paradieses. » (p. 66).

[2] « Nein, Nahlid ! du sollst nicht sterben, du bist so gut, und ich liebe dich auch, doch nicht so, wie du es verdienst, denn meine Seele ist so erfüllt von Anbetung und Liebe für den Seher. » (p. 75).

[3] « O Nahlid, mein teurer, teurer Nahlid . . . O Nahlid, was hast du mir getan. » (p. 77).

« son seigneur et maître[1] », Mahomet refuse, par un scrupule délicat, encore que cruel pour la jeune fille qu'il voue à un deuil éternel : « Je respecte trop ta fille, dit-il à Abou-Sofian, pour devenir son maître, et l'amour de Nahlid m'est trop sacré pour que je veuille jamais la posséder. Halima, Nahlid est mort pour toi. Va, Halima, vis pour garder la mémoire de cet amour[2] ». Et Halima s'éloigne, pleine de mélancolie : « Adieu donc, douces espérances, belle et douce vie, souriant avenir, adieu, adieu ![3] ».

L'intérêt principal du drame ne porte pas sur cette intrigue secondaire, qu'on croirait presque ajoutée après coup. L'essentiel reste le grand drame d'idées qui se joue entre les partisans de l'ordre ancien et le novateur, pour qui Caroline de Günderode n'hésite pas à marquer sa préférence. Elle le préfère si ouvertement qu'elle ne permet pas une fois à l'opinion adverse de s'exprimer autrement que par quelques plates calomnies. Mahomet, au contraire, qui tient la scène presque sans interruption, ne prononce pas moins de trois grands discours au peuple[4] outre ses nombreux dialogues avec ses disciples. Son œuvre, telle qu'il la caractérise à maintes reprises, nous a paru être l'œuvre romantique elle-même, celle que rêvaient à l'époque tout un groupe de jeunes intelligences et de jeunes cœurs. Il vient mettre fin à des temps de faiblesse et de décadence, il vient tonifier les courages par la prédication d'un Dieu fort, qui veut être aussi

[1] « Nimm meine Tochter, ich schenke sie dir, sei ihr Herr und Gebieter. » (p. 78).

[2] « Ich ehre deine Tochter zu sehr, um ihr Gebieter zu sein, und Nahlids Liebe ist mir zu heilig, als dass ich sie besitzen könne. — Halima, Nahlid starb für dich. — Geh, Halima ! lebe dem Andenken seiner Liebe. » (p. 78).

[3] « So lebt denn wohl, süsse Hoffnungen ! schönes, freundliches Leben ; lächelnde Zukunft, lebt wohl, lebt wohl ! » (p. 75).

[4] Premier discours aux Mecquois, p. 61. Discours à la Kaaba, p. 63—64. 2e discours aux Mecquois, p. 68—70.

le Dieu des forts[1]. Il n'a rien des grâces mièvres d'un catholicisme romantique et décadent.

L'allégorie du Vainqueur[2], placée au centre de la pièce, nous révèle très exactement quelle est, sur le rôle historique du christianisme et sur la possibilité d'une foi nouvelle, l'opinion de C. de Günderode, opinion intéressante parce qu'elle est représentative de tout un groupe romantique, de tendances nettement religieuses, mais non catholiques, comme on l'a trop cru.

Les livres saints des Juifs parlent en termes mystérieux d'un « Vainqueur » qui « s'asservira l'Orient et l'Occident » Quel est-il, ce Vainqueur? demande-t-on à Mahomet. Il eût été facile de s'en tenir à la réponse historique de Mahomet, telle que la rapporte le Coran (XVIII, 82-110): d'après ce texte, le Vainqueur n'est autre que *Dhoul Karneïn*, « l'homme aux deux cornes », celui qui a touché à l'Orient et à l'Occident pour se les soumettre, Alexandre le Grand. La réponse du drame est tout autre: « Au cœur de la terre se trouve un pays que les mers enlacent de leurs bras amoureux, ses ruisseaux coulent, brillants comme l'argent et doux comme le miel, par les plaines. Dans le désert de ce pays, le souffle du ciel fit naître un enfant qui bientôt grandit et devint un homme robuste; sa tête géante était couverte de voiles épais et son vêtement cramoisi comme le sang des sacrifices; il siégeait sur un trône porté par des chérubins, sa main gauche tenait les tables de la Loi, sa droite un sceptre d'or, et mille lèvres prophétiques parlaient sous ses voiles[3] ».

[1] Jetzt wird sich das Antlitz
Der Erde verwandeln,
Das alte, gewohnte,
Bejahret und hässlich,
Voll trüglicher Mienen;
Nun wird sich's entfalten
In lächelnde Jugend;
Der Schwäche des Alters
Die kränkelnden Zeiten,
Wird mutige Jugend
Vom Hauch der Begeist'rung
Zum Leben erweckt. (p. 62.)

[2] Gœtz, p. 63.

[3] Es liegt ein Land auf dem Herzen der Erde, die Meere umfangen es brünstig mit ihren Armen und seine Bäche fliessen glänzend wie Silber und süss wie Honig durch die Ebenen. In der Wüste dieses

Puis ce Dieu fort, le Jéhovah des Juifs, a vieilli, les enfants du siècle ont brisé les tables de marbre et lui ont arraché son sceptre, les voix de la prophétie se sont tues. Il a fallu que l'Esprit se suscitât un nouvel envoyé, fils du précédent. Doux autant que le premier fut terrible, celui-ci n'a qu'un œil éternellement levé vers le ciel et ignore la terre. « Son cœur était immense et plein de tendresse, de la main gauche il tenait une couronne d'épines, de la droite une croix; c'est ainsi qu'il passa sur la terre, en pèlerin, heurtant à l'huis des chaumières chez les indigents et les humbles[1]. » Mais le christianisme a besoin, à son tour, d'être complété et élargi, il n'est pas la révélation dernière: un second fils du vieillard surgit, fort celui-ci, et dont les deux yeux contemplent à la fois le ciel et la terre. « Deux cornes recourbées comme le croissant de la lune se dressent sur sa tête; la moelle des lions est dans ses os, l'une de ses mains tient un livre, l'autre une épée. C'est le héros dont il est écrit: « Il s'asservira le Couchant jusqu'à l'extrême occident où le soleil se couche dans une mer de ténèbres et il s'asservira le Levant jusqu'aux peuples pour qui le soleil est perpétuellement au zénith. C'est le Vainqueur[2]. » Ainsi Mahomet, qui vient en vainqueur, est

Landes erzeugte der Hauch des Himmels einen Knaben, der bald heranwuchs zum starken Manne; sein ungeheures Haupt war mit dichten Schleiern bedeckt und sein Kleid rosinrot, wie das Blut der Opfertiere; er sass auf einem Stuhl, den Cherubim trugen, in seiner Linken hielt er eine Gesetztafel, in seiner Rechten ein goldenes Zepter und hundert Lippen sprachen Worte der Weissagung unter seinen Schleiern hervor.» (p. 63).

[1] «Sein Herz war sehr gross und voll weicher Tropfen; in seiner Linken trug er eine Dornenkrone, in seiner Rechten ein Kreuz, und so durchwandelte er die Erde wie ein Pilgrim, der an den Hütten der Dürftigen und Niedern anklopft.» (p. 63).

[2] «Zwei Hörner, gekrümmt wie die Sichel des Mondes, sind auf seinem Haupte; das Mark des Löwen ist in seinen Gebeinen, und in der einen Hand trägt er ein Buch, in der andern ein Schwert; dies ist der Held von dem geschrieben steht: Er wird sich den Niedergang unterwerfen bis zum äussersten Westen, wo die Sonne untergeht in einem Meere von Dunkelheit, und er wird sich den Aufgang unterwerfen bis zu den Völkern, über deren Häuptern die Sonne senkrecht steht. Dies ist der Ueberwinder.» (p. 63).

« le prêtre qui unit l'humain au divin[1] »; l'islamisme symbolise ici ce « troisième empire », qui ne sera exclusivement ni celui de la loi, ni celui de l'amour, mais qui réconciliera le ciel et la terre, la sagesse et la force, le livre et l'épée.

En dernière analyse, c'est donc son rêve romantique de vie intégrale que Caroline de Günderode a fait dire au « prophète illettré » qui tant de fois aima à se proclamer « l'envoyé de Dieu ». Peu importe qu'elle ait dû, à cette fin, faire un peu violence à l'histoire: c'est son droit absolu de poète. Déjà les petites pièces allégoriques, *Les Mânes*, *Immortalità*, faisaient luire une espérance analogue. L'espérance est transportée maintenant du domaine métaphysique ou fabuleux dans la réalité de l'histoire. Peut-être suffit-il d'un héros, d'un prophète, d'un génie religieux, pour amener sur la terre cette ère nouvelle dont toutes les âmes ont soif. Si une pareille révolution dans les consciences ne va pas sans cataclysmes extérieurs, sans violences, sans luttes, il faut avoir le courage d'accepter ce bouleversement passager, condition du progrès futur. Dans l'histoire comme dans la nature, il faut parfois des catastrophes et des révolutions pour que du chaos surgissent un univers régénéré, une splendeur plus pure[2]. Ainsi Mahomet est l'orage qui passe, effrayant, mais qui purifie l'air.

[1] « Ich bin der Priester, der das Menschliche dem Göttlichen vermählt. » (p. 61).

[2] Le chœur exprime en beaux vers cette vérité :

Auch solche Kräfte muss das Weltall haben,
Das ruhige Bestreben frommt ihm nicht;
Wenn statt der Erde Kinder zu erlaben,
Zerstörung aus dem Schoss der Wolken bricht;
Wenn sich am Strand erzürnte Wogen brechen,
Des Feuers Glut der Erde Schoss zerwühlt,
Wenn laute Donner durch die Lüfte sprechen,
Und Schmerz, Entsetzen jede Brust erfüllt;
Dann stürzen ein die engen Schranken,
Verschlungen wird die alte Welt,

A côté de lui, qui est le voyant et le héros, d'autres travaillent à une besogne plus modeste, mais aussi utile. Ils sont les fidèles, la petite église invisible dont les membres, unis par une étroite franc-maçonnerie, se dévouent à une tâche de propagande active et quotidienne. « Il n'y a pas de mensonge entre eux, ils n'ont qu'un seul amour et qu'une cause juste ; son triomphe est leur but à tous ; ils ne se sont point rassemblés pour gagner des honneurs, des biens ou une vie facile. C'est par leur alliance que s'édifiera sur cette terre le temple de Dieu. Au succès de cette œuvre, ils sacrifient leur vie, leur repos, leur bonheur; ils ne veulent connaître d'autre pays que le royaume de Dieu qu'ils fonderont; c'est pourquoi ils n'ont d'autre patrie que leur sainte communauté[1]. »

Ici encore, comme dans les premières pièces, c'est le souvenir de Novalis et de Schleiermacher qui prédomine parmi les influences romantiques dont est née une telle foi. Schleiermacher avait aimé à évoquer cette « coalition des temps futurs[2] » qui se donnerait pour mission d'affranchir les hommes en proclamant la seule religion véritable, celle d'une parfaite liberté intérieure. C'est par un pathétique tout semblable à celui des *Monologues* que

Doch von dem schöpf'rischen Gedanken
Wird eine schön're hergestellt. (p. 60.)

Cf. la lettre de Creuzer (Rohde, p. 56), où il raconte qu'emporté par la chaleur du débit, il a cité dans son cours les deux premiers vers de cette tirade, et a dû ajouter bien vite : « comme dit excellemment un poète contemporain. »

[1] « Heute trittst du in die Gemeinschaft der Gläubigen ; unter ihnen ist kein Falsch, sie haben eine Liebe und eine gute Sache; dass diese siege, ist ihr Aller Zweck, andern Gewinn kennen sie nicht; sie sind nicht zusammen getreten, um sich Ehre, Reichtum oder Wohlleben zu erwerben. Durch ihre Verbindung soll der Tempel Gottes erbauet werden ; dass dieses Werk gelinge, dafür opfern sie Leben, Ruhe und Glück, sie wollen keine andere Heimat haben, als in dem Reiche Gottes, das sie gründen werden, darum haben sie kein anderes Vaterland, als ihre heilige Gemeinschaft. » (p. 69).

[2] « Das schöne freie Bündnis der Verschworenen für die bessere Zeit » (Monologen, Reklam, p. 48). Tout ce 3e monologue (Weltansicht) est à comparer avec les discours du Mahomet.

Caroline espère ici allumer l'enthousiasme des « citoyens de l'avenir[1] », prophètes et garants de l'humanité intégrale qui viendra. L'espoir est le même chez Novalis : il termine son pamphlet *L'Europe* par un cri d'appel à toutes les bonnes volontés que doit exalter la grandeur du but : « Venez aussi, s'écrie-t-il, philanthropes et encyclopédistes, entrez dans cette loge pacifique et recevez l'accolade fraternelle, dépouillez-vous de ce réseau grisâtre et contemplez d'un regard jeune et plein d'amour les merveilles de la nature, de l'histoire et de l'humanité[2] ». Comme Mahomet, il essaie de faire surgir l'image d'une « chrétienté nouvelle », humanité réconciliée et régénérée, « église visible, insoucieuse des frontières, qui accueillera dans son sein toutes les âmes altérées d'infini et deviendra médiatrice entre l'ancien et le nouvel ordre de choses[3] ». Mais le prophète qui, pour Novalis, allait aider à réaliser cette promesse, n'était autre que Schleiermacher lui-même : « Je vais vous conduire vers un frère qui vous parlera et vos cœurs s'ouvriront... Ce frère est l'artère vivante du monde nouveau. Quiconque l'a sentie palpiter ne doute plus et entre avec une douce fierté dans la troupe nouvelle de ses disciples[4] ». Rien n'indique, et il est peu probable que Caroline ait pensé à Schleiermacher en esquissant le caractère de son Mahomet, mais il fallait signaler l'analogie de cette grande espérance qui faisait battre à cette époque tous les cœurs romantiques.

Le *Mahomet*, avec les défauts graves qui le déparent, son action embrouillée, son dialogue lourd et traînant, son ton presque toujours déclamatoire, marque dans la

[1] « Ein prophetischer Bürger einer späteren Zeit ». (Ibid., p 47.) C'est ce que Schiller appelle être « unzeitgemäss. » (Aesth. Briefe.)

[2] Novalis, éd. Meissner, III, 359.

[3] *Ibid* , III, 364.

[4] *Ibid.*, III, 359. Novalis joue sur le nom de Schleiermacher : « Er hat einen neuen *Schleier* für die Heilige *gemacht.* »

foi romantique de Caroline, sinon dans son talent, une sorte d'apogée. Aucune autre pièce n'aura cet accent conquérant, cette belle assurance confiante. C'est le produit des années les plus calmes de sa vie, entre l'idylle première et le drame final; de là peut-être une certaine sécheresse, une froideur de raisonnement qui n'ajoutent pas à l'agrément du drame[1]. Les caractères sont, comme toujours, faiblement tracés, y compris celui de Mahomet, grand discoureur dont nous connaissons bien les théories et mal le sentiment. La force et l'intérêt de la pièce lui viennent uniquement de cet espoir de régénération prochaine qui l'illumine d'un bout à l'autre. Les drames suivants, *Udohla* et *Magie et Fatalité* marquent déjà une régression : l'idéal de vie intégrale est abandonné comme un beau rêve et c'est de plus en plus le pessimisme qui gagne l'horizon jusqu'à l'assombrir complètement. De même qu'après les *Gedichte und Phantasien*, pleins des espérances romantiques d'un Novalis et d'un Schleiermacher, était venue l'*Histoire d'un Brahmane*, qui enseigne le renoncement, c'est avec des pièces de couleur hindoue et de tendance pessimiste que se clôt la série des drames de Caroline de Günderode.

III. *Udohla* et *Magie et Fatalité*.

Les deux derniers drames, *Udohla* et *Magie et Fatalité*, qui parurent sans nom d'auteur dans les *Studien* en 1805, sont des pièces de valeur très inégale, mais d'inspiration analogue. Bien que composées sous l'influence directe de Creuzer et en quelque sorte sous ses yeux, on y retrouverait difficilement des allusions à une situation personnelle

[1] C'est ce que Creuzer reproche au Mahomet. (Inédit, novembre 1804.)

donnée que les lettres nous ont fait largement connaître. Le *Nicator* et peut-être même le *Mahomet*[1] sont à cet égard plus riches d'indications. Mais l'atmosphère morale où se meuvent ces drames, atmosphère de fatalité triste et de désespoir profond, d'où surgissent, çà et là, quelques sages solitaires et résignés, est à elle seule une confession qui en vaut beaucoup d'autres et reflète avec fidélité l'état d'âme du poète. L'émotion particulière qu'ils dégagent (en dépit de maladresses notoires dans la technique) est évidemment celle qu'éprouvait Caroline de Günderode elle-même, songeant à sa propre destinée; bien des tirades éloquentes qu'elle prête à ses personnages sont sorties directement de son cœur, et même la philosophie pessimiste, empreinte de mysticisme hindou, que représentent les sages isolés, Alcménès ou Sino, est à interpréter comme un essai sincère de se résigner et de guérir, comme un effort vers un état nouveau d'équilibre et de santé qui eût permis de continuer la vie, de cheminer encore le front haut, malgré des blessures mal fermées.

Udohla est une des plus faibles productions de son auteur. Il s'agit encore une fois d'un amour défendu: le sultan mongol épousera-t-il, comme il le désire, sa propre sœur Nérissa? Une passion tout irrésistible l'y pousse, mais un reste de respect, de scrupule, le retient chaque fois au bord de l'acte. A sa propre cour s'exercent des influences contradictoires: ses conseillers musulmans le rappellent au respect des lois du Prophète, mais les Hindous l'autorisent à «suivre la voix de son cœur.» Il se plaint alors de la fatalité qui pèse sur lui, de cette ironie du sort qui lui offre tous les biens de

[1] Faudrait-il voir dans l'idylle à peine esquissée de Mahomet et d'Halima une allusion discrète aux relations de Caroline et de Creuzer à la même époque?

la terre pour lui mieux refuser l'unique bonheur rêvé [1]. Pourquoi, entre toutes les femmes, aime-t-il la seule qu'on ne puisse aimer sans crime?

Nérissa, de son côté, révère le sultan, si doux, si humain, si tendre [2]. Mais une invincible répulsion l'éloigne de lui. Surtout, elle a sur la conscience de l'avoir trompé, de s'être fait passer pour Nérissa, la sœur du sultan, alors qu'elle est Ewana, fille de Bahadar, le pire ennemi du sultan, un patriote irrédentiste qui fomente des révoltes contre la domination mongole.

L'arrivée d'Udohla à la cour de Delhi va compliquer encore, puis dénouer cet imbroglio. Fils de Bahadar et frère d'Ewana, il pénètre sous un nom d'emprunt auprès du sultan, et implore de lui la grâce de son père. Mais il est trop tard: Bahadar, enfin capturé, a été passé par les armes. Que peut faire Udohla? Ou se venger en assassinant le sultan, ou mourir. Il choisit aussitôt le second parti: il lui semble que son père l'appelle à le suivre, à goûter «la douce joie qui fleurit chez les morts.» Cependant une parole de Sino, le sage hindou, suffit à modifier son dessein: il est plus noble de vivre et de travailler au relèvement de la patrie; c'est à quoi il se résout. Mais sa mobilité est telle qu'au seul aspect de Nérissa, dont il ignore la véritable identité, il se sent frappé de la foudre et jure de ne plus vivre

[1] Warum, o Schicksal! muss ich diese lieben?
Die Einzige, die du mir hast versagt. (Gœtz, p. 38.)

Cf. le même sentiment exprimé par Ligarès (Magie und Schicksal, Gœtz, p. 55):

Von allen Freuden dieser weiten Erde
Wählt' ich aus Ihrer Fülle Eine mir.
Und diese Einzige ist mir versaget.

Cf. un état d'âme parallèle dans diverses pièces de *Mélété*. (Die Einzige, Die Eine Klage.)

[2] « Sein Lächeln ist so milde . . . » (Gœtz, p. 39.)
« Der Sultan hat ein leicht beweglich Herz,
Sein Herrschertrotz zerschmolz in Liebeswonnen,
Er hat fürwahr ein menschliches Gefühl. » (Gœtz, p. 41.)

désormais que pour l'aimer. «O dieux! quel lourd blasphème j'ai prononcé! La vie est plus belle que la mort[1].» En vers éloquents, il exprime son amour: «Tout le ciel chante avec moi son nom et tous les souffles printaniers le murmurent... Ces arbres l'ont contemplée, cet air l'a rafraîchie de sa caresse, ils seront désormais ma patrie, mon univers[2].» Cet être faible, qui ne savait jamais pourquoi il vivait, se sent maintenant prêt à mourir heureux: «J'ai contemplé la splendeur de la vie, doucement elle m'a enlacé comme une fiancée timide et qui ne se livre qu'à demi, mais j'ai pressenti son doux charme, et je lui donne résolument un baiser d'adieu. Que le sultan m'envoie à la mort, il ne prend qu'une vie qui déjà s'acheva[3].» La pièce finit sans catastrophe: le sultan, désabusé sur le compte de Nérissa et d'Udohla en même temps, reste jusqu'au bout magnanime et les renvoie libres dans leur patrie. Udohla, ravi de reconnaître en Nérissa sa propre sœur, semble oublier instantanément la passion si violente qu'il exprimait tout à l'heure. Nérissa quitte le sultan sans regret, quoiqu'en protestant faiblement de son attachement, de sa reconnaissance. Pour lui, c'est résigné, mais désespéré, qu'il descendra chez les morts.

On se demande en vain quel est le sens de cette pièce. Ni l'intrigue embrouillée à plaisir, puis dénouée grâces aux procédés les plus usés du théâtre classique et romantique (substitution de personnes, faux noms, reconnaissances), ni les caractères déliquescents de Nérissa et d'Udohla ne méritent l'intérêt. Le sultan est déjà, dans sa tendresse virile, son scrupule et son renoncement, une figure plus vigoureuse. Mais c'est dans un

[1] Gœtz, p. 42.
[2] Gœtz, p. 43.
[3] Gœtz, p. 43.

rôle secondaire, celui de Sino, qu'il faut chercher le sens de la pièce et la pensée du poète.

On aperçoit aussitôt que ce drame est très proche d'*Hildgund*, qu'une pensée patriotique l'anime. Car Sino est un patriote. Hindou fidèle à sa caste et à sa religion, il vit à la cour de l'usurpateur dans une longue patience inconsolée. Il souffre profondément de l'humiliation de sa patrie[1], mais il a foi dans les dieux qui protègent l'Inde. Il est le sage véritable, qui attend sans hâte l'aube promise.

Au nom de cette même sagesse, il se refuse à condamner l'amour du sultan pour sa sœur: il lui semble que nulle loi oppressive ne doit lier la liberté humaine, pas même quand ce serait la coutume la plus antique et la plus sacrée. Les lois morales et religieuses lui paraissent n'avoir qu'une valeur relative; ne changent-elles pas avec les cieux et les climats? «Pourquoi des choses étranges n'arriveraient-elles pas? N'y a-t-il de bien que ce qui s'est toujours vu? Les temps varient cependant; les actions des hommes se meuvent en des cercles toujours répétés. Ce que tu nommes crime, vois, la loi sainte de Brahma le permet aux Hindous[2].»

La sagesse hindoue, la même que Caroline de Günderode a célébrée dans l'*Histoire du Brahmane*, est indulgente et douce; elle veut qu'on suive en toutes choses la voix sainte de la nature. Elle a horreur du sang répandu, elle reconnaît à toute créature le droit de vivre. C'est pourquoi Sino, bien que patriote, détournera Udohla de

[1] So brich denn endlich deines Schweigens Bande,
Mein lang gezähmt, nur allzu duldsam Herz!
Weh' uns! weh' uns! In Sclaverei geboren,
Bricht nichts die starken Ketten als der Tod.
So tief sind wir gesunken dass vom Ruhme,
Von dieses Landes alter Herrlichkeit,
Nur eine Sage unser Ohr erreichte,
Ach! eine Sage die wir kaum versteh'n. (Gœtz, p, 42.)

[2] Gœtz, p. 37.

son projet régicide et le dissuadera aussi de se donner la mort. L'initié, l'homme religieux, voit avec intelligence, donc avec pitié, la vaine agitation où s'épuisent les hommes. Il sait que l'unique sagesse consiste à vivre en paix avec soi-même, en affection avec ses semblables. Et s'il y a de la violence et du dol, il a appris qu'un peu d'amour et d'indulgence est plus efficace à faire régner la justice que le plus hardi coup de main. Son discours final, l'adieu à ce jeune Udohla qu'il aime comme son disciple et sa dernière espérance, est beau de cette sagesse mélancolique et sereine : « Ta destinée, ô jeune ami, est résolue. Mais la nôtre repose en l'avenir lointain, avenir que je ne verrai point, aube que ces yeux ne contempleront point. Bien des fois, trop vite abusé, j'ai cru voir à l'Orient l'ourlet de pourpre qui annonce l'aurore, promesse du jour qui luira sur l'Inde après la longue nuit. Souvent, j'ai cru entendre l'appel matinal de l'oiseau qui salue le jour d'espérance. Je me trompais, le jour n'est point encore. Mais toi, ami, tu le verras peut-être ; quand il viendra, ami, oh ! songe à moi, et aide le peuple à briser ses lourdes chaînes... Le ciel annoncera par des prodiges l'heure propice au grand dessein. D'ici là, soumets-toi sans murmure à ses ordres, et garde la foi en le retour du dieu[1]. »

Il semble que le patriotisme de Caroline de Günderode se soit modifié depuis *Hildgund*. Sans doute, c'est encore à l'Allemagne humiliée sous le joug napoléonien qu'elle a pensé. Mais l'espoir de rénovation est tout autre : supprimer le tyran par un coup de force, par un attentat à la Brutus, ne serait peut-être qu'un expédient grossier et peu sûr. Il y a une œuvre plus souterraine et plus durable à entreprendre, un lent redressement des consciences et des volontés, auquel se

[1] Gœtz, p. 44.

voueront, pour peu qu'ils soient clairvoyants, les chefs, les héritiers des anciens rois et les sages.

Les romantiques allemands ont cru, très sérieusement, que c'était là leur vocation, et quelques-uns ont essayé de s'y consacrer. Cet espoir n'est-il pas le même qu'exprimait Novalis à la fin de son pamphlet, *La Chrétienté, ou l'Europe*? Comme lui, mais avec moins d'assurance, Caroline salue ces présages d'un monde nouveau qui va naître et qui naîtra en Allemagne d'abord. Ce « retour du dieu », qu'est-ce autre chose que l'âge d'or à venir dont Novalis a cru voir l'aurore, « âge d'or nouveau, aux yeux sombres pleins d'infini, âge prophétique, miraculeux, guérisseur et consolateur qui fera luire l'étincelle de la vie éternelle »[1]? Quand viendra cette ère nouvelle ? s'est-il demandé, lui aussi. Et sa réponse est identique à celle de Caroline : « Patience seulement, il viendra, il faut qu'il vienne, ce temps sacré de la paix éternelle où la nouvelle Jérusalem sera capitale du monde. En attendant, demeurez calmes et courageux parmi les dangers de ce siècle, compagnons de mon espérance; par la parole et par l'action annoncez l'évangile divin, et soyez fidèles jusqu'à la mort à la vraie foi, la foi infinie[2] ».

La même sagesse hindoue qui est celle de Sino est encore au fond du second drame des Studien : *Magie et Fatalité.* Ce drame est très supérieur à *Udohla.* S'il est, au point de vue scénique, inférieur à l'ébauche du *Nicator*, il dépasse les autres pièces en force de pensée, en profondeur, et même en puissance dramatique. « Je ne sache pas, écrit Creuzer, que l'idée centrale d'aucune de tes œuvres me plaise mieux que celle de ce drame. J'ose dire qu'elle est grande. Il est vrai que ta poésie tout entière vise ainsi à saisir l'essentiel de la nature

[1] Novalis, Werke, éd. Meissner, III, 357.
[2] Novalis, id., III, 365.

humaine, mais ce drame s'attaque plus vigoureusement à ce qui fait le noyau même de l'humanité... C'est avec joie que je te le dis, dans ce drame mieux que dans aucun autre, je saisis l'ensemble organique des idées, bien que je n'aie pas encore la pièce entière sous les yeux[1]. »

Le titre dit ce qu'est le drame : *Magie et Fatalité.* C'est un problème bien romantique, un de ceux qui ont passé de l'ancienne alchimie à l'école romantique de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle. Au problème de la liberté et du déterminisme est venue se surajouter une donnée nouvelle, celle de la magie. Si les hommes sont régis par un fatum obscur, aveugle et cruel, n'y aurait-il pas moyen, par des artifices maléfiques, de se rendre maître de cette destinée et de la tourner à notre profit ? On lisait, dans les coteries romantiques, les vieux livres des alchimistes, on pratiquait la magie blanche et la magie noire; des sectes de francs-maçons et d'illuminés se transmettaient de mystérieuses formules qui provenaient, croyait-on, des corporations des prêtres égyptiens. Le mesmérisme recrutait en Allemagne de nombreux adeptes; des aventuriers comme Cagliostro et Saint-Germain trouvaient, dans les cercles princiers et jusque dans les cénacles intellectuels, de faciles triomphes. Il semblait qu'on fût sans cesse à la veille de découvrir quelque formidable secret, par où l'homme s'asservirait définitivement l'univers.

Dès la première scène, deux thèses sont en présence : celle d'Alcménès, le magicien, qui a appris de la vie à ne plus croire en la liberté humaine, et celle de Ligarès, son fils, qui ne veut croire que le sentiment incoercible qu'il a de sa liberté. Il y a, pense Alcménès, un fond cruel des choses[2], que la nature nous voile sous le

[1] Inédit du 21 mars 1806.
[2] Voy. le premier monologue, Gœtz, p. 45.

vêtement brillant des apparences. L'initié sait que la nuit est pleine d'horreur, qu'une haine aveugle déchaîne les éléments chaotiques, que la réalité est sombre et sauvage. Le jour n'est qu'une trêve, un sourire fugitif entre deux égorgements. Mais, dès que reviennent les ténèbres, tandis que dorment les hommes vulgaires, le magicien veille et cherche à surprendre le secret, peut-être terrible, qui le fuit. Il faut, pour supporter une pareille initiation, une âme sept fois trempée. La nature, l'Isis impassible au voile chatoyant, se venge de l'imprudent qui porte sur elle une main profane. « Malheur à qui lève d'une main audacieuse le voile sacré, à qui pénètre par le crime en son mystère et contemple ce qu'elle veut cacher. Malheur à lui ! Terrible est la vengeance de la déesse sur l'infortuné qui la surprend, car elle est vierge et farouche[1]. »

Celui que les astres n'ont pas prédestiné à cette initiation n'a pas le droit de lever un coin du voile. En vain Ligarès adjure son père de lui révéler les magiques formules qui charment la destinée : l'homme d'action qu'attirent le monde, la gloire, les honneurs, est incapable de ce pieux recueillement où se produisent les révélations. Et il vaut mieux qu'il en soit ainsi. « Je me sens entièrement libre au fond de l'âme », s'écrie Ligarès, « inaccessible à l'influence des astres. Bien des choses m'attirent dans la vie chatoyante, et je pourrai beaucoup, car tel est mon vouloir. Dans cette fière confiance je demeure, je me sens maître du destin[2]. » Cette illusion de notre liberté, que le sage a tôt fait de percer à jour, est indispensable à l'action; c'est l'illusion bonne, l'illusion vitale qui vaut mieux, probablement, que la sagesse la plus clairvoyante.

[1] Gœtz, p. 45. Cf. Schiller : Das verschleierte Bild zu Sais.
[2] Gœtz, p. 46.

Mais, si nous ne sommes pas libres, si notre destinée est écrite en traits de feu au firmament des nuits, à quoi sert la magie? Sa tentative n'est-elle pas condamnée d'avance? Elle se place orgueilleusement à côté de la destinée, elle se prétend la sœur et l'égale de la puissance suprême qui courbe les hommes sous sa loi, elle lui dispute la souveraineté. Folle entreprise! L'homme débile veut s'égaler aux dieux et retombe, brisé, dans la poussière. La sagesse, ne serait-ce pas plutôt de s'abandonner aveuglément au destin? « Car nous sommes les fils d'une trame dont nos actes forment la chaîne [1]. »

Si grande est toutefois la puissance de l'illusion, si fort l'orgueilleux mirage, que le magicien vaincu, réduit à l'impuissance, proclame en mourant sa foi en l'art mystérieux dont il n'a pas sondé les dernières profondeurs. L'homme erre en mille manières, l'intelligence est bornée, mais la vérité demeure, et nul ne peut affirmer qu'elle soit à jamais inaccessible. La voie qui conduit à la vérité est infinie, la vie est brève. « La magie est véritable, immuable, éternelle, mais l'esprit de l'homme est aisément abusé; les étoiles suivent la route qui leur est tracée, mais le regard de l'homme est timide et las [2]. » Si le magicien dompte, un temps, la nature elle-même, s'il peut s'écrier avec vérité que rien ne résiste au sortilège de son sceptre d'airain, il est contraint cependant de rendre hommage en mourant à la force souveraine de la fatalité. Il y a une Némésis niveleuse [3] qui ne souffre pas que l'homme mortel s'élève à la condition divine, et le magicien lui-même doit plier

[1] Gœtz, p. 49.

[2] Gœtz, p. 47.

[3] Cf. ce qu'écrit Creuzer (inédit): « Das Walten der strengen Nemesis über dem Hochstreben der Menschen ist trefflich symbolisirt in dem sterbenden Magier. Tief hat mich die Scene von der unerbittlichen Todeseile erschüttert. »

sous la loi commune. Du moins se résigne-t-il noblement, dignement, sans murmure. Une longue vie pleine de vicissitudes lui a appris la sagesse vraie, qui est faite de résignation et d'indulgence. Il a su vivre en étranger sur la terre, nostalgique de l'au-delà; nul gouffre ne sépare pour lui la mort de la vie, et mourir ne lui semble pas un pas décisif. Il s'en ira tranquille sur son propre sort, des paroles de pardon aux lèvres pour la femme qui l'a trahi, pour le fils qui l'abandonne. «Il savait, dit Ligarès, supporter beaucoup en silence; la nécessité lui semblait régir les actions des hommes [1]. »

En face de ce sage, frère du Brahmane et de Sino, Ligarès, son fils, personnifie la jeunesse inconsidérée que la passion pure fait agir. Il refuse de croire à la fatalité, il se sent libre; cependant il a en lui une puissance aveugle dont il n'est que le jouet, un démon funeste aux suggestions irrésistibles; il sent, à de certaines heures, que ce n'est plus sa volonté qui agit en lui [2]. Il ne sait pas encore que cette passion, héritage d'une mère coupable, est elle-même fatale; la leçon de la vie sera pour lui de reconnaître qu'une fatalité interne, plus terrible que celle des astres, règne sur les hommes et les broie impitoyablement. En vain il a juré d'oublier Ladiké, qui parut un instant répondre à son amour: demande-t-on au fleuve de remonter vers sa source, au feu de ne plus brûler? Puisqu'il se voit méprisé, il jure de goûter la dernière joie que lui offre la vie: la vengeance. Il tuera son rival heureux, Timandras, et cette pensée suffit à le calmer: «Bien que je ne l'aie répandu qu'en pensée, le sang de l'adversaire est un baume si puissant que déjà son

[1] Gœtz, p. 56.

[2] En métaphores hyperboliques, il compare cette passion à un démon, à une bête fauve, à un tigre, à un serpent (Gœtz, p. 46).

fantôme apaise ma fureur, l'ombre du meurtre réconforte mon âme [1].»

Sa haine ne connaît aucun frein. Imploré par Timandras qui lui demande l'hospitalité, il bondit sur lui, le poignard à la main, devant le cadavre encore chaud de son père. Blessé, épargné par Timandras, il songe à fuir. Mais la fatalité le tient. A l'instant où la barque s'éloigne du bord, un objet s'embarrasse dans les roseaux et semble, comme par un pouvoir magnétique, retenir le bateau au rivage. C'est le sceptre magique d'Alcménès, jeté dans le fleuve par une dernière précaution, mais qui surnage. Il y a là comme un signe du destin, qui met aux mains de Ligarès l'instrument de la vengeance. Avec le sceptre d'airain, c'est un jeu pour lui de tuer Timandras sans attirer sur lui les soupçons. Il se présente alors devant Ladiké, triomphant, sûr de lui, sans remords; elle a beau dire qu'elle ne l'aime pas, qu'elle ne l'aima jamais: il n'en croit rien, ou du moins, il la supplie, si c'est là la vérité, de le tromper par pitié, de lui donner une parole d'amour, fût-elle mensongère. Comme elle lui résiste, car elle le considère comme « der Entsetzlichste der Menschen [2] », il menace, il s'emporte, il invoque une destinée fatale qui l'a livrée à lui par la force des événements :

« La volonté des dieux te livre entre mes mains,
Car Dieu nous parle aussi par la voix du destin [3]. »

Il repousse, dédaigneux, la pitié et même l'amitié qu'elle lui offre, et, finalement déçu, se répand en mélancoliques lamentations :

« Parmi tous les bonheurs de cette vaste terre,
Je n'en choisis qu'un seul ; et ce vœu solitaire,
Cet unique bonheur m'est-il donc refusé ?

[1] Gœtz, p. 48.
[2] Gœtz, p. 58.
[3] Gœtz, p. 54.

. . . .

Car la vie est amour, et l'amour est douleur;
Douloureuse est la vie, et sa seule largesse,
Le seul don qu'elle nous accorde, est la douleur[1]. »

Caroline de Günderode a dessiné avec sérénité la figure de ce répugnant assassin, qui n'a d'autre sentiment, après le meurtre, que celui de l'injustice qui lui a été faite toute sa vie. C'est contre les femmes qu'il se retourne maintenant : d'elles est venu tout son malheur. Sa mère l'a abandonné encore au berceau, Ladiké l'a méprisé, toutes deux lui offrent maintenant une pitié dont il n'a que faire : « Voilà comme vous êtes, ô femmes : vous aspirez à tout ce qui est étrange et lointain. Vous recherchez, vous aimez les fruits défendus, vous gaspillez votre pitié, votre faveur, et vous les refusez à l'ami proche de vous, vous laissez se morfondre qui vous aime fidèlement... les femmes savent faire des blessures, mais à les guérir, elles sont inhabiles[2]. »

Quand peu à peu se lèvent les derniers voiles, quand il reconnaît en Cassandre sa mère, en Timandras son frère, il se résout pourtant à faire justice, à mourir : mais ses dernières paroles sont exemptes de repentir. Instruit par la vie, il ne croit plus à la liberté ni à la responsabilité et rejette toute faute sur le pouvoir obscur qui guida son bras :

Non, ne me maudis point : ce qui causa ma perte,
Ce fut l'arrêt précis et cruel du destin;
Je ne suis dans sa main que l'instrument inerte,
Et mon acte ne fut pas libre : il fut contraint[3].

[1] Gœtz, p 55.
[2] Gœtz, p. 55, 56.
[3] Gœtz, p. 56.

Drum fluch' mich nicht, es hat mich zum Verderben
Des Schicksals Wille deutlich selbst geführt,
Und seine Winke hab' ich nur vollzogen:
Drum denke, dass ich's nur gezwungen ta[t].

Ainsi tous les drames, depuis le *Nicator* jusqu'à *Magie et Fatalité,* semblent converger vers une définition de plus en plus précise, de plus en plus psychologique aussi, de la fatalité. Elle était pour Nicator, selon une formule gœthéenne, « la politique », le devoir militaire, le respect hiérarchique, l'obéissance aux lois de l'État. Pour le sultan d'*Udohla,* c'était une fatalité familiale et politique aussi, une vieille inimitié héréditaire, un passé lourd de meurtres qui pèse sur le présent. Dans *Magie et Fatalité,* nous apprenons que la fatalité est en nous, qu'elle est la violence fauve que nous héritons avec le sang, qu'elle est le tempérament même et la passion que ne dompte pas la volonté et qu'exaspère tout obstacle. Mais sommes-nous responsables de ce qui nous est donné avec la vie? Peut-on condamner des êtres qui n'ont fait qu'obéir à des forces obscures et plus puissantes qu'eux?

La première leçon qui ressort d'une telle philosophie est donc une leçon d'indulgence. Tout est néces.aire et déterminé, il n'est faute ni crime qui n'ait quelque part sa justification. Il n'y a donc pas lieu de condamner et de maudire, mais plutôt de plaindre ceux que les destins irrésistibles poussent au crime. «Er wusste ruhig vieles zu ertragen. Notwendig schien ihm aller Menschen Tun»[1], c'est la seule attitude qui convienne au sage.

Mais une autre leçon se dégage, et c'est une leçon de renoncement. Car à la fatalité interne s'ajoute une fatalité externe que les Anciens connaissaient bien. Il y a une Némésis vengeresse. Il n'est pas sûr que toute faute reçoive ici-bas son châtiment, il y a des crimes heureux; mais l'orgueil, l'arrogance ambitieuse des Titans, attire infailliblement la foudre. La sagesse est dans le

[1] Gœtz, p. 56.

renoncement absolu. Pourquoi vouloir sortir de la condition humaine, pourquoi tenter de ravir au destin ses secrets? Mieux vaut, autant qu'on le peut, se retirer de la lutte, renoncer à l'action, cette chimère, et vivre la vie contemplative, seul avec soi-même et avec la nature. C'est, encore une fois, la sagesse du brahmane qui nous est prêchée, une sagesse pessimiste, mais sereine, qu'emplit une inguérissable mélancolie. Ceux qui se sentent mal faits pour vivre la vie réelle, parce qu'ils sont des natures délicates et supérieures, préfèrent renoncer à tout bonheur, à toute espérance, et vivre loin des hommes, désabusés et las. Leur consolation est un fervent mysticisme panthéiste, une communion extatique avec la nature et une espérance pâle et lointaine comme une aurore boréale. Le brahmane Almar, le sage Sino, le mage Alcménès parviennent, par des voies diverses, à cette même cime solitaire et proclament, chacun à sa manière, qu'ils y ont trouvé « la paix éternelle ».

Ainsi succèdent au drame de l'énergie prophétique, du génie religieux, deux drames du renoncement, deux drames pessimistes. La même doctrine du néant profond de tout, de la vanité de la vie, remplit encore le dernier recueil lyrique de Caroline de Günderode, *Mélété*, et jette une ombre qui va s'épaississant sur les derniers mois d'existence et sur la mort romantique de l'auteur. Quelle part faut-il faire exactement, dans la formation de cette croyance et dans la catastrophe qui en fut le prolongement logique, au tempérament de Caroline, aux circonstances, à l'influence de Creuzer? C'est ce que nous révélera l'étude de ce dernier petit volume, tout pénétré de l'esprit et de la personnalité de Creuzer, dédié à Creuzer, inspiré de lui, imprimé par ses soins, et dont il fit lui-même arrêter le tirage, aussitôt après le dénouement tragique de son roman.

CHAPITRE III

MÉLÉTÉ

Les drames de Caroline de Günderode nous ont paru pénétrés, à des degrés divers, d'émotion personnelle, pleins de situations et de réflexions qui sont des confessions douloureuses et voilées. Mais le dernier recueil dont on eut soin d'étouffer la publication après la mort de l'auteur, si bien qu'un hasard seul en a conservé un exemplaire mutilé — « *Melete* » *von Jon*[1] est véritablement le testament lyrique du poète, l'hommage dernier de sa tendresse, de son admiration, de sa reconnaissance envers le maître et l'ami dont elle s'était si profondément approprié la pensée. Le souvenir de Creuzer est ici présent à toutes les pages.

L'ensemble veut être pareil, dit la *Dédicace*[2], à une guirlande de fleurs modestes, prises au passé et au présent et tressées en l'honneur du bien-aimé; c'est un *sélam* fleuri dont les yeux seuls de l'initié comprennent le langage muet. Toutes les pièces lyriques où Caroline retrouve les accents pleins d'âme de ses premières poésies, sont l'expression directe de sa passion tour à tour ardente et désespérée, rarement résignée. La *Correspondance de deux amis* est une glorification du

[1] Cet exemplaire unique, conservé au Stift de Neuburg, près de Heidelberg, a été partiellement reproduit par Rohde (p. 119—142), puis par Geiger (Dichter und Frauen, 2. Sammlung, p. 187—202), enfin réimprimé en entier, à 400 exemplaires, par Harrwitz en 1905 (Berlin). Il y manque la plus grande partie de *Valorich*, les derniers feuillets ayant été déchirés et perdus.

[2] Zueignung, Rohde, p. 124.

maître adoré, de cette haute sagesse, de cette « sérénité divine » que Caroline se plaisait à admirer en lui[1]. Et même ces petits tableaux colorés qui nous transportent de Grèce en Perse, dans l'Inde, en Égypte ou dans les brouillards mythiques de la Scandinavie, tous sont parlants; sous chacun d'eux transparaît à la fois l'intention philosophique et l'allusion personnelle.

La pensée de Caroline de Günderode a gagné, depuis ses premiers recueils, en profondeur et en réflexion. N'oublions pas qu'elle est devenue — sinon littéralement, du moins moralement et d'une manière très profonde — l'élève de Creuzer, sa meilleure élève. L'orientalisme de convention, l'ossianisme traditionnel de ses œuvres de jeunesse se sont mués en une doctrine historique cohérente; elle sait maintenant qu'il existe un symbolisme fondamental, permanent comme l'humanité, toujours le même sous des images changeantes, un symbolisme qui dit l'éternel mystère de la vie et de la mort enchaînées l'une à l'autre, qui dit aussi les métempsycoses sans fin et les théophanies multiples, la joie, la douleur de l'existence individuelle et l'universelle aspiration des êtres au néant. La poésie, mieux que la pensée discursive, est apte à nous faire sentir cette unité profonde qui nous relie au passé, à l'avenir, à l'éternel. « L'image et le symbole sont les miroirs de l'éternel, et non pas le discours logique[2] », lui écrivait Creuzer. Elle tente donc un essai de symbolique sous cette forme imagée, poétique, que Creuzer croyait seule adéquate à l'exposition d'idées philosophiques. Il l'en a passionnément approuvée. Il a trouvé réalisé en

[1] Creuzer proteste, avec sa modestie coutumière, contre cette image trop flatteuse de sa personnalité : « Une chose me trouble dans ces poèmes et dans tous ceux que tu m'as dédiés; c'est que l'idée centrale en est fausse. L'idée centrale est celle d'une sérénité toute divine et bienheureuse qui serait le fond même de mon caractère. Ce n'est malheureusement pas vrai. » (Rohde, p. 108.)

[2] Inédit, 29 mai 1805.

elle son idéal d'une poésie qui « symboliserait l'éternel[1] ». C'est pourquoi il lui accordait l'éloge le plus haut à son sens quand il déclarait sa poésie « mystique et belle cependant[2] », « vraiment orientale[3] », faite pour révéler directement, par une suggestion puissante et en dehors de toute démonstration, les mystères derniers des choses. Il a encouragé Caroline à « boire à la coupe inépuisable des mythes grecs », à « butiner le miel sacré des jardins de l'Inde[4] ». Le fruit a été ce mince volume dont les teintes un peu pâlies sont capables de nous charmer encore.

Le titre même du recueil n'a été choisi que sur le conseil de Creuzer[5] : c'est lui qui a proposé, entre autres, le nom de l'une des trois Muses primitives, *Mélété*[6], pour l'inscrire au frontispice du livre. Le pseudonyme d'*Ion* lui déplaisait, à vrai dire, à cause de l'*Ion* de Frédéric Schlegel, à cause aussi du rôle que joue ce personnage chez Platon, dans le dialogue du même nom[7]. Il proposait, au lieu d'Ion, Polémon[8]. Caroline s'en est tenue cependant au pseudonyme d'Ion, auquel elle attachait peut-être une idée d'humilité. Ion n'est-il pas, chez Euripide, celui qui veille au seuil du sanctuaire sans être lui-même le prêtre, l'initié[9] ?

[1] « Niemand kann so sehr überzeugt sein als *ich*, dass sich *Deine Poesie* ganz hinneige zur Darstellung — oder vielmehr, da dies nicht dargestellt werden kann, zur *Andeutung*, zur *Symbolisirung* des Ewigen. » (Inédit, novembre 1804.)

[2] « Wüsstest Du wieviel ich sagen will, *mystisch* und doch *schön*. » Inédit, 20 février 1806.)

[3] « Das Lied ist wahrhaft *östlich* » (au lieu de *rührend*, Rohde, p. 86).

[4] Inédit, 20 février 1806.

[5] Lettre inédite du 23 janvier 1806.

[6] Cf. ce que dit Creuzer, dans sa *Symbolique*, des trois Muses primitives, Mnémé, Mélété, Aœdé (*Symb.* 3e éd , IV, 75).

[7] Lettre inédite que Rohde résume p. 83.

[8] Id. « Celui-ci était un excellent platonicien, écrit Creuzer, qui joignait à une science profonde de la philosophie un sens très fin de la poésie. »

[9] Cf. Gd. I, 176, où il est question de « der Knabe Jon ».

Le mythe central que Creuzer croyait retrouver à l'origine de toutes les religions, le mythe de la mort d'un dieu, reparaît dans le recueil à diverses reprises, que ce soit, en Grèce, Adonis, ou en Scandinavie, Baldur et le crépuscule des dieux. Même dans *Eine persische Erzählung*, c'est encore la mort du dieu, la défaite chaque soir répétée du soleil devant la nuit, qui pousse au délire et à la mort le prêtre d'Ormuzd. C'est bien ainsi que Creuzer interprétait les mythes persans, le culte du soleil, et aussi le rôle conciliateur, médiateur, de Mithras et de Mithra[1] : Mithra est ici la lune, la divinité des nuits favorables qui accueille dans son ombre le désespéré :

Mitleidsvoll ihm Mithra lächelt;
Aber gütig nimmt das Dunkel
Auf in seinem heil'gen Schoosse
Freundlich den verirrten Kranken,
Dass im Arm der Mitternächte
Schweren Wahnsinns er genese[2].

Plus qu'aucune autre, les trois pièces sur Adonis[3] sont inspirées de Creuzer ; il le savait et leur accordait sa prédilection[4]. Une lettre inédite montre à quel point il est ici le guide et presque le collaborateur : des détails d'image ou de vers ont été modifiés sur son avis[5]. Nul doute qu'il n'ait signalé à Caroline les pas-

[1] Cf. *Symbolik* I, 194—208, sur le symbolisme persan, le dualisme de la lumière et des ténèbres, la lutte d'Ormuzd et d'Ahriman.
Sur Mithras et Mithra, voy. *Symb.* I, 226—293 : « Andererseits war sie (Mithra) auch *Artemis* in *jedem* Sinne, sowohl als leuchtende *Luna* als auch in der Eigenschaft der Trennenden, Absondernden. » (I, 233.)

[2] *Eine persische Erzählung*, Rohde, p. 131.

[3] *Adonis Tod* (2 sonnets), *Adonis Todtenfeyer*. (Rohde, p. 125—127, Geiger, Dichter u. Frauen, N. S., p. 187.)

[4] « Immer wieder aber zieht mich's wieder mit neuer heimlicher Gewalt zu dem Adonis, sodass ich neulich ordentlich misstrauisch geworden, ob das wohl ein Spiel der Eigenliebe sei, weil ich zu diesem Lied speziell Anlass gegeben. » (20 février 1806, inédit.)

[5] Voy. annexe, lettre du 20 février 1806.

sages de Théocrite et de Bion[1] qu'il cite à propos d'Adonis dans la Symbolique; des similitudes de détail en font foi. Mais Caroline ajoute à la grâce triste et voluptueuse des symboles anciens cet accent pathétique qui lui appartient en propre et qu'elle retrouve chaque fois qu'il s'agit d'exalter quelque grande douleur d'amour. C'est le poète d'*Ariane à Naxos* qui nous dit ici le deuil de la déesse pleurant le jeune dieu printanier :

Verhasst ist ihr des langen Lebens Dauer,
Das Götterlos wird ihrer Seele Trauer,
Die sehnsuchtsvoll den süssen Gatten sucht.
Und still erblühet heisser Tränen Frucht;
Den stummen Schmerz verkünden Anemonen,
Den ew'gen Wunsch im Schattenreich zu wohnen[2].

C'est aussi, il faut le dire, l'amante de Creuzer, éternellement déçue et lasse de croire au bonheur humain.

Toutefois la lamentation n'est pas éternelle : la vie renaîtra de la mort. Le dieu succombe, mais les fleurs qui couvrent son cadavre parlent de renaissance, d'immortelle germination. C'est Creuzer, à n'en pas douter, qui a révélé à son amie le double sens du mythe d'Adonis, à la fois mythe solaire et mythe de la vie végétale[3]. C'est lui qui l'a initiée au sens profond des Adoniazousies, ces fêtes en l'honneur du dieu, où l'on célébrait alternativement la disparition (ἀφανισμός) et la

[1] *Symbolik*, II, 417—436. Cf. les citations de Bion (p. 433) et Théocrite (p. 434):

Thränen vergeusst nicht minder Idalia, als dem Adonis
Blut entrinnt; und alles erwächst in der Erde zu Blumen.
Rosen erzeugt sein Blut, ihr Thränenerguss Anemonen.
(Bion, Idylles I, 64 sqq., trad. Voss.)

[2] *Adonis Tod*, I, Rohde, p. 125. Cf. *Ariadne auf Naxos*:

Zum Götterlos hinauf will sich der Gram nicht drängen,
Des Herzens Wunde hüllt sich gern in Gräbernacht.

[3] Pour ces détails et ceux qui suivent, cf. ce que dit Creuzer du culte d'Adonis (*Symb.*, II, 425 sqq.).

découverte (εὕρησις) de son cadavre, où des cortèges de femmes éplorées, les cheveux dénoués, suivaient la statue d'Adonis sanglant, portée sur une civière. De Creuzer encore, Caroline a appris à déchiffrer le symbole des «jardins d'Adonis» (κῆποι Ἀδώνιδος)[1], ces vases de terre remplis de jeune verdure que l'on portait parmi le cortège funèbre, comme une promesse de résurrection. Ainsi le thrène funéraire lui-même est tout pénétré d'une espérance de vie. Caroline de Günderode revient à cette philosophie de l'identité qui est au fond du romantisme et dont elle fut toujours si préoccupée. Il y a de la semence de tout dans tout; naître est peut-être une façon de mourir et mourir est peut-être une façon de naître. La vie est un cycle monotone dont l'éternel retour ramène sans cesse un cours pareil. «Changer, c'est mourir éternellement.» Le remède, s'il en était un, serait de se plonger dans la nuit divine où tout rentre et s'efface, où cesse, au moins pour un temps, «le mal d'exister [2]».

Creuzer semble avoir encore inspiré deux courtes pièces: *Egypten* et *Der Nil.* En quelques strophes, sur des rythmes très heureusement choisis, elles peignent la terre d'Égypte brûlante, crevassée, alanguie sous le soleil; puis le Nil bondissant des montagnes, porteur de vie et de fécondité. Or c'est ainsi que Creuzer interprétera plus tard le mythe d'Isis et d'Osiris, qui lui paraîtra symboliser l'amour de la terre égyptienne pour son fleuve et son attente de la crue bienfaisante [3]. C'est

[1] Cf. Adonis Todtenfeyer, Rohde, p. 127:

Brechet Rosen: jede Blume
Sei verehrt im Heiligtume,
Forscht in ihren Kindermienen,
Denn es schläft der Gott in ihnen,
Uns ist er durch sie erstanden
Aus des dumpfen Grabes Banden.

[2] « Des Daseins Pein » (Die Eine Klage, Rohde, p. 129). Cf. Eine persische Erzählung, les derniers vers (Rohde, p. 131).

[3] Cf. *Symb.*, II, 28—33 : « Isis, das ägyptische Land, dürstet, wehklagt und schreiet nach dem Segen des Wassers. . . », etc. — « Endlich erwacht Osiris. Der Nil zerbricht seine Kette, er schäumt über und verlässt sein Felsenbett . . . », etc.

pourquoi il admirait ces poésies qui lui renvoyaient, comme un miroir pieux et fidèle, l'image de sa propre pensée [1].

A suivre ainsi dans le détail la façon intelligente dont Caroline s'est assimilé la pensée essentielle de Creuzer, on comprend qu'il l'ait aimée d'une tendresse spéciale, qu'il ait eu pour elle une passion intellectuelle autant que sentimentale, comme pour la seule âme dont il se sentît compris à fond — la seule, par conséquent, qui eût le droit de l'aimer, et de le lui dire. On conçoit qu'il n'ait pas renoncé sans larmes au rêve d'une pareille intimité. Car il avait rêvé de faire d'elle son chef-d'œuvre; il l'avait nourrie du miel de son âme, de sa haute science, de sa vaste érudition, et il se plaisait à voir s'épanouir en fraîches fleurs de poésie le résultat de ses longues et patientes recherches. «*Mon* Adonis peut *t*'être reconnaissant de ce que tu as fait pour lui [2] », écrit-il une fois à Caroline. Et, pour ne pas être en reste avec elle, il lui dédie implicitement l'*Idee und Probe alter Symbolik* [3] qui parut dans les *Studien* et où il cite, sans nom d'auteur, deux vers d'*Udohla*.

Aussi admirait-il surtout les pièces mythologiques, sur lesquelles il se sentait comme un droit de paternité: avant tout *La mort d'Adonis* et *Les Funérailles d'Adonis*, sans doute, mais aussi les *Oracles scandinaves* auxquels il trouvait «un style septentrional et sombre, laconique et grandiose [4] ». Il y a, en effet, dans cette longue transcription en vers du mythe de Baldur, de la révolte des géants fils d'Ymer et du Crépuscule des Dieux une

[1] Mélété contient encore un Hymne orphique (*Orphisches Lied*, Geiger, D. u. Fr. N. S., p. 191) qui correspond aux préoccupations de Creuzer à la même époque (*Symb.* IV, 27—41, 79—89).

[2] «Bei *Dir* aber kann sich *mein* Adonis bedanken, dass Du Dich seiner so angenommen.» (Lettre inédite du 20 février 1806.)

[3] Studien, II, 224 ss. La citation se trouve p. 226. (Cf. Udohla, au tome Ier des Studien, p. 370.) Cf. Rohde, p. 92: «Hier ist nun die Abhandlung aus den Studien, die ich für Dich schrieb und für Dich besonders binden liess.»

[4] Lettre inédite du 20 février 1806.

certaine grandeur; mais le rythme n'échappe pas, dans sa brièveté constante, à une monotonie dont on se lasse. Toutefois l'image finale est belle et forte:

Der Himmel erbebet,
Es berstet die Erde,
Der hungrige Abgrund
Eröffnet die Lippen,
Verschlinget die irren
Vermischeten Räume,
Verschlinget das Feuer
Und Dunkel und Kälte,
Gedanken und Zeiten,
Und Himmel und Götter,
In dauernder Dämmerung[1].

Une telle pièce, bien que peu réussie, prouve à tout le moins avec quelle large curiosité intellectuelle Caroline de Günderode s'est approchée de toutes les questions qui sollicitaient l'attention de ses contemporains. On sait quel fut l'éclat des études germanistiques à Heidelberg pendant les premières années du XIX[e] siècle[2]. Bien que ce ne fût pas exactement la spécialité de Creuzer, Caroline a voulu se tenir au courant de ces questions; une survivance de son ossianisme ancien et peut-être la lecture assidue qu'elle faisait de Herder[3] ont dû la pousser à essayer cette résurrection du mythe scandinave, qui n'est autre, encore une fois, que le mythe de la mort d'un dieu, un mythe solaire, un mythe du printemps, analogue au mythe d'Adonis; mais il s'y ajoute la perspective nouvelle et mystérieuse de la conflagration finale où s'abîmeront en un crépuscule éternel «le feu l'ombre et le froid, la pensée et les temps, et le ciel, et les dieux.»

Nous préférerions, pour notre part, à tant de mythologie, les quelques pièces purement lyriques où Caroline exprime d'une manière simple et directe l'unique passion

[1] Skandinavische Weissagungen, Geiger, D. u. Fr., N. S., p. 193.

[2] Cf. K. Bartsch: Romantiker und germanistische Studien in Heidelberg, 1804—1806 (Progr. Heidelberg, 1876).

[3] Cf. les fragments en vers dans le Briefwechsel über Ossian. (Von Deutscher Art und Kunst, Dtsche Lit. Dkm. 40—41, p. 23—26.)

qui la possède: «De moi-même, écrit Creuzer[1], je cherche partout, et surtout dans ce cher petit volume, des allusions qui me concernent, et je les trouve.»

Die Einzige[2] est une pièce assez faible et que je serais tentée d'attribuer à Creuzer. Mais déjà les *Veuves du Malabar*, les sonnets *A Eusebio* et *Amour partout*, surtout les deux belles pièces l'*Unique Plainte* et la *Prière au Saint protecteur* sont d'une intensité d'émotion qui va croissant. Toutes les fois qu'elle ose laisser parler son cœur, qu'elle s'enhardit à faire entendre sa propre voix, c'est alors qu'elle nous touche le plus et qu'elle est le plus simplement grande.

Elle n'a ce courage que peu à peu, elle ne dépouille que lentement les voiles mythologiques dont se drape volontiers sa poésie: avant de chanter sa douleur propre, elle dira celle de la déesse pleurant Adonis, elle dira le deuil de Frigga sur la mort de Baldur, ou encore la plainte du parsi qui voudrait mourir chaque soir de la mort du soleil. Puis ce seront des allusions plus transparentes: elle magnifiera cette coutume hindoue qui unit sur un même bûcher la veuve au cadavre de l'époux; et nous entendons dès lors pleurer la nostalgie du poète:

Zur süssen Liebesfeier wird der Tod,
Vereinet die getrennten Elemente,
Zum Lebensgipfel wird des Daseins Ende ! [3]

Enfin libérée d'une fausse pudeur, elle osera dire son émotion profonde. L'allégorie se fera tout à fait claire,

[1] Lettre inédite du 20 février 1806. Même affirmation à propos de *Valorich*, nouvelle en prose, en style de Volksbuch. Le court fragment qui en a été conservé (Geiger, D. u. Fr. N. S., p. 199 ss.) ne permet pas de reconstituer la contexture du récit.

[2] Geiger, D. u. Fr. N. S., p. 188. Cf. Appendice III.

[3] Die malabarischen Witwen, Rohde, p. 128.

comme dans *Le Prisonnier et le Chanteur*[1], d'une si pure, si douce tendresse. Le prisonnier enchaîné dans l'ombre, c'est Creuzer, bien évidemment. «Je suis rétabli, écrit-il à Caroline, mais fort triste; c'est la tristesse d'un prisonnier qui ne peut se libérer de ses fonctions ni du cachot où l'État le retient[2].» Le ménestrel qui passe, seul, libre, une chanson aux lèvres, c'est Caroline. C'est elle qui s'apitoie volontiers sur le sort de l'infortuné et lui fait de grand cœur l'aumône d'une chanson fraîche, d'un regard ami. Le cœur du prisonnier s'épanouit à ce rayon, plus que jamais il pleure d'être lié de chaînes multiples, mais il n'aura pas l'égoïsme de retenir auprès de lui le chanteur. Qu'il passe, insouciant et libre! La réponse du chanteur est, dans son obstination tendre, la réponse de Caroline elle-même :

Da ward mir so weich und so wehe ums Herz,
Ich konnte den Lieben nicht lassen.
Am Kerker nun lausch' ich von Frührotes Schein
Bis Abends die Farben erblassen.
Und harren noch werd' ich die Jahre hindurch,
Und müsst' ich drob selber erblassen,
Es ist mir so weich und so wehe ums Herz,
Ich kann den Geliebten nicht lassen[3].

La *Prière au Saint protecteur* est la plus magnifique expression de cet amour religieux que Caroline portait à Creuzer. Mais, pour la comprendre dans son sens plein, il importe d'en connaître la genèse que Büsing[4] n'a pu complètement expliquer, faute d'avoir lu le texte

[1] Rohde (p. 122) et Büsing (p. 93) ont mis en doute l'authenticité de cette pièce, qu'ils attribuent à Creuzer. *Mélété* contient probablement une pièce de Creuzer. Ne serait-il pas naturel d'admettre que cette pièce est *Die Einzige*? (Voy. Appendice III.)

[2] Lettre inédite du 30 juillet 1805.

[3] Geiger, D. u. Fr., N. S., p. 191—192.

[4] Büsing, p. 93—102, 126.

primitif[1]. Ce texte, inédit, est une ballade assez impersonnelle, semble-t-il, et de pur pittoresque. Elle rappellerait vaguement, si l'on veut, *Der Jüngling am Bache*, de Schiller. Un jeune homme, mêlé à une troupe de pèlerins, s'agenouille, incrédule et désespéré, devant un autel de la Vierge. L'inscription qui frappe ses yeux par hasard réveille en lui un douloureux souvenir d'amour : il lui semble que cette invocation s'adresse à la bien-aimée perdue, et, dans le remous du ruisseau, il croit voir ses traits lui apparaître. Mais le tout n'est qu'un mirage fugitif.

Caroline a-t-elle la fatuité de s'adresser à elle-même ces vers nostalgiques et passionnés :

So Heil'ge in der Himmel Freuden
Vergiss auch meine Seele nicht,
O sende in der Erde Dunkel
Mir einen Strahl von Deinem Licht!

Cela paraît bien invraisemblable. Mais tout s'éclaire si l'on s'aperçoit que la pièce est envoyée telle quelle à Creuzer, qui détache les vers de l'invocation, les modifie et les amplifie légèrement, puis les renvoie à Caroline sous ce titre : « A ma Sainte. »

Geweihte Du! Erbarmungsvolle!
Verlasse meine Seele nicht,
O wende, Hochgebenedeite,
Von mir nicht ab Dein Angesicht... etc.

C'est alors seulement que Caroline reprend la pièce pour la transformer en une prière « *Au Saint protecteur* », d'une ferveur d'adoration et d'une hauteur de résignation où elle s'élève rarement. A peine si quelques vers ont subsisté de la version première, comme un leitmotiv

[1] Ce texte se trouve à Berlin, entre les mains de M. L. Geiger. Nous le donnons en appendice.

discrètement indiqué. La ballade, devenue effusion lyrique, y a gagné une beauté d'expression toute nouvelle. Caroline n'est plus ici, comme dans *Le Chanteur*, celle qu'on implore et qui donne: elle est celle qui adore et rend grâces. C'est un amour mystique et pur, apaisé, confiant. « J'ai renoncé au désir et à la crainte, s'écrie-t-elle, il n'est plus en moi de vaine espérance[1]. » Il semble qu'elle se résigne à ne garder de la passion impétueuse que le lumineux rayon qui la suit : « Mon cœur est en paix, l'ouragan fait silence; il me suffit de te voir en esprit, de fixer éternellement sur toi un regard de tendresse, de garder ma foi muette en ton amour[2]. »

La pièce est née à l'une de ces heures bénies où la gratitude envers Creuzer faisait pâlir tout autre sentiment, où il semblait possible qu'une tendresse purement platonique couronnât et transfigurât d'une lueur douce le commun renoncement :

Lass nichts die heil'ge Andacht stören,
Die fromme Liebe, die dich meint,
Die, ob auch Zeit und Welt uns trennen,
Doch ewig mich mit dir vereint.
Da du erbarmend mich erkoren,
Verlasse meine Seele nicht,
O Trost und Freude, Quell des Lebens,
Lass mich nicht einsam, liebes Licht!

Nous avons vu par les lettres de Creuzer combien brèves étaient ces accalmies. « N'a-t-il plus d'écho dans ton âme, ce chant céleste de l'étoile qui guida les mages vers le Sauveur? » écrit-il le 12 juin 1806, songeant à

[1] Ich habe Wunsch und Furcht verlassen,
Kein eitles Hoffen ist in mir. (Rohde, p. 72)

[2] Mein Herz ist still, die Stürme schweigen,
Mir g'nügt es, Dich im Geist zu schau'n,
Dich ewig liebend zu betrachten,
Auf Deine Liebe still zu baun. (Rohde, p. 72.)

cette pièce [1]. D'autres chants plus révoltés montaient maintenant aux lèvres du poète. *Ueberall Liebe* est déjà plein d'une amertume, d'une nostalgie de la mort que cette seule réflexion arrête : le ciel même et l'enfer n'offrent pas de refuge à qui n'a point connu le bonheur par l'amour :

Ich stieg hinab, doch auch in Plutons Reiche
In Orkus' Dunkel brennt der Liebe Glut,
Dass sehnend Schatten sich zu Schatten neigen.
Verloren ist, wen Liebe nicht beglückt!
Er wallt umsonst hinab zur styg'schen Flut,
Im Glanz der Himmel blieb er unentzücket [2]!

La note finale sera encore et toujours « l'Unique Plainte » (*Die Eine Klage*), la lamentation du cœur solitaire, à jamais séparé de ce qu'il aime et aspirant de toutes ses forces au néant réparateur :

Wer die tiefste aller Wunden
Hat in Geist und Sinn empfunden,
Bittrer Trennung Schmerz,
Wer geliebt, was er verloren,
Lassen muss, was er erkoren,
Das geliebte Herz,

Der versteht in Lust die Tränen
Und der Liebe ewig Sehnen
Eins in zwei zu sein,
Eins im andern sich zu finden,
Dass der Zweiheit Grenzen schwinden
Und des Daseins Pein [3].

[1] Cf. les premiers vers :

Den Weisen aus dem Morgenlande
Ging einst ein heller Stern voran.
(Rhode, p. 72.)

[2] Rohde, p. 45.

[3] Rohde, p. 129.

Sans aucun doute ces poésies marquent sur les premières œuvres un progrès notable. La pensée philosophique a mûri et s'est précisée; elle s'est enrichie exactement de tout ce qui constitue la trouvaille personnelle et géniale de Creuzer. La pensée de Novalis et de Schleiermacher, qui formait la substance des précédents recueils, est renouvelée par cet apport. La mythologie, considérée d'un point de vue symboliste, devient quelque chose d'extraordinairement vivant et fécond; grâce à l'intelligence qu'il a du sens éternel des mythes, le poète est en mesure de ressentir l'émotion, de refaire l'expérience religieuse antique, et son chant y puise un pathétique nouveau. Si toute poésie est religieuse, celle-ci l'est particulièrement par son respect du grand mystère et sa foi en une vie sans cesse renaissante. « Tu es incomparable, écrivait Creuzer[1], quand tu chantes le sens caché de ce mystère que nous appelons *la vie.* Sois reconnaissante envers la nature qui te conféra ce don rare d'unir son mystère le plus profond à de la beauté. »

L'amour même, compris comme l'efflorescence suprême et la couronne de la vie, comme sa joie la plus brûlante et sa douleur la plus aiguë, participe de ce mysticisme naturel. Et la mort, enfin reconnue pour une loi dure et salutaire, est acceptée avec sérénité[2], voire avec enthousiasme, comme le prix légitime de l'existence. S'il reste encore de l'amertume, c'est celle de n'avoir pas vécu pleinement la vie, d'avoir été exclu — par des circonstances trop fortes pour qu'on leur résiste — de

[1] Lettre inédite du 20 février 1806.

[2] L'idéal est une mort volontaire et triomphante, une « mort ardente » (« Flammentod », Malab. Wittwen, Rohde, p. 128). Cf. Gœthe, Divan, Buch des Sängers :

« Das Lebend'ge will ich preisen
Das nach *Flammentod* sich sehnet. »
(Selige Sehnsucht.)

la félicité brève et intense qu'apporte l'amour. Mais là même il est une consolation : vouloir mourir, rentrer dans l'indivision primitive, avec l'espoir d'y être uni, fût-ce dans l'éternelle inconscience, à ce qu'on aime. Ainsi chantent, et sur un rythme bien voisin de *Die Eine Klage*, les Désincarnés à la fin de *Heinrich von Ofterdingen*[1] :

Immer wächst und blüht Verlangen,
Am Geliebten festzuhangen,
Ihn im Innern zu empfangen,
Eins mit ihm zu sein,
Seinem Durste nicht zu wehren,
Von einander sich zu nähren,
Von einander nur allein.

La deuxième partie de *Mélété*, purement philosophique, atteste l'apprentissage qu'a fait notre poète au cours des dernières années, depuis le *Brahmane*, par exemple. La *Correspondance de deux amis* est une tentative de se reprendre à la vie, de justifier la vie et de s'y résigner, grâce à une philosophie où l'influence de Schleiermacher s'atténue pour faire place à celle de Schelling, à celle de Creuzer surtout. Il faut avoir présente à l'esprit toute l'interprétation creuzérienne des mystères orphiques et bachiques et du néo-platonisme pour comprendre quelle est la religion finale où s'est réfugiée cette âme inquiète.

Le sonnet *A Eusébio* est un modeste et touchant hommage au maître dont Caroline se reconnaît si volontiers tributaire :

Erhascht ich einen Zug aus Deinem Bilde,
Wie reichlich auch Gedanken in Dir wandeln,
So bist Du's ganz in Deiner frommen Milde[2].

[1] Novalis Werke, éd. Meissner, II, 240—244. Il y a une copie de ces strophes dans les papiers posthumes de Caroline.

[2] Rohde, p. 132.

Toute la première lettre est une effusion d'amour, un hymne à l'honneur de l'ami, du maître et du prêtre, du grand mystagogue que fut Creuzer pour Caroline. « Avec quelle joie j'aime à penser à ce jour où, pour la première fois, nous nous sommes rencontrés. Je t'abordai, pleine d'un respectueux émoi, tel le néophyte avide de révélation devant le grand prêtre. J'étais résolue à te plaire à tout prix, et le sentiment de ma propre valeur eût été ébranlé en moi jusqu'aux racines, si tu t'étais détourné de moi, indifférent. » Il lui semble que, de ce premier entretien, date pour elle une vie nouvelle : « En toi les Idées suprêmes ont pris une réalité terrestre. Tandis que les simples mortels se préparent de corps et d'âme à participer à la Sainte-Cène, toi, tu reçois le dieu chaque jour et sans rites [1]. » Il est bon, pense Caroline, qu'il y ait ainsi des prêtres, de grands initiés. C'est une erreur du protestantisme que d'avoir admis tous les fidèles indifféremment à la communion sous les deux espèces : il en est résulté un nivellement universel dans la vulgarité prétentieuse [2].

A cette lettre passionnée, qui finit par l'invocation que nous avons déjà citée (« Eusébio, si jamais la lumière amie de ta vie venait à me manquer, oh ! emmène-moi... etc. ») succèdent des *Fragments de la réponse d'Eusébio* [3], calme et froide exhortation à la vie contemplative. Schleiermacher, plus encore que Schelling, semble ici l'inspirateur. La description de l'état d'âme du brahmane [4] qui a fait taire en lui le désir et vit dans la communion de la nature, un avec tout ce qui l'entoure, ne diffère pas beaucoup de l'idéale béati-

[1] Rohde, p. 133.

[2] « Diese Erbärmlichkeit des Lebens, lass es uns gestehen, ist mit dem Protestantismus aufgekommen . . . » etc. (Rohde, p. 134.)

[3] Cette réponse est de Caroline comme le reste. (Lettre inédite du 7 mai 1806.)

[4] « Einige Bücher über die Religion der Hindu » (Rohde, p. 136).

tude que peignait l'*Histoire d'un brahmane*, tout imbue de Schleiermacher. Ce n'est pas non plus sans analogie avec ce que dit Schelling, à la fin du *Bruno*[1], de la sagesse vraie et de la philosophie suprême.

Mais, ici encore, Creuzer est le véritable initiateur. Le tome IV de la *Symbolique*[2] est consacré presque exclusivement à l'exposé et à l'interprétation des doctrines et des mystères orphiques et bachiques ; Creuzer, essayant de définir cette « doctrine secrète » qui est encore aujourd'hui celle de certaines sectes spirites[3], aboutit à la synthèse suivante : « Le désir de l'existence individuelle pousse les âmes à quitter leur patrie céleste. Dans cet appétit d'existence terrestre, les âmes boivent à la coupe de Liber Pater. Elles s'enivrent ainsi ; l'amour charnel grandit ; le souvenir de leur origine supérieure s'affaiblit. C'est cet oubli qui les pousse à s'incarner dans une forme corporelle. Mais les âmes supérieures redoutent la naissance et se gardent de l'élément humide qui détermine leur chute dans les corps. Parmi celles qui tombent dans des corps, les plus nobles ne boivent à cette coupe que le strict nécessaire, elles s'attachent fortement à leur démon et suivent sa voix que les âmes viles ne perçoivent point[4]. » — « Mais l'âme peut revenir en arrière. Le démiurge suprême, Zeus le Père, ne veut pas que les âmes séjournent dans l'abîme.

[1] Cf. Bruno (Schelling, S. W., Augsburg u. Stuttgart, 1856—62, t. IV, p. 329) : « Denn, nachdem wir zu dieser Höhe gelangt sind und das harmonische Licht jenes wunderbaren Erkennens angeschaut, jenes aber zugleich als das Reale des göttlichen Wesens erkannt haben, wird es uns nun verstattet sein, die Schönheit in ihrem höchsten Glanze zu sehen, ohne von ihrem Anblick geblendet zu werden, und in der seligen Gemeinschaft mit allen Göttern zu leben. »

[2] Tome IV de la 3e édition, qui est très postérieure à l'époque dont nous parlons. Caroline n'a même pas connu la première édition la Symbolique, qui est de 1810. Mais Creuzer était dès lors plein des idées et des projets qui ont abouti à son livre.

[3] Cf. par exemple la 1re partie du livre de M. Léon Denis : *Après la mort*.

[4] Symb. IV, 130.

Dans sa miséricorde, il a rendu fragiles les liens par lesquels les démons les ont rivées aux corps (Plotin IV, 3, 12); elles en sont affranchies en leur temps. Le doux Hadès devient leur bienfaiteur. Il leur enlève les soucis de cette vie et toute vaine préoccupation de ce qui est multiple et divisé. La seconde coupe leur est tendue, la coupe de la sagesse qui les fait revenir à elles et leur fait oublier toute illusion (Plotin IV, 9, 4), si bien qu'elles pressentent de nouveau quelle est l'essence des choses et sont prises de nostalgie[1]. » Ainsi est-il dit dans notre texte: le mal métaphysique, c'est l'orgueil égoïste qui veut vivre d'une vie personnelle et se sépare, par l'individuation, de la grande unité des vivants. La félicité est, au contraire, une extase où s'abîme la conscience individuelle pour ne plus retrouver ses propres limites[2]. « C'est dans ces instants où toute réflexion nous devient impossible parce que nous perdons la conscience particulière et terrestre des faits extérieurs, sous l'empire de la contemplation intérieure, c'est dans ces moments-là que je comprends la mort, le mystère de la religion, le sacrifice du Fils et l'infinie nostalgie de l'amour. N'est-ce pas un avertissement que la nature nous donne de sortir de l'individuel pour rentrer dans la grande communauté universelle, de laisser cette vie fragmentaire dans laquelle les êtres veulent exister chacun pour soi et ne le peuvent[3]? »

Toutefois cette poussée égoïste de la vie individuelle est légitime profondément; il est juste que l'homme vive pour soi et en soi, qu'il épanouisse ses forces dans la

[1] Symb. IV, 134.

[2] Ich erblicke die rechte Verdammnis in dem selbstsüchtigen Stolz, der nicht ruhen konnte in dem Schosse des Ewigen. sondern ihn verlassend seine Armut und seine Blösse decken wollte mit der Mannigfaltigkeit der Gestalten, und Baum wurde und Stein und Metall und Tier und der begehrliche Mensch . . ., etc. (Rohde, p. 137.)

[3] Rohde, p. 137.

jeunesse. La vieillesse qui survient ensuite, la décadence lente des sens et des facultés n'est que le retour naturel vers l'indivision originelle. Le génie individuel qui vit en chacun de nous travaille lentement à nous détruire, et il faut accepter cela comme une faveur, comme une grâce. « C'est pourquoi je ne redoute point la vieillesse, et je dis à la mort : Sois la bienvenue[1]. » Au demeurant, il faut éviter de vouloir tyranniser les individualités sous des lois despotiques. Que chacun fleurisse en liberté selon sa nature, que la Poésie ne s'astreigne pas à des études rebutantes qui seraient pour elle sans objet. « Que chacun fasse et écrive ce qui est conforme à sa vocation, ce que lui dicte l'esprit, qu'il ne s'interdise aucun chant, sauf les chants discordants[2]. »

L'influence de Schelling n'est tout à fait décisive que dans la seconde lettre à Eusébio. Partie de cette contradiction interne qui lui fait à la fois désirer et craindre la mort, Caroline de Günderode se demande ce qu'est, au fond, l'existence individuelle pour que nous lui soyons attachés d'un si furieux amour. La croyance où elle s'arrête est une sorte de platonisme combiné avec des théories schellingiennes : ce qui est impérissable, c'est la vie en soi, la vie du Tout, non pas celle de tel ou tel individu. Les éléments divers, qui existent de toute éternité dans le monde, s'associent et se dissocient, de manière à donner l'illusion de la vie et de la mort. Mais ces éléments sont immortels et tendent vers une perfection idéale. La vie durera sur la planète jusqu'à ce qu'ait été réalisée « l'Idée de la Terre », c'est-à-dire jusqu'à ce que toute virtualité de vie ait été vécue effectivement, jusqu'à ce que toute la matière soit devenue

[1] Rohde, p. 137.

[2] Rohde, p. 138. Il semble qu'il y ait aussi dans cette affirmation de morale individualiste, comme dans la théorie de la vie et de la mort, un souvenir du 5e monologue de Schleiermacher : » Ueber Jugend und Alter ».

organique[1]. Ainsi, disait Schelling, « dans l'Idée de la Terre sont contenues toutes les idées des choses particulières que renferme la terre ou qui existeront dans l'avenir à sa surface[2]. » Les seules réalités sont les Idées éternelles ; les individualités sont des vases fragiles qui recueillent, pour un temps, la liqueur divine. Toutes ces entités se réduisent, au surplus, à un principe unique, celui de l'Unité, de l'Identité[3]. La Vérité est l'expression de l'identité avec soi-même. La Justice est la tendance à rendre identiques toutes les unités. La Beauté est le signe de l'équilibre intérieur, le symbole même de l'unité. L'Amour est la réconciliation avec le Tout. La Vertu est l'abnégation au service du Tout[4]. Il faut donc employer la vie terrestre à hâter la venue de ces temps où il n'y aura plus ni haines, ni divisions, ni antagonismes, parce que le réel sera parfaitement identique à l'idéal, tous les contraires fondus en une unité suprême : Dieu tout en tous.

Cette philosophie mystique, qui rejoint la pensée des premières œuvres (*Die Manen*, *Immortalità*, *Des Wanderers Niederfahrt*), rattache nettement Caroline de Günderode à l'ensemble de l'école romantique, de Novalis et Schleiermacher à Creuzer, en passant par Schelling. On peut lui dénier le mérite d'avoir tenté

[1] Rohde, p. 141.

[2] « In der Idee der Erde aber sind auch die Ideen aller in ihr enthaltenen und auf ihr zum Dasein kommenden Dinge begriffen. » (Bruno, S. W., IV, 224.)

[3] Cf. Schelling : « So wird die Idee aller Ideen der einzige Gegenstand aller Philosophie sein, diese aber ist keine andre als welche die Ungetrenntheit des Verschiedenen vom Einen, des Anschauens vom Denken ausgedrückt enthält. Die Natur dieser Einheit ist die der Schönheit und der Wahrheit selbst » (Bruno, S. W., IV, 243). Il y aurait d'autres rapprochements à faire. Nous citons de préférence Bruno, qui était pour Caroline un livre de chevet.

[4] Rohde, p. 142. Cf. les définitiona que donne Schelling de la vérité (Bruno, S. W., IV, 218 sqq.) et de la beauté (*Ibid.*, 224 sqq.). « Die höchste Schönheit und Wahrheit aller Dinge also wird angeschaut in einer und derselben Idee . . . diese Idee aber ist die des Ewigen » (*Ibid.*, p. 227—228.)

une synthèse originale. Si juste, si prompt que fût son coup d'œil, si rapides ses facultés d'assimilation, il lui manquait cependant ce qui manque à la généralité des femmes, une éducation philosophique élémentaire — sans doute aussi l'originalité spéculative. Aussi bien, ce n'est pas dans le domaine de la pensée pure qu'il faut chercher sa véritable grandeur. Son premier mérite est plus humble et plus féminin : c'est tout simplement celui d'avoir compris Creuzer, de lui avoir donné ce dont l'homme de pensée se passe plus douloureusement qu'un autre, le sentiment d'une communion d'âmes affectueuse et ardente. Son mérite littéraire est d'avoir transformé immédiatement en poésie vivante ce qui était, chez Creuzer, recherche savante, érudition, philosophie abstraite. Mais le meilleur de son œuvre demeure encore ce qu'elle a de plus personnel et de plus spontané : ces quelques strophes jaillies du cœur, où s'exprime, avec une simplicité sincère et courageuse, l'âme inquiète, amoureuse et blessée de celle qui fut l'une des muses tragiques du romantisme allemand.

CHAPITRE IV

LE STYLE

Nous avons eu l'occasion de noter, à différentes reprises, combien, chez Caroline de Günderode, l'exécution et le style restent généralement au-dessous de la conception, de la pensée. C'est dire que nous ne demanderons pas à l'examen de ses procédés littéraires de produire une collection riche d'artifices originaux ou d'effets neufs. Caroline de Günderode a dit elle-même[1] qu'elle ne visait guère à innover en matière de style, que la forme un peu pauvre, un peu sèche de certaines de ses poésies n'avait pas d'importance à ses yeux et qu'elle n'estimait que la forme née spontanément de l'émotion ou de la pensée qui s'y exprime. Elle est aussi peu styliste que possible et parfois si négligente que Bettina, dont l'apparente nonchalance cache un art très conscient, n'a pu prendre sur elle de publier ses lettres ou ses œuvres sans les retoucher quelque peu[2].

Si Caroline de Günderode était un tempérament littéraire fort, nous dirions que son style brut, avec ses scories évidentes et d'incontestables irrégularités, est puissamment révélateur de sa personnalité, ce qui vaut mieux, peut-être, qu'une langue soigneusement polie et ciselée, devenue presque impersonnelle à force de travail. Mais tel n'est pas non plus le cas. La prose ou les vers de Caroline ont sans doute, par moments, une

[1] D. Günd., I, 122—123.

[2] Pour les lettres, nous savons que c'était une habitude chez Bettina, qui retouche aussi la prose de Gœthe. Pour les œuvres, c'est plus curieux, car il en existait alors des éditions moins rares qu'aujourd'hui. Voy. Appendice IV.

certaine douceur harmonieuse, une souplesse d'allure, un charme élégiaque et plaintif qui reflètent l'âme tendre et un peu romanesque de leur auteur[1]. D'autres ont cette rectitude de raisonnement, cette solidité de pensée et cette propriété d'expression qui faisaient qualifier Caroline par ses contemporains de cerveau viril[2]. Une pièce philosophique comme *Des Wanderers Niederfahrt* étonne par la profondeur métaphysique que recouvre le tissu brillant de ses images. Mais il subsiste trop de taches de toute sorte, impropriétés de termes ou d'images, fautes de versification, platitude, sécheresse, prosaïsme, banalité de forme, trop de mauvaises habitudes et de négligences qui vont jusqu'au galimatias[3] pour accorder à l'ensemble une valeur d'art supérieure.

Nous nous placerons donc pour cette étude à un troisième point de vue, au point de vue d'une critique que l'on pourrait appeler impersonnelle, si l'on entend par là qu'elle s'efforce de dégager d'une œuvre ou d'une personnalité tout d'abord ce qu'elles contiennent de non personnel, ce qui relève de l'époque et du pays, de l'ambiance, des courants, de la mode. Une telle méthode qu'autorise la conception moderne que nous avons de la science, ne dissout pas, comme on pourrait le croire, les individualités. Ce qui résiste à une pareille analyse n'en demeure que plus solidement inattaquable et irréductible; c'est à ce résidu seul qu'il est permis d'appliquer les termes de *tempérament* ou de *génie*, en attendant peut-

[1] Voy. en prose *Mora*, *Die Erscheinung*; certains chœurs du *Mahomet* («Verbraust sind die Stürme . . .», Gœtz, p. 62); *Liebe*, *Ariadne auf Naxos*, *Wunsch*, *Ist alles stumm und leer*; dans *Mélété*: *Zueignung*, *Adonis Tod*, *An Eusebio*, *Ueberall Liebe*, *Die Eine Klage*.

[2] C'est ce que lui reprochaient Cl. Brentano (Geiger, K. v. G., p. 95—96), Lisette Nees (Critique de la Jen. Allg. Lit. Zeit. 9 juillet 1804), voy. Ersch et Gruber, art. Günderode), Daub (Rohde, p. 61).

[3] Voy. les 1ers vers du second sonnet sur Adonis, avec l'étrange succession de tous les cas de la déclinaison:

> *Den* Lilienleib *des* Purpurs *dunkler* Schleier
> *Dem* irren Blick *der* Göttin halb entzieht.

être le réactif plus fort qui assimilera finalement cet inconnaissable et cet impondérable à des forces connues et classées.

Le style de Caroline de Günderode, justement parce qu'il est assez peu personnel, se prête aisément à cette expertise. Nous y retrouverons sans peine, à des doses variables, les éléments qui constituent la marque essentielle de son époque littéraire. Nous y verrons se mêler divers courants, les uns contemporains, les autres déjà dépassés, mais auxquels on peut toujours assigner un nom et une date dans l'histoire littéraire de l'Allemagne.

La première mode à laquelle elle ait sacrifié, c'est, comme nous l'avons montré, l'ossianisme. Elle a dû, très jeune, beaucoup lire Ossian, dans la traduction de Stolberg ou dans toute autre. Elle s'est essayée à le traduire ou à le paraphraser elle-même, et son premier recueil est semé de réminiscences de Macpherson. Sans parler des morceaux en prose poétique, *Mora*, *Timur*, que nous avons analysés d'autre part, bien des traces de cette prédilection subsistent dans d'autres poèmes. Ces paysages brumeux traversés de souffles froids et de rayons de lune, où viennent parfois danser les elfes, mais d'où surgissent aussi des fantômes, d'où monte le spectre de ceux qui furent jadis assassinés[1] ont leur modèle dans Ossian et ses imitateurs, les poètes bardiques et skaldiques contemporains de Klopstock. Les jeunes filles vont pleurer au bord des flots déchaînés, elles abandonnent à l'orage leur chevelure noire, elles jettent aux grands vents du large le nom de l'aimé, et il leur semble qu'une lamentation immense, faite du

[1] Voy. *Der Trauernde und die Elfen*, *Zilia an Edgar*, *Darthula nach Ossian*, *Timur*, *Mora*. L'ombre d'Astor dans *die Erscheinung*. Deux scènes de Magie et Fatalité ont pour décor « une forêt, la nuit » (p. 48, 53).

soupir des vents et du mugissement de la mer réponde à leur cri de douleur[1].

Rien de très personnel ni de très senti dans tout cela. Rien non plus de bien original dans la mythologie des premières œuvres. Une pièce comme *Le Léthé*, toute farcie de mythologie grecque[2], rappelle certaines pièces de Schiller, et non des meilleures[3]. *Les Liens de l'Amour* sont un essai malheureux de manier l'hexamètre élégiaque pour dire, sous une couleur faussement antique, une douleur contemporaine, et d'ailleurs imaginaire. *Ariane à Naxos* est certainement ce que Caroline a écrit de plus gracieux dans le genre classique, encore que Clément Brentano lui reprochât d'employer dans cette pièce l'alexandrin qui est un mètre français[4]. Pour les autres poèmes, la mythologie se borne trop souvent à fournir un certain nombre d'images et d'attributs conventionnels : il y est fréquemment question du royaume des Ombres et des dieux souterrains[5], du Léthé[6], du Styx[7], des mânes des héros[8], du chaos[9] ou de l'Olympe[10]. Le Voyageur est guidé dans sa descente aux enfers[11] par un mystérieux personnage qui s'évanouit dès que Hélios disparaît au ciel. *Immortalità* met en

[1] *Zilia an Edgar*, Thia dans *Timur*.

[2] Il y est question du Léthé, du Zéphyre, des Ombres, du laurier des héros, du myrte, de Cythère, de la palme de la vertu, du voile de l'avenir, de l'Olympe, du Chaos, des Champs-Elyséens, du Styx, du fils de Latone, de la déesse de Mémoire, etc

[3] Par exemple : *Das Glück*, *Nänie*, *Eleusisches Fest.*

[4] Geiger, K. v. G., p. 96.

[5] Lethe, Bande der Liebe, Des Wanderers Niederfahrt, Die Manen. Immortalità.

[6] Lethe, Ein Kuss im Traume, Magie und Schicksal (p. 55).

[7] Lethe, Immortalità.

[8] Die Manen, Lethe, Immortalità.

Des Wanderers Niederfahrt, Der Franke in Egypten, Lethe, Immortalità.

[10] Lethe, Ariadne auf Naxos, Immortalità.

[11] Des Wanderers Niederfahrt.

scène Hékate et Charon, la déesse Immortalité, et un héros fils de Vénus et d'Eros, dans un étrange décor souterrain où la lumière est noire, les ombres claires, et que traverse la plainte des Morts naviguant sur le Styx. Le drame de *Magie et Fatalité*, qui se passe en un pays et à une époque indéfinissables, est peuplé de souvenirs mythologiques: c'est la déesse Isis et sa légende, chère à tout le romantisme [1], l'histoire du chasseur Actéon [2]; ce sont encore des allusions à l'oracle de Delphes [3], au Léthé [4], à l'Olympe [5], des personnifications telles que Phoibos ou Hélios [6], les Oréades [7], la ronde fraternelle des Heures [8].

Dans la dernière période, ce n'est pas une diminution, comme pour l'ossianisme, c'est une recrudescence de mythologie ancienne que l'on constate. Mais cette mythologie est à la fois plus savante et plus spontanée: Creuzer a passé par là, il a su redonner vie et couleur à des symboles oubliés ou en retrouver le sens méconnu. Et ce sens coïncide avec l'émotion éternelle de l'homme en face de la destinée. C'est pourquoi l'invocation brûlante à Apollon [9] ou la plainte sur Adonis mort [10] auront un tout autre accent de vérité et d'émotion que *Le Léthé* ou *Les Liens de l'Amour*. Ce royaume des Ombres [11], ce Hadès [12] souterrain, cet Orcus [13] si

[1] P. 45. Cf. Schikaneder: Die Zauberflöte; — Schiller: Das verschleierte Bild zu Sais; — Novalis: Die Lehrlinge zu Sais.

[2] Gœtz, p. 45.

[3] Gœtz, p. 45.

[4] Gœtz, p. 55.

[5] Gœtz, p. 54.

[6] Gœtz, p. 54.

[7] Gœtz, p. 54.

[8] Gœtz, p. 54

[9] Orphisches Lied.

[10] Adonis Tod, Adonis Todtenfeyer.

[11] « Schattenreich » (Ueberall Liebe, Adonis Tod).

[12] « Das Schönste wird des kargen Hades Beute » (Adonis Tod, I).

[13] Ueberall Liebe (1re rédaction, Rohde, p. 45), 1. Brief an Eusebio.

souvent invoqué, sont devenus les réalités suprêmes auxquelles aspire le poète, le symbole de ce repos dans l'unité et l'inconscience qui fut son rêve dernier. Et même cet anéantissement de l'être au sein du Tout, elle se le représentait difficilement comme exempt de toute passion et de toute volupté. Ne lui semblait-il pas que « même dans l'empire de Pluton, les Ombres s'inclinent amoureusement vers les Ombres »[1] ?

L'orientalisme de Caroline de Günderode semble avoir subi une évolution très analogue. C'est, au début, une pure convention, un revêtement superficiel qui pourrait être tel ou tel autre qu'imposerait la mode du temps. *Mouça* ou l'*Apparition* ne perdraient rien à être transportés dans un autre décor, si faible en est le caractère. La couleur orientale est presque plus vive dans la scène du festin nocturne qui est placée au centre de *Timur*, récit qui nous a paru être dans le goût d'Ossian : ce palais illuminé pour une fête mystérieuse, ces danses parmi les parfums, aux sons d'une musique invisible rappellent certaines scènes des *Mille et Une Nuits*, par exemple le conte du Dormeur éveillé. Mais c'est à partir des drames que le goût d'exotisme ira s'accentuant : *Udohla* a pour théâtre le palais de Delhi, *Magie et Fatalité* un Orient de fantaisie, *Mahomet* l'Arabie, l'*Histoire d'un brahmane* l'Inde et la Perse. Il y a, dans *Mélété*, du mythe phénicien et persan, des paysages égyptiens, des scènes de l'Inde. Nous avons vu, à propos de ces œuvres, que le vêtement extérieur y devient de plus en plus le signe d'une conviction interne, que c'est à un fatalisme oriental et à un pessimisme bouddhique qu'aboutit l'évolution philoso-

[1] Ich stieg hinab, doch auch in Plutons Reichen,
Im Schoss der Nächte brennt der Liebe Glut,
Dass sehnend Schatten sich zu Schatten neigen.
(Ueberall Liebe.)

phique de Caroline. Comme Gœthe, elle dirait alors volontiers :

> Wenn *Islam* Gott ergeben heisst,
> In Islam leben und sterben wir alle [1].

Il est naturel que, de tous ces courants, le plus fort dans l'œuvre de Caroline de Günderode soit le romantisme. Il y a peut-être un peu de romantisme déjà dans ce dégoût de l'âge contemporain, dans cette affection pour les époques ou les pays reculés, pour l'Orient ou pour Ossian. Il y en a beaucoup, ainsi que nous avons tâché de le montrer, dans la pensée et dans l'émotion qui remplissent toute l'œuvre. Mais le style même, le choix et l'emploi des images trahissent une familiarité constante avec les auteurs romantiques.

L'emploi symbolique des fleurs est une coutume orientale qui a passé plus ou moins dans toutes les poésies et jusque dans l'usage banal. Mais le romantisme allemand en a usé et abusé : les fleurs animées, les fleurs vivantes jouent dans les romans de Jean-Paul un rôle prépondérant. Novalis est plein de ces mythes floraux qui se sont plus tard tant multipliés chez Eichendorff et chez H. Heine. Cette coutume, renouvelée de la poésie populaire et aussi du Minnesang allemand, se retrouve chez Caroline de Günderode : elle sait que les fleurs ont un langage. Il n'est que de prêter une oreille attentive, et peut-être surprendra-t-on le dialogue de la violette et du narcisse [2], célébrant l'une la fidélité, l'autre la mobilité ardente de la vie et de la passion. Certaines personnifications sont banales à force d'avoir été répétées : nous savons trop que le pavot est synonyme de sommeil ou d'oubli [3], que le myrte, la rose et

[1] Divan, Buch der Sprüche (Weimar, VI, 128).
[2] Wandel und Treue.
[3] Magie und Schicksal, p. 46.

la fleur d'oranger doivent parer les cheveux de la fiancée[1]. Mais il est gracieux de dire que les jacinthes et les narcisses « clignent leurs petits yeux qui se ferment devant l'éclat éblouissant du couchant »[2]. Et il est éloquent que, du sang d'Adonis blessé, germent l'anémone et la rose, l'anémone dont la sombre corolle inclinée vers la terre semble dire la douleur muette de la déesse et « son éternel désir d'habiter chez les Ombres », tandis que la rose teinte de sang reflète « la pourpre mourante des brèves joies d'amour »[3]. Toutes deux, par leur éclosion même, prophétisent le retour du dieu: « Par elle il nous est rendu, il échappe aux liens du sépulcre. Leur douce poussée qui soulève la terre est pareille à l'effort de la vie cachée qui travaille à sortir de l'étroit tombeau. La mort restitue sa proie, la vie revient à la vie[4]. » C'est ainsi, comme il est dit ailleurs, qu'une seule fleur suffit à évoquer l'été lui-même et le mystère le plus profond des destinées : « Den Sommer mein' ich mit der Einen Blume[5]. » Toute sa poésie, Caroline la compare à ces fleurs que les Orientales réunissent en bouquets symboliques, où chacune a un sens et un langage que le profane ne peut déchiffrer:

[1] Magie und Schicksal, p. 52.

[2] Sie schliessen blinzelnd ihre kleinen Augen,
Geblendet von der Sonne hellem Schein.
(Magie und Schicksal, p. 54.)

[3] Das Abendrot der kurzen Liebesfreude
Blickt traurig aus der Blume dunklen Glut . . .
. . . Den stummen Schmerz verkünden Anemonen,
Den ew'gen Wunsch im Schattenreich zu wohnen.
(Adonis Tod.)

[4] Uns ist er durch sie erstanden,
Aus des dumpfen Grabes Banden.
Wie sie leis hervor sich drängen
Und des Hügels Decke sprengen,
Ringet aus des Grabes Engen
Sich empor verschlossenes Leben;
Tod den Raub muss wiedergeben,
Leben wiederkehrt zum Leben. (Adonis Todtenfeyer.)

[5] An Eusebio.

Es flechten Mädchen so im Orient
Den bunten Kranz; dass Vielen er gefalle
Wetteifern unter sich die Blumen alle.
Doch Einer ihren tiefern Sinn erkennt,
Ihm sind Symbole sie nur, äussre Zeichen,
Sie reden ihm, obgleich sie alle schweigen[1].

Mais les fleurs ne suffisent pas à exprimer toutes les émotions d'un poète : la nature offre un trésor de métaphores toutes prêtes et qui, par essence, sont propres à dire la vie, son ivresse, sa douleur. Parmi les images naturelles, Caroline de Günderode a une préférence pour les images maritimes et fluviales, d'une part, pour les effets d'ombre et de lumière, d'autre part. C'est une métaphore usée que de comparer la vie à une navigation ou à un pèlerinage[2], que d'exprimer par l'image d'un fleuve ou d'un torrent l'écoulement perpétuel du temps[3]. Mais c'est du romantisme que de dire : il n'y a rien en dehors de ce ruissellement infini, il n'y a, sous les phénomènes, aucune réalité substantielle: le seul bien désirable est de s'abandonner sans résistance à ce torrent de la vie universelle qui nous emmène vers une destination inconnue. La vie apparaît alors tout naturellement sous l'image d'un fleuve au large courant, où l'individu isolé n'a pas plus d'importance qu'une gouttelette anonyme[4]. Ou bien c'est une mer immense, sans rivages et sans pôle; la volupté suprême est de s'y plonger tout entier, de se laisser aller aux remous, aux

[1] Zueignung.

[2] Der Adept, Die Pilger.

[3] « Der Strom des Lebens » (Wandel und Treue, Der Franke in Egypten), « Der Zukunft Woge » (Mahomet), « Zeitenstrom » (Wunsch).

[4] Wandel und Treue :
« O Strom, in dich ergiesst sich all mein Leben,
Dir stürz' ich zu, vergesse Land und Port. »

courants qui passent. On n'échappe pas autrement à la souffrance d'être seul, d'être l'individu borné, circonscrit aux parois mêmes de son être, en révolte contre l'univers qui le broie[1].

Cette même résorption de l'être au sein de la vie universelle a, par surcroît, un autre symbole, le symbole préféré de Novalis : la nuit. Elle est aussi la rentrée dans une sorte d'unité indistincte et confuse où l'on ne souffre plus de ce qui sépare et divise. La lumière du jour donne aux êtres et aux choses leur relief original, elle les isole, elle accentue tout ce qui est contour et limite ; elle est vaine et cruelle, en ce sens. La nuit est une ombre bienfaisante, un sein maternel d'où naissent tous les êtres, mais où ils rentrent aussi pour un repos que rien ne trouble plus. Elle est le refuge offert à tous les désespérés :

So nehmt mich auf, geheimnisvolle Mächte,
O wieget mich in tiefen Schlummer ein,
Verhüllet mich in eu're Mitternächte,
Ich trete freudig aus des Lebens Reihn[2].

Tous ceux que la vie a déçus et qui préfèrent le rêve à la réalité invoquent la Nuit comme leur unique espérance : « Au cœur blessé douce est la nuit, douce est la tombe[3]. »

[1] Ein apokalyptisches Fragment.

[2] Des Wanderers Niederfahrt.

[3] « Des Herzens Wunde hüllt sich gern in Gräbernacht » (Ariadne auf Naxos). Cf. Nikator (p. 102):

O Mitternacht, birg mich in Deinem Schoosse,
Lass mich genesen von des Lebens Müh',
Lass schlummern mich in Deinen Sternenarmen
Und Träume träumen die der Tag verscheucht.

Cf. Ein Kuss im Traume :

Der Tag ist karg an liebesüssen Wonnen,
Es schmerzt mich seines Lichtes eitles Prangen
Und mich verzehren seiner Sonnen Gluten.
Drum birg' dich, Aug', dem Glanze ird'scher Sonnen!
Hüll' dich in Nacht, sie stillet dein Verlangen
Und heilt den Schmerz, wie Lethes kühle Fluten.

« Je me réjouis quand vient la nuit, écrit Caroline, car je préfère l'inconscience et les rêves confus à la vie claire... Une nécessité nous enfante à l'existence individuelle, une nuit commune nous engloutit tous [1]. »

Mais ce désir même de n'être plus, ou de n'être plus soi, ne va pas sans quelque contradiction, comme le constate Caroline elle-même : « Pourquoi, en plein midi, aspirer à la nuit? Pourquoi vouloir te plonger dans l'antique océan et t'y dissoudre avec tout ce qui t'est cher [2] ? » De cette pensée provient alors un curieux flottement dans les images : il apparait soudain que ce n'est pas la nuit, mais le jour, qui est le souverain bien. La nuit sera l'emblême de toutes les puissances mauvaises, de la haine et de la destinée cruelle [3]. L'aurore sera un symbole d'espérance immortelle [4]. Le matin sera annonciateur de joie [5]. Le triomphe de l'immortalité sera représenté par l'invasion de la lumière qui va réveiller jusqu'au fond de l'Erèbe les Ombres pâles [6]. Ce symbolisme, contraire à celui de Novalis, se rattache plutôt, par le fond, sinon par le raffinement de la forme, au luminisme particulier à la deuxième école romantique, dont Arnim, Brentano, Eichendorff et jusqu'à E. T. A. Hoffmann tireront tant d'effets brillants et nuancés.

Trois autr es catégories d'images, mais beaucoup moins importantes, peuvent être encore qualifiées de romantiques: ce sont d'abord des emprunts très réduits à la démonologie populaire. Ils se bornent, le plus souvent,

[1] 2. Brief an Eusebio.

[2] 2. Brief an Eusebio.

[3] Mahomets Traum in der Wüste, chœurs du Mahomet, p. 57.

[4] « Wann bricht der Zeiten bess'rer Morgen an? . . . », etc. (Udohla, p. 42—44).

[5] « Sei mir gegrüsset, segensvoller Morgen . . . », etc. (Magie u. Sch., p. 45). « Bedeutungsvoll ist heut' der Sonne Kommen . . . » (id., p. 49), Mahomet, *passim.*

[6] Immortalità.

à un mot, à une allusion vague. Une seule fois les elfes paraissent, menant leur ronde sur un tombeau[1]. Dans les autres pièces, s'il est assez souvent question du « monde des esprits », des esprits de la lumière ou de la terre, des démons, des génies infernaux[2], il faut rapporter cette habitude à une initiation au spiritisme et à l'occultisme contemporain plus encore qu'à des souvenirs littéraires précis. De même, le très petit nombre d'images bibliques ou chrétiennes[3] proviennent plutôt de l'éducation première que d'une influence réelle du néo-catholicisme romantique. Par contre, il se peut que Caroline ait pris à Novalis, à Schelling ou à d'autres romantiques du même groupe (Ritter, Steffens) son goût un peu pédantesque pour certains termes de chimie ou de magnétisme. « La mort, est-il dit, est un phénomène chimique; elle dissocie les forces mais ne les détruit point[4]. » Il n'y a de synthèse possible qu'entre des corps qui ont quelque élément d'homogène[5]. Le mage Alcménès parle (déjà!) du pôle nord et des propriétés de l'aiguille aimantée[6]. Pour l'amie d'Eusébio[7], toute vie est le produit d'une attraction et d'une répulsion entre certains corps simples qui s'unissent selon leurs affinités et atteignent, par leur union même et la lutte

[1] Der Trauernde und die Elfen.

[2] *Geisterwelt* (An Clemens, Der Franke in Egypten); *Geisterreich*, *Geisterchöre* (Lethe); *Lichtgeist*, *Erdgeister* (D. Wand. Niederfahrt); *der Zukunft Geist* (Mahomets Traum); *Geistererscheinungen* (D. Manen); *ein böser Dämon*, *Höllengeister* (Magie und Schicksal); *Geister, der Erde Geist* (Mahomet); *Erdgeist* (Eusebios Antwort).

[3] *Die Hirten lagen auf der Erde, der Verheissung Land, Moses auf des Berges Höhen*, (An Clemens). *Der Stern, Weisen aus dem Morgenlande, Morgenstern der Heimat, Quell des Heiles* (An meinen Heiligen). *Mahl des Herrn* (1. Brief an Eusebio).

[4] Die Manen.

[5] Die Manen. (*Homogenes, harmonirt, afficirt.* Bettina remplace tous ces termes par des mots allemands correspondants : *Gleichartiges zusammenstimmt, angeregt.*)

[6] Magie und Schicksal, p. 46.

[7] 2. Brief an Eusebio.

où ils sont engagés, un maximum de force. La théorie scientifique un peu confuse qui est ici sous-jacente provient en droite ligne de Schelling dont Caroline lisait attentivement le *Journal de physique spéculative*[1].

Si nous tentons, après l'inventaire méthodique des ressources imagées de notre poète, un inventaire analogue de ses ressources métriques, nous constaterons qu'elles restent singulièrement en arrière de la pensée et se bornent aux procédés classiques les plus usés.

Le mètre n'a pas subi l'influence émancipatrice du romantisme. Dans les drames domine le vers iambique à cinq pieds, semé d'ailleurs d'assez nombreuses irrégularités. Les pièces lyriques se rattachent pour la plupart à deux types essentiels : le sonnet[2] et la strophe de quatre vers à quatre accents[3]. Deux essais malheureux en hexamètres[4], quelques mètres libres[5], une pièce en alexandrins très harmonieux[6], puis de-ci de-là quelques jolies strophes originales comme celles de *Ist alles stumm und leer* et de *Die Eine Klage*. Il serait oiseux de relever ici en une nomenclature fastidieuse les fautes de versification innombrables dans les premiers recueils, beaucoup plus rares dans *Mélété*.

[1] Geiger, K. v. G., p. 67. Cf. ce qu'écrit Bettina : « Dein Schelling und Dein Fichte und Dein Kant sind mir ganz unmögliche Kerle. Was hab ich mir für Mühe geben und ich bin eigentlich nur davon gelaufen hierher, weil ich eine Pause machen wollt. Repulsion, Attraktion, höchste Potenz . . . Weisst Du wie mirs wird ? — Dreherig — Schwindel krieg ich in den Kopf . . ., etc. (D. Gd., I, 15). Il y a dans le *Nachlass* des extraits de Schelling.

[2] Ein Kuss im Traume ; puis, dans *Mélété* : Zueignung, Adonis Tod (I et II), Die malabarischen Wittwen, An Eusebio, Ueberall Liebe. Dans le Nachlass publié par Geiger : Brutus, deux sonnets à Novalis.

[3] An Clemens, Der Adept, Der zweite Pilger, Egypten, Der Nil, Caucasus, Gebet an den Schutzheiligen.

[4] Die Bande der Liebe, Orphisches Lied (bien meilleur).

[5] Liebe, certains passages de Des Wanderers Niederfahrt et de Der Franke in Egypten.

[6] Ariadne auf Naxos.

La rime est le plus souvent banale et se répète sans nul souci de la monotonie qui en peut résulter. Le poète use largement de toutes les tolérances qu'autorise l'usage souabe et méridional : les rimes en i-ü, e-ö, ei-äu-eu[1], l'équivalence des consonnes g-ch, d-t, ng-nk[2]. Mais il y a des négligences plus graves : l'usage de faire rimer deux mots identiques, qui sont le plus souvent de misérables particules[3], l'impuissance à distinguer une brève d'une longue[4]. Toutes ces taches, dont *Mélété* est presque exempte, attestent la jeunesse de l'auteur et son inexpérience, sa fâcheuse insouciance aussi des choses du métier, qu'elle paie le plus souvent d'une imperfection irrémédiable. Elle a senti cette lacune, elle s'est astreinte

[1] dir — dafür, mir — für (Die Pilger), Blick — zurück (Piedro), führet — gebieret, Blicke — zurücke, verhüllt — Gebild, ergründen — finden, entflieht — glüht (Des W. Niederf.), etc.

lehren — angehören (Wandel und Treue), Schwelle — Hölle (Mahom.), gesehen — Höhen (An Clemens).

getreu — frei (Wandel u. Treue), Schleier — Feuer (Mah. Traum), Geist — fleusst, leicht — beugt (Mahomed), Gesträuche — Geisterreiche (Lethe), Eid — gebeut, neu — sei (Adept), Feuer — freier (Adonis Tod), erneuern — feiern, beuget — neiget (Adonis Todtenfeyer), etc.

[2] eingehaucht — saugt (Ein Kuss im Traume); bleichen — schweigen, tragen — erwachen (Des Wand. Niederf.); wach — Tag (Wandel u. Treue); entsteiget — reichet, Nacht — ertagt (Mah. Traum), etc.

Erde — Gefährte, werden — Gefährten, gebieten — geschieden (Des Wand. Niederf); Schwerte — Erde (Darthula): verraten — baden (Mah.), etc.

sinkt — verschlingt (Mahomed).

[3] sich (An Clemens, Darthula), mir (An Clemens, Don Juan), mich (Wand. Niederf.), dich (D. Nil), auf (Zilia, Don Juan, D. Nil), nicht (Ist alles stumm, Don Juan, Darthula, Mahomed, Die Eine Klage), zu (Don Juan, Darthula), mehr (W. u. Tr.), sein (Ist alles stumm, W. u. Tr.), etc ; ou encore : seh'n — gese'hn (An Clemens), gemeinet — meinet (Don Juan); Löwenmut — Mut (Piedro); Taumelkelch — Kelch (W. u. Tr.); herab — hinab (Mah. Traum); lassen — verlassen (Mah.), etc.

[4] Strahlenkrone — Lebenssonne (An Cl.); Fuss — Kuss (Der Trauernde); hin — verzieh'n (Zilia); Stätte — Gebete, all — Qual, Seele — Helle (D. Juan); wohnen — Sonnen (Wand. Niederf.); Heiligtume — verstumme (An Eusebio); Welt — vermählt (Mah.); gekühlt — erfüllt (Der Nil), etc.

à un apprentissage qui porte ses fruits dans son dernier recueil déjà et dont Creuzer pouvait, en 1806, la féliciter [1]. Mais elle n'est pas devenue l'artiste qu'elle eût pu devenir par la suite, si sa destinée n'avait été brusquement et volontairement tranchée.

[1] Lettre inédite du 6 février 1806.

CONCLUSION

Arrivé au terme de notre étude, il semble nécessaire de lier en gerbe tant d'observations de détail et de formuler une appréciation d'ensemble sur la vie et l'œuvre de notre auteur.

Romantique de tempérament et d'éducation, Caroline de Günderode n'a vu tomber, feuille à feuille, toutes ses illusions, que pour en conserver un souvenir nostalgique et navré. Mal préparée à la lutte par une jeunesse à la fois claustrale et abandonnée, nourrie de rêves et de chimères, ignorante de la réalité, elle a souffert, comme toutes les natures sensitives, du rude contact de la vie; elle a élevé contre la destinée une plainte lyrique et éloquente. Longtemps elle avait écouté les souffles qui passent, elle avait suivi d'un regard nonchalant, puis soudain inquiet, les jeux de son imagination sentimentale. Et, incapable de fixer elle-même sa destinée, elle avait cru pouvoir ériger en principe une sorte de dilettantisme des beaux sentiments, d'épicuréisme de la passion pure. Puis, brusquement, était apparu celui qu'elle attendait sans en avoir conscience. Leurs âmes s'étaient reconnues et saluées dès le premier instant; en vérité, ils étaient faits l'un pour l'autre. Mais, tout aussitôt, des circonstances hostiles avaient élevé entre eux une barrière infranchissable. Heurtée brutalement dans son rêve le plus fervent, Caroline de Günderode ne put trouver, ni en elle-même ni dans aucune philosophie, la résignation et la

force, et elle vint se briser contre une fatalité séculaire dont elle n'était pas responsable. Parce que celui qu'elle avait, entre tous, distingué et choisi, était comme elle-même, une âme noble et délicate, « plus prête à souffrir qu'à faire souffrir, » il dédaigna la solution banale qui eût consisté à se refaire un égoïste et fragile bonheur dans la faute. Pour elle, il semble bien qu'elle fût prête à lui offrir le suprême sacrifice, au point de s'indigner parfois qu'il le refusât obstinément. Et la logique même de sa conviction devait la mener alors à un acte de désespoir.

Elle ne fut pas, parmi les jeunes femmes de sa génération, la seule victime du romantisme ; elle en est assurément l'une des plus pures et des plus touchantes. Son cas, compliqué de pathologie, est un des cas-types du romantisme allemand, et peut-être du romantisme de tous les temps et de tous les pays. Si c'est une romantique folie que de vouloir vivre le rêve poétique lui-même en son intégrité, si la vie condamne toujours ceux qui méconnaissent ses nécessités primordiales et venge sur eux cette méconnaissance, disons que Caroline de Günderode est tombée victime d'une fatalité qu'elle avait provoquée. Mais ce brutal et banal fait-divers garde, de par la jeunesse et la grâce de l'héroïne, de par le sentiment pur qui l'animait, un charme poétique, un pouvoir d'émotion tragique. Ne la plaignons même pas trop : vivre sans l'amitié essentielle qui était, depuis plus de deux ans, le ressort même de sa vie, vivre sans cette affection si semblable à l'amour qu'elle était, comme lui, féconde, que des œuvres étaient là, nombreuses, vivaces, et marquées à la ressemblance des deux esprits qui leur avaient donné le jour, une telle mutilation était cent fois plus cruelle que la mort même. Caroline de Günderode était de « ces âmes profondes, qui peuvent périr d'une blessure légère, et qui volontiers franchissent

le pont ». N'en doutons pas : c'est volontiers qu'elle a franchi ce pas suprême, qui allait lui rendre, selon son espoir, la paix infinie du néant. Et, après tout, mourir jeune, mourir en un beau geste un peu théâtral, dans un noble décor naturel, à l'heure du soleil déclinant, n'était-ce pas le rêve où s'était toujours complue cette songeuse solitaire ?

Que subsiste-t-il de son œuvre ? Peu de chose, par suite de hasards fâcheux, de raisons plus graves aussi, dont la principale est la fréquente imperfection de la forme. Elle n'a pas exercé d'influence, elle est un aboutissant et non un commencement, mais sa voix garde, dans le concert du romantisme allemand, son timbre propre et son accent inoubliable.

Creuzer distinguait, dans l'art et la poésie, un *symbolisme mystique*, qui lui paraissait être celui des Orientaux, d'un *symbolisme plastique*, celui des Grecs[1]. Dans le symbolisme mystique prédomine le sentiment de l'infini ; il faut que le symbole enferme en lui la plus grande diversité possible d'émotion et de pensée et s'empare de l'âme par son caractère mystérieux. Le symbolisme plastique tend, au contraire, à n'exprimer qu'un nombre limité de vérités religieuses, mais sous une forme si belle et si parfaite qu'elle soit déjà, à elle seule, une révélation du divin. L'esprit occupé de cette distinction, il écrivait à Caroline : « Ta poésie est *mystique*, c'est pourquoi elle n'est *pas plastique*[2]. » Il faut souscrire à ce jugement. Caroline de Günderode n'est pas de ces poètes que trouble et qu'enchante la voix de la nature, qui en savent rendre les jeux changeants et les sortilèges prenants. De toutes les heures du jour, il semble qu'elle n'en ait connu et aimé qu'une :

[1] Symbolik IV, 534–535.
[2] Rohde, p. 86.

le crépuscule[1]. Les paysages familiers ne l'ont point inspirée; elle leur préfère des paysages imaginaires et lointains: dans la première période, un vague décor ossianesque, des rochers noirs battus d'une mer sauvage, sous une lune blafarde[2] — ou bien un décor oriental, qnelque palais des Mille et une Nuits[3], quelque solitude sous les palmiers[4]. Plus tard elle essaiera d'évoquer des paysages égyptiens, le Nil, la cime chenue du Caucase[5]. Il y manquera toujours ce que rien ne remplace, l'immédiateté de l'observation et de l'impression.

Pareillement, elle n'est pas émue de la grâce vivante des créatures. Si elle évoque Ariane sur les rochers de Naxos, Vénus pleurant Adonis, les veuves hindoues sur leur bûcher, c'est chaque fois beaucoup moins une image plastique qu'une allégorie de son propre sentiment. Il lui importe de nous communiquer son émotion douloureuse, non pas de faire lever à nos yeux des visions qui s'emparent de nous par la magie des lignes et des couleurs.

Sa poésie est tout intérieure. Elle vit dans un monde de réflexion abstraite et de sentiment pur, penchée sans cesse sur son âme malade dont elle écoute et dont elle note les plaintives mélodies. Et il arrive alors que son chant se module en strophes très harmonieuses, sur des

[1] Cf. Hochroth, Eine persische Erzählung, etc.
« Stürb' ich mit dir, wie bei der Sonne Neigen
Die Farben all in dunkler Nacht vergehn. » (Wunsch.)

« Seh ich den Spätrot, o Freund, tiefer erröten im Westen,
Ernsthaft lächlend, voll Wehmut lächlend und traurig verglimmen,
O dann muss ich es fragen, warum es so trüb wird und dunkel,
Aber es schweiget und weint perlenden Tau auf mich nieder. »
(Inédit.)

« Nichts berührt mich so tief als das Abendrot; mit ihm möcht' ich jeden Abend versinken in der gleichen Nacht, um nicht sein Verlöschen zu überleben. » (1. Brief an Eusebio.)

[2] Zilia, Timur, Mora, Darthula.

[3] Timur, Udohla. Voy. encore Musa.

[4] Die Erscheinung, Geschichte eines Brahminen.

[5] Ægypten, Der Nil, Der Kaukasus.

rythmes délicats et musicaux, dans de petites pièces lyriques dont la beauté n'est pas destinée à périr, parce qu'elles disent ce qu'il y a de plus permanent, de moins variable au fond même du cœur humain. L'inspiration en est triste, à l'ordinaire; elles chantent la division interne, la douleur de vivre, la bonne mort, l'amour aussi et son ivresse, mais plus souvent la douleur qui s'y mêle toujours:

Denn Leben ja ist Lieb', und Lieb' ist Schmerz ;
So ist es schmerzlich leben, und die erste Gabe,
Die Mitgift in die Sterblichkeit, ist Schmerz[1].

Son symbolisme, hésitant dans les premiers recueils, plus ferme sous l'influence de Creuzer, consiste essentiellement à verser dans les légendes et les mythes anciens un contenu sentimental nouveau et personnel, à ne voir sous l'infinie diversité des formes et des images qu'un petit nombre d'idées éternelles, de sentiments tout à fait primordiaux, qui ont ému d'une émotion analogue les âmes de tous les temps.

Sa philosophie lui vient de ceux qui furent ses maîtres immédiats ou ses modèles plus lointains: Novalis, Schleiermacher, Schelling, Creuzer. Elle est, comme les premiers, pleine d'une foi romantique en la régénération des âmes par la prédication d'une religion nouvelle, plus compréhensive, plus largement humaine que l'ancienne. Cette religion, qui est celle de son Mahomet, proclamera enfin l'égale légitimité de tout ce qu'on a trop longtemps considéré comme des contraires irréconciliables: la pensée et la force, la loi et l'amour, la vocation individuelle et le dévouement à la cause commune. Elle fascinera les âmes par la puissance des beaux sentiments et des nobles gestes. Elle sera, avant

[1] Magie und Schicksal.

tout, la «religien des forts». Par le culte des grands hommes, elle rattachera l'humanité présente à tout son passé, tandis que la nouvelle espérance luira comme une étoile au front de l'avenir. Pour amener cette ère heureuse, il faudra la collaboration du génie et de tous les hommes de bonne volonté, unis en une franc-maçonnerie occulte, mais d'un lien si fort que la « communion des saints» se réalisera pour eux, en esprit et en vérité, et que les âmes mêmes de ceux qui sont morts auront leur part de collaboration mystérieuse à l'œuvre libératrice[1].

Cette foi, qui fut celle de l'école romantique à son aurore, s'efface peu à peu, nous l'avons vu, sous l'empire d'un pessimisme moral et social qui va grandissant. Le « brahmane », les sages des derniers drames ne rêvent plus à la rédemption du monde, ils ne croient plus dans les hommes ni dans la vie, ils n'ont de refuge qu'en leur solitude intérieure et dans la contemplation mystique des lois de l'univers. Ils sont fatalistes, ils répudient à la fois l'action et la pensée et se consolent en songeant que l'existence individuelle est brève, brève aussi sa douleur, que bientôt cessera toute souffrance avec tout désir, quand s'éteindra la flamme même de la vie. Il leur suffit alors, pour retrouver la paix, de se sentir une parcelle de l'univers vivant où règnent des lois éternelles, immuables, divines, qui sans doute n'ont aucun souci du bonheur des créatures particulières, mais qui marchent peut-être vers un idéal supérieur en voie de réalisation[2].

Pourquoi ce fatalisme si vrai et si consolant par sa perspective dernière qu'on lui reprocherait presque un

[1] Die Manen, Immortalità, Mahomet.

[2] Ce que Caroline appelle « Idee der Erde ».

optimisme inconsidéré a-t-il abouti à un suicide? C'est le secret des destinées individuelles et c'est l'attrait particulier des tempéraments de poètes que d'être illogiques et de déjouer toute prévision. Et puis, qui ne le sait? il est des heures sombres où les plus belles théories, les plus consolantes assurances sont impuissantes à vaincre le dégoût de vivre et cette nostalgie du néant si naturelle aux grandes douleurs. C'est à cette douleur et à ce désespoir que nous devons quelques-uns des accents les plus émus et les plus émouvants des dernières poésies de Caroline de Günderode, mais son poème le plus beau, son drame le plus pathétique, c'est encore sa vie et sa mort, avec tout ce qui s'y révèle d'humaine faiblesse, d'humaine tendresse, de passion romantique et de fidélité obstinée à un rêve trop cher.



APPENDICES

APPENDICE I

Das Fest des Maien.

Le *Nachlass* que possède M. Geiger à Berlin contient la pièce inédite suivante:

Das Fest des Maien hat begonnen
An dem die Pilger wallend gehn
Um in der heil'gen Waldkapelle
Der Mutter Gottes Bild zu sehn.

Es führt der Weg durch Wies' und Wälder
Zum stillen Gotteshause hin
Das frisch ein Weidenbach umrauschet
An dem die stillen Veilchen blühn.

Und in des Volkes bunter Mitte
Das sich zu der Kapelle drängt
Geht mit ein Jüngling der die Schritte
Sich unbewusst zum Altar lenkt.

Er kniet nieder ohne beten
Und ohne Andacht steht er auf
Da hebt von ungefähr sein Auge
Zur Inschrift des Altars sich auf.

Er liest: Maria süsses Leben
Verlasse meine Seele nicht
O wende du Erbarmungsvolle
Von mir nicht ab dein Angesicht.

Es teilt ja auch der Mond sein Leuchten
Halb wendet er zur Erde sich
Halb sieht er in des Himmels Tiefe
Und freuet mit den Sternen sich.

So Heil'ge in der Himmel Freuden
Vergiss auch meine Seele nicht
Und sende in der Erde Dunkel
Mir einen Strahl von deinem Licht.

Er liest es lösen sich die Schmerzen
Die Tränen drängen sich hervor
Da heben sich der Orgel Töne
Zum Himmel rauscht der heilge Chor.

Er stürzet sich aus der Kapelle
Und setzt sich an dem Bache hin
Und siehet wie die kleinen Wellen
Sich kräuslen kommen und verziehn.

[1] O ruft er du bist mir verloren
Geliebte zwischen dir und mir
Hat sich ein Zeitenstrom gegossen
Du wandelst jenseits ich bin hier.

Und all mein Sehnen all mein Schmachten
Bringt keinen Laut von mir zu dir
Die Sonne sinkt doch steigt sie wieder
Du aber kehrest nicht zu mir.

[1] Cette strophe et les deux suivantes sont biffées sur le manuscrit.

Ich starre hin ins tiefe Dunkel
Indem die bleichen Schatten gehn
Mir ist ich seh Gestalten wallen
Doch deine hab ich nicht gesehn.

Ihm ist er säh in dem Gekräusel
Der Wellen ein geliebtes Bild
Und aus des Baches tiefem Grunde
Winkt ihm ein liebes Aug so mild.

Er hebt die Arme es zu fassen
Die Fluten treiben es dahin
Und spielen wechselnd mit dem Bilde
Bis seine Züge sich verziehn.

Un passage inédit dans une lettre de Creuzer (7 février 1805) semble renfermer une allusion à cette pièce : « Zerstöre also *meinen Altar* nicht, sei nicht eine Religionsverfolgerin und dehne die Erlaubnis Dir zu dienen auch auf *die Wallfahrten* aus. O wäre sie schon da, *die schöne Zeit des Maien, wann die Pilger gehen!* Ich darf doch kommen. » La même lettre contient un peu plus haut les passages suivants, dont Büsing[1] a déjà relevé l'analogie avec *An meine Heilige :* « *Lass meine* **schöne** *Seele nicht* — oder ist dies zu stolz gesprochen, *o so lass doch nicht die* **treue** *Seele, die* **fromme** *Seele*... Ich will ja gewiss recht bescheiden sein und stehen bleiben in der schwebenden Empfindung zwischen Liebe und Andacht — *wie es einem ist, der, vor einer Maria stehend, nicht weiss ob er lieber umarmen möchte oder niederknieen*[2]. »

Creuzer, recevant la pièce, s'est immédiatement imaginé lui-même dans la situation du héros. Bien plus, il détache les vers de la prière (strophes 4 à 7) pour en faire, avec quelques modifications, le début d'une pièce nouvelle : *An meine Heilige* (Geiger, Dichter und Frauen, II, 183)

[1] Büsing, p. 100—101.
[2] Rohde, p. 31—32.

An meine Heilige.	**Das Fest des Maien.**
1. Geweihte du, Erbarmungsvolle *Verlasse meine Seele nicht* *O wende*, Hochgebenedeite, *Von mir nicht ab dein Angesicht.*	5. Er liest: Maria süsses Leben *Verlasse meine Seele nicht* *O wende* du, Erbarmungsvolle, *Von mir nicht ab dein Angesicht.*
2. *Es teilt ja auch der Mond sein Leuchten* *Halb wendet er zur Erde sich* *Halb sieht er in des Himmels Tiefe* *Und freuet mit den Sternen sich.*	6. *Es teilt ja auch der Mond sein Leuchten,* *Halb wendet er zur Erde sich* *Halb sieht er in des Himmels Tiefe* *Und freuet mit den Sternen sich.*
3. [1] *So Heil'ge in des Himmels* Wonne Verlass *auch meine Seele nicht* *Und sende in der Erde Dunkel* *Mir einen Strahl von deinem Licht.*	7. *So Heil'ge in der Himmel* Freuden Vergiss *auch meine Seele nicht* *Und sende in der Erde Dunkel* *Mir einen Strahl von deinem Licht.*
4. Einst *kniet* ich *nieder ohne beten* *Und ohne Andacht stand* ich *auf* *Mein Auge hob sich* wohl zum Himmel Doch meine Seele nicht hin*auf.*	4. Er *kniet nieder ohne beten* *Und ohne Andacht steht* er *auf* Da *hebt* von ohngefähr *sein Auge* Zur Inschrift des Altars *sich auf.*

La strophe finale de *An meine Heilige* reproduit une fois encore, avec des variantes légères, la strophe 5 de la pièce inédite :

An meine Heilige.	**Das Fest des Maien.**
11. Da du erbarmend mich erkoren *Verlass'* auch *meine Seele nicht* *O wende*, Hochgebenedeite, *Von mir nicht ab dein Angesicht.*	5. Er liest: Maria, süsses Leben, *Verlasse meine Seele nicht* *O wende* du Erbarmungsvolle *Von mir nicht ab dein Angesicht.*

Il reste donc, entre la strophe 4 et la strophe 11 de *An meine Heilige* six strophes qui sont, d'après notre hypothèse, de Creuzer. Les strophes 7 et 8, non publiées par Büsing[2], sont biffées sur le manuscrit.

[1] Cette strophe est biffée sur le manuscrit.

[2] Büsing (p. 98—99) tient déjà la pièce pour l'œuvre de Creuzer.

L'unique texte dont on dispose est, à vrai dire, de la main de Caroline, mais on peut admettre sans difficulté que c'est une simple copie[1]. Le texte n'est pas raturé, sauf les strophes supprimées ultérieurement à l'aide d'une autre encre.

La troisième pièce de la même famille est, sous sa forme primitive, la pièce *An meinen Heiligen*[2] que Caroline envoie à Creuzer en novembre 1805. Elle n'a gardé que deux vers de *Das Fest des Maien* et quatre de *An meine Heilige*.

Das Fest des Maien.	**An meine Heilige.**	**An meinen Heiligen.**
7. So Heilge in der Himmel Freuden	3. So Heilge in des Himmels Wonne	6. Dir leb' ich und dir werd' ich sterben
Vergiss *auch meine Seele nicht*	*Verlass auch meine Seele nicht*	*Verlass' auch meine Seele nicht*
Und sende in der Erde Dunkel	*Und sende in der Erde Dunkel*	*Und sende in der Erde Dunkel*
Mir einen Strahl von deinem *Licht*.	Mir einen Strahl von deinem *Licht*.	Mir deiner Liebe tröstlich *Licht*.
	8. *Da du erbarmend mich erkoren*	9. *Da du erbarmend mich erkoren*
	Verlass' auch meine Seele nicht	*Verlass' auch meine Seele nicht*
	Und wende du o Hochgeweihte	O Trost und Freude! Quell des Heiles
	Von mir nicht ab dein Angesicht.	Lass mich nicht einsam, liebes Licht.

La rédaction définitive de *An meinen Heiligen* telle que la pièce a paru dans *Melete* sous le titre de *Gebet an den Schutzheiligen*[3], atténue encore la ressemblance en substituant (str. 6, 4 dans Melete) « des Lebens Dunkel » à « der Erde Dunkel ».

[1] Büsing répond à cette objection, p. 102.
[2] Rohde, p. 72.
[3] Voy. Rohde, p. 122, note.

APPENDICE II

Die Günderode.

Waldemar Œhlke, dans son livre : *Bettina von Arnims Briefromane* (Palaestra XLI, Berlin 1905) a essayé de dater avec le plus de précision possible les lettres ou fragments de lettres utilisés par Bettina dans ses romans épistolaires. Il n'y a pas lieu de contester ses résultats pour le seul de ces volumes qui nous intéresse ici, *Die Günderode.* Mais on peut tracer, pour plus de clarté, un tableau synoptique qui grouperait les lettres par périodes.

I. LETTRES DU PRINTEMPS ET DE L'ÉTÉ 1802

1° Lettres de Bettina, écrites d'Offenbach :

I, 159 I, 229 I, 257.

Fragments des lettres suivantes :

I, 144 (Étude de l'histoire ?),
I, 173 (Chant sur les toits, le jardinier),
I, 187 (Clément),
II, 169 (Clément).

2° Lettres de Caroline, écrites de Francfort :

I, 254 (assez douteux).

Fragments des lettres suivantes :

I, 5 (Moritz Bethmann),
I, 93 (jusqu'au premier tiret),
I, 169 (Musique sur les toits),
I, 224 (Saignée),
II, 116 (« Clemens hat mir geschrieben... » jusqu'au tiret),
II, 149 (p. 151—153 jusqu'à « Sein Brief an Dich... »),
II, 174 (à partir de p. 176 : « Ich weiss nicht ob ich so reden würde... »).

II. LETTRES DE L'ÉTÉ 1803

1° Lettres de Bettina, écrites de Schlangenbad (août) et d'Offenbach (septembre) :
I, 46 (août),
I, 99—125 (13 août),
I, 130 (août),
I, 212 (septembre),
I, 218 (septembre).
Fragments des lettres suivantes :
I, 305 (p. 314 « Uebermorgen gehst Du... »),
I, 315 (p. 328ss. Visite de Clément).

2° Lettres de Caroline, écrites de Francfort :
I, 38 (août), I, 202.
Fragments des lettres suivantes :
I, 93 (à partir du premier tiret),
I, 224 (Moritz, le théâtre? extrêmement douteux).

III. LETTRES DU PRINTEMPS ET DE L'ÉTÉ 1804

1° Lettres de Bettina, écrites de Schlangenbad et d'Offenbach :
I, 125 (Schlangenbad),
I, 144 (Offenbach) sauf peut-être un passage de 1802, voy. plus haut.
Fragments des lettres suivantes :
I, 173 (sauf les passages de 1802 indiqués plus haut),
I, 187 (sauf le passage de 1802 indiqué plus haut),
II, 169 (Wilhelm Meister, p. 172).

2° Lettres de Caroline, écrites de Francfort :
I, 169 (sauf le passage de 1802 indiqué plus haut),
I, 181 I, 153.
Fragments des lettres suivantes :
I, 143 (8 juin. A partir de « Wenn Du einige Stunden... »),
I, 224 (Hölderlin),
II, 116 (à partir de la phrase sur Clément p. 117 : « Sein Beifall... »),
II, 149 (à partir de p. 153 : « Sein Brief an Dich... »)

IV. LETTRES DE MAI 1805 A MAI 1806

1° Lettres de Bettina, écrites d'Offenbach (mai-août), de Francfort (septembre), du Trages (octobre), de Marbourg (novembre 1805—février 1806), du Trages (mai 1806):

I, 139 (mai 1805),
I, 305 (10 août 1805, sauf un passage de 1803 relevé plus haut),
I, 315 (11 août 1805, sauf un passage de 1803 relevé plus haut),
II, 16 (septembre 1805)[1],
II, 24 (id.),
II, 36 (id.),
II, 59 (id.),
II, 15 (automne 1805),
II, 29 (id.),
I, 12 (octobre 1805),
II, 62 (novembre 1805),
II, 70 (novembre-décembre 1805),
II, 90 (décembre 1805),
II, 104 (id.),
II, 178 (id.),
II, 206 (25 décembre 1805),
II, 240 (hiver 1805-06),
II, 124 (janvier 1806),
II, 137 (id.),
II, 155 (id.),
II, 189 (février 1806),
II, 247 (id.),
II, 258 (id.),
I, 3 (mai 1806).

Fragments des lettres suivantes:
II, 169 (le dernier alinéa),
I, 26 (2e partie de la lettre, p. 30 — mai 1806)[2]

[1] Voy. plus bas.
[2] Très douteux, à cause des allusions à l'Apokalyptisches Fragment qui nous reporteraient en 1803—1804 ainsi que les dessins de Clément (déc. 1803). Cf. Œhlke, p. 189.

2° Lettres de Caroline, écrites de Francfort, Sickershausen, Heidelberg :

I, 295 (août 1805),
I, 19 (automne 1805),
II, 13 (septembre 1805),
II, 56 (id.),
II, 87 (id.),

Fragments des lettres suivantes :

I, 143 (le 1er alinéa) 1805,
II, 116 (1er alinéa, Molitor et la fin de la lettre, p. 119-124) 1805.
I, 5 (1er alinéa),
II, 149 (jusqu'à « Warum ich Dich mahnte... » et le post scriptum),
II, 174 (les deux premiers paragraphes).

Il subsiste, comme à peu près impossible à dater, un résidu comprenant les lettres suivantes :

1° Lettres de Bettina:
I, 238 — I, 358 — II, 24.

2° Lettres de Caroline:
I, 254 — I, 351 — II, 21.

La lettre de Bettina II, 6 ne peut pas être de juin 1806, comme le veut Œhlke (p. 362, cf. p. 230); c'est l'époque de la rupture entre Caroline et Bettina (Geiger, p. 159, lettre qui est de juin et non d'avril, cf. Rohde, p. 109). Comme le remarque Œhlke, le coloris est automnal. Le voyage sur le Rhin dont il est question p. 9 revient dans une lettre du 25 décembre 1805 (II, 218). Il s'agit, non du voyage de Caroline à Winkel en juin 1806, mais de celui qu'elle fit à Sickershausen en août 1805 (cf. Rohde, p. 57–58). La lettre est donc de l'automne 1805, de septembre probablement, comme tout le premier groupe de lettres du tome II (p. 6–62).

Bettina écrit, dans une lettre que l'on arrive aisément à dater du 25 décembre 1805 (D. Gd. II, p. 214. Cf. W. Œhlke, p. 243):

« Ein Brief den ich kürzlich von Gœthe gelesen habe, den er Anno 180) an Jacobi schrieb, wird Dich auch freuen : . . . » (suit un extrait de la lettre).

Or Creuzer envoie le 1er décembre 1805 copie de la même lettre à Caroline, avec défense expresse de la communiquer à personne :

« Das Abgeschriebene ist ein Brief von Gœthe an J. H. Jacobi. Er wird Sie gewiss freuen, da er so gar lieb und klar ist und manche individuelle Züge von den letzten Lebensjahren des ersteren enthält. Täuscht mich diese Voraussetzung nicht, so soll er Ihnen von mir geschenkt sein... Den Brief von Gœthe darfst Du aber niemand zeigen als der Heyden. Ich habe mein Wort gegeben, ihn nicht bekannt zu machen. » (Inédit.)

La priorité appartient évidemment à Creuzer, mais il se peut que Bettina ait eu connaissance de la lettre par un autre intermédiaire et l'ait communiquée à Caroline qui avait tenu à Creuzer le secret.

La poésie de Bettina dont il est question Gd. II, 120 (« Dein klein Gedicht, das Du bei Gelegenheit der Langenweile gemacht... ») se trouve à Berlin en possession de M. Ludwig Geiger.

Je ne crois pas qu'on ait rapproché un passage de *Die Günderode* (II, 118) d'une lettre de Caroline à Clément que donne Geiger (p. 115). Voici ces deux textes face à face, à droite, la lettre que Bettina fait écrire à Caroline; à gauche, celle que Caroline écrit, en effet, à Clément (1) juin 1804):

« Immer neu und lebendig ist die Sehnsucht in mir, *mein Leben in einer bleibenden Form auszusprechen*, in einer Gestalt, die würdig sei, *zu*

« Ich suche in der Poesie wie in einem Spiegel *mich zu sammeln*, *mich selber zu schauen*, und durch mich durchzugehen in eine höhere

den Vortrefflichsten hinzu zu treten, sie zu grüssen und Gemeinschaft mit ihnen zu haben. Ja, nach dieser Gemeinschaft hat mir stets gelüstet, dies ist die Kirche, nach der mein Geist stets wallfahrtet auf Erden. »

Welt, und dazu sind meine Poesien die Versuche. Mir scheinen die grossen Erscheinungen der Menschheit alle denselben Zweck zu haben, *mit diesen möcht' ich mich berühren, in Gemeinschaft mit ihnen treten* und in ihrer Mitte unter ihrem Einfluss dieselbe Bahn wandeln, stets vorwärts schreiten mit dem Gefühl der Selbsterhebung, mit dem Zweck der Vereinfachung und des tieferen Erkennens und Eingehens auf die Uebung dieser Kunst... etc. »

Ce n'est qu'un exemple entre mille de la fidélité avec laquelle Bettina reproduit communément la pensée de son amie, même en admettant qu'elle en altère la forme.

APPENDICE III

Die Einzige.

Büsing[1] a supposé et essayé de démontrer que *Der Gefangene und der Sänger* n'est pas de Caroline, mais de Creuzer. Rohde[2] avait déjà auparavant émis cette opinion. Leur seule objection à l'authenticité de cette pièce est que le ton général n'est pas celui des poésies de Caroline. Büsing reconnaît lui-même que le « prisonnier » ne peut être que Creuzer, Caroline étant « le chanteur ». La démonstration extrêmement ingénieuse qu'il entreprend ensuite (p. 97) pour prouver que

[1] P. 93—98, 155—156.
[2] P. 122.

Creuzer est *à la fois* le prisonnier et le chanteur et que Caroline est *à la fois* le chanteur et le prisonnier, pèche par trop de subtilité. Cette pièce, en laquelle il veut reconnaître « das schlechte Gedicht » dont parle Creuzer (Rohde, p. 37) ne nous semble pas beaucoup plus mauvaise que d'autres, pas plus mauvaise en tout cas que : « Ich war in deinem Garten... » (Rohde, p. 36). Il est probable que *Mélété* contient une poésie de Creuzer. Il écrit à Caroline le 20 février 1806 (inédit): « Wahrlich Du musst doch etwas hinzutun, woraus man sieht dass der *Freund* des Eusebio nicht nur ein *Engel* ist, sondern ihm auch selbst so erscheint. Such unter demjenigen was er jenem verschiedentlich geschrieben etwas auf, was die Welt wissen darf. Mehreres ist ja nicht grade so markirt, dass Verrat zu besorgen wäre. » Il semble assez naturel de supposer que cette pièce, où doit s'exprimer l'adoration de Creuzer pour Caroline, est *Die Einzige*. La pièce inédite dont traite ensuite Büsing, p. 128 - 132 (« Einer nur und einer dienen... ») serait une sorte de *réponse* de Caroline à Creuzer, dans laquelle elle entremêle quelques vers de Creuzer (« Wie ist ganz mein Sinn befangen... ») tout comme le *Gebet an den Schutzheiligen* est une réponse à *An meine Heilige* dont il reproduit certains vers. La démonstration péniblement échafaudée par Büsing (p 26 – 33) tomberait du coup, si notre hypothèse était justifiée. Il faudrait admettre que « das liebe liebe Lied », « das treffliche Gedicht » (Rohde, p. 90) est une autre pièce, inédite probablement. Il reste qu'il est un peu étrange de voir Creuzer confondre une pièce qui serait de lui avec une autre de Caroline, au point de citer comme appartenant à *Die Einzige* deux vers de *Die Eine Klage*. On peut, à la rigueur admettre un lapsus causé par l'analogie des titres.

APPENDICE IV

De l'authenticité des poèmes originaux de C. de Günderode tels que Bettina les cite dans Die Günderode.

Personne n'a signalé, à notre connaissance, le fait assez curieux que voici : dans son livre *Die Günderode*, Bettina intercale un certain nombre de poésies et de fragments en prose empruntés aux œuvres de Caroline. Or le texte qu'elle en donne n'est conforme à aucune des éditions originales de ces œuvres. Dans les morceaux de prose surtout les variantes sont notables et semblent correspondre à un plan préconçu, ou du moins à des principes de style très fermes et qu'on peut découvrir par induction. Sans donner ici le tableau complet de ces variantes, relevons les plus caractéristiques; elles permettent une conclusion intéressante sur la manière dont Bettina retravaille *toujours* les textes qu'elle utilise.

Les pièces de vers sont peu retouchées; pas de variantes dans *Wandel und Treue* (I, 43. Gœtz, p. 13), *Des Wanderers Niederfahrt* (I, 297. Gœtz, p. 11), *Mahomets Traum* (II, 2. Gœtz, p. 14).

Des variantes très légères, qui peuvent provenir d'une mauvaise lecture ou d'un manuscrit différent dans :

Darthula (I, 372. Gœtz, p. 16),

vers **3** : Caibars, Erins König (au lieu de : Erins König, Caibars);

vers 13 : Seine Berge heben nicht *den* Rücken (au lieu de : *die* Rücken).

Der Franke in Egypten (II, 268. Gœtz, p. 15),

vers 35 : Wie lieblich, *gut* erscheint sie mir (au lieu de : lieblich, *hold*).

Don Juan (I, 380. Gœtz, p. 7),

vers 37: Und hebt es dann ***vom*** Himmel auf (au lieu de: ***zum*** Himmel auf, qui seul a un sens);

vers 97: Möcht alles geben ihr! — verarmen (au lieu de: Möcht alles geben! ihr verarmen).

Des variantes plus marquées dans:

Ein Kuss im Traum (I, 357. Gœtz, p. 9),

vers 7: Kann aller Freuden Glanz verachten (au lieu de: Kann aller *andrer* Freuden Glanz verachten);

vers 11: diese heisse Gluten (au lieu de: *seiner Sonne* Gluten);

vers 12: Drum birg dich, Tag, dem Leuchten ird'scher Sonnen (au lieu de: Drum birg dich, *Aug*, dem *Glanze* ird'scher Sonnen).

Die Pilger (I, 353. Gœtz, p. 9),

1er pèlerin, vers 4: Wollst mein du sein (au lieu de: Wollst du mein sein);

vers 5: Dein *liebreich* Wesen (au lieu de: Dein *lieblich* Wesen);

vers 11—12: Muss Heilung suchen An heilgem Ort (au lieu de : Doch kenn ich noch Heilung, Wohl weiss ich den Port);

vers 23 (27 dans Gœtz): *Wehmut* (au lieu de: *Sehnsucht*);

vers 29 (37): Da knie ich *mich* nieder (au lieu de: da knie ich nieder);

vers 32 (40): Da bricht mirs Herz (au lieu de: Da bricht mir *das* Herz);

la strophe 4 (Zu dem will ich wallen...) est omise par Bettina; l'ordre des strophes est interverti, la strophe 8 se trouvant transportée entre la strophe 10 (8 chez Bettina) et la strophe 11 (10);

2e pèlerin, vers 13: *windet*, pour *winket*.

Dans les fragments de prose[1], les retouches sont plus hardies; pour certains morceaux, comme l'*Apokalyptisches Frag-*

[1] Die Manen (I, 7 — Gœtz, p. 21), Ein apokalyptisches Fragment (I, 23 — Gœtz, 16), Immortalità (I, 83 — Gœtz, p. 23).

ment, on peut dire que pas une phrase de l'original n'est restée debout. Nous nous bornerons ici à des exemples.

1° Bettina n'ajoute presque jamais au texte, mais retranche souvent, soit un mot, soit un membre de phrase, pour donner plus de vigueur, de concision.

Suppression d'un membre de phrase:

Die Manen: (C.) da alle Ursachen in ihren Folgen fortwirken (oder wie du dich ausdrückst, fortleben),
(B.) da alle Ursachen in ihren Folgen fortleben.

Ap. Fragm.: (C.) mein Puls floh nicht schneller, meine Gedanken bewegten sich nicht rascher,
(B.) mein Blut, meine Gedanken bewegten sich nicht rascher.

Immortalità: (C.) sie gingen zurück in die Lebenselemente, aus denen sie entsprungen waren ehe mein Hauch ihnen Dauer verliehen hatte,
(B.) ...gingen zurück in die Lebenselemente.

Suppression d'un adjectif inutile:

Die Manen: die [dunkle] grausenvolle Zeit,
die Erinnerung des Gewesenen, [Wirklichen],
[ein bleiches] Schattenleben.

Ap. Fragm.: ein [weites] Meer.

Suppression d'un substantif:

Die Manen: [sein Leben und] seine Taten,
Die Welt [und die Vernunft].

Suppression d'un verbe:

Die Manen: So lebt [und wirkt] ein grosser Mensch.

Suppression d'un adverbe:

Die Manen: [bleich und schweigend] heraufstiegen,
[gänzlich] unentwickelt,
nicht [allgemein] erkannt.

Ap. Fragm.: ward ich [sehr] müde.

Suppression des conjonctions *und* et *aber*:

Die Manen: [und] ich nahte mich dem Sarg,
[und] mein Gemüt glich einer Gruft,
dein eigen Geschick [und] die Gegenwart.

Ap. Fragm.: [und] vor mir war der Ost [und] hinter mir der West,
[aber] mich ergriffen Schwindel und Betäubung.
Immortalità: Du wirst wohnen im Licht [und] alle werden dich finden.

Suppression de l'article après une préposition:
Die Manen: (C.) mit einem sonderbaren und schmerzlichen Gefühl,
(B.) mit sonderbarem und schmerzlichem Gefühl,
in [einer gewissen] Verbindung.
Ap. Fragm.: (C.) auf einem hohen Fels,
(B.) auf hohem Fels.

Suppression de l'article après le verbe *sein*:
Die Manen: wenn dies [ein] Leben ist,
...ist im geistigen Sinn schon [eine] Verbindung.

Bettina remplace l'adjectif possessif et l'adjectif démonstratif par l'article défini:

Die Manen:	(C.) seine tiefe Ruhe	(B.) die tiefe Ruhe
	diese Wehmut	die Wehmut
	unser Auge	das Auge
	dieses grossen Königs	des grossen Königs.

Le pronom *welcher* est remplacé par *der*:

Die Manen:	(C.) in welcher er lebte	(B.) in der er lebte
	eine Gruft aus welcher	eine Gruft aus der.

Le nom est remplacé par un pronom:

Die Manen:	(C.) wie ein Mensch	(B.) wie einer
	das Gesagte	dies
	andern Menschen	andre (autre construction).

Ap. Fragm.: (C.) Aber es war ein dunkles Gefühl in mir, als...
(B.) Aber es war dunkel in mir, als...

Le pronom personnel est remplacé par un neutre:

Die Manen:	(C.) Freilich lebt *er* nur fort	(B.) lebt *das* nur fort,
	sie mag	*es* mag.

En résumé, Bettina réduit et simplifie autant qu'elle le peut.

2° Le groupe syntactique formé d'un nominatif suivi d'un génitif est remplacé soit par le génitif saxon, soit par un nom composé.

a) *Génitif saxon*:

Die Manen: (C.) alle Früchte eines grossen Lebens,
(B.) des grossen Lebens Früchte alle.
(C.) Schoss der Vergangenheit,
(B.) der Vergangenheit Schoss.

Ap. Fragm.: (C.) um den Bogen des Himmels,
(B.) um des Himmels Bogen.
(C.) im Schosse dieses Meers,
(B.) in dieses Meeres Schoss.

Immortalità : (C.) die Herrschaft des Unglaubens,
(B.) des Unglaubens Herrschaft.
(C.) die Kräfte des Himmels,
(B.) des Urhimmels Kräfte.
(C.) dies Land der Schatten,
(B.) der Schatten Land.
(C.) Göttin der Mitternacht,
(B.) der Mitternacht Göttin.

b) *Substantif composé* :

Die Manen : (C.)	Könige von Schweden	(B.)	Schwedenkönige
	Geräusch der Welt		Weltgeräusch
	Sprache der Welt		Weltsprache
	Täuschung der Sinne		Sinnentäuschung.

Ap. Fragm. : (C.) aus dem Schoss des tiefen Meeres,
(B.) aus dem tiefen Meeresschoss.

Cas plus complexes :

Die Manen: (C.) die lange unendliche Kette von der Ursache zu allen Folgen,
(B.) des Grundes unendliche Folgenkette.
(C.) ihre bleichen Schatten dieser Wirklichkeit,
(B.) die bleiche Schattenwirklichkeit.

Dans un groupe formé d'un substantif et d'un adjectif, ou de deux substantifs dont l'un est un génitif, il se produit un échange de rôles entre l'adjectif et le substantif ou un déplacement de l'adjectif.

Die Manen: (C.) Entwickelung des innern Sinns,
(B.) innere Entwickelung der Sinne.
(C.) Erscheinung des Innern,
(B.) innere Erscheinung.
(C.) Auge des Geistes,
(B.) das geistige Auge.
(C.) die seltenste Individualität,
(B.) die individuellste Seltenheit.

3° De même, Bettina introduit l'inversion à la place de la construction directe (cf. génitif saxon).

Die Manen: (C.) Aber wenn du auch dies nicht bedenken willst,
(B.) Aber willst du auch dies nicht bedenken.
(C.) Es ist nichts verloren,
(B.) Verloren ist nichts.
(C.) und er kann nicht auf dasselbe wirken,
(B.) darauf kann er nicht wirken.

Ap. Fragm.: (C.) Ich stand auf einem hohen Fels im Mittelmeer,
(B.) Auf hohem Fels im Mittelmeer stand ich.
(C.) aber die unermessliche See bewegte sich doch in ihren Tiefen, wie von inneren Gärungen bewegt,
(B.) aber in ihren Tiefen bewegte sich, wie von innerer Gärung bewegt, die unermessliche See.

Immortalità: (C.) und ich mochte von ihren Schattengütern nichts geniessen,
(B.) von ihren Schattengütern mocht ich nichts geniessen[1].

Très fréquemment les phrases longues et un peu filandreuses de Caroline sont condensées ou ramassées dans une construction plus nerveuse.

Die Manen: (C.) Die positive Gegenwart ist der kleinste und flüchtigste Punkt, indem du die Gegenwart gewahr wirst, ist sie schon vorüber, das Bewusstsein des Genusses liegt immer in der Erinnerung,

[1] Le cas inverse, où Bettina rétablit la construction directe, se retrouve deux fois dans l'Apokalyptisches Fragment:

(C.) Da sank die Sonne	(B.) Die Sonne sank
Erstaunt sah ich sie sich drehen	Ich sah staunend sie sich drehen.

(B.) Gegenwart ist ein flüchtiger Augenblick, sie vergeht indem du sie erlebst, des Lebens Bewusstsein liegt in der Erinnerung (18 mots au lieu de 28 pour dire exactement la même chose).

Ap. Fragm.: (C.) wie lange ich geschlafen habe, ob es Jahrhunderte oder Minuten waren,

(B.) ob ich Jahrhunderte oder Minuten geschlafen.

Immortalità: (C.) mein Lächeln verklärte sich auf ihrer Stirne in einem Glanz den ihnen kein Nektar geben konnte,

(B.) ihre Stirne verklärte mein Lächeln wie kein Nektar sie verklären konnte.

Notons encore le rejet très hardi à la fin d'*Immortalità* :

(B.) wohl mir, dass ich, der Sterblichkeit zu sterben, der Unsterblichkeit zu leben, das Sichtbare dem Unsichtbaren zu opfern, Mut hatte,

(C.) wohl mir, dass ich den Mut hatte... etc.

4° L'emploi des temps de verbes trahit un souci analogue de brièveté et de relief; Bettina supprime l'auxiliaire de mode autant qu'elle le peut et remplace le parfait par le prétérit ou le présent.

Die Manen: (C.) dass sie aber nur auf dasjenige wirken können,
(B.) dass sie aber nur wirken auf das.
(C.) eine Verbindung... möchte möglich sein,
(B.) eine Verbindung... wäre möglich.
(C.) in welcher er gelebt hat,
(B.) in der er lebte.
(C.) geoffenbart hat,
(B.) offenbarte.
(C.) haben dich kaum so heftig bewegt,
(B.) bewegen dich so heftig nicht.

5° Bettina remplace parfois un terme par un autre ou plus simple, ou plus clair, ou plus fort.

Die Manen:	(C.) grosse Tätigkeit	(B.) überschwengliche Tatkraft
	kein Wunsch	kein Sehnen
	Homogenes	Gleichartiges
	harmoniren	zusammenstimmen
	afficirt	angeregt.

Ap. Fragm.: (C.) Bangigkeit (B.) Bangheit
Körper Leib.
Immortalità: (C.) an den gefährlichen Fels,
(B.) zu dem gefahrvollen Fels.
(C.) jegliche Trefflichkeit,
(B.) alles Hohe.

6° Enfin Bettina introduit dans le style de Caroline certains procédés qui lui sont personnels : l'habitude de placer l'auxiliaire au milieu de la proposition subordonnée [1], et de rejeter le pronom réfléchi vers la fin de la proposition.

Immortalità: (C.) das kein Schatten betreten darf,
(B.) das kein Schatten darf betreten.
(C.) Wenn ich der Mann deiner Weissagungen bin,
(B.) Wenn ich der Mann bin deiner Weissagungen.
Ap. Fragm.: (C.) Ich liess mich von den Lüften dahintragen,
(B.) Ich liess von den Lüften mich dahintragen
(C.) Ich reihte mich mit meinen Gespielen,
(B.) Ich reihte mit meinen Gespielen mich.
Immortalità: (C.) Weil du dich nicht sehen kannst,
(B.) Weil du nicht dich selber sehen kann.
(C.) Hebe dankte mir ihre Jugend,
(B.) Hebe dankte ihre Jugend mir.
(C.) die innerste Ahnung meines Herzens,
(B.) die innerste Ahnung des Herzens mir.

Si l'on analyse le style des fragments de prose insérés dans *Die Günderode*, on y retrouve donc les principales caractéristiques du style de Bettina : syntaxe hachée et coupée [2], suppression des conjonctions, place du verbe au milieu de la subordonnée, inversion fréquente, hardiesse des mots composés. La ponctuation est également toute bettinienne. En somme Bettina a retravaillé ces morceaux pour leur donner la vigueur, la concision, le relief qui leur manquaient souvent. Les adjectifs superflus, les substantifs ou les verbes groupés par deux et

[1] W. Œhlke, Bettina von Arnims Briefromane, p. 301.

[2] Deux cas d'anacoluthe qui ne se trouvent pas chez Caroline: « mich ergriff Schwindel und Betäubung » (Ap. Frgt. — Caroline écrit *ergriffen*), et « Aehnliche Gedanken verschiedener Menschen . . . ist . . schon Verbindung » (Die Manen).

les synonymes ont disparu, aux dépens quelquefois d'une certaine précision philosophique, mais au profit du style.

Cette constatation n'est pas pour nous inspirer une confiance plus grande dans la véracité de Bettina. Peut-être prouve-t-elle cependant qu'il ne faut pas se hâter de rejeter comme apocryphe telle ou telle lettre de Caroline de Günderode où se reconnaissent les marques du style de Bettina[1]. Ce critérium perd de sa valeur, du moment que nous savons que Bettina, si elle respecte le contenu d'une pensée, n'en respecte jamais la forme.

Ce fait peut enfin jeter une lumière sur la question controversée de « *Ist alles stumm und leer* ». Les variantes légères que présente le texte de Bettina avec celui de Voss (qui attribue la pièce à Helmina de Chézy) et celui de Gruppe (qui la restitue à Caroline) peuvent être des corrections de Bettina à l'original. Le texte vrai serait probablement celui de Gruppe (Deutsches Musenalmanach, 1851[2]).

Bettina procède d'ailleurs avec tant d'inconséquence qu'elle-même oublie, à quelques pages de distance, les corrections qu'elle a faites aux textes et cite conformément aux éditions originales des passages de *Die Manen* (D. Günd. I, 17, 18) et de l'*Apokalyptisches Fragment* (D. Günd. I, 29).

[1] W. Œhlke s'autorise de ce fait pour nier l'authenticité d'un certain nombre de lettres.

[2] Cf. E. Jeep, K. v. G., p. 20—21, la confrontation des trois textes.

PIÈCES ANNEXES

LETTRES DE FRIEDRICH CREUZER

A

CAROLINE DE GÜNDERODE

1804 — 1806

LETTRES DE FRIEDRICH CREUZER
A CAROLINE DE GÜNDERODE
1804 — 1806

Les lettres partiellement inédites qui suivent existent sous deux formes à la Bibliothèque de l'Université de Heidelberg: 1° les lettres originales (Cod. Heid. 369—215 et 369—216); 2° une copie manuscrite des mêmes lettres, mais incomplètes et tronquées, dans un gros registre de 407 pages in-folio.

Nous nous en sommes tenu au texte original des lettres, en nous bornant strictement aux lettres de F. Creuzer à C. de Günderode, au lieu que la copie comprend aussi des lettres de F. Creuzer à son cousin Leonhard Creuzer et à Mme de Heyden. Nous avons laissé de côté également quelques billets de Mme Creuzer à Caroline (Cod. Heid. 369—215) et des lettres de Savigny, Schwarz, Mme L. Creuzer (Cod. Heid. 369—216).

Pour présenter un ensemble complet, il nous a fallu rééditer tout ce que Rohde (Friedrich Creuzer und Caroline von Günderode, Heidelberg 1896) a donné de lettres de Creuzer, mais en complétant et en corrigeant au besoin, quand le texte imprimé était celui de la copie au lieu de la teneur originale. Il nous a d'ailleurs paru d'un pédantisme inutile de souligner ce qui, dans notre édition, est neuf ou diffère du texte édité jadis par Rhode. En bien des cas, il ne s'agit que de fragments très brefs, de mots isolés qu'il eût été fastidieux de relever au passage.

Pour les lettres plus longues et de plus d'importance, on s'apercevra assez de leur nouveauté.

Les lettres vont d'octobre 1804 à juin 1806; elles sont écrites généralement de Heidelberg, parfois de Mannheim ou de Marbourg. Les lacunes qu'on y remarque proviennent de ce fait que certaines lettres ont été brûlées, soit par Caroline, à la requête de Creuzer, soit par Leonhard Creuzer à qui les lettres furent confiées après la mort de Caroline, et que Friedrich Creuzer chargea de ce soin. C'est dans la période qui va de mai 1805 à janvier 1806 que ces suppressions doivent avoir été le plus nombreuses[1].

Les lettres de Creuzer ont été cédées en 1894 à l'Université de Heidelberg.

Nous avons dû, bien des fois, rétablir des dates par conjecture[2], en nous aidant du contexte et du jour de la semaine, généralement indiqué — travail minutieux, quoique peu apparent. Il est plus que probable que des erreurs de détail se seront glissées parmi ces hypothèses, pourtant consciencieuses. Il faudra être reconnaissant à ceux qui en proposeraient de plus vraisemblables, comme R. Steig l'a fait, à plusieurs reprises, pour des lettres émanant de ce même groupe littéraire.

[1] Lettres inédites de F. Creuzer à L. Creuzer (Cod. Heid. 369—216), du 20 octobre 1806 : « Verbrenne jedoch die (Briefe), deren Inhalt ich Daub selbst verborgen wünschte und deren Vernichtung Du sonst selbst gut findest... Verbirg sie jedoch jedem Auge und Ohr und lass mich weiter nichts davon hören. *Nur das Eine melde mir, ob Du die vorgefunden, deren jetzige Vernichtung Du und ich nötig halten.* » Et du 31 octobre : « Indessen kann ich Dich doch nicht dispensiren von der Lektüre des Teils desselben der die Periode vom *Mai* 1805 bis *Januar* 1806 umfasst. In diesem Kreise nämlich müssen die Briefe liegen, worin die bewussten Aeusserungen enthalten sind. »

[2] Ces dates sont toujours données entre parenthèses.

Inutile d'insister beaucoup sur l'intérêt que présente cette correspondance, où l'une des voix manque, malheureusement. Notre étude en a fait suffisamment ressortir l'intérêt biographique et psychologique, l'intérêt romanesque aussi. Mais leur importance est, en outre, de nous initier à la vie littéraire de Heidelberg, l'un des foyers du second romantisme, pendant les années 1804—1806. On y trouve des détails précieux sur les projets littéraires qui naissent alors chez Arnim et Brentano, Sophie Mereau, Savigny, Voss. Nous y voyons la froideur croissante des relations de Creuzer avec Savigny et la famille Brentano, ses démêlés avec Voss ou Eichstädt, les rivalités entre professeurs, entre philosophes, la lutte de Schelling contre les représentants du criticisme kantien, etc.

Enfin ces lettres sont un «document humain» de tout premier ordre pour quiconque voudrait décrire la vie d'une petite ville d'université allemande à l'aube du XIXe siècle. Nous apprenons par elles ce qu'était, au jour le jour, la vie d'un professeur à Heidelberg: existence matérielle étroite, traitement réduit au strict nécessaire, insuffisant à nourrir une famille si la femme est sans fortune, besogne professionnelle accablante: trois heures de cours par jour, et une vingtaine de copies à revoir, sans compter les affaires administratives, la correspondance, les articles de revue ou de dictionnaire, les recherches personnelles. A côté de cela, des obligations sociales absurdes et obsédantes: les réunions du soir, pleines d'ennui; les excursions, toujours les mêmes, au château, au moulin du couvent (Stiftsmühle), à Schwetzingen; le devoir de promener dans la ville et aux environs les étrangers de marque, de les traiter à l'hôtel ou chez soi, d'être

à la fois «le compagnon et le laquais» des beaux esprits berlinois, rationalistes et ignorants, qui viennent à Heidelberg pour tout voir et tout critiquer. Les lettres peignent au vif ce petit cercle d'université provinciale, où les hommes vivent très absorbés par l'étude et la profession, tandis que les femmes, un peu délaissées, passent le temps à intriguer les unes contre les autres et à se déchirer à belles dents. Nous y distinguons des types divers: Schwarz, compatissant et bon, mais maladroit, intempestif souvent par son zèle de pédagogue — Daub, chrétien et philosophe, austère, mais fidèle ami, aveugle époux d'une femme indigne de lui — Savigny, correct, impeccable, impénétrable à ses amis les plus intimes, cachant avec soin sa vie intérieure, mais juste, généreux et secourable — Clément Brentano, fantasque et boudeur — sa femme, Sophie Mereau, un peu pédante parfois, mais bienveillante et douce.

Çà et là, nous saisissons au passage de petits tableaux de genre, légèrement brossés: une «partie» au château, en été; le récit d'une journée de Creuzer, commencée à 5 heures et demie du matin, terminée après minuit, émiettée heure après heure entre les cours, les visites et les importuns; ou bien la salle du Sénat universitaire, avec ses murs moroses ornés d'un portrait du grand-duc, ses lourds sièges de cuir, sa longue table chargée d'actes que feuillettent deux professeurs de mine rébarbative, tandis que Creuzer, derrière un rempart d'in-folios, écrit sur papier administratif des lettres d'amour. Et parfois elle nous semble bien lointaine, cette époque où il y avait des professeurs pour faire leur cours tous les matins à six heures, et, miracle plus grand, des étudiants pour les écouter;

où le trajet de Heidelberg à Francfort semblait un voyage, où l'on mettait deux jours pour aller de Heidelberg à Würzbourg.

Mais nous nous en voudrions de déflorer, par une trop longue préface, l'intérêt de ces lettres, dont la valeur multiple, d'ordre biographique, sentimental, littéraire et historique n'échappera à aucun lecteur éclairé.

I

4. Oktober 1804.

Wie habe ich die Tage gezählt bis zum Empfang Ihres Briefes! — Den Zweifelmut hielt ich ferne - aber das Entbehren Ihres Zuspruchs machte mich traurig. Ich beneidete Jedermann, den ich im Besitz eines Briefes von Ihnen wähnte: den Hektor [1] — die Daub. Der Mereau [2], die ich einmal in Schwetzingen allein sah, klagte ich mein Herzeleid. — Ich muss in dem Element, das mich hier umgibt, erkranken — wenn Sie nicht zuweilen frische Lebensluft senden.

Und nun denken Sie: 24 Stunden lag Ihr Brief in meinem Hause — ohne dass ich dieses Schatzes froh ward. Man hatte ihn zu anderen, an Schwarz eingelaufenen Packeten gelegt — bis mir gestern ein guter Geist eingibt, nach Briefen an diesen zu fragen. Ein Glück, dass man mich selbst nachsehen liess — sicher hätte mich sonst das Zittern meiner Hand verraten. Kaum erblickte ich die geliebten Züge — so eilte ich — wie jemand, der ein kostbares Kleinod entwendet hat — ins Freie. Auch hätte ich es in diesem Augenblick in dem engen Stubenraum nicht aushalten können. Mein Herz war mir zu gross geworden.

[1] Hector de Günderode, frère de Caroline.

[2] Sophie Mereau-Brentano.

Die Stille des Tales, in das sich mein Weg verlor, und die verbergende Beschattung der Bäume — sie stimmte allein zu der Heimlichkeit meines zufriedenen Gefühls — und indem ich dankbar durch die Zweige in den blauen Himmel sah — war es mir, als sähe ich in Ihre lieben Augen.

Sie werden mir nun wieder sagen: « ich liebe Sie nicht ruhig genug — Sie könnten mir soviel nicht geben, als dieser Ton zu fordern schiene, u.s.w. » — Aber ich soll doch wahr sein? — Ich soll doch nicht weniger sagen als mein Herz empfindet? — Was Sie mir geben können, soll Ihnen Ihr Herz auch sagen. Vielleicht wird mir noch einmal die Gnade geschenkt, mehr Gewalt verliehen zu bekommen gegen diese mir so ungünstige Besonnenheit Ihres dem seligen Wahnsinn sonst so holden Gemütes.

Doch ich bin ja bescheiden — sogar furchtsam.

Ich hätte Ihnen gestern auf der Stelle gedankt, wäre nicht in dem Augenblick Savigny gekommen, von seiner Reise zurückkehrend. Er fragte mich mit einer Art von Teilnahme, wie lang Sie weg wären. Als ich ihm Ihr Abschiedsbillet gab, fragte er, ob Sie mir nicht geschrieben. Ich verneinte. Dieselbe Lüge habe ich noch einigemal wiederholt auf *mehrere* mit einem scharfen Blick begleitete Fragen der Kunigunde[1]. Sie meinte doch das erstemal: Sie hätten der Daub schreiben müssen aus *Höflichkeit* — das zweitemal liess sie sogar merken, auch ich hätte wohl einen Brief erwarten dürfen. Wie gnädig! Mein Bedürfnis soll doch also nach der Forderung der Höflichkeit *einige Rücksicht* finden!

Sonnabend (6. Oct.).

Die Erzählung meiner Lüge endigte das vorgestrige Blatt. Mit gleichem Geständnis muss das heutige beginnen. Um mich Ihres Briefes sicher freuen zu können, hab' ich ihm mitten unter griechischen Büchern und Papieren eine Stelle bereitet — und eine gelehrte Aufschrift auf dem Packet soll mir jeden Sucher täuschen. Da geschieht es nun oft — denn *oft* kehre

[1] Cunégonde Brentano, la femme de Savigny.

ich zu dem grünen Blatt[1], diesem Pfand meiner süssesten Hoffnung zurück — dass ich (um durch keine Ueberraschung in Verlegenheit zu kommen) mit finsterer Miene den gelehrten Apparat um mich her versammle — während das einzige Blatt das Ziel meiner Augen ist. Nur die Nacht, die allen irdischen Schein und alle Sorgen in ihrem Schoss begräbt, befreit auch mich liebevoll von dieser mir so widerstrebenden Heuchelei. Spät, wenn alles um mich her schläft — ist Tian oder eine Ihrer anderen Poesien — denen ihr Platz nahe an meinem Lager angewiesen ward — meine letzte Lektüre. Ruhig, wie die stille Nacht um mich her, spricht mich dann Ihre freundliche Dichtung an; dann schweigt alle Kritik — nur die Andacht hat eine Stimme; und nach dieser Andacht schlafe ich ruhig ein, mit Ihrem Bilde im Herzen, unter guten Gedanken. Sehen Sie, so heiligen Sie mein Leben.

Clemens geht nächstens nach Berlin. — Ein neuer Brief von Arnim ruft ihn. Er wird über Würzburg reisen — ich soll ihn dahin begleiten. Dies werde ich nur denn tun, wenn ich über Frankfurt zurückkehren kann. Sollte die Mereau mitreisen, dadurch dieser Plan auf Frankfurt gestört würde — so bleibe ich hier, bis ich direkt und allein zu Ihnen kommen kann.

Hätte ich freilich gewusst, was ich jetzt weiss, so würde ich wahrscheinlich jetzt in ganz anderer Absicht nach Würzburg gehen. Savigny ist von Karlsruhe so hoffnungsarm zurückgekehrt, dass ich's fast als notwendig erkenne, von hier wegzugehen — und dann liegt freilich mein Ziel in dem fernen (von *Ihnen* fernen) Landshut. Gott wolle es wenden. Uebereilen werde ich nichts. — Oder darf ich, stolz genug, sagen, dass Sie auch diese Ferne durch Mut in eine noch nähere Nähe verwandeln werden? Sie kennen meine Projekte. — Ach, so gut wird es mir im Leben nicht werden.

Ich komme vielleicht *sehr bald*. — Auf jeden Fall erhalten Sie vorher Nachricht an welchem Tage, wenn es auch zu spät werden sollte, Ihre Antwort drauf abzuwarten.

Dann wird mich aber Eine Störung nicht abschrecken.

[1] Caroline écrivait sur du papier vert pour ménager ses yeux Creuzer se sert souvent aussi de papier vert.

Geduldig werde ich den zweiten, den dritten Vormittag erwarten, bis ich Sie allein finde.

Heute kommt nur Schwarz [1]. Ihre künftigen Briefe empfange ich sicher aus seiner Hand.

Sonntags (*7 octobre*).

Schwarz ist hier. Noch konnte ich aber kein rechtes Wort allein mit ihm reden. Christian [2] und Bostel [3] sind auch hier. Savigny bleibt nur etwa 8 Tage, wovon noch einige auf Mannheim fallen. — Ich bin im voraus froh, wenn die Leute weg sein werden. Ich komme sehr selten [unter] sie, und jedesmal fühle ich schmerzlicher, man habe dort keine Zeit, vor lauter kleinen Angelegenheiten, das Gemüt zum rechten Ernst zu sammeln. Der arme Savigny! ich kann ihn doch nicht lassen, wiewohl es freie Wahl seines Urteils ist, was ich hartes Schicksal nenne. Wie reich fühle ich mich gegen ihn, dadurch dass mir die Gnade ward, Ihren Wert zu erkennen und mir Ihren Reichtum zuzueignen. Wie unendlich ärmer wäre ich aber auch ohne dieses, da mir der Wahn fehlt, der ihn hindert, seine Armut anzusehen. Gott lohne Sie.

F. C.

II

H(*eidelberg*). *Mittwochs d. 16. Okt. 4.*

Ihren nach meiner Abreise hier angekommenen Brief las ich soeben. — Hätte ich ihn nur *vor* unserem Zusammensein lesen können! Er hätte mir ein festeres, männlicheres Betragen eingegeben.

[1] Friedrich Heinrich Schwarz (1766-1837), professeur de théologie à Heidelberg.

[2] Christian Brentano, frère de Clément.

[3] Hans von Bostell, ami des Brentano (cf. Frühlingskranz, Die Günderode).

Doch was schadet's? Löst sich doch die Summe unserer letzten Gespräche für mich in die selige Gewissheit auf, dass Sie mich lieben, dass Sie mir (wie der Schluss Ihres Briefs sagt) mehr angehören, als *allen* anderen Menschen.

Hören Sie nun auch, wie Gott meinen Wunsch begnadigt. Sehr bewegt in meinem Gemüte kam ich gestern Abend an. Unfähig einer grossen, bei Savigny versammelten Gesellschaft beizuwohnen, gehe ich in meine Einsamkeit. Meine Frau nähert sich mir nach einiger Zeit mit einer Teilnahme verratenden Frage: «wie mir es gehe?» — Ein Strom von Tränen, der meine Zunge bindet (bei mir eine unerhörte Erscheinung), macht meinem gepressten Herzen Luft. Ich fasse Mut und, wahrer gegen sie als jemals, erkläre ich ihr fest, doch mild, «wie ich sie nicht mehr als mein Weib ansehen könne, wie ich sie im Herzen *nie* so angesehen habe — wie ich ihr aber dennoch ewig dankbar bleiben werde».

Dies erhebt sie über sich selbst. Mit einer Stärke die ich ihr nie zugetraut, mit Billigung meiner Liebe, mit Lobpreisung Ihres Wertes — erklärt sie sich wörtlich und ernst: «sie wolle mir entsagen und von jetzt an sich als meine ältere Freundin betrachten». Morgens früh (dies alles geschah in der gänzlich durchwachten gestrigen Nacht) lässt sie sogleich Schwarz rufen und erklärt diesem dasselbe. Auch dem Lorchen[1] hat sie ihren Entschluss gesagt. Leiblich leidet sie natürlich dabei; — und ich bin auch krank.

Du siehst, ich bin freigelassen und früher und edler, als ich je dachte. Ich ergreife sie dankbar, diese Freiheit, die mich zur Liebe führt. Jetzt ist es an Dir zu *wollen*. Siehe, bisher verstandest Du nicht, zu wollen; dies machte *Dein* Unglück.

Solltest Du es auch jetzt nicht lernen, so wisse, dass Du mein Unglück machst. Du *sollst* wollen. Siehe dies Wort an als den Anfang meines von Dir gewünschten Herrschens über Dich. Ich habe Talent zum Herrschen.

Schw(arz), der immer für das Mildeste stimmt, meint, mein Hauswesen solle in der bisherigen Verfassung fortdauern, und Du kämest zu mir; meine Frau bliebe dies blos dem

[1] Lorchen Leske, fille de Mme Creuzer.

Namen nach. Ich liebe das Halbe nicht. Wähle Du selber, und so, dass Du dabei wenig oder nichts zu leiden hast. Wähle auch bald, denn wenn der Tod süsser ist als das Leben, so wäre es doch recht schändlich von mir, mich vom Tode übereilen zu lassen, ehe ich des Lebens Fülle gekostet. Dann aber will ich gern sterben mit Dir — denn für diese Welt taugen wir doch nicht in die Länge. Jeder Tag ist verloren. — Wir werden auch älter.

Hier folgt meine Abschrift des Briefs Deiner Lisette[1] — je mehr ich lese, desto besser gefällt er mir. — Ich möchte ihr wohl einmal selbst schreiben. Wie meinst Du? Grüsse die v. H(eyden).

Clemens reiset bald ab; ob über Frankfurt weiss ich nicht, da ich ihn noch nicht sprach. Wenn es wäre, wenn er zu Dir käme, könntest Du dann mein vergessen?

III

Donnerstags spät (18 octobre).

Nun kann ich ungestört meinen Tag mit Briefen an Dich beschliessen. Mein Lager ist seit meiner Rückkehr in einem von meiner Frau entfernten Teil des Hauses. Ich fühle mich erst recht glücklich in dieser Priesterschaft — ich bin rein im Dienst einer Reinen, aber auch stolz und gebietend — und wie der rechte Priester im Vertrauen auf die Kraft seines Gebets seinen Gott *zwingt*, Wunder zu tun, so will ich Dich auch zwingen, Deine Wunder an mir offenbarend, Dich und mich zu verherrlichen.

Wie sehr ich schon gewohnt bin, Deine Herrlichkeit mir anzueignen, schliesse aus der Art, wie ich heute beflissen war, das Goethesche Urteil[2] über Dich zu verbreiten. Ich

[1] Lisette Nees, née de Mettingh (voy. Geiger, K. v. Günderode und ihre Freunde).

[2] Voy. *Euphorion*, IV, 358 ss.

hatte nicht eher Ruhe, bis es Savigny und Clemens wussten, wie wenn ich Anteil an Deiner Glorie hätte. Beide nahmen es auf ihre Weise auf. Savigny klar und freundlich: «das werde Dich ja recht freuen» — Clemens: «das habe Goethe nur ironisch meinen können».

Da er es nachher der Mereau erzählte, meinte diese: «das sei eine Artigkeit von Goethe, die er z. B. auch gegen die Imhoff gemacht habe». Dies führte zu einer Erörterung über den Wert Deiner Poesie. Clemens' Urteil lief darauf hinaus: «Du habest gar keine Poesie». Die Mereau meinte, Du seiest zwar nicht fähig, Originales hervorzubringen, wohl aber die grossen Ideen unserer Zeit, die Dich begeistert, gebildet auszusprechen. Darauf kam man auf Deine Eigentümlichkeit zu reden, wo sich Clemens viele Mühe gab, mir zu zeigen, warum er Dich nie lieben könne. Clemens kommt übrigens nächstens nach Frankfurt, um von da nach Berlin zu gehen. Du siehst daraus, dass ich nicht ohne Absicht bemüht bin, Dich über ihn aufzuklären. — Ach nein! jetzt fürcht' ich nichts mehr von Clemens — Du bleibst mir. Du bist stolzer geworden durch Goethes Urteil. Das ist recht!

Auch ich bin stolzer geworden seit einigen Tagen aus Veranlassung eines Urteils in der Jen. Lit. Zeit. über meine Kunst der Griechen[1] — aber eines entgegengesetzten. Man meint dort: « ich gebe mich mit Ungebühr einer neuen Kunstphilosophie hin, erwerbe mir mit Anstrengung eine steife Sophistik über das griechische Altertum und ahme mit Unglück die glänzenden Ideen neuerer Denker nach. » Uebrigens lässt man mir den Besitz einer gehörigen Quantität von Gelahrtheit, nebst der nötigen Portion treffenden Urteils und hinlänglicher Gewalt über meine Sprache. Es ist mir ein gutes Zeichen für mich selber, dass man anfängt, dies Buch, worein ich eine grosse Menge neuer und eigentümlicher Ideen niedergelegt hatte, aus Gemeinheit gehörig zu verfolgen Dadurch wird mir mein Amt angewiesen, mich zur neuen Bildung entschiedener und öffentlicher und ankämpfend gegen die Flachheit zu bekennen.

[1] Voy. Creuzer, Deutsche Schriften: *Ueber die historische Kunst der Griechen*, 1803

Dein heut angekommener Brief ist wieder einmal so recht voll überströmender und hin- und herflutender Fülle. Das erschreckt mich nicht mehr. Schwelge Du immer nur in Deiner Kraft. Du sollst mir doch gehorchen lernen — aber dann sollst Du Dich auch erst recht frei fühlen und recht mutwillig spielen, Du Zauberin!

Freitags. (19 octobre).

Wie ganz anders ist es heute, als es gestern war! — Es war abermals Täuschung, was mir den Glauben der Freiheit gab. Eine neue Erklärung meiner Frau entreisst mich diesem Wahn. *Frei*lassen kann sie mich nicht — *Ver*lassen will sie mich — aber wie? wie man in den Tod gehet! Die Arme! Ehemann kann ich ihr doch niemals wieder sein. Nun höre ich auf, zu glauben, aber auch zu *hoffen*. Ich bin nicht hart genug, um töten zu können — sterben kann ich. Dieser Rückfall entscheidet mein Schicksal. Ich muss Ihnen alles sagen. In Ihrem Besitz kannte ich keine Grenze. Sie sollten, so hoffte ich, noch mein *Weib* werden. Meine Frau sollte bei uns zu bleiben *wünschen* — als Mutter, als Führerin unseres Hauswesens. — Frei und poetisch sollte *Ihr* Leben sein.

Und Savigny, dem Schwarz vorgestern einiges gesagt hatte, und welcher mich nun über mein Verhältnis zu Ihnen befragte (zürnen Sie mir nicht!), Savigny schien diese Idee mit Liebe auszubilden (wenngleich nicht ohne Bedenken wegen Ihrer Narcissnatur[1]). Er und ich rechneten dabei auf Ihren grossen Mut, auf eine grosse Liebe zu mir. Einen bestimmten Plan über die Art meines Lebens mit Ihnen *musste* ich mir machen, weil davon mein wahrscheinlich sehr naher Entschluss wegen Landshut abhing. Nun aber, da ich kein Menschenopfer fordern kann, ist mir Ihr Besitz versagt.

Zwar den Trost, Sie zuweilen in meinem Hause zu sehen, lässt mir das Mitleid meiner Frau. Aber was ist das

[1] Cf Wandel und Treue, et la note Rohde, p. 14.

für den, der sich dem Himmel so nahe glaubte! und werden Sie das noch können?

Ich hab' mein Leben verloren. Schwarz ist nun auch auf der Seite meiner Frau. Da er zuweilen Ihre Briefe beim Eröffnen las, so schicken Sie ferner nichts mehr durch ihn, sondern an mich unmittelbar. Ich empfange alles sicher.

Schwarz, seitdem er gehört, dass ich nach Landshut will, versteht mein Gemüt nicht mehr und hält mich für treulos. Ich hab' nun keinen Vertrauten mehr.

Wirst Du mich nun auch lassen und mir nicht mehr schreiben?

Deinem F. C.?

IV.

(*22 octobre*) *Montags.*

Wie tief verwundet mich Ihr Brief! « Ich hätte Ihr Gemüt missverstanden, ich hätte Sie auf *meine* (d. h. auf eine von der Ihrigen *an sich* verschiedene) Weise glücklich machen wollen? Ich verzeihe Ihnen diesen mich sehr demütigenden Gedanken.

Aber Schicksal! Du schlägst mich hart. Nicht nur von meinen Freunden soll ich mich verlassen wissen — auch die reine Seele der Göttlichen soll ich an bösem Irrtum erkranken sehen. Vielleicht hatten Sie jedoch, als Sie dieses schrieben, unsere H. noch nicht gesprochen und wussten also nicht, wovon ich diese in meinem samstägigen Briefe überzeugt zu haben hoffe, dass, wofern ich reich wäre, *nie* in meine Seele ein Gedanke gekommen sein würde, an *Ihrem* Plan, die meine zu werden, auch nur ein Jota zu ändern. — Nein, nicht innere Kleinherzigkeit — das harte Gebot äusserer Umstände führte mich zu jener Ueberlegung. — Niemals ist mein Gemüt durch eigene Bewegung drauf verfallen dem Weltlichen Gehör zu geben. — Wie gern möchte mein Geist alle Bedingungen der Wirklichkeit vergessend, selig durch den

Besitz des Vortrefflichsten, frei emporstreben über der drückenden Erdenluft — Verschuldete er es, dass ein neidischer Gott ihn herabzog?

Ach nein — Du könntest mich nicht missverstehen. Wie hättest Du sonst schreiben können: «ich bleibe Dir ja doch und wenn alle Dich verraten und missverstehen und verlassen, so traue auf mich, ich bleibe treu?» An diesem Wort will ich halten. Alles Uebrige soll nicht geschrieben sein. Treu bleib' auch ich.

Das sollst Du daran erkennen, dass ich Dir meine Jugend weihen will und aufheben Dir, was sich in mir nach Liebe sehnet. — Wie es auch das Schicksal füge mit unserer Vereinigung — lass mich hoffen oder sterben — sterben für Dich. Das ist doch ewig meine Empfindung, dass mein Leben keine Bedeutung habe, wenn es nicht für Dich gelebt — oder hingegeben wird. Siehe, innerlich ist ja mit mir nichts verändert. Nur das äussere Gesetz der Welt tritt noch zwischen uns. Soll ich mich *darum* in eine «entferntere Empfindung zurückversetzen», freiwillig dem Himmel entsagen, den Du mir zeigtest? Willst Du dies — kannst Du dies wollen — Du Gute? Schick mir die verheissene Locke zur Beruhigung. Ich bedarf dieser. Oder fordere ich zuviel?

Nicht habe ich dem Clemens gesagt, was Du so hart tadlest: *aus Deinem Briefe* wusste ich das von Goethe. Es war mein erstes Gespräch mit ihm und er kann nicht anderes denken, als hab' ich das von Dir mündlich. Denn dass ich bei Dir war, konnte ihm ja bei dieser Art, wie ich die Reise machen musste, nicht verborgen bleiben.

Ich habe Ihre Briefe nie anders angesehen als allein für mich geschrieben und zeige sie daher niemand. Nehmen Sie also diesen Tadel zurück und seien Sie ruhig. Auch wenn Clemens kommen sollte, was noch zweifelhaft ist, dürfen Sie ihm von Ihren Briefen nichts eingestehen.

Deinen letzten Brief wirst Du nun von der H(eyden) erhalten haben.

Wie kannst Du doch sagen: «ich sei nicht unglücklich gewesen, ehe ich Dich gekannt?» Lag denn in meinem bisherigen Leben nicht genug Same des Unglücks? Ist denn mein Gemüt so liebearm, dass ihm genügen konnte, was das

Schicksal mir gegeben hatte? — Durch Dich, Herrliche, aber kam Sonnenschein in mein Herz und Sonnenwärme, und nun reifte Sie, diese schöne Frucht bittersüsser Schmerzen.

Tue mir nicht Unrecht! Du bist ja so gut!

V.

(26 octobre) Freitags spät.

Was Sie mir heute mitteilten von eigenen Gedanken, von Gedanken Ihrer Freunde, hat mich sehr ergriffen und mannigfaltig berührt.

Vor mir sind Sie gerechtfertigt durch die reine Wahrhaftigkeit die Sie *nie* gegen mich verleugneten. Was aber geschehen ist, war *notwendig* und was noch mein Gemüt erfüllt, ist und *bleibt* notwendig.

Hingegeben in eine Ehe, die ihrer Natur nach keine sein kann, — war ich mir nur einer unerfüllten Sehnsucht bewusst. — Sie kamen. Das Vertrauen, das Sie in den ersten Stunden unserer Bekanntschaft gegen mich zeigten, war das gegen einen *alten* Freund. Aus *mir* aber sprach *Liebe* vom ersten Augenblick an. Kann ich es sagen, wie sie ward? Wer kann der Gottheit widerstehen? Als ich nach Ihrer Rückkehr von unserer Heyden von Liebe zu reden, zu schreiben anfing, liessen Sie mich *nicht* im Irrtum über das, was ich von Ihnen zu hoffen hatte: *Vertrauen*, *Gutsein*, *nicht* Liebe. So wahrhaft gegen mich blieben Sie immer — und noch in Frankfurt, als ich an Ihrem Herzen lag, empfing ich aus Ihrer Hand ein Billet, das jene erste Erklärung im Grunde nur wiederholte.

Wie ich aber *dennoch* an Ihr Herz zu liegen kam? wie ich erwarmen durfte an Ihrem keuschen Busen? danach soll ich doch wohl jetzt nicht grübelnd fragen. Darüber gibt es keine Frage — dafür gibt es nur Dank — wie für eine milde Gabe, die eine fromme Seele einem sehnenden durstigen Pilger reichte.

Sie sehen daraus, dass Ihr Brief an Lisette und namentlich der Anfang, der Ihre Empfindung gegen mich beschreibt, mir *nicht neu* sein könne.

Dieser Brief ist wieder so einfältiglich wahr, und dabei doch wieder so gut, so lieb wie alles in Ihnen, und Lisette wird dadurch mit Ihnen versöhnt werden. Siehe, Lisette und Nees wussten bis jetzt nicht, wie Du immer wahrhaft gegen mich gewesen und einfältig und engelrein — darum zürnen sie Dir. Nun sie dies erfahren, wird ihr Zorn gegen Dich erlöschen und sich vielleicht verwandeln in ein Befremden über *meine Begehrlichkeit.*

So wenig ich also Neesens harten Tadel unterschreiben mag — so sehr fühle ich mich doch durch eben diesen Brief[1] zu dem Manne hingezogen. Sie werden das vielleicht missbilligen, aber ich muss wahr gegen Sie sein: mir ist der Mann durch eben diesen Brief unendlich wert geworden. — Wer so zürnen kann, hat viel Liebe im Herzen — und wie ehrwürdig ist die rege Männlichkeit seines Denkens! Mit einem Wort — ich fühle eine Sehnsucht nach dem Manne — ich möchte ihn sehen. Helfen Sie mir dazu. — Der Lisette aber möchte ich schreiben, schreiben: sie soll Ihnen nicht weiter zürnen. Darf ich? so schicken Sie mir ihre Adresse.

(27 *octobre*) *Samstags.*

« Sie wollten mich », so schreiben Sie der Lisette, « aus Teilnahme nicht allein lassen mit meiner Leidenschaft » Wollen Sie das, so bedenken Sie, dass der Schmerz über ein verlorenes Leben — die Leere — die Sehnsucht nicht getilgt, nicht wegraisonirt werden kann durch das Bewusstsein: Sie könnten mein Weib nicht werden, so helfen Sie mir tragen mein Schicksal, das mir kein Freund tragen hilft — so bleiben Sie mir *gut*, so schreiben Sie mir immerfort, so lassen Sie mir die Hoffnung, Sie zu sehen, so helfen Sie zum Wiedersehen. (Soll die Locke mir ein Pfand darauf sein?) Bei Gott, ich will ja nicht wieder begehrlich sein.

[1] Cette lettre n'est pas celle que donne Geiger (K. v. G., p. 66).

Nach Ihrem Rate freilich kann ich ja ruhig sein — kann ich ja die Liebe ausziehen wie man ein Kleid auszieht.

Nun ja, so will ich denn ruhig sein, will mir vorlügen: ich sei ganz befriedigt durch mein Leben — will ehrbarlich wieder anknüpfen mein eheliches Band — will meinen Blick dumpf hinbrütend festheften auf den Erdfleck, worauf mich mein Schicksal stellte.

Doch nein! — Es gibt ja andere Mittel. In der Geschwindigkeit will ich andere Verbindungen suchen — will die hübschen, oder die erträglichen Weiber in meiner Nähe überzählen — will z. E. Clemens' Rat folgen, den er mir gestern Abend in einem Billet ganz ausdrücklich gab: «ich sollte, meine Liebe vergessend, seine Sophie recht fleissig besuchen» — vielleicht mache ich da mein Glück — ich werde ihr Lecteur — ich führe sie spazieren — So werde ich Sie ja bald vergessen lernen — und tönt zuweilen eine alte Erinnerung nach, so ist es ja sehr trostvoll zu denken: dieselbe grosse Sonne, die Sie bescheint, bescheine auch mich. Bin ich nicht gelehrig?

Uebrigens finde ich mich auch besser, seit ich meine Schmerzen ohne Mittelmann pflege; ich wurde doch von Niemand verstanden. — Die Kunigunde nur verstand mich — sie fing noch den letzten Tag ihres Hierseins ein Bekehrungswerk an: Während sie nämlich meine Frau in ihrem Nichtentsagenwollen bestärkte, wies sie mich sehr gelehrt an meine Pflicht und nebenbei zur Ergötzlichkeit — an die Wissenschaft. Ich antwortete ihr: nach meiner Empfindung seien *Liebe* und *Wissenschaft* keine logischen oder mathematischen Proportionen, die man beliebig umkehren könne, keine leeren Ziffern. — Nie ist mir die innerste Bürgerlichkeit der Kunigunde so klar geworden. S(avigny) hat in der ganzen Sache der Spur seiner Frau getreulich nachempfunden und nachgeredet, beide waren merklich entfremdeter von mir, als sie schieden. *Dennoch* war ich bewegt, mir war es, als säh' ich S. nicht wieder.

Sie fragen nach meinem häuslichen Leben. Das ist wie es sein *kann*: Meine Frau gibt mir Logis — ferner gehe ich bei ihr in die Kost. Die treue und nette Besorgung dieser Notwendigkeiten des Lebens ist ja doch wohl eines freundlichen Worts, eines Blicks wert! Diese Freundlichkeiten entrichte ich

ihr und entrichte sie gerne. — Die Arme leidet und findet das nicht genügend — ich auch nicht — aber in einem ganz andern Sinne: ich fühle mich nun in einem Alter, wo man sonst durch Liebe reich zu sein pflegt, *ich* unterliege einem Verhältnis — *sie* unterliegt dem ewigen Gesetz der Natur. Vermöchte sie das zu verstehen, so könnte sie reich sein, reich durch meine Sohnesliebe — ich wollte sie auf den Händen tragen und sie bewahren, wie ein frommer Sohn die Mutter bewahrt. So aber — da sie *mehr* als Vertrauen will — kann ich ihr *nicht einmal* Vertrauen geben. — Ach, ich bin sehr arm. Wer sollte da den Tod nicht liebgewinnen.

Siehst Du aber ein, dass ich dieses Faktum nicht ungeschehen machen kann, dass ich nicht zurückdrängen kann, was die innere *Historie* meines Gemütes hervorgebracht hat — ich erquicke mich. Du bist nicht Schuld, dass es so wurde: der Zunder lag in meiner Seele, das *Schiksal* legte den Funken in Deine Hand — aber Du bist *gut* — und sagtest ja einmal, dass Du meine Bekanntschaft für einen Gewinn achtetest — Du kannst mir viel sein, ohne mein Weib zu werden.

Clemens ist heute fort über Würzburg. Werde mir nicht krank durch das Wachen bei Kranken[1]!

VI.

(*28 octobre*) *Sonntags.*

Schliesse nicht aus der Kürze meines Schreibens, wozu ich durch den Drang der Zeit genötigt bin, dass mich Dein Brief nicht gefreut. Vielleicht hat er mir die seligsten Stunden gemacht, und ich weiss nicht leicht einen von Deinen Briefen der mir so lieb wäre. Du weisst aber nicht, was Du tust, indem Du schreibend in eine gewisse grössere Entfernung zurücktrittst, fühle ich mich durch die heimliche Macht Deiner

[1] Cf. Rohde, p. 19.

Wahrheit mehr angefesselt, als jemals. Was wirst Du noch aus mir machen, Du Heilige!

Fürchte nichts von der schmerzlich bitteren Stimmung meines letzten Briefs, sie war nicht dauernd und hat keine Folge gehabt. Ueberhaupt darfst Du Dich meinetwegen nicht anklagen — Du bist in der Tat schuldlos — und wäre es Schuld in den Augen anderer, so hörte es auf, Schuld zu sein, da ich dadurch glücklich wurde. — Du hast ja einen Bettler reich gemacht. Der Bettler bin ich. Weggeworfen habe ich meine Dürftigkeit und gehe stolz und befriedigt umher und meine besten Gedanken gehören Dir.

Deswegen bin ich aber im äusserlichen Leben kein Schwärmer. Ich wette drauf, kein andrer siehet mir an, was mein Herz erfüllt. Mein äusseres Leben hat sich auf der Oberfläche geebnet, der Sturm treibt keine Wellen mehr hervor. Ja ich habe sogar wieder soviel Besonnenheit gewonnen um gegen meine Frau zärtlich zu sein. Ich muss dies aber auch, wenn ich nicht die fürchterlichsten Vorwürfe hören wollte, die noch fürchterliche(re) Auftritte erwarten liessen. Sie hat keinen Sinn für dieses blos dankbare Vertrauen eines Sohnes, und ich müsste schnell alle bürgerlichen Bande sprengen, wenn ich auch äusserlich frei werden wollte.

Mit diesem Schritte aber wär die grösste *Ungerechtigkeit* notwendig, wodurch die Arme unglücklich geworden wäre. — Ohne diese Betrachtung würde ich mich in der Tat losgerissen haben — denn meiner Empfindung nach ist eine Entfernung die mich frei machte, Seligkeit für mich. — Nun aber habe ich alles ausgeglichen durch einen alten Ton gewohnter Zärtlichkeit und Du darfst nur ganz ruhig sein.

Aber meine Besonnenheit hat mich auch sogar zur Artigkeit gebracht — zur Artigkeit gegen die Mereau! Denken Sie an: ich besuche sie zuweilen, und es trifft sich mitunter, dass ich sie *ganz allein* finde. Ja mutig bin ich auch ganz allein mit ihr spazieren gewesen. Urteilen Sie aber selbst, ob ich da nicht musste: sie kam, mich abzuholen. Da musste ich doch recht höflich sein. In der Tat es ist nötig, dass Sie mich warnen. Es ist schon ein ziemlicher Schritt geschehen.

Siehe, wie ich geschwätzig werde. Ich glaubte Dir kurz zu schreiben und schon muss ich das zweite Blatt zur Hand nehmen.

Höre also die Fortsetzung meines Briefes über das Verhältnis zur M. Diese lautet so: An demselben Abend, wo ich vom Besuch, und am andern, wo ich vom Spaziergang mit ihr zurückkam, warst *Du* in meinem einsamen Zimmer meine Gesellschaft — indem ich zur zweiten Lesung Deines Mahommeds schritt — und seit der Zeit liegt jedesmal, wenn ich schlafen gehe, das bekannte Packet mit dem grünen Bande auf meinem Nachttisch. Urteile also, wie tief Dein Bild in meinem Gemüte wohnt, und wie wenig Besuche, Spaziergänge mit der M. oder auch *notwendige* häusliche Zärtlichkeiten den Seelenverkehr mit Dir, meine Lina, zu unterbrechen vermögen! Ja Du reine, Du einfältige Magd des Herrn, Du bleibst ewig und *allein* in meinem Herzen!

In Deinem Mahomed ist doch vieles göttlich empfangen und geboren.

Deswegen fallen sie auch ohnmächtig nieder, alle Pfeile meines Urteils, meiner abwägenden Kritik, die auch bei der zweiten Lesung mitunter ihr Recht behaupten will.

Du fragst wegen Deiner Gedichte. Deine Güte gegen mich, Du Gute! soll Dich nicht binden. Verwende Du sie allesamt zu den Zwecken, wozu man Dich einladet. Willst Du aber wählen, so lass mir das (als ungedrucktes Besitztum bis ich es selbst drucken lass') « Tiefe Stille auf den Wassern.[1] »

Die Unternehmung mit dem Journal[2] hängt von meinem Hierbleiben oder Gehen ab. Zu dem letzten bekomme ich, unter uns gesagt, immer mehr Veranlassung; da nun auch der grosse Haufe hiesiger Professoren mich öffentlich auf der Universität zu hassen und zu verfolgen anfängt, wegen eines Aufsatzes über das hiesige schlechte Wesen in der Allgemeinen Zeitung, woran ich doch nicht den geringsten Anteil habe.

Der gemütsvollen Heyden danke ich einstweilen für ihren Brief. Ich antworte bald, und bei mehrer Musse schreibe ich auch an Eure Lisette.

[1] *Piedro*, qui parut dans les Poetische Fragmente.

[2] Les *Studien*.

Da ich Spinoza nicht zur Hand habe, lege ich etwas bei, das ich für Spinozas Gedanken ausgeben könnte, so sehr ist's aus hoher Philosophie. Von wem es herrühre, sage ich jetzt noch nicht. Nur dies: es ist aus dem Griechischen und *nicht* von Platon — und überhaupt noch *niemals* übersetzt, sondern von mir hier zum erstenmal.

Wenn es Deinen und der Heyden Beifall findet, übersetze ich ein Ganzes aus dem Schriftsteller und erzähle Euch etwas von dem Leben des heiligen Mannes[1] und nenne Euch seinen Namen. — Schreib mir *bald* und wieder so lieb, Du Liebe!

VII.

Mittwoch den (7. oder 14.?) November 1804.

Ihr Brief hat mich freilich traurig gemacht, nicht sowohl in Beziehung auf mich — was soll *ich* denn in der Welt noch hoffen oder fürchten? — als in Beziehung auf Sie selber. Dass Sie sich so arm fühlen mitten im Reichtum, dass die Poesie Sie so wenig beglückt. Wüsste ich ebensogut Heilung für dieses Uebel, als ich es verstehe, so würde ich froh werden. Ihr Gemüt ist auf einen Scheidepunkt gestellt zwischen zwei Welten. Die poetische, die im *Darstellen* beschlossen ist, genügt Ihnen nicht. Ihre *mystische* Natur will einen Himmel *haben*, will sich eintauchen in das Meer der Seligkeit, will erfüllt sein von der Liebe, will empfangen alles, was sie gibt in ihrer Fülle. In dieses Paradies geht man aber nur ein durch Verzichtleisten auf ein Freisein, das zu Ihrer Poesie wesentlich ist. Die *Mutter* gehört *einem* Hause an, die *Jungfrau* schwebt ewig frei und ewig jung über den Wolken. Ich fühle es *jetzt* ganz, wie der Augenblick, da Sie jenen Scheidepunkt verlassend sich hier mütterlich einbürgern würden — der Augenblick Ihres Todes sein müsste, und ich erscheine mir oft ein Verbrecher, dass ich Sie herabziehen

[1] Plotin, comme on verra plus bas.

wollte in diese Welt, wo man eine *Heimat* haben muss, wenn ich sehe, wie Sie, eine Jungfrau, herrlich schweben in dem Glanz der Sterne, unberührt von des Lebens Last — aber wenn ich dann wieder denke, es sei doch einmal Ihr Wille gewesen, herabzukommen — (oder Ihr Schicksal, herabzu-*müssen*) dann macht es mir die höchste Lust, mir bewusst zu werden des Mutes, den ich hatte, mit Ihnen zu sterben.

Diesen Mut habe ich immer gehabt, aber Scheu vor jenem Gedanken, schuld zu sein, dass Dein Leben und folglich Deine Poesie geopfert werde, erzeugte in mir den eitlen Plan, Dich gegen Deine Natur in eine Heimat einzuführen. Jenes hast Du auch sehr richtig gefühlt, da Du mir einmal schriebst: «Du freutest Dich meiner Kühnheit, da ich keck das Opfer begehrte, wie des Achilles Geist den Tod der Jungfrau.»

Das ist aber nun vorbei, und ich muss es wohl lernen, mich stiller Deiner Schönheit zu freuen und uneigennütziger. Ich will sie ablegen, diese Rohheit, die nicht zufrieden, dass der Schmetterling gern und oft in meiner Nähe verweilet, ihn tölpisch haschend, den goldenen Farbenschmelz von seinen Flügeln abstreift und die Lust seines Lebens verderbt.

Hätte Savigny diese ruhigere Gemütsverfassung gekannt, womit ich Dich anschaue und liebe — er würde sich viele Worte erspart haben, die er in einem langen Briefe auch an mich verschwendet hat. Ich habe ihm geantwortet mit einer Empfindung, die es demjenigen Dank weiss, der sich so viele Mühe machte, wenn man gleich einsiehet, dass er aus Mangel an Organ den Mittelpunkt nicht ergründen konnte. So haben Sie ihm vermutlich auch geschrieben. Er schrieb mir selbst, dass er Sie um Ihr Vertrauen gebeten.

Ich bin nun nicht weiter Willens, ihm je etwas darüber zu schreiben, da ich ihm das ruhige Verhältnis einmal verständig gemacht habe, in welchem ich jetzt zu Ihnen stehe (oder zu stehen mich bemühe). Sagen Sie auch selbst, ob nicht jedes fromme Wort verschwendet wäre, da er in meiner Unruhe ein Zeichen fand, meine Liebe sei nicht rechter Art. Freilich wenn ich die Liebe so treiben könnte wie ein äusseres Geschäft, an das die Reihe kommt, wenn die anderen beendigt sind, so dass man erst nach Göttingen reist, um sich zur gelehrten Reise zu bereiten, dann Hochzeit macht, dann

die Reise antritt, u. s w.[1] Diese äussere Ordnung hält er freilich für eine Art von Meisterschaft im Leben. — Aber eben in dieser Art, seine Liebe zu besorgen, sowie in *dieser Wahl* seiner Liebe — dass ihn Gunda gewinnen konnte — eben darin habe ich erkannt, dass ihm jene ideale Richtung zum Ewigen, in dem Sinn wie Du sie hast, gänzlich fehle.

Das hängt denn auch zusammen mit seiner Kälte gegen die eigentliche Philosophie als die Wissenschaft des Ewigen. Und ich gebe darin jetzt dem Nees sowie Dir vollkommen recht. Habe ich mich aber jemals so geäussert, als gehöre diese Philosophie, wie wir sie durch Schelling erkennen, — *Dir* nicht an, so war das von mir eine grosse Inconsequenz — da ja niemand so sehr überzeugt sein kann, als *ich*, dass sich *Deine Poesie* ganz hinneige zur Darstellung — oder vielmehr, da dies nicht dargestellt werden kann — zur *Andeutung*, zur *Symbolisirung des Ewigen.*

Fahre Du nur fort, Dich ergreifen zu lassen von jenem grossen Geist, der in den Werken Schellings weht — in Spinoza und einigen alten Philosophen. Siehe Du bringst die alte grosse Zeit zurück, einmal durch den einfältigen Sinn Deiner tiefen Poesie — sodann durch Deinen Ernst für die Philosophie. — Du erinnerst mich hier an eine Jungfrau, die begeistert von ihr und mit Begeisterung sie lehrend — in ihrem Dienste sogar ihr Leben dem Tode weihete — Hypatia. Sie gehört derselben Schule an, wozu sich der Mann bekennt, aus dessen Buch ich Dir und unserer Heyden neulich einige Bruchstücke gab. — Es wundert mich, dass Du mir nichts schreibst von der sichtbaren Uebereinstimmung mit den Ideen Schellings Daub, dem ich neulich dieselbe Stelle vorlas, fand die Aehnlichkeit so, dass sie nicht grösser sein könnte. Da Euch indessen die Stücke Freude machen — ich hoffe, Ihr seid wahr gegen mich — so will ich sorgen, dass Ihr den Philosophen *Plotinos* (ein Platoniker), so heisst er, näher kennen lernt. Dazu müsst Ihr mir aber Zeit lassen — da ich leider auf den *äusserlichen* Dienst des Bürgerwesens viel Zeit verwenden muss.

[1] Allusions aux événements de la vie privée de Savigny: séjour à Gœttingue, mariage, voyage à Paris.

Sie müssen doch sonderbare Gedanken haben von einer Gleichgültigkeit gegen Ihre Muse, die mich ganz zufrieden sein liess mit der trockenen Notiz: Lina habe unterdessen auch noch wieder gedichtet — ohne zu fragen was — ohne sein zu begehren. Das ist nicht lieb, dass Sie mich so behandeln — so bin ich's nicht gewohnt. — Das macht mich recht eigentlich traurig — denn zum wenigsten mit Ihrem *Geist*, mit Ihrem *Gemüt* in Gemeinschaft zu bleiben hoffte ich. Nun habe ich auch schon fast den Mut nicht mehr, geltend zu machen ein Recht, das Sie mir gaben durch ein Versprechen — mir mitzuteilen ein anderes Produkt, das in einer Schrift der Laroche abgedruckt stehe[1].

Nein, ich will zur Rache meine Zuflucht nehmen, und Ihnen als Frucht der Rache gleich die Bemerkung hinwerfen, dass ich bei wiederholter Lesung viele Stellen in dem Dialog Ihres Mohamed zu raisonirt in Gedanken und Ausdruck, zu philosophirend in Ton und Farbe und folglich zu wenig poetisch gefunden habe. Das ist freilich der gerade Weg gar nichts mehr zu bekommen — von dem eitlen eigenliebigen Mädchen.

Ach nein! so bist Du nicht, obschon Du mich's oft überreden willst. Das Lob der Welt erfüllt Dich nicht — Du Mutter Gottes — Du empfängst in Demut, was Dir der überwältigende Geist des Herrn gibt; Du weisst es selber nicht, wie reich Du bist und wie schön — bleib Du mir nur *gut*.

Siehe ich kann doch für *niemand in der Welt* das Gefühl haben wie für *Dich*. Ich hatte, wie ich Dir neulich schrieb, einigemal Veranlassung, mit der Mereau allein zu sein — auf Spaziergängen, bei Besuchen — ich liess mich in Gespräche ein mit ihr, aber je mehr ich sie reden hörte — desto ferner fühlte ich mich — und ich sehe klar, wie wenig die Frau mich berührt — und nun gehe ich denn auch schon lange gar nicht mehr hin. Wie ganz anders war das alles bei Dir! Aber was erkannte ich auch in Dir für eine Welt voll seliger Bilder. Hier sehe ich nichts als ein ganz schönes *Talent* und eine gut benützte *Bildung* — *nicht*

[1] Geschichte eines Braminen (Herbsttage, 1805).

erblicke ich *Deinen Genius* — der die ewigen Geheimnisse des Gemüts in sinnvollen Bildern offenbart.

Daher konnte ich auch mit der Frau nicht eigentlich über Dich reden. Gern und mehrmals lenkte sie das Gespräch dahin — ich musste ihr von dem Inhalt des Mohamed einiges erzählen — aber nicht konnte ich's übers Herz bringen, ihr zu gestehen, ich habe ihn, ihr ihn zu leihen.

Mein Leben ist folglich sehr einsam, folglich oft sehr traurig — folglich oft sehr leer bei vieler Arbeit — und trübe bis mitunter der Sonnenschein *Deiner* Dichtungen — *Deiner* Briefe — oder das freundliche Bewusstsein *Deines* mir Gutseins es erhellct.

Hierbei eine Beilage für Dich und Heyden, die mir verzeihen wird, dass ich noch nicht schrieb.

Der Lisette habe ich neulich geschrieben.

Den Hektor sehe ich wenig. Ich höre, er setze seine Liebe noch eifrig fort mit der Kirschbaum — allein daneben habe er auch noch für andere Liebe Raum — so habe er z. B. sein Hausmädchen so lieb gehabt, dass die Liebe laut geworden Uebrigens höre ich nichts Schlimmes von ihm, wenn man dies denn für schlimm achten will. Ich möchte ihm recht viel freundliches erzeigen — weil er Dein Bruder ist, und ich für ihn herzlich interessirt bin. Du musst Dir keine Sorge mehr machen — er ist glücklich und macht glücklich. Bös kann er nie werden.

VIII

H(eidelberg), d. 20. Nov. 4.

Ich hab' Ihr Gedicht [1] gelesen und zwar in derselben Stunde der Mitternacht, in der sich das Schicksal seines Helden entscheidet. Der Glückliche! — wer doch auch so das Schönste gewönne — ich habe recht mit ihm gelitten — um hernach, ihn beneidend, allein zu leiden. Die Anwendung lag auch

[1] Nicator (2e acte).

gar zu nah, denn ob ich wohl kein Held bin, bin ich doch ein Liebender.

Doch das wollen Sie nicht wissen — mein Urteil wollen Sie wissen über das Gedicht. So hören Sie denn aber auch ein recht strenges.

Das *Ganze* hat mich befriedigt. Es ist eine gedrungene und entschiedene Gestalt, mit einem Zug im Gesicht der ein tiefbewegtes Gemüt ankündigt. Der Mittelpunkt aber ist herrlich Ja Lina! Derselbe Genius hat Dein Heldenpaar in den Garten geführt, der Shakespeares Romeo ängstlich unter die Blütenbäume zu dem Fenster der Julie leitete. Warum kann die Phantasie in solchem Garten nicht ewig wohnen! Da ist auch Deine bilderreiche Sprache am zartesten und wie hingehaucht.

Die Charaktere sind scharf und fest gehalten und wohl begrenzt. Der durch Macht übermütige König steht lebendig da — und so klar vor meiner Phantasie wie der trotzende Agamemnon der dem Achilles sein Mädchen erfordert — sowie Nikator ein wahrer Achilles ist in seinem Heldentum und Liebessehnen, das des Ruhmes Lohn kalt verachtet.

In einzelne Vorzüge lasse ich mich nicht ein, wie in einzelne Sprachhärten und Versmängel. Darauf hab ich nicht jetzt hinblicken können — der innere Geist riss mich fort. Aber der Feinheit muss ich noch gedenken, womit in der letzten Scene der Vorwurf der Treulosigkeit durch das Lob der Treue eingeführt ist[1].

Es ist mir ein liebes Geschenk Dein Drama! Es ist sehr schön.

D. 21. Nov.

Wäre ich reich, so würde ich dich malen lassen, aber wie die Poesie gemalt ist in Raphaels Schule von Athen: — himmlisch, herrschend, die Begeisterung im Auge, auf Wolken schwebend — in der Hand ein verschlossenes Buch, anzudeuten ihre mystische Natur (so sah ich sie jüngst in einem guten Kupferstich). Oder möchte ich Dich abgebildet nur

[1] Nicator, p. 105—106.

besitzen in menschlicher Nähe: etwa sowie Du mir in die Augen kamst, da ich die Stelle las im letzten Brief von Deinen Träumen: da sah ich Dich in Deiner Kammer auf Deinem Lager, ich sah die rotgeschlafene Wange der lieben Schläferin.

Der Traum will mich also auch wieder einmal glücklich machen. Unglück hat er mir schon einmal, wie Du weisst, gebracht, durch seine Verräterei, als ich Deinen Namen laut nannte Jener Traum verriet nicht nur, er *log* auch. Liebende sind abergläubisch: daher fand ich in ihm eine Weissagung Deines Besitzes. Als ein junger Mensch, da Homer meine Seele erfüllte, träumte ich oft von diesem, nannte träumend oft und viel seinen Namen, recitirte Verse aus ihm zum Gelächter meiner Schlafgesellen. Der freundliche Lehrer schützte mich damals tröstend: «Das sei ein gutes Zeichen, dass man in den *Besitz* einer Wissenschaft komme, wenn man sie im Traum nicht einmal lassen könne» — und ein Bekenner des Grichentums bin ich geworden. — Die Hoffnung *Deines Besitzes* aber war des falschen Traumes *Lüge*.

Was sind das für süsse Worte, die Sie schreiben: «ich habe es schon oft gedacht, wie es wohl sein würde, wenn ich Sie wiedersähe». Liegt darin die Erlaubnis, Dich bald wiederzusehen? Wäre ich reich, würde ich oft zu Dir fliegen — um einer Stunde willen, um Dich zu sehen. — Und wie wenig solltest Du unruhig werden, wie wollte ich sittsam sein, wie wollte ich mich ferne setzen von Dir, aber doch so, dass ich es so recht sehen könnte, Dein freundliches Augenpaar — Deine lieben Mienen.

Da falle ich wieder in den Fehler, der Deine Klage ist, schreibe von meiner Liebe — und das sollt ich nicht. Mit wem soll ich denn davon reden? Hier hab ich niemand. Ueberhaupt ist ja das der einzige innere Verkehr, den ich treibe.

Deine andere Klage aber: «meine Briefe seien selten Antworten auf die Ihrigen» versteh ich gar nicht. Nur das weiss ich, dass Ihre Briefe mein wöchentlicher Gnadensold sind, von dem ich Tag vor Tag zehre. Es kann leicht sein, dass ich subjektiv zu sehr erfüllt davon, sie nicht wieder *objektiv* ausser mich hinstellen kann, als etwas zu Bearbeitendes. Darf Ihnen das *leid* sein?

Von der Hypatia werd ich Ihnen mehr schreiben, wenn ich ein altes Buch haben werde, das ich bestellt, worin viel von ihr steht. Hätten wir nun auch noch was von dem «Vielen, was sie über die geheimen Wissenschaften geschrieben hatte».

Die Mereau, die zuweilen, doch selten, kommt, erzählte mir neulich, wie sie alle Augenblicke Briefe von Clemens habe, auch las sie etwas aus einem sehr zärtlichen, worin er sehr mit sich unzufrieden ist, seine Frau verlassen zu haben. Er soll ihr fast von jedem Standpunkt seiner Reise geschrieben haben[1].

Künftig frankiren Sie Ihre Briefe an mich *nicht*. Es ist so besser, schneller und sicherer.

Wo und wann erscheint denn der Kalender[2], der das Drama bringt? Schreib mir's doch. — Du solltest Dich recht freuen Deines Gebildes und der Muse opfern, dass es gelang. Ich bete mit Dir, Du Fromme! — in frommen Händen auch will ich's bewahren und dankbar.

IX

Sonnabends. (24 novembre.)

In diesem Augenblick empfange ich Ihren Brief.

Noch *nie* habe ich so sehr empfunden das Trostlose des Getrenntseins. Gäbe mir doch ein Gott die Macht, in diesem Augenblick hinwegzunehmen den Raum, der zwischen unseren Leibern liegt.

Tief erschüttern mich Deine Worte, besonders die, dass Tian in seinem Zimmer herumgeht allein und fast in der Dunkelheit[3] — und dass Du Unannehmlichkeit gehabt hast.

[1] Cf. Briefwechsel zw. Cl. Brentano und S. Mereau, II, p. 97 ss.

[2] Taschenbuch für das Jahr 180[illegible]. Der Liebe und Freundschaft gewidmet. C'est là que parut Nicator.

[3] Caroline souffrait beaucoup des yeux.

Könnte ich doch auf der Stelle zu Dir fliegen! Aber ich kann nicht, aus dem Grunde den mein letzter Brief sagt. Ein verächtlicher Grund! und doch zwingend.

Schreib mir, was Du für den *gedruckten Bogen Deines Mahomeds* forderst. Ich will ihn gerne herausgeben, wenn ich Jemand finde. Ich zweifle nicht. Ich bin froh über Deinen Auftrag.

Ueber den übrigen Inhalt Deines Briefs kann ich Dir jetzt nichts schreiben. Ich eile, die wenigen Minuten zu benutzen, die noch vor der Post übrig sind.

Könntest Du in mein Gemüt schauen! wie bin ich doch ganz bei Dir, Du Wunderbare!

Ich schreibe bald mehr. Schreib auch bald mehr. Wie machen wir's möglich, dass ich Dich einmal sehe?

X

H(eidelberg), d. 28. Nov. 4.

Unsere H. schreibt mir: Du wünschest nicht, dass ich komme. Du hast recht; ich sehe es jetzt selbst ein, es sei besser, nicht zu kommen. Durch persönliche Erscheinung kann ich ja doch nur verlieren. Die Abwesenheit malt Dir wenigstens mein Bild etwas günstiger, als es ist. Ich danke der guten H. für ihre lieben Versicherungen.

Wegen Deines Mahomeds schreib' ich heute. Ich hätte gern vorher gewünscht, den bestimmten Titel zu wissen, ob es heissen soll Schauspiel — Drama — oder Trauerspiel. Ich denke das letzte. Einen würdigen Verleger dafür zu finden, hoffe ich mit Zuversicht. Aber es kann etwas Zeit darüber hingehen — indessen ist es gut, dass es noch so frühe ist; es kann auf diese Weise noch sehr gut zur Ostermesse erscheinen. Du musst mir nur über den möglichen Verzug nicht ungeduldig werden.

Die bessere Abschrift behalten Sie noch, bis ich sie fordere. Den Erfolg meines merkantilischen Geschäfts erfahren Sie sogleich.

Nun soll ich etwas beantworten, worüber Sie klagen, dass es lange unbeantwortet blieb. Sie geben etwas meinem *Vorsatz* schuld, was doch nur aus *Unschuld* unterblieb. So hören sie denn ein Geständnis meiner Unwissenheit, selbst auf die Gefahr, dass ich dadurch Ihres Vertrauens unwert erscheinen sollte. Die Wahrheit soll mir teuer bleiben: — Eine bestimmte Stelle in Ihrem Briefe mit der Frage: «ist das hassenswert?» ist mir weder damals aufgefallen, noch kann ich sie jetzt in Ihrem Briefe wiederfinden. Und in dem ersten Briefe nach unserer letzten Trennung, den ich auch wieder gelesen, kann ich kein *Gift* fühlen. Ich finde darin einen starken Ausdruck von dem Gefühl der Notwendigkeit, des Schicksals. Dies ist mir aber an Ihnen nicht fremd, es zieht mich sogar zu Dir hin, es ist ein Element Deiner Poesie und ich preise es, weil es zu der Grossheit Deiner Ansicht der Welt und des Lebens gehört. Ich habe Dir ja immer gesagt, wie sehr es mich mit Dir verbindet, dass das Zeitliche in Dir so recht würdig vermisst erscheint.

Doch ich schweige lieber, fürchtend dass ich jene Klage über mein Nichtantworten gar nicht verstanden, und dass es Dir nur schmerzlich ist, von mir nicht verstanden worden zu sein.

Die andere Klage, dass ich nichts von meinem Leben schreibe, hättest Du nicht anstimmen sollen — denn die Antwort darauf gebiert nur neue Schmerzen. Wie schlimm es hiermit stehe, will ich gleich auf einmal sagen, indem ich *Sie hierdurch bestimmt bitte, mir gar nicht mehr zu schreiben,* bevor ich einen andern Weg für unsere Briefe weiss.

Mein sorgfältiges Bestreben, meine Frau nicht fühlen zu lassen, wie wenig mein Gemüt in dieser Ehe ist, hat mich dennoch nicht vor grossem Leiden schützen können, die aus eitlen Besorgnissen erwuchsen. Unser Briefwechsel belebt ihre Furcht: es möge doch ein Plan existiren, mich von ihr zu trennen. Diese Furcht scheint lange in ihr gewesen zu sein, ohne mir bewusst zu werden. Da ich abgesondert schlafe, so war dies auch mehr möglich.

Allein neulich kam diese eitle Besorgnis zum Aufbruch in lauten Klagen und mitunter auch Vorwürfen, und nun bemerkte ich erst, was der Grund einer gewissen Aengstlichkeit im Betragen gegen mich und einer gewissen Körperschwäche in der letzten Zeit sein mochte.

Schonung war nun gleich mein fester Vorsatz auch in Betreff unseres Briefwechsels (wiewohl meine Frau mich nach Deiner Abreise selbst fragte: ich werde Dir doch wohl schreiben?) — der Schwäche gegenüber, besonders wenn sie in der Gestalt des Weibes erscheint, kann ich an keinen Widerstand denken. Diesen letzteren bewahre ich mir zum Streit gegen den Mann; und die mir wichtige Angelegenheit, den Geist der Wissenschaft hier retten zu helfen, gibt mir in der letzten Zeit zu Kämpfen Stoff genug, und zum Widerstand.

Nun hat es also freilich den Anschein, dass ich auch der einzigen geistigen Berührung, die mir noch geblieben war, Deiner Briefe, entbehren müsse. Mündlichen Verkehr im wahren Sinn des Worts habe ich schon lange nicht mehr. Mit Schwarz sprach ich auch nicht ein Wort mehr über Sie.

Kayser[1] ist ein trefflicher Mann, klar, bestimmt, würdig, mit einem grossen, aufs Würdige hingerichteten Sinn. Wenn ich diesem, ohne ihm Details zu vertrauen und Briefe mitzuteilen (was seine Diskretion auch nicht zulassen würde) die Lage der Sache im allgemeinen vertraute, so hätte ich ein Organ zum Empfang und Uebersenden unserer Briefe. — Ich werde bald bemerken, ob meine Hoffnung, dass er für einen solchen Freundesdienst empfänglich, gegründet war.

Ob Sie diesen Weg aber gut heissen, weiss ich freilich nicht. Nur bedenke, *dass ich keinen anderen habe.* Auf jeden Fall schreib mir nicht eher, als bis ich eine bestimmte Adresse schicke. — Leb wohl, Lina.

Ich schrieb doch jetzt gross genug für Deine schwachen Augen?

[1] K. Ph. Kayser, pédagogue, plus tard directeur du Gymnase et professeur à l'Université de Heidelberg, père du philologue Karl Ludwig Kayser.

XI

H(eidelberg), d. 5. Dec. 4.

Ich könnte viel schreiben von dem Schmerze, der in meinem Gemüt wohnt seit zwei Stunden, da ich Ihren Brief gelesen, von dem Contrast des Eindrucks, den mir Hektors *Stimme* machte (an der ich immer froh die *Schwester* erkenne) und des Inhalts dieses Briefes.

Aber ich will objektiv und ein Fremder erscheinen vor einer fremden, harten Richterin.

Hören Sie mich — ich fordere nur *Gerechtigkeit*:

1. Es ist bei mir ein Gedanke gewesen, ob ich Ihre Briefe, diese Verbindung mit Ihnen entbehren könne oder wolle. Ich *kann* sie *nicht* entbehren. Aber freilich nun werde ich *müssen.*

2. Viele Ihrer bisherigen Briefe erhalten Ermahnungen, die Oberfläche meines Lebens zu ebnen — im Verhältnis zu meiner Frau freundlich zu sein u. dergl.

3. Nun äusserte letztere wieder einiges Misstrauen und Unruhe mit Winken auf meinen Briefwechsel mit Ihnen.

4. Demnach konnte ich glauben, *Ihrem* Sinne nicht zuwider zu handeln, wenn ich einen andern Weg einschlug, Ihre Briefe zu erhalten.

Hatten Sie es doch zuerst gebilligt, dass schon Briefe an mich durch einen indirekten Weg gehen sollten.

Hätte ich aufs entfernteste ahnden können, dass Ihnen ein ganz ähnlicher Weg, zum zweitenmal eingeschlagen, zuwider sei — nie wäre es mir in die Seele gekommen, auch nur ein Wort davon fallen zu lassen. Und wenn Sie etwa zweifeln sollten an meinem Mut und an der Entschiedenheit des Bewusstseins dessen, was ich will — so sage ich Ihnen mit der ganzen Wahrhaftigkeit meines Charakters:

1. dass ich ferner jeden Brief durch den direkten Weg (unter der Adresse an mich) *sicher und unversehrt empfangen*

haben würde und auch künftig empfangen würde, wenn dies: *künftig* nicht für mich untergegangen wäre, denn Sie *wollen* ja nicht.

2. dass nie ein Brief von Ihnen Jemand anders als wovon Sie wissen (d. h. Ihr *erster* dem Schwarz) zu Gesicht gekommen ist.

3. dass ich Sie in keiner Hinsicht compromittirt habe. So sehr ich auf Kaysers Diskretion bauen könnte (denn er ist ein verschwiegener, fester, vernünftiger und gemütvoller Mann), habe ich ihm doch nichts vertraut, was einst z. B. die Daub durch die *äussere Notwendigkeit* auch weiss, wie Ihnen bekannt ist.

Schwach bin ich *nicht*. Ich habe Mut zu handeln und zu dulden.

Glauben Sie aber Ihre Briefe nicht gut bei mir aufgehoben — so will ich sie Ihnen — was es mir kosten wird, weiss ich — sämtlich wieder zurücksenden — will es missen, das teure Besitztum, dieses Pfand Ihres verlorenen (?) Zutrauens.

O es ist sehr bitter, in Ihrer Seele den Verdacht zu wissen, als achtete ich *Verhältnisse* Ihnen gegenüber. Mehr kann ich nicht sagen. Wozu auch? Sie haben ja abgeschlossen.

Freilich wollte ich Ihnen viel sagen ehe ich *diese* Post empfing. Ich wollte Ihnen schreiben, wie ich mich bemühe, Ihren Mahomed und andere Poesien in derselben Buchhandlung erscheinen zu sehen, woraus Gœthes Sachen hervorgegangen — wollte geschwätzig sein sogar und Ihnen erzählen wie Clemens *täglich* schmerzliche Briefe [1] schreibe aus Berlin an seine Frau, erkrankend am Heimweh und Sehnsucht nach derselben — wie er nächstens zurückkehren werde, weil er nicht sein könne ohne die Mereau, was dies für Eindruck gemacht auf sie — wollte Dir (Verzeihung! *Ihnen*. Es war *wahrlich* unabsichtlich) eine lange Uebersetzung schreiben von Plotinos für Sie und Frau von Heyden, wollte Ihnen sagen,

[1] Voy. quelques-unes de ces lettres, Briefwechsel zw. Cl. Brentano und Sophie Mereau, II, 129—147.

dass ich etwas derart werde drucken lassen in einem Journal[1] das nun sicher erscheinen wird, herausgegeben von Daub und mir — wollte fragen, ob Sie bis gegen Februar hin etwas dichten wollen (oder etwas in Prosa schreiben) für diese Schrift — wollte Sie endlich bitten, wenn Sie unter fremder Adresse nicht an mich schreiben wollten, unter der *meinigen* mir zu schreiben. — Das alles ist aber nun vorbei. Sie haben mir viel gegeben um mir viel zu nehmen. Leben Sie wohl. Ich *darf Sie* nicht bitten, mir gut zu bleiben, denn Ihr Brief sagt, dass Sie das mir nicht mehr sind.

Auch möchte doch die Gerechtigkeit zurückkehren in Ihr Gemüt — dann würden Sie erkennen, dass ich niemand angehöre, als Ihnen.

So aber — doch Schweigen ist hier besser.

Ich wollte die Frau von Heyden bitten, Ihnen diesen Brief zu geben — hoffend, dass sie mich vertrete bei Ihnen — doch nun muss ich direkt schreiben und Ihnen vielleicht überlästig erscheinen, weil ich die Adresse der H. vergass, und fürchtete, dieser Brief möchte in fremde Hände fallen.

XII

H(eidelberg), d. 16. Dec. 4.

Ich schreibe später, als ich willens war; ich fühlte mich nicht wohl und folglich zum Schreiben nicht aufgelegt. Eine Erkältung hatte mir Kopfweh und Brustschmerzen zugezogen, wovon ich eben jetzt etwas freier werde.

Es war lieb von Ihnen und gut, dass Sie mir dennoch wieder schrieben. Ihr Brief ist aber stolz. Aber auch das mag ich an Ihnen wohl leiden. Was darin wie ein Vorwurf aussieht, dass ich widersprechend gehandelt habe, erkläre ich bei mir selbst für grundfalsch, und so finde ich den Weg, auch *meinen* Stolz zu retten.

[1] Heidelberger Studien.

Wie unrichtig übrigens Ihre Behauptung ist, dass ich in jedem Collisionsfall immer *Sie* aufgebe, davon könnten Sie sich nur überzeugen, wenn Sie mein Leben hier einmal selbst beobachtet hätten. Uebrigens ist mir diese Behauptung selbst so ziemlich das Liebste in Ihrem letzten Briefe, weil sie mir doch zeigt, dass Ihnen noch etwas an mir gelegen ist. Oder werden Sie mir in Ihrem nächsten Briefe auch diese Meinung benehmen?

Dagegen konnte mich keineswegs die hinzugefügte Erlaubnis erfreuen: Ihre künftigen Briefe meiner Frau mitteilen zu dürfen. Es wäre doch traurig, wenn Sie mir nichts mehr zu sagen hätten, als was Jedermann wissen darf. Aber soll ich Ihre künftigen Briefe als Preisstücke rhetorischer Gewandtheit, als Musterbilder des sich klug aussprechenden Verstandes ansehen lernen, in denen ich sonst nur *Sie selber* zu finden gewohnt war?

Alsdann wäre ja nicht einmal *Freundschaft* zwischen uns, die mir doch das sonst so ungütige Schicksal noch zu gönnen schien. Denn Freundschaft will *Vertrauen* und folglich *individuelle* Mitteilung.

Es ist gut, dass Sie mich über die Stelle, *Mahomeds* Erscheinung betreffend, aufgeklärt haben, denn ich berge nicht, dass sie so ausgesprochen und als Schluss eines solchen Briefs ein etwas *fremdartiges* Ansehen hatte.

Von der Kunigunde erhielt ich vorgestern ein paar Zeilen aus Paris, worin sie mir meldet, dass sie beim Einkehren in Paris ihren Koffer und darin *alle auf die Reise sich betreffenden Manuskripte von Savigny* verloren hätte. — Nun denken Sie sich einmal den *Savigny* nach einem solchen Verlust! Er könne mir, heisst es, vor Betrübnis darüber gar nicht selbst schreiben. « Vielleicht wird er dadurch gar genötigt, wieder umzukehren. »

Ihren Bruder sah ich gestern in einer Gesellschaft. Ich fand ihn sehr gesund aussehend und ganz ruhig, konnte aber nur wenig mit ihm reden.

Ist denn unter Ihren verkauften Sachen auch der Pietro?

Die Brentano wird auf Weihnachten nach Würzburg reisen, wohin sie eingeladen ward von einer Freundin, Madame

Niethammer [1]. Vermutlich wird sie dort bleiben, bis Clemens zurückkehrt. — Arnim will im Frühling den Clemens hier besuchen.

Werden Sie mir auch bald wieder einmal schreiben? Leben Sie wohl.

Hierbei ein Brief für Frau von Heyden, den ich offen beilege, damit Sie ihn lesen sowie den Aufsatz über Hypatia.

XIII

Heidelberg, den ersten Weihnachtstag.

Siehe, wie ich eile, Ihren Brief zu beantworten, den ich soeben empfing.

Doch muss ich diesmal die Augenblicke dazu stehlen, daher ich kurz bin. Meine Seele kennt keine Absichten Dir gegenüber. Du solltest daher auch nicht glauben, dass mein letztes Stillschweigen Absicht hatte. Wie freue ich mich Deines früheren Schreibens, noch ehe Sie meinen Brief hatten. O zweifeln Sie doch nicht an mir!

Mein letzter Brief sollte nicht ein freundliches Wort enthalten haben?

Ist dies wahr? Ich weiss es nicht. Aber das weiss ich, dass ich an Dich nicht anders denken kann als mit Freundlichkeit, und dass jede der häufigen Erinnerungen an Dich begleitet ist mit einer Bewegung, die mein ganzes Wesen durchzittert. Jede Veranlassung, die mir Dein Bild vor die Seele führt, ist mir ein sanft erwärmender Strahl — oft auch ein elektrischer Schlag. Das hab ich wieder vorgestern erfahren, an welchem Tag ich um der Jungfrau von Schiller

[1] Femme de F. J. Niethammer, alors professeur de théologie à Würzbourg. Cf. Briefwechsel zw. Cl. Brentano und Sophie Mereau, II, 101, 102, 110.

willen in Mannheim war. Ich sass wieder auf dem Platz, wo wir das letzte Mal zusammen sassen[1]; jetzt sassen andere Menschen neben mir. Da dachte mein Gemüt der anderen Jungfrau, nämlich Deiner, wie Du damals zuerst so recht entschieden gütig gegen mich warst, wie Du wolltest, ich solle bei Dir sitzen, wie Du den Pfirsich mit mir teiltest. Ich war den ganzen Abend aufgelöst in die süssen Töne jener Harmonie.

Siehe, so erfüllst Du mich — und so träume ich von Dir, dem Du Unfreundlichkeit Schuld gibst.

Habe ich denn in meinem letzten Brief nicht gedankt für die Zurücknahme des harten Vorsatzes, mir nicht mehr schreiben zu wollen? — nicht sehnlichst um fernere Briefe gebeten? und wüssten Sie, wie ich jeden Tag bis heute gehofft habe auf einen neuen!

Clemens kommt nächstens wieder. Ob über Frankfurt, weiss ich nicht.

Hat denn Nees gründlich geredet über Mahomed[2]? — Sie müssen ihm, mein ich, doch nicht böse sein. Ich halte ihn für ein treues Gemüt, und Treue, zumal bei soviel Geist, ist unschätzbar.

Doch was geht das *mich* an? — Nein — mich geht alles an, was Sie angeht. Ihren Ernst und Ihre Sorgen möcht' ich auch gern zu den meinigen machen.

Ich habe seit 10 Tagen 3 Anträge anderer Stellen zugleich erhalten. Der letzte ist nun bestimmt nach Landshut mit sehr annehmlichen Bedingungen. Wird mich das einst übermütig machen, oder bin ich wenigstens eitel, dass ich das sage? — Nein, denn Sie sind die erste Person, der ich dies jetzt sage, und dies nur deswegen, damit Sie wissen, dass ich noch *nicht weiss*, wie es mir gehen wird — ob ich nach Landshut gehe oder hier bleibe. Es ist auch deswegen blos Ihnen gesagt.

Leben Sie wohl, Lina, grüssen Sie die H. Bleib mir

[1] Cf. Rohde, p. 26, note.

[2] Cf. l'article de Nees sur Mahomet dans l'Allg. Zeitung d'Iéna, reproduit par Schwartz (Ersch u. Gruber, article Günderode [C. von]).

gut, Du Gute, und werde mir nicht krank — dies macht mich krank. Schone Dich und schreib mir, wenn es der Arzt er laubt. Adieu!

Indem ich den Brief überlese, finde ich das alte Du allenthalben. Wirst Du zürnen? Sorg doch ja für Deine Gesundheit, hörst Du, Du Liebe!

XIV

H(eidelberg), d. 30. Dec. 4.

Vor acht Tagen schrieb ich nicht ohne Besorgnis, Sie möchten noch nicht ganz genesen sein, und nun kein Briefchen von Ihnen kommt, steigt meine Besorgnis — und trübe Gedanken umwölken in diesen trüben Tagen mein zu Ihnen gerichtetes Gemüte.

Sagen Sie mir doch in ein paar Zeilen etwas, das mich heiter macht — oder können Sie mir nicht schreiben?

Ich musste in diesen Tagen zuweilen heiter sein — gleichsam von Amtswegen um einiger Gesellschaften willen, die die Langeweile des Festes zusammentrieb. Da ward ich denn oft im Geiste hinweggezogen von Dir und freute mich sehr wenn meine einsame Stube mich Dein Bild wieder finden liess. Es ist nicht mehr das Historische, das hervorgebracht werden sollte zwischen uns, aber sonst ist mir es wie immer, und wenn nur Du nicht selbst krank bist, fürcht ich kein Erkranken *meines* Gefühles.

Nicht bin ich böse darüber, dass Piedro der Presse dargebracht ward ohne mein Wissen. Hab ich ihn doch auch denn immer noch von Deiner lieben Hand, wie die anderen Geschenke von Dir — und ist es mir doch mit eine Freude, wenn Deine Muse freundlich und froh erscheint mehreren Menschen, die ihrer wert sind.

Die Brentano bearbeitet jetzt mehrere alte Sachen. Eine poetische Erzählung von einem noch ungedruckten Minne-

sänger, den Clemens im Manuskript besitzt und ein Trauerspiel von einem alten Dichter Gryphius[1] hat sie vollendet. Beides ist ihr, wie ich urteile, wohl gelungen. Clemens wird alle Tage erwartet.

Ich habe nun ganz bestimmt meinen Abschied gefordert in Karlsruhe, und dabei in dem Briefe es als einen Hauptgrund angeführt, dass man der Universität hier nicht auf eine tüchtige Weise helfe. Diese ganz naive Erklärung ist nicht gemacht, die Begierde einzuflössen, mich hier zu behalten — und so werde ich denn wohl nach Baiern wandern — aber keine Entfernung soll mein Gemüt von Ihnen entfernen.

Adieu Du Liebe! Wenn Du nur nicht krank.

C.

Gruss an v. H.

XV

Den 5. Januar 5.

Wie lieb ist Ihr erster Brief! Ahnden Sie den stillen Dank dafür in meinem Gemüte? Doch bin ich auch so stolz, zu glauben, dass ich diese Rückkehr verdient habe, und Ihrer nie unwert war.

Wie erfüllt mich die erwachte Hoffnung eines Zusammenseins? Wer nur dann binden könnte die Fittige der flüchtigen Zeit! Ach nur einige Tage! Doch auch dafür küsse ich dankbar die Hand der Schöpferin dieses Plans, der lieben H(eyden) und Dir.

Das ist Zuckerbrot für diesen Winter.

Die N(ees) wird doch genesen sein? wird doch nicht sterben?

Melde was davon in Deinem nächsten Brief.

[1] Il s'agit des « Scenen aus einem Trauerspiel bearbeitet nach Gryphius: Cardenio und Celinde » (cf. Arnim : Cardenio und Celinde, 1811).

Siehe, nun kann ich das *Du* gar nicht mehr bändigen und vertilgen.

Meine Frau ist *mehrenteils* klar und gut. Wenn es ja zuweilen anders war, so war es vielleicht die Frucht meiner eignen Ungeschicklichkeit — und folglich von mir verschuldet, und wenn noch zuweilen was anderes zwischen jenen Gleichmut tritt, so ist es wohl nur ein bitterer *Nachgeschmack* jener bitteren Frucht.

Ich weiss, was ich will und soll, und so handle ich jetzt durchaus.

Ich werde doch nicht aus eitel Zagheit wegwerfen das Kleinod, das mir vom Schicksal (Glück) geboten ward.

Clemens ist wieder da, voll Verachtung gegen Berlin — und von Neuigkeiten über Tieck, den er jetzt wieder etwas mehr verehrt als sonst. Arnim kommt im Sommer her. Er hat dem Clemens eine Tasse mitgegeben für die Bettine.

Tieck schilt Goethen einen kalten Menschen, bewundert nur dessen Faust. Die Eugenie verwünscht er. Clemens freut sich sehr, wieder zu Hause zu sein und ist zärtlicher gegen seine Frau als jemals.

In Marburg bewunderten wir ehemals ein Bauernmädchen aus der Nachbarschaft wegen seiner Schöne und sittsamen Klugheit. Diese nannten wir das Erdbeerenmädchen[1] weil sie Erdbeeren zum Verkauf brachte. — Jetzt schreibt man mir, Christian B(rentano) habe es dem Bang[2] zur Erziehung gegeben.

Von Karlsruhe habe ich 2 Briefe. Man tut mir gegen mein Erwarten Anerbietungen. Ich soll fordern, die Mängel bemerken. Dies und die Nähe von Frankfurt wird mich wohl halten, doch letztere mehr. Ist Ihnen das recht? Ach ja, Du wolltest mich noch einmal sehen, Du Liebe!

Du bist doch wahrhaft ganz genesen?

Adieu, liebe Lina! C.

Sie werden es diesem Briefe ansehen, dass er kurz vor der Post in Eile geschrieben ward. Werde nicht böse, süsses Mädchen!

1 Cf. Frühlingskranz et Die Günderode, II, 133.

2 Le pasteur Bang, cf. *supra* p. 43. Cf. lettre de Clément à Arnim, janvier 1805, citée par Œhlke, p. 238.

XV

H(eidelberg) d. 20. Jan 5.

An C.

Sie dichten und philosophiren. Freut mich jedes Gute, das Ihnen zu teil wird, wie sollte mich nicht das *Beste* freuen, wenn Sie es besitzen und selig sind in seinem Besitz? Ihr Glück erkenne ich jetzt doppelt lebhaft durch das Gefühl des Gegensatzes, dessen ich mir nie so deutlich bewusst war, als jetzt. Es wird mir eine Erquickung sein in meiner Dürre, wenn Sie mir zufliessen lassen wollen den frischen Quell Ihrer Poesie. — Diese Freude, mir dadurch wohlgetan zu haben, sollte Ihnen aber auch genügen und nicht sollten Sie erwarten von einem Geistesarmen, dass er urteile über den Wert fremden Reichtums.

Es wäre grossmütig von Ihnen gewesen und gliche Ihrer alten Güte, wenn Sie mir etwas gegeben hätten von dem Perlenschmuck Ihrer Muse, sodass ich es auch vor der Welt hätte aufzeigen können als ein Geschenk von Ihnen. So aber haben Sie mir sogar wiedergewonnen was ich mein glaubte, und ich muss nun bettelnd herumgehen an fremden Türen. Halten Sie diese Aeusserung nicht für Allegorie. Sie ist buchstäblich Wahrheit.

Unser Museum[1] wird philosophische — theologische — philologische — pädagogische Sachen enthalten. Soll es denn nichts haben, was der *Kunst* angehört? so fragte Daub mich und ich den Daub, und nun, zweifelnd, dass Sie etwas geben würden, ging ich mit Daub zu Clemens und dessen Frau und wir baten dort um eine Gabe. Noch wissen wir nicht, ob wir etwas erhalten, aber man äussert sich doch dorten mitleidig und nicht so hartherzig als an einem andern Orte. Wirklich hätten wir schon was haben können von Clemens, wenn wir nicht durch die Natur des Blutes und die Ernst-

[1] Heidelberger Studien.

haftigkeit der Personen, die wir im Staate vorstellen müssen, genötigt wären, zu fordern, dass das was gegeben wird, erstens nicht blos ein einzelnes kleines Gedicht sei (ein Drama wäre schon was anders) und dass es eine etwas ernsthafte und würdige Miene mache. Sie schufen bisher Helden, die nicht blos solche Mienen machen, sondern auch würdig und ernsthaft *sind.* Sie könnten uns also wahrhaftig etwas geben, wenn Sie wollten. Bis Ende Februar hätten Sie Zeit.

Oder könnte es gar das neugeborene Drama[1] selber sein? Sie werden das wissen. Auf jeden Fall erfreuen Sie mich *bald* durch dessen Mitteilung und durch einen dasselbe begleitenden Brief, den ich, weil ich nun einmal aufs alte angewiesen bin, am liebsten geschrieben sehen möchte im *alten* Stil, sowie man im November und früher schrieb. Ich bin jetzt mitunter recht traurig. Sie sind doch ganz gesund? Leben Sie wohl. C.

XVI.

H(eidelberg) d. 27. Jan. 5.

Sehen Sie diese Zeilen nicht an als eine Antwort. Diese werde ich erst in [illegible] Tagen geben können — nur wollte ich nicht gern veralten lassen meinen Dank. Wie sind Sie doch gut! Erst der Brief und dann das Poem[2]. Ob ich letzteres verstehe? — nur zu gut verstehe ich's; so hat mich vieles in Schmerz ergriffen. Ach, Du musst es gefühlt haben, als ich es las. Es war die Stunde der Mitternacht (denn ich pflege es so: was von Dir kommt, muss mein einsames Lager umschweben). Wie war ich da bei Dir! —

Du fromme Seele! Wie habe ich geweilt bei diesem Zug, bei jenem: wo die Kette geschenkt wird[3] — bei der Be-

[1] *Udohla*, qui parut en effet dans les *Studien*.

[2] Udohla.

[3] Udohla (Götz, p. 42).

schreibung des Jugendlebens der Heldin[1]. — Bei keinem aber lieber, als wo sie weinen will über anderer Hinwelken[2]. Daran hab ich Dich erkannt. Das konntest nur Du schreiben. Du siehest, ich bin noch voll davon. Eine unbequeme Stimmung für einen Kritiker.

Denn nun soll ich mich ja hinsetzen auf den Richterstuhl und mir gegenüber stellen das Werk als ein Fremdes — was ich nur als ein mir Zugehöriges zu umfangen vermag in Liebe — soll es kalt ansehen — und prüfend messen die Verhältnisse seines Baus und seiner Glieder Fügung.

Nun ja, ich will ja gehorchen, will die Kälte erlernen, will tun, als ob es mich nichts angehe, will gebieten der Flut meines bewegten Gemütes, das der Geist berührete. Bei Gott aber, das kann ich jetzt nicht, dazu gehört Zeit. — Auch hab ich's nicht mehr, sondern Daub, dem ich's gab, weil er's doch lesen musst' von Amtswegen als Mitherausgeber — und noch mehr weil ich ihm zutraue, dass er zu schätzen wisse den Wert Deiner Dichtung.

Nun wird ja wohl auch an mir wahr werden, was man im Altertum von der Poesie glaubte, dass sie auch den Leib gesund mache und bändige der Krankheit Dämon, und schon fühl ich wieder genesen meine kranke Brust, die mich seit mehreren Wochen zu mahnen schien, dass der Geist in mir sich zeitig wieder vereinigen werde mit dem Geist im All, verlassend seine gebrechliche Wohnung. Urteile daher, was ich empfand, lesend die Stelle Deines Briefes: «Wenn ich einst sterbe — versprich es.» Das hatte Dir die Liebe eingegeben, dass Du mir diesen Trost sendetest in meine stille Kammer.

Siehe so gibst Du mir in der Krankheit Trost durch freundliche Worte und machst mich gesund durch Deine Poesie. — Ich bin auch recht lebenslustig wieder, und recht aufgelegt, sodass ich viele Stunden beharren kann in sonst widerstrebender Arbeit. Letztere ist aber Schuld, dass ich Dir und der H. heute noch nichts senden kann von alter

[3] Udohla (Götz, p. 39).

[4] Udohla (Götz, p. 39).

Philosophie. Recht viel sollen Sie aber hören durch mich von Pythagoras und seiner Schule. Nur Geduld — so sagen freilich alle bösen Schuldner — und Sie vermehren täglich meine Schuldenlast. Doch ich muss mich an den Gedanken gewöhnen, dass man Göttern und Dir nicht vergelten kann. Ach Sie, liebe H., müssen mir noch borgen.

Sie H. reden von meiner Sehnsucht nach Frankfurt — und Sie haben recht. Diese erwachte neu und heftiger mit der steigenden Gefahr, weit von da verschlagen zu werden.

Nun aber behalt ich wenigstens den Hafen in Gefahr; denn ich bleibe. Soll ich's Ihnen sagen, dass mir die vorteilhaften Umstände, unter denen man mich in Badischen Diensten hielt, nichts wert sind gegen diese *Nähe?*

Nun darf ich mich auch der Hoffnung überlassen, Sie den Sommer zu sehen. Sie fragen, ob ich mich darauf freue — mich freue? Nein, dennoch, ich freue mich nicht — ich bin *bang* und sehe mutlos entgegen dieser Zusammenkunft — denn ich ahne es: die längere Entfernung hat in Ihrer Seele wieder untergeschoben ein günstigeres Bild von mir, gemalt mit den Farben Ihrer idealisirenden Dichtung — und nun ich dann selber komme in meiner Armut — so kann ich nicht bestehen — und das verwundet mich tief — und ich muss trauern.

Du musst notwendig entsagen lernen auf das Vortrefflichste, wenn Du mich ertragen willst. Und ich begehre es fast — denn warum warst Du das erstemal freundlich gegen mich.

Nun ist's Schicksal — ich kann nicht anders. O wie unnötig war die Stelle von der M(ereau). Die hat mich nie berührt, sie ist mir gleichgültig — wenngleich zuweilen äusserlich interessant, an Dich aber, Lina, bin ich verloren, Du Herrliche!

Mein Leben wäre nun *leiblich* besorgt. Aber was will das sagen? Ich habe nimmer etwas auf Geld geachtet und jetzt in diesem Augenblick fühle ich mehr als je, wie wenig es ist. Ein einziges Herz ist mehr — und wie kurz werde ich jenes brauchen! Dieses aber bleibt immer. Legito haec pauca ex literis hodie mihi redditis: « Wenn ich einst sterbe, mein Freund, so werde ich Dir erscheinen, wenn Du nachts

allein bist, dann trete ich leise an Dein Bett und drücke einen Kuss auf Deine Stirne. Wenn Du stirbst, so komme auch zu mir. Versprich es!»

Durch solche Gesinnung bin ich glücklich.

Leb wohl und schreib bald so *gut* wie letzt.

Von Clemens war es blosser Einfall mit der Philosophie. Ich aber, wenn ich hier bleibe, werde mich zu Daubs Füssen setzen.

XVII

H(eidelberg), d. 7. Febr. 5.

Sie scheinen es darauf angelegt zu haben, mich in Verlegenheit zu setzen. Fast noch nie überschütteten Sie mich so freigebig mit Pfändern Ihrer Güte von Ihrer Hand und nie war ich sonst so unfähig, ein verständiges und freundliches Wort darauf zu erwidern. Gott weiss welche Nebenforderungen die äussere Welt und der Staat an mich geplagten Mann macht. Doch dieses Lied haben Sie neulich schon gehört. — Also nur dieses: Zerstreuung der unfröhlichsten Art war in diesen letzten Tagen mein Loos. Nun soll man nicht in der Zerstreuung beten Da aber jedes Gespräch mit Ihnen ein Gebet ist — so fühlte ich mich ebenso unwürdig als untüchtig dazu. Ich bin darin so gewissenhaft, dass ich mir auch nur dann den stillen Genuss Ihrer Briefe erlaube, wenn die Stille um mich her und ein stilles Bewusstsein meiner *selbst* mich einladen zu dieser Feier.

Wie religiös mein Verhältnis zu Ihnen ist, ist mir neuerdings bewusst geworden.

Die Parteiungen unter den hiesigen Studenten führten eine Notwendigkeit herbei, mehrere Bälle zu besuchen, wozu bald dieser, bald jener Haufe einlud. Auch ging ich hin um der Lorchen, deren Welt in solchen Dingen noch beschlossen ist, diese Lust zu gönnen. Dort traf ich auch Ihren Bruder mit seinem Mädchen am Arm und so manches mir bekannte

Paar. Wenn denn die bunte selige Menge wechselnd vorüberschwebte — dann war irgend ein einsamer Winkel mein Platz und Ihr Bild in meinem Gemüte Dann stand ich an heiliger Stätte der Hochwürdigen gegenüber — die Andacht gebot der wogenden Flut der Empfindung — O wie eitel ist dann die Welt mit ihren kleinen Herrlichkeiten.

Lassen Sie mir diese Träume. Ich weiss wohl, dass sie nicht realisirt werden. Ich bin ja ein schon alternder Mann, ich habe der Ehe mein Wort gegeben und dem Staate. Ich bin darauf angenommen, dass ich gewisse Gedanken haben soll, die dauerhaft sind auf 20 Jahre hin, die einen festen bürgerlichen Boden haben. Ich soll Exempel sein der Gesetztheit für eine rohe Jugend, der ich als Meister vorstehe, soll keine Poesie selber haben, während ich doch dazu angewiesen bin, öffentlich davon zu reden. Aber ich will doch sehen wer mir nehmen will diesen *inneren* Verkehr mit Ihrem Gemüte. Das ist ja die Poesie meines Lebens. Sind Sie so zufrieden? Oder soll ich noch weniger begehren.

Doch diese *Poesie* gönnen Sie mir ja auch nach Ihrem letzten Briefe, der übrigens so viel Besorgnisse enthält, ich möge noch andre Gedanken hegen — Wünsche wohl — Gedanken nicht. Ihr Brief an die Lisette war ja verständlich; und ich selbst darf ja nur um mich herum sehen, um auf allen Seiten zu erblicken die eisernen Schranken in denen ich mich bewegen soll. — Seien Sie also unbesorgt deswegen.

Fast sollte ich Ihnen aber auch heute noch nicht schreiben. Denn ich fange an zu fühlen, wie wenig ich gestimmt sei, zu erwidern die himmlische Freundlichkeit Ihrer letzten Briefe, und sie ist doch so ganz in meinem Herzen!

Ueberhaupt, wenn ich vor Ihnen bestehen soll, müssen Sie unterscheiden lernen das Wort von dem, dessen Hülle es ist. Die Natur war ja überhaupt ungütig gegen mich im Aeussern, besonders auch in der Kunst und im Reiz des Ausdrucks. Ich bin eine von den hölzernen Silenenfiguren, wie einmal Platon sagt im Gastmahl, die, selber schlecht, zu Behältern dienen von herrlichen Götterbildern, die man darein verschliesst des Staubes wegen. Das Götterbild ist mein Gemüt, das fähig war, Ihren Wert zu fühlen, das sich ohne Aufhören Flügel wünscht, um eine freie Höhe zu erfliegen.

Sie sehen, wenigstens eine Eigenschaft hat mir die Natur nicht versagt: den *Stolz*.

Ich kehre zum Schreiben zurück nachdem ich eine Stunde öffentlich geredet. Wie heimlich lieb ist's doch bei Dir! Ach ich las soeben wieder Dein letztes Blatt vom 1. Februar. Ich sollte es nicht lesen — solche Worte lösen mein ganzes Wesen auf — dann gute Nacht — Verstand — Rücksicht — Besonnenheit. Doch das möchte wie ein Rat aussehen, dass Du doch nicht mehr so schreiben mögest. — Ein törichter Rat, — nein, schreib mehr so!

Mit nichten: ein weiser Rat, ein heilsamer Rat! denn es *muss* ja so sein, und jenes Gleichnis vom Silenenbild ist auf mich angewendet so wahr, dass es Dir eine feste Regel geben sollte im Betragen gegen mich. Du bist Poesie — die Natur will, Du sollest nur das *Schöne* lieben. Schön aber ist nicht meine Erscheinung — meine Sitte — meine Maniere — also nicht *ich* — sondern *in mir* etwas: das in der rohen Hermannsäule eingekerkerte Götterbild. — Siehe da die Richtschnur Deines Verhaltens gegen mich, Dich zu lassen als Weib — aber lass meine *schöne Seele* nicht — oder ist dies zu stolz gesprochen, o so lass doch nicht die *treue* Seele, die *fromme* Seele. Sieh, es ist ja ordentlich Schuldigkeit, dass Du mich *wenigstens* so liebst. Denn durch dieses Lieben machst Du ja einen armen Menschen reich, einen Unheiligen fromm und ein sonst gemeines Leben heilig.

Auf diese Weise verstehst Du mich und ich Dich.

Aber das lass doch nicht ganz aufhören, dass ich Dich zuweilen auch einmal mündlich sprechen darf und Dir in Deine lieben Augen sehen, Lina! Ich will ja gewiss recht bescheiden sein und stehen bleiben in der schwebenden Empfindung zwischen Liebe und Andacht — wie es einem ist, der, vor einer Maria stehend, nicht weiss, ob er lieber umarmen möchte oder niederknieen. Siehe, das ist ja mein Gottesdienst, und der ist ja nicht verboten dadurch, das Du dem Schönen angehörst.

Zerstöre also meinen Altar nicht, sei nicht eine Religionsverfolgerin und dehne die Erlaubnis, Dir zu dienen, auch auf die Wallfahrten aus. Ich will mich auch recht vorbereiten, Dir würdig zu nahen. O wäre sie doch schon da, die

schöne Zeit des Maien, wann die Pilger gehen! Ich darf doch kommen?

Soll ich denn wirklich das letzte Blatt vernichten? Ach lass' mir's doch. Ich hebe es heilig auf und jedem Aug' verborgen — es ist mir ja ein Blatt des Friedens wie dem Noah das Blatt der Taube, während der herrliche Bogen des Himmels ein neues schönes Leben versprach.

An meinem Himmel wölbt sich auch ein herrlicher Bogen — der Deiner Poesie, wenn ich sie so sehe schweben spielend in ihrer Farbenpracht und die blaue *Tiefe* des unermesslichen Himmels über ihr. Wie erweitert sich meine Brust, wenn ich mit freier Betrachtung den weiten Kreis überblicke, den sie beschreibt.

Ach lass Dir doch gnügen an dieser Freude und an diesem Ausdruck meiner Empfindung, die durch sie erzeugt war und begehre nicht von mir, dass ich nun mit der Prisma der Kritik auffassen soll die einzelnen Strahlen des Himmelsbogens um sie im engen Stubenraum notdürftig nachzuzaubern und sie zu bestimmen nach den Gesetzen einer mathematischen Wissenschaft der Optik.

Heute abend lese ich Dein Drama[1], das ich nun von Daub wiederhabe, nochmals. Dann wird es rein abgeschrieben und wenn Du ein Exemplar wieder haben willst, so sende ich es.

Wie soll es denn gehalten werden beim Abdruck? Willst Du dann auch da *Tian* heissen?

Clemens, dem ich neulich einmal über seine Faulheit tüchtig ins Gewissen geredet, fängt seit einigen Wochen wieder an zu dichten. Sie kennen die Romanzen[2], dazu hat er wieder einige neue, und zwar sehr schöne gemacht, wodurch das Ganze einen andern Sinn gewinnt. Er ist willens den ganzen Cyklus von Romanzen, deren etwa 12 werden durften, in einem besonderen Bändchen zusammen herauszugeben. — Sein Leben mit der Frau ist besser als vorher, welches mir um ihrentwillen lieb ist, da sie doch viel litt, aber auch um seinetwillen da er vorher in kleinlichem Hader viele Zeit und Kraft vergeudete.

[1] Udohla.

[2] Romanzen vom Rosenkranz.

Savigny schrieb mir von Paris aus noch keine Zeile. Von andern Leuten höre ich, dass er noch lebt.

Dank Dir nochmals, gute Seele, für Deine letzten Briefe besonders für das zum Tode verurteilte Blatt!

Denke nur dass ich recht ruhig sein werde und gehorsam in allem, was Du begehrst.

Herbei etwas von Pythagoras. Wenn es interessirt, künftig mehr davon.

Was hat doch nach den lieben Worten des beruften Blattes: « Diesen Sommer wirst Du ähnliche Stunden haben » noch für ein *vielleicht* u.s.w. gestanden? es ist ausgelöscht mit den folgenden Worten. O Du Gute!

Noch einmal: verzeih mir den Ton im ersten Blatt dieses Briefs und siehe gütig an den Dank meiner bittenden Seele. Ich bin oft unempfindlich für Deine Freundlichkeit. Aber Dir, sowie den Göttern, kommt es zu, nicht müde zu werden im Gutestun.

XVIII

(*Sans date.*)

Vor etwa 8 Tagen schrieb ich Ihnen weitläuftig[1]. Ich sah seit der Zeit noch keinen Brief von Ihnen. Sind Sie krank? oder —

Genug, es war mir heute so, als müsse ich Ihnen schreiben. Aber was will *ich* doch sagen. Schrieb ich doch auch neulich in langer Zeit nicht. Sie sollen aber mit mir nicht rechnen, sondern bedenken, was mir Ihre Briefe sind. Oder sind Sie des Glaubens geworden, den eine der berühmten Frauen hatte, von der ich neulich las: sie habe jedem der sie geliebt verboten, an sie zu schreiben und deswegen selbst niemals geschrieben?

Das wäre traurig für mich. Denn so verschwände mir auch der letzte Trost in diesem Verhältnis. Auch Du musst

[1] Lettre du 7 février. Celle-ci serait du 15 environ.

so gut bleiben und mild, wie Du gewohnt warst, zu sein. Oder soll ich immer wiederholen, was das für mein Leben ist? Denke Dir einmal die Natur, wenn der Frühling ausbliebe.

Ich arbeitete viel und meistens war es philosophische Lektüre.

Vom Clemens höre ich, Arnim schreibe ein Trauerspiel « Johann von Leyden » (der bekannte Wiedertäufer und König von ein paar Tagen). Auch Tiecks Schwester schreibt eine Tragödie, die einen Frauennamen führt[1]. Sie haben doch schon etwas gelesen von dieser Bernhardi. Sie ist im Begriff mit ihren beiden Brüdern nach Italien zu reisen und jetzt in München. Sie war nicht damit zufrieden, als sie hörte, die Mereau wollte Boccacios Fiammetta übersetzen: « das sei ein zu schweres Werk ». Ihr Drama[2] wird jetzt abgeschrieben Ich beteure Dir: es gefällt mir bei wiederholter Lesung immer besser. Tiefe Seelen tragen ihre Schätze nicht auf der Oberfläche — und wie ist dieses Werk tief empfunden. Du hast mir eine neue Welt aufgetan, Du Herrliche. Leb wohl und schreib wenigstens, dass Du nicht krank. Grüsse die v. H(eyden).

XIX

H(eidelberg), d. 13. (Februar 1805).

Die Frage Nees betreffend, wird mir schwer zu beantworten. Sie sagen sehr verschiedene Dinge über ihn, da Sie ihn kennen. Wie soll ich urteilen, der ich ihn nicht kenne?

Ich sehe aber die Sache so an: wollen Sie an ihn schreiben, finden Sie es nötig, so tun Sie es blos um Lisettens willen, um sich deren Freundschaft zu erhalten, auf die Sie einen grossen Wert zu setzen scheinen, und wie ich urteile mit *Recht.*

Im übrigen bekümmern Sie sich um die Welt, und also

[1] Flore und Blancheflur? (La pièce est commencée dès 1805 d'après Hettner, A. D. B.)

[2] Udohla.

auch um N. nicht. Dichten Sie, was Ihnen der Geist eingibt, philosophieren Sie aus der Tiefe Ihres Gemütes und tun Sie als ob keine Literatur-Zeitung, kein Nees[1] — ja selbst kein *Gœthe* in der Welt wäre.

Sie haben wahrlich nicht nötig um den Urteil der Kritiker zu werben. Ich bitte Sie, und sehe es als einen Gefallen an, den Sie mir erzeigen: seien Sie ganz unabsichtlich in solchen Dingen, erhalten Sie sich unabhängig von dem Urteil der Literatur, leben Sie blos der inneren Welt, die so reich und gross in Ihrem Geiste aufgegangen ist.

Sehen Sie, ich bin Mann — und zwar Mann im Amte, dessen glückliche Führung zum Teil wirklich von dem Beifall abhängt, womit die Welt meine Sachen zu beehren für gut findet — und dennoch freue ich mich zu sehen, wie mir das ganze Recensentenwesen nachgerade gleichgültig geworden und immer mehr wird, wie es auch verdient, ohngeachtet ich wohl zuweilen selbst mich auf den kritischen Richterstuhl setzen muss.

Dieses ist hierüber meine Herzensmeinung. Es wird mir sehr lieb sein, wenn sie auch die Ihrige werden sollte. Ich schmeichle mir, auch unsere H. hier auf meiner Seite zu finden. Oder ist's nicht so?

Sie fragen auch wegen der *Guitarre*. Sie verstehen ja dergleichen besser. Mir ist alles recht, wenn sie nur die Lorchen brauchen kann und Freude daran haben. Kaufen Sie also die alte. Das übrige wollen wir ein andermal ausmachen. Mit dem *Uebersenden* warten Sie noch bis ich eine Gelegenheit ausmache.

XX

Samstags (16 février).

Diese Zeilen sollen Lina anders finden — lebensfroher und mehr zugewandt der Gegenwart, die sich ihrer freut, weil sie sie so herrlich schmückt mit den Blüten ihres tiefen Geistes.

[1] Allusion à l'article de Nees (Jenaer Allg. Ztg.).

Ich lebte diese Tage über die schönsten Stunden die mir wurden in Deinem Gedicht [1].

Sollte Dich das nicht freuen? Du sagest, Du dichtest auch für mich — so lebe auch für mich. Weiss ich nur, dass Du lebst und mir gut bist, so trag ich schon das Leben leicht und mein Glück ist besorgt, denn ich habe es gelernt, nach und nach zu mässigen meine Wünsche, auf dass sie nicht alles begehren.

Hierbei folgt Savignys Brief [2] zurück, den ich neulich vergass.

Ihren letzten Brief las ich gestern abend nochmals. Er hätte mich sehr traurig gemacht, wäre sein Ende dem Anfang gleich. Und doch entschuldige ich, ja rechtfertige auch den letztern, denn die Verbindung mit mir muss Ihnen oft beschwerlich erscheinen, da ich durch die Bürgerlichkeit von so vielen Seiten eingekerkert bin. — Aber dann siegt Deine Himmelsgüte wieder und träumt sich zum Sonnenstrahl, der mich freundlich erleuchte und erwärme. Soviel Genius und Güte hab ich noch nie vermählt gefunden.

Bleib mir gut, Du Gute, und genese!

Wenn Du mir schreibst, schreib doch durch Kayser.

XXI

(*Sans date*) (*mars 1805*).

An Caroline.

Diesen Brief erhalten Sie durch Frau v. H. weil ich fast gewiss bin, dass Ihre Briefe, die Sie zuweilen nicht sorgfältig genug couvertirten, *konnten* gelesen werden, ehe sie selbst mein Haus erreichten. Ob sie es sind, will ich nicht sagen. Ueberhaupt lassen Sie uns bei dieser verhassten Kleinigkeit nicht verweilen. Unsere H. wird Ihnen meine Idee mitteilen über die Weise, wie wir uns künftig, wenngleich leider vielleicht seltner, schreiben können.

[1] Udohla.

[2] Probablement la lettre du 8 février 1804 (Geiger, K. v. G., p. 26).

Der Inhalt Ihres letzten Briefs hat mich auf die wohltätigste Art beruhigt. Sie sind so klar und zugleich so lieb und mildewarm wie die Sonne im Frühling, nicht brennend, sondern mit einem süssen Lebensstrom alle Adern durchströmend, dass man sich der Herrlichen nahe fühlt und verwandt, ohne doch je aufgenommen werden können in das Lichtmeer selber. Ach ja an diesem Gutsein will ich hangen und Deinen Geist und Gemüt und Deine Poesie und Dich selber zum Leitstern meines Lebens machen im Streben nach dem Würdigen, sowie es einem bereits so weit in den Jahren vorgerückten ernsthaften Manne zukommt; will mich gestärkt fühlen durch den Gedanken an Dich zu den Opfern die das Studium der Wissenschaft und Weisheit fordert und will dadurch reinigen mein Gemüt wie von jeder Leidenschaft so vom eitlen Weltswesen und zugewendet bleiben dem Ewigen (sowie Du es immer warst und bist) nicht begehrend den Besitz des Leibes, der dem Schönen angehöret oder niemand.

Aus diesen Gedanken erwächst in mir zweierlei: erstens die Resignation (wenigstens der ernste Vorsatz dazu), es vielleicht ertragen zu können, Dich künftig zu wissen das Weib eines seltnen, herrlichen Mannes — und ich muss Deiner Empfindung glauben, dass nicht Böhm[1] es sei, denn ich kenne ihn nicht — die Daub denkt anders darüber, aber vermutlich auch hierin weltlich.

Zweitens entsteht mir daraus der freudige Mut, Dir für die Ewigkeit anzugehören, und das frohe Bewusstsein, dass Du mir nimmer werdest genommen werden. Freudiger macht mich dies in demselben Masse, als gerade diesen Winter wieder meine schwache Brust den Geist erinnern will, dass er in diesem Leibe nur ein Gast sei in einer Herberge. Wie lieb war mir in dieser Beziehung jene Frage eines Deiner letzten Briefe, die mich gerade unter jenen Anmahnungen eines schwachen Körpers überraschte und mit welcher *innern* Zustimmung beantwortete ich sie nicht! Siehe, deswegen hatte ich unterlassen eine ausdrückliche Erwiderung, die ich hiermit nachhole, Lina!

Aus den Händen der H. wirst Du auch wieder zwei Blätter

[1] Cf. Rohde, p. 32, note 2.

Pythagoras empfangen, aber ich wünsche vielmehr die gemeinschaftliche Lektüre, dass die H. vorlese — unter andern auch deswegen, weil ich mitunter sehr unleserlich schrieb. Dies ist aber nicht die einzige Entschuldigung, die ich bei solchen Blättern machen muss. Auch der ungewählte Ausdruck fordert sie. Ich muss neulich leider dergleichen mehrenteils so unmittelbar aus dem Griechischen auf das Papier hinwerfen.

Von Savigny habe ich endlich gestern wieder was gehört. Er lässt mir sagen : dass es ihm in Paris sehr schlecht gefalle, zumal da er sowohl als Kunigunde häufig dorten krank seien. Von weiteren Reiseplänen höre ich weiter nichts. Der Daub ist vorgestern ihr jüngeres Kind gestorben. Sie ist doch ziemlich beruhigt dabei erschienen. Von Daub selbst erwarten Sie es ohnehin.

Welche angenehme Aussicht eröffnet mir Dein letzter Brief nicht aufs Frühjahr ! Daran erkenne ich Dich, an diesem Schaffen der liebsten Freude. Auch dichtest Du wieder, Du vernachlässigst doch nicht die Sorge für Deine Gesundheit, Lina ? Denk nur immer wieviel mir in Deinem Leben gelegen

Adieu Lina.

Eben als ich diesen Brief schliesse, sinkt die Sonne purpurn im Westen unter. Wie kommt es doch, dass alles Grosse und Schöne in der Natur und Kunst mich an *Dich* erinnert ? In diesem Augenblicke bin ich wahrlich in einem edlen Sinne bei Dir, Du Grosse, Du Gute.

XXII

Heidelberg, den 21. März 1805.

Ich bin ordentlich aufgebracht über Sie.

Ja ich will es nur gerade heraussagen. — Sie selbst sagen in Ihrem Briefe : es ist eine Schlechtigkeit in Ihnen. Hören Sie nur : Sie sind verklagt bei mir und das mit Recht. Es ist ein Neid gegen mich, gegen die H., gegen die Besten in der Welt so gewaltsam zerstören zu wollen die Blüten, die

Du trägst, so zu sündigen mit Vorsatz gegen das Gebot der ewigen Natur, welche Selbsterhaltung fordert.

Ach Lina, diese Stimmung ist nicht gut, und Du tust Unrecht damit. Das ist nicht die rechte Erhebung über das Leben, wenn man gewaltsam verwirrend zu zerreissen strebt seine zarten Fäden.

Der Natur *gehorchen* und dennoch über dem Leben stehen, das ist die Weise grosser Menschen und es gibt eine Diät des Leibes wie des Geistes welche aufs freundlichste harmonirt mit der idealen Ansicht dieses Lebens im Leibe. Diese Diät zu finden war der Mittelpunkt der praktischen Weisheit Deines Pythagoras. Der heiligen Betrachtung hingegeben, lebte er dennoch mit vernünftiger Sorgfalt auf die Forderungen des Leibes. Wenn ich Sie noch länger für seine Schülerin halten soll, so müssen Sie ihm folgen.

Gewiss, meine Liebe, die Sache ist ernsthaft. Siehe wie ich hier in Sorgen sitze dieweil ich weiss, dass Du krank und Du *willst* mir solche Sorgen schaffen. Ums Himmels willen, befreunde Dich doch mit der Natur, auch in dieser Hülle und mit dem Frühling und mit der Freude. Ich lasse nicht eher ab, bis Du mir versprochen, dass dies der Sinn unseres Bundes, dass wir gerne gehen wollen, wenn die Natur uns abrufen wird, voll der frohen Zuversicht, dass wir Liebe finden auch bei den Schatten[1].

Schon hier hab ich oft im stillen darüber getrauert, dass Sie sich zu sehr entzogen nahrhafter Kost und des stärkenden Weins Reiz. Bei der beständigen geistigen Produktion, dachte ich traurig oft, kann das in die Länge gar nicht mehr bestehen. Jetzt also noch einmal bitte, bitte, erhalten Sie doch Ihr liebes Leben. —

Dein blütenreiches Leben!

Ja da hast Du mir wieder einen vollen Blütenstrauss Deiner Poesie in den Frühling hereingeworfen. Wie hätte er

[1] Cf. *Ueberall Liebe:*

Ich stieg hinab; doch auch in Plutons Reichen,
Im Schoss der Nächte brennt der Liebe Glut,
Dass sehnend Schatten sich zu Schatten neigen.

(Melete)

mich froh gemacht, wäre die trübe Nachricht nicht dabei von Deinem Kranksein. — Um der Liebe willen schone Dich.

Ich wüsste nicht, dass mir die *Grundidee* irgend eines Deiner Werke besser gefallen hätte als in diesem[1]. Ich darf es wohl sagen, sie ist gross. Zwar hat es Deine gesamte Dichtung an der Art centripetal loszugehen auf den Mittelpunkt der Menschennatur — aber dieses Drama greift doch kräftiger und tiefer als eines den Kern der Menschheit auf. Das Walten der strengen Nemesis über dem Hochstreben der Menschen ist trefflich symbolisirt in dem sterbenden Magier. Tief hat mich die Scene von der unerbittlichen Todeseile erschüttert[2].

Mit Freude sage ich Dir, dass ich in diesem Drama die organisirte Ganzheit der Ideen, obwohl ich es noch nicht *ganz* vor mir habe, deutlicher erkenne als in irgend einem deiner andern. Darüber solltest Du Dich selbst recht freuen, denn Du weisst wohl, dass jene Ganzheit doch am Ende den Wert jedes Kunstwerks entscheidet. Fehlt diese — was helfen dann die glänzendsten Stellen?

Aber auch hierin steht es keinem nach, wiewohl Udohla mehrere vorzüglich gelungene hat. Kurz das Zuletzterhaltene gefällt mir noch besser.

Dafür rücke ich aber nun auch hervor mit einer Forderung, nämlich die Diktion im Einzelnen bedarf hin und wieder noch einer Durcharbeitung. Selbst einige Verse scheinen mir um ein Glied zu kurz.

Siehe das ist aber auch all mein Tadel, Du doppelt magische Zauberin — nicht blos durch alles bisherige — auch durch Deine neue *Magie* bin ich nun gefesselt.

Du hättest, wenn ich das so bedenke, wohl Ursache, froh ins Leben zu schauen, da Dir die Freude ward, soviel Freude zu geben. *Wolle* doch leben, Lina, um unsertwillen H. und mich!

Ich bin auch wieder mehr lebenslustig und kann so manchmal recht lebhaft den Vorsatz hegen, noch viel zu wirken in der Welt, und mir noch ein ordentliches, geistiges

[1] Magie und Schicksal.

[2] Magie und Schicksal, Götz. p. 49—50.

Reich zu erobern, dessen Besitz mich freue, wenn ich spät sterbe.

In der Tat hab ich auch alle Hände voll zu tun, sodass mir die späte Nachtstunde schon deswegen willkommen ist, weil sie mich mir selbst doch und Dir wiedergibt. Da ist kein Ende von Geschäften. Da wollen die Zuhörer befriedigt sein im Ganzen und wenn der Einzelne mein begehret — da wird an eine versprochene Recension gemahnt — dort ruft ein Universitätsgeschäft zu Beratschlagungen mit den Collegen oder mit dem Curator — jetzt sollen alte Manuskripte nach Nürnberg oder Augsburg expedirt werden, die man schon zu lange und zum Verdruss des ängstlichen Bibliothekars behalten hat — dort dringt eine literarische Correspondenz.

Sehen Sie da eine Skizze meines Lebens — die Zeit hat Flügel — wie die Liebe.

Wären letztere leiblich, wie oft würden sie mich abends nach F(rankfurt) tragen müssen an die Tür meiner Lina. — So aber muss die irdische Chaussee und der Rosse Kraft ins Mittel gezogen werden.

Erst gegen Anfang *Mai* werde ich etwas frei werden. Wenn dann meine Lina mit unserer H. irgend ein Dörfchen bei Darmstadt oder im Odenwald zu unserer Zusammenkunft wählen könnten und wollten — wer wäre dann glücklicher als ich! Frankfurt ist zu laut, zu angefüllt mit Argusaugen.

Der Brief von Savigny ist doch recht lieb. Was er aus der Vergangenheit vom Gegenteil enthält — ist ja blos Folge der ganzen Denkart dieses sonst so trefflichen Menschen und ihm nicht zuzurechnen.

Du sollst ihm recht offen schreiben und lieb wie Dein Herz es eingehen wird.

Eilen Sie nicht mit dem 3. Akt des Drama![1] Ich will gerne warten. Du producirst zuviel und zu schnell. Du reibst Dich auf. Ich bitte, schone Dich. Du musst mir versprechen lange lange nichts entsprechend mehr zu arbeiten.

Hierbei folgt nun den Anfang der Studien und zwar bereits

[1] Magie und Schicksal.

alles was ich hineinliefere. Vom Anfang bis Seite 104[1] ist von mir. Lies es gelegentlich mit unserer H. Ich muss mich damit abfinden, da ich jetzt keine Zeit habe zum Pythagoras. In den Ferien werd ich von dessen Lehre das Hauptsächlichste übersetzen und Ihnen senden. Jetzt beschäftigt mich sehr die Abfassung einer lateinischen Schrift, die mich oft in einen solchen Haufen von Büchern begräbt, dass ich kaum fussbreit Raum behalte.

Du hast aber einen törichten Tausch getan, da Du Dein Drama gibst gegen das, was ich da gebe. Wie Glaukos tat gegen den Diomedes, hingebend seine goldne Waffenrüstung gegen die eherne, so tust Du gegen mich.

Bei den Anmerkungen, wo Worte und sogar Kommate zur Sprache kommen, muss ich Ihnen beiden sehr dringend den Gedanken empfehlen, dass es für eine Andacht gehalten wird gegen das Altertum, an einer Bildsäule beschädigte Finger oder Nasenspitzen sorgsam zu restauriren — so ist unser Geschäft, der Kritiker.

Leb wohl, Lina, und gesund um eines armen Menschen willen, dessen Leben dem Deinen angehört.

Die Besorgung an die Lisette werde ich ausrichten.

Im Sommer werd ich in einem Garten wohnen, wo ein kleines Stübchen mir gehört, das eine Aussicht hat, wie Du sie liebst, heimlich und nah. Dorthin wird Dein Bild mich begleiten, und alles Liebe, was ich von Dir habe.

Direkt schreiben Sie mir doch nicht, sondern lieber durch den treuen Kayser; ich fühl es selbst, dass der Weg durch den Buchhändler nicht gut ist; ich werde ihn vermeiden.

XXIII

Donnerstag d. 28. (März 1805).

Die Nacht brachte ich grossenteils schlaflos hin. Wer mein Gedanke war? Jetzt ist's zehn Uhr; ich war beschäftigt

[1] Das Studium des Altertums als Vorbereitung zur Philosophie (Heidelberger Studien, I, 1—104).

seit 6 und doch nur ein kleiner Teil des Tagesgeschäftes ist getan. Ich hatte Mühe, mich zu einer soeben gehaltenen Vorlesung zu sammeln.

Da liegen eine Menge akademische Papiere auf dem Pult die heute expedirt sein sollen — um fünf muss ich wieder in eine Versammlung — der literarischen Arbeiten gar nicht zu gedenken. — Wozu das alles? Auf dass Sie urteilen mögen, ob ich einige Fähigkeit besitze, *unweltlich* zu sein. Denn in dem Zimmer neben mir höre ich die Stimme meiner Frau und Lorchens und einer sehr lauten Bekannten dieser letzteren, die alle Augenblicke kommt und auf meinen Tischen herumstöbert. Wüsste man, was ich schreibe, alle meine Verhältnisse wären wieder in Unruhe, und *dennoch* schreibe ich. Vielleicht kann mich dies einigermassen rechtfertigen. Denn ich muss Ihnen, um ganz wahr zu sein, in einer Lieblingsidee widersprechen.

Wieviel ich damit wage, weiss ich, dann aber las ich wieder, was ich gestern schrieb, und besorge, es möge Ihnen nicht ganz gefallen. Aber sei es darum: es wäre unmännlich und schlecht, nachzugeben gegen Ueberzeugung. Der Gedanke, sich durch Vernichtung des Leibes früher zu nahen dem Ewigen, der Sie beherrscht, ist unrichtig selbst nach den Grundsätzen der Philosophie, die Ihnen so lieb ist.

Sie achten doch Daubs ideales Streben und seinen Ernst und Einsicht in der Philosophie. Hören Sie dann:

Vor etwa zwei Monaten war ich mit ihm an dem Krankenbette eines Bekannten, der wenige Tage darauf starb. Wir sahen da einen Menschen, gestellt auf den Scheidepunkt zwischen Zeit und Ewigkeit. Natürlich knüpfte sich auf unserem Spaziergang, den wir darauf machten, unser Gespräch an das Gesehene — und die Frage ward aufgeworfen: ob es nicht besser: sich den Tod zu geben. Da zeigte Daub von seinem Standpunkt aus sehr richtig: dass wir hier im Leibe schon mitten im Idealen sind — wenn wir nur wollen, und wie es Unrecht sei, der Natur vorgreifen zu wollen.

Wie sehr erfreut mich Ihr ideales Streben, wissen Sie — und eben das macht mir Ihre Poesie so lieb. Aber niemals werde ich billigen Ihre jetzige Stimmung, und wenn ich bisher

zu sehr schwieg, war es sehr unrecht von mir. Sie sind in der glücklichsten Lage, ein würdiges, ein wahrhaft ideales Leben zu führen.

Sie haben einen tiefen Geist — einen reichen Genius, dessen sollen Sie sich ruhig freuen. Das ist meine innige Ueberzeugung.

Meine Bestimmung ist, ein ernsthafter Mann zu sein, und heilig bleibe mir der Ernst der Wahrheit, selbst auf die Gefahr hin, dass sie nicht gefällt.

Auf der andern Seite weiss ich fast gewiss, dass mir kein langes Leben beschieden, ich bin die letzte Frucht eines Vaters, der als ich kaum halbjährig war, an kranker Brust gestorben — in mir liegt demnach der Keim frühen Todes und jeweilige Brustübel, besonders diese Winter und Frühling, verbunden mit Blutspeien, erinnern an das ohnehin Wahrscheinlichere und selbst in diesem Augenblicke fühle ich meine Brust krank. Urteilen Sie daher selbst, welch einen Sinn von jeher für mich hatte die Ansicht der Alten: «die Philosophie sei eine Schule, worin man sterben lerne». Also *mit* dem Gehorsam gegen die Natur beim freudigen Mut sterben, dennoch bestehen.

Fänden Sie dies nun nicht romantisch - oder gar prosaisch — und es entfernte Sie von mir, so hätte ich der Wahrheit ein teures Opfer gebracht — das Ihres Zutrauens.

Ich muss es geschehen lassen, denn es wäre meiner unwert gewesen, durch Ihre Verirrung bestimmbar zu sein gegen Ueberzeugung. Gott weiss es, wie die Welt mir nichts ist mit ihrer Eitelkeit und wie ich nur leben wünsche dem Würdigen und zu sterben in edlen Bestrebungen.

Ist das Ihrer unwert?

Wenn Du mich aufgäbest um meiner Aufrichtigkeit willen? und ich bin Dir doch so gut.

Leb wohl Lina.

XXIV

Den 18. (April 1805) Nachmittags.

Ich frevelte (*Du* niemals) durch das, was ich heute morgen schrieb [1]. Wollte ich doch bisher lernen, zufrieden zu sein mit Deinem klaren ruhigen *Gutsein*, wohl wissend, dass es dem, der nicht schön, nicht gebühre, zu hoffen Deinen dauernden Besitz.

Was kann ich also erzielen mit einem Entschluss, der mir daneben vielleicht elend machen würde eine Frau, die (zu meiner Qual) das gutmütigste Geschöpf unter der Sonne ist?

Dein Misstrauen aber, das ich nicht zu ertragen vermochte, riss mich aus dem mühevoll gehaltenen Gleichgewicht und entlockte mir eine Beschreibung von dem Zustand meines Gemütes, den ich weiser verborgen hätte.

Doch das Blatt mag bleiben. Wird es Dich doch heilen von Deinem Wahne.

Abends.

Hat Ihnen und der H. Pythagoras gefallen? Es ist mir ein süsser Gedanke, für Sie zu arbeiten. Werden wir auch je *zusammen* arbeiten? Ach nein, so gut wird mir's nicht in diesem Leben.

Ich bin gar zu traurig und folglich vorjetzt unvermögend etwas hinzuzufügen zum Pythagoras oder die Frage zu beantworten wegen des Bruno [2]. — Doch eile ich abzuschicken diesen verräterischen Brief.

Wäre ich consequent, so schickte ich den Brief von heute morgen nicht ab. So aber gute Nacht, Klugheit der Welt, Consequenz und Sitte. — Gehe Du hin, Du aufrichtiges Blatt, und hilf mir, damit ich gerechtfertigt werde vor ihr, der Himmlischen. Ihr Urteil ist ja doch das Ziel aller meiner Weisheit. Ich will gar nichts wissen, wenn ich nur weiss, dass sie mich liebet.

[1] Cette partie de la lettre a été détruite. Il y a probablement une lacune dans la correspondance.

[2] Bruno, dialogue philosophique de Schelling.

In *diesem* Bewusstsein aber mich zu verlieren, mit allen meinen Gedanken, nichts anderes zu verstehen als sie, an ihrem Bild zu hangen mit meinem ganzen Herzen, mich selbst zu vernichten in ihrem Selbst, und dann doch mich bewusst zu sein dieses Verlierens — das sei mein Himmel.

Siehe, so habe ich Mut in dem Kleinmut und Hoffnung in der Zagheit[1].

Lass mich der Zukunft vertrauen; nicht der fernen, sondern dem nächsten Sommer, wo ich Dich sehen soll. Was wird unsere H. dazu sagen wenn ich hoffe dass alsdann das mündliche Gespräch manches entwirren wird.

Wirst Du zufrieden sein mit diesem Brief? O Gott, verkenne mich nicht.

XXV

H(eidelberg), den 29. Apr. 5.

Ich habe nicht Zeit, Ihren Brief zu beantworten und die freundlichen Gesinnungen zu erwidern, die er ausspricht — weil ich im Begriff bin, morgen nach Frankfurt zu reisen. Ich reise morgen in Gesellschaft meiner Frau und Lorchen, welche mich bis diesseits Darmstadt begleiten, wo sie einen Besuch machen, bis ich auf der Rückkehr sie wieder mit hierher nehme.

Sie sehen hieraus dass ich ohne *Sorge* reisen kann und dass meine Frau endlich überzeugt zu werden anfängt, wie wenig ein Verhältnis ihr schaden könne, wie das unsrige.

Ihrem Brief an sie schreibe ich auch seinen Anteil zu an dieser Stimmung.

Da ich meiner Rechnung nach morgen (Dienstags d. 29. *abends*)[2] oder übermorgen Mittwochs den 1. Mai *mittags* in Frankfurt ankommen werde, so kann ich an demselben Mittwoch nachmittags Sie sehen.

[1] Cf. *Liebe* (Götz, p 6):
« O reiche Armut! Gebend, seliges Empfangen!
In Zagheit Mut! »

[2] Il faut lire évidemment: Dienstags den 30.

Da es indessen möglich wäre, dass ich erst Mittwochs den 1. Mai *abends* dort ankäme, so wäre es mir lieb, wenn ich Sie in diesem Fall Donnerstags den 2. morgens gegen 9–10 Uhr schon sehen könnte, weil meine ganze Reisezeit sehr knapp zugeschnitten ist, sodass ich diese paar Tage ordentlich herausstehlen muss. Und dann: ist es mir äusserst langweilig in Frankfurt zu sein im Gasthofe — da ich sonst dorten niemand sehen kann noch will, als Sie und H.

Meine letzten Zeilen über Clemens an unsere H. waren gewiss sehr ungeschickt ausgedrückt, weil sie Ihnen scheinen Kummer gemacht zu haben. Das war *nicht* — das ist *niemals* meine Absicht. Ich schrieb sie in grosser Zerstreuung vor dem Abgang der Post. Dies muss mich entschuldigen. Dass aber etwas Unedles geredet worden, ist wahr.

Wird dann aber auch der Freund[1] da sein, wenn ich zu Ihnen komme? Es ist zwar nicht sehr artig, dies einem jungen Frauenzimmer zu sagen, aber ich muss es dennoch gestehen, dass ich ihm hauptsächlich mit zu Gefallen reise. Dieser darf also nicht fehlen.

Ehe ich schliesse muss ich noch eines bemerken: erwarten Sie nicht, dass ich mittlerweile etwas weiter von Pythagoras übersetzt hätte und es mitbrächte. Ich habe wahrlich dazu keine Zeit gehabt. Machen Sie mir also keine Vorwürfe.

Demnach werde ich Sie *Mittwochs* oder *Donnerstags* (den *1*. oder *2*. Mai) sehen, wenn nicht ein böses Sckicksal, das so oft über menschliche Dinge waltet, dazwischentritt. In diesem Falle kommt statt meiner ein trauriger Brief. Aber noch hoffe ich gewiss abzureisen. Adieu.

XXVI

Frankfurt, den 2. Mai. Nachts.

Ich war in Deinem Garten,
Die Rosen schienen blässer,
Da weint das kranke Herz.

[1] Der Freund = Caroline elle-même.

Ich war in Deinem Garten,
Es naht der Zeiten Fülle,
Die Goldorange glühend,
Geküsst von warmem Odem,
Schwebt müde, traumumfangen,
So wonnig und so wehe,
Sie sucht der Mutter Schoss.

Aber der Mutter Schoss band eines Zaubers Gewalt.

«Nicht ewig ist das Siegel mir verloren,
«Das dieses Zaubers eh'rnen Riegel bricht.

Doch ehe die reife Stunde gekommen,
Hat Einen der drängende Tod genommen.

Eisern Gebot
Und kalter Tod,
Bleicht ihr der Wangen Rot?
Küss mich, o Tod!
Mag schwinden Rot! —
Die Lilien weiss
Der Engel Preis.

Des jungen Lebens blühend Reis,
Gezwungen von des Winters Eis,
Küsst nimmermehr des Sommers warmer Mund
Und nimmer wird das kranke Herz gesund.

Ich sollte dies Dir nicht mitteilen, nicht blos wegen seines poetischen Unwertes, sondern weil Du nun fürchten wirst, in solcher Stimmung werde ich neuen Jammer in H(eidelberg) anstiften. Sei ruhig — es war eine trübe schlaflose Stunde — sie ist vorüber. Die neue Sonne, die mich heute weckte, giesst neuen Mut und Hoffnung in mein Herz:

Und es redet Sphinx jungfräulich sinnend die Worte:
Memnons ehernes Bild tönt neu an jeglichem Morgen.
In dem Schosse der *Zeit* ruhet der Hoffnungen Saat.

Aber auch mein *Hoffen* will ich verbergen, und ich wiederhole das Versprechen, dass ich mich klar und ruhig,

freundlich und geduldig gegen meine Frau betragen und dadurch den Sommerbesuch in H(eidelberg) möglich machen, ja sogar etwas *verdienen* will.

Ich schreibe dies noch in Frankfurt, werde aber bald abreisen und dann diesen Brief von Darmstadt aus schicken. Aus Vorsicht werde ich die Adresse unserer H. wählen. Gewiss, ich fühle ganz, wie man hier behutsam sein muss. Verzeihe meine Begehrlichkeit, welche mich manchmals anders reden liess. Ich habe *immer* in *jenem* Sinn hier gehandelt, und bin z. B. deswegen absichtlich in einem andern Gasthof eingekehrt, als das letztemal. Aber dennoch macht mich die beständige Angst verlegen und albern — wie ich gestern wieder bei der H. war —, sodass mir erst hinterher einfällt, was ich hatte erzählen wollen und reden. Doch das ist nun nicht anders und ich will alles gern zufrieden sein, wenn nur das *Eine* mir bleibt.

Wie konntest Du doch fragen, ob es mir leid sei, gekommen zu sein?

Ein Augenblick ist die längste Reise wert.

Aber auf der andern Seite, wie fühl ich Deine Güte, dass Du mir des Cl(emens) Briefe gegeben Gestern konnte ich auch nicht so recht dafür danken.

Schreib doch nun *bald*, *bald* durch K(ayser) damit ich höre, wie es Dir geht — und ob Du diesen Brief bekommen. Du vergisst mir doch auch nicht das Versprechen? Lass mich's nicht entgelten, dass meine Erscheinung nicht ganz Deinem schönen Sinne genügt.

Fühl ich doch lebendig der Schönheit Macht in Dir. Ich werde auch in manchem folgen.

Leb wohl! Danke der H. doch noch recht *für mich* — ich kann es nicht so.

Jetzt muss ich noch etwas gestehen. Den Boccaz liess ich absichtlich zurück — weil ich den Gedanken hatte: er sollte mir einen Vorwand geben, heute noch einmal zur H. zu kommen und dadurch zu Dir. Aber jetzt fürcht ich doch — und reise also ab. Sag also der H., der Buchhändler Mohr, der mir Bücher schickt, werde ihn an mich besorgen. An diesen kann er also abgegeben werden.

Schreib bald. Adieu.

Den 3. um drei Uhr.

O Du Liebe! Wahnsinn — Tod, süss für Dich — willkommen mir!

So bist Du noch nicht geliebt worden. Ich kann nicht weg von hier. «Saget, ihr Steine mir an[1],» wo meine Liebe gewandelt! — So fesselt, so brennt mich der Strasse Pflaster.

Den 3. um halb 4 Uhr.

Da hast Du den Anfang *Deines meines* Drama[2]. Gefällt Dir's so? Ich werde sorgen, dass Du und H. feine Exemplare bekommt. Von dem Juristen Deinem Wandnachbar habe ich Dich — aus Eifersucht — geschieden durch eine Mauer[3]. Zum Glück hat er eine Frau, die er mehr liebt, als sie es verdient. Siehe so bin ich — freut es Dich?

Ich schicke den Brief unmittelbar, weil Du sagtest, es gehe an. Das *Gedruckte* wird ja wohl allen Argwohn brechen.

Jetzt *muss* ich fort, 5 Uhr.

XXVII

Den 9. Mai 1805.

Diese Woche habe ich recht erbärmlich zugebracht, recht gedarbt an Nahrung für meinen Geist, selbst an Sie schämte ich mich fast zu denken in der prosaischen Umgebung. Es lag mir die Pflicht ob, eine Gesellschaft von 6 Personen zu unterhalten, unter denen nicht Eine war, der ich etwas zu sagen hätte. Es waren Gäste, man musste ihnen Ehre zeigen.

[1] Römische Elegien, I.

[2] Udohla.

[3] Il y a une page blanche entre le dernier article et les drames de Caroline.

Da musste ich mich in brennender Sonne zu *Partien* begeben auf halbe Tage lang. Sehnend wie ein Fisch auf trockenem Land sah ich oft den Himmel an.

Mein Gott, da ist's unter *wilden Tieren* besser und ich beneidete Sie um Ihres Traumes[1] willen. Diese zerreissen einen doch höchstens. — Gegen Sie sind sie frommer gewesen, nach des alten Mythus schönerer Sitte, wo das Wildeste dem Zauber der Poesie huldigt. Deuten Sie sich ihn so, den bösgeglaubten Traum. Wenigstens vermag *ich* ihn nicht anders zu deuten, als in Uebereinstimmung mit dem, was mein Gemüt erfüllt, so oft ich an *Tian* gedenke. Ich gedenke seiner nicht, ohne die Macht zu fühlen, welche die Poesie ausübt über alle Macht der Natur. Wie von einem tiefen Schlaf gebunden ruhest durch ihre Gewalt bezaubert der wildesten Tiere Grimm. So ausgesehen, mein ich, sollte der Traum Tians Mut nähren — nicht Trauer erregen in Ihrer Seele.

Was ich hierbei an die H. sende, daran wünschte ich, dass es der Freund[2] nicht zu lesen wünschte. Die Prosa der Umgebung in der letzten Woche hat mich etwas angesteckt und mir die Geduld gegeben, die Gedanken des *Prosaischen* zu Papier zu bringen. Es ist ein *Fremder*, der hier redet; wenn Sie im geringsten fürchten, dass es den Freund betrübt, so sagen Sie ihm doch, dass es ihm *fremd bleiben* müsste. Ist das aber nicht zu besorgen, nun so darf er auch wissen, dass mich das Aussprechen dieser Gedanken und diese Deutlichkeit in gewissen Augenblicken beruhigen kann. Beruhigen Sie mich nur dauerhaft dadurch, dass ich Versicherung erhalte: der *Freund* sei gesund. Mit mir, das können Sie ihm sagen, habe es niemals etwas zu sagen gehabt.

Arnim ist hier von Berlin. Clemens brachte ihn zu mir. Da ging ich dann mit in seiner Gesellschaft. Sein Betragen ist nicht abweichend von der Sitte des gewöhnlichen Lebens. Er scheint klar und in und durch die Klarheit heiter — ähnlich in diesem Stück dem Savigny. Er ist wohlgewachsen und

[1] Les rêves et leur interprétation tiennent une grande place dans les préoccupations de Caroline. (Die Günderode, *passim*; Günderode-Brief dans la Correspondance de Gœthe avec une enfant; Geiger, Dichter und Frauen, N. S., p. 175.)

[2] = Caroline.

von angenehmer Bildung, obwohl nicht so blühend schön wie in dem Bilde. Sie werden ihn ja wohl noch zu sehen bekommen um sich selbst ein Urteil über ihn zu bilden[1].

Das schlechte Gedicht[2], das schon in seinem Ursprung unpoetisch, sollten Sie nicht begehren. Indessen hier ist's, wie ich's geschwind abgeschrieben, unverändert. Der Freund soll wenigstens keine Notiz davon nehmen. Es ist gar zu schlecht — und unklug es zu senden. Aber so bin ich — ich hab keinen Willen mehr, wenn er begehret.

Vergessen Sie aber auch nicht, mir recht bald das Buch der Laroche mit Ihrem Aufsatz zu schicken. Es darf mir von Ihren Produktionen nichts unbekannt bleiben. Schreiben Sie mir das nächstemal durch K(ayser).

XXVIII

Heidelberg, den 17. Mai 5.

(Siehe Blatt 3 unten Not. B.)

Dem Freunde gehörte ich schon seit 10 Monden an — nun aber *weiss ich*, dass ich ihm angehöre auch nach *seinem* Willen. Wie hat er mich in dem letzen Briefe bedacht! So recht verschwenderisch wie der, der alles hat in der reichsten Fülle.

Kann er verstehen wieviel es in sich fasst, was ich sage, dass ich nicht mehr mein bin und *mir* angehöre, sondern *sein* ganz und gar und sein eigenstes Eigentum? Versteht er dieses, dann versteht er auch die schmerzliche *Teilung* meines tiefsten Gemütes, welches nicht weiss, ob es mehr die *Freude* nähren soll über die himmlische Huld und über das eigenste Hinneigen, wodurch er mich entzündet — oder ob ich mehr hinsinken soll in die tiefste stummste *Trauer*, indem ich gewahr werde die Lebensmüdigkeit und die trostlose Resig-

[1] Creuzer ne semble pas se douter que Caroline connaissait Arnim (Frühlingskranz, *passim*).

[2] Voy. l'appendice II.

nation, der er sich hingibt? Ach warum muss ich diese Töne hören? warum erleben solches Leid? Weiss denn der Freund nicht, dass ihm hier ein Herz angehört, das leer ist und ohne Bestimmung, wenn es nicht dazu dienen kann, dass er daran erwarme? Trösten Sie ihn doch, den Freund, damit *ich* getröstet werde. Hätte er blos *jene* Töne gesungen und jene Fabel[1] gedichtet — ohne hinzuzufügen die Tröstung der übrigen Blätter — ich würde vergehen in meinem Schmerz.

So aber — wenn ich die übrigen Blätter *erst* lese, und die herrliche Inschrift, umfängt mich eine mildere Stimmung und dann kann ich mit ganzer Freude zurückkehren zu jener Indischen Dichtung und mein innerstes Selbstbewusstsein, mein Stolz steigt mit dem steigenden Rhythmus des bezaubernden Sonetts[2]. Denn dem Freunde, der mir in jenen *von Gott gegebenen* Stunden des mündlichen Wechselgesprächs alles, alles vertraute — diesem Freunde darf auch die leiseste Regung meines Gemütes nicht verborgen bleiben.

Frage der Freund nun noch wie mir Fabel und Sonett *gefallen*! Nicht gefällt es mir — es erfüllt mich, es bezwingt mich, es reisst mich fort, es lässt mich nicht ruhen Tag und Nacht. — Könnte der fromme Grieche auch fragen, ob ihm des Dionysos Gaben *gefallen* — wenn ihm die siegende Gewalt des Gottes in ihrer Fülle bakchantisch fortriss?

Bedenke der Freund also: wie *leicht* es sei zu *schreiben*: «ich soll heucheln ein äusserlich vermindertes Interesse in Beziehung auf ihn» und wie *schwer* zu *tun*.

Der Himmel weiss es, wie ich mir Mühe gebe, aber dennoch kann ich's nicht verhindern, dass im lebhaften Gespräch der Gesellschaft, wenn Jedermann *in* der Sache ist und auch ich anfangen will, *darin* zu sein — der Lichtpunkt meines Denkens auf die andere Hemisphäre *dennoch* fällt und ich auf einmal bei dem Freunde bin in unendlichem Sinnen — bis etwa der auf mich gerichtete Blick eines Anwesenden mich plötzlich aufrüttelt. So ging mir's neulich als die *Aeltern* bei uns zu Tisch waren und als diese mit Madame Erxleben ein breites Gespräch anfingen über Hessenland —

[1] Eine persische Fabel (Melete).
[2] Die malabarischen Wittwen?

natürlich ward ich auch hineingezogen und die Daub sass in meiner nächsten Nähe — da gab's denn einigemal solche Ungeschicklichkeiten, die durch fragende halbspöttische Blicke der D. notirt wurden. — Ueberhaupt fürchte ich in diesem Punkt besonders die Weiber hier.

Jedoch — und dies möge den Freund beruhigen — da ich mich in Reden nicht blosgebe, sondern den Klaren, Heitern spiele, so kann mir niemand etwas anhaben.

Auch das noch zur Beruhigung: *nicht* habe ich dem Clemens gesagt, dass *ich bei dem Freunde* gewesen, sondern blos dass ich ihn gesehen und zwar bei der H. Das *konnte* ich nicht leugnen, weil er erfahren, dass ich dem Daub die Poetischen Fragmente[1] mitgebracht hatte. Also von dem Stifte[2] kann er nimmermehr eine Consequenz machen, davon ist gar nicht die Rede gewesen.

Kann unser Freund auch die Freude ermessen, die ich empfunden habe über die Entdeckung des mir noch ganz verborgenen Talents im Griechischen[3]? Mein Gott, was der Wundermensch noch alles in seiner Gewalt hat! — Das werde ich mir nicht zweimal sagen lassen. Aber er soll gedemütigt werden für den Stolz, der in dem Zweifel liegt «ob ich die mitgeteilte Inschrift auch verstanden» — gedemütigt durch die seltensten Sachen aus meiner Bibliothek und aus dem Schatz meiner Gelahrtheit. Ich will ihm Rätsel zu lösen aufgeben von Inschriften dergleichen ihm noch nicht vorgekommen sind. Ich kann Ihnen nicht helfen, schon in diesem Briefe müssen Sie etwas dergleichen aufnehmen, um es ihm mitzuteilen, denn ich brenne vor Ungeduld, seinen Witz zu prüfen.

Ich habe mit Fleiss eine Inschrift[4] gewählt mit Schriftzügen, die denen der Inschrift des Freundes ähnlich sind.

[1] Poetische Fragmente von Tian.

[2] La maison canonicale de Francfort, où Creuzer était allé faire visite à Caroline.

[3] Caroline ne savait pas le grec, mais elle lisait couramment les caractères grecs dont Creuzer se sert pour assurer le secret de la correspondance.

[4] Ces inscriptions, dont il sera souvent question, ne sont pas jointes aux lettres.

Den 18.

Gestern ward ich unterbrochen.

Heute sagt mir der Philosoph Fries[1], der von Jena kommt, Doktor Nees sei dorten und wolle dort Vorlesungen halten. Nach der Beschreibung, dass er aus Frankfurt sei und dergleichen ist es kein anderer als Ihrer Freundin Mann. Nicht werde ich mich mit ihm in nähere Verhältnisse einlassen, da Sie mir abraten. Auch gestehe ich, dass mir im Grund der Brief, den mir H. vorlas über die Philosophie[2] nicht gefallen hat. Es schien mir soviel Wort darin zu sein.

Mit derselben Gelegenheit sendet mir mein Freund *Ast*[3] in Jena (dem ich zu der Stelle in Landshut behülflich gewesen bin, die ich selbst angenommen haben würde, wenn Landshut nicht so weit von *Frankfurt* läge) sein Trauerspiel Crœsus. Ich hab's noch nicht gelesen. Ich schätze aber den Mann sonst sehr, er ist ein tüchtiger Kenner des Altertums und Philosoph. Wenn Sie das Stück noch nicht kennen und es Sie interessirt, so werde ich es gelegentlich senden.

Ihre Schwester in Darmstadt[4] will ja auf einige Zeit herkommen und hat sich deswegen an die Daub gewendet. Soll ich sie zu sehen suchen? Vielleicht hat sie doch eine Miene, einen Zug, einen Ton der Stimme, die mich an den Freund erinnern würden. Aber es ist wohl besser, ich sehe sie nicht.

Sie müssen doch zuweilen auch wissen, wie mein äusseres Verhältnis ist und wie ich da zu Wort zu gehen pflege, z. B. in der äusseren Welt der Literatur.

Ich schreibe zu dem Ende eine Stelle ab aus meinem Brief an Eichstädt[5]: «Durch Buchhändler Mohr werden Sie von Leipzig aus eine Schrift erhalten, die ich mit Prof. Daub herausgebe, *Studien* betitelt. Die Natur der Sache bringt es

[1] Fries (1773 - 1843) alors professeur de philosophie à Heidelberg Auteur de: *Reinhold*, *Fichte*. *Schelling* (Leipzig 1803), *Neue Kritik der Vernunft* (Heidelberg 1807).

[2] Lettre du 2 juillet 1804? (Geiger, K. v. G, p. 66.)

[3] Friedrich Ast, 1778—1841, philologue, professeur à Iéna, puis à Landshut, auteur de différents ouvrages d'esthétique, de grammaire, de critique et de philosophie.

[4] Wilhelmine de Günderrode.

[5] Éditeur de la Jenaer Allgemeine Literaturzeitung.

mit sich, Sie zu ersuchen, doch zu sorgen, dass *baldmöglichst* eine Anzeige davon in Ihrer Lit. Zeit erscheine. Weiter erstreckt sich aber der Inhalt dieser Bitte nicht. Das Werk muss sich selbst rechtfertigen und jeder Mitarbeiter für seine Arbeit stehen. Ich werde dennoch nötigenfalls auch das Meine zu verteidigen wissen.»

Sehen Sie, dieser Ton fliesst bei mir aus einer innerlichen Verachtung unserer jetzigen öffentlichen Kritik, wiewohl ich selbst an den Lit. Zeitungen recensire; auch daher, weil ich weiss, dass Eichstädt einer der gemeinsten Menschen ist, bei dem man sich *Lob* für Geld bestellen kann. Das bestätigen alle, die ihn kennen.

Jenen Brief an Eichstädt hatte ich gestern geschrieben als mir derselbe Fries nach vielen Gemeinheiten, die er von ihm wusste, die Nachricht gibt: er bemühe sich, hierher zu kommen. Eine liebliche Aussicht für mich — dann wäre mein Entschluss gefasst, ich würde Torschreiber — in Frankfurt aber. Nicht ohne Absicht melde ich Ihnen mein Urteil über die jetzige öffentliche Zeitungskritik, sondern um eine Ueberzeugung in Ihnen zu *befestigen*, die Sie im Grunde schon haben, dass jene Stimme im Freimütigen über Tian[1] eine *gleichgültige* Sache ist.

Das heilige Feuer brennt im Innern des Heiligtums in einem diamantenen Kandelaber in einer stetigen immer helleren Flamme. Kein äusserlicher Hauch des Neides, kein Schnauben gereizter Leidenschaft, kein Sturm des Schicksals vermag ihre stete Ruhe zu stören. So bewahre Tian seine Flamme im demantenen Gefäss. Noch wird es fromme Männer geben, die mit Ernst und Würde zurückstossen werden die Unheiligen, welche wenigstens den Versuch machen, anzuhauchen die heilige Götterflamme.

Den 19.

Wie tiefe Trauer überfiel mein Gemüt bei den Worten[2]: «sie würde mir das Gefühl geben, ich sei verwaist u.s.w.;»

[1] Le Freimütiger de Kotzebue avait publié un article désobligeant sur le Mahomet.

[2] Lettre de Caroline.

ich empfinde ganz, was das sagen will. Letzten Winter hab ich das Gefühl auch oft gehabt. Aber — weiss ich doch nun eine Heimat — wie sollte der *Freund* keine wissen? Kann der Freund noch fragen: ob er sagen dürfe, was ihn störet an mir — was er geändert wünscht, was zu ändern möglich wäre. Sagen Sie ihm doch: *er* darf *alles* sagen — aber auch *nur er*. Es ist ganz sonderbar, welche Gewalt dieser Mensch auf mich ausübt.

Not. B. *D. 19. Mittags.*

Eben sehe ich, dass ich noch einen besonderen Brief[1] an Sie schreiben muss, weil ich unvorsichtigerweise in diesem da der *Inschriften* und anderer Sachen gedacht habe, die wohl der Freund von niemand gelesen wissen will. Also Adieu bis auf das andere Blatt.

Den 20.

Neue Brustschmerzen, die mich in der Nacht nicht schlafen liessen — waren willkommen. Ich konnte ungestörter an den Freund denken — und da genoss ich denn nochmals die herrliche Fabel und das wunderschöne Sonett. Heute ward's leider wieder Tag und die Prosa kam und das bürgerliche Geschäft. Auch ward die Brust freier von Schmerz. Kurz es ward alles gewöhnlich.

Aber der Abend soll mich wieder vereinigt finden mit dem Freund in einer schönen heimlichen Waldkluft — wo die ewige Natur zu mir spricht — Adieu himmlischer Freund — Tian grüsse mir, grüsse Lina!

Noch das: Schwarz fand eine harte Tyrannei darin, dass ich Ihnen oftmals nicht frei und ungehindert schreiben dürfe. Ich äusserte nichts darauf.

Es ist doch sonderbar: jetzt sucht Schwarz, sich mir zu nähern und mir *Hoffnungen* zu machen. Dazu hat ihn bewegt der Brief von Ihnen an meine Frau, den sie ihm zu lesen gegeben hat ohne mein Wissen. Er fängt jetzt an, ein-

[1] Cf. le renvoi au commencement de la lettre.

zusehen die Grösse Ihres Gemüts und das Tragische (wie er es nennt) meiner Lage. Fürchten Sie nicht, dass ich unvorsichtig sei, wiewohl ich überzeugt bin, er ist ein guter Mensch. Er ist gerühret durch Ihre Güte gegen meine Frau und durch mein stilles Tragen des Schicksals. Ich sagte ihm kurz: Wir beide dächten so: es wäre besser sterben als töten. Seit der Zeit meint er, es müsse noch möglich werden. Ich wiederhole Ihnen, dass dies auf mein äusseres Betragen keinen Einfluss hat. Auch hoffe ich auf Menschen nicht. Ich bin ruhig und freundlich gegen meine Frau, die noch immer kränkelt.

XXIX

Heidelberg, den 19. (Mai) 5.

Sie ermahnen mich zum Frohsinn. — Wie kann ich den haben, wenn ich den Freund traurig weiss? Er muss froh sein, ihn muss ich ruhig wissen, wenn ich hier im Stande sein soll, mich in allen Stücken mit klarer Besonnenheit zu betragen.

Ich war vorige Woche mehrere Tage so übel, dass ich halbe Tage auf dem Sopha liegen musste. Jetzt ist alles wieder vorbei. Willkommen Krankheit, dachte ich da oft, wenn ich an den Freund dachte und mich freute, ein Recht zu haben, mich auf viele Stunden der Pflicht und dem Weltgetümmel zu entreissen, um so recht im Stillen gegenwärtig zu sein bei ihm.

Wie schön wird es erst im Tode sein, oder vielmehr im grossen All, wo das Einzelne aufgehoben sein wird und man also auch nichts mehr fordern wird von dem Einzelnen, wo der Unterschied aufhört zwischen Staat und Bürger, Herr und Knecht, Lehrer und Schüler, wo das Liebende aufgelöst in Liebe sich frei suchen kann ohne Furcht noch Zagen, ohne Besorgnis, wieder getrennt zu werden, weil ja die Trennung selber nicht mehr ist.

Neulich redete Daub in seinem Colleg von der *Kritischen* Philosophie im Gegensatz gegen die Schellingsche.

Jene habe nichts höheres gekannt als in der Philosophie den *Menschen* zu suchen und die menschliche Vernunft. Diese suche den Himmel und die Gottheit. Er brauchte das Gleichnis: der Kriticismus sei ein Teleskop, durch das der hineinschauende Mensch sich nur selber sehen wolle; die neue Philosophie sei ein Teleskop, durch das man in die Tiefe des Himmels schaue. Hat er wohl ganz recht? ich meine nicht.

Ich denke vielmehr so: von jeher war es dem Menschen zu eng in sich selbst — immerdar *suchte* er das Göttliche und auch der Kriticismus *suchte* es: er sagt ja ganz bestimmt, der gestirnte Himmel sei erhaben und göttlich, aber noch höher erhebe uns, noch tiefer führe uns in die Tiefe der Gottheit *die Heiligkeit eines frommen Willens, eines reinen Gemüts*[1].

Also in der *Tendenz wollte* der Kriticismus im Grunde das nämliche — allein er *vermochte* nicht so unmittelbar sich mit dem Göttlichen in Berührung zu setzen. Dies konnte erst gelingen der *grossartigeren* Philosophie Schellings. Die *Natur*philosophie musste erst die *Mysterien* offenbaren, durch sie ward es erst möglich, die Geheimnisse alles *Seins* zu ahnden oder zu denken das ewige Leben und Regen der Natur — da erst trat wieder an die Stelle der Theologie und Syllogistik (welche auch noch im Kriticismus herrscht) die von Wort und Schlussfolge befreite hohe Offenbarung, welche den Völkern der uralten Zeit schon geleuchtet hatte und sich aus dem Frevel schlechter Zeiten zurückgeflüchtet hatte in den Himmel. Sind Sie und H. einig mit mir?

Der Freimütige ist ein lügenhafter unverschämter Geselle — und nicht wert, dass man ihn strafe — aber Tian ist es wert, dass ein frommes Gemüt anderwärts seine Freude über seine Schöpfungen treu und redlich und einfältiglich ausspreche.

Ich bin in dem Betragen mit Clemens sehr vorsichtig und gleichgültig gegen seine Gunstbezeugungen, womit er mich wieder beglücken wollte. Dieses und das naive Bekenntnis, dass ich keine Zeit gehabt, in Frankfurt in sein Haus zu gehen (dass ich also, denkt er, es nicht der Mühe wert gefunden, in das witzigste und geistreichste Haus der Welt zu gehen),

[1] C'est la pensée bien connue de Kant.

dass ich den Besuch bei unserer H. vorgezogen, fängt er nun an, empfindlich zu fühlen und erwidern zu wollen.

So übertrug er vor einigen Tagen in meinem Beisein sehr absichtlich mit einem entfernenden Blick auf mich dem Daub das Geschäft, sein Kind in Savignys Namen aus der Taufe zu heben. Welche tötende Ungnade!

Haben Sie nun die *Studien*? Begehren Sie noch mehr Exemplare, so lassen Sie sie nur dem Buchhändler Mohr auf meine Rechnung abfordern. Er ist Ihnen ohnehin eine grosse Summe Geld schuldig, über 7 Carolins, wie ich meine.

Wann erhalte ich die philosophischen Aufsätze von der H. und Ihnen? Denken Sie nicht, dass ich so vergesslich sei, mein Recht nicht geltend zu machen.

Der *Freund* wird ganz besonders gegrüsst. Ich denke oft in den gelehrtesten Demonstrationen, worüber die Zuhörer staunen, an ihn. Träumen von ihm ist was ganz gewöhnliches.

XXX

Heidelberg, den 29. Mai 5.

Wenn Sie wollen, ich solle gesünder sein, so sorgen Sie, dass *Sie* es sind. So aber zage ich immer für Ihr Leben.

Mit mir hat es nichts zu sagen.

Mein Uebel ist ein Stümper, der es nicht versteht, die rechten Streiche zu führen. Das Leben weiss den Schild immer geschickter zu führen. So dachte ich sonst wohl. Sie aber sind kränker, als Sie sagen. Das ängstigt mich. Seien Sie doch wahr gegen mich.

Siehe, wie ich das Leben jetzt wieder lieb gewinne, seitdem ich *hoffen* darf.

Hoffe doch um meinetwillen auch und *wolle* leben. Denke doch, wenn es möglich wäre, mich Deiner ruhig zu freuen, Dich an mein Herz zu drücken und an dem Deinem zu ruhen — denke doch wie sich auflöste das Rätsel meines Lebens — wie da alles einen Sinn hätte, wie ich da warm und selig um

mich fühlte, um die Seligkeit gewahr zu werden und mich zu begreifen in ihr.

Ist es denn nicht der Mühe wert, einen Mann zu retten — dem man immer vorsagt, er sei des ewigen Heils wert und der Lebenswonne — der es auch weiss, dass er es wert ist — weil er zu verstehen vermag Deinen Wert.

In dem Brief an unsere H. wirst Du lesen, was mich *hoffen* macht — und wie ich vor lauter seliger Hoffnung nicht denken kann an die Hindernisse.

Ist es denn aber auch nicht ein Zeichen von der wiederkehrenden Huld des Schicksals, dass man mir, der ich niemand vertraute — sondern stumm war wie das Grab — vertrauend entgegenkommt, und mich auffordert, ich solle hoffen?

Eine bestimmte Aeusserung von S(avigny) muss ich doch Dir melden, da ich vergass, sie der H. zu schreiben. Er urteilte: « wenn Du mich wahrhaft liebtest, so gebe es keine Hindernisse als ökonomische wegen der Existenz meiner Frau ».

Da ich nun meinen Entschluss erklärte, sowie mein Vermögen, sie jetzt hinlänglich zu entschädigen, so machte ihm das sichtbarlich das grösste Vergnügen.

Sei aber der ***Freund*** nur ruhig. Weder S(avigny) noch jemand in der Welt erfährt von seinen Gesinnungen gegen mich etwas.

Sie wollen wissen, wie ich jetzt häuslich lebe.

Weniger als jemals kann ich jetzt mit meiner Frau zusammen sein.

Morgens 6 Uhr lese ich das erste Colleg, 11 das zweite, 2 das dritte — zwischendurch Folianten — Manuskripte — Briefe — Recensionen — Plackereien — und dergl. Da bleibt für die Frau keine Zeit. Der Abend nach Daubs Colleg, wo ich mich wegstehle ins Felstal oder an den Neckar, gehört dem Freund — die Nacht auch — oft im seligen Traum.

Bei Tisch und sonst werden meine Mienen erspäht — jede Freundlichkeit ist ein erquickender Tautropfen auf die dürre Pflanze — da *bin* ich denn freundlich aus allen Menschenkräften — denn *nicht* vermag ich hart zu sein (zumal sie wahrhaft *gut* ist und alles tut was sie kann). Der stumme Schmerz gehört der Einsamkeit an und die stille Trauer.

Da denke ich des Freundes und klage dem Himmel mein Leid, der mich von ihm trennt, *nicht* erlaubend dass ich an seinen Lippen hänge — seines Mundes süsse Rede höre und seiner lieben Augen freundlichen Schein erblicke.

Nicht «**vielleicht**» und «*künftig*», sondern gewiss und bald sollst Du Dich in Miniatur malen lassen — so hätte ich doch ein Symbol von Dir, besonders wenn der Maler die Augen treulich copirte und der Locken Nacht und den süssen Mund — und alles. Lache nur über mich! Es ist aber nicht zum Lachen. Gott weiss es, wie mir das Weinen oft näher ist, wenn ich mich abends so allein finde und dann denke, wie uns ein Lager vereinigen könnte.

Die Furcht wegen Ihrer Schwester ist nun verschwunden. Sie kommt nicht oder ist hier gewesen ohne die D(aub) zu sehen.

Sie und H. schreiben als hätte ich Sie stark affectirt geglaubt durch den Angriff im Freimütigen. Das ist Irrtum: ich dachte gleich, dass es Ihnen gleichgültig wäre.

Aber mich schmerzt die Roheit, die nicht weiss noch ahndet welche Blüten Du der Zeit darbietest. Ich selbst *darf* freilich *nicht* für Tian sprechen. — Das hiesse indirekt die *Studien* loben.

Allein wenn es nun ein anderer täte mit Verstand und Feinheit. Soll ich's denn verhindern?

Wenn ich doch der Maler wäre! Wie beneid ich ihn um die Stunden! Es war recht boshaft, dass ich erst spät erfuhr, er sei alt. Ist's denn auch wahr? ich bin sehr eifersüchtig.

Obwohl Clemens seine Ungnade in dem Masse fortgesetzt hat, dass er sein Kind, ohne mich einzuladen, durch Daub hat aus der Taufe heben lassen und durch die Rudolphi — so war er doch vor einigen Tagen wieder bei mir, vielleicht zum Teil in der Absicht um mir zu sagen, woran es Tians *Udohla* fehle und der *Magie* worüber er viel zu sagen wusste, was mich nicht überzeugte. Ich sagte ihm blos das *Eine* darauf: «seine Frau mache viel lieblichere Gedichte».

Er möchte oft recht ärgerlich werden, dass meine höfliche Ruhe oder ruhige [Höflichkeit] gegen ihn, ihm keinen Anlass gab [den] Widerspruch auf den Thron zu [heben].

Daub ist Kirchenrat gew[orden], seine Wünsche sind erfüllt. Letzten Sonntag musste er [vor dem] Kurfürsten in Schwetz[ingen] predigen[1]. . . .

. . . .

Das Urteil ist aber heut wahr.

Zum Exempel: sie[2] hält es ganz bestimmt für das grösseste Verbrechen das Clemens jemals begangen habe, «dass er nach seiner Verheiratung noch an andere Frauen (an dich) gedacht habe.

Das ist ein Abgrund von Bürgerlichkeit.

Dabei hat sie eine unerträgliche Art zu kokettiren mit ihrer Kränklichkeit, die sie in jeder Gesellschaft zur Schau und zum Mitleid hinlegt.

Ich dächte, es wäre besser, Du liessest sie reden was und wann sie wollte ohne Dich um sie zu bekümmern. Sie ist Dir fremd wie das Hässliche.

Das letzte Wort erinnert mich an des Freundes Pflicht, mich über vermeidliche Hässlichkeiten belehren zu wollen. Wiederum tut er es nicht. Er fordert ja, nach seiner Güte, gewiss nicht zuviel.

Ich will den Daub bitten, dass er Dir und der H. sein Heft mitteilet. Ein sonderbarer Zufall machte ihn neulich sehr verlegen. Seines Systems Widersacher, der neuangekommene Professor Fries, wollte seiner Vorlesung beiwohnen. D. liess es nicht zu, sondern bat ihn, bestimmt wegzubleiben, was denn dieser auch tat.

Das hätte D. nicht nötig. Er ist doch ein braver Denker, dem es an Scharfsinn nicht fehlt. Sogar Sophist ist er zuweilen.

So behauptete er z. E. neulich:

Dem Dualismus läge doch die Idee der Einheit zu Grunde. Denn indem sie sagten «der Mensch besteht aus Leib und Seele» sei zwar *Leib* und *Seele* eine Zweiheit, aber der Mensch sei doch eine Einheit.

[1] Le feuillet est fortement rogné à droite, de sorte que certains mots ont disparu; nous les rétablissons par conjecture entre [ ]; la fin de la page n'offre plus que quelques mots isolés dont on ne peut rétablir le lien.

[2] Mme Daub.

Ich löste den Satz in den andern auf:

Der Dualist sagt: «was Du unter dem Begriff Mensch für *Eins* hältst, ist *nicht Eins* sondern ein Zwiefaches.»

Nicht wahr, das ist recht schwer und subtil?

Aber dennoch er sagt mitunter recht schöne Sachen und seine Darstellung ist nicht Neesisch wortreich — sondern wortkarg und einfach. Immermehr aber werde ich überzeugt, dass solche Vorträge überhaupt solcher Philosophie nicht zuträglich sind.

Alles kommt darauf an, ob man fähig sei, jenen Blick in die Natur zu tun, der fähig macht, alle Gegensätze der Erscheinung aufzuheben. Diese Naturansicht aber darzustellen, gehört der mystischen Poesie an.

Bild und Symbol sind die Spiegel des Ewigen — *nicht* logische Rede. Habe ich Unrecht?

Savigny, so sagt man sich hier, kommt diesen Sommer hierher. Er könnte mein Retter werden, wenn er mich verstünde — so aber, da er mich nicht kennt, ist mir dieses Kommen zuwider. In jedem Fall: *stumm* und *verschlossen*. Leb wohl, Du Süsse, komme Du nur mit der H.! Kommt denn aber auch der Freund mit? ich meine immer, diesen Sommer müsse vieles reifen.

Ich habe dem Kayser die Doktorwürde verschafft, hoffend, er solle mir ein Colleg abnehmen — aber ich muss vor wie nach dem rohen Haufen 3 Stunden zu Gebote stehen — K. war neulich zu missmütig um Vorlesungen anzufangen. Der Verlust der Braut macht ihn untätig.

Senden Sie doch Ihren nächsten Brief durch *Kayser*.

Schreib mir doch bald und lieb, ohne Missverstehen — denn zwischen uns darf nicht treten der Begriff und das Denken. Das Denken ist der Fluch, Segen und Seligkeit der Wahnsinn durch und um Dich. Adieu.

XXXI

D. 30. Mai 5.

Gestern Abend erfahre ich, Kayser sei verreiset. Dies veranlasst mich, Ihnen auch heute zu schreiben und Sie zu

bitten, mir nicht vor Montag zu schreiben, d. h. sodass der Brief nicht früher als Dienstag hier ist. Denn Montags abend (den 3. Juni) kommt K(ayser) *sicher* wieder zurück. Ich habe zwar nicht die geringste Spur dass bisher Briefe erbrochen wurden. Allein da ich (ich will es nur gestehen) in der letzten Woche nicht immer meine Stimmung so in meiner Gewalt hatte, sondern den Gedanken an unsern Freund auch wohl in der Gesellschaft etwas nachhing, so möchte die Aufmerksamkeit anderer auf diesen Punkt gerade jetzt wieder etwas hingelenkt sein.

So muss ich für diese meine Ungeschicklichkeit büssen, und der Zuspruch des Freundes vielleicht etwas länger entbehren.

Er wird mich doch nicht etwa durch noch längeres Schweigen bestrafen wollen? Suchen Sie ihn von solchen Gedanken abzuhalten — und mir seine Gunst zu erhalten.

Geben Sie mir doch auch Nachricht von ihm, wie er sich befindet.

Dieses Briefchen werde ich durch sein Äusseres, Aufschrift und Siegel möglichst unkenntlich zu machen suchen, damit der furchtsame Freund nicht Ursache habe, zu erschrecken, wenn es in seine Hände kommt.

Das müssen Sie ihm auch noch sagen, dass ich seit Empfang des Briefes von der H. fast nicht mehr arbeiten kann. Ich lese eine Folioseite, und am Ende fragend, was ich gelesen, befinde ich mich in einem lebhaften Gespräch mit dem Freunde.

Hierbei sende ich ihm zugleich die zweite griechische Stelle, die er abgeschrieben haben wollte.

XXXII

Mittwochs (5 juin).

Können Sie sich wohl denken in welcher Gesellschaft und an welchem Orte ich dieses schreibe?

Auf dem öffentlichen Senatszimmer in dem Universitätsge-

bäude, während zwei alte griechische Collegen mit dem Syndikus in Akten stöbern — an einem langen schwarzen Tisch — dem Bilde des Baierischen Kurfürsten Carl Theodor gegenüber. Die alten Herren da denken jetzt gewiss nicht, dass ich in diesem Augenblick an die Poesie schreibe — wüssten sie es, ich glaube, sie trügen darauf an, dass ich nicht ferner sitzen dürfte auf den handfesten ledernen Stühlen an dem langen Tisch, dem Träger langweiliger Akten. Denn die Poesie scheint ihnen wohl in der Rangordnung aller göttlichen und menschlichen Dinge gerade das letzte. Ich räche mich wegen dieses Frevels an ihnen dadurch, dass *ich* dasjenige für das letzte halte, was gerade in diesem Augenblick ihre Stirne in so grosse Falten ziehet.

Ich musste hierher und ging etwas früher, um mich zu Hause einem langweiligen Besuche zu entziehen — jetzt höre ich aber, die Übrigen kommen über den langen Gang her — und nun ist's aus mit meinem Mutwillen — ich schiebe mein zu dem Zweck mitgebrachtes Blatt ernsthaft unter einen Pack Amtspapiere und nehme anständig meinen Platz ein.

Donnerstags (*6 juin*).

Gestern sagte ich blos, *wo* ich schrieb. *Was* ich zu schreiben habe, soll die Poesie nun heute erfahren. Wollte Gott, es wäre tröstlicher für mich!

Ich setze voraus, dass der Freund überzeugt sei, jeder Schmerz den ich um seiner Freundschaft willen leide, verliere den Stachel für mich und sei folglich kein Schmerz, und unter dieser Voraussetzung schreibe ich ihm dann, weil er immer unverhohlen meine wahre Lage wissen will, dass sie die letzten Tage her wieder etwas uneben war, unähnlich unserm Flusse, auf dessen Spiegelfläche ich Sonntags abends in süssen Gedanken an den Freund, zugewandt dem sanften Spätrot, auf einem kleinen Nachen selig dahingleitete.

An diesem Tage war ich Witwer. Die Gutmütige, durch Veranlassung der D(aub), die wir künftig die *Feindselige*

nennen wollen, war Teilnehmerin einer Partie, deren Ziel ein vier Stunden hiervon gelegenes Pfarrhaus war.

Eigentlich war es auf den *Frommen*[1] abgesehen. Er hatte sich bei der letzten Partie so betragen, dass man seine Andacht auf sich selbst bezog. Da er sich nun die ganze Zeit nicht in der *Feindseligen* Wohnung sehen liess, so ward eine neue Partie beliebt[2] und der gute Christ[3] ward Sonnabends geschickt, um ihn (den *Frommen*) einzuladen, den einzigen, noch leeren Platz im Wagen einzunehmen. Allein er, bedauernd, dass er gerade diesen Sonntag so viele unaufschiebliche Arbeiten hatte, wusste es so zu lenken, dass der Abgeschickte die *Gutmütige* an seine Stelle einladen musste und Sonntags morgens als die Feindselige *allein* in sein Haus kam, lag er noch im Bette.

Dennoch ahndete er nichts arges, bis er Montags aus der ganz umgewandelten Stimmung der Gutmütigen, von der er, statt der bisherigen Ruhe, Anklagen hören musste, vermutete, es sei eine fremde Zunge dazwischen geschäftig gewesen. Diese Vermutung ward Gewissheit, da die Gutmütige selbst so offenherzig (oder verräterisch) war, sich auf ganz frische Erzählungen der Feindseligen zu beziehen.

Seit längerer Zeit gewohnt, in der Gutmütigen ein stilles, ruhiges Betragen (als Ausdruck eines inneren Erkennens des Notwendigen — einer stillen Ergebung) wahrzunehmen, sah er jetzt fast feindselige, wenigstens anklagende Mienen hörte er nun einzelne Worte, welche mehr Bitterkeit als aufopfernde Schonung verrieten, der Tränen gar nicht zu gedenken, für die er gar keinen Sinn hat, so häufig sind sie in den sechs Jahren ohne seine Schuld gewesen, seitdem die Gutmütige ihn als den ihrigen betrachtet.

Durch feste verständige Freundlichkeit ist es ihm nach mehreren Tagen (so scheints) gelungen, die Aufwallung zu beschwichtigen. Aber er hat auch damit seine Hoffnung auf ewig zum Schweigen gebracht und er fordert die mit vollem Rechte ungeduldige H. auf, sein Versprechen zu bezeugen,

[1] = Creuzer.

[2] ? Le mot est illisible.

[3] = Daub.

das er hiermit entscheidend ablegt: ***nie wieder von irgend einem Plan, von einer Möglichkeit einer Verbindung mit dem Freunde zu reden*** (ausser etwa im Traume, den der göttlichen Phantasie angehörig, ausser dem Gebiete des Verstandes liegt) ***sollte nicht das Schicksal durch eine entschiedene Begebenheit ihn selbst dazu berechtigen*** und gleichsam auffordern.

Dieser Entschluss, nun schon drei Tage alt, äussert bereits eine beruhigende Kraft auf sein Gemüt, das zu lernen anfängt, eine Liebe pflegen ohne Plan, ohne Hoffnung und Furcht. Bei dieser Stimmung will sogar der ihm ganz fremd gewordene Scherz sich wieder zu ihm gesellen, wie man aus dem gestrigen Blatt nicht undeutlich wahrnimmt. Sogar der Leib wird dabei gedeihen und ich hoffe dem Freunde in dem Frommen einen recht alten Freund zu ziehen.

Mit der Gesundheit der Gutmütigen steht es schwankender; sie kränkelte immer und mehr jetzt seit der schönen Conversation mit der Feindseligen. Man sagt, der Fromme habe ein gutes mitleidiges Herz — wird er nun ausdrücklich zu versichern brauchen, dass er ordentlich drauf bedacht ist, der Gutmütigen Freundlichkeit und Schonung zu zeigen? Für die Gutmütige ist die Freundlichkeit aber auch *alle* bestimmt. Der Feindseligen verdreht ein solches Betragen den Kopf und der Freund hätte diese Erfahrung dem Frommen ersparen sollen. Er weiss doch noch, wie er einmal dazu ermahnte, und es erspriesslich achtete, der Feindseligen freundlich zu begegnen? Doch klage ich ihn deswegen nicht allein an, sondern ebensosehr eine gewisse Neugierde, die den Frommen sehr zu ungeschickter Zeit anwandelte und wofür er nun büssen muss.

10 Uhr.

Soweit schrieb ich früh. Ich darf wohl nicht recht sagen, dass ich den Brief an den Mann der Feindseligen ***nicht*** abgegeben habe. Sonntags als ich die Blätter von der Poesie erhielt, schwankt' ich etwas, ob ich es tun sollte. Montags war mit jenem resignirenden Entschluss auch zugleich der

Vorsatz gefasst, den Brief zurückzubehalten. Jetzt bedarf ich ja des Δ[1] nicht mehr — und dann muss ich auch frei gestehen, dass ich ihm nicht den Sinn zutraue (ich kann mich irren) solche Lebensblüte zu berühren. *Tiefe* hat er, wie einer — aber er ist ein *Christ* und als solcher (denn das ist das Wesen des *Christianismus*) muss es ihm eine Wonne sein, nach einem Märtyrertum zu streben und es empfehlen, das dem Götterbilde der Schönheit hohnsprechend, die Regung des schönsten Lebens mutwillig erstickt und die zartesten Keime desselben aus dem Gemüte ausreisst. Er ist (obwohl im würdigsten Sinn) ein *kynischer* Philosoph, welcher niemals der Poesie hold war, während *ich* den Sinn meines Lebens darin setze, mich anzunähern den Hellenen, bei denen die Philosophie und Religion nur unter der Maske der Poesie Eingang finden konnte.

Das Blatt des Freundes an den *Christianer*[2] ist aber so lieb, so voll von stiller holder Freundschaft gegen mich, dass ich mir es Sonntags, als ich noch schwankte, zum ewigen Andenken abschrieb, und es nun im Original behalten werde.

Und so will ich denn, obschon tief verehrend den in seiner Art auch göttlichen Christianismus, treu bleiben der heitern Welt des alten Hellenismus, will sorgenlos und furchtlos die Poesie mit ihrer frischen Jugendblüte an mein fröhliches Herz drücken und vor lauter Wonne und rücksichtsloser Freude nicht fürder aufkommen lassen den einfältigen Gedanken, als wenn man, um die Poesie zu haben, notwendig mit ihr copulirt sein müsste.

Ich denke, unsere H. wird soviel Vergnügen finden an dieser Stimmung meines Gemütes, dass sie mit mir versöhnet, künftig wohl wieder erlauben wird, ihr selber zu schreiben. Es ist die höchste Wahrheit, was sie über die Inconsequenz des *Frommen* sagt. Letztere kam mir oft so lächerlich vor, dass ich ihm neulich sogar einmal freundschaftlich zu bedenken gab, wie es wohl um seine wissenschaftlichen Bestrebungen und Lehrvorträge aussehen würde, wenn er dorten den ersten

[1] Le delta grec représente toujours Daub.

[2] = Daub. Cf. Rohde, note p. 61.

Ring seiner Schlussketten nicht besser zu befestigen und die folgenden nicht geschickter aneinander zu fügen verstände, als in den bisherigen Briefen. Aber damals hatte er für solche Erinnerungen keine Ohren. Vielmehr fuhr er fort, vor wie nach so zu raisoniren, dass es der H. endlich gar nicht zu verdenken war, wenn sie ihn zu dem tollen Volk der Liebenden zählend, in die Schule der Philosophie wies.

Das hat ihn zur Besinnung gebracht. Er bittet jetzt, falls man noch nicht ganz an seinem Kopfe verzweifelt ist, ihn wieder anzunehmen. Dann soll er gerade aussagen, wie es ihm ums Herz ist, so mag er keinen anderen Vertrauten, als diese gütige, strenge Richterin, wenn er auch vor ihrem Richterstuhl seinen Process verloren hat.

Im Ernste, es ist an sich nicht gut, dass der *Christianer* um meines Gemütes Geschäfte wisse. Oder denkt der Freund anders darüber? Er bedenke aber auch, dass er Christ dem M.[1] fast nichts verschweigen kann.

Der Teilnehmende[2] zeigte mir vor einigen Tagen den Brief der H.; sich beklagend über dessen Kürze und Kälte äusserte er, «er sei zutrauungsvoll entgegengekommen, das habe man nicht erwidert. Man erwidre nicht einmal die wesentlichsten Fragen!» Ich antwortete zweierlei. Einmal sei mir kein Dienst geschehen mit diesem Schreiben an H. und zweitens sei ich überzeugt, diese ganze Sache sei nicht durch menschliche Witz und Kraft zu ändern, sondern durch die Hand des Schicksals. Da nun die Frau v. H. von Anfang an dieser Ueberzeugung gewesen, so habe sie sehr consequent gehandelt, da sie jede Erörterung für überflüssig erklärt und sich kurz gefasst habe.

Dieses sagte ich möglichst mild und freundlich, weil es der Mann in der Tat herzlich gut meint. Er wisse wohl, erwiderte er drauf, dass ich es nicht zugegeben haben würde, an die Frau v. H. zu schreiben, desweg habe er es hinter mir getan.

Ich muss mir wirklich den Gedanken an seine gute Absicht gegenwärtig erhalten, um nicht eine Empfindlichkeit

[1] ?

[2] = Schwarz.

gegen ihn zu äussern, die ich nicht unterdrücken kann, wenn ich bedenke, wie ihn sein pädagogisches Wesen verleitet haben mag, wunderliche Fragen über den Wert der Poesie einfliessen zu lassen. Ich möchte es um des Himmels willen nicht lesen. — Die Poesie verzeihe es ihm, und lass mich es nicht entgelten.

Von Savigny habe ich einen Brief soeben erhalten. Er kommt in drei Monaten. Ich lege diesen Brief dem Crösus bei, den ich nächstens mit der fahrenden Post schicke. — Senden Sie mir aber auch den Brief der Lisette zurück. Ich will sehen, ob ich ihr Fiammetta schaffe. Wollen Sie wohl das nächstemal etwa durch Kayser schreiben?

Was denken Sie von der Feindseligen? Ist sie Wert eines Mannes, wie der Christianer ist? Ich meine, es sei aber keine Sünde, wenn die Poesie fortan ein Stillschweigen gegen sie beobachtete. Doch auf der andern Seite wäre es vielleicht von einigem Interesse zu sehen, wie sie sich in ihren ferneren Briefen äusserte. Aber wen kann eine solche Natur interessiren?

Soll ich einige von Daubs Vorlesungen senden, die ein Student nachgeschrieben? und interessirt Sie ein Collegienheft von Schelling über die bildende Kunst?

Clemens wird mit Arnim eine Sammlung altdeutscher Volkslieder herausgeben, die er jetzt sammelt. Der Buchhändler sagte mir es. Ich sehe ihn selbst fast gar nicht.

Es ist doch auf der andern Seite sehr verwegen und unvorsichtig von der Δ, sich der Grossmut eines Mannes anzuvertrauen, wie ich, den sie im Grunde gar nicht recht kennt. Darin liegt wieder ein gewisser Glaube an die Menschen. Schwerlich wird der Christ in dem Entdeckungsfall christliche Geduld zeigen[1]. Also tiefes Stillschweigen!

[1] Creuzer semble avoir reçu de Mme Daub des confidences embarrassantes, mais il est difficile de préciser lesquelles. Voy. plus bas.

XXXIII

Den 11. Juni 1805.

Ich war heute abend mit Clemens und Arnim spazieren. Letzterer redet sehr wenig; was er sagt ist gewöhnlich heiterer Scherz. Aber im Stillen, wenn ich so ihm seitwärts ging, hab ich mich an seiner Erscheinung geweidet. Zuversicht und Kraft sind ihr aufgeprägt. Es ist doch was Herrliches um dieses kräftige Auftreten auf dem Erdboden, um dieses heitere, klare, feste Blicken in die Welt hinaus, wie wenn sie Einem dienen müsste. Sehen Sie, das vermag A. und zwar ohne gesuchte Kraft, ohne Brutalisiren, sondern so, dass die Kraft freundlich ist und gemildert und folglich schön.

So soll der Mann sein.

Bin ich nicht unparteiisch? nicht gerecht?

Den 13. früh morgens.

Gestern hatte ich eine Ahndung — ich würde einen Brief bekommen. Den ganzen Tag konnte ich den Gedanken nicht aus der Seele bringen; ich suchte zur rechten Stunde den K(ayser) wo ich ihn zu treffen gewohnt, ich fand ihn nicht. Nicht konnte ich ablassen. Noch spät abends ging ich in sein Haus. Ich fand ihn, aber keinen Brief. Ich allein konnte mich *nicht* freuen an diesem Tage wo sich tausende festlich freuten (Fronleichnam war gefeiert worden). Mein Kummer kehrte wieder: « Ist vielleicht der Freund krank? » so quälte mich einen Teil der Nacht hindurch und die neue Morgensonne kann diese Wolken von meinem Gemüte nicht hinwegschmelzen. — Was hat der Freund zum letzten Brief an die H. gesagt? — ich würde ihn vielleicht mit meinen Sorgen, Zweifeln unterhalten (indem ich ganz allein, weil die Gutmütige, die fortdauernd kränkelt, noch der Ruhe pflegt) — zum Glück aber

schlägt es sechs. Man will die Geschichte des Altertums von mir hören. Ich gehe, und wenn ich was Würdiges zu sagen habe (ich rede heute von der alten Perser Gebräuchen und Gesetzen — vom Feuerdienst, von ihrer Sorge für die Wohnungen der Toten u. s. w.) so denke ich an den Freund und er gibt das Wort dazu her. — Der Herrliche!

Den 15.

Vorgestern tadelte ich mich hinterher selbst über meine Unruhe und Ungeduld, da doch noch keine lange Zeit verflossen sei, seitdem ich geschrieben. Zwei Tage sind jetzt vorüber und noch sehe ich nicht ein Blatt vom Freunde. Gestern traf ich Kayser nicht und heute nicht. Hat der Freund geschrieben — hat er nicht? Dies sind jetzt die beiden Pole meines Denkens. Ich soll ruhig sein. Kann ich's?

Die Brentano war doch sehr krank, wenigstens schmerzlich krank. Jetzt ist sie wieder ziemlich wohl. Aber das Kind ist sehr krank. Lange war ich nicht dort. Zuweilen treffe ich Clemens und Arnim am dritten Orte.

Abends.

Die beiden waren wieder bei mir. Sie sassen lange — zu lange. Denn kurz zuvor hatte mir der getreue K. ein Briefchen zugeschickt. Das konnt ich nicht lesen. Ich musste aushalten, obwohl unempfänglich für Arnims heitere Scherze. Endlich gingen sie — und nun las ich die bevorliegenden Blätter des Freundes.

Hatte mich mein Gewissen geschlagen, dass ich so unruhig war die Tage her, war es der Gedanke mich einer Antwort von ihm unwürdig gemacht zu haben durch meine Zweifel — genug ich erbrach ihn mit heftigerer Bewegung als je. Und wie ward ich da beschämt und getröstet durch die himmlische Güte seiner Worte. Ich würde mich aber jetzt nicht trösten können über das, was ich dorten geschrieben, wäre nicht ein Gefühl in meiner Seele, welches mir sagte: *auch dieses habe*

einmal gesagt werden müssen. Gottlob dass es heraus ist — und dreimal Gott Lob und Preis und den Heiligen allzumal, dass der Freund *dennoch* nicht irre geworden ist an mir. Ach es ist ein göttlicher, wunderbar grosser Mensch dieser Freund. Sein herrliches Gemüt kann mir nicht wankend werden, das weiss ich — und ich will ihm das Glück meines Lebens vertrauen.

Den 16.

Ich ärgere mich über mich selber, wenn ich da lese was ich auf den Brief des Freundes geantwortet habe. Wie nichts ist das alles gegen seine lieben lieben Worte! Und doch fühl ich wohl, dass ich auch heute nichts werde sagen können, das einigermassen befriedigte den Drang meines vollen Herzens. In der Unzufriedenheit mit dieser Ohnmacht deutscher Zunge muss ich meinen Trost suchen in der Hoffnung, dass mir das gute Glück etwa eine griechische Inschrift in die Hände führe, die der Freund nicht ganz unwürdig achten werde, als ein Gegengeschenk von mir anzunehmen.

Den 18.

Dem Clemens ist gestern sein neugeborenes Kind gestorben. Er dauert mich doch, dass er nicht Eine Frucht seiner Jugend aufbringen kann. Weder ihn noch die Frau sah ich seit der Zeit. Sie sind mit Arnim nach Weinheim, wo sie Bekanntschaft gemacht haben mit einer adligen Familie, welche Clemens jetzt (er war neulich schon da) über alle Menschen liebt — weil sie ihn spazieren gefahren, seine Witze und Lieder angehört und dergl.

Die Daub zeigt ihrem Mann dieselbige Aussicht auf neue Vaterfreude. Ich will wünschen, mit mehr Glück als die Mereau.

Der neue hiesige Philosoph Fries hat ein Buch geschrieben, das er mir neulich geschenkt hat: *Wissen, Glaube und Ahndung,* worin er aufs bitterste den Schelling angreift und

dessen Schule, erbärmlich klagt über den Mysticismus derselben. Ich hatte mich an die Lektüre gemacht, aber diese Gattung des Witzes schreckt mich ab: « Als Moses einmal den Herrn gesehen, so glänzte er doch fortan also, dass das Volk das blendende Licht nicht ertragen konnte. Bei *diesen* (den Schellingianern) aber phosphorescirt das höhere Licht einzig nach innen, dass wir ihnen äusserlich nicht die mindeste Weise anmerken, dass sie vielmehr an uns vorübergehen alltäglich, wie ein Schuster und Schneider. »

Solche Stellen werden meine beiden Freundinnen nicht sehr reizen, das Buch zu begehren von mir. Auch fehlt es, dünkt mich, an Beweiskraft. Z. B. er geht von der Voraussetzung aus, dass *Denken* und *Sein* ein Verschiedenes sei um daraus gegen Schelling zu argumentiren, da er doch jenen ersten Satz, mit dem Schellings System steht und fällt, vorerst hätte gründlich *widerlegen* müssen. In der persönlichen Erscheinung ist Fries übrigens ein freundliches, bescheidnes Männchen, dem man nicht zürnen kann.

Neulich hat Clemens gegen einen Bekannten von mir gesagt: es sei recht, dass Tians Mahomed so herabgesetzt worden im Freimütigen, denn er sei nichts weiter wert. Dieser hat ihm ganz trocken erwidert: Ein gleiches Schicksal habe Clemens ja selbst in der Leipziger Literatur-Zeitung erfahren (wo soeben eine ganz wegwerfende Recension des Ponce erschienen ist). Darauf ist er nicht wenig verlegen geworden — die Leipziger Zeitung herabgesetzt hat und dergl. Das sieht ihm ähnlich.

Doch dauert er mich jetzt über den Verlust seines Kindes, wiewohl er affectirt, als mache er sich nichts daraus.

XXXIV

H(eidelberg) d. 26. Juni 5.

Wer hat nun Misstrauen? *ich* oder der Freund. Er lese die 2 griechischen Blätter *Num. 1 und 2* und frage sich dann, ob der welcher so schrieb, welcher *jetzt solche* Nach-

richten arglos — lustig — rein mitteilet — ob der nicht traue — ob der nicht sein ganzes Schicksal gebaut auf die Gesinnung des Freundes.

Kein Wort wusste ich von S(chwarzens) Schreiben. Nicht hat er mirs vertraut, nicht wird er es tun.

Sehnend seufzte ich dem Briefe des Freundes entgegen. Jetzt erhalte ich ihn endlich. Gestern spät abends, unbekannt mit allem, was vorgegangen, lese ich sein graues Blatt und traue meinen Augen nicht. — Kann der Freund fühlen, was ich da schuldlos litt?

Doch es ist ja vorbei — und auch er war ja schuldlos — aber es ist nicht gut, dass er bösem Argwohn Raum gibt. Tut nicht schon das Schicksal alles um uns zu quälen, sollen wir nun auch selber an unserem Unglück arbeiten? Wie denkt sich denn die *Poesie* überhaupt mein Verhältnis zum Teilnehmenden?[1] Vermeint sie denn, dass ich täglich bei ihm sitze und Rat halte und auf Mittel sinne, wie dies oder jenes zu tun sei?

So wisse sie denn ein für allemal, dass ich allein stehe und allein stehen *will* mit meinem grossen Schmerz und mit meiner Wonne, dass ich jenen nur äusserst selten sehe, dass ich überhaupt ein ganzes halbes Jahr keine Silbe mit ihm gewechselt über die *Poesie*, und es auch bis jetzt nicht getan haben würde, hätte er mir nicht den Inhalt einiger Unterredungen mit der *Gutmütigen* anvertraut — und nicht soviel freundschaftliche Teilnahme gezeigt, dass ich ohne die Schuld kalter Härte auf mich zu laden, nicht wohl beharren konnte in meinem gänzlichen Schweigen. Und wiewohl ich überzeugt, dass auch sein letzter Schritt aus bester Meinung für mich geschehen sei, so werde ich ihn doch nochmals dringend bitten, doch das Schicksal walten zu lassen, und nichts zu tun, auch nicht mit der *Gutmütigen* ferner darüber zu reden.

Ich verspreche aber dabei jenes Schreiben an die H. gänzlich zu ignorieren. Wie sollte ich mich auch anders des Vertrauens wert zeigen, das sie sowohl als die *Poesie* mir beweisen durch Mitteilung jener Nachricht.

[1] = Schwarz.

Der *Teilnehmende* ist ein Mann, der viel Sinn hat für die geheimsten Wünsche des Gemütes — er ist warm und getreu in der Freundschaft.

Siehe, das ist sein Wert. Dagegen macht ihn nun ein gewisser *pädagogischer* Eifer (er hat sein ganzes Leben fast mit Pädagogik ausgefüllt) begehrlich in solchen Angelegenheiten seiner Freunde. Mit einem gewissen Selbstgefühl gegründet auf seine *Erfahrung will* er nun als Ratgeber ein entscheidendes Wort haben, nicht zweifelnd, dass er immer den rechten Punkt treffe. Dies macht ihn dann oft fordernd wie z. B. in der Frage über die Würdigkeit der *Poesie.*

Mich kann dies alles nicht mehr irreleiten. Ich kenne es lange her. Und wie sollte ich *ihm* mehr trauen als meinem eignen Bewusstsein, da ich weiss, dass die Natur *ihm* den Sinn für Poesie, für Kunst und Schönheit mit einer Härte versagt hat, wie wenigen Menschen? An der Poesie selbst nun *müsste* ihm ja, und wenn er sie von Angesicht sähe, vieles anders erscheinen als mir und folglich *falsch* erscheinen.

Das ist mein Glaubensbekenntnis über ihn. Begreife also die H. und der *Freund* mein Verhältnis zu ihm und mein hiesiges Leben: den ganzen Tag mir überlassen und meinen Arbeiten, umgeben von den Schatten der ehrwürdigen Alten, deren Werke um mich her liegen, lebe ich meine stillen Stunden fort bis an den Abend, umschwebt unsichtbar von der *Poesie* und oft nachhängend dem Gedanken an sie und selbst dann wenn ich von D(aub) geführt hinuntersteige in die Tiefe der Philosophie. Abends such ich mir alsdann entweder allein einen Weg, den das gemeine Gewerbe der Menschen nicht laut macht, oder ich gehe am Fluss mit meinem treuen K(ayser) spazieren.

Eine *Partie* wie die letzte Woche nach M. wo ich (obwohl in lauter und heitrer Gesellschaft die gemeldete Entdeckung machte) ist nicht die Sache freier Wahl, sondern eine hässliche Notwendigkeit, die zum Glück so hässlich ist, dass sie sich höchst *selten* macht. — So sind mein eignes Gemüt und die Natur meine Vertraute und nicht die Menschen, wären sie auch noch so *teilnehmend.*

Nach drei Wochen ohngefähr, wenn *Voss* hier einigermassen eingerichtet sein wird, bin ich auf 4—7 Tage *frei*. In 14 Tagen höchstens kommt er.

Sie versprachen mir durch Mohr einen gedruckten Aufsatz von Tian zu senden [1]. Noch habe ich nichts erhalten. Ist doch, meine ich, jene Schrift der Laroche erschienen. Sie müssen mir nichts vorenthalten was von Ihnen kommt.

Lorchens Bräutigam [2] ist hier: er liest Collegia über Geographie und Mathematik. Ein Mensch voll schönen Anlagen und Kenntnissen und von Ernst und rechtem Sinn. Er ist mein Tischgenosse. Er hat Steffens studirt und Schelling. Interessirt es Sie, so sollen Sie eine Abhandlung von ihm haben, die er kürzlich über Mineralogie herausgegeben. Doch wir verstehen nichts davon.

Schreiben Sie das nächstemal (d. h. *sehr bald*) *direkt* unter meiner Adresse.

XXXV

Sonnabends. (29 juin.)

Ich war heute beim *Frommen*. Er fühlt, dass dieser Name weit mehr dem Freund gebührt als ihm selbst. Er sagte mir, indem er mir die Hand drückte, sich freuend jemand gefunden zu haben, mit dem er reden könne: Die fromme Ergebung, die in der letzten Aeusserung des Freundes sichtbar werde, habe ihm Tränen gekostet, aber Tränen, wie er sie gern weine. Er fühle sich weltlich und irdisch, wenn er sein Sinnen und Trachten mit diesem himmlischen Sinnen des Freundes vergleiche. Im Herzen musste ich ihm beipflichten. Zu seinem Troste sagte ich jedoch: Auch das Anerkennen verrate ein frommes Gemüt. Daher solle er einstweilen diesen Namen behalten. Alsdann müsse aber, begehrte er, der Freund künftig der *Heilige* heissen.

[1] Geschichte eines Braminen (Sophie Laroche: Herbsttage).

[2] Zimmermann, fiancé de Lorchen Leske, belle-fille de Creuzer.

Nun erzählte er mir viel von seinem Leben, und verlangte, ich solle dem Heiligen das Wesentliche davon melden. Das will ich denn auch mit seinen Worten tun, zumal da ich einsehe, es ist nötig um ihn weder für schlecht, noch für zu vortrefflich zu halten, die tägliche Gewohnheit seines Lebens etwas zu kennen.

«Was ich getan habe, begann er traurig an, *musste* ich *jetzt* tun. Dieses Eine weiss ich, weiter aber auch nichts. Denn in jedem Betracht wird mein Leben immer dunkler und dunkler. Ich gehe einen unbekannten Pfad; wohin er sich verlieren wird, weiss ich nicht. Ich fühle nur eine warme liebe Hand, die mich leitet, und sehe nichts als zwei Augen, in denen ein Himmel liegt, und die wie Sterne in dieser Finsternis mir vorschweben. Solange diese Hand mich nicht lässet und diese Augen nicht sich schliessen, werde ich getrost fortgehen, obwohl trauernd, dass kein Ende abzusehen ist des langen, nachtvollen Weges.»

«Es ist ein hartes Schicksal, fuhr er fort, dass mir die *Poesie* nicht vor sechs Jahren bekannt geworden. Damals war mein Leben leichter, ich war noch ohne Amt, hatte mit dem Staate nichts zu teilen und begehrte wenig, bedurfte auch wenig.

«Meine ganze Lebensweise war damals härter und einfacher. Das meiste was Gold kostet kannte ich nicht. Einfache Kost war mir genügend und Wasser war mein einziger Trank bis in mein 28. Jahr. Das wenige, was ich brauchte, erwarb ich mir in einem leichten Verhältnis durch kleinen Aufwand meiner Kraft und der Ueberrest eines kleinen Vermögens ward fröhlich aufgezehrt. Nun kam ich in diese Verbindung und damit in ein anderes Leben. Tausend Bedürfnisse wurden mir bekannt gemacht, immer mit der Bemerkung: dass sei nötig zu meiner Gesundheit und ich sei bisher immer krank gewesen. Ich durfte geniessen was man für Geld erkauft (denn nun bekam ich eine Besoldung) ohne selbst rechnen und das Geld gebrauchen zu müssen. Die Gutmütige, Meisterin in diesen Aeusserlichkeiten des Lebens, kam meiner Ungeschicklichkeit darin wunderbar zu Hülfe, freundlich, dienstfertig, jeden Wunsch erratend, ehe er noch ausgesprochen war und dieser

kleine freundliche Dienst um meine Person ward verführerisch für meinen Egoismus (o, niemand in der Welt verdient weniger, der *Fromme* zu heissen, als ich) und die Verbindung befestigte sich in eine Ehe, deren Wesen nun in einer Fortsetzung dieses kleinen, auf jeden Moment des Lebens berechneten Dienstes und in einem dankbar freundlichen Anerkennen desselben besteht. So lebe ich nun *äusserlich* frei im höchsten Grade, gewöhnlich ohne alles Geld in der Tasche, niemals wissend, ob und wieviel dessen überhaupt im Hause sei; der Tisch ist gedeckt, ich gehe und esse, wie ein Gast, der nicht weiss und nicht fragt, was das kostet. Reise ich aber einmal allein, so wie neulich durch die Blüten von Frankfurt her, dann sehe ich wie wenig das Aeusserliche ist, und wie jeder Diener im Gasthof dasselbe leistet, wenn man es bezahlt. Bin ich dann allein und unter freiem Himmel, angeregt von der frischen Himmelsluft, dann kehrt das Bewusstsein der alten freien Zeit in meine Seele wieder, dann tritt die Poesie zu mir und die Jugend und fragen mich warum ich so alt geworden um äusserlicher Freiheit willen, und ich werde gewahr, dass ich ein schlechtes Spiel spiele, *Gold* einsetzend gegen *Kupfermünze*.

«Aber es ist nun zu spät. Der andere Teil wird seinen Vorteil nicht lassen. Ich darf nicht fort, die Gesellschaft versteht sich — der Eingang ist verschlossen — ich hätte nicht hereingehen sollen. Ist es recht, oder ist es grausam, dass eine Frau, die ihre Geschicke naturgemäss durchlebt hat in Liebe mit einem ersten Mann von gleichem Alter, in Kindern, die sie auf den Händen tragen, in Enkeln, denen sie entgegensieht, dass diese begehrt und nicht davon ablässt: ein junger Mann solle den Sinn seines Lebens darin finden, den späten Herbst, den nahenden Winter als ihre Wintersonne noch ein wenig warm und hell zu machen? — Es ist recht! Letzterer konnte das ja voraus wissen. Ja, es ist recht! «Opfer fallen hier, weder Lamm noch Stier — aber Menschenopfer unerhört[1]». Stille, meine Seele, stille. Es ist recht!

«Aber das auch ist wieder nicht ganz wahr. Nicht *jetzt* erst und seit sechs Jahren, nein immer war ich unfähig zum

[1] Gœthe, Die Braut von Corinth.

Zusammenleben mit der *Poesie*. Sie sucht ja und muss suchen das Schöne. Wie kann sie doch ihre Natur so verkennen, darauf verzichten zu wollen, und aufnehmen zu wollen (in ihren Himmelswagen mit Flügelrossen bespannt zur Fahrt über den blauen Bogen und über die Sterne) einen Menschen gegen dessen Leib die Natur so ungünstig gewesen, der ferner nie in sich verspürt hat jenen leichten Sinn, jene schöne Freiheit, die der Begleiter der Poesie haben soll? *Ein schwerer Ernst ist immer der bleibende Ton meines Lebens gewesen* ». Die Wahrheit dieses Selbstgeständnisses muss ich gewissenshalber bestätigen und die Bemerkung hinzufügen, wie es mich heimlich oft bange gemacht hat für den Frommen, wenn ich sah, dass der *Heilige* (alles idealisirend) sich oft aus einzelnen Aeusserungen ein zu vorteilhaftes Bild von ihm dichtete.

Der Freund kennt diesen Ernst noch nicht, weil er mich noch nicht lange genug gesehen hat, in des Daseins täglicher Gewohnheit und an der Galeere des Staats angeschmiedet. Wie wenn dieser alternde und altmachende *Ernst* sich zur Poesie zudringlich und grausam herangedrängt hätte und ihre Wangen blass gemacht und ihren Augen Tränen entlockt?

Zumal wenn er noch die *Sorge* mitgebracht hätte zu ihrer Qual.

Denn, setzte der Fromme hinzu, um ganz aufrichtig zu sein, müsse er gestehen, dass ihn jene Ungeschicklichkeit in allen Geldsachen, die ihm in einem wahrhaft unglaublichen Grade beiwohnt, Misstrauen einflösse gegen sich selbst und den Zweifel errege: seine Einnahme möge, bei der Pflicht, die *Gutmütige* zu entschädigen, vielleicht doch nicht hingereicht haben, der *Poesie* eine poetische, freie Existenz zu sichern.

Meine Blicke sagten ihm, dass er darüber doch sonst anders gedacht habe. Und nun gestand er mir, die Beschränktheit seiner Natur (leiblich und geistig) und seines Vermögens hätte ihm im Verhältnis zur Poesie immer gegenwärtig bleiben sollen. Dass das nicht geschehen, darüber müsse er sich selbst anklagen; und er büsse hart genug dafür, wenn er jetzt sehe, wie er selbst dazu beigetragen, dass die Poesie so fest

an ihm hange und sich gleichsam an ihn gewöhnt habe. Sie solle ihm doch vergeben. Nun las er eine der Stellen des letzten Briefes vor, die darauf Beziehung haben; und bei den Worten: «Die geliebte Pflanze muss aus des Freundes Brust gerissen werden» und «Herr, mache meine Seele stille» war er tief bewegt. Er leidet viel bei dem Gedanken, das stille Dasein der *Poesie* gestört zu haben durch seine Wünsche.

Dann sagt' er wieder: es sei Schicksal gewesen, und warum sie ihn auch, als einen fremden, verdienstlosen Menschen, gleich dâs erstemal so gütig behandelt habe auf dem Altan des Schlosses. Ach, und dann gehet er immer wieder auf den Platz. Vorgestern abend war er da und gestern morgen fand ich ihn schon wieder da. Er geht auf und nieder und sieht in das Waldtal hin, wohin der Freund so gerne blickte, er steht und sieht den Wellen des Neckars zu, scheint viel zu denken und denket nichts als das Eine, was ihn dahergeführt.

Und dann ist's ihm wieder wohl und er fühlet, dass es das Beste für ihn und den Freund ist: frei zu lieben und *planlos* ohne Hoffen und Wünschen. Dabei lassen Sie die beiden Freunde bleiben, dann wird der Himmel blauer und leichter die Luft und das Schicksal freundlicher und geneigter zuweilen eine Gunst zu gestatten.

Alle diese *verschiedenen* Gedanken, *verschieden* wie sie sind, sollte ich dem Freunde melden mit diesem letzten Entschluss eines *planlosen* Liebens. Das ist nun geschehen und nun beantworte ich noch einige Fragen des letzten Briefes.

Was die Feindselige geredet? Es bezog sich auf frühere Zeiten. Aufs Verhältnis mit Böhm — meine Stimmung war nicht zur Aufmerksamkeit gemacht. — Soviel war das Resultat. Der Leichtsinn des Freundes spiele mit der Liebe nur — und habe früh damit gespielt, und auch das jetzige sei nichts weiter; es sei also Pflicht der Gutmütigen, um des Spielens willen nicht stören zu lassen ihre Ehe und dergl. alberne Dinge mehr. — Genug die Gutmütige sieht sich jetzt mehr als je berechtigt, ja *verpflichtet*, nicht durch Aufopfe-

rung zu begünstigen die Verbindung mit dem Freunde, die dem Frommen verderblich werden müsste. So beschönigt man das Nichtentsagen*können*.

Die Feindselige ist jetzt häufig mit der Gutmütigen zusammen. Letzterer gönne ich dieses Aussprechen, weil sie wirklich sehr schwächlich ist, sodass das Mitleid gar zu nahe liegt. Erstere holt sogar zuweilen *allein* die letztere ab, wo ich dann niemals abkommen kann vor lauter Arbeit oder schon vorher weg bin.

Trifft es sich, dass die Feindselige mich siehet, wie vor einigen Tagen auf einem Spaziergang, so lenkt sie gleich das Gespräch auf die Poesie und da erfuhr ich dann, dass sie diese Woche einen Brief von ihr habe, einen freundschaftlichen Brief. Als ich sagte, das werde sie ja freuen, so erwiderte sie « dabei sei doch keine Aufrichtigkeit. Niemals sei die Poesie offen gegen sie gewesen, wiewohl sie (die Feindselige) ihr immer ihr ganzes Herz aufgeschlossen habe. » Nun knüpfte sie ein Gespräch an, über die Veränderung ihres Quartiers, «sie wisse jetzt ein Haus, das sei aber zu gross für Eine Familie. Es sei für mehrere. »

Da galt es nun dumm zu sein. Ich war es. Aber das hilft alles nichts. « Es sei doch gar zu schön, wenn wir beide Familien zusammenwohnen könnten in Einem Haus. » Da riet ich dann ernstlich ab vom Hauskaufen, ihr Mann werde eine freie Wohnung bekommen, es sei die Rede von mehreren Professoren, die dergleichen haben sollten. « Es sei unerträglich in dem Hause, und sie wollte den Winter lieber in Hanau zuzubringen suchen. » Grausamer Entschluss! Der arme Δ! Der Fromme kommt unter diesen Umständen wirklich in ein wunderliches Verhältnis zu ihm. Sonst pflegte er ihn häufig zu besuchen, abzuholen und dergl. Jetzt darf er dergl. nicht wagen, weil unten aufgepasst wird.

Verzeihen Sie, ich unterhalte Sie mit gar zu schlechten Sachen. Nur dies noch: Dennoch tadele ich die Poesie nicht, dass sie der Feindseligen freundlich geschrieben. Sie fühlt sich nun einmal unglücklich mit Δ, ist dazu jetzt hochschwanger.

Ich würde es bedauert haben, wenn mir der *Bramine*[1]

[1] Geschichte eines Braminen.

fremd geblieben wäre. Die Poesie hat sich dessen nicht zu schämen. Es war gestern abend (ein Uhr) meine späte Lektüre und wiegte mich in freundliche Träume ein — in fromme Träume. Ich bin innerlich angesprochen durch die darin liegende Scheidung des Weltlichen und Ewigen; ich bin stolz auf die Poesie wegen ihrer körnigten, männlichen Prosa, worin sie klare und tiefe Gedanken zu kleiden gewusst hat. Diese Prosa gefällt mir sehr, auch in Tians *Phantasien*. Der Tian sollte viel in Prosa schreiben, er weiss sie zu handhaben, wie er die Poesie zu handhaben weiss. Soweit lobe ich: nun aber kommt der Tadel. Es gefällt mir nicht, das Wort: «Damals kannte ich Schelling noch nicht;» darin finde ich etwas Buchstabe, ähnlich dem, welcher die Spanier[1] notwendig achtet, damit die *Poesie Poesie werde*. Sehen Sie, das ist der Widerspruch: Ist ein begeistertes Gemüt da, ist Poesie da, so wird sie durchbrechen ohne Mittelsmänner. Dankbarkeit ist schön gegen grosse befruchtende Geister. Aber so soll man nicht reden: «Wenn der nicht gewesen wäre, so wäre ich nichts.» So soll am wenigsten die Poesie reden. Habe ich recht?

Das Buch darf ich doch wohl nicht behalten? Wenn es das einzige Exemplar ist, so will ich mir ein anderes kaufen. Ohnehin habe ich mir schon 3 Exemplare der *Poetischen Fragmente* gekauft und verschenkt an Männer, die ich deren wert achte.

Nun werde ich Crœsus schwerlich lesen, wenn er Ihnen nicht gefällt. Er war hier beständig verliehen, bis Sie ihn forderten. Daher las ich ihn selbst noch nicht. Sonst ist der Verfasser[2] ein wackerer Mann. Haben Sie einen Aufsatz von ihm gelesen in Schlegels Europa: *Epochen der alten Philosophie*. Ich soll ihn abschreiben lassen, und kann ihn senden, wenn er Ihnen unbekannt.

Schellings Vorlesung lasse ich abschreiben. Die Abschrift war Ihnen bestimmt. Bekomm ich sie heute noch, so kommt sie mit diesem Brief durch unsere H. Im andern Fall schicke

[1] Allusion à la lettre de Lisette, Geiger, K. v. G., p. 53—64.
[2] Ast.

ich den Brief unmittelbar, weil ich die H zu compromittiren fürchte durch blosse Briefe.

Sie schreiben mir künftig immer *direkt* (Dieser Brief schreibe ich ganz offen und mit Wissen der Gutmütigen und sende ihn unverhohlen weg. Das geschah vorher auch wohl, obschon selten). Es sei denn, dass durch Mohr etwas zu senden wäre. Durch diesen Mann, der mir sehr zugetan ist, sowie sein jetziger Associé (Zimmer) erhalte ich alles günstlich. Ersterer hat Ihnen doch das Honorar zugestellt: 12 Gulden für den gedruckten Bogen?

Hierbei Savignys letzter Brief. Sie wissen doch schon in welchem Ton diese Correspondenz geführt wird. Wie es dem Menschen so wohl ist in seinem gelehrten Treiben, und in seiner Ehe!

Ueber Heidelberg muss er kürzlich gewaltige Lobreden gehöret haben. Ich habe auch wohl gelobt, lob auch noch (aber im Stillen nur das Eine, dass es so nahe ist der Wohnung des Freundes, sodass es mir unendliche Schmerzen geben würde, wenn äussere Verhältnisse mich nötigen würden, hinwegzugehen. Ich bete, dass es nicht geschehen möge. Der Traumgott soll zum Lügner werden).

Es ist gut, dass ich der H. nicht schreiben soll. Ich wag es auch nicht recht, wohl wissend, dass sie mir im Herzen zürnen müsse, dass ich ihre liebe Freundin so traurig gemacht. Wenn sie nur nicht *Willen* sucht, wo *Schicksal* war. Wenn sie mich nur nicht verkennt.

Ich war seit 8 Tagen nicht wohl. Jetzt genese ich aber wieder. Wissen will ich aber auch, dass der Freund leben will und so handelt, dass er zeigt, er wolle es gerne.

Anfangs der 2. Woche wird das Schellingsche Heft fertig sein. Ich werde es dann zusammen mit dem Daubischen senden durch Mohr oder mit der fahrenden Post. Letzteres müssen Sie doch auch sehen, damit Sie sehen, wie D. seine Vorlesungen einrichtet.

Ich sende diesen Brief doch nun durch Frau v. H. Sie erwarten vielleicht keinen Brief direkt und er ginge dann verloren. Ich bin ängstlich und zittere für Sie. Um aber die liebe H. nicht zu compromittiren, setze ich auf die Adresse:

gedrucktes. Schreiben Sie doch künftig immer *bestimmt wie* jeder Brief an Sie gelangen soll. Ich fürchte nur für Sie und H. An mir liegt nichts.

XXXVI

Sonntags. (7 ou 14 juillet).

Der Freund wollte, ich sollte ruhig sein. Da sehen Sie nun in dem beiliegenden Briefe der Sophie was der Freund nicht über mich vermag. Sie gibt mir jetzt selbst das Zeugnis, ich sei ruhig.

Wird der Freund mit dem Inhalt des Briefes der Sophie zufrieden sein? zufrieden sein können? — ich weiss es nicht — muss es aber wünschen, weil nun einmal der Schritt geschehen ist, an die Sophie zu schreiben. Letztere ist jetzt gegen den Frommen (wiewohl er nicht unbemerkt lässt, dass sein Himmel im Gemüt der Poesie ist) sehr duldsam, durchaus friedfertig und freundlich. Gott gebe, dass es andauert. Wie freue ich mich für ungegründet erklären zu müssen, was ich Montags und Dienstags[1] geschrieben. Da der Freund befiehlt, so will der Fromme durch seine Ruhe fortdauernd alles mögliche tun, um diese Stimmung zu erhalten.

Die Briefe können also nunmehr wieder *direkt* gehen.

Tausend fatale Arbeiten veranlassten es, dass ich erst heute (Sonntags) diesen absenden kann. Samstags soll ich ja nicht schicken.

Unsere H. wird mit dieser Wendung der Sachen sehr zufrieden sein.

XXXVII

Den 20ten (Juli 1805).

Ich muss doch sagen warum Heidelberg überhaupt mir anfängt fatal zu werden — weil es der Sitz werden will der

[1] Ces lettres ne sont pas à Heidelberg.

Gemeinheit, die etwas zu sein wähnend, sich vornehm hier ausruhen will in dem warmen pfälzischen Himmel.

Die Sache ist die: eine gewisse Gattung von Leuten, die sich durch Aufklärerei im Norden von Teutschland einen gewissen Ruhm erworben und Pensionen, drohen sich sozusagen in Masse herniederzulassen.

Mehrere sind schon hier, z. B. ein gewisser Consistorialrat *Horstig*, der ein [?][1] Schreier in Journalen war und von der Fürstin von Lippe eine Pension geniesst.

Abgebrauchte Consistorialräte — alternde Pädagogen (*Wolle* in Leipzig) — süsse Frömmler (*Ewald* in Bremen) — schlechte Poeten (*Voss*) — die wollen nun ihre matten Glieder auf süddeutschem Grunde sonnen — und dabei hier das grosse Wort führen. Da bleibe wer da kann. Ich werde es nicht können.

Ausserdem bietet sich ein Heer von Leuten zu Professoren an, die daran am letzten denken, dass man auch verstehen müsse, was man lehren will. Es vergeht keine Woche, so kommen dergl. Briefe hier an und *ich* selbst werde häufig damit heimgesucht Ich habe schon geradezu erklärt, dass mich das nichts angehe. Allein die Leute ruhen nicht — und oft, nur *zu oft* gelingt es ihnen und wir haben dann die Wucherpflanze.

Heidelberg wird mir fatal dadurch.

Schreiben Sie doch das nächstemal durch *Kayser* und *recht bald*. Verdien ich's?

Gestern sah ich Ihren Bruder — lange sah ich ihn nicht. Er ist Ihr Bruder — wie bin ich ihm freundlich. Er war nicht wohl gewesen — aber ist jetzt wiederhergestellt und wanderte mit seinem Livländer und mit seinem Förster dem Dorfe zu, wo er wohnt.

Bitten Sie doch den *Freund* ums Himmelswillen dem Gedanken nicht Nahrung zu geben, als ob seine Liebe mir mehr Schmerz bringe als Wonne. Er hängt doch oft recht argen Grillen nach. Sagen Sie ihm doch ein für allemal: ich möchte gar nicht leben, wenn er nicht wäre, sein Dasein,

[1] Illisible.

sein Denken und Tun sei meine *Freude* und *nicht* meine Qual. Beruhigen Sie doch den wunderlichen lieben Menschen. Er verzeihe mir, wenn ich durch irgend ein böses Wort zu solchen bösen Gedanken Anlass gab.

Morgen, wenn der Freund diesen Brief lieset, bin ich in *Mannheim*, wohin ich muss. Ein lieber Ort! Fragen Sie doch den Freund einmal warum?

Sie antworten auf manches nicht, z. B. auf die Frage, ob Nees in Jena sei.

Auch der Gedanke an Russland[1] erwachte wieder bei mir. Dort wäre vielleicht eine *Heimat* zu finden. Bin ich doch reich an Plänen?

XXXVIII

Den 29ten (Juli) 5.

In der Eile vergass ich am Sonnabend ein klein Blättchen an unsere H. das ich geschwind niederschrieb, als ich den letzten Brief der *Poesie* erhielt. Hier folgt's nach.

Auch ein Blatt von Pythagoras folgt. Er gab es mir gestern zur Lesung in der Frühstund (in der Blüte des Tages, wie er sagt). Vielleicht aus Mitleid, weil ich neulich so geklagt, hauptsächlich aber weil er gesehen, dass ich 8 Tage lang in der Gesellschaft eines Mannes zubringen müssen, der von Philosophie (was Sie leider so nennen) keine Ahndung hat.

Ich vermeine aber auch, das Blatt sei eine karge Gabe des Mitleids (*ich* wenigstens gebe aus *Mitleid* das *Beste* niemals), es sei mehrenteils ein Blatt aus dem exoterischen Buch seiner Philosophie. Es ist viel Gemeines darin, ich wollte es aber doch unverändert und treulich wiedergeben. Solche Treue besticht ihn vielleicht und vielleicht gibt er künftig etwas Esoterisches von der geheimen Zahlenlehre in welcher der Sitz ist von der Harmonie, der Wurzel altes Pythagoräismus.

Unter jenem Mann war Voss gemeint. Ich glaube ihn schon

[1] Creuzer songeait à une chaire à l'université de Moscou. (Cf. Rohde, note p. 69.)

ziemlich zu kennen, er erschwert dies nicht. Es liegt Ihnen vielleicht wenig daran, aber doch will ich's kurz sagen, was ich von ihm denke. Vergebens rühren Sie manche Seite an des höheren inneren Menschen. Von ihm selbst als Poeten red ich gar nicht, aber ich vermisse auch gänzlich den Sinn für Philosophie. Daher ihm auch jene *ideale* Ansicht des Altertums fehlt, nach welcher es als eine einzige grosse innere Welt, als ein mächtiger Kunstkörper zu denken ist. Ebenso scheint ihn die romantische Poesie nicht berührt zu haben[1].

Und dennoch hat derselbe Mann unleugbar etwas Genialisches. Dies ist der wunderbare Sinn für Musik, für Metrik und jeglichen Rhythmus menschlicher Red und Sprache. Ferner einen gediegenen, gehaltvollen, altertümlichen Stil seines prosaischen Ausdrucks. Das hat ihm ein Gott gegeben und während er das gegebene Gut treulich ernstlich pflegte, hat er freilich von mancher Weltgegend der inneren Natur sich auch nicht die Ahndung erworben. Um aber ganz unparteiisch zu sein, setze ich hinzu, dass er als gelehrter Forscher in manchen Teilen des Altertums einen recht ehrenvollen Platz behauptet.

Ich muss doch der Poesie erzählen, dass ich neulich einige Verse von ihr in einer Vorlesung ausgesprochen habe. Es war in der alten Historie, wo ich zeigen wollte, wie nach Alexanders des Grossen Tod durch den Sturm der Kriege seiner Feldherrn (wie durch ein furchtbares Gewitter) eine neue Welt geboren worden. Wer war es, der mir da die Worte auf die Zunge legte: « Auch solche Kräfte muss das Weltall haben, Und ruhiges Bestehen frommt ihm nicht[2] » Ich fügte ganz anständig besonnen an: « wie es ein neuerer Dichter aufs beste ausdrückt ». Ich musste hinterher über den Zufall froh werden und lächeln, bis mein Genius traurend zu mir trat, sagend die griechischen[3] Worte: Auf den *Lehrstuhl* wohl führt Liebe dir die *Poesie*, auf dein *Lager* nimmer.

Mohr ist immer noch nicht hier. Noch können Sie also

[1] Cf. le conte allégorique de Cl. Brentano : Das Märchen vom Murmeltier.

[2] Mahomet. Gœtz, p. 60.

[3] La phrase est écrite en caractères grecs.

nichts erhalten. Wer doch recht vie des Goldes hätte. Ich bin immer arm und jetzt besonders. Aber er soll, sobald ich ihm gesprochen, geben und kommt er nicht nächstens, so schreib ich ihm.

Sie dürfen mir *direkt* schreiben.

Der Δ liest in seiner Art vortrefflich Colleg, aber sollte ich aufrichtig sein, je länger ich das alles höre, desto fester überzeuge ich mich, dass die Philosophie so, durch logisches discursives Vortragen *nicht* gelehrt werde noch gelehrt werden könne. Der lange Weg geht immer um die äusseren Tempelmauern herum. Ins Innere wird keiner eingeführt. Das ist nicht des Δ Schuld, sondern Schuld des rauhen Haufens und der Sprache. Die Poesie muss mit einer Symbolik (von Gott verliehen — sie ist ja Liebling der Götter) ins Mittel treten und sich der Philosophie annehmen.

Unendlich näher dem Wahren sind die *schauenden* Mystiker (wie Plotinos) als die discurirenden Lehrer.

Ich bin neugierig, ob Sie mir beistimmen werden, wenn Sie des Δ Hefte sehen. Rühmlich ist's für Δ, dass er selbst die grösseste Achtung hat gegen die *contemplativen* Philosophen, wie er die Mystiker nennt.

Ich meine, es sei eine ganz natürliche Vorsicht, der Feindseligen künftig wenigstens kein Vertrauen mehr zu zeigen. Man lässt sie gehen, so schont man sie am besten bei ihrer Leibesbürde. Ich hab diese Methode erdacht und sie bleibt nun weg.

Schwarz ist wiederholt sehr kränklich. Sein Aussehen verkündigt grosse Schwäche. Ich besorge, er lebt nicht lange. Er meint es gut mit dem Frommen, aber über gewisse Punkte schweigt dieser gegen ihn, weil er da verschlossenen Sinn findet. Ich hab mich sonst schon darüber geäussert. — Man muss ihm gut sein, er hat seinen hohen Wert.

XXXIX

Dienstags spät (30 juillet).

Ich bin wieder gesund, aber sehr traurig. Es ist die Trauer eines Gefangenen, der dem Amt nicht entfliehen darf und

dem Kerker, in dem der Staat ihn eingebannt, um sich selber zu leben. Das heisst dem ungestörten, freien Andenken an die Poesie.

Aber das ist Torheit, so zu klagen. Das hätte ich wissen können. Man kann nicht zweien Herren zugleich dienen: der *Welt* und dem *Himmel*.

Da ich der ersteren mich einmal hingegeben in accordirte Dienstpflicht, so muss ich ihre Uniform tragen, muss es lernen, dass es Verbrechen ist, etwas zu verfolgen, dessen Wohnsitz ausser der Grenzen des Staats liegt und über die Sterne hinaus Wünsche zu hegen. — Ein gemessenes bürgerliches Wollen ziemt dem Manne, der nicht reich genug ist, um frei zu sein; und jegliche seiner Bestrebungen muss einen festen Boden haben, auf dem ein Vorteil erwachse entweder dem Lande, dessen Diener er ist, oder seinem Hause, oder der Schule, in die er zünftig gehört.

Diese Betrachtungen sind die Frucht der letzten acht Tage, und ich schäme mich, der Poesie vor Augen zu treten, an die ich in dieser Zeit so wenig würdig denken konnte. Der so lang erwartete Freund ist seitdem hier, und jeder freie (von Vorlesungen freie) Augenblick gehört ihm und seiner Familie an. Jetzt ist er in Karlsruhe, und ich schicke mich an aufzuatmen, um der Poesie zu sagen, dass ich mich ihrer unwerter fühle und unvorbereiteter als jemals, sie anzureden. Sei es, sie muss es in Zeiten lernen, muss einsehen lernen, dass die Welt nicht ihr Vaterland, das bürgerliche Leben nicht ihr Clima, und ein Mann, der bei beiden zum Lohn geht ein untauglicher Pfleger ist der zarten Himmelsblume. Es wird immer ärger werden, und immer mehr seh ich es ein, wie ich werde mehr und mehr zurücksinken in den Wust des gemeinen Lebens. — Wie viel von dem Leben kann ich denn jetzt noch *mein* nennen? Im eigentlichsten Sinn die ganze Woche hindurch ein paar Stunden, die ich etwa dem Schlafe abdarbe (wie diese der Mitternacht, da ich jetzt eben schreibe). Denn auch meine Abendmussezeit wird mir verkümmert — wenn ich die Einsamkeit im Freien suche, muss ich diesem oder jenem Rede stehen, oder werde früher zu Hause überfallen. — So sind mir meine lieben Waldtäler schon ganz fremd geworden.

Es ist ein elendes Leben, das eines Lehrers auf der Universität. Die Ursachen gehörig erörtert würden ein Buch anfüllen. Zweifach elend *jetzt*, da man dergl. Leute kauft zum Lärmmachen, zum Anlocken — wie englische Reuter — sie sollen bunt durch die Strassen ziehen, ihre Künste anpreisen und anbieten und wer den gefährlichsten Sprung macht, der ist der Gott des Tages. Dreifach elend das Leben in einer neuen Universitätsstadt[1], die ein bischen zu reden giebt — und den Fremden auf dem Wege liegt und warme Sonne hat für ruhesuchende berühmte Leute.

Wo ist die Ruhe zu finden und Stille zur Betrachtung dessen, was einzig wert ist, betrachtet zu werden? — der ewigen Schöne und der ewigen *Poesie?* — Es ist ebenso geschickt, sich in eine Mühle einzuquartiren, um über die Harmonie der Sphären nachzudenken.

Freund! Freund! lern es einsehen, dass nicht bloss Gleichartigkeit der innern Wünsche dazu gehört, einander anzugehören und mit einander im Gemüte vermählt zu werden, sondern auch eine Gleichartigkeit des äusseren Schicksals, des Standes, des Güterbesitzes, kurz der ganzen Lage.

Denn *das Geklagte ist noch nicht alles.*

Jenes betraf den *Staat.*

Auch das *Haus* hat seine Ansprüche, seine Sitten, seine *Rechte.*

Der Freund begehrt Wahrheit. Ich hoffte, er sollte diese schon symbolisch angedeutet finden in meinem letzten Briefe in der Stelle wo ein gewisser Mensch gestand: der bisher geführte Name, der Fromme, komme ihm gerechter Weise nicht mehr zu.

Indessen man begehrt die Wahrheit deutlicher ausgesprochen, und wie derselbe Mann bisher sie schon einigemal bekannt hat, selbst auf die Gefahr, das Teuerste zu verlieren, so bleibt er ihr auch jetzt getreu in dem Bewusstsein, dass diese Treue gegen die Wahrheit vielleicht seinen ganzen Wert ausmache. Er kann nicht heucheln. Aber man missdeute ihn auch nicht. Hat der Freund wohl je etwas em-

[1] L'Université venait d'être réorganisée par le margrave de Bade.

pfunden von der stillen *Macht* der *Gewohnheit?* Kennt er die *Sitte des häuslichen Lebens?* und versteht er die Abhängigkeit des häuslichen Lebens von zufälligen Beschränkungen, namentlich von dem Raum und der Einrichtung der Wohnung? Bedenkt er den Zwang örtlicher Nähe? Berechnet er die geforderten und freiwillig dargebotenen Dienste, die der Leib herbeiführt — der oft kränkelnde Leib dessen, der ihn nicht achtet noch schonet? Weiss er, dass der gewesene Fromme mitleidig von Natur nicht sein Auge verschliessen kann gegen ein solches auf unzählige Momente des Lebens verteilte Bemühtsein um seine Person, dass derselbe Mensch verzärtelt worden und egoistisch von jeher gewesen ist, dass er folglich nicht gross genug ist, um unbemerkt vorübergehen zu lassen das Bestreben einer *Gutmütigen*, seine Dankbarkeit zu gewinnen — dass er folglich nicht hart sein kann — dass folglich wohl etwas geschah, wobei *sein Gemüt nicht war?*

Es ist unerträglich, ewig nehmend, ewig Schuldner sein. Warum machte mich das Schicksal zum Bettler, dass ich borgen muss? Hart entzog es mir vor 6 Jahren das Kleinod, das es mir jetzt schadenfroh zeigt. Ach warum lernte ich die Poesie nicht damals kennen?

Mittwoch (31 juillet)

Sie schreiben mir, H. werde vielleicht herkommen und Ihr Bruder wünsche Sie hierher mitzunehmen.

Ich kann Ihnen nicht sagen, wie diese Nachricht meine Seele teilt zwischen Wünschen und Fürchten, zwischen Freud und Schmerz. Auf der *einen Seite*: Ihre Freundin will hierherkommen und Sie sollen zurückbleiben, zurück, da Ihre Gesundheit der frischen Bergluft bedarf. Und es ist so schön hier geworden auf dem Schlosse seit vorigem Jahr. Und das alles wird der gute Bruder der Schwester sagen, wird nicht ablassen mit Bitten, wird dringend sein, wird das Nichtwollen nicht begreifen können.

O reisen Sie. Ich will die *andere Seite* zudecken. Reisen Sie. Es ist ja ordentlich unvernünftig nicht zu reisen.

Es geht ja auch an. Ich muss mich nur zu betragen wissen. Sehen Sie so: Sie kommen her — ich bin es Ihnen schuldig, Sie zu schonen und es wird gelingen, die üble Meinung gegen Sie, nicht nur nicht vermehrt zu sehen, sondern sogar *vernichtet*. Wir können die Leute irremachen. Clemens hat freilich vielen Leuten von dem Freunde und von dem (gewesenen) Frommen erzählt. Auch die Δ wird nicht geschwiegen haben.

Darf ich nun diese Aussagen bestätigen durch mein Betragen gegen Sie? *Darf* ich Sie folglich hier sehen?

Nein, ich *darf* Sie *nicht* sehen. Sie sind hier, Sie erscheinen öffentlich, gehen aufs Schloss, sehen ins Tal hinab. Ihr Bruder ist ihr Führer und der Δ und der *Teilnehmende.*[1], der dadurch gestillt siehet sein Verlangen, Sie zu kennen, und sich überzeugen kann, ob die *Poesie* wohl ehemals wert gewesen, Schmerzen zu geben und Wonne ohne Mass. Denn ich bin indessen gestorben. Sie müssen nämlich während Ihres Hierseins so denken. Und es ist ja süss für mich, wenn ich während dieser Zeit im stillen denken darf, dass Sie den *Gestorbenen* hier *vermissen.*

Zwar weiss ich nicht, ob ich die Rolle werde durchführen können. Kalt scheinen, tot scheinen wenn das warme Leben in meiner Nähe atmet! Es ist schwer. Vermag ich das? Gesetzt ich vermöchte es nicht? Was ist's? Eine Lust für die Unterrichteten, ein Lachen des Parterres über den Schauspieler, der den Tod lügend plötzlich hüpfen muss. Aber ich leiste es wohl. Ich will mir Gewalt antun. Habe ich das doch schon lernen müssen und muss es fürder lernen.

Da hab ich dennoch unwillkürlich die *andere Seite* aufgedeckt. Verzeihen Sie. Sie werden aber vielleicht noch eine *dritte* Seite vermissen, diese dass Sie kommen, und dass ich Sie sehe mit Mass und Vorsicht. In der Tat, wenn mich manchmal das Leben freundlich berühren will, denke ich selbst so und ich war wohl im Begriff, der *Gutmütigen* zu sagen: «Siehe, die Poesie will kommen — sei doch vernünftig — Du sagst ja, Du freuest Dich *meiner* Freuden, warum dieser nicht? Es ist ja alles ruhig und planlos und

[1] = Schwarz.

resignirt.» Das ist aber bei kalter Ueberlegung wieder verworfen worden.

Nun wissen Sie alles Lassen Sie unsere H. entscheiden. Oder vielmehr kommen Sie, denn ich glaube doch, dass H. dafür sein wird.

Doch ich weiss nicht, was gut ist. Entscheiden Sie mit H.

Ich kann kein Versprechen mehr halten, am wenigsten solche die ich nicht getan, als da ist, dass ich von meinen eignen Heften schicken wollte. Das hab ich nie versprochen. Aber auch die anderen Versprechen halt ich nicht. Demnach nur folgt kein Heft von Schelling, von Daub. Es ist noch nichts fertig abgeschrieben. Begehrt man aber das von *Ast* allein zuerst, so soll es kommen. Die reitende Post ist zu teuer. Also durch Mohr.

Pythagoras ist von mir gewichen, da er in mir einen Sklaven erblickte im Dienste der Schule, des Staats. Nach griechischer Sitte wurden bekanntlich Sklaven nicht wert gehalten, freier Bildung teilhaftig zu werden und am wenigsten der *Philosophie*. Daher ist er von mir geschieden und hat nichts zurückgelassen von seinen himmlischen Büchern. Wäre aber auch etwas bei mir liegen geblieben — so würde ich es doch nicht dolmetschen können, weil ich es nicht mehr verstehe, denn mit der Hoffnung ist auch die Weisheit von mir geschieden, ich kann nur darauf denken, mich ganz bürgerlich einzurichten für mein übriges Leben, den Beifall der Staatsvorsteher zu erwerben, Güter der Erde zu sammeln und dergleichen.

Die *Poesie* vermag das freilich nicht. Deswegen will *ich* denn auch darauf denken, dass *Mohr* ihr zahle. Er kommt nächstens her, da werde ich mit ihm reden. *Das* ist meine Sphäre. Ich werde ein gemachter Mann werden, vortrefflich wirtschaften — ein Musterbild genannt werden von Ordnung, von Häuslichkeit, von bürgerlicher Zucht, von Schulklugheit.

Der H. kann ich für ihren Brief jetzt nur danken. Ihr zu antworten fühle ich mich unfähig. Vielleicht ein andermal. (Den Schwarzischen Brief sende ich nächstens zurück). Sagen Sie ihr: ich hätte Schwarz das Nötige gesagt. Er äussert sich sehr zufrieden. Er weiss noch nichts von meiner

Resignation, und meinend, ich hoffe noch, will er mich zuweilen freundlich täuschend aufrichten. Leben Sie wohl. Die Stunde ruft: Vorlesungen ohne weitere Frist bis zum Abgang der Post. Adieu.

Haben Sie den Philosophen *Jacobi* kennen gelernt während er in Frankfurt war? Er kommt nächstens auf einige Tage her.

Das Schellingsche Heft erhalt ich soeben *grösstenteils*. Morgen soll ich den Rest haben. Es kommt also nächstens durch Mohr.

Diesen Brief schreib ich unverhohlen — und Sie können mir (wenn ich *überhaupt* auf Antwort zählen darf) *direkt* antworten. Ist es bös und unartig, dass ich so zweifle?

XL

Den 8ten August 5.

Glauben Sie wohl, dass dies seit 10 Tagen die erste freie Stunde ist, worin ich mich sammeln kann zu einem Briefchen an Sie, das aus demselben Grunde kurz genug werden wird?

Das ist ein elendes Leben. Könnten Sie das Sehnen meines Gemütes empfinden, womit ich abends, wenn das Getöse nun in der stillen Nacht verhallt, den Himmel anflehe um die Barmherzigkeit, mir Ruhe zu schenken und Stille und Freiheit von den Anforderungen der lärmenden Welt.

Seit 10 Tagen reichte hier ein Fremder dem andern die Hand, und mir lag es ob, einem jeden zu Dienste zu stehen, die kleinen Wünsche, die Anforderungen, die Neugierde eines jeden zu befriedigen. Den alten Voss hatte ich so ziemlich beseitiget, als die neue Flut hereinströmte.

Da gab es denn Tage wie folgender: morgens 7 Uhr abgeholt [1] um einen durchreisenden aufgeklärten Berliner Professor und dessen Frau herumzuführen. Erst aufs Schloss, dorten

[1] A la sortie de son premier cours, que Creuzer faisait à 6 heures du matin.

ein paar Stunden herumgelaufen und genötigt, über jeden alten Stein dem neugierigen Frager Auskunft zu geben oder seine Unwissenheit vorzuschützen — auf dem heiligen Altan (auf diesem Ehrensaal meines Daseins, wo das volle Herz überströmen möchte in die zeitlose Unendlichkeit) abgefragt über staatische statistische Notizen, Stadt und Land betreffend — dann herunter, gebeten noch zu dieser oder jener Bekanntschaft zu verhelfen — mittags zum Essen versagt in eine andre Gesellschaft von Freunden, von dort wo man eben was besseres zu hören anfängt (es war *Jacobi*) abgerufen weil Leute von Mannheim angekommen, die bei mir diesen und jenen finden wollen. Dort gelangweilt bis in die späte Nacht wo die Glocke 12 erinnert von der Table d'hôte im Hecht[1] aufzustehen und durch kurze Ruhe den Leib zu ähnlichem Frohndienst auf den andern Tag zu stärken. Denn auf den andern Tag sind 3 Professoren aus Gotha angesagt, die Briefe bringend, Bewirtung fordern. So gleicht Heidelberg seit mehreren Wochen einem grossen Wirtshaus, in dem ich angenommen bin, um bald den Gesellschafter, bald den Lohnlakai zu machen. Und das in *der* Periode meines Lebens, wo ich im eigentlichen Sinn die Welt nicht ansehen mag — weil ich die *Poesie* vermisse die *meine* Welt geworden ist. Das Herz möchte mir bluten!

Dabei geht dann der gewöhnliche Kreislauf der Amtsordnung seinen Gang fort. Halb sechs reibt man sich den Schlaf aus den Augen um von sechs bis sieben notdürftig zu reden. So geht es mittags wieder. Man läuft zerstreut nach Haus, hält zwei Vorlesungen um nachher wieder das andere Joch zu tragen. Auf diese Weise erkrankt und erstirbt die innere stille Musse, die den Sinn ihres Lebens darin *findet*, der *Poesie* zu opfern.

Ich unterhalte Sie sehr schlecht — ich fühl es selbst — aber was kann ich tun als klagen? Klagen sind ja noch das Einzige, worin ich mich einigermassen selbst wiederfinde.

Nun ist wieder einmal der Schwarm verstoben und ich atme wieder — auf wie lange — weiss der Himmel. Ich

[1] **Restaurant à Heidelberg, près du vieux pont.**

benutze wenigstens den ersten freien Augenblick, um Ihnen zu melden, dass ich noch atme. Was Würdigeres zu sagen der Würdigsten, verstattet die Zeit nicht.

Es ist heute schon der 8te und den 12ten reisen Sie und Sie wollen mir doch vorher noch schreiben und mich anweisen, wie ich künftig Briefe an Sie senden soll.

Ich schicke diesen Brief durch unsere H. Ich habe ja die Erlaubnis und es ist doch gut, die Adresse zu wechseln.

Früher als Sie diesen Brief lesen, sehen Sie vielleicht Clemens, der heute morgen mit Arnim nach Frankfurt reiset um von da an den Rhein zu gehen.

Sie wollen wissen, was mir Lisette geschrieben. Das kürzeste ist, ich schicke den Brief selber. Hier ist er. Der Tadel wird Sie nicht befremden. Sie kennen ihn schon. Sie müssen ihr die *Studien* mitgeteilet haben, wie ich daraus sehe und ich meine, Sie darum gebeten zu haben. Ich darf doch darauf rechnen, dass sie von der Mitteilung dieses Briefs nicht erfährt. Doch wie Sie wollen. Mag sie wissen, dass der *Fromme* und die *Poesie* für einander keine Geheimnisse haben.

Das sehen Sie aber wohl aus dem Briefe, dass man mich dorten nicht zu sehen wünscht.

Das hier beifolgende griechische Blatt an den Freund enthält einige Nachrichten, die für den Frommen noch niederschlagender sind, weil er sich noch nicht einmal der Hoffnung hingeben darf, den Freund überhaupt in jener Gegend zu sehen. Können Sie seinen Schmerz fühlen?

Eben war Mohr da und sagte mir, er hätte Ihnen zwei Drittel des Geldes gegeben (Sie wissen, dass Sie ein Drittel in Büchern nehmen müssen). *Ist* das gegründet?

Den Brief an Lisette schicken Sie mir doch bald zurück.

[1] Wie wäre es, wenn unsere Heyden bei ihrer Ankunft hier selbst den Schwarz zu sich kommen liesse, der mich dann davon benachrichtigte? Dieser würde auch am besten die Bekanntschaft mit der Gutmütigen veranstalten.

Es ist dies ein blosser Gedanke — der vielleicht albern ist. Entscheiden Sie selbst.

[1] Ce dernier alinéa est en caractères grecs, voy plus haut.

XLI

(août 1805) Donnerstag.

Du hast das süsse Geheimnis an den Bruder verraten. Ich möchte Dir recht zürnen und Dich auszanken, Du Verräterin. Aber das möchte mir schlecht gelingen. Wer kann Dir zürnen? Du bist ja so gut wie der Tag und wie das Sonnenlicht und wieder so mild wie der Liebe Mond. Ja so hast Du mich angeblickt in Deinem letzten Briefe und besonders im griechischen Blättchen. Liebes, holdes Wesen, ewig mir verbundene Gattin, ewig wenn gleich nicht durch des Priesters Spruch? Möchtest du wissen, wie oft ich mir im stillen diesen Namen sage. Er ist mir ein Gebet, das ich im Herzen bete, wenn ich mich in mir sammeln will und mich retten will aus dem lärmenden Fratzenwesen der äusseren Welt.

So weit schrieb ich heute. Das schlimmste hielt ich noch zuvor Höre nun meinen Jammer. Du kannst längstens bis zum 22. September dort bleiben und ich soll den *18ten* dort sein. Ich fürchte, ich fürchte, ich werde der süssen Hoffnung entsagen müssen, denn:

1. Obschon ich mich bemühet, wenig auszusetzen, konnte es doch in dem Gedränge der Fremden mehrmals nicht verhindert werden. Dadurch bin ich aber in meinen Vorlesungen etwas zurückgesetzt — Allein das liesse sich machen. Wenn nicht scharf darauf gesehen würde, dass kein Lehrer früher endigen darf als etwa *8* Tage vor Michael. Man hält pedantisch über dieser Ordnung. Ich werde also den 18ten September vermutlich noch nicht frei sein — oder wenn ich es auch an diesem Tage würde, so brauche ich doch wenigstens *zwei* Tage, um von hier nach Würzburg zu reisen — könnte also kaum vor dem 21. September in Kitzingen[1] sein.

2. Gestehe ich frei, noch nicht zu wissen, wovon ich diese weitere Reise bestreiten soll. Mit einem unbedingten Glauben an die Oekonomie der Gutmütigen bekümmere ich mich

[1] Caroline était en visite chez Nees von Esenbeck à Sickershausen, près Kitzingen.

nicht darum, wozu die 200 Gulden meiner jährlichen Einnahme gebraucht werden, und nun höre ich, dass ich noch einige hundert Gulden Schulden zu tilgen habe. *Ich* **kann** kein Geld gebrauchen, und hab es niemals lernen können.

Dass Du mir aber Geld anbietest ist unrecht von Dir und ich werde es nicht annehmen. Sei mir nicht böse darüber, liebes Herz — aber das darf ich nun einmal nicht.

3. Wie könnte das gehen, dass ich Dich in Kitzingen sähe und Du zu mir kämest? Wie willst Du von Sickershausen kommen? Sagst Du nicht zuviel aus Liebe für mich? Kann nicht ein Zufall einen Deiner Bekannten dorthin führen?

Verkenne mich nicht, lieber Engel, nenne mich nicht mutlos. Siehe, es ist aus Liebe zu *Dir*, dass ich fürchte. Kannst Du fühlen, was es mir kostet, den vorwärtseilenden Fuss zurückzuhalten? Wie ich schaue der lieben Augen blauen Schein? Wie mich die geträumte Nähe weich empfängt und wonnig indem ich meine, an Deinem Busen zu liegen?

Ach, und dann ist der Traum aus, und ich werde des Irrtums inne, und um mich fühlend, sehe ich, wie ich hier einsam bin und hart gebettet.

Rate mir, erlöse mich und ich fliege an den weichen Busen und hänge an den süssen Lippen und lasse Dich nicht mehr. Dann ist die Zeit aus, und alle Wünsche schweigen. Lina, Lina, wie lieb' ich Dich. Siehe, so weiss ich keinen Rat. Frag doch unsere Heyden und lass diese raten.

Schreib mir bestimmt *wann* die Heyden hierherkommt und wo sie wohnen wird und ob ich sie recht oft sehen darf in den Abendstunden und wie lang sie hier bleibt und ob sie von hier unmittelbar nach Frankfurt zurückkehrt Das alles muss ich wissen.

XLII

Sans date[1].

Könntest Du doch sehen, Du lieber Engel, wie mich Deine Freude freut. Und wie bist Du gut! Wie lieb in dem Brief

[1] Datée par Rohde du 5 septembre (p. 59).

an meine Frau, den ich dieser aber erst heute nachmittag geben kann, weil sie den Vormittag abwesend. Ich musste aber jetzt schon schreiben, weil ich mit heutiger Post die Fragen in dem Briefe der Heyden beantworten wollte, und auch Dich beruhigen wegen meiner Gesundheit. Siehe, daran stirbt man nicht, was mich in der letzten Zeit zuweilen plagte! Sei ruhig — meine Brust ist gut, ich kann ohne Beschwerde die höchsten Berge hinangehen. Auch hab ich ***nie*** dieser Unpasslichkeit wegen eine Vorlesung aussetzen müssen. In den Ferien werd ich auch mehr spazieren gehen. — Wie mögen jetzt erst Deine blauen Augen schön sein, da die Freude aus ihnen glänzt! Könnte ich sie doch sehen und küssen — und Dich lieb halten, ganz und gar, Dich, die ich jetzt hoffnungsvoll meine ***Gattin*** nennen darf. Du glaubst es nicht, wie der Bräutigam unserer Lorchen so gut ist und wie verständig er alles zu führen weiss. Auch Lorchen selbst ist gar gut und zeigt sich so schön bei diesen Begebenheiten. — Ich schreibe Dir dieses Blatt griechisch, weil ich nicht weiss, ob ich Dir *deutsch so* schreiben darf, weil dorten ein Brief einmal erbrochen werden könnte. Da aber meine Frau künftig alles lesen soll, so ist's doch nötig, dass wir alles deutsch schreiben. Melde mir also, ob ich dorten ganz sicher sein kann. Adieu, Engel, Lina, Gattin! Kauf mir doch eine Guitarre[1]. Ich will sie Lorchen schenken, die Freude dran hat. Das Geld geb ich Dir, wann ich Dich sehe. Aber nicht gar zu teuer. Lorchen hat Lust an der Musik.

XLIII

Heidelberg, den 13. Sept. 5.

Ich schreibe einen Tag später, liebe Seele, als Du erwarten durftest. Ueberhaupt wird jetzt weniger an Dich geschrieben, als zuvor — jetzt, da sich alles zu einem seligen Ausgang

[1] Il a été question de cette guitare le 13 février et des fiançailles de Lorchen le 26 juin. La lettre est-elle bien de l'époque que lui assigne Rohde?

anlässt. So *soll* es ja aber wohl sein — bald werden wir hoffentlich Schrift und Buchstabe gar nicht mehr brauchen. O selige Zeit, wann werd ich Dich schauen! *Wann* meine Lina besitzen und in den Armen festhalten und nimmer, nimmer lassen! Ach, wie ist mir's oft so bänglich zu Mut und doch zugleich so wonnig. Das süsse Geheimnis nähert sich seiner Erfüllung.

Jetzt höre, was ich Dir schreiben will:

1. Meine Frau beharrt in ihrem Entschlusse — und unser Leben ist auch ganz so eingerichtet, dass wir nicht mehr Mann und Frau sind — Sie beharrt — aber freilich gibt es noch zuweilen eine Träne, aber ganz anders wie sonst — sie weint mit Freundlichkeit — und selten — und ist sonst ruhig.

Auch Deine zwei Briefe haben eine gute Aufnahme gefunden. Sie sprach gut davon und freundlich — und wird bei mehrer Musse Dir einmal schreiben — jetzt kann sie nicht. Auch scheint ihr das Schreiben an Dich noch immer schwer zu werden.

2. Dass meine Ehe aufgelöst werden müsse — das sieht fast jeder ein, der unterrichtet ist, besonders Schwarz. Aber einige Leute und auch *er* haben noch immer Zweifel gegen Dich, ob Du geschickt seiest, eine Ehe zu führen und immer Liebe zu mir zu bewahren. Da *ich keinen* Zweifel habe, so tue ich Alles um diese Zweifel zu widerlegen.

Nun hörte ich aber

3. dass *Daub* auch ein solcher Zweifler sei, dass er um die ganze Sache wisse und dass ihm mein Schweigen Wehe tue, weil ich ihm nicht mehr gut sei. Dies bestimmte mich, ihm mich zu offenbaren. Ich ging also zu ihm, entschuldigte mein Schweigen, erzählte ihm die Geschichte meiner *Ehe* und meiner *Liebe* (zu Dir).

Und was meinst Du wohl?

Freue Dich, er ist ganz für mich und Dich gewonnen — siehet ein, dass ich mich scheiden muss — wünscht *unsere Ehe* und so weiter. Ich habe nun dem Daub Deinen vorlängst an ihn geschriebenen Brief gegeben, um ihm zu beweisen,

dass Du immer Zutrauen zu ihm gehabt habest. Das hat ihn sehr erfreut.

Ferner

4. selbst die *Rudolphi*[1] (der die Sache durch die Daub vielleicht bekannt worden) hat mit mir von der Sache gesprochen — mir gestanden, dass sie immer geurteilt: ich könne mit meiner Frau nicht glücklich sein. Aber lass es mir sagen, sie hat auch etwas Zweifel gegen Deine Fähigkeit, als *Frau* zu leben. Sie meint es aber sehr gut, und Daub ist darauf bedacht, ihr jene Zweifel zu benehmen. Auch hat sie schon eine Unterredung mit meiner Frau gehabt, worin sie ihr es zur Pflicht gemacht hat, sich von mir zu scheiden. Daub glaubt, Du erscheinest ihr in Deiner Poesie etwas zu kühn und männlich. Schwarz aber hat mir bestimmt gesagt, es missfalle ihm, dass Du in Poesie und Philosophie der neuen Schule zugetan seiest. Du weisst dass ich selbst in S. eine natürliche *Unpoesie* finde und dergl. also hinzutun weiss.

5. Wichtiger ist die grosse Vorsicht, welche nach Daubs Aussagung (wie auch schon unsere H. bemerkte) nötig sein wird — damit mir bei der Scheidung nicht eine neue Heirat verboten werde. Daub will sich darüber erkundigen und mir mit Rat und Tat beistehen. Ich selbst bin zu unerfahren in dergl. Dingen.

Das müssen wir also erst wissen — auch muss ich erst *Zimmermanns*[2] Rückkunft abwarten — der gestern auf einige Wochen verreisen musste. Diesen lieben Menschen kann ich dabei gar nicht entbehren, besonders wenn meine Frau von hier abreisen wird — was alsdann geschehen muss.

Nun aber, soll ich diese Ferien denn nicht zu meiner Lina kommen? Ich, der ich erkranke vor Sehnsucht nach ihren Küssen? Das wird sie mir doch nicht im Herbst abschlagen. Siehe, ich bedarf des Genusses der Liebe — deren Schmerzen ich bisher mehr empfand als ihre Wonne. Siehe doch an, ich bin ein junger Mann und entbehre schon lange was im

[1] Mme Rudolphi, directrice d'un établissement d'instruction à Heidelberg. (Rohde, p. 61.)

[2] Le fiancé de Lorchen Leske.

Leben das köstlichste ist. Doch *noch* will ich bescheiden sein. Aber ich darf doch kommen im *Oktober*? Darf doch schauen die blauen Augen? darf an mein Herz, an meinen Mund drücken die warme Hand? darf mich ausruhen von vieler Müdigkeit an Deinem weichen Busen? Sag doch *ja*, Lina!

Unsre Sache ist wie Du siehest hier ein Geheimnis einiger weniger Familien, die mich lieben, und sich's zur Pflicht machen, dasselbe zu bewahren. Aber dennoch müssen wir uns drauf gefasst machen, dass es *Deinen Verwandten* zu Ohren kommen *kann*. Dann wirst Du mir doch keine Schuld geben? Wer es hier weiss, wusste es früher, als ich's ihm sagte (Schwarz ausgenommen). — Dann willst Du doch auch recht standhaften kalten Mut beweisen und Deinen Willen dennoch durchsetzen?

Um des Geheimnisses willen schreib ich dies alles griechisch.

Es wird gut sein, wenn Du Dich künftig gegen *Schwarz* (und auch gegen den *Daub*) schriftlich oder mündlich so äusserst, dass sie sehen, Du habest den Willen und die Fähigkeit, *ein eheliches Stilleben* zu führen. Ach wie lieb, wie heimlich wird dieses Leben sein! wenn der leere Platz meines Lagers Deine Lagerstätte sein wird! Leb wohl, liebe Gattin!

Wie soll ich den Brief von *Faber* zurücksenden?

Dein letzter Brief an Sophie war auch doch gar zu demütig — so sollte meine Lina nicht schreiben, die so gut ist und so gross und so reich an jeder schönsten Tugend. Aber dankbar sehe ich darin Deine Liebe zu mir. Das eine kann mich nur freuen.

XLIV

(*Sans date.*)

Um 7 Uhr heute abend bin ich hier bei Schwarz, nicht ahndend, dass Sie hier. Drei Viertel auf Zehn lässt mich mein Schwarz rufen — ich eile hin — erbreche Ihr Packet

— lese, dass Sie hier — Ich eile ins Gasthaus — jede Tür ist zu — Sie seien schlafen —

Und so sitze ich denn wieder hier, bittend, Ihre Reise nur um eine Stunde aufzuschieben, da ich Sie begleiten will. Darf ich? Darf ich? Wie mir's jetzt ist — wer sagt das! — wer kann's sagen. Gute Nacht — oder viel mehr guten Morgen, da Sie das Blatt erst morgen früh empfangen.

Hier sitze ich Trost suchend bei Schwarz und seiner lieben Frau und trostbedürftig.

Halb 11 Uhr.

XLV

D. 25. Sept. 5.

Eben bemerke ich erst, dass die fahrende Post sogleich abgehen wird. — Das muss ich benutzen, um meiner Gattin zu schreiben.

Liebe Lina, wie hast Du mir lieb geschrieben das letztemal durch Kayser. Lieber Engel, wann werde ich dich in meine Arme schliessen. Glaube nur, dass ich auch die Stunden zähle. Sei aber doch nicht so traurig und so besorgt. Siehe, was ich Dir sage. Sophie wird sich nun, das glaub ich, getreu bleiben. Sollte sie aber dennoch nicht, so werde ich in ein andres Haus ziehen und mich öffentlich von ihr *trennen* — das heisst en garçon leben.

Was Du schreibst vom *Scheidenlassen*, darüber muss ich Dich und die H. erst mündlich sprechen, sonst könnte ich sehr ungeschickte Sachen machen. Für den Augenblick ist aber ans Scheiden nicht zu denken. Denn 1. wann's *Krieg* wird, bin ich meiner Belohnung nicht sicher — wie darf ich da wagen, Dich zu meinem Weibe zu machen. Bete also mit mir um den Frieden. — Ich bete täglich darum. Für den Augenblick ist wenigstens am Hofe alles in Bewegung — da darf ich dem Kurfürsten mit so etwas nicht kommen.

Sehe ich aber, dass der auch ausbrechende Krieg kein

Hindernis in den Universitätssachen macht, dann werde ich *sogleich* dazu tun.

2. Aber frage ich Dich: muss dann nicht erst Deine Sache auseinandergesetzt sein wegen des Vermögens, ehe ich die *Scheidung* suche?

Siehe, wann ich mich scheiden lasse, kann es ja gar nicht fehlen, dass die ganze Welt und *Clemens* sagt, laut sagt, es geschähe um Deinetwillen.

3. Auch muss erst *Zimmermann* wieder zurück sein — der die *Sophie* alsdann zu ihrem *Sohn* begleiten muss — auch wird dieser Sohn erst in etwa 4 Wochen heiraten können. Sophie muss doch wissen, wo sie sich aufhält.

4. Muss erst *Herr von Reizenstein* wieder hier sein — und diesen muss ich erst für meine Sache gewinnen, damit es beim *Kurfürsten* durchgehet — und damit ich *Dich* Engel heiraten darf.

Du siehest also, dass ich Dich noch vorher schreiben muss. Ich werde kommen gegen den 15ten Oktober. Leider kann ich die Zeit noch nicht genau bestimmen.

XLVI

Freitags, d. 3. Oktober 1805.

Liebe gute Schwester,

Es ist recht schön, dass Du mir doch wieder einmal einen langen Brief geschrieben. Dafür will ich Dir denn auch gleich antworten.

Mache nur, dass Du hübsch gesund bleibst. Als ich Dich neulich sah, sahst Du etwas blass aus. Schone besonders Deine Augen, hörst Du, Lina!

Schreibt Dir denn die *Mine*[1] recht fleissig? Mich, muss ich

[1] Wilhelmine v. Günderrode, sœur de Caroline.

sagen, vernachlässigt sie ziemlich. Vielleicht ist sie ein wenig bös, dass ich sie neulich nicht besuchte. Aber wahrhaftig es war nicht meine Schuld. Mache Du, dass sie mir wieder gut wird.

Fromme schämte sich nicht wenig, als ich ihm sagte, Du beschäftigtest Dich jetzt zuweilen mit seinem Geistesprodukt[1]. Er sagte geradezu, Du könntest etwas besseres tun. «Ein paar Jahre später, sagte er, machen einen gewaltigen Unterschied Da liest sie nun alles, auch das, was ich jetzt nicht mehr als *mein* anerkenne, und das arme Buch kann's nicht sagen, was nicht mehr gelten soll.» Es freute ihn aber doch, das merkte ich, als Autor etwas gelobt zu werden. Er ward ganz redselig und sagte mir, er werde sich die nächsten Jahre hauptsächlich mit der alten Philosophie beschäftigen, zunächst zwar freilich mit etwas nicht Selbsterwähltem. Aber sobald dies beendigt sei, werde er sich damit abgeben, einige alte griechische Philosophen herauszugeben und ins deutsche zu übersetzen; und da wäre es ihm denn die grösseste Freude zu denken, dass der *Freund* an dieser letzten Arbeit teilnehmen werde. Da wollten sie beide recht zusammensitzen über einem alten griechischen Philosophen, den er erst nannte — und nun ist mir wahrhaftig der Name vergessen[2] — genug er sagte, der Freund kenne und liebe ihn besonders. Er geriet darüber so in Enthusiasmus, dass er nach Hause lief um einige aus dem griechischen Philosophen abgeschrienenen Stellen zu holen, die ihm etwas zu schaffen machten. Ich möchte sie daher doch durch Dich dem *Freunde* mitteilen. Das tue ich denn auch hierbei. Du hast ja die beste Gelegenheit, sie bald in seine Hände zu bringen. Du musst aber diese griechischen Blätter recht in Acht nehmen, damit sie jener auch sicher bekommt.

Ich empfahl Dir, Deine Augen zu schonen, und jetzt sehe ich, dass ich so klein geschrieben, dass Du Dir sie durchs Lesen dieses Gekritzels verderben kannst. Zum Glück ist der Brief nicht lang geraten, und da die Post abgehen will, muss ich schliessen. Grüss mir gelegentlich die *Mine* und auch den

[1] Les écrits antérieurs de Creuzer.

[2] Plotin probablement.

Freund, der ein recht lieber Mensch sein muss. Schreib mir bald wieder, wenn es auch nur ein Briefchen ist. Adieu, liebe Schwester.

N. S. Ich habe Dir doch schon geschrieben, dass ich jetzt ein anderes Logis habe, ein allerliebstes am Neckar.

XLVII

H., den 8ten Oktober 5.

Liebe Schwester,

Da Du mir Deinem Versprechen zuwider auf den letzten Brief nicht gleich antwortest, so besorge ich, Du bist krank. Beruhige mich darüber. Ich weiss nicht, was der Fromme mit seinen griechischen Sachen immer hat. Er quält mich immer damit, und heute kommt er wieder und bringt mir beiliegendes Blatt mit dem Begehren, da er des Freundes jetzige Adresse nicht wisse, so soll ich es durch Dich an ihn befördern[1]. Wenn ich Ruhe haben wollte, musste ich es wohl tun. Du magst also sehen, wie Du es geschwind dorthin bringst. Die Post will abgehen, ich muss schliessen. Halte Dich hübsch fest und schreib mir bald.

Dein Dich liebender

CREUZER.

XLVIII

Donnerstag, den 10. Oktober.

Liebe Lina,

Dein letzter Brief ist gar zu traurig. Kann es Dich trösten, dass ich Dir schon wieder schreibe und zwar das Versprechen, bald bei Dir zu sein?

[1] Un des plus curieux exemples de ce jeu de dédoublement que pratiquent Creuzer et Caroline dans leur correspondance. On croirait ici qu'il est question de quatre personnes, mais « der Fromme » n'est que le double de Creuzer, de même que « der Freund » est celui de Caroline.

Warum ich nicht schon gekommen? Ich will's nur sagen, ich war nicht wohl und noch muss ich das Zimmer hüten. Aber ich versichere: es hat nichts auf sich, es ist ein blosser Katarrh. Morgen hoff ich wieder ganz gesund zu sein.

Ich will Dir nun melden, dass ich nächste Woche kommen werde — und hoffentlich mit *Schwarz* — er hat mir es schon halb versprochen.

Könntest Du hier mein Leben sehen, sehen mein freudenloses Dasein — Du würdest Mitleid mit mir haben. Da sitz ich jetz tagelang einsam in meiner engen Stube, worin ich kaum einige Spannen vom Himmel sehe — Sehnsucht verzehrt mich, und nachts breite ich aus meinem einsamen Lager vergebens die Arme nach Dir aus. — Wie wird die Freude mich durchzittern, wenn ich *endlich* einmal wieder an Deinem Herzen bin. Lina, Lina, Dich entbehren macht elend. Sei aber auch recht zärtlich gegen mich — ich verdiene es und bedarf es in dieser kalten Welt. Halte mich warm an Deinem lieben Herzen.

XLIX

Freitags (11 octobre 1805).

Eben erhielt ich Deinen zweiten Brief. Den früheren durch Schwarz erhielt ich vorgestern. Mit meiner Gesundheit geht es heute besser.

Ich komme *nächste Woche.* Den Tag kann ich nicht bestimmen. Aber hoffentlich Anfangs der Woche.

Schwarz kommt, hoffe ich, mit. Es bleibt bei der Abrede wegen der Stunden. Alles übrige mündlich.

Sei nur nicht traurig, liebe Seele.

Du weisst doch, dass Clemens zu Savignys gereist ist, ich sollte mit ihm reisen — wich ihm aber aus.

Schreib mir vorher nicht mehr.

Adieu Lina. Bald [sehe] ich Deine lieben Augen. Adieu.

Das Petschaft ist ein *L.* Es heisse uns *Liebe.*

L

(*Sans date*[1]).

Der Fromme ist stolz, etwas erwidern zu können, worauf sich der Freund einmal was zu gute tut. Sie wissen dass dieser sich einst freute von Gœthe gelobt zu sein[2].

Dem Frommen wurde gestern hier einen Brief vorgelesen, worin er sich von *Schelling* gelobt sah. Ich hoffe, ja ich weiss, so was freut den Freund.

Die *Studien* waren ein bischen mit schuld an dem Lob, wiewohl sie ihm nicht zugeschickt, er hat sie doch gelesen.

Den Klagebrief hab ich jetzt gelesen. Seine Töne greifen den Frommen noch jetzt ans Herz.

Hatten Sie den Schnitt um die mittelste Oblate dieses Briefs selbst gemacht? Kayser war etwas unruhig dadurch. Das Siegel, was ich heute brauche, gehört dem Kayser und ist mit G. F. K. bezeichnet.

Der Abwechslung wegen schreibt auch Kayser die heutige Adresse. Schicken Sie den nächsten Brief durch ihn.

Gehe doch nicht auf Trages solang Clemens dort ist. Es schmerzt mich, Dich misshandelt zu wissen.

Adieu mein Leben, mein Weib. Ich küsse Dich so süss im Geiste wie letzte Nacht im Traum.

Nicht wahr, Weihnachten?

Es ist schlimm, dass ich die Antwort an die Heyden nicht gestern senden konnte, und schon heute wieder einen Brief an Dich abschicken muss, was Dich etwas furchtsam machen wird.

Vielleicht verzeihst Du mir, liebe Lina, wenn Du den Brief an die H. gelesen. Bist Du damit zufrieden?

Nun sorg aber auch für Deine Gesundheit, damit ich nicht ein gar zu blasses liebes Gesichtchen das nächstemal finde — sondern Du hübsch stark bist zur Reise nach Alexandria.

[1] Entre le 12 et le 22 octobre 1805.
[2] Voy. plus haut.

Alexandria ist Russland
Friedland — Preussen
der Philosoph — Daub
der Commissär — der Mann an den ich wegen Russland schreibe.
der Volkspoet — Arnim.
Schreiben Sie doch wann die H. wieder in Frankfurt ist.

LI

Mittwochs, den 23. Okt. 5.

Der Fromme versuchte zu arbeiten. Es gelingt ihm nicht. Die Poesie erfüllt ihn, wie kann er dem Realen dienen und der Welt. Oft denkt er sie sich als ein weibliches Wesen mit einem jungfräulichen Leib, mit blauen Augen (sanft wie der Himmel über dem Genfer See in der Landschaft, die in seinem Nebenzimmer hängt) — mit etwas blassen Wangen. Ach und das bildet er sich alles aus, bis auf den kleinen Zug um den Mund, wenn dieser lächelt, oder erzählet oder küsset. Man weiss dann nicht, ob man ihn mehr bedauern soll wegen solchen Wahns, der die Poesie zu einem Weibe macht, oder beneiden wegen der Seligkeit solcher Träume.

Den 24.

Sie sind auf Trages[1] — unter vielem Lärm und grosser Gesellschaft. Der Freund wird sich doch zuweilen allein finden oder wünschen. Der Fromme ist allein — und doch oft sehr traurig. Wer wird beiden helfen ? Letzterer sagte mir heute : Wenn der Freund nur dort nichts zu leiden hat, besonders von Clemens — ich will es lieber ertragen, dass er den

[1] A Trages chez Savigny.

Clemens etwas liebenswürdig findet, als dass er von diesem misshandelt werde.

« Sehen Sie, solche Liebe hat der Fromme für seinen Freund ! ».

Den 29.

Von der H. habe ich heute einen Brief, worin sie mir Ihre Reise nach Trages meldet und vermutet, Sie würden lange dort bleiben. Ist das wahr? Werde ich also lange keinen Brief haben? Und wie wird es dem Frommen gehen, wenn dieser so lange vom Frommen nichts hört? Auch die H. weiss noch nicht wann sie wieder von Wiesbaden zurück sein wird. Sie ist doch gar zu gut, dass sie mir von dorther schrieb. Antworten dorthin soll ich ihr nicht wegen der Ungewissheit des Aufenthaltes in W(inkel).

LII

(*Sans date*).

Ueber Deine Idee mit Russland rede ich mündlich. Vorjetzt nur dies: sie scheint mir das Gründlichste, was sich ausdenken lässt — und die sicherste Hilfe zu einer Vereinigung mit Dir zu bieten. Wie es zu machen sein möchte, will ich Dir sagen, wenn ich bei Dir bin — Du sollst es prüfen.

LIII

Den 29ten abends.

Der Fromme war da und wieder so niedergeschlagen, als ich ihn fast noch nicht gesehen. Folgendes Griechische sollte ich für den Freund abschreiben. Ich habe es gern getan.

Die Aussicht auf *Friedland*[1] verschwindet mir gänzlich. Ich habe mich in der Hauptvoraussetzung geirrt und werde nun mit Trauer inne, dass für die Stellen, auf die ich dort zählen könnte, höchst wahrscheinlich schon Männer da sind. Doch auch ohnedies würde es mir schwerer geworden sein, dorthin zu kommen.

Alexandria[2] aber bleibt uns. Den Brief dieses letzteren wegen habe ich schon geschrieben — muss ihn aber noch ein wenig zurückhalten, gewisser Umstände wegen. Die Hauptstellen daraus werde ich für Dich und die Heyden abschreiben.

Ich bin in den letzten Tagen gar zu traurig und einzig tröstet mich jetzt die Hoffnung, Dich, liebe Seele, die Weihnachten zu sehen.

Sorge nur für Deine Gesundheit.

Den 30.

Nun hab ich einmal Gewissheit, dass mir ein Brief erbrochen wurde.

Denk an, der gestern angekommene Brief von der H. trug die entschiedensten Spuren, dass er geöffnet gewesen. Da nun niemand als die *Lorchen* zu Hause war, so fiel mein Verdacht auf sie — gewisse Umstände bestätigten ihn. Und nun hab ich es ihr (da ich sie allein fand) geradezu ins Gesicht gesagt — wo mir denn ihr Betragen Gewissheit gab.

Zum Glück enthielt er schlechterdings nichts was nicht Lorchen schon wusste.

Du siehst nun, dass Du Deine Briefe durch *Kayser* senden musst.

Ich schone die Lorchen übrigens, hab niemand ein Wort davon gesagt, selbst dem Zimmermann nicht und habe mein Betragen gegen sie nicht verändert. Sie verdient aber kein Vertrauen, welches ich ihr auch eigentlich niemals geschenkt habe.

[1] La Prusse, d'après la lettre précédente.
[2] La Russie, d'après la lettre précédente.

Die Mereau sagte mir gestern, Savigny käme mit Clemens auf ein paar Tage her. Wann wird das sein?

Schreiben Sie mir bestimmt, *wann die H. wieder in Frankfurt ist.* Vergessen Sie nicht.

LIV

Donnerstags den 31. Okt. 5.

Mehrere Abende hindurch las der Fromme bis spät in die Nacht in dem geschriebenen Buch. Es gefiel ihm manches sehr an den philosophischen Aufsätzen[1], besonders war es ihm lieb, fast gar keine Demonstration zu finden, sondern fast alles so ausgedrückt, wie Aussprüche einer innern Offenbarung. So mag er philosophischen Vortrag allein leiden. Es ist aber alles zu sehr Skizze und er will mehr von dergleichen lesen, was der Freund und die H. philosophirt. Er argwöhnet auch, dass ihm manches vorenthalten werde.

In einigen Ideen war ihm die Aehnlichkeit mit Plotinischen Sätzen auffallend und das freute ihn so sehr wie Sie kaum glauben können.

Gestern aber las er auch die ihm *geschenkte* Erzählung. Das Geschenk ist ihm nun doppelt lieb, seitdem er seinen Wert kennt. Sie ist aus dem Mittelpunkt des Romantismus geschöpft. Wehmut und Wonne erfüllten den Lesenden, und die Treue des ägyptischen Mädchens ergriff ihn wunderbar[2].

O Du wunderbares Mädchen! wer hat Dich so tief in des Menschen Gemüt blicken, wer so süss dichten gelehrt? Wie bist Du gut und treu und kunstreich zugleich! Wie dank ich Dir für Deine Liebe, Du Engel! Diese Lektüre hat mir Trost gegeben, den ich so sehr bedarf in meiner Traurigkeit, die mich jetzt erfüllt.

[1] Nous n'avons pas ces essais, mais l'essentiel a passé dans la « Correspondance de deux amis » (Mélété).

[2] Probablement *Valorich*, dont un fragment seul a subsisté.

Mittags.

Ich habe Ihren Brief mit Savignys Siegel *richtig* und *unerbrochen*, ohngeachtet die Gutmütige allein zu Hause war als er kam (sie ist also jetzt besser als Lorchen gegen mich). Wie Du gut bist, dass Du mir auch von dorten schreibest. Ich danke, danke!

Damit Sie Freitags Antwort haben, sende ich diesen Brief ab unter Ihrer Adresse nach Frankfurt. *Homer* ist mein Siegel. Schreib mir nicht anders als durch *Kayser.*

Senden Sie mir doch eine Abhandlung von *Ast*, die ich Ihnen vor einiger Zeit mitteilte. Wenn sie Interesse für Sie hat, sollen Sie sie wieder haben.

Wegen des Briefs von *Leske*[1], denk ich, kann man ruhig sein.

Lieber Engel adieu. Ich muss zur Post eilen. Sei hübsch gesund. Ich will auch froher zu werden suchen. Schone doch Deine lieben Augen. Adieu Lina.

Vergessen Sie nicht die Rückkehr der H. zu melden. Auch schreiben Sie mir gelegentlich wann *Mohr* bezahlt hat. Es ist gewiss ein Irrtum dabei und ich hab aufs neue erinnert.

LV

Montag, d. 4. Nov. 5.

Ich schrieb nicht früher, weil ich erst S(avign)y's Hiersein abwarten wollte, um davon zu melden, und noch würde ich nicht schreiben, weil jener immer noch nicht hier, wäre nicht eben der Fromme da gewesen und hätte mich erinnert, der Freund sei gar zu traurig in seinem letzten Brief und bedürfe tröstender Rede.

Ja nicht blos trösten müsse ich ihn, sagte derselbe, sondern ihm auch Aufschluss geben über das, was S(avign)y von S(chwar)z erzählt Also dieser hât gesagt: « Der Fromme

[1] Leske, fils de Mme Creuzer, beau-fils de Creuzer.

habe es im Ernst im Sinn gehabt, sich vom Freunde zu trennen, u. s. w.»

Der Freund soll wissen, dass der Fromme kein Geheimnis für ihn hat und dass beim letzten Zusammensein blos die Zeit fehlte und die Erinnerung, sonst würde er selbst schon das folgende berichtet haben, das nun hier folgt:

Im August erfolgten die heftigsten Scenen, die Gutmütige wollte es durch Sturm erzwingen, was die Natur versagte.

Als der Fromme standhaft blieb, beschloss die Gutmütige, ebenso rasch sich zu trennen, als sie vorher zu erkämpfen suchte, was die Natur versagte. Dieser Entschluss reifte am Morgen, am Mittag desselben Tages ward er ausgeführt. Der Fromme sah sich jetzt in einem Haus *ganz allein* gelassen, worin er nicht einen Schlüssel kennt. Er, unfähig Geld zu haben, sollte nun auf einmal Kasse führen — und alle Angelegenheiten, die gemeinsame Beratung fordern, blieben unerörtert verwirrt liegen, tausend Rechnungen und Papiere aller Art.

Dabei hatte man ihm Zeichen der Sorgfalt zurückgelassen, kleine Andenken und dergl.

Der Fromme sah ein, dass eine Trennung von der Gutmütigen 1. *nicht so* geschehen müsse; 2. er war immer überzeugt und hat es nie verhehlt, dass die Gutmütige in eine gänzliche Trennung selbst einwilligen müsse.

In diesem Sinne sprach er mit S(chwar)z — in diesem Sinne schrieb er ihr: er erklärte, was er schon oft gesagt, dass er eine andere *Verbindung* nur *mit* Willen der Gutmütigen eingehen wollte, was ja der Freund alles selbst weiss.

Darauf antwortete diese, sie habe gegen eine andere Verbindung nichts, sie wolle alles was ihn beglücke — kehrte zu ihm zurück (bis zur neuen Verbindung, wie sie selbst schrieb) und dabei ist alles bis auf diese Stunde geblieben.

Niemals hat der Fromme gedacht oder gesagt « sich von der Poesie loszumachen.» Sehen Sie, das ist historisch der Verlauf dessen, was S(avign)y dem Freunde erzählt hat, aber sehr entstellt, wie Sie sehen. Ich hoffe diese aufrichtige Erklärung soll kein Missverständnis lassen, als *ob jemals*

der Fromme die Liebe zum Freund aufgeben könne oder wolle.

Nicht ist der erstere böse über das, was über ihn gesagt worden, aber es schmerzt ihn zu sehen, dass S(avign)y, sonst ein so grosser Mensch, eine so sehr divergirende Natur von ihm hat, dass er seine Liebe zum Freund nicht verstehen kann.

Der Fromme hat sich deshalb auch vorgenommen, « sich dem S(avign)y *nicht* zu nähern. » Wozu soll das ? Nicht einmal eine Silbe wird der sagen von jener Freundschaft wenn er nicht antworten muss, und dann wird er eben weiter nichts sagen, als was er für gut findet. S(avign)ys *Person* kann er ja doch fortfahren, hochzuschätzen, fortfahren, wissenschaftlich (oder eigentlich mehr *literarisch*, nicht so wie künftig mit dem Freunde, wenn beide die alten Philosophen lesen werden) mit ihm zu verkehren.

Der Fromme lebt überhaupt seit langer Zeit hier so, dass er mit keinem Menschen eine Silbe wechselt über das, was sein *Leben* ist. Er ist zuweilen beim *Philosophen* [1], niemals aber fällt ein Wort der Art, den S(chwar)z aber sieht er fast gar nicht. Selbst mit dem *Bräutigam* [2] wird nicht darüber geredet. Und so soll's bleiben.

Der Brief wegen *Alexandria* [3] *muss* bis jetzt liegen bleiben, wiewohl er reichlich erwogen und geschrieben. Die Gründe schreib ich nächstens an die H. Da kann es der Freund lesen. Der Freund *zweifle* nur deswegen nicht, wie überhaupt wegen keiner Ursache.

Die Gutmütige ist freundlich und ruhig. Es ist alles beim alten, wiewohl überhaupt von der Sache gar nicht geredet wird.

Dass mir doch ja im nächsten Brief gemeldet, wann die H. zurückkommt. Den Brief wegen Alexandria kann ich nicht absenden, bevor ich über einige Punkte mit ihr und mit dem Freunde Abrede genommen. Es würde Leichtsinn sein, diese unerörtert zu lassen.

[1] = Daub.

[2] = le fiancé de Lorchen Leske.

[3] = La Russie.

Schreiben Sie durch Kayser.

Hierbei das verlangte Blättchen. Aber nur die H. darf es sehen. Ich würde es selbst niemand zeigen.

LVI

Den zwölften (November 1805).

Mein müder Leib und drei Vorlesungen, die ich heute wieder zu halten habe, machen mir es unmöglich, Dir heute ordentlich zu schreiben. Gegen das Ende dieser Woche schreibe ich durch die H. nochmals genauer.

Da ich von Savigny weiss, dass Du wohl — so ist's besser, Du wartest mit Deinem Schreiben, bis ich nochmals geschrieben.

Du hast recht, Savigny ist doch ein lieber Mensch. Wir sind uns wieder sehr nahe gekommen. Den letzten Abend sollte ich in seiner Stube schlafen, ich konnte aber nicht, weil niemand zu Haus war (die Gutmütige war auf Leskens Hochzeit). Im Wagen habe ich vertraut mit Savigny gesprochen — er ist Dir sehr gut und da habe ich ihm auch gesagt, wie ich Dir gut bin. Du seiest sehr wahrhaft, sagte er, und lobte Dich auch sonst.

Nichts habe ich ihm aber offenbart von *Alexandria*, wiewohl ich ihm gesagt, dass mein Herz nicht an Heidelberg hänge — auch das, dass ich nicht mehr daran denke, Dich hier zu besitzen. Er war so gegen mich, so lieb, so annähernd, dass ich glaube, er würde es lieber befördern, Dich hier zu besitzen, als mich und Dich in den fernen Norden zu verlieren. *Sag mir, ob Du das auch glaubst.*

Er wünschte mehrmals künftig wieder an Einem Orte mit mir zu leben, da er mit mir wissenschaftlich den meisten Verkehr habe.

Ach, wie sehnte ich mich, mit ihm zu gehen nach Frankfurt, dem ich so nahe war! — Wie war ich bei Dir, da ich des Wagens fuhr, der mich sonst zu Dir führte! Da fühle ich

recht, dass es bei Dir heimisch ist, Lina! Aber es scheint mein Los zu sein, in der Fremde zu wohnen.

Lass den Freimütigen doch schwatzen was er will, und auch das ganze Zeitungsvolk.

Ich tue es auch. Man sagt mir, die *Studien* seien in der Jenaer Zeitung beurteilt. Ich hab mir noch nicht die Mühe genommen, das Blatt zu lesen. Eichstädt ist zu verächtlich, als dass er einen rechtlichen Menschen interessiren könnte.

LVII

An Lina. (*novembre 1805*)

Ich kann Dir nicht fröhlicher schreiben als das letztemal, denn ich bin fortdauernd sehr traurig. Warum sollte ich auch froh sein, da ich die schönste Hoffnung meines Lebens dem Zufall überlassen sehe. Zufall war es, dass ich Dich Engel erst kennen lernte, da ich Ehebande trug — und Zufall ist es, dass ich nicht reich bin, um mit Dir sorgenlos in einem selbstgewählten fremden Lande zu leben.

Wie hart ist mein Schicksal: je mehr ich Deinen Wert verstehen lerne, je fester ich überzeugt werde, dass wir für einander leben sollten, desto mehr türmen sich die Hindernisse auf, die unsere Vereinigung zu zernichten drohen. Siehe das Blatt das ich Dir in Frankfurt zeigte und neulich sendete als ein *rein historisches* Bekenntnis über mein Gemüt an, und urteile nun, wie ich hier leben müsse, da dies Gemüt unbefriedigt bleibt.

Zwar könnte ich wieder Hoffnung schöpfen aus Savignys neuer Freundschaft, aber ich verliere den Mut zu hoffen. Doch muss ich Dir erzählen, was mich an ihm zu sehen freute. Er war hierhergekommen mit dem Gedanken, ich lebe mit der Gutmütigen in einem Verhältnis, wodurch diese sehr litte, und nun fand er diese ruhig und in guter Gesundheit. Dies überzeugte ihn, dass eigentlich Du und ich die Leidenden seien. Da er nun manches von der Gutmütigen erfahren, woraus er sah, dass diese eigentlich der Natur zum Trotz

eine gewisse Jugendlichkeit behalten solle, auch erfahren, dass Leske kaufmännisch gegen mich zu Werk gegangen, so sah ich deutlich, wie ihn dies mir mit neuer Liebe zugewandt und dies freute mich, denn du wünschtest dies ja.

Auch fragte er genau, ob meine Besoldung jetzt eine Entschädigung für die Gutmütige möglich mache.

Kurz, es wäre möglich, dass, wenn er erführe, ich sei entschlossen nach Alexandria zu gehen, er sich tätig für mich interessirte. Ich sage blos, es sei *möglich*: Du wirst es bezweifeln, und ich bin ausser Stand (im Bewusstsein des Vergangenen) den Zweifel zu widerlegen.

Schreib mir aber doch *bald*, was Du denkst.

Was Du mir von Leskes Brief an S(avigny) gesagt, hab ich ihm verschwiegen. Ich redete blos von dem Brief den dieser an mich geschrieben.

Geliebte Seele! zürne mir doch nicht über mein Schicksal und bleib mir doch gut. Ich bin ja doch Dein, wenngleich die Welt mich in Fesseln hält. Liebe Lina, darf ich Weihnachten Dich dann sehen? Ach ich werde es nie vergessen, wie Du das letztemal, als ich bei Dir, so lieb warest, und ich sehne mich nach der Wiederholung solcher Stunden. Adieu.

An demselben Tag als S(avigny) hier war, hat die Gutmütige (es war ihr Geburtstag und ich gab ihr ein kleines Geschenk) mir wiederholt, sie wolle meinem Glück nicht im Wege sein. Was sie zu S(avigny) gesagt, weiss ich nicht. Ich möchte nicht fragen.

Schreib mir doch von Deiner Gesundheit — von Deinen Augen — ob sie noch krank, die lieben, die blauen — und ob ich Weihnachten kommen darf?

LVIII

Sonntags, den 1. Dec. 5.

Es freut mich in diesen Tagen einige stille Stunden gefunden zu haben, in denen ich etwas für Sie abschreiben konnte und übersetzen.

Das Abgeschriebene ist ein Brief von *Goethe* an *J. H. Jacobi*[1]. Er wird Sie gewiss freuen, da er so gar lieb und klar ist und manche individuelle Züge von den letzten Lebensjahren des ersteren enthält. Täuscht mich diese Voraussetzung nicht, so soll er Ihnen von mir geschenkt sein. Ich muss mich nun einmal durch fremde Güter einigermassen loszukaufen suchen von den Schulden, die Sie aus Ihrem Reichthum immer mehr und mehr auf mich häufen durch die schönsten Produktionen aller Art. Denn ich bin nun einmal arm. Die Quelle eigner Produktion fliesst dürftig, wo sie nicht ganz versiegt ist, und was noch etwa zuweilen tröpfelt muss ich in ein Gefäss fassen, welches das Handwerkszeichen der lateinischen Sprache an sich trägt, damit der Inhalt gelte. Vielleicht um so besser, so werden Sie doch nicht gewahr werden, wie wertlos es ist.

Wie Ihre *Idee der Erde*[2], so hat mir lange nichts von Ihnen gefallen. Diesen festen Blick auf grosse Wahrheiten, diese stille Einfalt der Gedanken, diese Klarheit der ruhigen Rede, hat mir bei dem Lesen dieselbe Empfindung gegeben, als wenn ich dem Freund ins Angesicht schaue, wo ich auch nimmer weiss, ob ich mehr lieben soll die Freundlichkeit der bekannten Züge und der Augen blauen Schein, oder mehr bewundern die hohe Denkkraft, welche auf der Stirne erscheinet, und den tiefen geheimen Sinn der Dichtung, der sich in seinen Mienen ausprägt.

Der Inhalt der Gedanken, oder vielmehr des einen Hauptgedankens, verdiente, dünkt mir, von Ihnen weiter ausgeprägt zu werden, und Sie sollten ernstlich daran denken[3].

Hierbei liegt eine Uebersetzung eines persischen Poems. Wenn Ihnen meine Uebersetzung (die besonders in dem *Gereimten* glätter sein könnte) nicht ganz missfällt, so sende ich künftig noch etwas der Art. In den Reimen ist manches absichtlich so gestellt damit die Natur der Persischen Rede sichtbar werde. Z. B. auf der ersten Seite: «das der *Nachtigall schweigenden*» wodurch die Persische Wortfolge ange-

[1] Cf. Appendice IV.
[2] Cf. 1. Brief an Eusebio.
[3] Cf. 1. Brief an Eusebio.

deutet werden sollte. Ich habe mich darin nach der Uebersetzungsmethode des Hagemann gerichtet, der im ersten Band des 2ten Heftes der Schlegelschen Europa die Geschichte des *Bachram Gur* aus dem Persischen des Firdusi geliefert hat. Sie werden das gesehen haben.

Aber nun bitt' ich Sie ums Himmelswillen, halten Sie mich nicht für gelehrter als ich bin, und für bewandert in Persischer Sprache und Literatur. Was ich da übersetzt habe, geschah durch Hülfe einer *sehr wörtlichen lateinischen* Nachbildung. Freilich habe ich ehemals in Jena Orientalische getrieben und vermutlich etwas Arabisch gelernt. Nachher aber haben die Griechen den kleinen arabischen Vorrat bei mir in Vergessenheit gebracht.

Nicht wahr, Ihre *Erzählung*[1], die Sie mir neulich schenkten, setzen Sie doch bis zur Vollendung fort? Es wäre doch gar zu schade, wenn dieselbe so ein Fragment bliebe, ich habe sie gar zu lieb gewonnen.

(*Sans date*[2].)

Den *Seckendorf*[3] habe ich hier selbst gesehen und zwar einige Stunden bei Clemens. Dieser aber verachtet ihn sehr, wie ich nachher erfahren, spricht ihm wahren Geist ab, findet ihn verworren und so weiter. Auch die *Mereau* sagte: « Er habe einen bösen Geist, der ihn triebe; dieser sei die Sucht, mit Gewalt ein berühmter Schriftsteller zu werden, was ihm doch nie gelingen werde. » Ich finde beides hart. Von seinen Sachen habe ich noch nichts gelesen, aber aus seinen Gesprächen zu schliessen, scheint er mir ein Mann von Talent und vielen schönen Kenntnissen. Und sein männlicher Wuchs ist sehr schön (weniger sein Gesicht), seine Art, sich zu kleiden,

[1] Valorich.

[2] La lettre se place ici tout naturellement (Allusions à *Valorich*, *Idee der Erde*) *après* la lettre du 1er décembre et non *avant*, comme le veut Rohde (p. 76).

[3] Seckendorf, poète, éditeur d'almanachs littéraires. Cf. la correspondance d'Arnim et Brentano et la note de Rohde, p. 76.

zu bewegen, gefällig und anziehend. Kurz, ich verdenke es Dir gar nicht, dass er Dir gefällt und Du ihn gern oft bei Dir siehst. Ueber sein Gemüt kann ich natürlich nicht urteilen, aber nach seiner Erscheinung zu schliessen, muss er männlichen Mut haben, würdig seines alten und edlen Geschlechts.

Mit einem Wort, wie sonderbar wäre es von mir, zu begehren, Du solltest von ihm lassen, da ich ja keinen einzigen aller dieser Vorzüge habe — sondern arm bin und schlecht begabt von der Natur in jedem Sinne und noch dazu unfrei bin und dahingegeben in eine Ehe, die ich nicht aufheben *darf*, wie meine Freunde sagen. Unter diesen Umständen muss ich mich bei Zeiten daran gewöhnen, den Freund in anderen Verbindungen zu sehen.

Die H. wird mir zürnen, wenn sie erfährt, dass ich noch immer kein Wort mit der *Gutmütigen* über des Freundes Entschluss gesprochen, sondern so in dem bisherigen Schweigen fortlebe, das mir so zur Gewohnheit geworden, dass es mir sehr schwer wird, es zu brechen. Ueberhaupt fürchte ich, die H. denkt sich meine jetzige Lage im Hause anders als sie ist. Das ist zum Beispiel ein Irrtum, wenn sie glaubt, dass blos das öffentliche Urteil die *Sophie* abgehalten, ihr Wort zu halten — nein, sie hat nicht gewollt — sonst wäre sie in der Stille zu ihrem Sohne gegangen und nach einem halben Jahre wäre ich in jeder Beziehung ziemlich frei (auch im Urteil der Welt) gewesen — und durch Savigny hätte ich alsdann auch wohl den Kurfürsten für meine Absicht gewinnen können. — Doch darüber kein Wort mehr — das ist ja nun vorbei. Sonst aber ist der Brief der H. sehr sehr lieb und ich bin ihr dafür wie für tausendfache andere Güte innigst dankbar.

Ob Du schreiben sollst an *Sophie?* ich kann es Dir nicht verbieten — aber lieb ist es mir nicht.

Soll die S(ophie) es dann durchaus wissen, so wäre es ja besser, es ihr durch Zimmermann bekannt zu machen (der auch noch nichts weiss — wie niemand hier). Ich hätte es diesem schon gesagt, wenn ich nicht gefürchtet hätte, es betrübe Dich *wenn jemand hier ausser mir Dein Lied*[1] *zu*

[1] Une des poésies de Mélété.

lesen bekäme. Darum bin ich bisher so ganz in meinem Stummsein beharrt.

Es betrübt mich sehr, dass Du mir vorwirfst, ich hätte dem Savigny Dinge vertraut, die er nicht wissen sollte. Du tust mir Unrecht: was er weiss (ich *will* nicht wissen, worin es besteht), weiss er nur durch *Schwarz,* der freilich *früher* einige durch ihn an mich gelangte Blätter mit meinem Wissen gelesen hat. Dieser Mann, der weder mich noch Dich verstehet (und den ich auch fast gar nicht mehr sehe) hat dem Savigny alles erzählt — *ich aber nicht.* Zum Beweis sag ich Dir nur dieses:

Ich hatte ein Blatt geschrieben für Sav(igny) während er hier war — dieses *habe ich zurückbehalten,* weil eine Stelle darin vorkam, die auf eine gewisse Weise Dich hätte compromittiren können. Ich verwahre das Blatt noch.

Mehr kann ich nicht sagen. Ob Du mir glauben willst, muss Dir überlassen bleiben. Aber verzeihe mir die Unruhe, die Dir Savignys Worte verursacht haben.

Ach Du hast durch mich nichts als Unruhe gehabt, Du lieber Engel — wenn ich das bedenke, dann ist mir es manchmal, als müsse ich Dich wegen meiner ganzen Liebe zu Dir um Verzeihung bitten.

Wie Du gut bist, dass Du Dich für mich malen lässest. Ist es denn aber auch für mich und soll ich das Bild auch behalten dürfen? O wie wollte ich es wert halten, wenn ich es hätte.

Schreib das nächstemal durch *Kayser.*

Ich sehe Deine gute Absicht wohl, die Du erreichen willst dadurch, dass ich Deinen Entschluss der *Sophie* und den übrigen Unterrichteten sage. Du willst mir Ruhe schaffen — aber dieses Schreiben ist ja keine Unruhe — daher ist es ja wohl besser, es fortzusetzen.

Doch wie *Du* willst und *Heyden.*

Ich wollte Dich wieder bitten, etwas für die *Studien* zu liefern; allein Daub und andere waren dagegen wegen meines Verhältnisses zu Dir, und ich darf und mag nicht widersprechen. Aber nun ist auch die Freude an diesem Werk vorbei und ich besorge die Sache ohne Liebe. — So wird es wohl mit vielem gehen.

Aber Du musst die *Idee der Erde* und die Erzählung[1] vollenden, und drucken lassen. Hörst Du?

Adieu Lina.

Den Brief von Gœthe darfst Du aber niemand zeigen als der Heyden. Ich habe mein Wort gegeben, ihn nicht bekannt zu machen.

Adieu, liebe Seele; bleib mir gut

LIX

Montag, den 2ten Dec. (1805).

Ich erhielt den Auftrag, folgendes durch Sie an den Freund zu bestellen: « Eben las ich Deinen heutigen Brief an Sophie. Heilige Seele, grosses Wesen — mein Geist beugt sich vor Dir — der Himmel, nicht die Erde, ist Dein Vaterland, von dort bist Du hergekommen, mich zu trösten — aber der Welt bist Du eine fremde Erscheinung. Rechne nicht darauf, von ihr verstanden zu werden — ich aber verstehe Dich — und darf Dich lieben und darf es sagen, dass ich liebe! O Du gutes liebes Wesen, wie bin ich Dir zugetan!»

Dienstags (3 décembre).

Auch das soll dem Freund gesagt werden: « Ich sag es heute nochmals und durch neue Erfahrung dazu bewogen, die Welt kann Dich nicht fassen. Sophie, das weiss ich seit gestern aufs neue, hat die Fähigkeit *nicht* Dich furchtlos und ohne Argwohn anzusehen und folglich weder die Fähigkeit noch die Würdigkeit, Deine Freundin zu sein. Eine ruhige sanfte Frage, die ich an sie tat: « ob sie die Bitte Deines Briefes erfüllen werde » wurde mit Beklommenheit und mit Misstrauen in jeder Miene, in jedem Worte beantwortet. Du

[1] Valorich.

wirst mich der Parteilichkeit beschuldigen. Zimmermann ist derselben Meinung: sie sei unvermögend, frei und ruhig und arglos dies Verhältnis zu mir zu tragen, und Deine Unabsichtlichkeit, Unschuld und Grossmut zu erkennen und zu würdigen. Das sagte er mir gestern noch.

Gib also den Gedanken auf, verstanden zu sein, sowie der Fromme sich an den Gedanken gewöhnen muss, in einem Bande zu beharren, *wo er nicht einmal mehr Achtung für den andern haben kann.*

Freitag (*6 décembre*).

Bei dem Grundsatze des Frommen: Sophie nach ihrem innern Bewusstsein frei handeln zu lassen und folglich alles zu ertragen, verhielt er sich bisher ganz ruhig und still, bis er von selbst erfuhr, dass die Fortdauer jenes Misstrauens hauptsächlich in Urteilen fremder Personen (vielleicht der Feindseligen, die jetzt zuweilen von der Sophie besucht wird, da sie in den Wochen liegt) ihren Grund hatte. Da ich mir nun immer gleich und ruhig blieb (Gott weiss wieviel mich dies kostete, ruhig zu bleiben und doch einen Engel so verkannt zu sehen! — aber der *Freund* will ja, dass ich ruhig sei) — kam Sophie von jenem Irrtum von selbst zurück und heute höre ich von Zimmermann: sie werde der Poesie freundlich schreiben, und äussere sich auch freundlich in Gesprächen. Tue sie, was sie will. Der Fromme weiss doch, wo *sein* Himmel ist.

Sonnabend (*7 décembre*).

Sophie sprach auch gegen mich heute gut von der *Poesie* und sehr freundlich. Das macht mich ruhiger und ist wenigstens Linderung für das kranke fromme Herz. Vom Freunde will ich das nächstemal *bestimmt* wissen, ob er *wohl?* Wie der Freund gut ist! Er will mir alles geben und alles was er arbeitet, soll für mich sein. Könnte ich doch auch *alles*

für ihn arbeiten und einzig ihm geistig leben! Aber da fordert der Staat seinen Tribut.

S(avign)y ist in diesen Forderungen an mich im ganzen einstimmig mit dem Staat. Wenn es ihm nach ginge, so würde ich hauptsächlich und fast allein Arbeiten liefern, die dem Freunde fremd sein müssten. Siehe, das betrübt mich oft an ihm und das nenne ich seine prosaische Verstocktheit. Um seinetwillen betrübt's mich. Denn ich weiss, was ich will — *ich will* die beste Blüte meiner männlichen Geisteskraft auf ein Werk verwenden, das, indem es den Mittelpunkt des *frommen heiligen* Altertums zu enthüllen sich bestrebet, nicht unwert wäre, der *Poesie* zum Opfer dargebracht zu werden[1]. Daher soll die freieste Musse diesem Unternehmen gewidmet sein.

Haben Sie *Roma* von A. W. Schlegel gelesen? Versäumen Sie doch die Lektüre dieser Elegie nicht.

LX

Sonntags 8. Decemb.

Verzeihe mir meine Fragen im letzten Briefe, geliebte Freundin. Siehe, zuweilen bin ich gar zu traurig und dann meine ich: ich dürfe gar nichts hoffen, dürfe nichts besitzen, was des Lebens Preis und Blüte ist. Deine himmlische Liebe aber schlägt jeden Zweifel nieder, dass sie verschwinden wie düstere Wolken vor der lieben Sonne. Blicke aber auch in dieses Herz und siehe den Dank darin für solche Güte.

Dein Bild erwarte ich sehnlich, seitdem ich wieder den Mut errungen, es zu besitzen. Sende es mir direkt durch die fahrende Post. Lass Dir aber ja einen Schein darüber geben, auf dass man es wohl verwahre. O Du geliebte Seele, wie bist Du gut! Es wird Dir nicht ganz gleichen, das weiss ich schon. Denn wer vermag nur zu malen diesen Engelsblick und darzustellen diese überirdische Schöne, die über Dein

[1] La *Symbolique* est sortie de ce projet.

ganzes Wesen ausgegossen ist? Nur *Symbole* vom Heiligsten und Höchsten entlehnt und in einer Poesie dargestellt, die Musik ist ohne Worte und doch wieder bestimmter als Musik — das, das könnte mehr genügen.

Oft lebe ich ganz in der Idee von dem, was ich einst schreiben will für Dich — und doch werden noch einige Jahre vielleicht hingehen, bis es vollendet.

Ich werde darin uralte Mythen untersuchen vom Dienste des *Dionysos* und von der grossen Gottheit des alten *Pan*, der ein ewiges Lied gesungen, wovon *Pythagoras* und die Weisen der alten Vorzeit einige Laute gehöret.

Oft bete ich zu der grossen Natur, dass sie mir verleihen möge Glück im treuen Forschen, um nur zu erkennen, was die grosse Vorwelt von ihr gewusst und in Sinnbildern dargestellt und was den unwürdigen Enkeln der Nachwelt verborgen ist — und wenn sie es wüssten, eine Torheit sein würde. Ich will nicht mehr zweifeln, sondern an Dich glauben, das heisst an die ewige Tugend, Du Heilige, Du Reine!

Jenes Blättchen ist verbrannt.

Süsses Leben, Lina, adieu.

LXI

Montag (9 décembre 1805).

Erinnerst Du Dich noch einer schreckhaften Aeusserung gegen mich, die D(aub) betreffend? Ich meine, es war als wir zum letztenmal bei unsrer Heyden zusammen waren in Frankfurt. Der Zufall wollte, dass ich etwas dieser Art bemerken musste auf meiner letzten Fahrt nach Mannheim, wo ich in ihrer Gesellschaft war (meine Frau war abwesend). Ich ward neugierig, und da überzeugte ich mich von etwas, was ich Dir nicht geglaubt hatte [1].

[1] L'allusion est vague, une fois encore. Faut-il comprendre que Mme Daub éprouvait pour Creuzer un sentiment trop vif et le lui avait laissé voir?

Es war aber nicht recht non mir, dass ich ihr Gelegenheit gab, mir eine gewisse Empfindung in den Tag zu legen.

Siehe so kann ich Dir nichts verschweigen. Du, Liebe, verstehst mich ohne dass ich mehr sage, was in einem Brief auch nicht angeht.

Jetzt, da ich etwas bemerkt habe, vermeid ich, sie zu sehen.

Mündlich sollst Du alles wissen. Es ist lustig und doch tut es mir leid für die D. weil ich sehe, dass der D. nicht für sie ist. In gewissem Sinn ist er zu gut für sie, auf der andern Seite hat er Unrecht, er vernachlässigt sie.

LXII

(*Sans date.*)

Deines letzten Briefes Ton hat mir einen tiefen Schmerz gegeben, Lina! Dieses Resigniren kann nicht beruhigen. Du bist ein grosses Wesen und stark und fromm. Ich fange an zu fühlen, Du bist zu fromm für mich, ich verdiene Dich nicht — darum tritt das Schicksal so zwischen uns. So denke ich oft, aber herrschend bleibt der Gedanke nicht, herrschender in mir ist der Stolz und der Gedanke, dass ich Dich verdienen werde, und die süsse Hoffnung, dass ich Dich gewinne.

Hättest Du doch in meinen Augen lesen können, als ich vorgestern nacht Deine zwei Sonette[1] las. Wie bin ich doch so ganz Dein, wahrlich es bedarf solchen neuen Zaubers nicht, mich zu fesseln; aber wie süss ist dennoch dieser Zauber, wie schmeichelnd gleitet er ins Herz.

Du bist unerschöpflich in Poesie und Liebe. Liebe habe ich auch und ewige Liebe und Liebe ohne Mass, aber die Poesie wird mich ganz fliehen, wenn ich Dich nur lieben darf und nicht auch haben und bei Dir sein, und mich einwohnen in der Heimat deines Herzens. Ich bin nicht hoffnungslos, aber traurig, dass die Hoffnung, dich zu besitzen, abhängig gemacht ist von der äusseren Macht des Zufalles und von dem

[1] Les sonnets sur Adonis? la Dédicace? Ueberall Liebe?

Willen von Menschen, die mich in ihrem Leben nicht einmal gesehen haben[1] und ich sie nicht.

Adieu, teure, teure Seele — ich schreibe Dir nächstens mehr. Denke abends stark an mich wie ich jeden Abend. Du antwortest mir niemals auf die Frage, ob Du gesund.

Es kann sein, dass ich (dieser Reise wegen) Sav(igny) nicht sehen werde, der wohl jetzt hierherkommen wird. Es ist vielleicht auch so besser.

LXIII

(*Sans date.*)

Geliebte Seele,

Wie traurig hat mich Dein letzter Brief gemacht! Du solltest Dich aber den Eindrücken der Gespräche des S(avign)y nicht so hingeben.

Bist Du dann jetzt ruhiger? Schreib mir doch darüber in Deinem nächsten Briefe. Wüsstest Du nur wie Du Tag und Nacht mir in der Seele liegest, wie Du im Wachen bei mir bist und im Traume.

Liebe, liebe Lina, schreib mir doch bald frohes. Wenn S(avigny) kommt, will ich Dir alles melden, was vorgefallen. Ich kann mich auf sein Kommen nicht freuen — er versteht mich ja nicht.

Ich küsse Dich.

Der Himmel sei mit Dir, Lina. Wie lang ist's noch bis Weihnachten?

LXIV

Den 18. Dezember 1805.

Wenn mir der Freund nur meine Unruhe verzeiht, die sich so gern wie *Zweifel* ausdrückt! Sagen Sie ihm doch, es *sei* nicht Zweifel, sondern scheine nur so. Es war aber auch

[1] Sans doute les parents de Caroline.

eine gar zu herbe Probe: beinah vierzehn Tage ohne eine Zeile! Einige Tage gab man sich mit allerlei Gedanken zufrieden, und das Bild gab einen so schönen Trostgrund — aber als eines Morgens wieder nichts vom Freunde kam, da reichte nichts mehr hin — da ward das wunderliche, fragende Blättchen an H. geschrieben. Der Freund darf mir darüber nicht zürnen, wenn er den Grund erwägt, auf welchem solche Unruhe keimt.

Abends.

Nach langer Zeit sah ich heute wieder einmal den Bruder vom Freunde. Er musste mir einige Minuten stille halten, wiewohl er Leute in der Nähe hatte, an denen ihm mehr gelegen, als an mir — musste sich Allerlei fragen lassen. Wie gleichgültig war ich nun gegen die Musik, die diese Gesellschaft versammelte — nachdem ich den Ton der *Bruderstimme* gehöret. Fragen sie doch den Freund, der sich so gut auf die Sprache versteht, ob man in diesem Falle nicht richtiger sage: **Schwester***stimme.* Gegen die Zusammensetzung kann nichts eingewendet werden. Hat der Freund doch einmal in einem seiner Gedichte sehr schön gesagt: *Schwesterstunden.*[1] Mir gefällt letzteres sogar besser — auch erinnert das Wort an so manches andere, als z. Bsp. an das Schwesternpaar der Augen u. s. w.

Das war zuviel Glück an *einem* Tage: *Bild*, *Brief*, *Stimme.* Der Fromme bemerkt dies auch fürchtend, nun möge wieder Sturm folgen nach zu hellem Sonnenschein, und man solle daher bescheiden sein und demütig in seinem Glücke und zu den Göttern beten, damit es beharre. Er kennt mein Los, das macht ihn zaghaft und entfremdet ihn der schrankenlosen Freude. Heute Abend aber, nachdem ich die Stimme gehört, fiel seine Ermahnung auf unfruchtbaren Boden: ich war nun *ganz* froh und wollte von keiner Schranke wissen, und so schlafe ich gewiss ein unter seligen Träumen.

[1] Es ist der Tag ein anmutsvoller Kreis
Von holden Schwesterstunden, all' erwünschet.
(Magie und Schicksal, Gœtz, p. 54.)

LXV

Donnerstags abends (19 décembre).

Nun habe ich noch kein Wort von dem *Bilde* gesagt. Ach und ich habe es seit den zwei Tagen doch so lieb wie einen alten Bekannten! Und doch — nun höre eine Geschichte: Man erzählt, dem heiligen *Markus*, dem Apostel, sei die Mutter Gottes im Traume erschienen in aller ihrer Lieblichkeit. Dies Bild habe sich nun aufs tiefste seinem Gemüte eingeprägt, und er habe keinen sehnlichern Wunsch gehabt, als die Himmlische für die sichtbare Welt in einem Bilde darzustellen, aber das Bewusstsein seiner Unfähigkeit habe ihn sehr traurig gemacht. Da habe *unser Herr* seine Augen und seine Hände berühret, und nun habe er plötzlich vermocht das Bild zu malen, so dass jeder die *himmlische* Magd des Herrn erkannte.

Und aus *Deinen* lieben Augen und Mienen dasjenige zu malen, was Du selbst nicht weisst, weil es aus Gott ist, dasjenige was mich im ersten Augenblick, da ich Dich sahe, mit *Andacht* erfüllte, Du Engel! — um dieses darzustellen hätte es auch einer *wunderbaren* Hülfe von oben bedurft.

Aber alles was menschlich an Dir ist, das heisst was zum Umhalsen einladet und zum Küssen, das hat er frisch und aufs lieblichste wiedergegeben. Und Du glaubst es nicht, wie mir das Bildchen so lieb ist, wie oft ich es küsse auf die süssen Lippen rot — zumal da es um den Mund so ähnlich ist. Auch ist mirs in dieser Form doppelt lieb. Hab ichs doch in diesem Augenblick in meinem warmen weichen Bettchen, wo es sich so heimlich an mich schmiegt, und treu an meinem Herzen ruht. O das liebe Bildchen! — es macht mich zum Kinde, tausendmal seh' ichs täglich an, und ich fühle mich ihm so ganz nahe und befreundet — nur das schwarze Kleid und das Kreuz[1] hält mich zuweilen in ehrerbietiger Entfernung — zuweilen macht michs traurig und ich

[1] L'habit de l'ordre auquel appartenait Caroline.

möchte Dir zürnen, dass Du diese Tracht gewählt, musste ich nicht gestehen, dass Du das Schöne mit feinem Sinn zu wählen wusstest, Du treffliches Mädchen!

Ich schreibe dies spät auf meinem Sofa, das jetzt zugleich mein Bette ist, so mitten unter meinen Büchern. Ich fand es für meine Brust zuträglicher, diesen Winter über mich hier in der Wärme zu betten — (Du musst auch die Kälte meiden, liebes Leben, hörst Du?) — und wie freue ich mich dieser milden, stillen Schlafstelle, wo ich es mir so ganz nach Wunsch einrichten kann, um mich mit Dir zu unterhalten.

Schlaf süss, Geliebte — morgen schreib ich Dir, wie Du alles so gut gemacht hast — und wie Du Ruhe bereitet hast Deinem Frommen. Heilige ich bete zu Dir, um fromme Träume zu haben. Gute Nacht Lina.

Du hast mich aber sehr betrübt durch das, was die *letzte* Hälfte Deines Briefes enthielt.

LXVI

Freitags (20 décembre 1805).

Sagen sie dem Freunde, sein Brief an Sophie sei mit der herzlichsten Freude aufgenommen worden. Dem Frommen wurde das Paketchen von ihr mit ganz andern Mienen übergeben, als er vormals zu sehen gewohnt war, mit teilnehmender Freundlichkeit, und sichtbarlich ist durch den Inhalt jenes Briefes die wünschenswerte Ansicht der Sache dauerhafter als jemals begründet. Sie sucht jetzt, was sonst nie geschah, zuweilen Gelegenheit vom Freunde zu sprechen, und jedesmal geschieht es mit Aeusserungen des Wohlgefallens. Gestern sah man sie sogar das Bild dem Frommen abfordern und es der Lorchen zeigen. Wie wahr ist es doch, was der Freund schreibt: « Lassen Sie nichts Fremdes zwischen unser Vertrauen treten », und wie gerne gesteht der Fromme auch hier seine Schülerhaftigkeit und Ungeschicklichkeit dem Freunde gegenüber. Dieser musste erst den Weg finden und zeigen, um den Einfluss fremder Menschen, die nur verwirrt haben,

auszuschliessen. Das Buch, an welchem der Freund Interesse nimmt, wird so geschrieben, dass es nicht, wie manches andere, was das äussere Gesetz fordert, Arbeit ist, — sondern Erguss freier Musse und Lust. Darüber werden dann vielleicht einige Jahre hingehen, denn es soll als Huldigung der Poesie bestimmt, nichts dargebracht werden, was der Geber selbst für mittelmässig halten müsste. Tage, wo etwas dazu gehöriges gefunden und produziert wird, sind daher in des Frommen Kalender, Festtage — so der *gestrige*, wo die Seele kräftig ihre Flügel regte; sie fasste neuen Mut, durch den Brief, durch das liebe, liebe Bild gebracht. Partien, Bruchstücke daraus werden früher mitgeteilt, schon in diesem Frühling einiges, damit der Freund zum Tode verurteile, was ihm nicht gefällt und durch den Sonnenstrahl seines Geistes zeitigen sollte, was noch roh ist.

Es ist doch sonderbar, dass auch ich während des Abschreibens von Goethes Brief an (Savign)y denken musste. Urteilt denn unsere H. auch so? Ihm könnte man es sagen, ohne Furcht ihn stolz zu machen — ihm habe ich auch eine Abschrift geschenkt, aber nicht von *meiner* Hand. Es freut mich, dass er den Freund hochschätzt und ihm freundlich schreibt — so mag er immer gegen den *Frommen* schweigen, wie er seit langer Zeit getan. Letzterer fühlt doch, dass er in der Wissenschaft, worauf S. so gern die Correspondenz führt — seinen eigenen Weg suchen und verfolgen muss.

Schon der eine Umstand muss beide hier sehr trennen, da letzterer in der *griechischen* Welt seinen Mittelpunkt des Strebens haben muss — wovon jener durch sein Fach ganz entfernt wird.

LXVII

(*Sans date. Congés de Noël 1805.*)

An C.

Ich bin in diesen Tagen viel bei Ihnen gewesen, ja fast beständig. Der Staat lässt doch noch eine Freiheit gelten, die

die Kirche erlaubt und so kann während der Christfeier wenigstens mein Geist in einem selbstgewählten Luftraum sich ergehen lassen.

Es hat mich sehr betrübt, dass ich nicht auch leiblich dahin wandern durfte, woher mir alle Lust des Lebens kommt. Aber es muss wohl so notwendig gewesen sein, sonst hätte die Freundschaft selbst mir diese Reise nicht untersagt, zu der bereits alle Anstalten gemacht waren. Ich bin gesund und die mildere Luft des Himmels lässt mich täglich eine Stunde heraus, wo ich dann mechanisch den Weg antrete, den ich diesmal nicht vollenden durfte. Gestärkt durch einen Blick in jene Gegend kehre ich zu meinen Büchern zurück, die fast meine einzige Gesellschaft sind. Zu den Zirkeln, die der Winter städtisch zusammenführt, konnte ich die Einladung nicht ablehnen. Ich sehe sie aber äusserst selten, und gewöhnlich nur auf eine halbe Stunde. Auf diese Weise komme ich mit D(aub), S(chwarz) und den andern Docenten fast nur zusammen, wenn es das Amt befiehlt. Während dieser Christfeier hab ich mir dieses Stilleben nun auf meine Weise ausgebildet. Die juristischen Bücher, mit denen ich diesen Winter, meiner Vorlesungen wegen, so oft umgeben bin, sind hinweggeräumt und nur solche sind mir nahe, die ich als Gemeingut mit dem Freunde betrachte, weil sie aus einer Welt sind, wo er heimisch ist. Es ist mir so recht wohl zu Mute bei diesem Forschen um der Poesie willen und immer gleichgültiger wird mir die äusserliche Welt mit ihren Formen und Gesetzen. Es ist auch tröstend für mich dieses stille Wirken, weil ich denke, es könne doch wohl einmal einige Freude daraus erwachsen für den teuren Freund, dem ich bisher nichts als Schmerzen gab, und noch immer gebe, wie mir dessen letzter Brief sagt. Wird er mir vergeben, dass ich ihm so vielen Kummer bereite?

Auf mein Stillschweigen wegen des Briefes an die (Daub) darf der Freund so sehr rechnen, dass ich deswegen sogar den Vorschlag verwerfen muss, mit Sophie über die Feindselige zu reden.

Es gibt hier nur zwei Wege: entweder man schweigt gänzlich, oder man handelt in einem Sinn, den der Mann der

Feindseligen in seiner Sprache und gerade in Beziehung auf seine Frau zuweilen so ausdrückt: « Ich werde ihr den Hals herumdrehen. » In des Tat, es wird mir oft schwer der Versuchung zu widerstehen, diese unselige gemeine Person in ihre Schranken mit Gewalt zurückzuweisen — aber dann fesselt mein Blick auf das blaue ruhige Auge der Poesie (die allen Hader löset und aus Gott geboren gut wie Gott selber ist) — meinen zōrnigen Eifer.

Auf diese Weise aber behält wahrlich dieses böse Wesen freien Spielraum. Dürfte ich ihr sagen, wie fruchtbar ihr Versuch durch jenen Brief gewesen, so glaube ich versichern zu können, sie wird sich selbst, aus Beschämung dass ich sie *ganz* durchschaue (denn wahrlich sie muss auf meine Grossmut zählen) zur Ruhe verweisen. So aber bindet mir ja das Gebot des Freundes selbst jedesmal die Hand, so oft ich gern gutmachen möchte, was ich doch am Ende verschuldet habe. Denn ohne mich wäre ja sein Leben ruhig geblieben und harmlos wie der klare Himmel in den Inseln der Seligen, von denen er herübergekommen um mich Armen zu erfreuen,

Leid umtauschend für des Herzens Freude.

So hab ich auch nicht an S(avign)y schreiben dürfen. Ich will glauben, dass es so besser sei, aber beruhigt bin ich darum nicht.

Also Valorich und viele Lieder darf ich erwarten. Es wäre auch gar zu schade gewesen um Valorich, wenn er ein Torso geblieben. Ich werde ihn empfangen mit der Ehrfurcht, die einer *vornehmen* (wie Goethe sagt) Abkunft gebührt. Was soll aber aus allen den Edelsteinen werden, die Du verschwenderisch in meine dunkle Hütte sendest? Ist es gleich der edelsten Steine *Eigenschaft*, dass sie auch in der Finsternis glänzen und das Auge dessen erfreuen, der zu der letzteren verdammt ist, so darf dies ihre Bestimmung nicht sein, sondern draussen in der Sonne Glanz und wetteifernd mit ihm, sollen sie der Welt Symbole sein des ewigen Lichts, aus dem sie geboren. Diese Bestimmung werde ich nie vergessen. Es ist ein heiliges Geschmeide, treuen Händen anvertraut. Ist der

Bewahrer *fromm*, so wird er sich nie eigennützig zueignen wollen, was die ganze Gemeinde verherrlichen und erfreuen soll, er wird nur eine schickliche Zeit abwarten, wo er es ausstellt.

LXVIII

Den 6ten Januar.

Wenn die Münze dem *Freunde* nur Freude macht. Schreiben Sie mir es doch. Die *ideale* Geschichte derselben haben Sie gehört, hören Sie nun auch die *reale*. Schon lange wünschte ich dem Freunde was zu schenken, was als symbolisches Zeichen unseres Bundes gelten könnte. Was man gewöhnlich bei den Bijoutiers kauft, freute mich nicht zu diesem Ziel.

Da trat der Zufall so woltätig dazwischen:

Man fand vor einiger Zeit wieder mehrere antike Münzen beim Umpflügen eines Ackers bei Schwetzingen. Ein dortiger Beamter schickte mir mehrere zu, die ich ihm erklären musste — und wenige Tage darauf brachte ein Mann, der gehört hatte, ich gebe mich mit Münzen ab, mir diesen Antoninus zum Kaufen. Der Freund kann sich also darauf verlassen, dass er *alt* und unter der Erde gelegen hat. Er ist auf demselben Acker gefunden worden.

Ich liess ihn in diesen Ring fassen, ohne doch die Spuren, die die Münze von der Erde noch an sich trägt, verwischen zu lassen. Mit einem Federmesser kann man den Kasten des Ringes öffnen und die Münze heraus nehmen. Auf der Kehrseite steht

Divo Pio

welches bezeichnet, dass der *fromme* Antoninus damals bereits unter den *Göttern* war.

Zum Tragen wird der Ring zu beschwerlich sein. Jedoch hielt ich die Münze des wenigen Goldes, das ihre Bekleidung erforderte, wert.

Sie erhalten dies mit der fahrenden Post. Geben Sie den Ring dem teuren *Freund*. Sagen Sie ihm auch, er soll nicht

so traurig sein. Hierbei ist auch ein Brief von der *Sophie*, den sie wohlbemerkt schon früher geschrieben, ehe sie gestern den Ihrigen empfing.

Der Platon ist für die H. Ihr Buch folgt hierbei zurück. Sie müssen mir aber einiges daraus abschreiben lassen.

Hector ist gesund, ich sah ihn vor einigen Tagen (am Freitag, Stillschweigen ist sehr nötig).

Schreiben Sie mir nicht eher, bis Sie noch einen Brief von mir haben. Ich muss eilen, um dies alles noch auf die fahrende Post zu bringen. Ich schreibe diese Woche noch einmal.

Adieu.

Ich bin wohl. Wenn nur der teure, teure Freund wohl ist — und froh wäre!

LXIX

Den 7ten Januar 1806.

An L.

Neulich war ich durch die Zeit zu sehr gedrängt, weil ich die fahrende Post nicht versäumen wollte. Es ist doch richtig angekommen, was ich sandte?

Es ist doch sonderbar, wie des Freundes Wunsch mit meinem eigenen Vorsatze zusammentraf. So harmoniren wir beide in allen Dingen! Aber der Freund begehrte ein Kettchen, und nun bekommt er einen Ring; da hat nun mein Genius doch nicht recht geraten.

Aber er sei nur zufrieden, der teure, liebe Freund. Er soll auch noch ein Kettchen haben, und so wie er wünschet.

Ach möchte doch jener Ring auch magische Kraft haben, wie die Wunderringe der alten, gläubigen Zeit, damit er zu binden und zu sänftigen vermöchte jenen Geist der tiefen Traurigkeit, der meinem teuren Freund die Augen trübet.

LXX

Den 15ten Januar.

Wenn Sie wissen, wo sich der Freund gegenwärtig aufhält, so bitte ich Sie, teilen Sie ihm diesen Brief mit.

Du hättest den Frommen sehen sollen, als er gestern abend Deinen Brief empfing. Er hatte gehofft, etwas Frohes von Dir zu erfahren. Deine letzten Briefe atmeten so viele lebenslustige Tätigkeit, Du schriebst von Gedichten und andern Arbeiten, die Dich so mit Liebe zu fesseln schienen, und nun auf einmal las er da Züge einer Hand, die vor Ermattung zu zittern schien, als sie sie niederschrieb. «Er ist krank, er ist gewiss mehr krank, als er gestehet, der teure Freund.» Ach und da war keine Freude mehr in seiner Seele, der dunkle Himmel über ihm zeigte keine Sterne. In dieser Nacht ward das Bildchen nicht angeschaut, es war ihm alles gar zu traurig und tiefbetrübt legt er sich nieder.

Deine lieben Augen sind krank. Ach, ich trage auch Schuld daran! Um meinetwillen hast Du oft und viel geschrieben. Ums Himmelswillen, schone sie und hindere selbst ihre Genesung nicht. Auch an mich sollst Du nicht schreiben. Die H. ist ja so gut, sie wird ja etwa alle acht Tage ein par Zeilen schreiben, damit ich doch Nachricht habe, nur einige wenige Zeilen. Und darf ich dann hoffen, darin zu erfahren, dass der liebe, liebe Freund das Leben nicht lassen will mir zu Liebe? Fast aber darf ich gar nichts hoffen, denn er fängt ja Besorgnisse aus Anlässen, die ganz arglos sind. Verzeihe mir dass ich so rede, aber glaube mir auch auf mein treues Wort. Dein letzter Brief hat hier *gar keine* Folgen gehabt. Was ich äusserte war blos *meine* Ansicht um der Zukunft willen. Vielleicht, ja gewiss hab ich mich aber ungeschickt ausgedrückt. Vergib mir.

Den 16ten.

Auf jeden Fall werde ich früher zum Freunde kommen, als ich ihm die Reise hierher zumute. Ich komme nächsten Frühling. Aber soll ich dann die Hoffnung nähren dürfen, dass die *Poesie* auch einmal in des *Frommen* Haus wird kommen wollen? Ich sage *wollen*, denn *können* wird sie doch gewiss, wenn man weiss, dass sie hier *Familien* kennt, dass sie mit Frauen im Briefwechsel steht. Ein Zwang, der dieses verböte, wäre ja härter als jede Klosterregel und unsere scharfsinnige H. wird ja gewiss auch ein Mittel finden, der Freundschaft zu Gefallen, einige Tage ihr Haus zu verlassen, wenn sie auch nicht auf längere Zeit abkommen kann.

Sophie ist selbst krank und liegt heute zu Bett, sonst würde sie vielleicht Ihnen schon geschrieben haben.

Ob ich an das Buch denke? Es ist mein liebstes Denken und ich freue mich, wenn ich ungestört diesen Ideen nachhängen kann. Aber wie selten sind die Stunden, die ich *mein* nennen kann! Nicht zu gedenken, dass das Amt manches fordert, was der Geist freitätig nicht wählen würde, fallen auch manchmal Dinge vor, die den Geduldigsten zur Verzweiflung bringen würden. So musste ich vor einigen Tagen einen ganzen Vormittag in einer Gerichtsstube unter Advokaten zubringen. Soll es also einigermassen Deiner würdig sein, was ich vorhabe, so werden einige Jahre erfordert, schon deswillen damit der Geist mehr erstarke und männlicher werde. An Versuchen und Übungen soll es nicht fehlen, und wie gesagt der neue Frühling, wenn er nicht von Art lässet, wird auch in meinem Garten, wo nicht Blüten, doch einige Blätter hervorlocken, die dem Freunde mitgeteilt werden; nur ist es nötig, wenn je etwas werden soll, dass dieser mehr Lebenslust zeige, und nicht solche Müdigkeit die nicht Mut gibt, etwas zu unternehmen. Liebe teure Seele, sei noch nicht so gar traurig.

Ich schrieb Ihnen vor einiger Zeit was über Schelling. Jetzt will ich Ihnen etwas erzählen was ausser der H. aber *niemand* wissen darf. Er hatte sich vor einiger Zeit an D(au)b ge-

wendet, den er persönlich kennt, mit dem Wunsche, hier angestellt zu werden. Wir beide sahen wohl ein, dass dies schwerlich zu realisiren sei, zumal da keine Stelle hier für ihn offen, indessen haben wir doch die Sache lebhaft angeregt und aufmerksam gemacht auf das Bedürfnis, dass an einer Anstalt wo das Reale (Positive) durch berühmte Männer (die Juristen) würdig repräsentirt sei, auch das Ideale (Philosophie) einen grossen Repräsentanten haben müsse. Auf einen Brief, worin ihm D(aub) von der Lage der Sache hier und von der geringen Wahrscheinlichkeit für ihn Nachricht gegeben, hat er vor einigen Tagen geantwortet mit Äusserungen, woraus man sieht, wie gern er hier wäre.

Sonderbar, dass ein Gegner von Schelling, Paulus[1], sich in derselben Absicht früher schon an mich gewendet hatte. Er ist ein berühmter Lehrer der Theologie, ich war also tätig für ihn und fand für diesen offne Türen. Letzterer wird also wahrscheinlich hierhergerufen werden. Wenn letzteres ein Gewinn für die Akademie ist, so wäre Schellings Hierherverpflanzung *zugleich* ein Gewinn für mich gewesen, zumal da ich nach seinen Briefen hoffen durfte, in nähere Verbindung mit ihm gekommen zu sein. Man muss nun sehen ob vielleicht in Zukunft in der Stille für den ersteren eine würdigere Aufnahme bereitet werden kann.

Versprechen Sie mir, dass Sie sich alle Mühe geben wollen, den Freund zu erheitern. Er soll nicht mehr selbst schreiben, bis er seinen Augen nicht mehr schadet.

Besorgen Sie doch dieses an den Freund.

Was ich in der Nacht getan, die den Scheidepunkt des Jahres in ihrem Schoss verbarg?

Nachdem ich mit Kayser und Zimmermann abends zusammen gewesen, nahm mich mein einsames Lager auf. Ist es gewöhnlich der Fall, dass ich spät mit meinen Gedanken bei Dir bin, so war es jetzt um so mehr der Fall, da mit

[1] H. E. G. Paulus, théologien rationaliste, 1761–1851, professeur à Iéna, Würzbourg, Heidelberg.

dieses Jahres Ziel so rührende Erinnerungen erwachten. Wie dankte ich Dir für Deine Freundschaft, für Deine Liebe und wie betete ich still und fromm für Dein Leben. Und froh, und wie man einem alten Freunde ins redliche Auge siehet, so blickte ich das junge Jahr an, da es mir als das werteste Geschenk Deine dauernde Liebe brachte, Du trefflicher süsser Freund!

Den 20ten. Spät.

Wieder las ich Deinen letzten Brief und wieder verdüsterte der Trauerflor, der über ihn verbreitet ist, meine Seele. Das Wort, das Du geschrieben: «denn ich bin ja *allein*, ob ich traurig aussehe, oder lustig, ist allen Menschen höchst gleichgültig,» macht *mich* gar zu traurig. Bist Du denn allein? Hast Du mich doch. Siehe ich bin ja Dein, und ich sehe ja dem Frühling entgegen, wo ich mich Deines Umgangs harmlos erfreuen darf, und Dich lieben wie man einen treuen Freund liebet.

Sophie äusserte sich jetzt oft so, dass ich keine Schranke für unser Verhältnis fürchten darf (wenn Du hier sein wirst), als die Du selber setzen wirst.

LXXI

Den 22ten Januar 1806.

An den Freund.

Du bist gut. Letzten Sonntag an dem trüben Wintermorgen ging ich trüb wie er und sorgenvoll in meinem stillen Zimmer auf und nieder. Meine Gedanken waren bei dem Freunde. Ich war trostlos über das Dunkel seiner Augen.

Er hatte es in meiner Seele geahndet, wie ich traurig sei und er eilte die bessere Nachricht zu melden — und so war ich dann nicht lange so gegangen, als eine freundliche Hand mir den Brief zur Tür hereinreichte. Auch ich ahndete, dass

er Gutes brachte, und verdoppelte die Zahlung, die ich dem Bringer in die Hand legte. — Gottlob, und ich hatte nicht geirrt. Schone doch aber auch nun recht gar das süsse Augenlicht, Du Treffliche!

Sophie zeigte viel Mitleid mit Deinem traurigen Augenübel, ich hatte ihr davon gesagt.

Überhaupt kannst Du mich jetzt von dieser Seite ruhig glauben. Hab ich doch schon gesehen dass sie des Freundes (früheres) Bild, das in der Nähe meines Schreibepults hängt, recht sorgfältig vom Staube reinigt und dergl. kleine Züge könnte ich mehr anführen.

Den 23.

Du glaubst nicht, wie mich Deine Idee erfreut mit dem Büchlein: Mnemosyne, und wie es mir Wonne ist, des *Frommen* und des *Freundes* Liebe so verherrlicht zu sehen. Ob ich es herausgeben will? Nichts wird mir ein süsseres Geschäft sein. Aber dass in diesem Falle die grösste Verschwiegenheit beobachtet werden müsse, bemerkst Du richtig.

Arbeite nur anhaltend, ich beschwöre Dich.

Darf ich auch was über den Titel sagen? Er gefällt mir, seines Wohllauts wegen. Sonst aber muss ich davon abraten. Warum? Erstens die schöne *Mnemosyne* ist uns neulich sehr gemein gemacht worden, besonders seitdem mehrere Schriften über die neuerfundene Gedächtniskunst diesen Titel führen, und damit soll doch der *Freund* nicht verwechselt werden.

Auch *Jon* hat was gegen sich. Erstens ist dieser Name durch Schlegels *Jon* zu sehr genannt — sodann erscheint der *Jon* einem Leser des Platon nicht recht ehrwürdig. In dem Gespräch dieses Namens kommt er auf eine etwas sonderbare Weise vor.

Daher einige Vorschläge! (Die aber bereit sind, sich verwerfen zu lassen.)

a) *Mneme von Polemon.* Wählt der Freund dies, so ist Mnemosyne ersetzt, denn *Mneme* sagt dasselbe, und war

auch eine *Muse* und zwar diejenige die das Aufbewahrenswerte dem Gedächtnis aufbewahrte (gerade wie Mnemosyne).

b) *Melete* (oder *Aœde*, welches immer einerlei ist) von P. (*Melete*, die Muse des sinnigen Daseins — diese Muse die auf hohe Lieder sinnt.) Oder will der Freund die *Muse* entbehren auf dem Titel, so:

c) *Periktione* von P. Diese *Periktione* war eine treffliche *Pythagoräerin* und wusste auch in die Tiefe der Philosophie hinabzusteigen, wie die *Poesie*.

Nun aber wer ist denn der *Polemon*?

Dieser war ein trefflicher Platoniker, der mit einer tiefen Einsicht in die Philosophie den feinsten Sinn für Poesie verband, wie seine unvergleichlichen, treffenden Urteile über den Sophokles und über die bildende Kunst beweisen. Künftig sollst Du, wenn Dir dran gelegen, mehr von ihm erfahren. Schreib mir doch was Du und die H. zu diesen Einfällen sagen.

Ihr beiderseitiger Anteil an S(chellin)g entzückt mich. Glauben Sie mir: ich werde alle meine Kraft aufbieten, um möglich zu machen was unmöglich scheinet. Auch habe ich mit D(aub) einen geheimen Plan zu diesem Zwecke verabredet. Wenn dieser gelingt, so kommt dieser zugleich mit dem *Gegner*, ohne dass dieser ein Wort davon weiss.

Mit dem *Gegner* ist's indessen auch noch nicht so gewiss. Es begünstigt ihn eine Vacanz, die seit einigen Wochen in seinem Fache hier eingetreten. Allein *gegen* ihn ist, dass er in einem ganz neuen Briefe an den Frommen sehr hohe Forderungen macht — und dann weiss ich, dass man ihm höheren Ortes zum Teil nicht wohl will.

Glauben Sie nur, dass D(aub) und der Fromme alles für S(chelling) aufbieten, ohngeachtet S(avign)y (der hier in der Stille davon erfuhr) beiden abgeraten hat, dessen Hierherverpflanzung zu befördern.

Sie haben also nun die Fiametta für Lisette, denn gestern erhielt ich ein Packetchen mit einigen kostbaren Zeilen von dem Freunde.

Der Freund fragt, wie Sophie gegen den Frommen ist. Jeder freundliche Blick von ihm ist ein Fest für sie. Er

könnte Gefahr laufen, stolz zu werden — so sehr wird er geachtet — aber von jener Gefahr bewahrt ihn sein beständiges Hinaufschauen zu dem herrlichen *Freunde*. *Der*, *der* ist der Stolz seines Lebens. Ihn erworben zu haben ist seines Daseins Preis und Triumph. Ich nenne ihn manchmal einen Engel, wenn ich vergesse, dass er ein Mann ist, wie ich.

LXXII

Den 23. (*Januar 06.*)

Wiederum fragen Sie, was ich zu den *Studien* geben werde

Es wird ein *Etwas* sein über die *Bacchische Symbolik*[1].

Dionysos (Bacchos) ist's, dessen Mysterienkreis schon Jahre lang meine Gedanken beschäftigt. Seine Geheimnisse zu erforschen reizt meine Wissbegier. Schon vor einigen Jahren schrieb ich etwas nieder über sein Festspiel (die Komödie), es liegt noch in meinen Papieren. Interessirt es Sie, so sende ich es einmal. S(avign)y und S(chwar)z haben einiges dazu geschrieben.

Vorjetzt breche ich nun einen andern Zweig (von dem grossen Dionysischen Wunderbaum der seine Äste von Asien (Indien) aus, wo er wurzelt, über das alte Ägypten und das schöne Hellas ausbreitete) für die *Studien*. Ob die Götter mir jemals verleihen werden, etwas mehr darzubringen, weiss ich nicht. Vielleicht dass ich eher sterbe, ehe der Gott aus meiner Seele geboren wird, gleichwie Semele, seine Mutter einst, die auch nicht mehr mit ihren sterblichen Augen mütterlich erblicken durfte den herrlichen jungen Gott. Es war ja Bacchische Lehre, dass der Tod seliger sei, als das Leben.

Grüssen Sie unsere H. Ich schreib ihr ein andermal.

Ich bin wieder wohl. Neulich musste ich arzneien.

Adieu.

[1] Idee und Probe alter Symbolik (Studien 1806).

Bestellen Sie mir hübsch die Beilage an unseren lieben Freund.

Hierbei ein Briefchen von Sophie.

LXXIII

(*Sans date.*)

Der Freund weiss, dass ich Naturen, wie die des Hektor, zu verstehen und folglich zu schätzen weiss. Es freut mich, dass er von der K(irschbaum) los ist. Ungerecht ist diese Treulosigkeit wohl kaum zu nennen, weil man sagt, sie habe schon vielen angehört.

Aber die neue Verbindung müsste dem Freund doch bekannter werden, es müsste ihn doch interessieren zu wissen, ob dadurch die bisherige Passivität des H(ektor) bloss fortgepflanzt, vielleicht gar vermehrt würde, oder ob er in irgend einem Sinne dadurch reicher, bestrebsamer würde. H(ektor) hat, wenn ich ihn kenne, Ehrgeiz; sorgt er nun nicht zugleich, dass er doch irgend einen wesentlichen Vorzug sich erwerbe, wodurch er sich dauernd in Achtung bei der Welt erhalten kann, so wird jener Ehrgeiz ihn sehr unglücklich machen. Kann es der Freund also übers Herz bringen, die Sache so zu lassen, ohne jene Fragen zu untersuchen?

Nein, das kann er nicht!

Ist die Verbindung blos auf ein schönes Gesicht abgesehen, so wäre es doch besser, H(ektor) beendigte seine akademische Laufbahn. Vielleicht wäre es überhaupt gut für ihn, wenn er auf einige Zeit in eine weniger freie Lage käme, worin er sich nach anderer Willen richten müsste, aber solcher Menschen, die ihm überlegen wären, dass er sie achten, und die ihm wohlwollten, dass er sie lieben müsste.

Jetzt scheint er doch gar zu müssig; ich weiss nicht, ob der Freund mich versteht, Production und Energie wird nie der Sinn von Hectors Leben sein, aber um ein *glückliches* Leben zu führen, muss doch das Passive im Menschen

einiges active Gegengewicht erhalten, muss doch die Leere einigermassen ausgefüllt werden.

Ich fürchte, er vernachlässigt hier auch ganz sein schönes Kunsttalent. Hier hat ja die Natur angedeutet, wodurch er glücklich werden kann, und was sie mit ihm wollte.

LXXIV

Den 26. Januar 1806.

Wie rührend ist mir Deine Wahrhaftigkeit, teure Seele! Auch nicht eine Regung Deines Gemütes soll mir verborgen bleiben.

Der Himmel lohne Dir's, Du Engel. Ich kann Dir für solche Liebe nicht danken, wiewohl ich Wahrheit zu verdienen glaube durch die Treue die in mir wohnt.

Nicht wahr, Du willst auch *immer* und *ganz* wahr sein gegen mich. Und von dem Augenblick an, da du die Empfindung hast, einen andern zu lieben und als Gemahl zu begehren, *mir es selbst sagen und mir es zuerst sagen.*

Damit ich dem lieben lieben *Freunde* vom selben Augenblick an — auch selbst nur *Freund* bin (nicht wahr, dies letzte darf ich aber doch nicht fürchten, jemals zu verlieren?) — nicht aber Liebender mehr. — Siehe Lina, gut bin ich. Dies ist aber auch all mein Verdienst — und von solchem Verdienst weiss ich, dass es nicht hinreicht, *Liebe zu nähren* — daher ich mich oft selbst wundern musste, wie Du den *Eusebio* lieben könntest.

Es ist mir eine sehr ernsthafte Betrachtung, wenn ich denke, Du könntest einen Gemahl glücklich machen, der Dich liebte, der durch äussere und innere Vorzüge Deiner wert — und wenn ich Gefesselter dann Veranlassung wurde, dass [Du] nicht diese Blüte des Daseins erreichtest.

Auch in diesem Betracht macht es mich sehr traurig, was Du mir gestern von dem Gerüchte schreibst.

So hast Du, lieber Engel, durch mich nichts als Kummer

und Unruhe. *Mir* kann das Gerücht nicht schaden — wohl aber Dir, da ich doch das Entgegengesetzte sehnlich wünsche. Diese Härte des Schicksals gegen Dich macht mich sehr betrübt. Sage mir, was ich tun soll, um es gutzumachen.

Eine Entdeckung gegen Sophie führt zu nichts. Bei der Zufriedenheit derselben mit Dir ist es ganz undenkbar, dass das Gerücht von ihr abgehet. Eher kann es von der Feindseligen herrühren. Oder von Schwarzens Frau — welche ich gerade um solcher Fragen willen schon lange gemieden habe.

Oft ist's am besten in solchen Dingen nichts zu tun — so verhallt ein solches Gerücht von selbst. Hier wenigstens bekommt es keine neue Nahrung, da Sophie wieder gesund und heiter ist und ich sie absichtlich aus manchen Abendgesellschaften abhole — auch zuweilen mit ihr spazieren gehe — sodass hier jedermann das ungestörteste Verhältnis vermuten muss.

Das eine könnte vielleicht gut sein, dass die *Sophie* an eine ihrer Bekannten in Giessen (deren sie dort einige hat) schriebe und das alberne Gerücht widerlegte. Doch tue ich dies nicht, ohne Deine Meinung darüber zu wissen.

Aber sehen werde ich Dich doch dürfen? Was sagt denn unsere Heyden?

Diese wird mir ja einen Weg bereiten, Dich ohne Besorgnis für Deine Ruhe sehen zu können. Nicht wahr, das wird sie?

Und dann wollen wir verabreden, wie es möglich zu machen ist, dass Du im Sommer *hierher*kommst.

LXXV

Den 30. Januar 1806.

Es ist vielleicht Ihrer Freundin Lisette nicht gleichgültig zu erfahren, was ich neulich zu schreiben vergass, dass die Mereau den Plan aufgegeben hat, die Fiametta des Boccacio ins Deutsche zu übersetzen, welches sie vor einiger Zeit in einem öffentlichen Blatte angekündigt hat. Ob wohl Lisette den Mut haben wird, es selbst zu versuchen? Erkundigen Sie

sich doch einmal. Es machte Ihnen vielleicht Freude und dann würde es mich auch freuen. Ich muss in Absicht der Mereau bemerken, dass dieses Aufgeben nicht so ganz freiwillig war, sondern Folge vergeblicher Bemühungen, einen Verleger dafür zu finden, wobei ich selbst einmal vergebens anfragen musste. Hinterher sagt sie nun, sie habe gefunden «das Werk könne von keinem Weibe übersetzt werden». Schreiben Sie mir doch einmal was Lisette darüber denkt. Ueberhaupt kann sie zu ihren Sachen nur mit grosser Mühe Verleger auftreiben. Bei der Freudenlosigkeit ihres Lebens, das Clemens so oft trübt, oft mit recht raffinirten Künsten, muss man sie wirklich bedauern, wiewohl ihr Stolz ihr mir nie ein Geständnis der Art erlaubt.

Es ist ordentlich zum Lachen, wie derselbe Clemens manchmal dann wieder seine Frau hochpreist, ja vergöttert, N. B. wenn sie nicht dabei und dessen nicht froh werden kann, oder wenn er jemand widersprechen will.

Den 1. Februar 1806.

Wie erfreut mich die klare frohe Stimmung ihres letzten Briefes und die süsse Redseligkeit, womit er geschrieben! Ich las ihn unter freiem Himmel auf einem der Spaziergänge, die ich jetzt aus Pflicht öfter machen muss. Ich war so ganz bei dem Freunde, es war mir, als ob er vor mir stünde und ich (wie ich so gerne tat in der schönen Zeit des Zusammenseins) einzig auf die lieblich bewegten Lippen blickte. Wäre ich bei ihm in der Wirklichkeit ebensowohl als im Geiste gewesen, ich hätte mir nicht widerstehen können, dem süssen Erzähler um den Hals zu fallen und ihn recht tüchtig zu küssen.

Den 2ten.

Schon ehe ich Ihren Brief erhielt hatte ich mich doch mit dem *Jon* ausgesöhnt. Ich hatte dem Namen zu gefallen sogar den Platonischen nochmals durchgeblättert — und nun da Sie

ihm eine so gründliche Schutzrede gehalten — wer kann ihm da noch widerstehen? In jedem Betracht ist Jon ein bedeutungsvoller Mann. Jon der Stammvater der Jonier, die zuerst das schöne Hellas gründeten, unter denen sich zuerst jenes volle blühende begeisternde Gefühl des Lebens regte, worin die junge Kunst kindlich spielte. *Jonien* ist ja der *Poesie* Vaterland. Ja, das Kind soll *Jon* heissen.

Den 6. Febr.

Sie scheinen mir den Realismus in Ihrem Geiste anklagen zu wollen. Ich hingegen meine dass Sie ohne ihn nicht dichten könnten. Denn ist nicht diese ewige Vermählung des Realen mit dem Idealen das eigenste Wesen der Dichtkunst? Sie sollten sich also nicht selbst wollen Gewalt antun durch Abtötung jenes sich immer hervordrängenden Realismus. Ich meine, es sei damit wie mit allem, worin der Mensch die Obermacht der Natur anerkennen muss. Ist doch jedem z. B. der Grundton seiner Stimme so gegeben, dass er ihn nicht ohne Affektation ändern will. Er *mag* ihn auch nicht ändern — nun so soll man auch nicht realer sein wollen oder idealer, als es jedem von Gott verliehen worden. Auch ich bin in idealer Abstraktion niemals stark gewesen, ich bemerkte das bald, da ich berühmter Philosophen verschiedener Schulen unendliche Vorträge benutzen konnte — immer trieb mich eine unbekannte Gewalt zum Realismus des Altertums, zu seiner Mythologie, Poesie und Historie. Ich folge diesem Zug nun, ohne weiter mit ihm zu hadern — was kann ich dafür?

Dagegen ist es die Pflicht derjenigen, die idealisch organisirt und zum Idealen berufen sind, sich unserer anzunehmen und mit etwas sinnlicher Condescendenz zu uns zu reden. So wäre es z. B. ordentlich unbarmherzig von unserer H. wenn sie sich unserer in diesem Stücke nicht annehmen wollte. Bei der nächsten Zusammenkunft werde ich wenigstens Fragen in Bereitschaft halten. Ich kann in diesem Stück über Daub nicht klagen. Er ist darin fast nicht zu ermüden, und wenn

ich namentlich vom *Absoluten* vielleicht einige Erkenntniss (oder Ahndung) habe, so kommt es daher, weil er mich immer anhörte, wenn ich mich gegen ihn in immer anderen Ausdrücken zu erklären suchte, und sogar Freude daran zu haben schien, wenn ich immer fragte: «Kann man denn so davon sagen? Ist's dann so recht?» und dergleichen.

Allein nun habe ich doch noch eine besondere Meinung, die eigentlich dem Vortrag aller neuerer Philosophie den Krieg ankündigt. Ich behaupte nämlich, jedes philosophische Wort müsste in gewissem Sinn allegorisch (oder symbolisch) sein. Bisher aber hat man gerade den entgegengesetzten Weg, den durchs *Wort* und folglich durch *Begriff* (welcher letztere doch immer mit der *Idee* im Widerstreit ist), kurz den syllogistischen Weg (den Weg durch Schlüsse) eingeschlagen. Von Schelling kann man eigentlich zuerst sagen, er habe die *Notwendigkeit einer Verbindung des Realen mit dem Idealen als Grundsatz alles philosophischen Lehrens* zuerst erkannt. Auch strebt er offenbar nach einer anderen Lehrdarstellung. Das zeigt sein *Bruno*[1]. Allein der ganze demonstrative Zuschnitt seines Systems führt immer wieder von dieser Richtung ab. Ich möchte mit unserer H. wohl einmal mündlich weitläufiger über dieses Kapitel reden, wenn ich dabei auf *Ihren* Beistand rechnen könnte.

Wenn ich jemand beneide, so ist es Mosche. Bei den Schreibfehlern wurde jemand trotz seiner Frömmigkeit nicht so bedenklich sein, sondern sich eine gebührende Büsse bezahlen lassen. Der Freund errät worin sie bestehen würde.

Ihre Kenntnisse in der *Metrik* nötigen mir einen wahren *Neid* ab — ach nein, nicht Neid — wie könnt ich Sie beneiden? — aber den *Wunsch* nun auch einmal in Ihre *metrische* Schule zu gehen. Es ist gut, dass Sie sich diese Kenntnisse erworben haben, denn ich hätte Ihnen hierin doch nicht einen gründlichen Rat geben können, denn ich verstehe davon gar nichts. Vielleicht bitte ich den Meister in der Metrik, Voss, einmal mir einige Stunden darin zu geben. Jetzt hab ich keine Zeit — der Staat hat mich in Beschlag

[1] Bruno oder Ueber das göttliche und natürliche Prinzip der Dinge. 1802.

genommen und Voss übersetzt jetzt eifrig am *Horatius* den er nebst Hesiodus und einem Gedicht eines Orphikers zu Ostern herausgeben wird. Ich wünsche Ihnen zuweilen die metrische Ergötzung die mir zuweilen der Zufall schenkt, ihn selbst seine Uebersetzung vorlesen zu hören.

Es ist mir lieb, dass Sie und H. sich für *Asts* Buch so sehr interessiren. Ich besitze es auch als ein Geschenk von ihm (wir teilen uns seit unserer Bekanntschaft alles mit). Er ist ein trefflicher Philolog, der bisher offenbar ungerecht behandelt wurde. Er hat mehr Tiefe, als die meisten Leute unseres Fachs. Desto mehr wünschte ich aber, dass er sich selbst einen Weg suchte, statt zu treu auf der *Schlegelschen* Bahn zu wandern. Durch diese Richtung verliert er oft das Lob der Originalität, die er haben könnte. Dies zeigt sich z. B. in diesem Buch. Ich habe ehemals ein Heft der Aesthetischen Vorlesungen von A. W. Schlegel (in Jena gehalten) gelesen. Vergleiche ich die Astische Schrift damit, so finde ich zu viel blosse Wiederholung. Sie sehen dass dies dem Vergnügen nichts abbricht, das Sie an diesem Buche finden.

Ueber *Platon* [1] haben wir noch viel von ihm zu erwarten. Er ist sehr fleissig und hat mir neulich in einem weitläufigen Briefe seine literarischen Pläne erzählt.

Wüsste ich, dass es Ihnen ginge wie mir, indem ich gerne einen Mann, dessen Bücher ich eben lese, näher kennen lerne, so würde ich Ihnen denselben senden. Er enthält viele Urtheile über das Studium des Altertums und dessen jetzige Bearbeiter. Allein er ist mit zu kleinen Buchstaben geschrieben und die Lektüre möchte Ihren Augen schaden.

Ich wüsste wohl warum Sie Latein lernen könnten. Es wäre um ein weitläuftiges Buch von *Daub* [2] zu lesen, was schon halb abzudrucken ist und worin die *Schellingische* Philosophie auf die Theologie angewendet wird. Es enthält vortreffliche Ideen.

[1] Ast donna en 1816 une Vie de Platon, de 1819 à 1827 une édition de Platon en 9 volumes, puis un Commentaire du Protagoras, du Gorgias et du Phédon (1829—32), enfin un Lexicon Platonicum (1834—39).

[2] Theologumena, 1806.

Um *meiner* Sachen willen wäre es verlorene Mühe. Was ich *lateinisch* schreibe[1] gehört nicht den Menschen an, sondern dem *Fach*; — sodann ist hier das Latein nur das Organ um Kenntnisse aus der Griechenwelt ans Licht zu ziehen. Es ist gut dass Sie die Sachen nicht verstehen — Sie würden über die *spezielle* Natur, über die Kleinheit mancher Dinge, die den Philologen belästigen, erstaunen und mir vielleicht böse werden.

Auch stiften lateinischgelernte Frauen unter den lateinischen Männern nur Hader. Zum Beispiel im 15ten Jahrhundert entzündete ein solches Frauenzimmer in Florenz einen heftigen Streit. Sie hiess *Alessandra* und hatte das Lateinische vollkommen inne. Sie gab einem Griechen die Hand, den Lorenz von Medici sehr schätzte, darüber ward ein anderer Gelehrter, der sie auch heiraten wollte (Poliziano) so aufgebracht, dass der arme Grieche sein ganzes Leben in der Literatur keinen Frieden hatte.

Eine andere, Namens Cecca, war Schiedsrichterin über die vielen ihr dedicirten lateinischen und griechischen Gedichte und konnte es natürlich auch nicht Allen recht machen.

Traurig war auch das Loos einer andern, Olympia Fulvia Morata. Sie, eine Römerin, folgte einem Teutschen, den sie liebte, als Gattin und fand unter dem rauhen nördlichen Himmel, unter vielem Kriegsungemach, ihr frühes Grab hier in H(eidelberg), wo Sie es noch sehen können. Sie übersetzte, ausser vielen andern Arbeiten, den Decamerone des Boccaz in lateinische Sprache. Ich habe ihre Schriften und lese diese Uebersetzung zuweilen gerne. Es sind nur einige Novellen — lassen Sie sich durch dieses, die lateinisch und griechisch kundigen Frauen verfolgende Missgeschick abschrecken. Sie werden freilich merken, dass bei diesem Rat auch nicht wenig eifersüchtiger Stolz zu Grunde liegt, womit wir Männer jenes ausschliessende Besitztum unseres Geschlechts so gern bewahren.

Ja ich will dem Freunde ganz angehören da ich wieder einmal bei ihm sein werde, ungeteilt will ich mich seiner

[1] **Creuzer: Lateinische Schriften.**

dann erfreuen, will selber keinen Willen haben: er, er soll für mich wollen und es soll *mein* Wollen sein. Ist der Freund mit mir zufrieden? Ach wann wird die schöne Zeit wieder kommen. Der Fromme zählet die Wochen. Wann werden die Wochen zu Tagen werden und die Tage zu Stunden und die Stunden —? O dann darf keine Zeit mehr sein.

Das andre was der Freund fragt ist vorjetzt unnütz zu fragen und zu beantworten, da der Fromme gesund ist und lebenslustig dem Jon entgegensiehet und dann der seligen Stunde, wo er dem Freunde wieder einmal nahen darf.

Dann wird der letztere auch inne werden, dass dieses Gemüt nicht ausgefüllt werden kann durch *Frieden* und *Gutmütigkeit*, sondern dass nur der *Freund* und die *Poesie* ihm eine Befriedigung geben, die weiter nichts suchend sich selbst genug ist. Adieu herrlicher Jon!

LXXVI

Den 18. Februar 1806.

Eusebio ward heute durch Zufall traurig gemacht. Er war Zeuge, als man einige Hirsche, die vorher den freien Wald zum Vaterland hatten, in einen eng ummauerten Garten einschloss. Er war hinausgegangen, um die Schranken seines Lebens zu vergessen, und ward nun genötigt, diesen beabsichtigten Gegensatz mit anzusehen. Darum tat ihm auch heute die Wintersonne nicht so wohl wie sonst, die er zu seiner Erquickung jetzt manchmal auf eine Stunde aufsucht. Auch ward's noch trübe und unfreundlich, und alles erinnerte ihn daran, die Welt sei kalt und hart. Er ging nach Haus.

Wieder war's *heute* wieder einmal daheim besser als draussen — es war heimatlich. Denn da fand er den Freund, das heisst des Freundes Züge und Geschenk. Sophie zeigte ihm bei Uebergebung des Briefs einen Ring und er schien sich zu freuen. Ihn selbst konnte das nicht verwundern, denn er sah nur drin eine neue Betätigung seines alten liebsten Glaubens, dass der Freund unendlich gut gegen ihn sei.

Den 19.

Nun aber kam bald der Abend und mit ihm die erwartete späte stille Stunde des Alleinseins. Da ward der Brief eröffnet und gelesen und geküsst und symbolisch lieb gehalten und wieder gelesen. Da ward vergessen aller Harm des Tages. Lina, Lina, wie machst Du mich glücklich!

Den 20.

Geben Sie unserem Freunde doch dieses Blatt.

Du ahndest richtig und zeigst auch dadurch, dass die Sehergabe von der Poesie nicht getrennt ist, indem Du mich alle Abende in Deinen Sachen lesen denkst. Du solltest nur sehen, wie das alles so ordentlich und sicher geschiehet. Ein verschlossenes Portefeuille zu dem ich den Schlüssel immer bei mir trage folgt mir Abends ins Bette und wenn es nun recht nächtlich stille geworden, dann lese ich und sinne der sinnenden lieben Muse nach.

Denke nicht als ob ich gerade so verbergen *müsste*. Nein, Sophie weiss und es ist ihr von mir gesagt, dass ich alle Deine Produktionen lese (von den gegenwärtigen weiss sie aber weiter nichts, als dass ich wieder ein Packet von Dir habe). Jene Stille suche ich vielmehr weil ich's so liebe, die Betrachtung Deines Geistes abzusondern von der Gemeinheit des Tages, der so viele prosaische Pflichten bringt.

Ich muss Dir doch wieder über Einiges schreiben. Tief und rührend ist die Idee in der «Persischen Erzählung» [1]. Das Lied ist wahrhaft *östlich*, Du verstehst mich.

Lass mich Dir hierbei ein Urteil über Deine Poesie überhaupt sagen. Sie ist, meine ich, ihrem Hauptelement nach (und darum habe ich sie so lieb) *mystisch*, *offenbarend*. Darum bist Du im Morgenlande so einheimisch und der grosse Naturgeist (der die stille Hoheit des alten Indiens am würdigsten fand, sich in ihr zu verkörpern) zeigt auch Dir nicht selten sein Angesicht ohne Schleier.

[1] Mélété (Rohde, p. 130).

Auch bist Du unübertrefflich, wenn Du den geheimen Sinn des Rätsels singst, das wir Leben nennen, jene Heimlichkeit des Daseins und die innerste eigenste Gewohnheit eines schönen Gemüts. Da gibt Dir Gott immer das rechte Wort, d. h. dasjenige, was von seiner Bedeutung sich nicht scheiden lässt, das *notwendig* ist, das jedes Kind versteht, wie Du dann selbst Kind bist liegend in dem Schoss der grossen Mutter, ein Kind liebend wie andre, spielend auch und herzig, aber doch wieder mit einem wunderbaren Blick der sich selbst nicht begreift und geheimnisvoll und tief.

Habe ich in dieser Exposition recht, so hab' ich auch Recht mit dem Folgenden: Deine Poesie ist mystisch, sei's in grosser Naturanschauung oder im kindlichen Spiele — eben darum ist sie *nicht plastisch.*

Folglich ist Dir alles fremd, was seiner Natur nach hervortreibende systematische Gestalt fordert, folglich das *eigentliche systematische Drama.* Verstehe mich wohl. Im Sinn der *Sakontala* kannst Du, ja *sollst* Du Dramen dichten und Dein Udohla neiget sich sogar dahin, aber nur noch nicht entschieden genug. Aber vermeide jenes Drama, das einen *historischen* Boden hat; am meisten das *occidentalische* der *ganz hellen Geschichte.*

Ist es überhaupt misslich, die Urkunden überbieten zu wollen, die von einem grossen Manne deutlich zeugen, so ist es doppelt misslich für ein Weib. Cäsar steht schon im *Plutarchos* so gross da, dass einem schwindelt: Shakespeare, es ist wahr, hat ihn nicht kleiner gemacht, aber S(hakespeare) war ein Mann, und welch ein Mann?

Und wird der Versuch gemacht, so kommt es in solchem Drama alles auf die *Charaktere* an, und wie müssen die Charaktere erscheinen? Auf einem *bürgerlichen* Schauplatz in lauter Handlungen die *bürgerlich ursachlich* (durch einen politischen Causalnexus) bedingt sind. Der Charakter soll gross sein, sonst wär's nicht Tragödie, er soll bürgerlich gross sein, sonst wär es nicht ein Bürger oder König oder Held, er soll endlich auch *Cäsar* sein und *Pompejus*, d. h. in dem freien Spiel der Poesie soll doch zuletzt das urkundlich (historisch) Gegebene und schon jedermann bekannte *Element dieser*

individuellen Natur, die wir Cäsar oder Pompejus nennen hindurch scheinen.

Wird mir der Freund zürnen, wenn ich seine Muse in dem Kunst*bau* (in der ***systematischen Architektonik***) des occidentalischen bürgerlichen Dramas nicht gern erblicken möchte? Er ist ja so reich, warum will er denn gerade nach dem einen Besitz auch noch geizen, wie ich denn auch nach innigster Ueberzeugung jenes ***systematische*** heroische Drama, das ausser dem Mythus liegt, ***gar nicht*** für den höchsten Gipfel und Triumph der Poesie halte, das mystisch-symbolische ist in meinen Augen mehr und selbst das Lied, wenn es ist wie Deines und Gœthes.

Ich wollte denken, die ***Romanze*** müsste Dir vortrefflich gelingen, und Griechenlands heilige Sagenfülle und Indiens Blumengarten, welch ein Feld für Jon! Wie wird das alles wiedertönen von seinen süssen Lippen!

Siehe, lieber Freund, der ***Mythus*** ist mehr Deine Welt. Darum sind Deine *Skandinavischen Sagen* so trefflich, so nordisch-dunkel, einsilbig und gross gehalten. Ich hab sie gern gelesen. Aber noch lieber ***Aegypten.*** Der verschiedene Rhythmus, den Du ihm im Gegensatz gegen den *Nil* gegeben hast, ist der Natur selbst abgelauscht und wunderschön. Wiewohl doch Aegypten im *Ausdruck* mir gelungener scheinet als der *Nil*.

Es ist ein sonderbares Zusammentreffen, das dem Frommen grosse Freude macht, dass er über diese 2 Punkte (Aegypten und Nil) gerade um die Zeit, da Du dies gedichtet, in griechischen Schriften geforscht und einiges darüber in seinem lateinischen Buch niedergelegt hat[1].

Das beste Lob, das ich jemals zu Deinen Gedichten überhaupt zugeeignet habe, gehört auch der *Einen Klage* an und den *Malabarischen Witwen* und dem *Gebet*.

Immer aber zieht mich's wieder mit neuer heimlicher Gewalt zu dem *Adonis* hin, so dass ich neulich ordentlich misstrauisch geworden, ob das wohl ein Spiel der Eigenliebe sei, weil ich zu diesem Lied speziell Anlass gegeben. Ich las daher noch-

[1] Cf. Symbolik, 3me édition, II, 28 sqq.

mals ruhig und wachsam über mich hütend — aber immer bleibt mir die Gewissheit, man könne das *Mystische nicht schöner* sagen.

Wüsstest Du, wie viel *ich* damit sagen will: *mystisch* und doch *schön*, ich, der ich so viele mystische Gedichte der Griechen kenne, die entweder nicht *mystisch* oder nicht *schön* sind. Sei also dankbar gegen die Natur, dass sie Dir die seltene Gabe verliehen, ihr Geheimstes mit der Schönheit zu vermählen. Bei *Dir* aber kann sich *mein* Adonis bedanken, dass Du Dich seiner so angenommen. Es war auch nötig. Der harte: « *Erstarrt Der* » hätte ich wohl auch gestrichen — aber *mir* hätte die Muse den schönen Vers nicht gegeben: «Bis matt und matter leise er verglüht[1]».

Ueber Eins möchte ich streiten: «In trübem Schein» so hast Du gesagt für « So weiss als rot » und offenbar hast Du das *Ohr* für Dich. Allein nun geht das symbolische Hinweisen auf den mit dem *Purpur bedeckten* weisen Leib verloren. Ich werde aber das Deinige stehen lassen.

Den ersten *Brief an Eusebio* habe ich nochmals gelesen. Ich bewundere die Tiefe der Ideen drin und die Besonnenheit, womit sie ausgesprochen.

Weh, man hat nicht recht mehr den Mut, Dich kindlich zu necken und in Liebe untertan zu machen (wie wir Männer doch wollen) wenn man solche Weisheit betrachtet. Du schreckst Deinen Eusebio ab. Wahrhaftig, Du musst töricht sein wenn ich komme und durch liebendes Spiel mir Mut machen. — Du musst Dich Deiner Trefflichkeit entäussern, sonst kann ich ja bei Dir nicht froh werden.

Ach ja, Du bist alsdann doch wieder blos das liebe Mädchen, blos die süsse Lina.

Das ist's eben, was mich ewig zu Deinem Gefangenen macht, dieses Unbewusstsein des eignen Werts, diese Auflösung des Bedeutsamen ins Schöne. O man kann Dich mutig lieben und unverzagt, nicht wahr, das darf ich — ja das *will* ich, wenn ich komme.

Darum fällt mir auch die grosse Ungleichheit im Erteilen

[1] Le vers n'a pas subsisté. (Cf. Adonis, Mélété.)

und Empfangen des Lebens immer neu aufs Herz, wenn ich Melete betrachte. Ohne Scham kann Eusebio nicht vor Dich treten, und wenn man nun gar erführe, dass er diese ungleiche Austeilung gar *öffentlich* gemacht indem *er* den Schenkungsbrief in die Welt befördert?! — Wahrlich Du musst noch etwas hinzutun, woraus man sieht, dass der *Freund* des Eusebio nicht nur ein *Engel* ist, sondern ihm auch selbst so erscheint. Such unter demjenigen was er jenem verschiedentlich geschrieben etwas auf, was die Welt wissen darf. Mehreres ist nicht gerade so markirt, dass Verrat zu besorgen wäre[1].

Den Croesus hab ich nicht gelesen. Ast sollte nicht dichten. Lies doch gelegentlich den *Polydor*, Tragödie von einem Unbenannten. Ich hab' sie gelesen.

LXXVII

Den 23. Febr. 6.

An den Freund.

Melete ist verkauft und zwar hier an Zimmer und Mohr. Ist es so recht? Der Wunsch, das Büchlein noch zur Ostermesse erscheinen zu lassen, und Erfahrung, wie schwer es sei, für so *gemischten* Inhalt einen Verleger zu finden, bestimmten mich, diesen zu erwählen. Grossen Anteil hat auch meine Ungeschicklichkeit in solchen Geschäften. Davon kann Ihnen auch das ein Beweis sein, dass ich nur ein Carolin für den Bogen *forderte.* Natürlich ward der auch sogleich zugestanden. Je mehr ich inneren Wert eines Werkes fühle, desto weniger vermag ich über den äusseren zu markten. Ich bin all mein Leben in solchen Dingen Stümper gewesen und werde es wohl bleiben.

Zu diesem Verleger (der ein mir sehr lieber Mann ist) habe ich auch das meiste Zutrauen, und er hat tiefe Verschwiegenheit gelobt. Sind Ihnen lateinische Lettern lieber, als deutsche?

[1] Cf. Appendice III.

Das ganze bedarf vorher noch genauer Durchsicht in Orthographie und Interpunktion.

Missbilligen Sie alles, so schreiben Sie, und ich suche wieder gut zu machen.

Vorgestern musste ich zufällig der Feindseligen mit ihrem Manne begegnen. Ich führte sie sogar 50 Schritte weit. Wäre sie allein gewesen, ich hätte ihr sicher eine Frage nicht schenken können. So aber schützte sie der anwesende Mann. In meinem Hause ist sie in ewiger Zeit nicht gewesen.

Den 24ten.

Ich träumte von Dir und sonderbar: «Dein Oheim der Schöff, träumte ich, sei nach *Rom* gereist, um für mich (der ich katholisch und verheiratet) die Erlaubnis zu suchen, Dich zu heiraten». Als ich erwachte, stellte ich nicht sowohl die psychologische Betrachtung über die Entstehung des Traumes (der in einem Zeitungsartikel seinen Grund hatte) an, als vielmehr die *traurige*, dass ich jetzt nicht einmal mehr abergläubig zu deuten den Mut habe, seitdem mir vorigen Herbst die Gewissheit in die Hand gekommen — dass Sophiens Leben mit dem Glück, Dich als Weib *zu besitzen* nicht bestehen kann. So schwinden auch die beglückenden Träume vor der bürgerlichen Notwendigkeit. Gute Nacht Engel, Lina, erheitere mich.

Den 25.

Der Buchhändler wünschte wohl einmal einen tüchtigen Roman zu haben, zumal, meint er, wenn er vom Tian käme. Es ist ordentlich unrecht, dass ich Ihnen dieses schreibe, denn von aussen soll doch die sinnende Muse zum Dichten nicht bewogen werden.

Aber wenn nun diese Muse einmal so etwas von selbst ersönne, auf diesen Fall wäre doch das Erbieten angewiesen.

Sehe ich den Traum wieder von einer andern Seite an, so muss ich ihn lächerlich finden, lächerlich durch den unglaublichen Gegensatz, den sich der egoistisch, schmeichelnde Traum auflösete: derselbe Mann soll sich für den Frommen interessieren, der ihn vielleicht (wenn er es der Mühe wert hielt, einen bürgerlichen Narren zu berücksichtigen) verfolgen würde. *Darum* ist's lächerlich so zu träumen.

Den 26.

So ist's nun nicht gemeint — mit der unplastischen Poesie. Diesmal will der Fromme, wie er mir erklärte, sein *Eigentumsrecht* geltend machen, das er auf die Behauptung gründet, Sie hätten alles, was der Freund produziere, dem Frommen zum Erbe und Eigentum gegeben. Der Pompejus also solle ihm ausgeliefert werden, und er werde strenge Rechenschaft fordern, damit es sicher geschehe und ohne alle Gefährde — kein Haar solle ihm gekrümmt werden, oder er werde die vollständige Rache nehmen. Er war ganz aufgebracht und ruhte nicht eher, als bis er mir das Versprechen abgenötigt, dass ich dies Ihnen zur weiteren Notiz für den Freund schreiben wolle. Ich rate also, den Pompeius, sobald er nur irgend reisefertig, zu schicken.

Ich hatte doch gewünscht, die Behauptung etwas geprüft zu sehen: «dass das systematische Drama keine Poesie für Frauen sei». So friedfertig hatte ich nicht behandelt zu werden. Es war dieser Satz so recht als ein Fehdehandschuh hingeworfen zur Erregung eines Streites, in den ich auch unsere H. zu verwickeln dachte. Jetzt, da ich beim kälteren Blute sehe, wie viel damit gewagt war, bin ich ordentlich froh, dass Sie sich schon Ihres Streitrechtes begeben haben — und fürchte nur noch, dass H. nicht gleichfriedliche Gesinnungen hegt.

Nein nicht doch, es war und ist mir mit dem Satze völlig ernst und ich dachte ihn a priori und durch historische Induktion durchzuführen — was aber nicht anders als in mündlichem Gespräche geschehen kann.

Ach, da werd ich ans Streiten nicht denken — und überhaupt nicht denken, sondern die Welt vergessen, mich vergessen, die Zeit, das Schicksal, den Tod, verloren im Anschauen meiner Lina — nicht wahr, ich darf Dich doch noch so nennen, solange Du mir nicht gesagt, dass Du einem andern in Liebe zugetan? O wie hast Du mir wieder so lieb geschrieben! — Wenn ich das lese, so glaub ich wieder ganz, dass Du immerdar mein sein wirst — und dann straf ich mich wieder über solchen Glauben — da ich Dein doch nicht sein kann ganz und frei, wie es die Natur fordert. Lina, es sind Worte des Lebens, die Dein Sonett[1] singt (und mit Andacht hab ich's in der stillen Nacht gelesen), aber es sind auch Worte des Schmerzes, wenn ich mir vorwerfen muss, dazu beizutragen, dass Du nicht mehr so ruhig bist, so selig harmlos in Dir, wie ein Kind süsse Träume dichtend, sicher und geborgen und in dem Schosse der Mutter — sondern dass Du Dein inneres Dasein in Widerstreit findest mit dem äussern — und dass ich *dieses Bewusstsein, diesen Widerstreit verschuldet habe* durch Wünsche, die ich nie hätte nähren sollen, teils weil ich unfrei dahingegeben bin einem andern Los — teils aber auch, *weil es mir an alle dem gebricht, was imstande und berechtigt ist, sich das Schönste zum dauernden Besitz zu unterwerfen.*

Missverstehe mich ja nicht und siehe diese Worte ja nicht als Zweifel an, als ob ich Dir nicht mehr lieb sei — sondern als das Geständnis eines Mannes, der *aus freundlicher Liebe zu Dir, Dir ein unendliches Glück wünscht, welches zu bereiten ihm das Schicksal versagte.*

Später.

Wärest Du doch in diesem Augenblick bei mir und sähest wie Du hier *entfernt doch gegenwärtig* bist. So bin ich hier von Deinen Sachen umgeben, Dein Halstuch, Dein Kettchen, Deine Bilder samt Jon und Melete und dem Brief,

[1] Sans doute *Ueberall Liebe.*

alles, alles erinnert an Dich. Diese Heimlichkeit der Gegenwart, wie süss ist sie schon symbolisch. Wärest Du hier! Wie würden da die Symbole verschwinden vor der näheren Nähe, vor der heimlichen Gegenwart. Siehe, so trennt mich das Schicksal. O an diesem Gedanken werd ich mein Leben lang lernen, ohne ihn zu *erlernen*. Lina, Lina, wie hart ist's, Dich zu kennen und zu vermissen! Ach bleib mir nur *gut*, wie man einem lieben Freunde gut ist. Gute Nacht.

Den 27.

Darf ich denn das weisse Papier Deines letzten Briefs als ein Zeichen ansehen, dass Deine Augen wieder gesund? Wenn ich komme und sie sind noch krank, so will ich sie gesund küssen. Darf ich auch?

Adieu, liebes Leben.

Ich schicke diese 2 Blätter unter S(avign)y's Adresse, wie Du gewollt.

Adieu Lina.

Den 28.

Weiss der Freund denn auch, dass er die Geschäfte seines Bruders nicht einmal mir offenbaren dürfte? Es ist schade um den edlen, ritterlichen Mut, und um das junge, frische Blut, allein ich muss mein Amt tun und einen harten Richterspruch veranlassen. Siehet der Freund nun nicht bald ein, dass er mir nicht trauen darf?

Nun ja — diesmal mag er sich bei dem *Frommen* bedanken. Dieser hat mir die strenge Amtsmiene ein wenig vereitelt. Auch versichert dieser mich, es sei die Sache hier noch gar nicht bekannt geworden, und so werde sie wohl gleich hundert andern Geschichten dieser Art, die hier tägl. vorfallen (Ums Himmelswillen, was der Fromme nicht alles weiss? Er jagt mir einen ordentlichen Schrecken ein, kann man denn gar nicht hinter die Wahrheit kommen, um seiner Amtspflicht Genüge zu tun) ohne sonderliches Aufsehen ver-

hallen. Der Fromme ist ein gefährlicher Mensch: Doch in der Tat, wenn es wahr, was Sie schreiben, so ist's ein Glück, dass es im Verborgenen geblieben. Würde es bekannt, so folgte, was § 9, litera a, der akademischen Gesetze stehet: so ein solcher . . . u.s.w.

Bei Buchhändler Mohr liegt La Fiametta di Boccaccio, die er Ihnen in diesen Tagen zuschicken wird. Lisette hat sie schon lange gewünscht, und es freut mich, dass ich sie endlich in Neuenberg aufgefischt habe. Der Kürze wegen habe ich sie an Mohr senden lassen, der sie Ihnen zustellen wird. Ich schenke sie Ihnen, damit Sie sie der Lisette schenken. Sollten in dem Paketchen noch einige andere Bücher liegen, so geben Sie alles an Mohr zurück, der sie an mich besorgen wird.

Ich habe Hoffnung, noch einige italienische Sachen zu bekommen.

Vom S(avign)y habe ich in diesen Tagen einen langen Brief, der vom Kopf bis zu den Füssen Literatur ist. Aber der liebe Mensch meint es doch gut mit mir. Er hat mir in der Pariser Bibliothek einige wichtige handschriftliche Sachen abschreiben lassen.

LXXVIII

An den Freund, wenn Sie wissen wo er ist.

Den 26. Febr. 6.

Eusebio achtete nicht seines Augenübels, das ihn durch eine wunderbare Sympathie seit einigen Tagen plagt, sondern las jeden Abend bis weit in die Nacht. Den Valorich hatte er eben beendigt, als er gestern des Freundes Brief erhielt. Der Schluss dieser Erzählung hatte ihn wehmütig gemacht, aber so wie er gerne wehmütig ist, und es bedurfte zu dieser Rührung des Schlüssels nicht, den er nun in dem Brief des Freundes fand. Von selbst sucht er immer, und besonders in

diesem lieben Büchlein Beziehungen auf sich und findet sie. *Jon* selber mag es verantworten, wenn er so stolz ist, dieser hat ihn so an sich gewöhnt, dass er sich so häuslich fühlt in den schönen Gebäuden, die jener Künstler so wundersam aufführt.

Um das Sonett[1] gibt sich der Freund mehr Mühe, als es wert ist, aber dankbar soll die bessernde Hand dafür geküsst werden.

Die Worte, die in Ihrem letzten Briefe über die Skandinavischen Weissagungen stehen: « wie die reine und schöne Gestaltung... u. s. w. » finde ich so schön und so klar den Sinn des Gedichts aussprechend, dass ich wohl wünschte, sie demselben, so wie sie da sind, vorsetzen zu dürfen. Vielleicht geht es an, schreiben Sie darüber Ihre Meinung.

Monsieur Lignac scheint ein kenntnisreicher Mann zu sein. Dass er über mich gut urteilt, wundert mich sehr, da sein unerträgliches Schwätzen, das mich nicht zu Worte kommen liess, mir den Mutwillen ablockte, einigemal ganz leise seine schöne Latinität, die wohl eher ein Pater Küchenmeister in einem französischen Kloster, als ein Römer verstehen mag, in eine andere umzusetzen, und dass ich lieber (trotz meiner Ungeläufigkeit im Französischen) seinem französischredenden Begleiter, der mir besser gefiel, Antwort gab, als ihm.

Heisst das Drama des von Seckendorf nicht « *Otto der Dritte* »?

Der Stoff scheint mir sehr glücklich und ich schloss aus dieser Wahl schon viel Gutes. Ich werde es einmal zu kriegen suchen, um es vielleicht gegen Sie in Schutz zu nehmen.

Wo geht Mosche hin? Ich weiss noch kein Wort davon. Ich bin ihm seit lange einen Brief schuldig, wie fast allen Leuten, die mich kennen.

Fange ich an Briefe zu schreiben, so nimmt die Feder immer den einen Weg. Dahin denke ich, dahin schreibe ich, so sagt Eusebio und wird recht unerträglich, wenn er zuweilen einen Geschäftsbrief schreiben muss.

Ich bin durch viele Störungen und auch durch meine Augen

[1] Sans doute un sonnet de Creuzer que Caroline essayait de corriger pour *Mélété*. Cf. p. 465, note.

abgehalten, diesmal zu schreiben. Aber gewiss nächste Woche, und schreiben Sie mir ohne besondere Veranlassung nicht eher, bis Sie meinen Brief haben; ich hatte den festen Vorsatz, der Sophie von jener Sache nichts zu sagen, Sie haben es getan. Hier sendet Ihnen denn Sophie Antworten, deren Inhalt ich ihr natürlich überlassen musste. Sie verkennen mich deswegen nicht, und ich glaube, dass Sophie in der letzten Meinung geschrieben.

LXXIX

Den 9. März 6.

Liebe Seele, Du bist mir doch nicht böse über das Rätsel, das der letzte Brief der Sophie nebst meinen par Zeilen brachte.

Ich eile, Dir den Schlüssel zu geben, hier ist er: Ich sah gleich ein, dass es besser gewesen, ihr nichts zu sagen von dem Gerüchte. Du tatest es doch. Die Folge war, dass alte Befürchtungen etwas aufgeregt wurden: Auf der einen Seite ist sie sehr empfindlich gegen das, *was die Welt sagt*, auf der anderen wünscht sie, sich vor Dir, mir und sich selbst gerechtfertigt zu sehen. Indem sie also in der besten Absicht, Dich vor den Folgen, die aus solchen Gerüchten entstehen könnten, zu schützen, Dir das eine Briefchen schrieb, worin sie Dich zur Hierherreise einladet (was ich selbst gut fand, weil Du Dich dadurch etwa im Notfall schützen könntest): konnte sie es doch nicht unterlassen, in dem andern Briefe weitläufig zu schreiben, dass ich aus freiem Willen und aus Liebe sie geheiratet habe. Indem ich nun den letzteren las, bemerkte ich: Es sei mir nicht lieb und unnütz, — denn dass ich nicht gezwungen worden, sie zu heiraten, wissest Du ja auch, und so weiter. Darüber ward sie so empfindlich, dass sie diesen Brief auf der Stelle zerriss.

Seit der Zeit ward sie aber wieder besänftigt; die Zeit war

aber zu kurz, so dass ich Dir damals keinen Aufschluss geben konnte. Verzeihe mir Geliebte.

Und damit ich nun, wie immer, ganz wahr gegen Dich sei, so lass Dir sagen, was ich aus diesem Vorfall wieder gelesen habe: *Sophie ist zwar gut, sehr gut, aber nimmer wird sie zu einer solchen Einsicht und Empfindung Deines Wertes kommen, dass sie darüber jene Empfindlichkeit vergässe, die nun einmal in ihre Seele gekommen. Du kannst also schwerlich jemals weiter auf sie rechnen, als auf einen gewissen Punkt der* **Freundschaft**. Sie ist nicht edel genug, um einen grossen Entschluss zu fassen, und folglich auch nicht fähig, ein so **seltenes** *Vertrauen, als Du ihr zeigst, zu erwidern.*

Es verdriesst mich so weitläufig sein zu müssen, über Verhältnisse, die Dir langweilig sein müssen, denen ich aber nun einmal hingegeben bin, und die ich Dir also nicht verschweigen darf.

Vergib mir Geliebte — ich hab' es ja nicht verschuldet.

Den 10. Abends.

Heute war mein Geburtstag. Du konntest meiner neulich nicht sehnsuchtsvoller gedenken als ich Deiner heute in der Frühstunde (ich stand heute früher als gewöhnlich auf) und in den stillen Stunden der Nacht. Wie lieb hast Du mir neulich geschrieben! Wie bist Du ganz mein eigen! Lieber Engel!

Aber woher soll ich den Mut nehmen, Dich mir so ganz zuzueignen, wie Du willst und ich sehnsüchtig wünsche — woher die Dreistigkeit, wenn ich durch solche Vorfälle, wie der neuliche, an die Schranken erinnert werde, in die mich das Schicksal eingeschlossen? mit Gewalt muss ich ja zurückdrängen, was der männliche Wagemut sonst unternimmt. Ja ich bin Dein — soweit ich darf und soweit ich hoffen darf, meiner Lina keine Schmerzen zu geben. *Innerhalb dieser* Grenze will ich aber auch keine Grenzen kennen.

Du glaubst es nicht wie mich Dein Hingeben an mich freut. Es ist so süss und dem männlichen Stolze so schmeichelnd,

sich wie einen Baum zu betrachten, um den sich eine herrliche Pflanze schlingt, Schutz suchend bei seiner Stärke und Schatten in der Mittagshitze.

Aber betrachte ich das Anschlingen näher und bemerke, dass es Dich täuscht, indem ich nun einmal nicht ausreissen darf, was sich früher in meinen Schatten geflüchtet hat, so erschrecke ich, dass ich in solcher *Halbheit das Edelste* mir dennoch zueignen soll.

Verstehst Du das Schmerzgefühl denn nicht in meiner Seele?

O lern es doch verstehen, damit Du nicht wieder den Grund aufsuchst in einer Lauigkeit meines Gemütes. — O wie gern wäre ich doch Dein, ganz Dein, lieber Engel! Gute Nacht, ich küsse Dich, das ist leider nur Dein Bild. Ach, es ist doch lieb, weil ich es küssen darf, da es Dir gleicht.

Den 12.

Du fragst mich, was Du machen solltest wegen der Briefe des jungen Fräulein, die sich Dir anvertraut? — Wie kannst Du fragen? Die Liebe macht mitleidig; missbilligst Du ihre Verbindung als Freundin nicht, so sei ihr Freundin und besorge ihre Briefe. Du hast gewiss auch die Frage schon so beantwortet, ehe Du meine Antwort wusstest. — Nun aber, — höre, warum hast Du der Heyden nichts davon gesagt? Meiner Empfindung nach solltest Du vor dieser kein Geheimnis haben!

Wie dauerst Du mich Du liebes Herz, dass Du solche Vorwürfe hast hören müssen — und zwar in anderer Gegenwart. Doch letzteres war ja noch ein Trost. So erfuhrest Du doch, wie gut man Dir in Deinem Hause sei. Hätte ich doch da zu Dir kommen können in Deine stille Kammer, um Dir wegzuküssen die Tränen, die Dir das Gefühl Deiner Knechtschaft ausgepresst!

Wirst Du Dich nun über mich beklagen, wenn ich Dein Betragen doch nicht ganz billigen kann? Nein, nicht wahr:

Ich soll immer *wahr* und *ganz wahr* gegen Dich sein? In dieser Ueberzeugung sage ich Dir dann, dass mir Deine Handlungsweise töricht vorkommt, denn ist es wahr, dass der Franzose Dir in der Seele zuwider ist — so meine ich doch, das blose *Amusement* mit ihm sei zu teuer erkauft. Oder Du hast doch nicht etwa gar auf seine Bescheidenheit gerechnet? *So sehr* verkennst Du gewiss diese Nation und besonders diesen Narr nicht. Hast Du es aber getan, um die Leute an die Erscheinung zu gewöhnen, dass Männer zu Dir kommen, so verzeihe mir, wenn ich sage, dass ich auch darin mehr Liebe gegen mich erblicke, als Klugheit. — *Ich* bin einmal der Meinung, dass ich Dich weit sicherer und ruhiger sehen dürfte, wenn man vorher keine Gelegenheit und Grund bekommen hat, auf Deine Besuche aufmerksam zu sein.

Wenn Dich das betrübt, so hättest Du mir lieber von der ganzen Geschichte gar nichts schreiben sollen. *Wahr* werde ich nun einmal gegen Dich sein, so lange Du mir nicht verbietest, Dir zu schreiben.

Liebe Seele, verkenne mich nur nicht in solchen Aeusserungen. Du musst es wissen, aus welch einem Gemüt sie entspringen — und habe ich je Deine Liebe und ihren Wert gefühlt, so ist es bei der Lesung Deines letzten Briefes. Wie gar lieb hast Du mir geschrieben, wie bist Du mir so ganz zueigen geworden. Gewiss ich verdiene *solche* Opfer nicht, als Du mir zugedacht hast.

Vor einigen Tagen schickte mir ein Mann, der schon mehrere Gedichte drucken lassen — eine Poesie für die *Studien*. Ich habe es nicht einmal gelesen — sondern auf der Stelle zurückgeschickt. Können von *Dir* keine Gedichte darin erscheinen — so will ich auch keine andere haben.

Den 13.

Wegen meiner Ansicht über Deine Verbindung mit Seckendorf gestehe ich, dass Du *nicht ganz* irrst. Jedoch insofern, dass ich immer überzeugt geblieben, Du seiest mir und

bliebest mir in *der Seele gut*, auch gehofft habe, Du würdest *aus Gutheit* mir es zuerst sagen, sobald Du Wünsche hättest, mit ihm, oder mit einem andern Manne verbunden zu sein — und nicht wahr: Das darf ich doch von Deiner *lieben Güte* gegen mich auch hoffen.

Jetzt sehe ich schon: Du wirst mir wieder zürnen, dass ich *unsere Verbindung nicht als notwendig betrachten will* — *will?* Sag dafür: *darf*, und Du hast den Schlüssel zu diesem Rätsel. Ja, lass es mich nur sagen, — seitdem ich es weiss, dass Dir der Gedanke einmal *Mutter* zu sein nicht mehr zuwider ist — seitdem scheint es mir ein Greuel, wenn ich, der ich doch Dein Mann nicht sein kann, — Empfindungen nähren und aussprechen sollte, die *Dir verböten* einmal vielleicht ein *Weib* zu sein — wann Natur und Liebe Dich dazu berufen.

Missverstehe mich nicht: mein *liebes Leben* sollst Du ja doch immer bleiben, und *kein* Mann, auch der nicht, der Dir künftig etwa den Namen geben wird, soll mir es je verwehren, Dir *recht grundgut* zu sein — auch wenn er mir verbietet Dich zu küssen.

Jetzt aber, und so lang Du frei bist, *will* ich Dich recht tüchtig küssen, und die Welt soll es mir nicht verbieten, und ich will Dich so recht im Herzen lieb halten *und auch am Herzen, Dich Engel.* — Du sollst dies der Heyden vorlesen und mir sagen, ob ich nicht recht habe. — Siehest Du, wie ich auch gebieterisch sein kann — Du kennst mich noch nicht.

Wegen meines *Kommens* bedenke zweierlei;

1. Muss ich am 28. April wieder hier sein, weil bei Strafe (trag ich nicht auch Ketten?) alsdann die Vorlesungen wieder anfangen sollen und die Wintervorlesungen werden bis gegen Ende März dauern. — Die Adresse an die Servière werde ich nur, wenn Du es befiehlst, benützen.

2. Höchstwahrscheinlich muss ich nach *Marburg* reisen zwischen Ende März und Ende April. Ich hab' Geschäfte dort, und gehe auch gerne dahin, teils Savignys wegen, teils wegen meines Vetters[1] — der Dir auch von Herzen gut ist

[1] Leonhard Creuzer, cousin de Friedrich, et professeur à Marbourg.

um meinetwillen nicht blos, sondern auch, weil er mehrere Deiner Sachen gelesen.

Sollte ich nun zweimal in Frankfurt sein, ohne Dich einmal sehen zu dürfen? Ich flehe die Hülfe unsrer Heyden — ich flehe Deinen Scharfsinn um Hülfe an, damit es möglich werde, Dich zu sehen!

Meine Augen verboten mir bis jetzt abends bei Licht zu lesen — jetzt geht es wieder besser, und ich werde die liebe Melete nun zum Druck vorbereiten — denn ich muss alles erst durchsehen, weil Schreibfehler darin sind. Siehe ich bin nicht so höflich, wie Herr *Mosche*.

Ich werde die Adresse Deinem Bruder so gut ich kann nachmachen — allein ich verzweifle an meiner Fähigkeit. Du könntest ebenso gut von mir begehren, ich sollte zeichnen wie er, was ich doch gar nicht kann.

Adieu geliebte, teure Lina, bleib mir gut und zürne mir nicht über die Brief-Rätsel in voriger Woche. Ich bin Dir ja *ewig* gut, daran musst Du nie zweifeln. Aber mach doch auch, dass ich Dich bald wieder einmal liebhalten darf, liebe Seele.

Leb wohl und schreib bald.

Es ist Dir doch nicht unangenehm, dass ich in diesem Brief an H. unsere Sache berührt. Du kannst ihn ja zurückbehalten, wenn dies ist.

Sophie grüsst Dich sehr. Es ist alles wieder gut.

LXXX

An L.

Dienstags morgen (18 mars).

Ich komme noch diese Woche, und bin Freitags zur bestimmten Stunde, vielleicht schon Donnerstags an Deiner Türe. Doch ist's möglich, dass ich auch noch Sonnabend nicht dort sein kann. Tritt ein Hindernis ein, so schreibe ich. Siehe, nun vereitele ich doch Deine Freude auf den langen Brief, worin ich Dir wieder liebreicher sein würde.

Du hättest mir dies nicht vorher sagen sollen — denn nun will ich meinen Willen haben, und mündlich Dir beweisen, wie ich zu zürnen fortfahre. — Wirst Du mir die Türe verschliessen, dass ich lieber in Deine Arme eilen — als Briefe schreiben will? Ich schreibe dies in grosser Eile und gar nicht ungestört. Ich kann also nicht mehr sagen, was ich so gern möchte, Du lieber Engel.

Adieu, ich bin bald bei Dir. Clemens, dem, Gott weiss wer, von meiner Reise gesagt hat, will durchaus mit nach Marburg reisen. Ich bin aber entschlossen ihn nicht mitzunehmen, wann mirs gelingt, meine Abreise geheim vor ihm zu halten.

Die Briefe sind verbrannt, ich addressire, wie Du begehrt an H.

Schreib nicht mehr, es wäre vergebens, da mich der Brief nicht mehr fände.

LXXXI.

An den Freund.

(*Mars ou avril 1806?*)

Ich habe mich bemüht, ihn noch einmal zu sehen und glaube, es ist mir gelungen. Was hatte er für ein Kleid an? Es war gegen halb fünfe an der bekannten Türe. Trifft das? Nein, nein, er antworte nichts drauf; ich fürchte die Berichtigung eines Irrtums, der mich in so süsse Träume wiegte. Es war der Freund und kein Mensch anders, das will ich mir nicht nehmen lassen. Ist es doch schon ein schwacher, ein erbärmlicher Trost, sich an so etwas halten zu müssen — getrennt von dem, mit dem man ewig, ewig vereint sein möchte. O bitterer Schmerz des Scheidens!

Seien Sie doch barmherzig und bitten ihn um die Erlaubnis ihn bald wieder zu sehen. Sie vermögen ja alles über ihn.

Später.

Ein etwas volles Mass von Wein, das ich vor der Ankunft in Darmstadt trank, gab mir eine *äussere* Lustigkeit, die auf Sophien den besten Eindruck machte. Ich hatte das kaum weg, so outrirte ich dies Betragen mit solchem Glücke, dass ich niemals mit so guter Manier vom Freunde zurückgekehrt bin. Aber da drinnen im Herzen, Du lieber Gott, wie war es da ganz anders! Das Herzchen, das Du noch gestern küsstest, musste weinen während das Auge lachte. Wie froh war ich daher, als ich mich im einsamen Kämmerchen des Wirtshauses sah, wo ich Dir, Du Engel, dies klagen darf. Ich schreibe auf der letzten Seite eines alten Buchs. Du wirst es dem Blatte ansehen. So kann ich's sicher verbergen.

Da sehe ich nun durchs Fenster nach den Sternen und denke traurig an den gestrigen Abend, wo ich ihren Widerschein in Deinen lieben Augen sah. O warum sind sie verschwunden, *diese* Sterne? Ich frage die stille Nacht und sie antwortet nicht. Heiliger Engel, bete für mich, dass ich mich wieder fügen lerne in mein Schicksal. Nein, bete nicht, es ist doch süsser Trost für mich, dass Du in gleicher Trauer versunken.

Nicht wahr, ich darf Pfingsten wieder kommen? Versag's doch nicht. Ich sage ja für Dich, sonst schlafe ich diese Nacht keine Stunde. Bist Du dann auch mir recht in Gedanken nahe? O Du Heilige!

LXXXII

Sonntags. (Avril?)

Seit gestern bin ich wieder hier. — Ich fange an, das Blättchen wieder zu überlesen, und möchte es zerreissen, so wenig genügt es mir. Ach es genügt mir nichts, und nimmer wird mir etwas genügen als die liebe sinnliche Nähe, der ich

nun entrissen bin. Die Gegenwart starrt mich an, zurück in die Blüten der Vergangenheit strebt mein Geist. Mehr als jemals empfand ich diesmal der Trennung Bitterkeit. Sicher wäre ich noch zwecklos den Donnerstag in Frankfurt herumgeirrt, hätte nicht der Zufall mich aus der Unentschlossenheit herausgeführt. Ich musste ihn benutzen und noch denselben Abend sah ich mich im Wagen. Ich entfernte mich von dem lieben Ort, wie einer, der das beste *versäumt* hat, ich kam mir vor wie ein törichter Verschwender, der sich nun reuevoll hinterher sagt, wie er nicht genug gewuchert mit dem Kostbarsten. Ach ich verstehe sie noch nicht recht, die Kunst, das *Teuerste* recht auszukaufen, zu geizen mit der inhaltsreichen Gegenwart. Wäre ich doch noch einmal bei ihr: wie wollte ich den Moment festhalten, wie wollte ich des Augenblickes Gunst habsüchtig benutzen und des heimlichsten Lebens Blüten tausendmal vervielfältigen. Es ist zu spät: vergebens such ich Raum und Zeit zu vernichten, das Schicksal stellt sie grausam zwischen mich und meinen Himmel.

Liebe Lina, Du hast mich doch recht betrübt durch ein Wort. Und damit es recht schmerzlich wurzle, hast Du es sogar wiederholt. Du sagtest zweimal: «Ich möge wohl gegen *Sophie* gleiche Gesinnung hegen wie gegen Dich.» Gott verziehe Dir dieses Wort und den Schmerz, den Du mir dadurch gegeben. O rede doch so nicht wieder. Wie des indischen Sommers gewürzreicher warmer Hauch von des westlichen Herbstes mattem Schein verschieden ist, also ist Deine Liebe mir, verglichen mit der Sophiens. Letzterer hat eine gewisse milde Freundlichkeit, auch bringet er das *Nützliche* was das *Bedürfnis fordert* und wofür *Dankbarkeit* gezollt wird, aber das ewige Licht, in welchem die ewige Liebe wohnet, die höher ist als alle Vernunft, wohnet im Morgenlande. Achtest Du mich denn so sehr von den Göttern verlassen? Seitdem ich nur Dir bin, habe ich getrauert, dass Du mich so wenig kennest.

Sonderbares Los hat mich betroffen: ich selber mache mir Vorwürfe, dass ich gegen Sophien nicht ganz wahr sein kann, dass ich ihr zuweilen in einem Tone schreiben und

reden muss, den ich mir um des Friedens willen und ihrer eigenen Ruhe wegen künstlich bilde, ich klage mich deshalb der Heuchlerei an (wiewohl mit Unrecht, da ich so *muss*) und Du machst mir den Vorwurf als wisse ich nicht unterscheiden zwischen Liebe und Gutsein. Ich kann ja der Sophien eine Menge Dankes und Gutes erweisen, ohne dadurch Dir untreu werden in der Liebe. Ist denn das Menschenherz so arm, dass die *Pflicht* und die *dankbare Ergebenheit* es ganz erschöpfet?

Später.

Aus einigen zufälligen Aeusserungen, die Du diesmal ausgesprochen, ohne vielleicht selbst sehr darauf zu achten, ist es mir zum bestimmteren Bewusstsein gekommen, dass Du mich auch in einer Ehe mit mir fortwährend hättest lieben können, dass Du stark genug bist, auf das zu verzichten, was mir die Natur versagte. *O Du mein ewiges Sehnen!* Aber lass mich ausharren in meinem Schicksal — damit kein Unrecht uns belaste.

Mittwochs.

Erst spät, wie Du siehst, las ich Dein liebes, liebes Lied[1]. Warum? Es ist mir immer so, wenn ich bei Dir gewesen, erfüllt mich die *Anschauung Deines sinnlichen Bildes* so ganz und gar, dass mir nichts so lieb ist, was dazwischen treten will, als dies Anschauen selber — und wenn es auch Dein eignes Werk wäre. Kannst Du das mit mir fühlen?

Nun aber las ich's und las es wieder, das liebe Lied. Es tönt aus dem tiefsten Herzen in mein Herz herüber. Ach, vielleicht ist es doch nicht gut, dass Du so singst — wenigstens bedarf meine Sehnsucht solcher Nahrung nicht, da sie

[1] *Die Eine Klage?* (Mélété).

mich ohnehin verzehrt. O wie bin ich doch ganz Dein, Du liebes Mädchen.

Darf ich's in Melete aufnehmen, das treffliche Gedicht? Ich möchte es gar gern, wenn Du es erlaubst, doch Du musst entscheiden. Melete wird jetzt angefangen. Wahrlich, nie war mir ein Geschäft süsser als dieses. Ich hoffe, das Büchlein soll Dich freuen, wenn es erscheint.

Später.

Ich gehe jetzt täglich und meistenteils allein in den Blüten herum — finde aber alle Zier des Frühlings zwecklos, da ich *Dir* keine davon brechen kann. So fühle ich deutlich, dass ich erst fromm werden würde in Deiner bleibenden Nähe.

Donnerstags.

Du hast gestern einen Glücklichen gemacht durch Deinen Brief. Kann ich glücklicher sein als in der Ueberzeugung, dass gleiche Sehnsucht uns verzehret? Den einen Schmerz hab ich nur dabei, dass ich nicht so gut bin, als Du mich findest, aber wie süss gleiten solche Worte in mein Herz, und mein Verstand gibt sich gar zu gern gefangen unter den Waffen Deines Zaubers.

Das eine darf ich selber von mir rühmen, dass mich Dein Lob nicht träge macht, sondern nur ein Antrieb ist zu allem was des Mannes würdig. Weiss ich was Dir gefällt, so ist mir nichts zu schwer — jeden Vorzug möcht' ich mir erwerben, blos wenn es Dir lieb ist. Oft klingen in meiner Seele die Worte des Dichters wenn ich an *Dich* denke:

«Ob Deiner Schönheit, Jungfrau, zu sterben,
Achtet Hellas neidwertes Geschick,
Und brennende rastlose Arbeit zu tragen.
Zu solcher Lieb' entzündest Du die Herzen
Und bringst unsterblichen Lohn.»

Ich wünschte, Du könntest das Griechische selbst hören, das mir in die Seele tönt. Es ist unübersetzbar.

Siehe, so bring ich Dich immer mit allem Köstlichen in Verbindung, was mir die Wissenschaft bringt.

O sanctissima Virgo, tecum morior libens.

Eusebio will das nächstemal vom Freunde hören, was diese Worte heissen und fragt dabei an, ob er nach und nach mehrere solcher Sprachübungen dictiren kann.

Freitags frühe.

Wann ich jetzt schreibe, kann ich ins Grüne sehen, das tut meinen Augen und meinem Gemüte wohl. Ich wohne jetzt in einer andern Stube, wobei mich auch das freut, dass ich ferner von der Gutmütigen gebettet bin als je. Du erhältst dies wieder unter der bewussten Adresse. Vielleicht bekommst Du diesen Brief durch H., der ich wahrscheinlich heute etwas schicken werde. Ich tue das mit Absicht, um an dem verbotenen Sonntag nichts an Dich zu senden. Es ist doch aber auch recht fatal, dass man am Freitage schon an den Sonntag denken muss. Antworte doch, ob noch immer die Briefe erst am 3ten Tag ankommen.

LXXXIII

Samstags, den sechs und zwanzigsten (April).

Erst heute erhielt ich noch ein Blättchen von Deiner Hand, das ich in *Marburg* noch erhalten sollte. Die Flügel der Liebe hatten mich schneller hinweggeführt, als es dort ankam.

Ich erhielt es sicher und wohlverwahrt. Wie lieb war mir auch es — aber schmerzlich mehr noch als lieb, denn es redet von einer süssen *Zukunft* — die nun schon seit zwei Wochen *Vergangenheit* ist. Bitteres Bewusstsein, dass auch das Heiligste an die Zeit gefesselt! — Es ist heute ein trüber Tag — ich stehe einsam an meinem Fenster und frage mich, warum kann solche Sonne nicht dauern?

Später

Aber wir wollen die Blumen unseres Lebens, jeden süssesten Moment wenigstens zu verewigen suchen. — Ein solcher Lebensgipfel ist für mich der erste Morgen unseres Zusammenseins auf dem Altan des Schlosses — wo Du, Liebe, so gut gegen mich warest, obschon Du mich nicht kanntest.

Seitdem ist mir, wie ich Dir schon mehr sagte, jene Stelle heilig und ich betrete sie nie ohne tiefe Bewegung meines innersten Gemütes.

Darum haben die neulich erschienenen Blätter, die das Schloss darstellen, einen Wert für mich, den sie für niemand anders haben. Da Dir neulich die drei Ansichten der Stadt gefielen — so habe ich Dir die Schlossansichten ausgesucht und Du wirst sie in diesen Tagen durch Mohr erhalten. Wenn sie Dir nur wohlgefallen und Dein Blick mit besonderer Liebe bei dem *Altan* verweilt! O Du liebes Leben, vergesse den *Altan* nicht!

Montags den 28. April.

Ich schreibe aus Sorge für Dich fast alles griechisch. Glaube aber dass ich's übertreibe. Schreib mir doch also bestimmt, *ob ich unter der Adresse an Savigny nicht auch manches Geheime und Heimliche deutsch schreiben darf*? Vergiss nicht darauf zu antworten. Mich dauern Deine lieben Augen, die sich so anstrengen müssen.

Liebes Mädchen, Du bist doch wieder ganz gesund?

Vergiss auch nicht, mir über die Zusammenkunft in Winkel näheres zu schreiben, denn Du siehest, dass vieles dafür, einiges dagegen ist.

LXXXIV

Montags d. 28. Apr. 6.

Die Bilder vom Schloss sind nun ohne Zweifel in Ihren Händen (durch Mohr) und früher als das andere Packetchen. Von der Verspätung des letzteren ist die natürliche Ursache die: es ist eine Kunst zu senden was man selbst noch nicht hat. Doch hoffentlich kann ich's auch noch senden vor Ende dieser Woche.

Der Fromme sagte mir: als er dorten gewesen, habe er geglaubt, jener Streit mit unserer H. liesse sich besser schriftlich führen; jetzt, da er abwesend ist, findet er dass die Schrift etwas von Zurüstung und von Form hat, das ihn zweifelhafter macht, als zuvor.

Denn sein Individuum möchte er dabei gar zu gerne ganz vergessen wissen: nur etwas allgemein Wahrhaftes und Ernstliches sollte zu Ihnen reden, vor dem der Fromme sich selber beugt und seinen Unwert erkennt.

Ja ja es wird doch am besten sein, jene Ideen nur mündlich zu berühren «in dem traulichen Gespräch der Freundschaft, sowie die Zeit und diese und jene Aeusserung» allmählich dem Eusebio den Mut dazu geben wird.

Ohnehin ist jetzt, wie man im Unmut zu sagen pflegt, wieder der Teufel los. Man kommt gar nicht mehr aus der Amtsmiene heraus, und der Schüler der ehrerbietig sagt:

Ich bitt Euch, nehmt Euch meiner an,
Ich komme mit allem guten Mut,
Leidlichem Gelde und frischem Blut,

wird bald inne werden, was hier zu tun ist, und recht haben zu klagen:

Aufrichtig, möcht schon wieder fort.
In diesen Mauern, diesen Hallen,
Will es mir keineswegs gefallen.
Es ist ein gar beschränkter Raum.
Man sieht nichts Grünes, keinen Baum,
Und in den Sälen, auf den Bänken,
Vergeht mir Hören, Sehn und Denken.

Ich möchte mit ihm fort.

Lassen Sie das unsere H. nicht lesen. Die wird mich schmälern und mich einen Unzufriedenen nennen, dem's in keiner Lage wohl ist — und sie hat am Ende recht. Das Lehrjoch mag doch sonst noch das leidlichste Joch sein. Also geduldig aufgeladen und geduldig getragen.

Dienstag (29 avril).

Ich hoffe noch immer in dieser Woche noch die Bücher zu senden, kann aber vielleicht gar nicht dabei schreiben.

Da die Briefe erst am 3ten Tag ankommen, so sende ich heute ab. Melden Sie mir aber doch, ob dies immer der Fall ist. Vielleicht könnte ich deshalb hier Erkundigung einziehen. Doch was wird das helfen?

Adieu. Hierbei ein Brief an Savigny.

LXXXV

Mittwoch (30 avril).

Gestern empfing ich Ihren Brief mit der Nachricht, dass Sie krank, und *vorgestern* nahm ich mir vor, an H. zu schreiben und sie wegen Ihrer Gesundheit zu fragen. Sehen

Sie, so offenbart mir mein Geist alles, was Sie betrifft. Denken Sie nicht, dass ich scherze — es ist wirklich so — auch bin ich zum Scherzen nie weniger aufgelegt gewesen, als eben jetzt, da ich Sie krank weiss — denn Sie sind gewiss noch recht krank und wollen mir es nun nicht sagen. Es wäre doch besser, Sie schrieben mir wie es *ist* — ich ängstige mich doch so ohne Unterlass. Die heiligen Engel mögen Sie in Schutz nehmen und recht warm auf Ihre Wangen küssen, damit Sie genesen. Der Himmel und jeder der Sie kennt weiss es, wie sehr Sie verdienen, dass sich die Engel um Sie bekümmern und Ihr Leben wahren.

Donnerstag (1er mai).

Sie sagen zuweilen entschuldigend : ein andermal wollten Sie einen besseren Brief schreiben. War denn der letzte nicht gut? nicht zum Auswendiglernen lieb und wert? Und was soll dann ich sagen, wenn ich mitten unter den Geschäften dieser Welt, in abgeschlossenen Minuten Gedanken an den *Himmel* habe, und sie in der Zerstreuung flugs niederschreibe? Wahrlich Sie werden noch machen, dass ich mit Reflexion schreibe und künstlich und folglich noch schlechter als bisher und folglich wenn ich dies endlich inne werde, aus lauter kritischer *Angst* gar nicht mehr.

Mit dem Lateinlernen betrüben Sie den Frommen auch. Sie sagen, es werde Ihnen schwer; daraus sehe ich, dass Sie es nicht in dem Sinne treiben, wie ich dachte (wiewohl ich überhaupt nie dazu geraten habe). Sie sollten es als ein Spiel behandeln und Ihr Ziel sollte blos sein, lesen zu lernen und zu lernen wie man die Grammatik und das Lexikon gebraucht. Ein Ziel das leicht erreichbar ist und H. und Sie gewiss schon erreicht haben. Ich tadle Sie recht ernstlich, und mache es Ihnen zur Gewissenssache, dass Sie das beschauliche innere Leben Ihres stillen Gemütes durch das äusserliche Regelwerk unterbrechen wollen. Glauben Sie dem Frommen: es gehört zu den trübsten Rückblicken in

seine Jugend, dass er vieles Unnötige lernte. Ein Zug in des Freundes Mienen, Ein Ton in einem Lied von Ihm — wie verschwindet doch dagegen alle von der Welt bewunderte Gelahrtheit, die in Regeln ruht!

Welche Stube ich nun bewohne ist nicht schwer zu erkennen, da ich erstens nicht im Escurial wohne, das 32.000 Fenster haben soll, sondern in einem sehr geringen Häuschen und 2) dasselbe Häuschen *nur eine einzige Stube* ins Freie hat, welche eben dieselbe ist, wo man mich nunmehr wohnhaft denken muss.

Die H. hat mir sehr freundlich geschrieben. Die südliche Stelle in einem Bilde weiss ich selbst nicht genau. Ich denke, wir suchen sie einmal künftig selbst mit einander auf.

Es freut mich, dass der lieben Freundin der *Mössler* recht ist.

Wenn es mit dem Druck der *Studien* fortgeht wie bisher, so können noch 4 Wochen hingehen, ohne sie erscheinen. Es ist viel kleinliches Gefühl und Verdruss dabei, was alles auf mir liegt und mich's müde macht. Auf der anderen Seite erlange ich diesmal dadurch den Vorteil vorerst *allein* vor Ihnen erscheinen zu können ohne durch den Glanz der Uebrigen verdunkelt zu werden. Nächste Woche nämlich übersende ich meine neue fast fertige Abhandlung, die ich aus lauter Eigendünkel sogar besonders binden lasse für Sie[1].

Es wird noch ein wahrhaft ganz unwürdiges lateinisches Büchlein beiliegen, dem man die *bestellte* Arbeit und die lokale Bestimmung gleich an der Stirne ansiehet. Sie dürfen es zerreissen. — Auch ein alter italienischer Roman Rosalinda wird mitkommen, den Sie, wenn Sie wollen, Lisette schenken mögen. Ich werde jetzt von Zeit zu Zeit durch einen Correspondenten mit dieser Literatur versorgt. Dies alles schreibe ich jetzt, weil ich vielleicht mit dem Packetchen nicht schreiben kann.

Von Ihnen aber muss ich bald hören, ob Sie völlig genesen. Um Gotteswillen, schonen Sie sich. Wär ich Ihr Arzt, ich hätte nicht erlaubt, dass Sie schon ausgingen. Indessen, das

[1] Idee und Probe alter Symbolik.

ist nun wohl blos Ihr Vorgeben, um mich glauben zu machen, Sie seien gesund. Schreiben Sie doch wie es ist, aber weiter nichts als das, denn Sie sollen sich schonen.

Bei der Durchlesung der Gedichte für Melete bin ich einigemal angestossen. Ich bemerkte es auf beiliegendem Blatte. Zur Correctur ist's zu spät. Die Blätter sind am Druckort. Doch wenn Sie wollen geändert haben, so senden Sie, ich will's versuchen. Das Ganze ist aber nicht der Mühe wert. Lassen Sie es.

LXXXVII

Donnerstags (*1er mai 1806*).

Sonntags war ich in Mannheim, um einer elenden Visite willen, die ich einem dortigen Präsidenten zu machen genötigt war. Wie froh war ich, als das abgetan, und nun eilte ich hinaus. Ein Bekannter führte mich auf den Punkt, wo der *Neckar* in den *Rhein* fällt. Es ist ein schöner Platz und ich sah gedankenvoll wie sich die beiden Flüsse umarmen. Die Sehnsucht, womit sie einander zueilen, war mir ein Bild unseres Lebens. Ach, die Glücklichen, dachte ich, die gelangen doch ans Ziel ihrer Wünsche. Ich ging traurig von dannen. —

Du weisst es noch, wie glücklich ich einmal neben *Dir* in dieser Stadt war — und jetzt bot mir derselbe Ort nur traurige Bilder.

Eben las ich wieder was ich gestern schrieb. Du merkst es doch, dass *ich* eigentlich der Engel sein möchte, dem es von Gott beschieden würde Dich warm und gesund zu küssen.

Du fragst oft was Sophie macht. Was kann ich Dir darauf sagen? Es ist wie immer. Sie wünschte freilich und wird es ewig wünschen, mir alles zu sein; da sie aber siehet, dass sie nimmer mich erfüllen und befriedigen wird — so ist sie froh wenn ich ihr freundlich bin und das bin ich auch immer-

fort. Dass dies wahr ist, wird Dir ein Briefchen beweisen, das sie nächstens, vielleicht heute schon schreiben wird. — Eine Träne mitunter bin ich aus den ersten Tagen meiner Verheiratung mit ihr so sehr gewohnt, dass es bei mir alle Bedeutung verloren hat. Genug *im Ganzen* ist alles gut. — Und nun frag mich auch nicht gar so oft.

Liebe Lina, Du missverstehest doch nicht meine Aeusserungen über das Lateinlernen? Es ist ja doch wahr: die Idee, es zu lernen um mein wissenschaftliches Wirken zu erkennen, ist ja unausführbar — (denn alsdann müsstest Du auch griechisch lernen) — und wahrlich auch nicht wert, dass Du Dein eignes Leben dadurch unterbrichst. — Soviel Latein aber kannst Du schon, um mir, wenn es dich freut, zuweilen einige liebe Worte heimlich zuzuflüstern.

Es ist die Stube, wo ich ehemals im Halbdunkel mit Dir nach dem Walde hinaufsah und nach den Sternen, die über ihm standen. Ich weiss auch noch einiges, was Du da sagtest. Es war zum Teil sehr traurig. — Vor Dir habe ich nicht Furcht, wie Du auch kommst. Aber Du sollst nicht sterben, nicht früher als ich, Du mein Leben. Es ist so am besten, dass ich in diesem Sommer (oder Pfingsten schon, ach wäre es doch schon jetzt!) zu Dir komme. Die Reise nach Trages gibt einen trefflichen Anlass oder Vorwand. Wenn *Clemens* dorten ist, gehe ich nicht dahin, sondern blos an das Hauptziel, nach Frankfurt. Unter diesen Umständen ist es auch besser, dass die Heyden diesen Sommer nicht hierherkommt.

Meine lateinischen Worte hast Du richtig übersetzt. Auch Deine liebe Antwort verstehe ich. Tu hoc unum cura ut valeas; mea salus tua salute continetur. Tu mihi summum desiderium.

Vale mea lux!

LXXXVIII

Sonntags, den 4. (mai) abends.

Die Post ist fort — wer sie doch aufhalten könnte — oder vielmehr ganz entbehren! Wie viel hätte ich dem Freunde

zu sagen — und wäre ich bei ihm, so wäre ich doch wieder stumm, wie oft. Wer mag auch reden, wenn er das Leben selber nahe hat!

Eusebio vergass noch, dies zu seiner Entschuldigung zu sagen, das S(chwar)z in M(arbur)g gesagt hatte: « Sophie sei weiter nichts, als des Eusebio Magd ». Das hatte er in dem Hause gesagt, wo ich wohnte in S(avign)ys Beisein. Wie konnte ich vorsichtiger sein, als wenn ich mich bemühte, das Wort kurz *unwahr* zu nennen, ohne mich jedoch auf weitere Erörterungen einzulassen? Es ist auch unwahr in dem Sinn, dass Eusebio nie aufhört, Freundlichkeit und besonders Dankbarkeit gegen sie an den Tag zu legen.

Derselbe S(chwar)z mag aber freilich dadurch eine grosse Stimme bekommen haben, dadurch dass er den Frauen in S(avign)ys Hause und besonders der Kunigunde eine gewisse aufmerksame, unermüdliche Verehrung beweist, die Eusebio niemals beweisen wird.

Doch ich verzeihe dem S(chwar)z dies alles, seitdem ich weiss, dass er in Giessen, den dort herrschenden Gerüchten über Eusebio widersprochen hat. — Nur einlassen darüber werde ich mich mit ihm nie wieder.

Alleinsein mit *einem* **Freunde** ist das Beste.

LXXXIX

Mittwochs (7 *mai*).

Liebe Lina, hier ist nun die Abhandlung aus den Studien, die ich für Dich schrieb und für Dich besonders binden liess [1]. Ich hab meine Absicht erreicht, wenn Du einsiehest, wie sehr ich wünsche dem Geiste nach und in meinen Arbeiten (wo es geht) mit Dir *eins* zu werden. Freut Dich das? Und siehest Du hier Spuren, dass ich das gewollt habe?

[1] Idee und Probe alter Symbolik.

Deine Worte (in dem Liede «Die Einzige» in Melete[1]) «Wie der Zweiheit Grenzen schwinden» waren mir dabei oft gegenwärtig. Vergiss nicht wegen Winkel zu schreiben. Adieu, liebe Lina.

XC

Mittwochs (*7 mai*).

Ich las heute, um sie druckfertig zu machen, die *Briefe zweier Freunde* wieder, und empfand neue Scham in die Seele des Eusebio. Wahrlich der Freund erhebt ihn zur Ungebühr hoch, und jener muss ja recht traurig werden, wenn er in seinem Busen greifend, nun findet, dass das alles doch gar nicht so ist. Ich habe meine Not mit ihm, denn er wollte sich weigern, dies zum Druck gelangen zu lassen. Nur die Ueberzeugung, dass es zu spät sei, bestimmt ihn abzulassen. Auch was der gütige Freund ihm in den *Fragmenten einer Antwort* in die Feder legt, ich meine den Anfang und einige Zwischengedanken, ist so, dass er recht *wünschte*, so etwas geschrieben zu haben, sich aber wohl bewusst ist, dass ers nie gekonnt.

Später.

Auch den letzten Brief in Melete las ich wieder, und mit welcher seligen Andacht las ich aufs neue die treffliche *Idee der Erde*[2]. Ja so recht in der Mitte zwischen Anbetung in frommem Sinne angebracht dem göttlichen *Freunde*, und zwischen sehnender heisser Liebe schwebt jetzt Eusebios

[1] Ces vers, comme remarque Rohde, ne sont pas de «Die Einzige», mais de «Die Eine Klage».

[2] Voy. plus haut.

Geist, der nun erfüllet worden von den Ideen, die jener *Treffliche* aus seinem Geiste hervorgebracht in göttlicher Schöne geboren. O wer ihm doch recht danken könnte, dem Lieben, Lieben, für solches Geschenk! Nimm mich an mit meinem treuen Gemüt, nimm mich mit all dem wenigen, was ich geistig mein nenne, zu Deinem Dienst. Es ist süss, dem Engel anzugehören und willenlos sich gefangen zu geben, und ruhend unter seinen goldnen Flügeln keinen andern Beruf zu kennen, als in seinen himmlischen Mienen zu lesen, was der ewige Friede ist und die Tiefe der Weisheit.

Donnerstags (8 mai).

Soeben endigte ich die neue Lesung des *Valorich*, womit ich heute meinen Tag verherrlichte. Wie bin ich doch so ganz bei dem Freunde! der dies sinnreich ersonnen und so innig wahr geschrieben hat. Gäb es leibliche Anzeigen von solcher Gegenwart in die Ferne, hundertmal müsst' er heute inne geworden sein, wie mein Gemüt mit dem seinen verbunden war in freudiger Betrachtung seiner Schöpfung. Immer neu zieht mich diese Erzählung an, und nimmt mein ganzes Denken in Anspruch. Sagen Sie ihm, das sei die Macht seiner Dichtung. Diesem neuen Hingeben an das Werk mag es auch der Freund zuschreiben, wenn ich in der Durchsicht vielleicht einige kleine Schreibfehler stehen liess. Aber das möcht' ich doch von ihm auch nun wissen, ob er irgend einen Stoff aus einer alten Legende oder Chronik dabei zum Grunde gelegt hat. Ich muss auch nun die Entstehungsgeschichte seiner Produktionen wissen. Was er *sein* nennt, damit möcht' ich gern ganz vertraut sein.

Da mich Valorich bei der dritten Lesung aufs neu so wunderbar angezogen, so versprach ich ihm viel Glück bei solchen Lesern, die durch die Unschuld ihres Gemütes und die Reinheit des Urtheils so wert sind, dass der Freund aus ihrem Beifall Vergnügen schöpft.

Den 11. Mai.

Was mir der Freund über die Missgestalt des Sehers als Ausdruck des *Mystischen* geschrieben, freut mich sehr, ist tief gedacht und dünkt mich treffend wahr. Der herrliche Freund!

XCI

Sonntags, den 11. Mai 6.

Sie sollen dem Freunde im Namen des Eusebio diesen Brief an ihn mitteilen. Diesen Auftrag erhielt ich gestern Abend.

Eusebio an den Freund.

«Da liegen die Blätter Nr. 1, 2, 3 vor mir, die ich diese Woche schrieb, Gott weiss es, wie so ganz mit Dir beschäftigt. Seit gestern liegen nun auch Deine Blätter da, die den *Hippolyt*[1] begleiteten, und es ist mir seitdem nicht mehr so wohl im Gemüte wie diese Woche. Ich will aber, so lang ich darf, meinen Gram in Dein Herz ausgiessen, wiewohl Du selbst Mitursache desselben bist. Nicht wahr, ich darf ja noch ganz aufrichtig reden? Ich will jetzt zum letztenmale über Savigny sprechen und dann, ich gelobe es, nie wieder. Was ich einmal (ich meine an unsere H.) über sein Wesen und Charakter geschrieben, finde ich jetzt noch so wahr, dass ich kein Wort hinzufüge.

So lange er unbeweibt war, stand er mir klar gegenüber und schauete mich rein an ohne Medium (Mittelorgan) und redete zu mir ohne Dolmetscher. In jener Zeit berührte er mich und fand sich von mir berührt auf so vielen tausend Punkten, dass er mir oft gesagt und ich es deutlich gefühlt, dass wir über *das Wesentliche, das dem Manne des Bestrebens wert dünkt* wunderbar zusammenstimmten (ohn-

[1] Ce drame est perdu.

geachtet jeder in einer ganz verschiedenen Wissenschaft arbeitete).

Diese Harmonie dehnte sich dann auch auf das Uebrige aus, und wurde oft *rein menschlich*, sodass er gerne mit mir allein Fussreisen machte, und wenn wir in Gesellschaft reiseten am liebsten sein Lager neben mir nahm, oft mit mir teilte, und ich werde es nie vergessen, wie er auf einer solchen Reise, da wir abends dem Gottesdienst einer Brüdergemeinde beigewohnt, mit mir in der Dunkelheit am Ufer des Rheins auf und ab ging und mir seine Jugendgeschichte erzählte. In diesem Augenblick vermisste ich auch das Mystische nicht in seiner Natur, wiewohl ich inne ward, dass es auf besondere Weise bei ihm zum Dasein kam: *durch frommes Familienleben.*

Die letzte nahe Berührung war die, als er mir, da wir eines Abends allein von Giessen nach Marburg fuhren, seine Liebe zur Kunigunde erzählte und seinen Entschluss, sie zu heiraten, zu einer Zeit, wo niemand es wissen durfte.

Damit kündigte er mir also, ohne es zu wissen, die Freundschaft auf.

Denn das sehe ich nun wohl, dass er seit dieser Heirat mich nie anders angesehen, als mit dem Augenglas der Reflexion, das ihm andere in die Hände gegeben.

Er muss es freilich am besten wissen, was er eingetauscht hat gegen die geopferte Freundschaft, mit der ich ihm unwandelbar zugetan war. Ich bin so stolz zu glauben, dass er zwar in ein *lautes* Leben gekommen, in ein *buntes kurzweiliges* Leben — aber *nicht* in ein *frommes Familienleben.*

Hätte er nun rechten *Mut*, so würde er *entweder* standhaft alten freundschaftlichen Verkehr mitten in diesem Hause behaupten, *oder* wenn er es nicht mehr gut fände, ihn fortzusetzen, dieses demselben Manne gerade heraussagen, den er ehemals seines Vertrauens wert hielt. — Aber gerade das Gegenteil, denn 1) hat er zugelassen, dass in Marburg[1] seine Frau mir ins Gesicht die stärksten Schmeicheleien gesagt über

[1] Cf. le récit de Bettine: Gœthes Briefwechsel mit einem Kinde, I, 78.

meine Gelehrtheit — woran sie doch nichts versteht. — Dieselbe Frau, die mir hinter dem Rücken vermutlich überhaupt wenig Wert lässt.

2) Hat er *selbst* mich in Marburg gebeten, ihn doch auf Trages zu besuchen.

Wozu das? Warum wollte er sich denn den Verdruss bereiten, mich bei sich zu sehen? Ich höre auf, ihn zu verstehen.

Das hättest *Du* nun erwägen und in diesem Sinne hättest Du handeln sollen. Du hättest über alle andere Dinge, nur nicht über mein Verhältnis zu Dir mit ihm reden sollen.

Wozu auch? Der Gedanke, dass er etwas *für mich* tun sollt' ist ja so ganz von mir aufgegeben, dass er mir ordentlich komisch geworden. Warum hast Du also mit ihm geredet? Muss *er* Dir sagen, was an mir ist? Das wolle Gott nicht, das *kann ich nicht glauben*. Also warum denn? Ach darum, weil *auch Du keinen rechten Mut* hast, keinen Mut hast, der die Welt überwindet.

Hättest Du den, so hättest Du Dich schon längst gegen jedes Eingreifen der Br(entan)ischen Familie in Dein *eigenstes* (verstehe mich recht), in Dein *inneres* Leben (und folglich in dieses Verhältnis) verschlossen.

So aber hörest *Du* noch immer die B(ettine) an, die Du doch selbst schwatzhaft nennst und die *ich* eine Kokette nenne (letzteres urteilen selbst meine zwei ganz unbeteiligten unschuldigen Reisegesellschafter) — und dieses ganze Haus, herrschsüchtig und eitel wie es ist, was hat es von jeher anders gewollt, als Dich beherrschen — und *verraten!* (Lass mich das letzte nicht auseinandersetzen — ich fühle, es wäre nicht recht, wenn ich's jetzt täte — aber wahr ist's. Du weisst's auch selbst.)

Mich freut es, dass ich bereits vor acht Tagen, da ich literarischen Commissionen wegen an Savigny zu schreiben hatte, es ihm mit dürren Worten gesagt: es sei in Marburg nur in den wenigen Augenblicken hübsch bei ihm gewesen, in welchen die vorlaute Bettina abwesend war. Er soll innewerden, dass ich ihm wenigstens an *Unentschiedenheit* des Betragens nicht nachahmen will. Doch ohne Not tue ich nun

(um Deinetwillen) keinen Schritt zu weiteren Bekenntnissen. Sonst soll er alles wissen.

Das alles kommt nun daher, dass Du keinen Mut hast. Hättest Du den, er würde Dich, so wie Du den Himmel in Dir trägst, auch Dein äusseres Leben über die Sorgen hinwegheben, die ein unentschiedenes Betragen bringt.

Du handelst aber so, als ob Dein Wert in der bürgerlichen Gesellschaft, Deine öffentliche Würde von dem Willen und Urteil S(avign)ys und seines Hauses abhinge. Eben als ob Du nicht selbst *innerlich* an einem heiligen Gemüt, an einem reichbegabten Geiste, und äusserlich an Stand und Würde von dem gütigen Gott Wert genug geschenkt bekommen hättest.

Das Resultat davon ist: *entweder* ruhe auf Dir selber und lass diese Häuser nicht über die Grenzen der äusserlichen Convenienz Dir nahe kommen, *oder* (wenn Du diesen Mut nicht hast) so *lass es mich nicht wissen* und erspare mir fernere Betrübnis. Für mich sollen sie von nun an nicht mehr da sein.

Auch das hat mich traurig gemacht, dass ich eine Erwartung nicht in Erfüllung gehen sah, die ich im Stillen gehegt. Jetzt sollst Du sie wissen.

Du lobst in der Symbolik manches. Ich will nicht darüber streiten, wiewohl ich glaube, dass einiges im Grunde sehr schlecht sei und an einer gewissen Sentimentalität leidet, die in Kunst und Wissenschaft ein Fehler ist. Eben dahin rechne ich jetzt die Stelle mit der Ueberschrift: *Der Tod*[1], die Du lobst.

Aber darauf bezieht sich meine Klage nicht, sondern auf folgendes: Ich hoffte, der alte *Heraklitus* sollte Dir ganz besonders wichtig vorkommen. Du solltest nach ihm fragen. Seine Philosophie sollte Dich etwas begeistern. Und da hatte ich dann etwas im Hinterhalt, womit ich Dir dienen wollte. Auszüge aus den Bruchstücken seiner Schrift — Notizen über sein Leben und seine äusserliche Umgebung — Nachrichten von seinen Lehrsätzen. — Träte nun das alles, dachte ich,

[1] Studien II, p. 286—287.

hell vor Deine Seele und der ehrwürdige Naturphilosoph werde Dir vertrauter — so würde er und sein Leben und Lehre ein organisches Gânze in Deinem Geiste werden und käme dann etwa die sinnende Muse hinzu, so würde das vielleicht ein *Poem* werden, das zugleich Philosophem wäre und es würde zunächst die H. und mich und vielleicht dann die Welt erfreuen. Aeusserst nahe liegt eine poetische Fabel, wenn man jene Data zusammenfasst — ich hab' sogar die Grundzüge dazu hingeworfen — (die hätte ich Dir dann *hinterher* gezeigt — und darauf spielte ich in Frankfurt an, als ich von einem *Recept zu einem Gedicht* sprach).

Meiner Absicht nach sollte also der Abschnitt: *Die Natur in ihren Gegensätzen* [1] Dich gegen alles andere gleichgültig machen. Es ist nicht geschehen und ich begreife es *jetzt* wohl: Es hätte ganz anders dargestellt werden müssen. Das ist meine *Schuld*.

Auch mit *Empedokles* gedachte ich Dich mit der Zeit bekannter zu machen, da ihm neulich das Schicksal so günstig gewesen. Mit treuem Fleisse und tüchtiger Gelehrtheit hat neulich ein teutscher Lehrer dessen *Bruchstücke* in der Ursprache gesammelt und lesbar gemacht. Da liegt das liebe Buch vor mir. Vor einigen Wochen sandte er mir es zum Geschenk mit einem freundlichen Briefe.

In diesen Tagen muss *Vossens Hesiodus, Orpheus* und *Horatius* bei Dir angekommen sein. Vielleicht erfreuten sie Dich, dachte ich, in gemeinschaftlicher Lesung mit der H.

Nächstens wirst Du den 2ten Band der *Studien* ganz bekommen, zwei Exemplare.

Ich mache auf eine tüchtige Abhandlung über die *Turniere* [2] aufmerksam. Sie mögen sie lesen, obschon sie gegen Sie zeugt durch die Erinnerung an eine Zeit, wo der teutsche Adel noch *Mut* hatte.

Wenn der *Freund* freilich selbst zweifelt, ob er den *Frommen* diesen Sommer noch sehen werde, woher soll denn *dieser* die Zuversicht nehmen? Es wird also ein öder Sommer werden, ein trauriger Sommer.

[1] Idee und Probe alter Symbolik (Studien II).

[2] Article de Wilken, Studien II, 168—223.

Später.

Was der Fromme einmal lernen *müsste,* wenn die *Natur* den Freund in einen andern Band führte, wodurch diesem ein eigener Herd bereitet würde und ein Familienleben — das hat er ja schon oftmals gesagt, eben weil er in seiner Frommheit die Natur verehren gelernt hat — aber wenn *auch ohnedies,* nicht durch die *Natur* sondern durch die *Welt* das Band zwischen Freund und Frommen aufgelöst würde — so hätte dieser auch nicht einmal den Trost aus Frömmigkeit zu entbehren.

In meiner Betrübnis denke ich zuweilen: es werde wohl doch noch dahin kommen, wohin mich einst die Kunigunde kalt hingewiesen: « Ei, einem rechten Gelehrten müsse die Wissenschaft alles sein, und das könne auch mir genügen. » — So wird es sein müssen, wenn der Freund mich aufgibt.

Da werde ich ganz zurückgewiesen aus Gegenwart und Leben dem Altertum angehören.

Wie wird es mir da sein? O ich fühle es deutlich:

Es wird ein Wandeln sein in einer ernsten Nacht. Ich werde um mich fühlen in der Finsternis und Marmorwerk eines Meisters ergreifen — im Dämmerlicht werde ich Götterbilder sehen und Säulengänge und Hallen von grossartigem Bau, und Sphinxe werden stumm am Eingang liegen. Aller Schauer wird mich fassen über der stillen Grösse und der Schmerz der Einsamkeit, und ich werde zwei warme Hände suchen, die mich führen, « zwei Augen wie Sterne [1] », die mir leuchten und einen begeisterten Blick der frommen Seherin, die die Rätsel der Sphinx mir löse aus heiligem Gemüte und mir das Ferne und Fremde der Vorwelt heimlich und menschlich nahe bringe in ein liebes warmes Leben — und das alles wird nicht mehr zu finden sein, und mich wird *das* Entbehren töten vor der Zeit.

Mir graut vor der nächsten Woche. Von einem Tage zum

[1] « Zwei Augen wie Sterne
Die sähen so gerne
Das wonnige Licht
Und dürfen es nicht. » (*Valorich.*)

andern werde ich warten und es wird kein Brief vom Freund kommen. Schon diese Woche war traurig: kein Tag brachte einen Brief daher, bis endlich der letzte mit so viel Samen zur Betrübnis. Aber es waren doch die bekannten Züge, aber wie erst dann wenn die *Welt* mit ihrer List noch mehr gewonnen haben wird? Dann wird gar kein Brief mehr kommen.

Später.

Ich las eben wieder, was die Blätter füllen, die ich absenden will. Vieles habe ich geschrieben — und nichts Frohes. Ach ich konnte nicht, obwohl der Bote des Freundes, Hippolyt mit seinem Köcher[1] diese Nacht an meinem einsamen Lager gewacht hat. Es ist eine traurige Zeit, wenn kühle Umgebung den sonst festen Mann gleichgültig gegen altes Vertrauen macht und wenn selbst der *Freund* den Mut nicht bewähret, der ihm anständig.

Verzeihe mir, aber ich musste so schreiben. Wirst Du mich viele Tage so traurig lassen ohne andern Bescheid, ohne bessern Trost? viele Tage ohne Brief?

XCII

Sonntags Nr. 2 (11 mai).

Es will Nacht werden. Das ist die Zeit wo sich mein Geist aus dem Getöse der Welt zu Dir sammelt.

Wie beneide ich den Hippolyt, der so manche Nacht an Deinem Lager zubrachte. Und eben deswegen ist er mir doch wieder so heimlich lieb.

Werde ich ihn in Winkel auch noch beneiden müssen? Verstehest Du die Frage, Mädchen? Denke nicht, dieselbe stehe im Widerspruch mit Deinem *Frieden*, den ich Dir

[1] Le drame de Caroline, *Hippolyte.*

heilig zu halten gelobte. Vertraue mir. Die Schatten sinken tiefer, ich sehe durch das Fenster, wo ich oft mit Dir stand — wärest Du doch bei mir!

XCIII

Montags später (12 mai.?)

Der Freund hat seine Lektion aufzusagen vergessen und nicht gemeldet, was das letzte Latein, das ich schrieb, heisst. Das muss nachgeholt werden. Siehe, ich will auch aufsagen. Neulich schriebst Du mir: «Ich liebe Dich bis zum Tod, süsser, lieber Freund, Du mein Leben. Ich wünschte mit Dir zu leben oder zu sterben.» Und zuletzt: «Unser Schicksal ist traurig; ich beneide mit Dir die Flüsse[1], die sich vereinigen. Der Tod ist besser, als *so* leben. Eine Hoffnung erhält mich, aber diese ist Torheit.

Ich bin so stolz zu verlangen, dass künftig Du blos die Lektion aufsagst, nicht ich, denn Du siehst, ich verstehe Dich, ich muss das auch wissen! nachher wird Dir das Aufsagen erlassen.

Nachts.

Beiliegender Brief der Sophie ist Dir vielleichl in seinem Anfang dunkel. Du musst also wissen, dass dies zu der schon mehrmals bemerkten Dienstfertigkeit derselben gehört, womit sie mich ängstigt und mir oft schadet. Schon mehrmals, und so auch neulich, wenn ich in später Gesellschaft beim Weine eines Bekannten bin, wartet sie immer selbst, statt einen Dienstboten zu solchem Geschäft zu gebrauchen. So kam ich neulich, nachdem ich *Dich* im Herzen (denn laut wage ich so was nicht) bei einem Glas Bischoff hatte hoch leben lassen, erst gegen zwei Uhr nach Haus — und Sophie hatte sich durch ihr unverständiges Wachen so erkältet, dass sie das

[1] Cf. lettre du 1er mai.

Bett hüten musste und noch kränkelt. Bedaure den Eusebio wegen einer Umgebung, die ihn durch solche Dienste fesseln will. Schlaf wohl, Du Engel, es ist schon spät, und das Licht will nicht mehr brennen.

Dienstag, eilig (13 mai?)

Ich will eben diese Blätter absenden — est ist Postzeit. Ich kann meine Lina nur bitten, mir zu verzeihen, dass ich ihr neulich wehe getan.

Vale dulcissima; utinam mihi liceat lumina tua adspicere, lucida sidera!

XCIV

Eusebio an den Freund.

Dienstags (13 mai 06).

Was der Regen des Himmels der lechzenden Erde ist, das war mir Dein Brief.

Gott segne Dich für solche Liebe, solchen Trost. Nun sehe ich doch, dass ich geliebt bin — schon an der Schnelligkeit der Erfüllung meiner Bitte seh ich's. Wie süss ist's *so zu irren*. Ach ich irrte nie, zweifelte nie. Verzeihe, dass ich Dich mit weitschweifigen Klagen ermüdet. Verdruss gab mir dies alles ein, Verdruss, dass Du in Deiner Güte nicht genug unterscheidest und selbst gegen *Koketterie* und *Falschheit* lieb tust und freundlich. Verdruss darüber, dass das Kommen oder Gehen, das Nahe- oder Fernesein der Familie (die nun leider Savigny den ihrigen nennt), Dir noch nicht eine ganz gleichgültige Begebenheit geworden — sondern dass Du mich darüber unterhalten zu müssen glaubtest — sogar mit der Aeusserung von Bedauern — da es doch für mich nur Eine Furcht gibt, Eine Klage, deren Inhalt der süsse, liebe, herrliche Freund ist.

Es ist eine der heutigen Vorlesungen durch den Brief ver-

dorben. Er kam unmittelbar vorher, unerbrochen musste er verlassen werden — und der Sprecher merkte bald, dass lyrische Unordnung an die Stelle der logischen Ordnung trat. Was kann es helfen? O Du herrlicher Freund, welche Macht führst Du über meinen Geist! Aber Du erfüllst ihn auch, Du bereicherst mildtätig, göttlich, wunderbar!

Mittwoch (14 mai).

Der Brief an Sophien, den ich gestern zu lesen bekam, ist von einem Inhalt, dessen Wert ich tief fühle. Er hat mich wunderbar ergriffen, obschon, wenn ich in meinen Busen greife, das ehrliche Geständnis auf die Zunge tritt und mir zuflüstert: « Ach, dessen bist Du nicht wert, das kannst Du Dir nicht mit gutem Gewissen zueignen, das sind Urteile des blinden Eros. »

Aber nun lass Dir auch sagen, wie es nicht gut ist, so zu schreiben. Du willst dem Eusebio wohltun, es ist gut gemeint von Dir, liebe Seele, und er ist dankbar. Aber es gebiert mehr Leid als Trost. Der Brief war zu *bedeutend* geschrieben und die Wirkung hat sich schon geäussert. Er hat Worte gehört « von einer dunklen Zukunft » und « was das werden würde ». Also *vielleicht* wieder Phantasien von seinsollenden Plänen. Ich weiss es nicht. Weinen hat er wieder gesehen, welches aber zu alltäglich ist bei dieser Natur.

Siehet der Freund ein, dass er entweder gar nicht an Sophie oder *unbedeutender* schreiben muss, gleichgültiger?

Eusebio gäbe viel drum, wenn ihm Sophie den Brief schenkte — aber ums Himmelswillen möchte er das nicht äussern.

Donnerstag morgens (15 mai).

Mein Gemüt ist düsterer als in den trübsten Tagen des Winters, obschon die Sonne da herein scheint und das Volk festtäglich unter meinen Augen lustwandelt und scharenweise zum Schlosse hinströmt, von wo man Musik hört. Ich fühle

tief, wie mir das fremd ist und wie mich nicht angeht des Lebens Freude.

Ja eine recht isolirende Empfindung hat sich seit acht Tagen meiner bemeistert.

Es ist so das Bewusstsein von einem Ausscheiden, das, wenn es andauerte, das *Selbst* vom *Selbst* zu trennen vermöchte. Es ist nicht *Wille* dabei, vielmehr versuchte ich gestern in dunklem Nachsinnen den jetzigen Punkt meines Daseins, rückwärts gehend, anzuknüpfen an das, was mein vorheriges Leben ausfüllt. Aber da ward mir alles noch fremder. Bis auf *Eines nicht*: Das gehört nicht *historisch* zu mir, sondern *inniger*, *notwendiger*.

Es ist auch der feste lichte Punkt um den sich der zerstreute Geist zu sammeln sucht. Aber auch hier tritt wieder eine finstere Gewalt trennend dazwischen und das tiefe Gefühl, wie dieser Trost meines Lebens sich mit den heterogenen Elementen meines *äusserlichen bedingten* Lebens nicht frei, nicht ganz und gar verbinden kann, erzeugt nur neue Schmerzen.

Arbeiten gelingen seitdem gar nicht. Was durch äusserliches Gebot geschehen *muss*, wird mit Verdruss getan. Der Dienstag brachte wieder Spannkraft und Nerv durch den Brief — aber gestern wieder ward der Tag tatlos verträumt. Heute will ich ins Freie gehen (zu Haus geschieht doch nichts), wo es nicht zu laut ist. Es muss anders werden.

Jetzt hat alles Eine Farbe, die freudlose. Ach, es ist auch alles traurig. Auch Deine Augen sind wieder dunkel und ich verderbe sie noch mehr durch weitläufige schlechte Briefe.

Sophie indessen hat mir heute Morgen einen Gruss an den Freund aufgetragen und ich bemerke nichts mehr von der beschriebenen Stimmung.

Später.

Sehen Sie die Aeusserungen über das Kapitel der Symbolik als nicht geschehen an. Es war ungeschickt und sogar inconsequent, so zu schreiben. Ungeschickt — weil was durch sich selber spricht, keiner Hindeutung bedarf, — inconsequent,

weil ich immer alles was ich schriftlich produziere, sobald es einmal *gedruckt* vor mir liegt, als etwas von mir Losgetrenntes kritisch ansehe und es tadle. Es ist dies auch gut — sonst wäre Fortschreiten unmöglich. Eben darum sollte ich aber über dasjenige, was nun einmal das Licht der Welt erblickt hatte, geschwiegen haben. Daher vermeine ich auch, unsere H. könne ihre Zeit nicht schlechter anwenden, als auf Briefe dieses Inhalts

Der Heraklit aber bleibt dennoch was er ist d. h. ohne allen Widerstreit der Vormann und Meister der *Naturweisheit* die das Altertum der Griechen hatte. Die Hauptsätze worauf anjetzt auf andere Wege die Naturphilosophie zurückkommt, liegen in seinem System, soweit wir dies aus ziemlich zahlreichen Bruchstücken kennen. Zerstreut und unordentlich hab' ich noch manches, was mich anzog, flüchtig notirt mit Angabe der Stellen, wo es zu finden. Sie müssten mir Zeit lassen, um es für Sie lesbar zusammenzuschreiben. Ich will es gern tun, sobald ich inne werde, dass Sie aus freiem Triebe, *ohne Hinsicht auf mein sehr unzulängliches Meinen darüber* die nähere Bekanntschaft mit dem Philosophen wünschen.

Der Gedanke mit der poetischen Fabel war zu albern, als dass im Ernst die Rede davon sein könnte. Da ich den Ausdruck: *Rezept zu einem Gedicht* brauchte, müssen Sie schon gesehen haben, dass ich ihn nicht ernsthaft gemeint und er ist lange vergessen. Die *Grossheit* der Lehre Heraklits und der tiefe *Sinn* seines *Lebens* verdienen aber, dass man *getreulich* jede Spur aufsucht, die von ihm zeuget und da will ich denn bei besserer Musse gerne tun, was Sie mir befehlen werden.

Es ist ganz stille um mich her. Die Hausgenossen sind sämtlich ausgefahren. Wie gönne ich ihnen diese Frühlingsluft und wie gerne bin ich allein. — Allein in dem Gedanken an den Einen — in seinen Büchern blätternd — unter seinen Bildern wandelnd. Seliges Alleinsein in solcher Gesellschaft!

Und doch wieder trauriges Allein! Nicht kann ich seine Augen sehen, nicht seine Stimme hören. O Quell des tiefsten Sehnens, wann wirst Du Befriedigung geben? Siehe Freund,

so wogt es in mir auf und ab, so wechselt tausendmal im Tage Wonne und Schmerz — und Schmerz und Wonne — Sehnen und Hoffen, Trauern und Frohlocken — siehe, das alles kommt von Dir.

Donnerstags (an den ich noch nichts anderes als Dich gedacht).

Adieu.

XCV

Donnerstags (15 mai).

Die Lebenswärme regt sich wieder allmählich in meinem Geiste und etwas Lebensmut. Sorge der Freund nur, dass er an den Augen gesunde.

Ich habe mir jetzt einen Vorteil erdacht. Sie wollen Notizen über Heraklit haben. Es ist wahr, ich versprach dies als Befehl anzusehen. Jedoch so gehorsam bin ich nicht, dass ich nicht eine Bedingung hinzufügte. Diese: *Sie liefern mir vorher Ihren Pompejus und Cäsar*[1] *aus, anders erhalten Sie keine Notiz von dem Philosophen, nicht eine Zeile.*

Senden Sie es durch Mohr, aber nicht wieder so, dass ich darüber wochenlang ohne Brief von Ihnen bin. Für die Briefe ist die Post besser.

Schreiben Sie doch auch, ob die Bücher richtig an Sie und H. abgeliefert worden (Voss und die Studien).

Mit Sophien ist's wieder ruhig.

XCVI

(Sans date.)

Ach — wie verstehe ich es, dass die Bilder Dir lieb sind und traurig zugleich! Wie verstehe ich Deine Sehnsucht nach einem Zusammensein in Freiheit und unter blauem

[1] Drame perdu de Caroline.

Himmel, wie Du es im Traum gesehen. — Und wie freue ich mich der Tage in Winkel. O Du lieber Engel, wie schön ist es, dass Du so lange dort bleibst. Richte doch alles recht hübsch ein, hörst Du, Lina. Ich will mich auch recht bestreben, Dir zu gefallen, nur von äusserer Zier darfst Du wenig fordern. — Ich schrieb heute dies alles unter öfterer Störung, möchte aber doch gern heute absenden. Die Sonette siehest Du zu gütig an — das ist Poesie wie man sie machen kann[1]. — *Deine* Poesie zu machen, muss man bleiben lassen. Wenn Dir die Sachen nur Freude machen — so hab ich mein Ziel erreicht. Siehe, darum klage ich so oft über mein Amt, weil es mich hindert, einzig zu leben um Dich zu erfreuen. Wäre ich reich, so würde ich blos darauf denken, blos für Dich arbeiten. Durfte ich doch die Wange küssen, die so rot war vom Morgentraum.

Nicht wahr in Winkel?

Adieu süsses Mädchen — liebes Leben adieu.

Du machst gute Fortschritte im Latein. Verstehst Du denn aber auch gewiss, was ich zuweilen schreibe?

Quantopere tu me ames, inde cognosco quod discendi laborem non refugis. Te in oculis semper, semper in sinu gero.

XCVII

Sonntags, 18. Mai.

An den Freund.

Eben kommt Dein Brief. « Wenn Du kannst, schreib mir bald » heisst's am Schluss. Ich will versuchen was ich kann. Es ist schon spät und ich muss doch gerne morgen meine Antwort in Deinen Händen wissen.

Was gäb ich drum, morgen (oder noch lieber heute) fünf Minuten bei Dir zu sein! Wieviel besser doch Ein Augenblick persönlicher Gegenwart als bogenlange Briefe. Wie freut

[1] Ces sonnets de Creuzer sont perdus. Ce sont ceux dont parle H. Voss dans sa lettre à Charlotte Schiller, du 14 septembre 1806. Cf. Rohde, note 2, p 98.

es mich, dass auch Du dies einsiehest — und so ist ja kein Misverständnis zwischen uns — ist nie eines gewesen. Nichts als das Schicksal trennt uns und der Raum — Menschen vermögen uns nicht zu trennen.

Ach leider war *ich* es wieder mit meiner Ungeschicklichkeit der Dich auf den Gedanken brachte, es wohne Argwohn in meiner Seele. Vernichte was ich schrieb. Ich will Dir es abkaufen. Bestimme hohen Preis — nur vergib mir. O wie betrübt es mich, dass Du glaubtest, mir den Schwur anbieten zu müssen. Vergib mir Geliebtester.

Denk mich gegenwärtig zu Deinen Füssen, kaum wagend Dir ins heilige Angesicht zu sehen. Siehe, ich bin ja wieder ganz Dein, nimm mich auf. Halte dem Manne etwas zugut und seinem harten Sinn, der ihn so oft der Milde vergessen macht gegen Dich liebes, sanftes Leben. Rechne mir aber auch nicht zuviel zu.

Das *Sie* ist mir unbewusst entfallen. Bei Gott, es hatte keine Absicht. Weiss ich doch wahrlich selbst nicht mehr, wo und wann ich es gebraucht.

Ich habe schon genug verschuldet, bürde mir nicht noch Unverschuldetes auf.

Wirst Du noch ferner glauben, dass ich Dich nicht würdige, ferner von Heraklit zu hören, argwöhnend Du habest mich nicht verstanden?

O wie bedarf ich's bei solchen Forschungen, Dich zu hören und aus dem ewigen Verstehen das *Dir* ein Gott geben Erkenntnis und Licht für mich zu schöpfen. Was ich zuletzt schrieb war wahrlich *rein historische* Exposition meines Gefühles von dem Unwert dessen, was ich da hatte drucken lassen. Nun aber soll Dir nichts verborgen bleiben. Du sollst meine Armut sehen — ich will die Götter beherbergen und bewirten in meiner Armut so gut ich vermag, mit frommem treuem Herzen.

Was ich habe besteht in einige kurzen aus den Bruchstücken des Philosophen ausgezogene *Sätzen*. Diese sollst Du (gegen *Pompejus*[1]) von mir haben, sobald ich Zeit bekomme, sie aufzusuchen.

[1] Le drame dont il a été question plus haut.

Die abgeschmackte Idee mit der poetischen Fabel erzähl ich mündlich, und Du sollst mich zur Strafe für die verursachte Betrübnis auslachen.

Später.

Ich ward unterbrochen.

Liebe Seele, lass doch die schöne Sitte nimmer unter uns veralten, dass wir einander nichts verschwiegen. Versprich mir immer recht aufrichtig gegen mich zu sein. Du sollst sehen, ich will solches Vertrauen verdienen lernen.

Schick mir doch aber auch den Pompejus ehe Du abreisest. Willst Du? Schick ihn durch Mohr — oder nimm ihn wenigstens mit, damit ich ihn aus seinen Händen empfänge Das wäre das Allerschönste.

Schreib von Winkel aus *recht bald, aber vorher auch noch einmal von Frankfurt*. Ich werde Dir dann sogleich nach Winkel antworten wann ich kommen kann.

Lange werde ich leider nicht dort weilen können, weil ich keine Ferien habe. Du bleibst doch wenigstens drei Wochen da?

Guter Engel, eins beunruhigt mich: bist du dort auch vor Lignacs Nachstellungen sicher? Bedenke das doch ja wohl. Welch eine fatale Gesellschaft für Dich, wenn der Mensch sich zu Dir hindrängte! Bist Du nicht ganz sicher so reise doch lieber nicht. Und ich komme, sobald Du es für möglich hältst, nach Frankfurt.

Was Du von *Sophien* schreibst, ist alles sehr wahr, ohne dass man sagen könne, sie habe es verschuldet. Es ist ihr von der Natur versagt, *grosses hohes Vertrauen* zu haben — weil es ihrem Geist an *Tiefe* gänzlich fehlt und an einer Heiligkeit, die die Welt überwindet und Furcht und Tod. O Gott, dass ich Dich nicht vor 6 Jahren kannte! Schicksal meines Lebens, wie hart bist du und wie bitter!

Im übrigen lass Dich nicht beunruhigen, es ist Deiner nicht wert. Auch haftet und wurzelt nichts tief. Und jetzt ist alles wieder gut. — Wie sie dann überhaupt *gutmütig* ist. — Verzeihe mir, dass ich Dich mit dieser Wetterlaune

unterhielt. Du willst ja aber immer wissen, wie es mir geht.

So musst Du dann auch wissen, dass Du göttlicher Seher (aber zugleich *schöner* Seher) richtig geahndet. Ich war wirklich wieder an der Brust krank. Fussbäder haben das wilde voreilige Blut ganz beruhigt — und ich bin wieder wie der Fisch im Wasser.

Auch hab ich wieder viel *Geld* und kann meinem Mädchen zulieb sogar verschwenden. O wie süss ist es doch, den Plünder, den man Gold nennt, so recht nichtachtend wegzuwerfen.

Wie süss verschwenden in jedem Sinn[1]. Wär ich ein König: es sollte wieder die goldne Zeit sein, d. h. jeder sollte Gold haben.

Nun so leb denn wohl, Du heiliger Engel, süsses Mädchen, behalt mich im Herzen lieb — ach und verzeihe mir. Lass mich's in der *Gegenwart* nicht entgelten, was ich *abwesend* verschuldete, sondern sei barmherzig ohne Mass und gut und verschwenderisch in Liebe, in Segen wie Gott.

Wenn Du nur lesen kannst, was ich so geschwind geschrieben. Ach wieviel mute ich Deinen Augen zu. Sind sie denn auch wieder recht gesund? So gesund wie meine, die kein Schein mehr trübt (nie getrübt hat), wie mein Herz, das mit aller seiner pochenden Lebenskraft für den Freund schlägt und sein letztes liebes Blut gerne für ihn hingäbe wenn es gölte?

Dass Du an Sophien schreiben willst von Winkel aus ist mehr als Grossmut. Nötig ist's auch nicht. Nimmer würde sie mich abhalten können. Bin ich nicht Mann und folglich stolz? Wenn Du aber willst, so schreib ihr, aber eingeschlossen *an mich*. Adieu, Du Engel, Mädchen, Lina.

Grüss die H.

[1] Cf. Gœthe: « Süss ist jede Verschwendung; lass mich der schönsten geniessen. » (Amyntas.)

XCVIII

Freitags d. 23. Mai 6.

Da ich nicht weiss wo Du Dich jetzt aufhältst, so sende ich diesen Brief mittelbar.

Die Woche neiget sich zu Ende und noch hab ich keinen Brief von Dir. — Ich sehe den Kalender an und finde den heutigen Tag mit Desiderius bezeichnet. Dein Latein sagt Dir, dass dieser Name *Sehnsucht* ausdrückt und davon entspringt. Sehnsucht (Desiderium) ist seine Wurzel. Fühlst Du, wie dieser Zufall meinen eigenen Zustand bezeichnet schon seit vielen Wochen — doch besonders seit dieser letzteren und mehr noch seit heute, da ich wieder keine Zeile von Dir sah.

Jetzt hoff ich auf morgen. Morgen muss etwas bringen, denn an diesem Tag durft ich Dir doch selbst nicht schreiben, einmal weil es der fatale Samstag ist und dann weil Du morgen auch abreisen wolltest.

Ach wer doch mitreisen könnte! wie entbehrlich wär da jedes Mittelding zwischen Fernesein und Nahe zugleich, das unselige Mittelding das man Brief nennt! Von meinem Kommen weiss ich vorjetzt nur dies, dass auf Pfingsten keine Ferien (ausser den 2 Festtagen) verstattet sind (ausdrücklicher Befehl von oben herab, dass aber Ferien gestattet sind vom 29. Juni bis zum 6. Juli. Bist Du alsdann in W.?

Soll ich pflichtwürdig des Amts warten, so bin ich wirklich in den angegebenen Termin eingezwängt. Ich sage noch nicht, dass ich es will — sondern schreibe dies nun vorläufig, damit Du doch einsehen lernst, wie gegründet meine häufigen Klagen sind über Fessel und Staatsbann.

Später

Es ist abendlich wie es nicht alle Tage ist; — milder Schein scheidender Sonne. Ach, vor zwei Jahren stand ich in diesen Stunden bei solchem Schein zuweilen hier, wo ich

schreibe, mit dem Freunde am Fenster, seine Hand haltend, in seine Augen blickend und erblickend den sanfteren Widerschein des sanften Scheins. Solche Stunden würden neugeboren werden, wenn ich mit ihm allein wandeln dürfte an des Rheines Ufern. Werd ich dürfen? Sag an, Schicksal, rede, Zufall, werd ich dürfen? Aber darf ich auch, es sind doch scheidender Sonne Strahlen, sie deuten auf *Scheiden*. Kurz wird die Zeit sein des seligen Zusammenlebens und dann heisst's wieder *geschieden!*

Stille mein Herz, ungenügsames Herz! Willst Du nimmer verstehen lernen das Wort des Schicksals (das nun einmal die stete Vereinigung versagt)? — nimmer gehorchen lernen dem Spruch höherer Mächte? Gute Nacht, Freund, Engel!

Samstags (24 mai).

Schon war die gewöhnliche Poststunde vorbei und noch kein Brief von Dir. Spät kam er. Ich wollte ihn gleich beantworten, aber da zeigte die Uhr elf und ich musste hin in die Versammlung zu bürgerlichem Geschäft, wo man Protokolle macht, wo man in anderm Sinne Latein redet, als der treffliche Freund.

Dorther komm ich eben zurück. Es ist sehr spät und doch treibt die Sehnsucht mich zum Versuche, ob ich Dir noch einige Zeilen nach Frankfurt senden kann. Es sei versucht. Zwar ist es Samstag, aber ich soll ja an H. adressiren, wobei ja (wie man mir sagt) der Tag keinen Unterschied macht.

Innerliches kann ich nichts schreiben. Die Zeit drängt mich. Nur melde ich Dir, dass ich nun

1) den *Pompejus* mit einem Briefe durch Mohr erwarte und dass es 2) gut wäre, wenn *Du* mir zuerst von W(inkel) aus schriebest.

Doch solltest Du darüber in Deinem Brief, durch Mohr besorgt, anders verfügen, so werde ich mich danach richten.

Alles wird nun drauf ankommen, wie lange Du in Winkel bleibst.

Darnach (nach nichts anderem) richtet sich mein Kommen.

können oder Nichtkönnen. Sophie kann und wird nichts dagegen haben und es ist unnötig, dass Du an Sophie schreibest. Doch wenn Du durchaus willst, so adressire den Brief an mich.

Es ist mir oft halb zum Lächeln, halb zum Trauren wenn ich die so wunderbare Naivetät Deiner Briefe bemerke, wo Du nur immer von den Hindernissen redest, die Sophie machen könnte und ganz schweigst von dem, was der Staat befiehlt, eben als sei ich gar frei von dieser Seite.

So wisse denn, dass mir aber vorgestern unter einem grossen Siegel ein höchster Befehl an mich und meine Mitsklaven eingehändigt ward «dass man keine andre Ferien gestatte, als vom 29. Juni — 6. Juli.»

Jedoch ist es *irgend tunlich* und *menschenmöglich*, so komme ich doch früher, wenn Du vor dem 29. Juni wieder zurück musst.

Jener Befehl setzte mich in grosse Verlegenheit. Es waren gerade zwei Freunde bei mir, als er mir eingehändigt ward. Ich musste ihn schnell lesen, weil er weiter gehen sollte. Das hatte dann vorerst die *sichtbare* Folge einer Bestürzung und sodann, was noch schlimmer war, einer *lyrischen Unordnung* im Gespräch, ärger noch als die neuliche im öffentlichen Vortrag.

Siehe so geht es dem armen Menschen, den Du den Frommen nennst — und lass ab, nach seinem Leben zu fragen. Du siehest ja, wie es ist, und so war es immer nur in andern Formen, dasselbe Element d. h. ein Sklavenleben.

Ach Du musst mich viel lieben, wenn ich bei Dir bin, viel trösten, denn bei Dir, Du Himmlischer, ist die ewige Liebe und des Lebens grosser Trost und die Befriedigung jeder Sehnsucht.

Ich bin wieder ganz gesund. Tu mihi carior es quam oculi mei.

Gaudeo quod latine scripsisti. Ego nullum hominem unquam magis ex corde amavi, quam Te. Du hast meine Erwartung recht gespannt durch den Vorschlag, den Du mir tun willst.

Schreib mir doch nun vorläufig ein Wort darüber.

Willst Du? Du bist ja so gut.

XCIX

D. 4. Juni 6.

Teurer Freund!

Statt meiner muss dieser Brief kommen. Es war nicht möglich zu machen. Ich gedachte gestern noch, dass es möglich werden würde und hatte mir, um ungehindert den Rhein passiren zu können, schon einen Pass schreiben lassen — allein ich bin zu gebunden. Der morgende Tag ist einzig frei, und wenn ich dann auch den Freitag und Sonnabend hinzufügen *könnte* (was kaum tunlich) so hätte ich schon müssen nächsten Sonnntags hier sein — und nun bedenke die Entfernung von 24 Stunden. Kaum einen Tag hätte ich dort sein können.

Es wäre Sünde, den lieben Freund so im Fluge zu sehen ohne dass man bewusst werden könnte der Seligkeit des Zusammenseins.

Auch kein hiesiger Kutscher wollte hinüber über den Rhein mit einer Kutsche (sie hätten kein Patent hiess es — Gott weiss was das wieder ist) und *hinüber musste* ich doch jetzt wegen der Kürze der Zeit — der andere Weg ist gar zu weit, und *fahren* auch, weil Gehen in solcher Kürze unmöglich war.

Auch ist noch vorher genauer Abrede nötig. Nähere Einsicht in den Plan des Zusammenseins erzeugt Besorgnisse. Der Freund missverstehe nicht. Nicht *ich* habe zu fürchten sondern *er*. Nun aber scheint er mir hier nicht genug erwogen zu haben den Boden auf dem er jetzt lebet. Er bedenke dass Dörfer oder kleine Städtchen (gleichviel, ja noch schlimmer) der Sitz der Neugier sind und jener unseligen Leerheit, die alles wichtig findet und folglich nach allem siehet. — Preiswürdige Gleichgültigkeit des grossstädtischen Lebens, wie beglückst du die Freunde!

Siehe mir ins Auge, lieber teurer Freund und lass mich Dich aufs Gewissen fragen. Hast Du das genug bedacht?

Lieber mein Leben als Dich in Gefahr wissen — in Gefahr setzen, Du treue Seele!

Nein, darüber muss ich erst vollkommen im Klaren sein. Es war unrecht von mir, dies nicht früher zu denken — aber so macht es die sehnende Freundschaft: sie bringt in Gefahren was ihr das Kostbarste ist — und hinterher folgt Beratung und Ruhe.

Es leben, wie ich durch stille Erkundigung erfahren, viele Frankfurter Familien dort — was kann diesen in der Stille des Landlebens willkommener sein, als ein Stoff zum Sehen, Fragen, Raten und dergl.? Bedenke doch dies alles wohl, geliebte Seele, aber mit Vorsicht und Misstrauen.

Wäre es nicht recht sicher, so gäbe es ja für die freien 8 Tage vom 28. Juni — 6. Juli wohl einen andern Einigungsort — selbst nach Frankfurt zu kommen wäre dann wohl geratener, im Fall Du zurück wärest.

Ich bestimme nichts — aber das weiss ich, dass es jetzt kaum tunlich für mich — und gefahrvoll für Dich gewesen wäre.

Dieser Brief ist der zweite den ich nach Winkel schreibe.

Hierbei ein griechisches Blatt.

Adieu.

Denk an Deinen

treuen Freund.

C

(*Fronleichnam 1806. 5 juin.*)

Liebe Lina, Du siehest doch dass ich blos aus Besorgnis für Dich im Briefe immer *Sie* gebraucht habe? Das liebe Griechisch aber verstattet mir das vertraute *Du*. — Und könntest Du fühlen wie es mir gegen das Herz geht, Dich *Sie* zu nennen. Nennt man doch auch Gott *Du*, und die heilige Jungfrau *Du*, und jeden Schutzengel *Du*, und bist Du mir nicht das Göttliche, das ich im Leibe des Menschen erkenne, nicht die Heilige, die Jungfrau, nicht mein Engel?

Am Dienstag war ich recht bei Dir. Unter den letzten Strahlen der Sonne, als schon der Mond kühner leuchtete,

ging ich auf und ab — wo? — an dem Ufer desselben Flusses, der jetzt Deine Blicke einsaugt (ich war jenen Abend in Mannheim und ging am Rhein) — «Jetzt geht sie an diesem Flusse auch so auf und nieder, schauend in seine Wellen, vielleicht gedenkend an Dich». — O ich hätte mich hineinstürzen mögen, damit er mich zu Dir hin trage, der starke breite Fluss!

Fronleichnam! wäre es möglich! Der frömmste Christ (der an diesem Tage alle Gnadengüter, die die Kirche ihren Kindern darbietet, gläubig, sehnend, brünstig umfängt und an sein Herz drückt, und sie ihm einprägt, damit ihr grosser Trost nimmer schwinde) dieser Christ — er würde diesen Tag nicht andächtiger feiern, als ich, wenn ich bei Dir wäre. Lina, Lina, wie wollte ich an Deinem Halse hängen.

CI

Den 6. Junius 6.

Geliebter, teurer Freund!

Die Briefe, die Du bezeichnet hast, habe ich verbrannt.

Ich empfing heute Deinen Brief mit dem Bewusstsein, ich hätte Dir neulich nicht von einer unsicheren Hoffnung des Kommens schreiben sollen, und nun ich den Brief gelesen, klage ich mich deswegen noch mehr an, und je mehr ich dem Gedanken nachhänge, desto lebhafter fühle ich, wie ich doch so unglücklich dazu bestimmt und verdammt bin, die treue, süsse Liebe des Freundes nur durch die Schmerzen zu erwidern, die ich ihm verursache, durch die Sorgen die ich in sein liebes Leben bringe. Verwundert hab' ich mich nicht über die dauernde Bosheit der D(aub) —; aber besorgt bin ich nun, der Erfolg ihrer unwürdigen Bemühungen werde eine Quelle von Leiden für Dich werden. Sobald ich Deine Erlaubnis habe, werde ich meine bisherige Schonung gegen die Falsche bei Seite setzen, und einmal ganz ihr gegenübertreten

in der Weise eines Mannes, der entschlossen ist, Dich nicht länger mehr Gegenstand boshafter Zungen sein zu lassen. Schreib mir doch bald und alles, was Du argwöhnest oder fürchtest, und hauptsächlich, was von mir geschehen kann, die arglistigen Bestrebungen der D(aub) unwirksam zu machen. Könnte nicht etwa ein Brief von mir an Hufnagel, (der mir noch neulich eine seiner gedruckten Predigten zugeschickt und sich nach seiner Weise dabei über die Massen wohlwollend geäussert hat) im Notfall von guter Wirkung sein? Schreib mir liebe Seele; was ich nur in meinen Kräften habe, ich will es tun.

Mein Kommen könnte Dich doch recht eindringlich und sinnlich überzeugen, wie es vorjetzt unmöglich! O wie nötig wäre auch mir gewesen dieser Balsam, den Deine seelenvollen Worte in mein Gemüt senden, wenn ich Dich Engel von Angesicht sehe und an Deinen Lippen hänge. Allein ich sah es ja voraus, es war nicht vom Schicksal gestattet. Zweifle nur nicht, dass ich das Mögliche versucht. — Von Seiten Sophiens weisst Du wohl, war kein Hindernis und *könnte* auch nimmer eins für *mich sein*. Es waren andere Dinge. Eins will ich Dir künftig mündlich sagen, so mir es Gott so gut werden lässet, Dich bald zu sehen, und ich weiss es, Du wirst mich alsdann entschuldigen.

Vorjetzt eilte ich nur, Dir gleich diese Zeilen zu senden um zu hören, was ich in der Lage tun könne.

Leb wohl Geliebte. Mit Sehnsucht sehe ich durch mein Fenster und der grüne Wald, der meinem Blicke begegnet, ist öde und erstorben, da ich Dich so ferne weiss.

CII

Donnerstags den 12. Juni 6.

Ich schreibe auf der Stelle, geliebter Freund, damit Dich vor Deiner bevorstehenden Rückreise mein Brief noch treffe.

Ich will mich an den Anfang des deutschen und an das

Ende des griechischen Blattes halten. In dem letzteren verspricht der Freund *Geduld* (Gott weiss, dass diese uns notwendig ist) und fraget, ob ich ihn verdamme. Verdammen? Wie könnte ich verdammen, was sich je in des Freundes Herzen reget? Aber betrauern muss ich, beweinen muss ich solche Stürme, die das geliebte Haupt umdüstern. Und diese Empfindung sei dann auch für heute und für immer ganz ausgesprochen, rein ausgesprochen.

Oder soll ich dies nicht? Wie könnte ich dann aber auch Anspruch machen auf den Namen des *Mannes*? Wie schlecht erfüllte ich dann selbst die Aufforderung Deines deutschen Blattes, wonach ich eine unwandelbare Festigkeit zeigen soll, die kein Schicksal leugnet!

Also es sei gesagt. Ich kann keinen Wohlgefallen haben an einer Stimmung wie sie einige Tage hindurch herrschend gewesen sein muss. Nicht weil ich sie missverstehe — nicht weil ich Kälte wünsche — sondern weil ich sie (wie Du auch, aber mit Wohlgefallen leider, andeutest) für ein Gift ansehe, das Dich, mein liebes Leben, zu zerstören droht. O es ist nicht recht, nicht etwa so zu *schreiben* (davon ist die Rede nicht), so zu *sein*, wenn auch nur auf Tage, auf Stunden. In Deinem Gemüte müsste ein Klima sein, wie die Poeten von den Seligen Inseln singen: wolkenlos, klar, ruhig und sanft, erquickt durch milde Wärme, nicht versengt durch einen Mittagsbrand, der des Lebens Blume und deines Geistes schönste Blüte verdirbt.

Tausendmal hast Du es selbst erkannt und geschrieben, es sei nicht töricht allein, sondern unrecht, auch gegen das ankämpfen zu wollen, was Schluss des Schicksals ist. Du hast diesen Gedanken so fest gefasset und so schön ausgebildet, dass ich mich wunderbar gestärkt fühlte und getröstet durch die Frommheit Deines lieben Herzens und aufgerichtet durch Deines Geistes Grösse.

Wo ist nun die Frucht dieser Vorsätze? Wo der fromme Sinn, der Dich damals beseelte? Tönt es nicht mehr in Deiner Seele, jenes himmlische Lied von dem Sterne, der den Weisen die Strasse zum Heiland zeigte[1]?

[1] Allusion au *Gebet an den Schutzheiligen*. (Mélété.)

Nein, sie können nicht erstorben sein, jene Töne: sie schlafen nur in dem lieben Herzen und es wird mir gelingen, sie zu wecken durch Treue, durch Liebe, durch einen Blick meines Auges, das unverwandt Dich im Geiste schauet, durch einen Druck meiner warmen Hand.

Nicht wahr, der Freund will nicht wieder so phantasiren wie in dem lateinischen Blatt? Verstehe er auch recht meine fragende Bitte: nicht das ist ihr Sinn, dass er unterlasse zu äussern was sein Herz bewegt, dass er Ruhe heuchle wenn drinnen Sturm wäre — (dies wäre ja schlimmer als alles Bisherige — dies müsse ja vollends den Faden des teuren Lebens zerreissen): *darum* bitte ich ihn, *darum* bete ich zu Gott, dass er ruhig sei, dass jener Friede, der uns so beglückt, auf immer wiederkehre.

Lass es uns auch menschlich ansehen, so wirst Du mir beipflichten müssen.

War es denn, um von Eusebios Fesseln zu schweigen, auch nur von Seite des *Freundes* möglich, dass ein Bund geschaffen ward, der dem ersteren volle Befriedigung gewährte? Oder hat der Freund nicht noch beim letzten Zusammensein gesagt, es sei der Verwandten wegen unmöglich gewesen? Was sollen nun erneute Stimmungen wie die in dem letzten Briefe? Können sie etwas anderes als Schmerzen geben?

Ja, es sei gesagt, ich will einmal eigenmütig nur an den Eusebio denken: es ist Beruf seines Lebens einer Zahl von Jünglingen das *stille* Heiligtum des Altertums aufzuschliessen. Woher soll er nun die stille Gemütsverfassung, die dazu erforderlich, hernehmen, wenn er durch fruchtloses Streben, durch Widersetzlichkeit gegen ein hartes Geschick wie von Plagegeistern hin und hergetrieben wird? Siehe, Geliebter! ich habe grosse Schulden an Dich abzutragen, Schulden die den Wert des Lebens aufwiegen (weil Du mir selbst erst das *Leben* gegeben, das so genannt zu werden verdient) — aber Ruhe bist Du mir schuldig und Du wirst sie mir geben, wenn Du einsiehst, dass Du sie Dir schuldig, wenn Du Dich bestrebest, sie Dir selbst zu geben.

Und nun lass mich auch einen Blick in die Zukunft werfen. Erlaubt es gleich Deine Lage oder meine Armut nicht, Dich

so oft zu sehen, als ich wünschte, so kann ja die Zeit nicht mehr so ferne sein, wo das majorene Alter Dich frei macht[1], und bleibst Du dann bei dem Vorsatz manche Vorteile Deiner bisherigen Existenz aufzuopfern, achtest Du es dann nicht für Verlust, Eusebios Umgang dagegen einzutauschen — so sei doch gewiss, dass er keine höhere Wonne kennt, als diese Hoffnung, so baue doch darauf, dass er als Mann handeln werde, um Dir ein ehrenvolles, gesichertes, angenehmes Leben und eine anständige Lage bereiten zu helfen, und wie gern wird er von seinem Gelde dazu beitragen, damit der liebe Freund behaglich und sorgenlos lebe.

Wie sehr Du alles durch ein trübes Medium anfasst in Deinem Briefe, zeigt auch das, dass Du was ich als einen *möglichen* Fall des Weggehens geäussert gleich als *wirklich* bevorstehend ansiehest. Es muss wahrlich hier arg kommen, wenn ich solchen Vorsatz ausführe. Das wachsende Zutrauen lehrbegieriger Jünglinge, die vermehrte Aufmerksamkeit und die zunehmende Anzahl der Schüler sind starke Bande, die Deinen Eusebio festhalten. Aber wenn etwa eine fürchterliche Zeit diese Pflanzungen zertreten sollte, wenn dem Manne von Ehre und Treue nichts übrig bleibt als zu gehen — soll denn der noch bleiben, den der Freund seiner Liebe wert achtete? Und muss es denn etwa gerade *hier* sein, wo dieser sich zu mir gesellet, wird er, wenn er doch einmal seine bisherige Lage verlässt nicht auch an einem andern Ort mir folgen? Lerne doch das lateinische Sprichwort: Patria est, ubi bene. *Ich* sage : Patria est, ubi *amicus* est.

Doch jenes sind ja nur Besorgnisse. Aber Besorgnisse wozu alle Gründe da sind und die auch bei anderen aufsteigen. So schrieb mir erst vor wenigen Tagen S(avign)y: « es wird sich mit den deutschen Universitäten und Wissenschaften wohl schon bald geben. »

Du siehst daraus, dass er mir geschrieben hat und in seinem Briefe war zwar, wie immer, alles literarisch, aber auch kein Schatten von einer Misstimmung gegen mich, wie Du befürchtet. S(avign)y ist in Nürnberg, wohin ich ihm einige

[1] Voy. Rohde, note p. 106. Il y a là une erreur de Creuzer sur l'âge de Caroline.

Adressen senden musste. Natürlich hab auch ich freundschaftlich und literarisch geschrieben. Jene Stimmung des S(avign)y tut mir, ich gestehe es, wohl, und ich freue mich, dass Du geirrt, denn ich muss Dir nur sagen: hart sein gegen ihn könnte ich niemals. Es wäre gegen mein Gefühl. Sobald ich es über mich erhielte, müsste ich mich selbst sofort der *Undankbarkeit* anklagen. Der *Undankbarkeit!* Ja. Höre also, ich glaube, ich sagte Dir noch nicht dass ich einst (es sind nun über 8 Jahre) auf freiwilliger Anbietung, 2 Jahre lang ohngefähr, eine Art von Pension von ihm genossen habe, die im ganzen vielleicht einige hundert Taler betragen mag. Ohne diese Pension hätte ich nicht fortstudieren können (aber auch nicht heiraten — siehe, so wunderbar ist mein Geschick verwebt!).

Das ist nun wieder ein Fragment aus meinem Leben. Es wird Dich nicht neugierig machen, mehr erfahren zu wollen. Frag also nicht wieder; es gibt mir nur die Besorgnis, Dir fremder zu werden, wenn Du siehst, wie die *Not*, die nicht geduldet wird in den goldnen Hallen der *Poesie*, immerdar meine Hausgenossin war. Im stillen muss mich Platon trösten, der so beruhigend beweiset, wie die *Liebe zum Schönen* von der *Not* als ihrer Mutter geboren worden.

Auf meine neulichen Aeusserungen, die Bettina betreffend, hat S(avigny) gar nichts erwidert.

An die H. habe ich unterdessen zweimal geschrieben. Einmal durch die fahrende Post, wo ich ein Buch für sie und Dich geschickt habe. — Ich habe aber auf beide keine Antwort

CIII

Donnerstag, 19. Juni 6.

Dein heutiger Brief, geliebter Freund, hat mir, obschon Du sagst, er sei in Unruhe geschrieben, durch die liebe Klarheit und Ruhe seines Inhalts und Tons recht im Herzen wohlgetan, und ich bin jetzt so ganz bei Dir in Gedanken, dass

mir alles andre Denken fremd und unerquicklich ist. Mögen also diese Gedanken Zeilen werden, und noch heute an Dich abgehen.

Wie Du doch gut bist, Du liebe Seele! Wohl hättest Du Ursache, mich schärfer zu tadeln, dass ich eine Besorgnis wegen einer möglichen Ortsveränderung nicht scharf genug schied von dem, was uns verbindet. Du bist so schonend, weil Du wohl fühlst, dass sich da ein Fehler regt, von dem das Männergeschlecht wohl immer geheilt werden wird, indem sie so gern egoistisch alles auf den Punkt beziehen, worauf sie nun einmal als öffentliche Personen stehen.

Die andere Bemerkung, « dass ich nie gekommen, ohne erst von abhaltenden Kleinigkeiten zu reden », würdest Du ganz ehrlich zurücknehmen, wenn Du über meine Lage mehr als einen *allgemeinen* Begriff hättest. Hättest Du eine individuelle Anschauung von den wunderbar verwickelten Bedingungen meines äusseren Lebens, Du würdest wohl mehr Stoff zum Mittleid mit dem armen Menschen finden, als zur Beschwerde. Es wäre doch eine recht belachenswerte Verblendung, mit einer Freiheit zu prahlen, deren Mangel man jeden Tag zu seinem Verdruss gewahr wird.

Was von mir abhängt (z. E. die Anforderungen der Convenienz), ei, das soll mir wohl nicht über den Kopf wachsen. Es ist ein leichtes, M—sche *Partien* und K—sche Gesellschaften auszuschlagen — aber wo der Professor angeht, sagte Eusebio, da höre der eigne Wille auf. Es sei eine Kleinigheit, jetzt in der bisherigen Hitze von sechs bis elf drei Vorlesungen zu halten und am selbigen Tage noch zwanzig schriftliche Uebungsstücke durchzucorrigiren nebst den andern literarischen Obliegenheiten — aber dasselbe alle Tage tun zu müssen, und nimmer dem Zuge des eigenen Genius folgen dürfen, und nicht Ferien machen dürfen, wenn es gemütlich, sondern wenn eine gewisse, von obenher bestimmte *Normalzeit* eintritt — das, das kann doch auch den Geduldigsten mürbe machen, und so kleinlaut und ungläubig in eigne Freiheit, dass er auch da sie nicht mehr zu haben glaubt, wo er sie hat.

Doch aufs neue begehe ich den Fehler, mit dessen Be-

kenntnis ich diesen Brief so löblich anfing. Du siehest wohl, dass Du mich *in diesem Stück* unheilbar aufgeben musst.

Lieber Freund, Du hast doch meine Nachricht von Savignys Brief nicht so verstanden, als bezweifelte ich, was Du mir von ihm schriebst? Vielleicht bin ich Dir dafür dankbar, denn ist es nicht eine Wohltat zu wissen, wie man mit jemand daran ist? Siehe, das würde ich nicht wissen, wenn Du nicht wärest; im Dunkeln schwebend und seine Gesinnung nach meinen Wünschen beurteilend würde ich ihm vertrauter schreiben, als gut wäre. Ich weiss ihn nicht zu nehmen. Er ist freundlich im Allgemeinen, um mit mir in einem gewissen literarischen Verkehr zu bleiben (vielleicht hat ihm die staatskluge Kunigunde gar gesagt, er müsse der Patron seiner literarischen Freunde sein). So will ich ihm denn auch freundlich sein im allgemeinen und so [mot illisible] in Literatursachen, als sein Herz nur begehrt. Auf diese Weise kemm ich nicht in die Gefahr, undankbar zu sein oder auch nur zu scheinen.

Hab ich doch *jemand*, der mir nicht freundlich ist blos so im Allgemeinen, sondern so recht *eigen lieb* und heimlich im stillen Herzen. Diesen Jemand weiss ich aber auch wertzuhalten. Wie man sein Auge schont, so bewahre ich mir ihn. Ist er nicht auch das Auge meines Geistes und das Licht meines Lebens, ohne das es finster wäre um mich und freudenlos ganz und gar.

Wie ich froh bin, dass Frankfurt zu grossstädtisch ist für kleinstädtisches Geschwätz, kann ich Dir nicht sagen. Es ist mir ungemein lieb, dass Du mir dies gemeldet, meine Liebe! Und es ist eine Art von Glück, dass es mir bisher nicht gelingen wollte, den D(aub) *allein* sehen zu können. Ich suchte ihn verschiedentlich, aber immer war er von andern umgeben; und nun sage ich Dir, dass ich in den letzten Tagen schon den Gedanken, ihm was zu sagen, gänzlich aufgegeben hatte, nicht aus Furcht, er möge zu sehr aufbrausen gegen seine unwürdige Frau, sondern im Gegenteil aus der noch unangenehmeren Besorgnis, er möchte die gewöhnlichen Begriffe von der Pflicht des Mannes, seine Frau mit Recht und Unrecht zu schützen und zu verteidigen, auf diesen Fall anwenden.

Ich habe Gründe, dies zu glauben, indem Zimmermann im vorigen Herbst dieselbe Erfahrung bei ihm gemacht hat.

Und nun vollends was Du von den Glauburgs (?) schreibst. Es wäre ja Sünde, die treuen Seelen auch nur in der Ferne zu compromittiren.

Ueberlassen wir also die Schwätzerin der Verzweiflung ihrer Ohnmacht! zumal da es mir nicht an Gelegenheit fehlt, sie augenscheinlich empfinden zu lassen, wie ich nicht mehr zweifelhaft bin über die Unwürdigkeit. Schon zweimal hab ich ihr dies an den Tag gelegt. — Dagegen der *Sophie* will ich gelegentlich, nicht etwa bittend, sondern als etwas ganz Billiges *begehrend* sagen, sie solle gegen die Schwätzerin schweigen. Bisher war Sophie durch Rheumatismus ans Bett gefesselt und fängt eben erst wieder an, auszugehen.

Neulich fand ich das Modejournal [1] in Sophiens Stube und darin beiliegende Nachricht über Tian. Wenn es diesem geht wie mir, so ist ihm diese Notiz über sich selbst entgangen (vielleicht lieset er auch keine Journale, wie ich). Da aber die Selbstkenntnis, nach der Meinung der Philosophen, etwas sehr nötiges ist, so habe ich ihm zu lieb die Stelle abgeschrieben. Aber [war] denn Tian auf diesem Maskenball in O(ffenbach)? und wer ist denn der *Julius*, der so genaue Kenntnis von Tian verraten will? Lauter Rätsel. *Julius* noch dazu ist ein schöner Name. Wie wenn nun dieser Julius auch so schöne Augen hätte, als er Tian rühmt, oder andere treffliche Eigenschaften! Wahrhaftig der Julius könnte dem Eusebio recht fatal werden. Ich soll Sie bitten, zu sagen, dass Sie den Julius gar nicht kennen oder dass er Ihnen durchaus zuwider sei.

Wer doch neben Dir hätte sitzen können auf der Fahrt von W(inkel) her? Da wäre der Himmel erst blau gewesen und der Wald kühl und grün der Wiesengrund. Törichte Gedanken! unbescheidne Wünsche! Nein — nein nicht töricht. *Hoffnung*, *Zukunft*, Ihr seid meine Göttinnen. Euch vertraue

[1] Bertuch: Journal des Luxus und der Mode, février 1806, p. 102—107: récit d'un bal masqué à Offenbach, où Caroline est désignée par le pseudonyme de « Die Pilgerin ». L'article est signé Julius. Cf. Rohde, note p. 107. Cf. aussi Büsing, p. 102 sqq.

ich; sobald die Zeit den *Freund* frei gemacht, führet ihr ihn in meine Nähe und schaffet Lager ruhiger noch, sicherer, vertrauter, auf dass er sich mir zugeselle, der süsse, treffliche, einzige Freund! ich will auch unermüdet sein im Opfern und Beten, und unermüdet, um dem Freunde zu dienen.

Der Freund soll aber auch nicht so reden, als ob ich um seinetwillen nichts aufwenden solle, und um nichts *fragen* erst, ob ich alles mögliche tun wolle, um das Zusammensein zu realisiren!

Es ist nun beschlossen, dass Eusebio (so soll ich Ihnen melden) kommt. Es sind noch ohngefähr 10 Tage bis dahin. Wenn nun aber auch D(au)b und K(ayse)r weg sind! Auf jeden Fall schreibst Du nächste Woche noch bestimmt. Wahrhaftig, es muss mit dem Zusammenkommen anders werden und die Freunde müssen darüber mündlich reden. Das Umherspähen bei jeder Reise raubt doch alle Freiheit. Es muss anders werden. Die Freunde müssen an Einem Ort wohnen. Schreib nur recht bestimmt, wie es jetzt ist. Verleugnen des Namens und dergl. geht doch nicht an, wäre nur misslicher noch. Darauf nimm Rücksicht: Eusebio will das mögliche tun. — Gott stärke Dich, damit Du durch Deinen Trost die arme G. stärkest. Wie beneide ich sie, da sie täglich des schönen Mundes tröstende Stimme höret in ihrem Unglück. Adieu liebes Leben.

CIV

Montags den 23. Juni 1806.

So hast Du vielleicht schon Dienstags meinen Brief. Das Glück wollte nämlich, dass heute mir diese Stunde zum Schreiben vergönnt wurde. Deine beiden Lieder sind sehr schön und Tians oder Jons würdig.

Aber eins betrübt mich bei diesen und bei allen Deinen Liedern an mich, dass ihr Mittelpunkt *unwahr* ist. Ihr

Mittelpunkt ist eine Anschauung von einer ganz *seligen göttlichen* Ruhe, die mein Wesen sein soll. Das ist nun leider nicht wahr, indem ich nur in der *Reflexion* existire und im Denken, und alle *Ruhe*, die etwa in mir sein mag, ein blosses Abstraktum ist, das ich aus Gefühl meiner *Pflichten* erwerbe: *keineswegs* jene selige Ruhe, die göttlich in sich selbst über allem Denken hinaus liegt.

Dieser Grundirrtum Deiner Anschauung von mir ist ernsthafter Art und macht mich oft sehr bange, indem ich nur allzusehr weiss, wie alle meine Bekannten in mir selbst jene *Reflexionsruhe* oft und mit Recht vermisst haben.

Sehe mich also an ohne Brille. Es tut mir sonst selbst den grössten Schaden.

Die *Gesinnung* aber in Deinen Gedichten findet ihren stillen Dank in meinem Herzen.

Ich lebte die letzten Tage in grosser Zerstreuung. Das Haus hatte Besuch. Diesmal zum Glück keinen uninteressanten, langweiligen. Da machte ich dann die bekannte Tour in dem Schlossgarten und nach Schwetzingen gerne mit. Jetzt sind wir wieder allein. Im Schlossgarten führte dann der Teufel die D(aub) herbei. Da sie sich mit ihrem Mann anschloss und Platz nahm, so führte ein guter Genius meine Hand so glücklich, dass ich ihr einen schönen Shawl, womit sie sehr stolzirte, mit Wein begoss. In Verzweiflung hierüber vom Tisch aufspringend, zerreisst sie sich an einem Nagel noch obendrein ihr musselinenes Kleid. Der äussere Anstand forderte eine Entschuldigung, die aber kaum ohne Lachen vorgebracht werden konnte. Und nun höre ich gestern hinterher von Zimmermann, dass ihr dieser vor einigen Tagen die Leviten gelesen hat über ihre Plaudersucht.

Unterhalte ich schlecht, so behaupte ich, dass dies immer gegen eine Anekdote von Gall[1] gesetzt werden kann. Ums Himmelswillen, Du hörst diese Sachen doch nicht auch an! Wenn ich das wüsste, so wollte ich eine Schrift über *Pestalozzi* und die *Kuhpocken* mitbringen. Haben Sie einen Funken Mitleid mit mir, so lassen Sie den Gall Gall sein.

[1] Gall, le phrénologue, alors de passage à Francfort.

Und die Bettine hätte nicht nur um der andern Gründe willen Abweisung verdient, sondern auch weil sie unsern *Freund* zu einer so schlechten Sache verleiten wollte, als so eine Vorlesung ist. Von mir bekommt er einmal nichts zu lösen. Für 2 Carolins weiss ich bessere Sachen zu kaufen.

Das Verhältnis mit Savigny solltest Du nicht so sentimental nehmen. Er wird gegen Dich zu sein fortfahren, wie er gegen mich (und die meisten Menschen, die er nicht für ganz schlecht hält) ist, das heisst *voll allgemeiner Menschenliebe.*

Dass das Weinen der Bettina[1] Dir schmerzlich war, begreife ich, und ich fühle, wie ich Veranlassung bin. — Aber *in sich* verstehe ich dies Weinen nicht. Zum Weinen hätte sie freilich Ursache genug. Sie könnte darüber weinen, *sollte* es sogar, dass sie eine Brentano geboren ist, ferner dass Clemens ihren ersten Informator gemacht, ingleichem und folglich, dass sie egoistisch ist und kokett und faul, und entfremdet von allem, was liebenswürdig ist. Seit ich sie einmal in Marburg in Savignys Stube hereintreten sah[2], seitdem ist es aus mit mir. Schenkst Du ihr in *diesem* Sinne Tränen, so tadle ich's nicht; in jedem andern ist's nicht der Mühe wert.

Dagegen die Lisette mag wohl ein anders Wesen sein. Doch heg ich im Stillen einen Verdacht, da der Gegenstand ihres Liebens und Leidens von dieser Nation ist. Dafür hast Du nun auch keinen Sinn, und ich muss es dulden, für sehr beschränkt zu gelten.

Wie ich denn wohl, wohl weiss ich's, *bin.* Wie sollte es auch anders sein, da ich, von *deutscher* Herkunft, in *ärmlicher* Umgebung erwachsen, unter *toten* Büchern fortlebe.

Ritterliche, kühne Umsicht ins Leben, Aufmerksamkeit auf äusserliche Zier — wahrlich für mich ist's grösseres Verdienst, frei darauf zu verzichten, als sie *unfrei*, zum Gelächter der Ernsthaften, *suchen*, sintemal ich sie nimmer finden werde.

Liebe Lina! Ueberdenke doch einmal ruhig folgende Sätze und sag dann noch, ob ich Unrecht habe:

[1] Cf. Gœthes Briefwechsel mit einem Kinde, Günderode-Brief I, 78-80.
[2] Id.

1. Ich war so glücklich, Deine Liebe zu gewinnen und gedachte (da *Dir* der Gedanke nicht mehr zuwider war) Dich zu heiraten, hoffend, Sophie würde mir frei entsagen und *Deine* Verhältnisse würden es erlauben.

2. Solange diese Hoffnung lebte, durfte ich arglos dem Zug meiner Liebe, der Stimme meiner Sehnsucht folgen.

3. Jene Hoffnung verschwand, weil *weder* Sophie gross genug war, um mich frei zu lassen, *noch* Deine Verhältnisse frei genug, um Dir jenen Schritt (auch unter günstigeren Verhältnissen auf meiner Seite) zu erlauben.

4. Von nun an **musste** ich meiner *Empfindung* gegen Dich ein *Mass setzen* und setzte es, **musste** *abmessen* den *Grad* meiner Annäherung — oder Dein Glück oder Unglück war mir gleichgültig — und ich *liebte Dich nicht*. O ja, es gäbe auch noch jetzt ein Selbstvergessen aus Liebe, ein Werk der *Verzweiflung*. Kannst Du dies wollen? Soll ich Dich und mich und Sophien in den Abgrund stürzen? Erspare mir das Detail.

5. Ist es nun *unrecht*, zeugt es von *Kälte*, wenn ich ausspreche: ich müsse es geschehen lassen, dass ein anderer Dich zum Ziele hinführe, das jede Jungfrau natürlicherweise haben muss, da ich es selbst nicht darf? Oder soll ich der Gott sein, der Menschenopfer begehret?

Siehe, geliebte Lina, das muss ich aussprechen — so *muss* ich handeln.

6. Findest Du dagegen keinen andern Mann, der Dir Deiner Liebe wert dünkt, fassest Du künftig frei den Entschluss, das Leben der Jungfrau dem ehelichen vorzuziehen — und ist Dir meine Gesellschaft, meine *Liebe* soviel wert, dass Du darum die Vorteile Deiner Existenz aufopfern willst — so sollst Du immer meine Arme offen finden, und *was ich nur vermag will ich tun*, damit Du, liebe Seele, gerne in meiner Nähe bist. Auch weiss ich, dass die Stimmung der Sophie Dir keine Unannehmlichkeiten geben wird. (Und wenn Du recht hast, indem Du schreibst, dass ein anderer Besitz doch in keinem Fall möglich gewesen, so darf ich ja alsdann, wenn Du hier bist, ein Leben hoffen, wie es mir seit unserer Bekanntschaft noch nicht geworden.

7. Und in *diesem Sinne* kann ich auch künftig nur zu Dir kommen. *Lieben* darf ich mir erlauben, aber nicht der *sich selbst vergessenden Liebe vollen Besitz.* — Und *hast Du nicht selbst auch bei jedem Zusammensein in diesem Sinne gehandelt?* Hast Du nicht selbst mein Bewusstsein, wenn es schwinden wollte, als ein guter Engel geweckt?

Du fordertest bestimmte Antwort. Ich gab sie. Ob ich *Dich* dabei mehr bedachte, *oder mich*, musst *Du* entscheiden.

Du nanntest mich *fromm*, mögest Du nimmer verkennen, dass ich nie mehr bemühet war, diesen schönen Namen zu verdienen, als da ich so schreibe.

Irre ich nicht, so wirst Du, frommes Mädchen, darum nicht aufhören, mich wert zu achten Deiner Liebe. Alles übrige Zweifeln (gäb es nun der Traum ein oder das Wachen) sollte meine Lina nicht beunruhigen. Behalte Dir, Liebe, diese lateinischen Worte:

qui dubitat, is peccat.

Mit dem Kommen ist es nun so: ich will kommen, aber vorerst siehest Du, dass ich noch einige Zeilen von Dir haben muss, damit ich wisse, ob ich bei solchen Grundsätzen noch kommen darf.

Diese schicke *bald.*

Der Tag der Abreise *kann* ich *nicht* gut bestimmt sagen, am wenigsten schon jetzt.

Allein *vielleicht* ist die Abreise schon den 28. (Sonnabend) möglich, oder doch den 29.

Das Haus ist gleich schwer zu bestimmen. Oft findet man besetzt worauf man rechnete.

Schreib Du nur, ob jeden Tag noch die alten Stunden (zehn und halb drei) bleiben.

Bedenk auch, dass Clemens in Frankfurt ist, und triff Anstalten gegen ihn.

Ob ich noch einmal schreiben kann, weiss ich nicht. Rechne nicht darauf

Ich verbrannte Dein Griechisches. Du darfst auch meines nicht leben lassen. Vergiss nicht so ganz alle Vorsicht zu *Deinem* Vorteil.

Im Fall dass ich kommen *durfte* und doch nicht *könnte* (ach, denke Dich doch in die Lage eines Staatssklaven) schreib ich unverzüglich.

Ich las Deinen Brief nochmals. Wie lieb Du bist in Deiner Erzählung vom Maskenball! Ach, wenn Du nur einsiehest, wie ich mich bemühe, Deine Liebe zu verdienen! Oder wird Lina mich verkennen? Kannst Du das? Adieu lieber Engel (so nenne ich Dich solange Du es nicht verbietest). Grüsse mir unsre H.

CV

(*Sans date.*)

Und wenn Du recht hast, indem Du schreibst, dass ein anderer Besitz doch in keinem Fall möglich gewesen, so darf ich ja alsdann, wenn Du hier bist, ein Leben hoffen, wie es mir seit unserer Bekanntschaft noch nicht geworden.

Um mir dieses Glück zu bereiten, wird es aber gut sein, wenn der Freund *an Sophien* nicht wieder so traurig schreibt als das letztemal. Nicht als ob ich eine Aenderung bemerkte, vielmehr grüsset sie Dich freundlich, aber ein ruhigerer Ton Deiner Briefe an sie erhält doch alles mehr im Gleichgewicht. Du wirst mir doch nicht böse, dass ich dieses bitte?

Ob D(aub) von dem Betragen der Feindseligen unterrichtet? ich weiss es nicht, hoffe aber zu Gott dass er solche Gemeinheit nicht mit ihr teile. Ach nein, dessen ist er nicht fähig. Ich sehe ihn äusserst selten. Wäre es denn gar nicht möglich, dass ich ihr einmal in ein paar ruhigen festen trockenen Worten das Vergebliche ihres Beginnens und meine Verachtung erklärte? Fürchte nicht dass ich es wirklich tue, ohne bestimmte Erlaubnis vom Freunde.

Sagen Sie diesem doch eine gute süsse Nacht von mir. Ein Blick auf sein Bild mit dem letzten Blick der Lampe und nun auf die Seite geschmiegt.

Gute Nacht.

CVI

(*Sans date.*)

Liebe Lina, Du willst nicht nach W(inkel) kommen? Und doch schreibst Du so lieb am Ende Deines Briefes, sagst auch, Du habest mich nicht verkannt. Traue mir doch auch ganz — ich bin ja in *frommer* Liebe treu — und will nichts, das Deinen *Frieden* stört. Aber das betrübt mich tief, wenn ich denke, dass Du um *Bettinens* willen ein abgemessenes Betragen annähmest. Reisse Dich doch los von diesem Urteil, mache Dich frei von diesem Geschlecht — niemand meint es redlich mit Dir als die *Heyden*.

Jetzt tut es mir leid, dass ich Dir lauter Anklagen geschrieben — aber *muss* ich nicht? Wirst Du es mich entgelten lassen, und schreiben? — oder lieb sein? und mir bald, bald schreiben, nächster Tage — damit ein Sonnenblick in meine Seele falle? Ach, es ist ein Unglück, dass wir wenigstens nicht an Einem Orte leben. Das fatale Schreiben — und doch — Du verstehst. Siehe, ich liess schon meine Röcke ändern (damit Du sähest, wie gern ich Dir gefällig), hoffend, Dich in W. zu sehen — und nun zweifelst Du. Lina, erfreue mich auch wieder, da Du mich traurig gemacht.

Du kannst ja das nächstemal unter *Sophiens* Adresse schreiben, damit es nicht auffällt. Du schreibst auch gar nichts von der Heyden, und was sie von einer Zusammenkunft in W(inkel) denkt? Die schlechte Bettina beschäftigt Dich ganz. Ach zürne nicht und verstehe meinen Zorn.

O Du mein liebes Leben!

CVII

Donnerstag, *26.* (*Juni 1806*).

Was ich lang wusste, beweiset nun Dein heutiger Brief: Du kannst Dich nicht in mein bedingtes Leben hineindenken; deswegen ist es Dir ein Rätsel. Befürchte keine Vorwürfe,

nicht einmal Erwiderung der Deinen. Nicht *Du* bist schuldig, das Schicksal ist's, das uns grausam trennte durch Geburt, Erziehung und *Wohnort*. Schon deswegen wär der Aufenthalt an Einem Orte wichtig — schon *deswegen* fühlte ich nie lebendiger die Notwendigkeit, Dich gerade jetzt zu sehen!

Es ist Dir ja wohl auch glaublicher, ich komme jetzt, um Recht zu behalten in diesem Streit, als aus Sehnsucht, Dich zu sehen, aus innern Sehnsucht, die keine Absicht kennt, die nur den Schmerz kennt, wieder gehen zu müssen, da man kaum gekommen.

Es ist nicht meine Schuld, wenn die freie Zuversicht der äusseren Erscheinung, deren Mangel Du mehrmals an mir tadeltest, nun noch mehr vermisst werden wird.

Eine kranke Brust macht nicht so kleinmütig, als ein gekränktes Gemüt.

Verzeihe diese Empfindlichkeit; sie ist natürlich.

Von der *scherzhaften* Frage über die *Dunkelheit* einer *interessanten* Bekanntschaft kann ich nichts sagen, als dass sie sehr kontrastirt mit dem übrigen Inhalt eines Briefs, der so wenig scherzhaft ist, dass er fast nur *verwundet*. Indessen soll Dir nichts dunkel bleiben. Es war ein Mädchen Deines Alters, die seit einiger Zeit meine Verwandte geworden und die ich Freitags zum erstenmal sah.

Liebe Lina, bedenk doch, dass dies Missverstehen alle veranlasst worden durch ein Bestreben, Dir wohlzutun. Ich kann heute nicht mehr sagen, als dass Du mich verkennest und dass ich hoffe, Dich mündlich zu überzeugen, wie nie eine Veränderung in mir vorgegangen.

Ich komme Anfangs nächster Woche.

Leb wohl, geliebte Seele.

Es tut mir wohl, dass die H. mich nicht verkennet.

CVIII

Freitags, 27. Juni 1806.

Sonntags (29.) höchstens Montags (30.) halb drei, pocht an des Freundes Tür ein Verbrecher, ein Verräter, wenigstens ein Un-

würdiger. Letzteres war er im eignen Bewusstsein immer, auch da schon wo freundschaftliche Verblendung ihn in so herrlicher Glorie erblickte. Um so mehr ergibt er sich auf Diskretion. Ob es dann *der Mühe wert geachtet* werden wird, den Kopf abzuschlagen, muss er erwarten.

Im Falle dies letztere wirklich beliebt werden sollte, möchte er diese letzte Bitte wagen, (da doch vorauszusetzen sei, der grausame Richter werde nach der Tat, im Gefühl der bitteren Reue, diesem Kopf einige Liebkosungen erweisen, vielleicht ihn gar küssen) dieses lieber *vorher* zu tun, damit der Inhaber desselben solcher Wonne wenigstens noch froh werde. Die sichere Zuversicht, diese Bitte gewährt zu sehen, macht ihn blind gegen seine Lebensfristung und er kommt, wiewohl er sein hartes Schicksal weiss. Doch behält er sich ausdrücklich vor, dass ihm dies von den Händen desselben Freundes bereitet werde, von dem er den letzten Bruderkuss erwartet.

Wo es irgend möglich, werde ich in dem Englischen Hof absteigen. Findest Du also notwendig, dorthin ein Billet zu schicken, so kannst Du es, jedoch ist auf jeden Fall der Bote anzuweisen, es nur *an mich* abzugeben, weil, wenn ich anderswo wäre, es in unrechte Hände fallen könnte.

Liebe Lina, wie konntest Du doch so schreiben (wie das vom Dienstag und Mittwoch)? Du tust mir wahrlich Unrecht.

Lass mich nur erst in Dein blaues Auge sehen, so wird sich auflösen, was Dich an mir befremdet. Jetzt kein Wort weiter, *wir können uns nicht missverstehen.*

Liebe, liebe Lina, wär ich doch bei Dir! — Wer doch den Raum zerreissen könnte, der uns trennt! Ich komme und Du verstehest mich, das weiss ich. O wie wird es sein, wenn Du mich wieder wert findest, an Deinem Herzen zu ruhen.

Adieu, liebe, liebe Peinigerin. Sorg nur, dass wir recht ungestört sind.

CIX

(*Sans date.*)

Wenn Du etwa den andern Brief, den ich mit diesem sende, von der H. bekommen solltest — und bei Lesung desselben

nicht das eine Wort bedenkest: *Wer recht zürnt, liebt auch recht* — dann muss ich freilich alles fürchten, muss fürchten von Dir verkannt zu sein, muss das Verbot erwarten, Dich je wieder sehen zu dürfen, vielleicht Dir zu schreiben selbst.

Aber bedenkst Du jenes — o dann missdeutest Du dies treue Gemüt in keiner seiner Aeusserungen, auch wenn es nach Männerart hart sich ausspricht und herrisch.

Du kennst ja, was ich zum Grundsatz meines Lebens und meiner Liebe gemacht: «*Wahrheit*». Nimm sie also schonend auf, diese Wahrheit, auch wenn sie bitter ist. Wenn ich Dein Verhältnis zu Seckendorf zu würdigen bemüht war und ihm Gerechtigkeit widerfahren liess — insofern ich dachte: es sei wirklich etwas dabei, was zu einem für Dich natürlichen und schönen Ziel führen könnte — so erscheint mir dagegen das Spiel mit Lignac sinnlos und Deiner (*meiner* Lina!) unwürdig — und unklug im höchsten Grade. Du sagst, Du habest mir dadurch einen leichtern Weg bereiten wollen — ist dies wahr, so ist die *Absicht* gut, und ich erkenne sie mit Dank — weiter aber auch nichts, denn in der Tat hast Du mir dadurch den Weg zu Dir erschwert. Ich will nicht geradezu *behaupten*, dass *Eitelkeit* dabei mitwirkte — das magst Du mit Dir selbst verantworten — aber *Leichtsinn* führte Dich dabei irre — und ziemt meinem *heiligen Ton* nicht.

Was ich vom Kommen geschrieben habe scheint mir, so wie ichs bestimmte, notwendig. Schreib mir nächste Woche; ich schreibe, wie gesagt, noch einmal den Tag vor meiner Abreise.

Fühltest Du nur, wie schwer es mir wird, Dich mit Worten zu strafen! — O denke nur ja nicht, dass die *innige Nähe*, in welche Du in Deinem letzten Briefe zu mir hintrittst, von mir nicht gefühlt werde, nicht gefühlt das Süsse alles, was mir Dein liebes Herz ausgedacht hat, und so liebverräterisch ausspricht! — Liebe Lina! Ich bin Dein *treuer*, *ewiger Freund*. Aber eben deswegen darf ich Dir nicht verschweigen, was ich tadelnswert finde. — Nicht wahr, Du verzeihst mir? Sag *ja!* in Deinem nächsten Brief. Oder darf ich noch einen Brief jemals von Dir erwarten? Nein, Du misskennest Deinen Eusebio nicht.

Sophie wollte den Brief durchaus nicht selbst erbrechen, *ich* musste es tun. Es ist gut von ihr gemeint. — Sie will mir und Dir Zutrauen beweisen. Deine Zeilen gab ich ihr dann und sie schienen sie zu freuen. Sie sprach davon, Dir bald zu antworten.

Ob ich an Jon gedacht als ich jenes schrieb? Nur ihn habe ich gedacht dabei, ausser einmal, wo ich an Savigny dachte und ihn auch genannt habe.

Stelle Dir nun aber nichts besonderes vor, was ich da geschrieben. Ich muss selbst meine Unzufriedenheit bekennen, wenn ich das *Unvermögen der Darstellung* vergleiche mit der *Idee*, die mir vorschwebte. — Wenn es Dir und der H. nur einige Freude macht. Nur die *Poesie* bringt das Vorzügliche hervor — die *Frömmigkeit* ist eigentlich vom Schicksal bestimmt zu *schweigen*, und fremden Wert anzuerkennen.

Adieu geliebte Seele, und verkenne mich nicht.

CX

(*Sans date.*)

Prosa.

Dieses Blatt mag sich so mit einschleichen; ich überschreibe es auch an niemand.

Wer es doch zu beweisen vermöchte, dass es eine nichtige Besorgnis sei, eine eitle Furcht: « Die *Poesie* sei auf den Todesfall des Frommen gar nicht bedacht ». Leider ist das so wahr, so gründlich, dass es *darauf keine* Antwort gibt. Der *Fromme* fühlte das lange, allein, nicht unterrichtet von jenem väterlichen Testament, hatte er sich vorgestellt, ein kleines Vermögen von 12000—16000 fl., das unangerührt bleibe auf diesen Fall, würde die *Poesie* über alle solche irdische Sorgen erheben. Die Pflicht des *Frommen*, die vom Staate bestimmte Witwenpension *der Gutmütigen* aufzubewahren, liegt in dem historischen Umstand, dass diese

letztere durch die Verbindung mit ihm eine Pension von jährlich 300 sächsischen Reichstalern verloren hat.

Das ist nun so. Dazu kann und soll man nun schweigen. Nun, wie das Schicksal, sei des *Frommen* Mund. Aber ärmlich ist es doch vom Schicksal und nicht in seiner sonstigen grossen Weise, dass sogar Zahlen, geringe Summen Metalls ihm dienen müssen, seinen Willen gegen den *Frommen* durchzusetzen.

Rohde donne, p. 103 et 104, des fragments d'une lettre de juin 1806 dont il ne nous a pas été possible de retrouver l'original. Voici ces fragments:

Es wäre wohl schön, wenn Du künftig meinen Wohnort zu Deinem Aufenthalts wähltest. Welche Freude für mich, wenn ich Dich hier gerne wohnend in angenehmer Umgebung und geliebt von Frauen wüsste, die Deines Umgangs würdig. — Wolltest Du dann dem treuen Eusebio fortdauernd Deine Liebe schenken, so würde er sie als freies Geschenk Deiner Güte dankbar annehmen, wohl wissend, dass ihm, dem Gebundenen, nicht zu fordern gebührt. Es wäre wohl schön, wenn ich wieder zuweilen auf dem Altan wandeln könnte mit Dir oder niedersitzen an dem schönen Waldplatz, wo ich einmal zu Deinen Füssen gelegen.

Aber auch bei diesem Entschluss *darf* ich die Besorgnisse nicht verbergen . . . .

. . . Erwäge also wohl, was Du aufopferst mit Deinem sorgenlosen Stilleben im Stifte . . . .

. . . Aber eine gewisse Besorgnis macht mich vor jeder Reise zu Dir etwas unschlüssig. Ich will sie Dir jetzt sagen: Siehe, jemehr ich Dich im Herzen liebe, desto mehr muss mir daran gelegen sein, dass Du mit Wohlgefallen an mich denkst. Da nun aber meine Erscheinung nichts hat, was das Wohlgefallen nähret, im Gegenteil manches, was es schwächt (wovon ich ohnehin auf meiner Hinreise nach Marburg eine traurige Erfahrung bei Dir machte, Du weisst es noch) so gebiete ich meiner Sehnsucht manchmal Stillschweigen und denke, es sei besser für mich, wenn Du aus der Ferne mein

Gemüt anschauest, als wenn Dich, Du wahrhaft Schöne, mein nicht schönes Aeussere und die Spur meines notvollen Lebens beleidigte.

Dein lateinisches Blatt zeugt von guten Fortschritten. Dabei ist es so lieb! Wäre es auch nur so ruhig!

Tranquillum et serenum est oculorum tuorum lumen, tranquilla quoque et serena sit vita tua, tranquillus et serenus animus!

Später.

Eben las ich nochmals Deinen Brief. Gott im Himmel, Lina, überlasse Dich doch solchen Stürmen nicht! O Gott, wie betrübst Du Deinen Eusebio durch solche Stimmung!

Ich muss schliessen. Es ist Zeit zur Post.

Ich verbrannte alles, was Du heute geschrieben, betend für Deine Ruhe, während das Feuer deine Blätter verzehrte.

Vu
et permis d'imprimer
Le Vice-Recteur
de l'Académie de Paris
L. LIARD.

Vu et admis à soutenance
Le 3 Janvier 1910
Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris
A. CROISET.

INDEX

DES NOMS PROPRES

(Les noms des critiques, tels que Geiger, Rohde, Steig, etc. ne figurent pas dans cet index).

*



ERRATA

L'impression de cet ouvrage ayant dû être dirigée d'Amérique, les épreuves n'en ont été relues qu'une fois, et il s'y est glissé un nombre trop considérable d'erreurs, dont l'auteur s'excuse ici.

P. 1, l. 20	au lieu de	Thiann	lire	Tiann
P. 2, l. 22	»	seuls	»	seules
P. 6, n. 5	»	Appendice III	»	Appendice II
P. 16, n. 5, l. 2	»	intervalles	»	intervalle
P. 28, n. 1, l. 9	»	Appendice III	»	Appendice II
P. 61, n. 1, l. 1	»	Schwartz	»	Schwarz
P. 64, n. 2, l. 2	»	ihn	»	ihm
P. 67, l. 11	»	tout autre	»	toute autre
P. 67, n. 4, l. 5	»	Schwartz	»	Schwarz
P. 69, l. 13	»	luceat	»	liceat
P. 75, l. 8	»	appropriée	»	approprié
P. 100, l. 12	»	Heldenschaften	»	Heldenschatten
P. 139, l. 13	»	efforts	»	effort
P. 142, n. 3, l. 4	»	Das	»	Dass
P. 158, n. 2, l. 1—2	»	hast, deiner	»	hast mit deiner
P. 165, l. 21	»	sentie	»	senti
P. 200, n. 4, l. 1	»	définitiona	»	définitions
P. 213, titre courant	»	métrique	»	magnétisme
P. 222, l. 1	»	religien	»	religion
P. 229, l. 27 et 29	»	Melete	»	Mélété
P. 249, l. 24	»	Rhode	»	Rohde
P. 274, l. 30	»	dich	»	Dich
P. 278, l. 7	»	sie	»	Sie
P. 281, l. 9	»	gemütvoller	»	gemütsvoller
P. 283, l. 25	»	paar	»	par
P. 286, l. 12	»	paar	»	par
P. 305, l. 30	»	eingehen	»	eingeben
P. 335, l. 13	»	Wert	»	wert
P. 342, l. 9	»	voll schönen	»	voll von schönen
P. 343, l. 31	»	dass	»	das
P. 350, l. 1	»	gedrucktes	»	Gedrucktes

P. 354, l. 1	au lieu de	vie	lire	viel
P. 361, l. 1	»	paar	»	par
P. 361, l. 15	»	Frohndienst	»	Frondienst
P. 363, l. 8	»	wenn gleich	»	wenngleich
P. 369, l. 25	»	wann	»	wenn
P. 371, l. 8	»	paar	»	par
P. 385, l. 17	»	Diesen festen	»	Dieser feste
P. 385, n. 1	»	Appendice IV	»	Appendice II
P. 385, dernière ligne	»	Persische	»	persische
P. 393, l. 29	»	deines	»	Deines
P. 393, l. 30	»	dich	»	Dich
P. 395, l. 12	»	Allerlei	»	allerlei
P. 398, l. 17	»	(Savign)y	»	S(avign)y
P. 400, l. 3	»	In des	»	In der
P. 436, l. 11	»	wann	»	wenn
P. 436, l. 12	»	addressire	»	adressire
P. 438, l 24	»	verziehe	»	verzeihe
P. 441, l. 5	»	morior	»	moriar
P. 451, l. 31	»	Urtheils	»	Urteils
P. 454, l. 33	»	literarischen	»	literarischer
P. 459, l. 17	»	vielleichl	»	vielleicht
P. 492, l. 23	»	Ton	»	Jon
P. 494, l. 13	»	Aufenthalts	»	Aufenthalt



TABLE DES MATIÈRES.



Impr. Als. anct G. Fischbach, Strasbourg. — 1987